



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

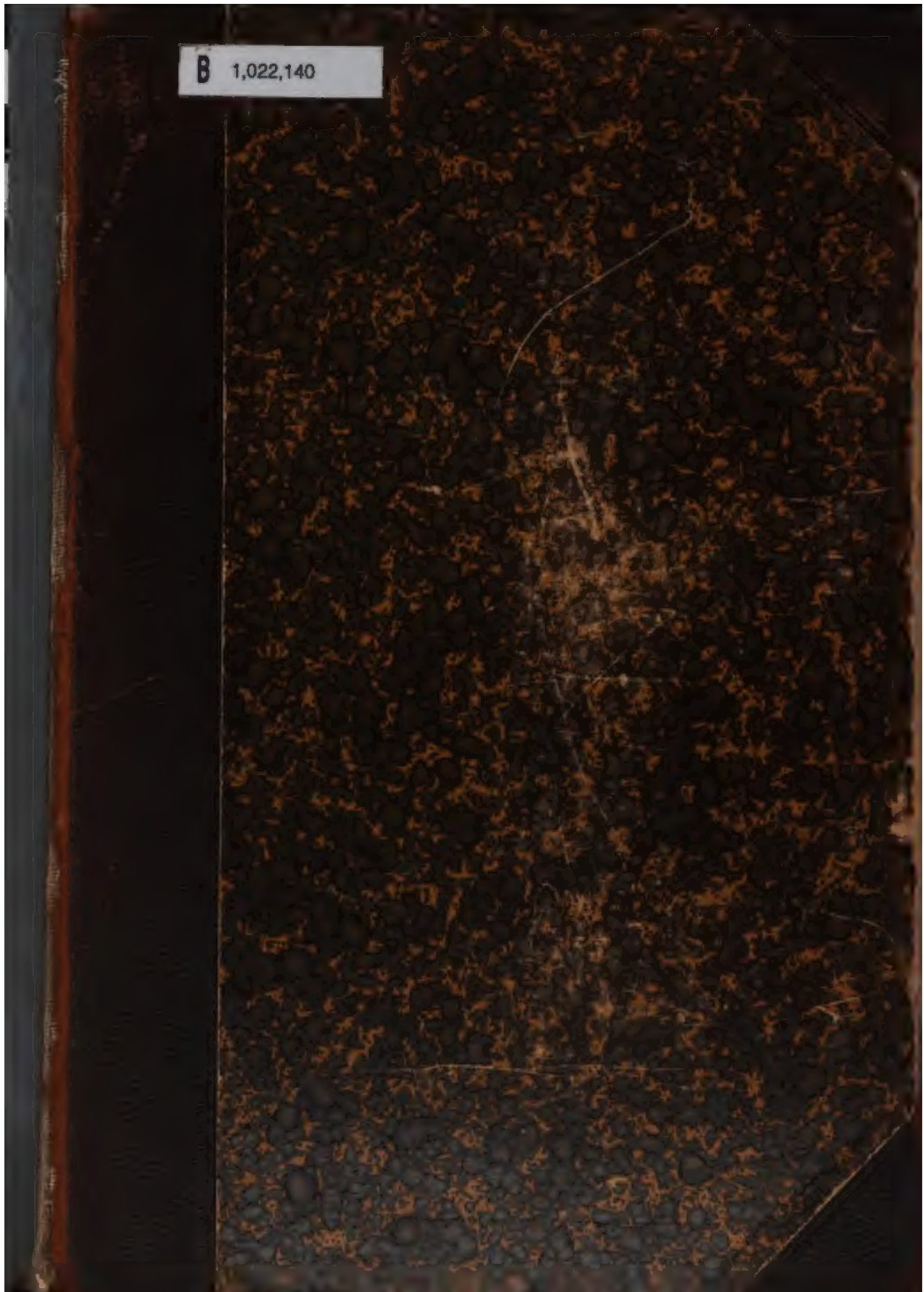
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,022,140









4
7052
.C5

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES OU RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 A 1885.

BIBLIOGRAPHIE
DES
OUVRAGES ARABES

OU
RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS
DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885

PAR
Victor CHAUVIN,
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

I V

Les Mille et une nuits. (Première partie.)

PRIX : 7 fr.

LIÈGE
H. VAILLANT-CARMANNE
Imprimeur
9, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

LEIPZIG
en commission chez
O. HARRASSOWITZ
QUERSTRASSE, 14.

1900

LES MILLE & UNE NUITS

Introduction. ⁽¹⁾

* 1. — BERNDT. Nonnullæ in opus arabicum, quod inscribitur : Mille et una noctes, animadversiones collectæ. Vratislaviæ. MDCCCXVII. In-4°. ⁽²⁾

2. — Sur l'origine des Mille et une Nuits par J. de HAMMER. Dans Journ. asiat., 1827, 1, 253-256.

Reproduit dans la traduction de Hammer, n° 257, 1, XXIX-XXXI.

⁽¹⁾ Bibliographies antérieures :

GRÄSSE, Trésor, 4, 523-525.

GRÄSSE, Lehrbuch einer Literärgeschichte, 2, 1, 1, 459-462.

ZENKER, Bibliotheca orientalis, 1, 78-82 et 2, 47.

D'I* (DEVILLE), Bibliothèque des ouvrages relatifs à l'amour, etc. 3^e édition, 1872, 5, 81-82.

KIRBY, Contributions to the Bibliography of The Thousand and One Nights, and their Imitations, with a Table showing the contents of the Principal Editions and Translations of the Nights.

Dans BURTON, édit. Smithers, n° 229, 8, 283-307.

KIRBY, Additional Notes on the Bibliography of the Thousand and One Nights.

Ibidem, 12, 280-311.

⁽²⁾ Additions à Schnurrer :

— VON MURR, Beiträge zur arabischen Literatur. Erlangen. 1803, 20-31 : Von den arabischen Erzählungen (in) der tausend und einen Nacht.

C. R. H., Mag. encyclop., 9^e année, 6, 280-281.

— SEEZEN. Fundgruben, 1, 54-55.

C. R. (Hall.) Allg. Litz., 1810, 2, 527.

3. — Ueber den Ursprung der Tausend und Einen Nacht.
(Par J. de HAMMER.)

Dans (Wiener) Jahrb. d. Lit., **48**, Anzeigebblatt, 102-103.

Contient la traduction d'une lettre parue dans le Londoner Literaturzeit.
du 19 septembre 1829, 618.

4. — Note sur l'origine persane des Mille et une nuits par
J. de HAMMER.

Dans Journ. asiat., 1839, **2**, 171-176. (Fihrist.)

Reproduit en partie dans Nouv. Annales des voy., **88**, 389-391. ⁽¹⁾

*** 5. — Die Tausend und Eine Nacht, das Werk der persischen**
Königin Humai. (Par J. de HAMMER.)

Dans Wiener Zeitschrift f. Lit., 1839, n° 52.

Cfr. Weil, Heidelb. Jahrb., 1842, 715-718. ⁽²⁾

6. — Tausend und Eine Nacht, und ihre Bearbeitungen
historisch-kritisch beleuchtet. (Par HARTMANN.) ⁽³⁾

Dans Hermes, **30**, **33** et **34**. Et à part.

1. Einleitung, **30**, 158-192.

2. Ueber die Benennung Tausend und Eine Nacht, 192-199.

Zweiter Artikel. Ueber Vaterland, Zeitalter und allmälige Gestaltung
des Originals, **33**, 75-124.

⁽¹⁾ Voir aussi l'article de l'* Athenæum, reproduit dans le Paris and
London Observer, octobre 1839.

⁽²⁾ v. Hammer a aussi parlé des Mille et une nuits dans : Fundgruben,
1, 55. — (Wiener) Jahrb. d. Lit., **6**, 236-237, **28**, 2 et **90**, 49. note. —
Préface de sa traduction, n° 257. — Literaturg. d. Araber, **3**, 347-348.
— Redekünste, 84-85.

Sur son système, Hartmann, n° 6, **33**, 75 et suiv. et Oestrup, n° 19 M, 6-10.

⁽³⁾ Grässe, Lehrbuch, **2**, 1, 1, 460 et Trésor, attribue ce travail à Chézy ;
il aura mal compris un passage de la p. 183 du tome **30** (cfr. 180) et
attribué à l'auteur de la traduction française de Medjnoun et Leïla (Chézy)
ce qui revient au traducteur allemand de Chézy (Hartmann).

Dritter Artikel. Von den Handschriftlichen und gedruckten Texten desselben. Handschriften, **33**, 309-322. ⁽¹⁾ Gedruckte arabische Ausgaben, 322-332.

Vierter Artikel. Uebersetzungen von Galland und seinen Nachfolgern, **34**, 260-287.

C. R. Bull. des sc. hist. de Férussac, **11**, 4, — Oestrup, 6.

7. — Mémoire sur l'origine du recueil de contes intitulé les Mille et une nuits par M^r le baron SILVESTRE DE SACY. (Lu le 6 février 1829.)

Dans Mémoires de l'Académie des Inscriptions, **10**, 30-64. Cfr. **11**, 258-259.

C. R. Daunou, J. des sav., 1834, 550. — Athenæum, 1834, 797, 3; cfr. 817, 1. — Fleischer, *de glossis Habichtianis* (n° 20), 4-5. — Burton, **8**, 71-73, 74 et 78. — Oestrup, 3-6 et 130.

8. — Recherches sur l'origine du recueil de contes intitulé les Mille et une nuits; mémoire lu à la séance publique (31 juillet 1829) de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par M. le baron SILVESTRE DE SACY. ⁽²⁾ Et à part, Everat, gr. in-8, 16.

Dans * Revue de Paris, 1^{re} série, tome **5**.

Reproduit dans Bull. des sc. hist. de Férussac, **13**, 282-292, dans Revue de Paris, édit. belge, 1829, **5**, 62-75 et aux nos 39, 40, 41, 42 et 105. — Traduit dans The asiatic Journal, Parbury, novembre 1829.

C. R. J. des sav., 1829, 509.

9. — Lettre à M. le baron Silvestre de Sacy, pair de France, membre de l'Institut. Par DE SCHLEGEL.

Dans Journ. asiat., 1836, **1**, 575-580.

v. Schlegel avait déjà parlé des Mille et une nuits dans ses Réflexions sur l'étude des langues asiatiques (1832) et dans l'almanach de Berlin pour 1829.

⁽¹⁾ Les renseignements sur les manuscrits de Berlin (312-316) sont dus à Salomon MUNK, alors étudiant à Berlin et élève de Hengstenberg.

⁽²⁾ Voir encore de Sacy, J. des sav., 1817, 678 et 686.

10. — Essais littéraires et historiques par A. W. DE SCHLEGEL, etc. Bonn, chez Edouard Weber, libraire 1842. In-8.

Contient : Les Mille et une nuits, recueil de contes originellement indiens.

1. Notice littéraire et bibliographique, 521-536. (Inédit.)

2. Lettre à M. Silvestre de Sacy, etc., 537-544. (Reproduction du n° 9.)

Cfr. Avant-propos, XXII-XXIII.

Cette dissertation est reproduite dans A.W.v. SCHLEGEL'S sämtliche Werke. Herausgegeben von Eduard Böcking. Berlin, Weidmann, 1846-1847, tome 3, 1-23.

Sur le système de v. Schlegel, Oestrup. 10.

11. — Essai historique sur les contes orientaux et sur les Mille et une nuits.

Dans l'édition donnée par A. LOISELEUR-DESLONG-CHAMPS, n° 274 et 275, IX-XXXVI. Et à part, 1838.

C. R. Oestrup, 10.—N° 13.

12. — Ed. W. LANE. The Thousand and One Nights, n° 268, 3, 674-686 : Review.

Il faut compléter cette étude sur les Mille et une nuits par les passages suivants : 1, XIV-XVIII.—1, 274-275, note 13 : on Several Evidences of the Period when this Work, in the states in which it is known to us, was composed or compiled or remodelled.—1, 379-380, note 23 : On one of the Passages in this Work indicating a very late Date.—2, 199, note 1.—3, 77-78.—3, 563, notes 2 et 8.

C. R. Burton, édit. Smithers, 8, 73, 74 et 84. — Oestrup, 11-13, 29, 99, 134 et 139-140.

* **13.** — Arabian Nights and their Origin.

Dans The foreign quarterly Review. 24. 139-168.

* **14.** — History of Fiction. Eastern Story-Tellers.

Dans British and foreign Review, n° 21 (1840.)

Cfr. Lane, 3, 675, note 4 et 683, note 34.

* 15. — The Arabian Nights' Entertainments.

Dans Dublin Review, 15 février 1840; 29 pages.

* 16. — Las mil y una noches. Influencia de la literatura oriental sobre la arabe y de está sobre la de la edad media.

Dans Revista de España y del extranjero, 1842, tome 3.

* 17. — Arabian Nights.

Dans le second volume de Essays, political and miscellaneous by BARNARD CRACROFT. In-8. 2 vol.

C. R. Athenæum, 1868, 2, 528-529.

* 18. — Tausend und Eine Nacht.

Dans Europa, 1869, n° 34.

19. — Rabbinische Agada's in 1001 Nacht. Ein Beitrag zur Geschichte der Wanderung orientalischer Märchen. Von Dr. J. PERLES.

Dans Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., 22, 14-34, 61-85 et 116-126.

Cfr. BACHER, *ibidem*, 332-336. — N° 19 P, 14. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ * 19 A. — A few Analogies in the « Thousand and One Nights » and in Latin Authors. By E. REHATSEK.

Dans Journ. of the Bombay branch of the R. As. S., 14, 74-85.

Cfr. Rev. des trad. pop., 3, 571.

19 B. — SALHANI. La préface de l'édition de Baïrouite (n° 20 P), 1, 1-8 (première pagination) et Appendice du tome 5, 1-8.

Cfr. Oestrup, 21-24; 29; 31; 83-94; 130; 145-146.

19 C. — DE GOEJE. De arabische Nachtvertellingen.

Dans Gids, 1886, 3, 385-413. Et à part, 29 p.

C. R. Steinschneider, d. heb. Uebersetz., 872-873, note 143. — Oestrup, 13-16.

Cfr. Hermes, 30, 158. — Grässe, Lehrbuch, 2, 1, 1, 459. — Clouston, Pop. Tales, 2, 500. — Rev. des deux mondes, 1888, 86, 935. — Burton, 8, 148.

19 D. — M. J. DE G. (OEJE) Thousand and One Nights.

Dans Encyclopædia Britannica, **23**, 316-318.

19 E. — The Arabian Nights.

Dans Edinburgh Review, **164**, 166-199.

C. R. Burton, **8**, 187 et **12**, 227 et 233-265. — Oestrup, 19-20 et 134-135.

19 F. — BURTON. Terminal Essay.

Edition Smithers, **8**, 59-230.

Cfr. Oestrup, 17-18.

19 G. — Communication relative au texte arabe de quelques contes des Mille et une nuits. Par H. ZOTENBERG.

Dans Journ. asiat., 1887, **1**, 300-303.

19 H. — Notice sur quelques manuscrits des Mille et une nuits et la traduction de Galland, par M. H. ZOTENBERG.

Dans Notices et extraits, **28**, 1, 167-320. Et à part, 1888, in-4, 86 et 70. 7 f.

C. R. Nöldeke, Wiener Zeit. f. d. Kunde d. Morg., **2**, 168-173. — Basset, Rev. des trad. pop., **3**, 567-571 et Rapport sur les études berb., éth. et arabes (1892), 36. — Trübner's Record, n. s., **9**, 65-66. — Burton, Academy, **31**, 60-61. — Clouston, *ibidem*, 94. — Burton, Academy, **33**, 79 et 376. — Burton, **12**, 280-285. — Oestrup, 121 et 140-141.

* **19 I.** — Die Märchen der Tausend und Einen Nacht, von August MÜLLER.

Dans Deutsche Rundschau, juillet 1887, 77-96.

* **19 J.** — A. MÜLLER. Zu den Märchen der Tausend und Einen Nacht. Ein Sendschreiben an Herrn M. J. de Goeje in Leiden.

Dans Bezzenberger's Beiträge, **13**, 222-244.

C. R. Oestrup, 16-17 et 104.

* **19 K.** — J. GILDEMEISTER. Ein Baustein zur Geschichte der Tausend und Einen Nacht.

Dans Festgruss an Otto von Boehtlingk... Stuttgart... 1888. Gr. in-8. 34-35.

Cfr. * GILDEMEISTER, de rebus indicis, 86 et 88-90. — Oestrup, 10-11. — Nöldeke, Wiener Zeit. f. d. Kunde d. Morg., **2**, 173.

19 L. — Ueber die Samyaktvakaumudî, eine eventualiter mit 1001 Nacht auf gleiche Quelle zurückgehende indische Erzählung. Von Albr. WEBER.

Dans Sitzungsab. Ak. Berlin, 1889, 731-759. Et à part, 33 p., 2 m.

Weber cite, p. 734, deux autres de ses ouvrages où il a parlé des Mille et une nuits. — Cfr. Oestrup, 18-19.

19 M. — Studier over Tusind og en Nat af J. OESTRUP. (Fleuron.) Kjoebenhavn, Boghandels Forlag (F. Hegel og Soen.) Trykt hos J. Jorgensen og Co. (M. A. Hannover.) 1891. In-8. (8), 154 et (2). 2 kr. 75.

Oestrup a donné le résumé de ce travail en français dans ses * Contes de Damas, 1897, 14. — Cfr. n° 182 A et n° 19 P, 6.

19 N. — R. BASSET. Notes sur les Mille et une nuits. II.

Dans Rev. des trad. pop., 11, 146-187.

Table des éditions de Boulàq, de Bombay, de Habicht et de Bairoûte (en regard.)

19 O. — R. BASSET. Notes sur les Mille et une nuits. IV.

Dans Rev. des trad., pop., 13, 37-87.

Table des traductions de Lane, Galland, Habicht et Weil. (En regard.)
— Des tables de ce genre dans Burton, 8, 287 et suiv.

19 P. — Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège Fascicule VI. La récénsion égyptienne des Mille et une nuits par Victor CHAUVIN, Professeur à l'université de Liège Bruxelles (Liège, imp. Vaillant-Carmanne, 8, rue St-Adalbert) Office de publicité 46, rue de la Madeleine Société belge de librairie rue Treurenberg, 16 1899. In-8, 120 et (4). 3 f. 50.

C. R. Luzac's oriental List, 10, 223. — I. Lévi, Rev. des études juives, 39, 141-143. — Lammens, Al-machriq, 2, 1128. — E. Montet, Asiatic quarterly Review, janvier 1900, 4-5 du tirage à part.

19 Q. — E. BLOCHET. Les Mille et une Nuits.

Dans Rev. encyclop. Larousse, 1900, 7-10.

Pour l'introduction, il faut voir aussi les préfaces des différentes éditions, p. ex. Caussin (n° 233), Gauttier (n° 245), Habicht (n° 253), Janin (nos 36, 37, 38, 53, 69, 75), Lindgren (n° 273), Mainard (n° 75 A), Moir Bussey (Forster, n° 241), Payne (n° 279), Weber (n° 186 — Cfr. Burton, 8. 74), Weil (n° 295 A), etc.

Inutile de rappeler que plus d'un compte-rendu mérite également une étude attentive.

Voir, en outre :

AMARI, Solwân (ma Bibliog., 2, n° 140), LXI-LXIII et 302, 45.

BASTIAN, Or. u. Occid., 3, 172: cfr. 178.

BENFEY. Cf. Oestrup, 137-138.

BROCKHAUS, Journ. asiat., 1835, 1, 528.—Burton, 8, 145-146.

DUNLOP-LIEBRECHT, 412-413.

v. KREMER, Culturgeschichte, 2, 478 et Aegypten, 2, 306.

LANGLÈS, Les voyages de Sind-bâd, V et suiv.—Cfr. Oestrup, 10.

NÖLDEKE, Zeit. d. deut. morg. Ges., 42, 68 et suiv.—Cfr. Oestrup, 99.

PALGRAVE, Encycl. Brit., 2, 263.—Cfr. Burton, 8, 73-74 et Oestrup, 20-21.

REINAUD, Mém. Ac. Ins., 18, 2, 134-136. Cfr. Monumens.. de Blacas, 1, 65.

WRIGHT. Voir Palgrave.

Weil (n° 295 A, VII) dit : « Ueber die verschiedenen Uebersetzungen der 1001 Nacht, von Galland bis auf die neueste Zeit, können wir uns kurz fassen, da der Leser, der sich dafür interessiert, sich in jeder Litteraturgeschichte oder in jedem Konversationslexikon darüber belehren kann. »

Nous avons été moins heureux que Weil. L'encyclopédie d'ERSCH et GRUBER n'est pas encore arrivée à ce mot; ce que donne DUCKETT, v° Conte est pauvre; LAROUSSE croit que Galland a inventé une partie des contes qu'il a publiés; les éditions de BROCKHAUS et de MEYER que j'ai pu voir ne sont pas non plus très riches.

Quant aux histoires de la littérature, voir p. ex. Eichhorn, 1^{re} édition, 1, 597; 2^e, 642.

Citons enfin l'Histoire littéraire de la France, 23, 78 et 141, ainsi que deux articles sur lesquels nous n'avons aucune espèce de renseignements :

— * Die Erzählungen der Princessin Scheherasade, dans Ueber Land und Meer, 51, n° 19.

— * Anna LEACH. The real « Arabian Nights, » dans The Cosmopolitan de New-York, mars 1899.

LES ARABES.

— MAS·OÛDI. Edit. Barbier de Meynard, 4, 89-90. Cfr. 1, 369 et 3, 449.

Cfr. Fundgruben, 1, 55. — N° 2. — (Wiener) Jahrb., 33, 2. — Langlès, Sind-bâd, VIII-X. — Gauttier, 1, XIII-XIV. — Habicht, 13, XXII et suiv.

— N° 7. — de Sacy, J. des sav., 1817, 678. — Hermes, 33, 76-77. — Lane, 3, 674. — Edinb. Rev., 186. — Oestrup, 4, 112, 118, 130. — Burton, 8, 64-66. — Edit. de Baïroûte, 5, append., 4. — Basset, Rev. des trad. pop., 3, 570, etc.

— HAMZAE Ispahanensis Annalium Libri X. Edidit J. M. E. Gottwaldt. 1, 41-42 (texte); 2, 30 (trad. latine.)

Cfr. Lane, 3, 675.— Edinb. Rev., 186-187.— Oestrup, 41.

— FIHRIST. Ed. Flügel, 1, 304 et 31; 2, 148-149.

Cfr. N° 4.— Edinb. Rev., 187.— Burton, 8, 66-68.— Oestrup, 7-9.— Edit. de Baïroûte, 1, 3 et 5, 4.— Basset, Rev. des trad. pop., 3, 570-571.

— AL-MAKKARI, Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne. Leyde, Brill. 1, 653-654.

Cfr. * Athenæum 1839, n° 622.— Burton, 8, 68-70.— Oestrup, 135-136.

— * MAQRÎZI, Hitat, Bouîâq, 1270, 2, 485.

Cfr. Edinb. Rev., 187.— Burton, 8, 65, note 7.— Oestrup, 16.

— H. HALFA, éd. Flügel, 1, 407 et 6, 664, n° 641.

Cfr. Lane, 3, 676.

— * Notice sur le Schah-Nameh de FERDOUSSI, ouvrage posthume de M. de Wallembourg. Vienne, 1810, 52.

Cfr. Hammer, n° 257, 1, XXI.— Oestrup, 5-6.

— « In Ahmeds (‘ARABSÂH) Geschichte Timurs wird der Erzählung von den beyden Brüdern und von dem schönen Frauenzimmer gedacht : unstrittig aus der tausend und einen Nacht » (v. Murr, 24).

Les Arabes ont quelques idées superstitieuses au sujet des Mille et une nuits.

BURTON, 8, 150, d'après ARTIN PACHA, nous apprend qu'on croit que nul ne peut les lire sans mourir. Cette superstition, qui date du 14^e et du 15^e siècle, provient de ce qu'on les considère comme futiles, donc fatales. Ou bien c'est une facétie au sujet de leur longueur.

Dans ses Contes populaires de la vallée du Nil, 15-16, ARTIN PACHA dit : « Il faut encore que j'attire ici l'attention sur la croyance généralement répandue que le lecteur des *Mille et une nuits* éprouve un malheur personnel dans le courant de l'année où il a lu ce livre. Cette croyance est entretenue, et non sans succès, par les lettrés et les gens religieux. Mais, malgré cette croyance, ou plutôt cette superstition, les contes des *Mille et une nuits* sont très connus de tous ceux qui, par plaisir ou par métier, aiment à conter.

« Je suppose que c'est précisément à cause de cette réprobation quasi religieuse qu'aucun conteur ne se pique d'exactitude lorsqu'il répète une de

ces histoires. Ce sont donc généralement les contes tirés de ce recueil qui subissent les transformations dont nous venons de parler et qu'il faut attribuer à la tournure d'esprit des Egyptiens. »

CAISE (n° 231, colonne 123) : « On les appelle ainsi (c.à.d. contes des mille et une nuits) parce que l'usage interdit aux musulmans de réciter, durant le jour, leurs histoires merveilleuses et poétiques; et, d'après une croyance populaire, les enfants des conteurs, qui s'écarteraient de cette règle, ne tarderaient pas à être atteints d'une teigne rebelle. »

Mahomet, qui n'aimait pas les contes de la Perse, a donc encore des héritiers.

APPRÉCIATION.

Quand la traduction de Galland parut, le monde savant lui fit un accueil assez favorable. (Journ. des sçavans, 32, 497-502 et 958; cfr. 95, 2. — Biblioth. raisonnée, 41, 297. — Journ. littéraire, 1715, 7, 203. — Cfr. Lettres sérieuses et bad., 6, 231-233.)

Il se produisit aussitôt — et cela dura longtemps — des imitations de tout genre, qu'un gros volume suffirait à peine à énumérer et qui, d'ailleurs, vu le peu de connaissances sérieuses qu'on avait alors sur l'Orient, n'ont, en général, qu'une minime valeur. (Cfr. Burton, 10, 348.)

L'engouement du public pour les Mille et une nuits fut tel — comme l'atteste le grand nombre des éditions et des traductions —, que Hamilton se moqua dans ses contes de la manie à la mode. (Lettres sérieuses et bad., 3, 440-441. — La Harpe, Lycée, édit. de 1816, 6, 359-363. — Loiseleur, n° 274, XXXIII-XXXIV.)

Ceux qui, comme Hamilton, n'estiment pas beaucoup les Mille et une nuits, sont assez rares. Tel était de Sacy (p. ex., J. des sav., 1829, 416-417); tel encore A. Oudin qui, tout récemment, dans ses * Contes de la basse Bretagne a dressé un violent réquisitoire contre ce recueil (cfr. * Brisson, Annales polit. et litt., 1892, 1, 93.) L'opinion d'Eynaud (* La chanson de Férizadé) mérite aussi d'être recueillie à titre de curiosité : « Les contes des *Mille et une nuits* durent indéfiniment avec des allures insensées, aussi pleins de calembourgs et d'incompréhensible dialectique que dénués de tout sens raisonnable; mais la traduction du bon Galland habille les sultanes à la française... »

Mais ce ne sont là que des voix isolées et la liste des admirateurs est longue : Montesquieu; Fréron (Année litt., 1775, 4, 138-139); La Harpe..

(Lycée, 6, 353-358); Guillon (Nouveaux contes, 12-16); Auger (Mélanges, 2, 372-378); Ginguéné (Hist. litt. de l'Italie, 1, 190); Sismondi (De la littérature du midi de l'Europe; 2^e édit., 1, 63-66); Reinaud (Monumens... de Blacas, 1, 65); Noël Des Vergers (Arabie, 478-479); Nodier (N^o 236; Burton, 8, 90); J. Janin; Laboulaye (Abdallah, 287 et Rev. mensuelle, édit. belge, 1855, 1, 241-242); Champfleury (Souvenirs et portraits de jeunesse. Paris, E. Dentu, 1872, 275-277).— Dans l'introduction de Moir Bussey (n^o 241), on trouvera l'opinion de Capper (VI), Dallaway (*ibidem*), Montague (VIII), etc. — Cfr. Gourgaud, Sainte-Hélène, 2, 116, 118, 119 et 122.

INFLUENCE.

Il serait impossible de dresser la liste complète des littérateurs qui ont subi, plus ou moins profondément, l'influence des Mille et une nuits.

Parmi les Allemands, on peut citer Wieland; Bürger (n^o 227 A); Hoffman (« Jenes ewige Buch »; voir Kürschner, Deutsche National-Litteratur, 147, 151); Müller von Itzehoe (Kürschner, 57, 306); Chamisso (Kürschner, 148, XXIV); Hauff (Meyer's Volksbücher, n^o 1019, Hauff's Leben und Werke. Von Max Mendheim, 34); Grillparzer (Sämmtliche Werke, 3^e Ausg., Cotta 1881, 10, 20); Platen (cfr. Wallonia, 6, 12-13), etc.

Chez les Anglais, l'influence n'a pas été moins considérable. Citons de Quincey (Rev. des deux mondes, 1896, 138, 121-122); Tennyson, qui a fait une poésie à ce sujet, Recollections of the Arabian Nights (The works of Alfred Lord Tennyson poet laureate. London, Macmillan and Co, 1895, 9-11); Harriet Beecher Stowe (Rev. des deux mondes, 1898, 148, 943); et surtout Dickens : il a lu les Mille et une nuits dans son enfance, comme nous l'apprend David Copperfield et, d'après M. Boucher, il aurait même écrit une tragédie imitée de ces contes (Rev. des deux mondes, 1875, 8, 97.) Mais c'est une erreur; la tragédie qu'il a faite était intitulée *Misnar, sultan de l'Inde* et fondée sur les Tales of the Genii. (Voir The Life of Charles Dickens by John Forster, 1, 7.)

Pour le Danemark, on trouvera d'abondants détails dans Elberling (n^o 180), 7-22.— Voir aussi ce qui sera dit d'Oehlenschläger à propos d'Aladin.

Cfr. encore Rev. des deux mondes, 1896, 134, 226. — Rev. pol. et litt., 1897, 1, 73, etc.

Textes. (¹)

20. — Tausend und Eine Nacht Arabisch. Nach einer Handschrift aus Tunis. Herausgegeben von Dr. Maximilian HABICHT, Professor an der Königlichen Universität zu Breslau, Mitglied der Asiatischen Gesellschaft zu Paris, des Museums zu Frankfurth a. M. und der deutschen Gesellschaft zu Berlin. Erster Band. Breslau, (Gedruckt bey Grass, Barth und Comp.) 1825 mit Königlichen Schriften. Pet. in-8. (4), XVI et 40, plus 367 et (1) de texte arabe (1824.)

Dédié à Stein von Altenstein. — I et suiv. Vorwort (II, le manuscrit; V et VI, autres manuscrits). — 1-37 : Verzeichniss der in den Wörterbüchern, und besonders im Golius fehlenden Wörter. — 38-40 : Varianten. — 40 : Druckfehler.)

— Tausend... Zweiter Band. Gedruckt mit Königlichen Schriften, Breslau, (Gedruckt bei Grass, Barth und Comp.) 1826 bei Josef Max. u. Comp. (4), 45 et (1), plus 373 et (1) de texte arabe (1825.)

Dédié à Silvestre de Sacy. — 1-44 : Verzeichniss, etc. — 45 : Druckfehler. — Nachzutragende Druckfehler zum ersten Bande.

— Tausend... Berlin, und Correspondirendes Mitglied der Asiatischen Gesellschaft von Grosbritannien und Irland. Dritter Band... 1827... (4), XVI, et 34, plus 394 de texte arabe.

Dédié à Joseph von Hammer. — I et suiv. Vorwort (II, manuscrit de Sacy; VII, variante pour le tome 1; VIII et suiv., variantes pour le

(¹) Nous ne donnons ici que les textes complets; les textes partiels (p. ex. ma *Bibliog.*, 2, n° 22) seront signalés aux numéros consacrés au résumé des contes.

tome 3; XII-XIV, variantes pour le tome 2). — 1-32 : Verzeichniss, etc. — 33 : Nachzutragende Druckfehler zu Bd. II. — 33-34 : In das Wörterverzeichniss gehört noch : — 34 : Druckfehler zu Bd. III.

— Tausend... Mitglied der Königl. Asiat...Vierter Band... 1828... (4), III, (1) et 38, plus 400 de texte arabe.

Dédié à Alex. von Humboldt. — II-III : Manuscrit de Sacy; manuscrit Dubbana. — 1-36 : Verzeichniss, etc. — 37 : Nachzutragende Druckfehler zu Band III; Im Bande III; In allen Exemplaren zu verbessern. — 38 : Im gegenwärtigen Band; Varianten zu Band III.

— Tausend... Irland, der schlesischen Gesellschaft, sowie der Academie zu Krakau, etc. Fünfter Band... 1831... (16), plus 354 de texte arabe.

Dédié à Fraehn. — 16 : Table du tome 5. — Druckfehler. — 13-14 : Table du tome 1. — 11-12 : Table du tome 2. — 10 : Table du tome 3. — 8 : Table du tome 4.

— Tausend... Sechster Band... 1834... (4), plus 401 et (3) de texte arabe. (1833.)

Dédié à Pougens. — (2)-(3) : Table du tome 6.

— Tausend... Siebenter Band... 1837... XV, (1). 15 et (1), plus 398 et (2) de texte arabe.

Dédié à Bernstein. — V : Vorwort. (V XV, Réponse au *De glossis Habichtianis* de Fleischer.) — 1-12 : Verzeichniss... für Bd. V, VI u. VII. — 13-15 : Anmerkungen. — (16) : Druckfehler zu Band VII. — (399)-(400) : Table du tome 7.

— Tausend... Achter Band... 1838... (4), 5 et (3), plus 385 et (3) de texte arabe.

Dédié à Middeldorpf. — 1-5 : Verzeichniss, etc. — (6) : Bemerkung. — (7)-(8) : Druckfehler in Band VIII. — (386)-(388) : Table du tome 8.

— Tausend und Eine Nacht Arabisch. Nach einer Handschrift aus Tunis herausgegeben von Dr. Maximilian HABICHT, Professor an der Königlichen Universität zu Breslau u. s. w.

* **20 D.**—Lahore. Premier volume. 1888. In-8. 103.

Or. Bibliog., **3**, 177, n° 3638.

* **20 E.**—Edition de Lukhnow.

Pertsch, Ms. de Gotha, **4**, 395. (Cite Trübner's Record, n° 49, p. 550 a)

* **20 F.**—Lithographie incomplète.

Ibidem, note.

* **20 G.**—Alif Laylah. Selections from it for the Higher Standard Examinations in Arabic, for Officers in the Military and Civil Service. Arabic Text. Edited by Major H. S. JARRETT. Calcutta. 1880. In-8. 249.

* **20 H.**—Il a paru à Lahore en 1893-1894 quatre cahiers (ensemble 517 pages gr. in-8, lithographiés) d'épisodes des Mille et une nuits.

* **20 I.**—Le Touhfat al adab, Lahore, 1896, in-8, contient des extraits des Mille et une nuits.

* **20 J.**—Alif Laila. Hadiyá el Kitáb. Kismat el Avali min Kitáb el elf lelá ulelá. First Part of the Arabian Nights. Arabic in Hebrew characters. By Ezikiel Nisan. Bombay. 1888. Roy. 8. 161 5 sh.

Trübner's Rec., n. s., **9**, 114.

Egypte.

20 K.—Bouîâq. 1251 (1835.) In-4. 2 vol. 710 et 620.

Cette édition est la base de la traduction de Lane.

C. R. Weil, Heidelb. Jahrb., **33**, 427-430.—Burton, **1**, XXVIII.

* **20 L.**—Bouîâq, 1279. Gr. 8. 4 vol. 495; 493; 442 et 431.

C. R. Burton, **1**, XXVIII.

20 M.—Le Caire, Wahbieh. 1297. Gr. 8. 4 vol. 382, plus 2 : p. 2, table; 390, plus 2 : table (la pagination passe de 256 à 273, mais sans lacune); 333 et (1), plus 2 : p. 1, table; 335 et 1 : table.

C. R. Burton, **1**, XXVIII.

* **20 N.**—Le Caire. 1302. Gr. 8. 4 voll. 370; 292; 393; 292.

La meilleure édition, dit un catalogue Brill.

* **20 O.**—Le Caire, Saraf. 1305-1306. In-8. 4 voll. 344; 332; 300; 296.

Or. Bibliog., **2**, 370, n° 6027.

Baïroute.

20 P.—Baïroute (par Salhani). In-8. 5 vol. **1**, 1888, (2), **8** (Préface sur l'origine, etc. des Mille et une nuits) 451 et (1). (449-451 : table.). — **2**, 1889, (2), 455 et (1). (451-455 : table.). — **3**, 1889, (2) et 458. (453-458 :

table.). — 4, 1890, (2) et 458. (453-458 : table.). — 5, 1890, (2), 277 et (1). (272-277 : table.), plus un appendice de quatre contes (Tarâif foukâhât) de (2), 8 (préface en français) et 98; un facsimile de manuscrit en regard de la p. 8 du texte français. Brochés, 10 f. : cartonnés, 14 f.

Il y a deux éditions de l'appendice, « * une pour les Orientaux dans laquelle nous avons corrigé les fautes les plus grossières, et une autre pour les Orientalistes dans laquelle nous avons entièrement respecté le texte, sauf à signaler quelques corrections au bas des pages ou entre parenthèses. » (p. 6.)

Le texte est expurgé.

C. R. Hommel, Jahresb. 1881, 142-143. — M. Hartmann, Litbl. f. or. Phil., 1, 235-236. — * D. K., Précis hist., 38, 329. — Basset, Rev. des trad. pop., 6, 438-441 et Rapport sur les études berb., éth. et arabes (1892), 36-37. — Burton, 1, XXVIII-XXIX. — Cat. spécial de l'imp. cathol. de Beyrouth, notamment celui de 1898, 42-43.

C. R. de l'appendice, Nöldeke, Lit. Centralbl., 1891, 5. — De Vaux, Bull. crit., 1891, 327-329.

* 20 Q. — La Chrestomathie arabe de Baïroute (onze éditions) donne dans la première de ses cinq sections le conte de Ġoliâd (c.à.d. Gal'ad, ma *Bibliog.*, 2, nos 150-152.)

Catal. spécial, 1898, 29.

TRADUCTIONS ORIENTALES.

* 20 R. — Nacim (le pandit Dayâ-Singh ou Dayâ-Schankar ou Sankar). Hindous-tani, etc.
Traduction ourdoûe. Lukhnow. 1244 (1828-1829). Pet. fol. 4 vol.
1, 272; 2, 286; 3...; 4...)

Garcin de Tassy, Hist. de la litt. hind., 2^e édit., 2, 415-417 et 3, 15.

* 20 S. — Traduction ourdoûe des 50 premières nuits. Delhi.

Réédition partielle du n° 20 R ?

Garcin, 2, 417.

* 20 T. — Traduction hindie. Bénarès, 1831.

Trübner's Rec., n. s., 8, 78.

* 20 U. — Hikayaut-ooljaleelah, translation of Alfa lylattin olielah Called Arabian Nights, translated by Moonshy Shams-ooddeen Uhmud for the use of the college of Fort St George, in the year 1252 hijree or 1836 A. D. Madras. In-8. Lith. 500 et 426.

D'après le texte du n° 20 A.

. C. R. G. T.(assy), Journ. asiat., 1839, 2, 524-526.— Garcin, Hist., 1, 155 et 3, 15 (n'est pas postérieure au n° 20 v). — Burton. 8, 102 et 10, XVII.— Zenker, 2, 323, n° 3931.

- * 20 v.—Sadîd Uddîn Khân. Intikhab-i tarjuma hikâyât Alf laïla. Selection from the Alif leila (one thousand Nights), translated from the arabic by the moulwees of the Delhi College. Delhi. 1844. Gr. in-8. 595. Lithog.

Zenker, 2, 323, n° 3930.— Garcin, 3, 15. Cfr. 1, 543 et 2, 60.

« Plusieurs récits contenus dans ce volume, dit Garcin, ne se trouvent pas dans les éditions arabes des Mille et une nuits. »

- * 20 w.—Grässe, Trésor. mentionne une édition de Lukhnow, 1844 en 4 volumes in-8.

Zenker, n° 3929.

- * 20 x.—Traduction ourdoûe de 200 nuits sur l'édition de Calcutta, 1263 (1846). Calcutta. 1 vol. roy. in-8. Lithog.

Burton, 10, XVII, note 1.

- * 20 y.—Abd al Karîme. Cawnpore. Mustafai Press. 1262 (1817). Roy. in-8. Lithog. 4 vol. en 2. 276, 274, 214, 195.

Burton, 10, XVII-XVIII. — Sur le texte de Forster.

2^e édition. Cawnpore. 1270 (1853) 4 vol. en 2. 249, 245, 192, 176. Burton.

Il y a d'autres éditions de Cawnpore; notamment, une édition de 1283, qui se trouve à la Bibliothèque de Strasbourg et une autre de 1890. (Or. Bibliog., 4, 227, n° 4791.)

En outre, des éditions de Bombay et de Lukhnow. (« Alf Leilah » in Hindustani, roy. in-8, lithog. 4 vol. en 2. 1263.)

Voir Burton, 10, XVII, note 2.

On a tiré du tome 4 des *Text books* pour les examens de l'Indian Civil Service, ainsi que la transcription suivante :

- * 20 z.—Alif Laila. Tarjuma i Alif Laila Ba-Zubân-i urdu.... Romanised under the Superintendence of T. W. H. Tolbort and edited by F. Pincott, M. R. A. S. London, Allen. 1882. In-8. 470. 10 sh. 6 d.

C. R. Academy, 22, 89.— Burton, 10, XVII-XVIII.

Nouvelle édition. 1895. In-8. 484. (Or. Bibliog., 9, 82, n° 1528.)

- * 20 aa.—Intikhab-i (ou Muntakhab-i) Alf laïla. (Selections from Alflaïla.) Delhi. 1850. In-8.

Garcin, 3, 437. Cfr. 1, 541.

- * **20 BB.** — Karîm uddîn, Kors intermedial, donne un abrégé des Mille et une nuits. (Vers 1860 ?)
Garcin, **2**, 175.
- * **20 CC.** — Badrî Lâl. Sahasra ratri sankschep. Bénarès. 1861. In-8. 84.
Traduction hindie abrégée faite sur une version bengalie.
Garcin, **1**, 280.
- * **20 DD.** — Traduction en ourdou-bengali. Calcutta, 1865. In-4. 290.
Garcin, **2**, 417.
- * **20 EE.** — Hazâr Dastân par Totâ Râm Shâyân. Lukhnow. 1284 (1868.)
In-4. 4 vol. en 1. 304, 320, 232, 224. Illustr. (ourdou.)
Probablement d'après une version anglaise.
Garcin, **3**, 122. — Burton, **10**, XVIII.
4^e édit. Lukhnow. In-fol. 1883. 664. Illustr.
- * **20 FF.** — Alf laïla, nau manzûm (Trad. en vers ourdou) par Nasim, Shâyân et Shâdi Lâl. Lukhnow. In-4. 4 vol. 1244 p. Les volumes 1-3 sont de 1278 (1862) et le 4^e de 1285 (1869.)
Burton, **10**, XVIII.
Autre édition. Cawnpore. In-8. 1 vol. 837.
Garcin, **3**, 122-123.
- * **20 GG.** — Suraj mal. Intikhab-i nâ-yâb. Patna. 1868.
Contient des extraits, en ourdou, des Mille et une nuits.
Garcin, **3**, 185.
- * **20 HH.** — Il semble résulter du renvoi que la table de Garcin, **3**, 579, v^o Mille et une nuits fait au Minhâg, **3**, 443, que cet ouvrage (s. l. n. d. in-8, 164) est un extrait des Mille et une nuits.
-

D'après Scott n^o 284, **1**, VII, les Mille et une nuits arabes auraient été connues dans l'Inde à l'époque de la splendeur de l'empire mogol.

Comme on l'a vu au n^o 20 v, on a augmenté la collection dans l'Inde.

Les Mille et une nuits ont probablement exercé quelque influence sur les récits modernes de l'Inde. Voir, par ex., Garcin, **1**, 137; 168-169 et 619-624; 203-204; 256; **2**, 258. — Cfr. aussi Garcin, Allégories, récits poétiques et chants populaires, etc., 1876, 307 et suiv. (La rose de Bakawali) et 423 et suiv. (Gul o sanaubar « Rose et cyprès. »)

Autres
langues de
l'Inde. Bengali.

- * 20 II.—Les Mille et une nuits traduites de l'anglais en bengali.
Nos 1-3. Calcutta. 1850. 900.
Zenker, 2, 320, n° 3890.
- * 20 JJ.—Traduites par M. M. Baisak. Calcutta. 1850; 2^e édit. 1854. 576.
Zenker, n° 3891.
- * 20 KK.—Traduites par le Rev. W. O. Smith sur la version de Lane.
Calcutta. 1850. 65.
Zenker, n° 3892.
- * 20 LL.—Traduites par Gri Nilamani Vasaka. Calcutta. 1853. In-8.
- * 20 MM.—Traduites par D. C. Gupta. Le 2^e volume en 1878. (Doit
avoir 8 volumes.)
Trübner's Rec., 1878, 115.
- * 20 NN.—Beauties of the Arabian Nights, by Hari Mohan Sen.
(Calcutta). 1839.
Zenker, n° 3893.
Cfr. nos 20 CC et 20 DD.
-

Canarais.

- * 20 OO.—Arabian Nights' Entertainments, translated into Canarese
by Venkut Rungo. Bombay, 1863. In-8. 2 vol. 170 et 155.
Trübner's Rec., 1870, 702.
-

Guzarati.

- * 20 PP.—Traduction en guzarati. Bombay. 1865. 2 vol.
Quaritch, cat. 285, 712.
- * 20 QQ.—Bombay, 1885.
Trübner's Rec., n. s. 7, 53.
- * 20 RR.—Alf Lailat. The Arabian Nights' Entertainments translated
into Gujârati, by Jehángir Bejanji Karáni. In 2 volumes. Vol. II.
Bombay. 1891. Roy. 8 vo. 430.
Bibliotheca orientalis de Luzac, 1, 42, n° 640.
-

Marathi.

- * 20 SS.—Traduction en marathi par Shastri Chiplonkar. Poona 1866.
In-8. 2 vol.
Quaritch, cat. 285, 717.
-

- * **20 TT.**—Weber (Sitzb. de l'Acad. de Berlin. 1889, 734) mentionne une traduction moderne en sanscrit. Sanscrit.
-

- * **20 UU.**—Govindassamynaïk. D'après la traduction de Galiand. Pondichéry. 1864-1866. In-8. 2 vol.
Cat. Maisonneuve, n° 2783.
Cfr. Trübner's Rec., 3d. S., 1, 25. Tamoul.
-

- 20 vv.**—Manuscrit. Voir Pertsch, die Hands. Verzeichnisse... Berlin, 4, 967-968. Persan.

- * **20 ww.**—Tabriz. 1259 (1813). Fol. 2 vol. en 1.
Trübner's Rec., 6, 100.

- * **20 xx.**—Tabriz. 1261 (1815.) Fol. 2 vol.
Ibidem.

- * **20 yy.**—Téhéran. 1847. Fol. Lithog.
Zenker, 2, 47, n° 613.

- * **20 zz.**—Les Mille et une nuits. Traduction persane. Lithographié en Perse, en 1280. Un fort volume in-folio, figures dans le texte.
Catalogue Mirza Reza Khan (Leroux, 1894), 6.
-

- 20 AAA.**—Manuscrits. Paris. n° 19 H, 187-193.—Vatican, Script. vet. nova coll., 4. 2, 677.—Dresde, cat. Fleischer, 6, n° 41.—Biblioth. Lindesiana, 242. Turc.

- * **20 BBB.**—Une édition de Constantinople. (Vers 1830?) Roy. 8. 2 vol.
Quaritch, Cat. 223, 90, n° 1866.

- * **20 CCC.**—Constantinople, 1845-1854. In-4. 3 vol.
Zenker, 2, 47, n° 615.

- * **20 DDD.**—Par Ahmed Nasif Efendi. Constantinople. In-8. 6 vol. 1 et 2, 1268 (1851); 3, 1270, 200; 4, 1273, 103; 5 et 6 (avant 1860). Journ. asiat., 1852, 2, 244; 1859, 1, 524; 1860, 2, 332 et 337-338.
--- Sitzb. de l'Acad. de Vienne, 17, 168 et 26, 315.

* 20 EEE.—Constantinople. 1287. Gr. in-8. 4 vol.

Köhler, Cat. 524, 20, n° 414.

* 20 FFF.—Constantinople. 1871-1873 ?

Journ. asiat., 1873, 1, 529.

* 20 GGG.—Constantinople, Izzet Efendi. In-4° à deux colonnes, avec illustrations intercalées dans le texte.

Commencé en 1869; en 1877, il avait paru 24 livraisons, soit 384 pages. Voir Journ. asiat., 1869, 2, 85 et 1877, 1, 134.

Un court fragment dans Aug. Müller, Türkische grammatik, Berlin, Reuther 1889, 69*-75*.—Des contes imités des Mille et une nuits par Kiridi Aziz Efendi, Constantinople, 1851-1852. In-8. 239; voir Schlehta-Wssehrd, Sitzb. de l'Acad. de Vienne, 18, 18-20.—Cfr. Gibb, the Story of Jewad. (Burton, 8, 273-274.)

Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur un article du n° 44 du Mag. f. d. Lit. d. Auslandes de 1860 : Türkische Tausend und eine Nacht. Bin bir gidsche.

Javanais.

* 20 HHH.—Duizend en één nacht. Arabische vertellingen. Naar de Nederl. vertaling in het Javaansch vertaald door C. F. WINTER, uitg. door T. ROORDA. S'Hage. Fuhri. 1847-1849. In-8. 2 vol.

Aussi sous le titre de « Eenige vertellingen uit de Arabische 1001 nacht. »

Y a-t-il une nouvelle édition de Leide, 1865 ? (Burton, 8, 238.)

On peut joindre :

* Bijvoegsels bij het woordenboek tot gebruik bij de door den Heer Winter in het Javaansch vertaalde Anecdoten, 100 leerzame verhalen van C. Schmid en twee deelen 1001 nacht arabische vertellingen. S. l. n. d. In-8.

Traductions.

LA VERSION DE GALLAND ET SES TRADUCTIONS. ⁽¹⁾

* 21. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par M. GALLAND, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur de langue arabe au Collège royal. Nouvelle édition, ornée de 36 jolies figures, gravées par

Ledentu.

(¹) Pour la bibliographie de la traduction de Galland, voir BRUNET, 5^e édition, s. v^o, 1715-1717 et supplément. — QUÉRARD, Littérature française contemporaine, 4, v^o *Mille et une nuits*. — NISARD, Histoire des livres populaires, 2, 562-565.

Les avis sur la valeur de la traduction de Galland varient. Voir Biblioth. des romans, 1777, juillet, 1, 34-36. — Ford, Annales literarii, 1782, 2, 281-282. — Cabinet des fées, 37, 84. — Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, 2, 141-142. — Caussin, n^o 233, 8, surtout XXVI et suiv. (Habicht, n^o 253, 13) — Warren Hastings, n^o 241, XXXVIII. — Hartmann, n^o 6, 34, 260-262. — De Sacy, n^o 7, 61. — Röse, Ersch et Gruber, v^o Galland, 420-422. — Schlegel, n^o 10, 522-523. — Loiseleur, n^o 11, XXX-XXXI. — Lane, n^o 268, 1, IX et XVIII et 3, 686. — Weil, n^o 295 A, 1, VII-VIII. — de Goeje, n^o 19 C, 27-28 et 19 D, 318. — N^o 19 E, 167-169. — Zotenberg, n^o 19 H. — * Coote, On the source of some of M. Galland's Tales, dans Folk-Lore Record, 3, 2, 178 et suiv. (Burton, 8, 96). — Burton, 1, XX; 8, 86-101 et 233-236; 10, 347-348; 12, 205, 224 et 261-262. — Nöldeke, Wiener Zeit. f. d. Kunde d. Morg, 2, 169, note. — Oestrup, 145. — Elberling, n^o 180, 3-4, etc.

Éditions antérieures :

* 21 A. — Les Mille et une nuit. Contes Arabes traduits en François, par M. Galland. A Paris, chez la Veuve Claude Barbin au Palais. In-12. 1704. 1, 312; 2, 370 (Journ. des sçavans, 32, 497-502); 3, 341; 4, 347 (*Ibidem*, 958); 5 et 6; 7, 1706; 8, En la boutique de Claude Barbin, chez la vouve

Manceau d'après les dessins de Huot. Paris (imp. Imbert) chez Billois, libraire, quai des Augustins, n° 31. Paris, **1811**. In-18. 7 vol. ensemble 78 feuilles. 18 f.

Tiré à 2000 exemplaires.

Ricœur, 1709 (on y a inséré à l'insu de Galland et de P. de la Croix deux contes traduits par celui-ci du turc : Zeyn Alasnam et Codadad, Zotenberg, n° 19 H, 193); **9** et **10**, Chez Florentin Delaune, 1712; **11** et **12**, Lyon, Briasson, 1717 (Galland est mort en 1715.)

On trouve quelquefois les tomes **11** et **12** avec la suscription : Imprimé à Lyon, par Briasson, et se vend à Paris. Mais la justification et le nombre des pages sont les mêmes dans les deux cas.

Nous croyons la description ci-dessus à peu près exacte; mais on n'ose être trop affirmatif, d'abord parce qu'il est impossible de se procurer ces volumes afin de les examiner; ensuite, parce qu'il y a eu des réimpressions partielles immédiates : c'est ainsi que l'on rencontre les tomes **1**, **2**, **5** et **6** avec la date de 1705 (donc aussi les tomes **3** et **4**).

De plus, Delaune ayant demandé en 1710 un nouveau privilège pour l'impression de la suite des Mille et une nuits et la réimpression des volumes déjà imprimés (Zotenberg, 197), il est probable qu'il y a des volumes réimprimés à cette date.

Ce qui pourrait augmenter la confusion, c'est que Gordon de Percel (Lenglet Dufresnoy, Bibliothèque des romans, **2**, 284 et Hartmann (Hermes, **30**, 157), probablement d'après lui, affirment que les 12 volumes sont de 1704-1708. Sans même argumenter du peu de confiance que mérite parfois Lenglet (cfr. ma *Bibliog.*, **2**, n° 76 A), on peut affirmer sans crainte qu'ici il est dans l'erreur. C'est le 21 novembre 1710 que Galland s'est accordé avec Delaune pour l'impression du tome **9** (Zotenberg, 197) et le 10 janvier 1711 qu'il a fini la traduction du tome **10** (197-198.) Il a achevé de mettre au net le tome **11** le 23 mai 1712 et le tome **12**, le 8 juin 1713 (199.)

* **21 B.**—Paris, 1726. In-12, 12 tomes en 6 volumes.

Gordon de Percel, **2**, 284.

* **21 C.** -Paris, 1731. In-12. 12 vol.

Journ. des sçavans, **95**, 2.

22. — Les Mille et une nuits... Nouvelle édition, Corrigée et ornée de 36 jolies figures, gravées par Manceau, d'après les dessins de Huot. Tome premier. Paris (imp. de J. B. Imbert, rue de la vieille-monnaie, n. 12.) Ledentu, Libraire, quai des Augustins, n. 31; et passage Feydeau, n. 28. 1818. In-12. 7 volumes. Frontispice, (5), VI-XX, 21-387 et (1); 402; 395 et (1); 406; 410 et (2); 392 et (2); 402 et (2). 18 f.

* **21 D.** — Paris, 1745. In-8. 6 vol.

* **21 E.** — Les Mille et une nuit, contes arabes, Traduits en françois Par Mr Galland. Nouvelle édition corrigée. Tome 1 (fleuron) A Paris, Par la Compagnie des libraires. M D CC XLVII. Avec privilege du roy. In-12, In-12, 10 ff., 461 et (1); **2**, 8 ff. et 464; **3**, 7 ff. (le 7^e encarté), 557 et (1); **4**, 2 ff., 501, (1) et 1 f. blanc; **5**, 2 ff. et 552; **6**, 2 ff., 548 et 4 ff. (De l'imprimerie de la V. Delormel).

Le privilège, daté de Paris 25 septembre 1738, est accordé pour neuf ans à Pierre-François Giffart, libraire à Paris.

Bibliothèque nationale de Paris.

* **21 F.** — Paris, 1773. In-8. 8 vol.

C'est l'édition dont s'est servi Hartmann. (Hermes, **30**, 157.)

* **21 G.** — Paris, 1774. In-12. 6 vol.

21 H. — Paris. 1788. In-12. 6 vol.

* **21 I.** — Lille, 1788. In-18. 8 vol.

Voir le n° suivant.

21 J. — Les Mille et une nuit, contes arabes traduits en françois par M. Galland, Nouvelle Edition revue et corrigée. Tome 1. A Lille (c. à. d. Sedan), chez C. F. J. Lehoucq, Libraire. M DCC LXXXVIII. In-12. XII et 376; **2**, VI et 354; **3**, 369 et (1; **4**, 358; **5**, 379 et (1); **6**, (4) et 386; **7**, (4) et 380; **8**, (4) et 360.

Malgré le titre (Lille, Lehoucq), l'édition doit être de Sedan. La page 360 du tome **8** porte : *A Sedan, de l'Imprimerie de Charles Morin*, 1788 et la permission simple (*ibidem*, 359-360) autorise Morin à imprimer une édition de 1500 exemplaires, en 8 vol. in-12, à la charge « *de faire ladite édition absolument conforme à celle de Lille.* »

* **21 K.** — La Haye, 1706. In-12.

* **21 L.** — La Haye, 1714. In-12. 12 vol. (4^e ou 5^e édition?)

Burton, **8**, 235.

*** 23.** — Les Mille... belles-lettres, professeur de langue arabe au collège royal. Nouvelle édition, corrigée et ornée de 36 figures. Paris (imp. Casimir) chez Ledentu. 1825. In-18. 8 volumes ensemble 83 $\frac{1}{3}$ feuilles, plus 36 planches. 20 f. (Papier des Vosges 24 f.) ⁽¹⁾

*** 21 M.**—La Haye, 1728-1729. (5^e ou 6^e édition ?)

Burton, 8, 235.

*** 21 N.**—La Haye, Husson. 1730-1731. In-12. 12 vol., 9, 332; 10, 328; 11, 316; 12, 320.

Lettres sérieuses et bad., 6, 231.

*** 21 O.**—La Haye, 1746. In-12. 12 vol.

*** 21 P.**—La Haye, Husson. 1761. In-12. 12 vol.

Le tome 11, que nous possédons, a (2) et 314 pages, plus une gravure en tête.

21 Q.—Les Mille et Une Nuit Contes Arabes. Traduits en François par Mr. Galland, Professeur et Lecteur Royal en Langue Arabe et Antiquaire du Roi. Tome premier. Nouvelle Edition, revue et corrigée (Fleuron) A Leide, chez J. de Wetstein et Fils. M DCC LXVIII. In-12. Gravure, (14) et 286; 2, (4) et 290; 3, gravure, (6), 287 et (1); 4, (6) et 282; 5, gravure, (6), 299 et (1); 6, (6) et 396; 7, gravure, (4) et 356; 8, (2), 267 et (1); 9, gravure, (2), 343 et (1); 10, (2) et 336; 11, gravure, (2) et 314; 12, (2) et 320.

Dans notre bibliothèque.

21 R.—Le Cabinet des fées... A Genève, chez Barde, Manget et Compagnie, etc. In-12. Tomes 7-11, 1785-1786 : Les Mille et une nuits, contes arabes. (15 gravures de Marillier) 7, 1785, 490; 8, 487 et (1); 9, 528; 10, 582 et (2); 11, 1786, 505 et (3.)

*** 21 S.**—Le Cabinet des fées... Amsterdam... In-8, tomes 7-11.

*** 21 T.**—Les Mille et une nuits, contes arabes. Trad. par Galland. Nouv. édition ornée de gravures par de Launay avec la continuation par Chavis et Cazotte. Genève et Paris. 1787-1793. Pet. in-8. 8 vol.

*** 21 U.**—Les Mille et une nuits, contes arabes. Paris et Genève. 1790. In-12. 9 vol. Suite des Mille et une nuits. 2 vol. Figures de Marillier.

⁽¹⁾ D'après le journal de l'impr., 1825, n° 5835, Ledentu a tiré en même temps une édition in-8° non destinée au commerce.

* **24.** — Les Mille... Galland. Nouvelle édition. Paris (imp. Casimir) chez Ledentu, quai des Augustins, n° 31. 1832. In-18. 8 volumes ensemble 87 $\frac{1}{5}$ feuilles, plus 36 gravures. 20 f.

* **26.** — Les Mille et une nuits, contes arabes; traduites en français par M. Galland. Nouvelle édition. Paris (imp. André, Coulommiers) chez Pigoreau, chez Corbet, chez Chassaignon, chez Lécivain. **1813**. In-12. 7 volumes ensemble 118 feuilles. ⁽¹⁾ Pigoreau.

* **27.** — Bibliothèque d'une maison de campagne. 8 livraisons; tomes 71 à 80. Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par M. Galland. Paris (imp. Lebègue.) Lebègue. **1822**. In-12. 10 volumes, ensemble 127 feuilles. Lebègue.

* **28.** — Les Mille et une nuits, contes arabes traduits en français par Galland. Nouvelle édition, revue, corrigée et précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Galland, par Saint Maurice. Paris (imp. Vitry, Versailles) chez A. Leroux, Palais-Royal, galeries de bois n° 202. **1824**. In-18. 8 volumes. **1** et **2**, ensemble 24 feuilles; **2** et **3**, ensemble 24 $\frac{3}{5}$; **5**, **6**, **7** et **8**, ensemble 44 $\frac{2}{5}$. Leroux.

C. R. * Journal de Paris 17 novembre 1824; * Constitutionnel 20 novembre 1824.

29. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland. Nouvelle édition, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de Galland, et ornée de huit jolies gravures. Tome premier. A Paris, (Paris, imp. de A. Béraud), chez Delarue, libraire, quai des Augustins, n° 15. **1825**. In-12. XXIV et 348; 396; 388; 400; 374 et (2); 372 (?); 372 et (2) (?); 396 et (2). Delarue.

⁽¹⁾ Le catalogue 14 (n° 301) et le catalogue 19 (n° 1576) de Harrassowitz portent : Les m. et u. nuits. Contes arabes. Traduits par Galland. Paris, **1823**. in-12. 7 volumes. C'est l'édition du n° 26, semble-t-il, avec une date différente.

Salmon. * **30.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland. Nouvelle édition, précédée d'une notice sur la vie et les écrits de Galland et ornée de 8 gravures. Paris (imp. Brodard, Coulommiers) Salmon, quai des Augustins, 19. **1826.** In-18. 8 volumes ensemble 84 $\frac{8}{9}$, feuilles, plus les planches. 16 f.

Lugan. * **31.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par Galland. Edition mignonne. Paris (imp. Dondey-Dupré) chez Lugan, passage du Caire, n° 121. **1826-1827.** In-32. 12 volumes. 1826. **1-5**, chaque volume en 2 livraisons à 75 cent. la livraison : 3 feuilles et 3 $\frac{1}{16}$; 2 $\frac{15}{16}$ et 2 $\frac{1}{2}$ y compris les cartons et 2 pl.; 3 $\frac{1}{8}$ et 2 $\frac{15}{16}$, 2 pl.; 3 $\frac{1}{16}$ et 2 $\frac{1}{2}$, 2 pl.; ? et 3 pl. 1827, **6-12** : 3 $\frac{1}{16}$ et 3, 2 pl.; 3 et 3 $\frac{1}{2}$, 2 pl.; 3 $\frac{1}{2}$ et 3 $\frac{3}{4}$, 2 pl.; 3 $\frac{1}{4}$ et 2 $\frac{7}{8}$, 2 pl.; 3 $\frac{1}{16}$ et 2 $\frac{3}{4}$, 2 pl.; 3 $\frac{1}{8}$ et 2 $\frac{5}{8}$, 2 pl.; 2 $\frac{15}{16}$ et 2 $\frac{1}{2}$, 2 pl.

Comme l'éditeur avait annoncé qu'il y aurait 7 ou 8 volumes, il n'a pas voulu obliger les souscripteurs à prendre les quatre derniers; en conséquence, il a fait imprimer deux textes différents de la fin du huitième volume, dont un seul devait être conservé.

Hiard. * **32.** — Les Mille et une nuits. Contes arabes. Par Galland. Paris (imp. Marchand-Dubreuil) chez Hiard, rue S^t Jacques, n° 131. **1832.** In-18. 8 volumes à 65 centimes le volume. **1** et **2**, ensemble 14 feuilles; **3**, 7; **4**, **5**, **6**, ensemble 21; **7** et **8**, ensemble 14 $\frac{1}{3}$. (Bibliothèque des amis des lettres, n° 177 à 184.)

Beaulé. * **33.** — Les Mille et une nuits. Contes arabes, traduits par Galland. Paris (imp. Joly, Sèvres) chez Beaulé et Jubin, rue du Monceau-S^t-Gervais, n° 8. **1834-1835.** In-8°. 6 volumes, ensemble 219 feuilles, plus 12 planches.

Furne. * **34.** — Les Mille et une nuits. Contes arabes, traduits par Galland. Nouvelle édition. Paris (imp. Everat.) Furne, quai des Augustins, n° 39. **1837.** In-8°. 3 volumes, en 30 livraisons à 50 centimes, chaque livraison de 2 feuilles plus une gravure ou de 4 feuilles sans gravure.

Lesourd. * **35.** — Les Mille et une nuits. Contes arabes, traduits en français par M. Galland. Nouvelle édition, ornée de figures.

Angers (imp. Lesourd) chez Lesourd. 1837. In-8. 10 volumes ensemble 53 feuilles.

* 36. — Les Mille et une nuits. Contes arabes, traduits par A. Galland, suivis de nouveaux contes de Caylus et de l'abbé Blanchet, avec une préface historique, par M. Jules Janin. Paris (imp. Casimir, puis Sapia). Pourrat frères, rue des petits-Augustins, n° 5. 1837-1838. In-8°. 4 volumes, 22 gravures. Les tomes 1 et 4 ont ensemble 57 feuilles.

Pourrat.

C'est, je pense, cette édition que Grässe, Trésor, 4, 524, 1, croit être de 1839.

Cette édition est importante, parce que le tome 4 (471 et 1 page de table des matières) reproduit, sans que le titre l'annonce, les tomes 8 et 9 de la traduction de CAUSSIN, sauf sa préface et, au tome 8, semble-t-il, l'histoire de l'esclave sauvé du supplice. C'est la seule reproduction complète de Caussin que nous connaissions.

Ce même volume emprunte à CAYLUS *Bedihuldgemal*, *Naz-Rayyar*, *Chadul*, le portefaix et la corbeille; à BLANCHET, l'art de ressusciter les morts, les oiseaux de la montagne de Kaf et le paradis de Schedad; à GAUTTIER (6, 116 et suiv.), *Azem* et la reine des génies.

* 37. — Une édition de 1842, dont le quatrième volume se trouve à la Bibliothèque d'Alger, et qui n'est que le n° précédent, avec un nouveau titre. (Imprimerie Bourgogne et Martinet; mais, p. 472, Imprimerie Casimir.)

* 38. — Les Mille... Janin. (imp. Arbieu à Poissy) Librairie générale de la France. (A partir du 2° volume : Libraire A. Bouret et C^{ie}) 1857. Gr. in-8. 1, XXIV et 412; 2, 3 et 4, ensemble 1290. 54 f.

* 39. — Les Mille et une Nuits. Contes arabes traduits par Galland. Edition illustrée par les meilleurs artistes français et étrangers, revue et corrigée sur l'édition princeps de 1704; augmentée d'une dissertation sur les Mille et une nuits, par M. le baron Silvestre de Sacy, Pair de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc. Paris (typ. Lacrampe et C^{ie}) Ernest Bourdin et C^{ie}, éditeurs, 16, rue de

Bourdin.

Seine-Saint-Germain. Gr. in-8. s. d. (**1838-1840**) 3 vol. Faux-titre, titre, VIII et 482; faux-titre, titre et 576; faux-titre, titre et 482, plus la table des matières. Environ 1000 gravures sur bois intercalées dans le texte et 20 planches tirées à part. Publié en 100 livraisons à 30 cent. Couverture imprimée en bleu sur fond blanc glacé. Il y a des exemplaires sur papier velin fort.

C. R. Brivois, Bibliog. des ouvrages illustrés du XIX^e siècle, Paris, 1885, 165-166 (notamment le classement des 20 gravures.) — Cfr. n^o 283. — La dissertation de de Sacy est celle du n^o 8.

Les éditions de Bourdin sont considérées par beaucoup de libraires comme les meilleures; on n'a jamais pu savoir pourquoi. ⁽¹⁾

*** 40.** — Brivois, Bibliographie etc. dit (p. 166) que : « une réimpression a été mise en souscription en novembre 1843 par Bourdin. Le prospectus est imprimé par Schneider et Langrand. »

Il semble résulter de là que le livre a été réédité en 1843; mais je n'ai jamais trouvé d'autre trace de cette édition que dans la mention de « 3^e édition » que porte celle de 1860.

*** 41.** — Les Mille... de Sacy, pair de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres etc. 3^e édition. Paris (imp. Dondey-Dupré, puis Blot) librairie Ernest Bourdin; chez tous les libraires. 1860. Gr. in-8^o 1 vol. XII et 1107. 12 f.

Cette édition a paru de 1858 à 1860 en 120 livraisons à 10 centimes; elle contient 500 vignettes, plus 16 vignettes et un frontispice tirés séparément.

⁽¹⁾ Mr d'I**, Bibliog. des ouvrages relatifs à l'amour, etc., 5, 81, cite, après l'édition de Bourdin en 3 volumes, une autre de Bourdin 1839, mais en quatre volumes. Il aura confondu, je pense, avec l'édition Pourrat, citée au n^o 36 ci-dessus.

Il mentionne ensuite une autre édition in-8, également de 1839, en 4 volumes, avec figures; et Grasse, Trésor 4, 524, col. 1. la cite aussi. C'est probablement encore une fois de l'édition Pourrat qu'il s'agit.

42. — Les Mille et une nuits contes arabes traduits par Galland illustrés par MM. Français, H. Baron, Ed. Wattier, Laville, etc. Revus et corrigés sur l'édition princeps de 1704 augmentés d'une dissertation sur les Mille et une nuits par M. le Baron Sylvestre de Sacy pair de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc., etc. Nouvelle Edition (Vignette : Le sultan entre les deux sœurs sur un sofa) Paris (Typographie de Ad. R. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19) Ernest Bourdin, Libraire-Editeur 51, rue de Seine-Saint-Germain, 51 M D CCC LXVI. Gr. in-8 (in-4), (4), VIII, 1106 et (2).

Nombreuses vignettes dans le texte; 16 gravures et un frontispice hors texte, dont le placement est indiqué p. (1107). Cette édition pourrait bien n'être que celle de 1860 avec un nouveau titre. ⁽¹⁾

*** 43.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par Galland. Nouvelle édition. Paris (imp. Tilliard) Lavigne, rue du Paon, 1. **1841**. In-12. 1^{re} série, 27 feuilles. 3 f. 50. 2^e série, 27 1/2 feuilles. 3 f. 50.

Lavigne.

*** 44.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland. Nouvelle édition. Paris (imp. Locquin) Locquin, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16. **1842**. In-18. 8 volumes ensemble 49 feuilles, plus 8 gravures. 3 f. le volume.

Locquin.

45. — Les Mille et une nuits contes arabes, traduits en français par Galland, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Professeur de langue arabe au collège royal. Nouvelle édition ornée de figures. . . . Paris (imp. F. Locquin) Félix Locquin, Imprimeur-Libraire, 16, rue Notre-Dame-des-

⁽¹⁾ Brivois, Bibliographie, etc., ne mentionne pas l'édition de 1866; en revanche, il dit (166) que « d'autres réimpressions (que celles de 1843 et 1860) ont été faites depuis en 1 vol. pour MM. Garnier frères. » Je pense que c'est une erreur. Cfr. n^o 94.

Victoires 1844. In-12. 8 vol. (4), 215 et (1), 1 fig.; (4), 214 et (2), 1 fig.; (4), 214 et (2), 1 fig.; (4), 215 et (1), 1 fig.; (4), 215 et (1), 1 fig.; (4), 216, 1 fig.; (4), 215 et (1), 1 fig.; (4), 218 et (2), 1 fig.

C'est le texte ordinaire, plus 8, 209-217, *l'Aventure d'un courtisan*. Les figures sont la réduction de quelques-unes de celles de l'édition de Gauttier (n° 245).— Cette édition n'est peut-être que la précédente avec un nouveau titre.

Lehuby.

* 46. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par Galland; nouvelle édition. Paris (imp. de Duverger) chez Lehuby, rue de Seine, 53. 1843. In-12. 21 feuilles, plus 20 dessins. 6 f.

* 47. — Les Mille... nouvelle édition corrigée, etc. Paris (imp. Moussin, Coulommiers) Lehuby, rue de Seine, 53. 1844. In-12. 2 vol. ensemble 25 ¹/₂ feuilles. 4 f.

* 48. — Les Mille... Nouvelle édition, corrigée Paris (imp. Crété, Corbeil) Lehuby, rue de Seine, 53. 1846. In-12. 21 feuilles. 6 f.

* 49. — Les Mille... nouvelle édition, illustrée de 20 grands dessins par Demoraine. Paris... 1850. In-12. 21 feuilles.

Cfr. nos 79 et suiv.

Renault.

* 50. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland. Paris (imp. Baudouin) chez Renault. 1845. In-18. 8 vol. ensemble 32 feuilles, plus 8 gravures.

* 51. — Les Mille... Paris, imp. de Gaittet. 1855. In-18. 8 vol., ensemble 28 ²/₃ feuilles.

Cette édition populaire est la réimpression du numéro précédent.

* 52. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par Galland. Paris (imp. Lacour) chez Renault, rue des Maçons-Sorbonne, 17. 1846. In-8. 17 ³/₄ feuilles. 5 f.

* 53. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par M. A. D. Galland, avec une préface historique par M. Jules

Janin. Nouvelle édition. Paris (imp. Noblet) librairie Renault et C^{ie}. 1867. In-8. XX et 416.

Les Mille et une veillées, contes arabes, contenant l'histoire d'Aladin, d'Ali-Baba etc. par Galland. Faisant suite aux contes arabes. Nouvelle édition, ornée de gravures. Paris (imp. Noblet) librairie Renault et C^{ie}. 1867. In-8. 427. 5 f.

La collection est complétée par un troisième volume contenant les Mille et un jours (voir n° 324).

* 54. — Les Mille et une nuits, contes arabes traduits par Galland. Nouvelle édition. 1^{re} et 2^e séries. Paris (imp. Gratiot.) Lecou, rue Montmartre, 124. (Edition complète.) 1846. In-12. 2 vol. ensemble 54 1/2, feuilles. 7 f. Lecou.

* 55. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par Galland. Paris (imp. Giroux, S^t Denis-du-port) Béchét, quai des Augustins, 31. 1845. In-8. 24 1/4, feuilles. 3 f. (1) Béchét

* 56, — Les Mille... Galland, ornés de gravures. Paris (imp. Vialat, Lagny) chez Béchét, rue Pavée S^t-André 15 — chez Bernardin-Béchét, quai des Augustins, 31. 1856. In-8. 24 1/4, feuilles.

* 57. — Les Mille... Paris (imp. F. Aureau, Lagny) Bernardin-Béchét, libraire, 31, quai des Augustins. Sans date. Gr. in-8. (4) 383 et (1) (Collection européenne.)

Cette édition populaire semble être la précédente avec un nouveau titre occupant les (4) pages. Il est probable d'ailleurs que le n° 56 lui-même n'est que le numéro précédent également avec un nouveau titre.

* 58. — Cinquante contes de l'Orient. Choix des mille et un contes de l'Arabie. Bruxelles. 1847. In-8. Bruxelles.

Texte encadré avec fig.

(1) En 1846, Pommeret avait imprimé une livraison des Mille et une nuits (9 feuilles in-8) sans frontispice et sans indication ni du vendeur ni du prix, ni du nombre des livraisons. Cette publication ne semble pas avoir été continuée.—Cfr. n° 64?

Havard. * **59.** — Les Mille et une nuits, contes arabes. Paris (imp. Schneider) rue Guénégaud, 15. **1850.** In-4. 37 ¹/₂ feuilles. (Romans, contes et nouvelles illustrés.)

Il y a une réimpression de 1860 pour Marescq et Cie (imp. H. Didot, Mesnil). — Le n° 72 nous semble aussi être une réimpression de notre numéro.

* **60.** — Les Mille et une nuits, contes arabes. Paris (impr. Schneider) Havard, rue Guénégaud, 15. 1852 (1851.) In-4. 3 vol. ensemble 51 ¹/₂ feuilles. (Romans illustrés anciens et modernes, dessins par MM. Tony Johannot, Gérard, Seguin, J. A. Beaucé, G. Staal, etc., gravés par M. A. Lavieille.)

Arbieu. * **61.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par Galland, ornés de gravures. Paris (imp. Arbieu, Poissy) rue Larrey, 8. **1854.** In-8. 17 ³/₄ feuilles. 5 f.

Edition populaire.

Vanderauwera **62.** — Bibliothèque des Chemins de fer. Contes d'orient avec notes nouvelles publiés par Ch. Vanderauwera. Edition diamant. Tome 1. — (Série E.) Bruxelles **1854** (Typ. méc. de Ch. Vanderauwera). In-8 minuscule, 192. 0 60. — Tome **2**, 192. 0-60.

1. Sindbad. — Les deux sœurs jalouses..

2. Fin des deux sœurs — Cogia Hassan alhabbal. — Noureddin et la belle Persienne (incomplet.) — Codadad (sans l'histoire de la princesse de Deryabar.) (1)

Paris. * **63.** — Les Mille et une nuits. Contes arabes traduits par Galland. Paris. **1855.** In-4. Avec ill.

Le Bailly. * **64.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, contenant : Aladin ou la Lampe merveilleuse; Histoire d'Ali-Baba, etc. Traduits par Galland. Nouvelle édition, ornée de gravures. Paris (imp. Pommeret et Moreau) librairie Le Bailly. **1858.** In-18. 328 et figures.

(1) En outre, à partir de la p. 184, un article sur l'hospitalité.

- * **65.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Avignon, imp. et lib. Offray aîné. **1859**. In-18. 4 vol. ensemble 776. Offray.
- * **66.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par Galland. Paris (imp. Walder) librairie populaire des villes et des campagnes. **1860**. In-8 à 2 colonnes. 283 et gravures. 5 f. Lib. pop.
- * **67.** — Les Mille et une nuits, contes choisis, traduits de l'arabe par Galland. Illustrations de Godefroy Durand. Paris (imp. Raçon et comp.) librairie Morizot. **1863**. In-12. 444 et gravures. 3 f. Morizot-Laplace.
- * **68.** — Les Mille... Durand. Paris (imp. Crété à Versailles) librairie Laplace, Sanchez et C^{ie}. 1873. In-12. 444.
- * **69.** — Les Mille et une nuits, contes arabes traduits par Galland; précédés d'une introduction par J. Janin. Illustration de Gavarni et Wattier. Paris (imp. Raçon et C^{ie}) librairie Morizot. 1864. Gr. in-8. XII et 612, plus 20 gravures. 20 f.
- 70.** — Les Mille et une nuits contes arabes traduits en français par Galland Tome premier illustré de 171 vignettes Publication de Ch. Lahure imprimeur à Paris Paris (imp. Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9) Librairie L. Hachette et C^{ie} Boulevard S^t Germain, n^o 177 **1865**, In-4. (4) et 412. Hachette.
- Les Mille et une nuits.... Tome second illustré de 250 vignettes **1866**. (4), 386 et (2).
- 71.** — Les Mille et une nuits contes arabes traduits par Galland. Nouvelle édition revue avec soin sur les meilleurs textes. Paris (imp. Simon Raçon et C^{ie}, rue d'Erfurth, 11) Garnier frères, libraires-éditeurs, 6, rue des Saints-Pères et Palais-Royal, 215. **1869**. In-18 jésus. 3 vol. (4) et 480; (4), 498 et (2); (4), 496 et (2). Garnier.

Annoncé déjà en 1868. Au tome 1, la table porte une « Notice sur Galland, 1 » qui n'est pas dans le texte. ⁽¹⁾

Toinon.

* **72.** — Les Mille et une nuits, traduites par Galland. Dessins et gravures par les meilleurs artistes. Paris (imp. Toinon et C^{ie}, S^t Germain) Librairie rue Visconti, 22. **1869.** In-4 à 2 colonnes. 300. 3 f. 60.

Cfr. n^o 59.

Paris.

* **73.** — Les Mille et une nuits, contes arabes. Paris. **1876.** In-12 3 vol.

Ducrocq.

* **74.** — Les Mille et une nuits, contes arabes traduits par Galland. Nouvelle édition, ornée de vignettes. Paris (imp. Retaux, Abbeville) librairie Ducrocq. **1881.** In-18 jésus. 2 vol. 283 et 289. ⁽²⁾

Bibliophiles.

* **75.** — Les Mille et une nuits, contes arabes par Galland. Réimprimés sur l'édition originale, avec une préface de Jules Janin. Vingt-et-une eaux-fortes par Lalauze. Paris (imp. Jouaust). Librairie des bibliophiles. **1881.** In-16. **1**, XLIV et 228, plus 3 eaux-fortes; **2**, 259, plus 2 eaux-fortes. **1882**, **3** à **10** : 231, 360, 207, 215, 232, 235, 240 et 212; chacun des volumes avec 2 eaux-fortes. 90 f.

28 exemplaires sur papier de Chine; 22 sur Whatman, avec épreuves

⁽¹⁾ Il y a des éditions Garnier sans date; comme elles sont identiques, on ne peut les distinguer que par le nom de l'imprimeur, quand il diffère. C'est ainsi que j'ai vu une édition, imprimée chez Tolmer et C^{ie}, 3, rue Madame, que je ne puis dater.

* **71 A.**—Les Mille et une nuits. Contes arabes traduits par Galland. Nouvelle édition, revue sur les meilleurs textes. Tome 1^{er}. Paris (imp. Chaix) librairie Garnier frères. In-18 jésus. 485 et (1); **2**, 504; **3**, 501 et (1). Cette édition est de 1888.

⁽²⁾ * **74 A.**—Les Mille et une nuits... Libraire Ducrocq (1887). In-18 jésus. 2 vol. 283 et (1) et 285 et (1).

des gravures avant la lettre; 220 exemplaires numérotés en grand papier avec gravures en double et triple épreuve.

C. R. M. Gaucher, *Rev. pol. et litt.*, 1881, **2**, 825-826.—Brivois, *Bibliog. des ouvrages illustrés*, 427-428 et 166. ⁽¹⁾

(¹) Pour être complet, il faudrait aussi dépouiller les revues et les journaux illustrés, p. ex. le *Journal pour tous* : **10**, Sindbad.— La lampe merveilleuse. — **11**, Ali-Baba. — **18**, Noureddin et la belle Persane. — **19**, Camaralzaman. — **20**, Les trois calenders et les dames de Bagdad. — **22**, Le petit bossu. — Le marchand chrétien.

Ont paru depuis 1885, outre les nos 71 A et 74 A :

75 A.—Bibliothèque moderne *Les Mille et une Nuits* par Louis Mainard Lauréat de l'Académie Française (Vignette : Labor pro patria) Paris (Imp. E. Soudée, Tours) Currel, Gougis et Cie éditeurs 3, Place Valois, Palais-Royal Tous droits réservés. (1895). In-12. 1 vol. (4), 295 et (1). 3 f. 50.

1. Introduction. 51. Le marchand et le génie (avec l'histoire des deux vieillards.). 72. Sindbad le marin. 132. Le petit bossu. 140. Le dormeur éveillé. 186. Aladdin ou la coupe merveilleuse.

C. R. F. L. *Rev. bibliog. belge*, **7**, 132.

* **75 B.**—*Les Mille et une nuits. Aladin ou la Lampe merveilleuse, Ali-Baba et les quarante voleurs.* Paris (imp. Crété, Corbeil) librairie Vermot. (1897). In-16. 128 avec gravures.

Éditions pour la jeunesse.

Henri.

* **76.** — Choix des plus jolis contes arabes tirés des Mille et une nuits par A. Henri. Leipzig, Cnobloch. In-8. 2 vol. ensemble 45 feuilles et 2 figures.

Cfr. (Hall.) Alg. Litz, 1811, **2**, 914-915.

* **77.** — Choix des plus jolis contes arabes, tirés des Mille et une nuits par A. Henri. Nouvelle édition augmentée d'un vocabulaire par J. F. Sanguin. Leipzig, Cnobloch. **1825**. In-8. 2 vol. gravures.

Cfr. n° 142.

Mozin.

* **78.** — Petite bibliothèque française de l'abbé Mozin. N° 8. Bibliothèque des contes de Grimm... 1. Le jardin merveilleux. 2. Histoire d'Hassan Alhabal. 3. Histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs. 4. Histoire du jeune roi Zein Alasnam et du roi des Génies. 5. Histoire de l'oiseau parlant. 6. Les sept voyages de Sindbad le marin. Stuttgart et Tübingue. Cotta. **1837**. 12 vol.

Lejeune.

79. — Les Mille et une Nuits contes arabes traduits par Galland Nouvelle Edition, corrigée et revêtue de l'approbation de M. l'abbé Lejeune Chanoine de la Métropole de Rouen, Professeur à la Faculté de théologie; illustrée de 20 grands dessins par M. Demoraine gravés par MM. Brugnot, Chevin, Pouget, Budzilowicz et Bernard. Paris. (imp. Prevot, S^t Denis) Librairie de l'Enfance et de la Jeunesse, P. C. Lehuby rue de Seine, n° 53 f. S. G. Gr. in-12. 283 et (1).

L'approbation de l'abbé Lejeune, p. (2), est datée du 1 juillet **1843**. Il doit y avoir un second volume.

* **80.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits par Galland. Nouvelle édition, corrigée et revêtue de l'approbation

de M. l'abbé Lejeune, chanoine de la métropole de Rouen, professeur de la Faculté de théologie. A Paris (imp. Jeunet, Abbeville) chez Lehuby, rue de Seine, 53. 1856. Petit in-8. 30 feuilles. (Avec 20 dessins de Demorraine, gravés par MM. Brugnot, Chevin, Poujet, etc.)

C R. Bibliog. cathol., 3, 197 et 5, 508.

* 81. — Les Mille... Lejeune. Illustrée. Paris (imp. Moulin, S^t Denis) librairie Lehuby. 1861. In-18 jésus. 2 vol. 576, plus 7 gravures. (Bibl. littéraire de la jeunesse.)

* 82. — Les Mille... corrigée et illustrée de 20 grands dessins par Demorraine, gravés par MM. Brugnot, Chevin, Poujet, etc. Paris. (imp. Moulin, S^t Denis) librairie Ducrocq. 1864. In-8. 472. (Bibl. littéraire de la jeunesse.)

* 83. — Les Mille... corrigée et revêtue de l'approbation de l'abbé Lejeune, chanoine de la métropole de Rouen, ornée de 20 grands dessins par Demorraine, gravés sur bois. Paris (imp. Briez, Paillart et Retaux, Abbeville) librairie Ducrocq. 1873. In-8. VIII et 472.

* 84. — Les Mille et une nuits. Contes choisis traduits de l'arabe par Galland Edition soigneusement épurée par un abbé français. Mit einem Wörterbuche. Herausgegeben von J. H. Lohmann. Quedlinburg, Basse. 1865. In-8. 426.

Cet abbé est-il l'abbé Lejeune ou l'abbé Mozin ?

* 85. — Nouvelle édition en 1883 ?

* 86. — (Les Mille et une nuits.)

Pinart.

1. Le marchand et le génie, suivis des Trois calenders et de plusieurs autres contes arabes, traduits par Galland, annotés et soigneusement expurgés par l'abbé D. Pinart. Paris (imp. F. Didot) Périsset, rue du Pot de fer, n^o 8. 1844. In-12. 12¹/₂ feuilles, plus 3 gravures et un frontispice. 1 f. 25.

2. Les voyages de Sindbad le marin, suivis de l'histoire du

petit bossu et de plusieurs... In-12. 13 feuilles, plus 3 gravures et un frontispice. 1 f. 25.

3. Histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs exterminés par une servante; suivis de plusieurs... In-12. 12 $\frac{1}{6}$ feuilles, plus 3 gravures et un frontispice. 1 f. 25.

4. Histoire du dormeur éveillé, suivi d'Aladin, ou la Lampe merveilleuse, contes arabes... In-12. 12 $\frac{2}{3}$ feuilles, plus 3 gravures et un frontispice. 1 f. 25.

5. Les aventures du calife Haroun al Raschid, suivies de plusieurs... In-12. 12 $\frac{1}{6}$ feuilles, plus 3 gravures et un frontispice. 1 f. 25.

C. R. Bibliog. cathol., 4, 133.

Ardant.

* **87.** — Les Mille et une nuits, ou choix de contes, revus et corrigés pour la jeunesse chrétienne. A Limoges et Paris (imp. Ardant, Limoges) chez Ardant. **1855.** Gr. in-8. 15 feuilles.

* **88.** — Les Mille et une nuits, ou les contes merveilleux. Edition revue et corrigée pour la jeunesse chrétienne, par V... R... Limoges, imp. et lib. F. F. Ardant, frères; Paris, même maison. 1868. In-8. 200. gravures. (Bibl. chrétienne de l'adolescence et du jeune âge.)

* **89.** — Les Mille... 1879. Gr. in-8. 240. Gravures.

* **90.** — Les Mille et une nuits. Traduction de Galland, soigneusement revue. Limoges, imp. et lib. de E. Ardant et C^{ie}. 1883. Gr. in-8. 304. Gravures.

* **91.** — Les Mille et une nuits. Traduction de Galland. Nouvelle édition, soigneusement revue. Limoges... 1885. Gr. in-8. 304. (1)

Talmont.

(1) * **91 A.** — Les Mille et une nuits. Traduction simplifiée, adaptée pour la jeunesse et expurgée avec le plus grand soin par André Talmont. 26 gravures sur bois par Gustave Doré, Foulquier, Castelli, Worms,

* 92. — Les Mille et une nuits, aventures du calife Haroun-Alraschid. Traduit par Galland. Limoges, imp. et lib. E. Ardant et C^{ie}. 1884. In-12. 119.

* 93. — Les Mille... 1885. In-12. 119. Vignette. (1)

94. — Les Mille et une nuits des familles contes arabes, traduits par Galland choisis et revisés avec la plus scrupuleuse attention illustrés par MM. Français, H. Baron, Ed. Wattier, Laville, etc. Paris (imp. Ronge, Dunon et Fresné) Garnier frères, libraires-éditeurs 6 rue des Saints-Pères, 6 (1869). In-18 jésus. 2 vol. (4, plus, au milieu, une lithographie), IV et 472; (4, plus, au milieu, une lithographie), 394 et (2). 6 f.

Garnier.

1. Préface.— Le sultan des Indes.— Le marchand et le génie (et les deux vieillards). — Les trois calenders. — Zobéïde. — Bedreddin Hassan. — Sindbad.— Les trois pommes. — Codadad.— Le dormeur éveillé.

2. Aladdin. — Haroun alraschid. — Baba-Abdalla. — Cogia Hassan Alhabbal.— Ali Cogia.— Ali Baba.

* 95. — Les Mille... Paris (imp. Raçon et C^{ie}), librairie Garnier frères. 1869. In-8. III et 531. 10 f.

* 96. — Les Mille... Paris. 1880. In-18 jésus. 2 vol. gravures. (2)

* 97. — Contes arabes, tirés des Mille et une nuits. Traduction de Galland, revue et accompagnée de notes et éclaircissements

Chotard.

Decaen. Limoges (imp. Ardant) librairie E. Ardant et C^{ie}. 1892. Gr. in-8. 304.

* 91 B.—Les Mille... 1896. In-4. 304.

(1) * 93 A.—Les Mille et une nuits. Aventures du calife Haroun-al-Raschid. Traduit par Galland. Limoges (imp. Ardant) librairie Ardant et C^{ie}. (1888) In-12. 117 avec grav.

(2) 96 A.—Les Mille... Paris (imp. Crété, Corbeil) librairie Garnier frères. (1888). Gr. in-8. III et 548.

* 96 B.—Les Mille... Paris (imp. Mouillot) 1895. In-18 jésus. 399.

d'après les orientaux, par Raoul Chotard. Tours, impr. et librairie Mame et fils. **1872**. Gr. in-8. X et 340. 4 gravures. (Bibliothèque illustrée.)

C. R. Le Verdier, Bibliog. cathol., **49**, 427-428.

* **98**. — Contes arabes... 1879, 1^{re} partie. 1880, 2^e et 3^e parties. In-12. 425. Gravures. (Bibliothèque de la jeunesse chrétienne.)

99. — Contes arabes... 1^{re} partie. (Vignette.) Tours Alfred Mame et fils, éditeurs. 1881. In-12. 142 et (2). Gravure; 2^e partie, 140 et (2). Gravure; 3^e partie, 139 et (3). Gravure.

* **100**. — Contes arabes... Tours, imp. et libr. Mame et fils. 1885. In-12. 2^e partie, 143. Gravure; 3^e partie, 141. Gravure. (¹)

Mame.

* **101**. — Contes arabes tirés des Mille et une nuits. Traduction de Galland. Tours, imp. et librairie de Mame et fils. **1881**. In-8. 205. Gravures. (Bibliothèque des familles et des maisons d'éducation.)

* **102**. — Contes... 1884. Gr. in-12. 215. Gravures.

Lefèvre.

* **103**. — Les Mille et une nuits racontées à Bébé, par M^{me} Doudet. Paris (imp. Crété, Corbeil) librairie Lefèvre et C^{ie}. **1884**. In-4. 2 col. 64. Grav. (Bibliothèque de Bébé.) (²)

(¹) * **100 A**. — Contes... 1^{re} partie. Tours, imp. et lib. Mame et fils. (1886). In-12. 143. Grav.

(²) Voir aussi le *Magasin des petits enfants* (La 1^{re} série donne Aladin; la 2^e, Aladin et Ali-Baba). — *La Semaine des enfants*, etc.

Ont paru, depuis 1885, outre les nos 91 A et B, 93 A, 96 A et B et 100 A :

Dubois.

* **103 A**. — Les Mille et une nuits de la jeunesse, nouvelle édition des contes des Mille et une nuits, arrangés pour la jeunesse par Armand Dubois. Illustrée de chromolithographies et de nombreuses gravures. Paris (imp. Majesté, Châteauroux) nouvelle librairie de la jeunesse. (**1887**) In-4. 179.

103 B. — Les Mille et une nuits... illustrée de chromolithographies et

de nombreuses gravures sur bois. Lille (Paris, imp. Larousse) librairie générale Ch. Tallandier rue de la gare. In-4. (4), 175 et (3.)

Cette édition est-elle antérieure au n° 103A ou n'en est-elle que la réimpression? Elle a, outre les vignettes, six chromolithographies hors texte. Elle contient : Origine des contes. — Hassan le cordier. — Saïd (tiré de la Caravane de Hauff). — Le pêcheur. — Ali-Baba. — Ahmed et la fée Pari-Banou. — Aladin — Le prince tailleur (Hauff). — Le bossu — Le cheval enchanté. — Le petit cadî. — La source enchantée (c.à.d. Padmanaba, Palmblätter, n° 109). — Sindbad. — Marouf. — Zein alasmam. — Le marchand et le géant (c.à.d. le génie.)

Autres traductions françaises : nos 231, 232, 233, 234 et suiv., 235 et suiv., 244 et suiv., 246, 247, 257, 274 et suiv., 276 et 283.

ITALIEN.

* **104.** — *Novelle Arabe. Divise in mille ed una notte. Tradotte dall' Idioma francese nel volgare italiano. Venezia. 1816-1817. In-12. 14 vol. (¹)*

* **105.** — *Le Mille ed una Notti, novelle arabe tradotte da Galland. Prima edizione italiana fatta sull' ultima francese, illustrata con 2000 disegni eseguiti dai migliori artisti. Milano, presso l'ufficio della Fama nella contr. di S. Vito al Pasquirolo, n. 522. 1839-1843. Gr. in 8. 4 vol.*

33 fascicules de 8 pages chacun, 26 c. le fascicule, vignettes dans le texte et une lithographie hors texte.

Le premier volume comprend, en outre, I-VIII : Dissertazione sulle Mille e una notti, del barone Silvestro de Sacy (N° 8.)

* **106.** — *Milano. 1852. In-16. 8 vol. Fig.*

* **107.** — *Napoli. 1867. In-8.*

Burton, 8, 104.

* **108.** — *Le mille e una notte. Novelle arabe. Versione italiana nuovamente emendata. Milano. F. Pagoni, edit. 1872. In-16. 4 vol. 360; 356; 340; 436.*

* **109.** — *Milano. 1881.*

* **110.** — *Prof. Pietro Malan's so called translation (Persur, Perino, 1882) ??*

Burton, 8, 104.

(¹) * **104 A.** — *Novelle Arabe divise in mille ed una notte. Venezia. 1722. In-12. 12 vol.*

Burton, 8, 104.

*** 111.** -- Galland. Le mille e una notte : novelle arabe. Napoli (tip. Viscardi) L. Chiurazzi, lit.-edit. **1884**. Gr. in-8. 392. 2 l.

*** 112.** — Le Mille ed una notte, o racconti meravigliosi : ediz. ridotta per uso dei giovinetti : libro di lettura e di premio. Milano (tip. letteraria) libr. Carrara. **1881**. In-16. 147. (Biblioteca istruttiva.)

*** 113.** — Favole delle mille e una notte, presentate alla gioventù italiana. Milano. U. Hoepli. In-8. 172. Con 6 cromolitografie e 9 incis. 5 l. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Autres traductions en italien : nos 237, 238 et 271.

On peut voir au n° 114 que la traduction grecque est faite sur la version italienne.

GREC.

* 114. — Ἀράβικον μυθολόγικον... Vienne, typ. de François Andreola. 1837. In-12. 3 vol. 248; 296; 296.

Le titre comme au n° 116, sauf le mot γραικικὴν au lieu de Ἑλληνικὴν et, naturellement, la fin.

Cette traduction, faite sur l'italien, comme le dit le titre, comprenait d'abord quatre volumes (nos 114 A et 114 B), dont deux pour les Mille et une nuits et deux pour les Mille et un jours. C'est à partir de la 3^e édition (n° 114 C) que la collection a été diminuée du second volume des Mille et une nuits. (¹)

* 115. — Μυθολόγικον ἀραβικόν... Venise. 1846. In-8. 3 vol.

116. — Ἀραβικον μυθολογικον περιεχον διηγησεις και συμβεβηκοτα λιαν περιεργα και ωραια. Συντεθεν εις την αραβικην διαλεκτον παρα του πολυμαθους Δερβυς Αμπουμπεκηρ. Ἐκ τῆς Ἰταλικῆς εἰς τὴν Ἑλληνικὴν διάλεκτον μεταφρασθὲν, καὶ μετὰ πλείστης ἐπιμελείας διορθωθὲν Τομος πρωτος. Βενετια, Ἐκ τοῦ Ἑλληνικοῦ Τυπογραφείου. 1876. Pet. in-8. 3 vol. 256; 302 (par erreur la dernière p. porte 301); 303 et (1).

Le tome 1 donne l'introduction; le bœuf et l'âne; le marchand et le génie avec les histoires du premier et du deuxième vieillard; le pêcheur et le génie; le roi grec Dabân; le roi des îles noires; les trois calenders et les dames de Bagdad (Zobéide et Amine); Sindbad.

Les tomes 2 et 3 donnent les Mille et un jours.

(¹) * 114 A. — Ἀράβικον μυθολόγικον... Venise. Ant. Zatta. 1762. In-8. 4 vol.

* 114 B. — Νέα Χαλιμᾶ ἦτοι μυθολογικὸν ἀραβικὸν... Publié par Polyzôis Lampanatziotis de Janina. 1791. In-8. 4 vol. (A Venise, selon Zenker, 2, 47; à Vienne, d'après le catalogue de Sacy, 2, 289-290.)

Burton, 8, 238 dit : 1792, 3 vol.

* 114 C. — 3^e édition. Venise. 1803. In-8. 3 vol.

Burton, 8, 238 dit : 1804.

ROUMAIN.

* 117. — Literatura populară română de D^r. M. Gaster... en un apendice : voroava gazamantilor cu Alexandru Machedon de Nicolae Costin. Bucuresci, Ig. Haimann edit. 1883. In-8. XVI et 605.

C. R. Gaster, Litbl. f. germ. u. rom. Philol., 4, 230-233.— Romania, 14, 150-151.

Fait connaître les traductions et les imitations roumaines des Mille et une nuits. Voir surtout p. 93 et suiv. La traduction roumaine est faite d'après le grec, d'où le nom de Halima qu'elle porte.

.

ESPAGNOL. ⁽¹⁾

* **118.** — Las Mil y una noches, cuentos arabes, por Galland. Traducidos del frances, y adornados con muchas laminas. Paris (imp. Everat) chez Rosa. In-18. 10 vol., ensemble 97 feuilles, plus 40 grav. 30 f.

* **119.** — Las Mil y una noches. Cuentos árabes por Galland. Traducidos al castellano. Madrid, imp. y lib. de Mellado. 1846. In-8. 3 vol. 30 r. (Bib. popular económica.)

Il y a des exemplaires avec 80 vignettes. 46 r. ⁽²⁾

* **120.** — Las Mil y una noches, cuentos orientales. Nueva traduccion, arreglada al castellano para uso de la juventud, por José M. F. Calvo y Teruel. Con 25 láminas. Paris (imp. Raçon et C^{ie}) lib. Rosa et Bouret. 1868. In-18 jésus. VIII et 468.

* **121.** — Las Mil... orientales, traducidos y arreglados al... por M. F. José y Teruel. Con... lib. Bouret et fils. 1874. *Sexta* edicion. In-18 jésus. VIII et 468.

Il manque donc ici quatre éditions.

⁽¹⁾ Y a-t-il eu au Moyen-âge une version espagnole restée manuscrite et perdue depuis? Voir V. Chauvin, Pacolet et les Mille et une nuits dans Wallonia, **6**, 18-19. — R. Basset, Rev. des trad. pop., **13**, 283-285 et 346. — G. Paris, Romania, **27**, 325.

⁽²⁾ * **119 A.** — On trouve dans un catalogue espagnol de 1876 la mention suivante : Las mil y una noches : cuentos árabes, por Galland, traduccion libre. S. l. n. d. In-8. 2 vol. 20 r.

* **122.** — Las Mil... por M. F. Calvo y Teruel. Septima edicion, con 25 láminas. Paris (imp. Motteroz) lib. Bouret. 1877. In-18 jésus. VIII et 468.

* **123.** — Las Mil y una noches. Cuentos árabes, traducidos, revisados, arreglados y especialmente dedicados à los jóvenes de ambos sexos, por D. G. A. Aguado de Lozar. Paris (imp. Paul Dupont) lib. Garnier frères. 1879. In-18 jésus. XII et 595. Vignettes.

* **124.** — Las Mil... Lozar. Edicion ilustrada con numerosas láminas. Paris... 1880. In-18 jésus. XII et 592.

* **125.** — Las Mil y una noches, cuentos árabes traducidos... Lozar. 5^e edicion. In-18 jésus. XII et 598. Vignettes. Paris (imp. P. Dupont) lib. Garnier frères (1883.)

Manquent donc ici deux éditions.

* **126.** — Las Mil... 6^e edicion... 1884. In-18 jésus. XII et 600. Vignettes.

* **127.** — Cuentos árabes extractados de las « Mil y una noches. » Edicion arreglada para la juventud. Paris (imp. Bouret, Braine-le-Comte) C. Bouret. 1885. In-8. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ * **127 A.** — Cuentos árabes. Extractados de las Mil y una noches por Galland. Edición arreglada para la juventud. Mexico et Paris (imp. Bouret, Braine-le-Comte) librairie Bouret. (1888.) In-8. 178. Gravure.

* **127 B.** — Las Mil y una noches. Cuentos árabes por Antonio Galland. Traducción castellana. Barcelona, tipogr. hispano-americana. 1894. In 4. 480. 3 p.

* **127 C.** — Las Mil y una noches. Cuentos árabes escrupulosamente corregidos; ed. publ. con permiso de la autoridad eclesiástica. Madrid. Calleja. In-4. 1895. 352.

Autre traduction espagnole : nos 296 et suiv. (D'après Weil.)

PORTUGAIS.

*** 128.** — *As Mil e una noites, contos arabes.* Porto et Braga.
Ernesto Chardron. 1881.

Burton, 8, 239. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ *** 128 A.** — *Mil e huma noites, contes arabicos, traducidos do francez em portug.* Lisboa. 1801. In-12. 8 vol.

Grässe, 4, 524, 2.

Les journaux de 1891 ont annoncé que don Pedro, ex-empereur du Brésil, travaillait à une traduction du texte arabe des Mille et une nuits.

ALLEMAND.

* 129. — Tausend und Eine Nacht, neu bearbeitet zur Unterhaltung für Alt und Jung. Mit illum. Kupf. Gotha, Hennings. 1819. Gr. 8. 1 vol. 20 g.

Hennings.

-- * Tausend... Mit 4 ill. Kupf. 2^e et 3^e édit. Gotha, Hennings u. Hopf. 1830. Gr. in-8. 1 vol. 19 feuilles. 20 g.

— * Tausend... Jung. 4^{te} vermehrte Auflage. Erfurt, Hennings u. Hopf. 1838. In-8. 18 1/2, feuilles et 8 ill. 12 g. (1)

* 130. — Uitgelezene Arabische Vertellingen uit de Duizend en één Nacht. Naar den 4^{en} druck uit het Hoogduitsch. Deventer, A. J. Van den Sigtenhorst. 1839. Kl. in-8 met platen. 2 fl. 60.

Traduction du n^o 129.

* 131. — Erzählungen der persischen Favorit-Sultanin Schaherasade in Tausend und einer Nacht. 9 vol.

Endler.

1. Der redende Vogel, der singende Baum und die goldgelbe

(1) Editions antérieures :

* 129 A. — Die Tausend und Eine Nacht, worinnen seltzame arab. Historien und wunderbahre Begebenheiten benebst artigen Liebesintriguen, auch Sitten und Gewohnheiten der Morgenländer, auf sehr anmuthige Weise erzehlet werden aus Galland's französ. Uebersetz. ins Teutsche übersetzt. Mit der Vorrede Hrn. Talander's gedruckt zum andern Mahl. Leipzig. 1712. In-8. 12 parties en 4 volumes.

Talander.

Talander est le pseudonyme d'Aug. Bohse, professeur à la Ritter Akademie de Liegnitz.

Comme le montrent les mots *zum andern Mahl*, il y a eu une édition antérieure. (1710, Weidmann? Cfr. Burton, 8, 237.)

Les autres réimpressions portent les dates de 1710-1721 (? Burton, 8, 237-238); 1729 (? *ibid.* 238); 1730-1732; 1737 (? Burton, 237); 1759; 1771-1774, Weidmann.

Quelle. Eine Geschichte aus dem Morgenlande. Aus dem Persischen in das Französische und aus diesem in das Deutsche übersetzt. Nürnberg, Endter. 1834. In-8. 5 $\frac{1}{4}$ feuilles.

2. Das nächtliche Abenteuer des Kalifen Harun alraschid mit drei Kalendern, die Königssöhne waren und fünf Frauen zu Bagdad... 1834. 11 feuilles.

3. Aladdin oder die Wunderlampe. Eine Geschichte aus dem Morgenlande. Aus dem Persischen in das Französische und aus diesem in das Deutsche übersetzt. 1834. 8 feuilles.

4. Geschichte des Kogia Hassan Alhabbal, und : Ali Baba und die vierzig Räuber. Zwei Geschichten, etc. 1835. 6 $\frac{1}{2}$ feuilles.

5. Der Fischer und der Genius, der blinde Baba Abdalla und der junge König Zein alasnam und der König der Geister, drei Geschichten, etc. 1835. 6 $\frac{1}{2}$ feuilles.

6. Die sieben Reisen Sindbads des Seemanns, etc. 1836. 6 $\frac{1}{2}$ feuilles.

Voss.

* 129 B. — Die Tausend und Eine Nacht, arab. Erzählungen ins Französ. übers. v. Ant. Galland, a. d. Franz. v. J. H. Voss. Bremen, Cramer. 1781-1785. In-8. 6 vol.

Burton, 8, 238.

Ne pas confondre avec Julius von Voss, Tausend und eine Nacht der Gegenwart oder Märchen im Zeitgewande. Berlin, 1809-1811. In-8. 4 vol. (Hermes, 30, 175.)

Leipzig.

* 129 C. — Anekdoten und Erzählungen aus dem Orientalischen. Leipzig. 1791. In-8.

Extraits des Mille et une nuits.

Frankfort
sur l'O.

* 129 D. — Tausend u. eine Nacht. Erzählungen aus d. Arabischen. Frankfurt a. O. 1796. In-8.

Haken.

* 129 E. — Phantasmus, tausend u. ein Märchen (von J. Ch. L. Haken.) Berlin. 1802-1803. In-8. 4 vol.

Dresde.

* 129 F. — Tausend und eine Nacht. Neue Märchen aus dem Arabischen übersetzt. Dresden, Richter. 1808. In-8. 5 vol.

Weisser.

* 129 G. — Die Märchen der Schehezerade, neu erzählt von F. Eph. Weisser. Leipzig, Dyck. 1809-1812. In-8. 6 vol. Pl.

7. Die Geschichte von den drei Aepfeln. Die Geschichte von den Oliven. Der verwandelte Sidi Numan. Der kleine Buckelige zu Kasgar. 1836. 5 $\frac{1}{2}$ feuilles.

8. Abentheuer des persischen Prinzen Firuz-Schach, oder das Zauberpferd. Geschichte von dem Prinzen Beder und der Prinzessin Giauhare. 1836. 8 feuilles.

9. Die Geschichte von Prinzen Achmed und der Fee Pari-Banu. Geschichte der Prinzen Amgiad und Assad. 1836. 7 $\frac{3}{4}$ feuilles.

* **132.** — Tausend und eine Nacht. Arabische Erzählungen. Scheible.
Aus dem Urtext in's Deutsche übersetzt. Mit Gratis-Beigabe von 160 Bildern in Holzstich, gezeichnet und gestochen von den berühmten Künstlern Frankreichs. Wohlfeile Taschenausgabe. Pforzheim (Stuttgart, Scheible, Rieger und Sattler.) **1841-1842.** In-16. 44 vol., ensemble 163 $\frac{1}{2}$ feuilles. 2 th. 18.

Le texte primitif en question est évidemment celui de Galland et non le texte arabe.

* **133.** — Tausend und eine Nacht. Arabische Erzählungen. A König.
Deutsch von Alex. König. Leipzig (Berlin, Klemann) **1841.** Pet. in-8. 24 vol. 171 feuilles. 1 th. 12. Avec 25 gravures, 3 th. (1)

— * Tausend... Berlin, Klemann. 1851. In-32. 24 vol. 2554. 1 th. 18. Avec 25 gravures, 2 th.

— * Tausend... Berlin, Klemann. 1859. (Mit 24 [lithog.] Bildern von G. Bartsch in Farbendruck.) In-16. 24 vol. 2650. 4 th.; sans les lithog., 2 th.

— * Tausend und eine Nacht. Arabische Erzählungen. Deutsch von Alex. König. Neue, verbesserte Auflage, durchgesehen von Fr. Herring. Brandenburg, Müller. (Leipzig, Sigismund und

(1) Ne pas confondre Alex. König avec H. König, n° 262.

Volkening.) 1875-1876. Gr. in-16. 4 vol. en 12 liv. III et 533; 536; 597; II et 574. 8 m. (1)

* **134.** — Die schönsten Märchen aus 1001 Nacht für den Familientisch. In das Deutsche übertragen von Alex. König. Auserwählt, neu bearb. und herausgegeben von C. Michael. 3^{te} verb. Auflage. Pracht-Ausgabe. Mit 40 Text-Illustr. von Erdmann Wagner, nebst buntem Titelbilde von Herm. Vogel. Leipzig, Spamer. 1883. Gr. in-8. VI et 362. 5 m.; cart. 6 m.

Manquent donc ici deux éditions.

* **135.** — Die schönsten Märchen aus 1001 Nacht für die Kinderstube. In das Deutsche... 3^{te} verb. Aufl. Pracht-Ausgabe. Mit 30 Text-Illust.... Vogel. Leipzig, Spamer. 1882. Gr. in-8. IX et 274. 3 m. 50; cart. 4.

Manquent deux éditions.

Parrot.

* **136.** — Tausend und eine Nacht. Arab. Erzählungen, übersetzt von Ludw. Parrot. Mit lithog. Bildern von Nordmann. Berlin (Hirsch und Comp.) **1843**. In-12. 4 vol. en 23 livraisons. 116 feuilles et 24 lithog.

— * Tausend... Nordmann. Berlin, Leo. 1850-1851. In-8. 1^{er} volume, livr. 1 à 4. 670. 20 g. (2^{ter} stereot. Abdruck.)

Dalziel.

* **137.** — Illustrierte tausend und eine Nacht. Arabische Erzählungen. Nach Bildern der besten Künstler. Gestochen von den Gebrüdern Dalziel. Leipzig, Payne. **1865-1867**. Hoch 4°. XII et 528. 4 th.

24 livraisons; les 211 illustrations comprennent, outre les vignettes du texte, 94 gravures sur bois. — Cfr. nos 203 et suiv.

— * Tausend und eine Nacht. Sammlung persischer, indischer und arabischer Märchen. Mit Vorwort von Dr. Beta und 211 Illust. nach den ersten Künstlern. Leipzig, Payne. 1874. Hoch 4°.

(1) Le Volkskunde, 4, 119, parle d'une traduction flamande de König.

— * Dalziel's illustre 1001 Nacht. Sammlung pers., ind. und arab. Märchen. Mit einem Vorwort von D^r Beta. Mit 211 (eingedr. Holzschn.) Illustr. nach den ersten Künstlern. Gestochen von den Gebr. Dalziel. (Dresden, 1881, Dresdner belletrist. Verlag.) Berlin, Neufeld. Gr. in-8. XII et 638. Relié avec tranches dorées, 12 m. ⁽¹⁾

* **138.** — Volksbibliothek für Kunst und Wissenschaft. Herausgegeben von Rud. Bergner. Leipzig, Bruckner. **1844.** In-12. N° 8. Die schönsten Märchen aus 1001 Nacht. Neu bearbeitet. 89. 30 pf. ⁽²⁾

Bergner.

⁽¹⁾ * **137 A.** — Nouvelle édition. Berlin. 1888. Gr. in-8.

⁽²⁾ Ont paru depuis 1885, outre le n° 137 A :

138 A. — Meyers Volksbücher (nos 1001-1008). Tausendundeine Nacht. Eine Auswahl aus der schönsten morgenländischen Märchensammlung. Erster Band. Leipzig und Wien. Bibliographisches Institut. (**1893** ou **1894.**) Pet. in-8. 298 et (2). 10 pf. la livraison. Zweiter Band. 283 et (1).

Meyer.

1. Les Mille et une nuits 3-4. Le pêcheur et le génie. Sindbad. Seyn Alasnam. Le dormeur éveillé. Achmed et la fée Pari Banou. 2. Aladin. Aly Baba. Le cheval enchanté. Asem et la reine des génies. Aly Dschohary.

138 B. — (Bibliothek der Gesamtlitteratur, nos 956-962.) Märchen aus « Tausend und eine Nacht. » Mit drei Bildern. (Vignette.) Halle a. d. S. Druck und Verlag von Otto Hendel. (**1896.**) In-8. VII, (1) et 528, plus 3 images. 25 pf. la livraison.

Hendel.

Le marchand et le génie. Le pêcheur et le génie. Sindbad. Seyn Alasnam. Le dormeur éveillé. Aladdin. Aventures de Haroun (Baba Abdallah; Hassan Alhabbal; Ali Kodjah.) Le cheval enchanté. Ali Baba. Asem et la reine des génies. Ali Dschohary.

Éditions pour la jeunesse.

A. L. Grimm. * **139.** -- Märchen-Bibliothek für Kinder. Aus den Märchen aller Zeiten und Völker ausgewählt und erzählt von Albert Ludwig Grimm.

Aussi sous le titre : Märchen der Tausend und Einen Nacht für Kinder von A. L. Grimm. Frankfurt am M. Wilmans. **1820.** In-8. **1** et **2**, XVI et 328; 400. Gravures. 3 th. Sans gravures, 2 th. **3**, **1821.** 375. 1 th. Velin, 1 th. 12.

C. R. Heidelb. Jahrb., 1820, 1187-1193 et 1821, 1041-1044.— Allg. Repert., **21**, 433-434.

— * Märchen der Tausend und Einen Nacht für die Jugend bearbeitet von A. L. Grimm. 2^o verbesserte und vermehrte Auflage. Grimma, Gebhardt. 1838-1839. In-16. 5 vol. ensemble 106 ¹/₂ feuilles. 2 th. ¹/₂. Mit 5 col. Kupfern. 3 th. 18.

— * Märchen... 3^o Auflage. Leipzig, Gebhardt. 1864. Gr. in-8. V et 862, plus 10 chromolith. 2 th. 10.

— * Märchen .. 4^o Auflage... 1867. Gr. in-8. VII et 699, plus 8 chromolith. 2 th. 22 ¹/₂.

— * Märchen... 5^o, 6^o u. 7^o Aufl. 1871-1875. 8 m. 25.

— * Märchen... 8^o Aufl... 1879. Mit 8 Bildern in Farbendruck nach Aquarellen von H. Leutemann. 8 m. 25.

Depuis la 4^e édition, il n'y a, comme on le voit, que le titre qui change. ⁽¹⁾

* **140.** — Grimm's Five tales from the Arabian Nights, in German. London (?) 1842. in-12.

⁽¹⁾ * **139 A.**—Märchen... 8^{te} Aufl. Leipzig. 1890.

* **141.** — Bunte Bilder aus 1001 Nacht. Für die Jugend bearbeitet von Alb. Lud. Grimm. Leipzig, Gebhardt. 1867. Gr. in-8. III et 315, plus 4 chromolith. 1 th. 15.

— * 2^e édition.

— * Bunte... 3^{ie} Auflage. Mit 4 Bildern in Farbendruck nach Aquarellen von H. Leutemann. Leipzig, Gebhardt's Verlag. 1879. Gr. in-8. 315. 4 m. 50.

Ces trois éditions ne semblent différer que par le titre.

* **142.** — Jugend-Bibliothek des Auslandes. In das Deutsche übersetzt von einem Vereine praktischer Erzieher und herausgegeben von G. Friederich. 10-13 Band.

Hoffmann.

Aussi sous le titre : J. F. Sanguin. Auswahl der schönsten arabischen Märchen aus Tausend u. e. Nacht. Aus dem Französischen von F. Hoffmann. Hanau, Edler. **1828**. In-16. 4 vol. ensemble 28 $\frac{1}{2}$ feuilles. 4 grav. 16 g.

Cfr. n° 77.

* **143.** — Die schönsten Märchen der Tausend und einen Nacht. Für die Jugend bearbeitet von Friedr. (Aug.) Hoffmann. Stuttgart, Hoffmann'sche Verlagsh. 1842. In-8. 33 feuilles. 20 illust. 2 th.

— * Die schönsten... von Frz. Hoffmann. 2^{te} durchgesehene Aufl. Stuttgart, Schmidt und Spring. 1851. In-8. III et 419. 20 illust. 2 th.

— * Die schönsten... 3^{te} durchgesehene Aufl... 1859. In-8. III et 360, plus 16 lithogr. et illust. en couleurs. 2 th.

— * Die schönsten... 5^{te} unveränderte Aufl... 1866. Gr. in-8. III et 373, plus 16... 2 th.

A-t-on compté ici le n° 142 ?

— * Die schönsten... 6^{te} unveränderte Aufl... 1871. Gr. in-8. VII et 354, plus 16... 6 m.

— * Die schönsten... 7^{te} unv. Aufl... 1876. Gr. in-8. 354, plus 16... 6 m.

Bien que l'auteur ait d'abord le prénom de Friedrich et, ensuite, celui de Franz, c'est, semble-t-il, le même.

* 144. — Hoffmann. De vackraste sagorna ur Tusen och en Natt. Bearbetade för ungdomen. Öfversättning från tyskan. Med 8 färglagda bilder. Stockholm, Alb. Bonnier. 1866. In-8. 2^e volume : 216.

— * Hoffmann... tyskan. 2^a uppl. 1, med 8 färglagda pl... 1872. In-8. 206. — De vackraste... Berättade för ungdom... 2, med 8 färglagda pl... 1873. In-8. 184.

— * Hoffmann... sagor... bearbetade för ungdom... 2^a uppl. (?) 1880. 1, 219, plus 8 pl. 2, 200, plus 8 pl.

* 145. — De skönaste Berättelser i Tusen och en natt. Urval för ungd. Öfv. från tyskan af Turdus Merula. 2^a Saml. Med 21 illustr. Stockholm. P. A. Huldbergs bokförlagsaktieb. 1876. In-8. 235.

Quand a paru la première collection? — Turdus Merula est le pseudonyme de von Qvanten.

Claudius
(Petzel).

* 146. — Tausend und eine Nacht. Für die Jugend bearbeitet von Mart. Claudius (Rosa ou Minna Petzel.) Berlin, Rauh. 1852. In-8. 288. 10 g. Avec 8 gravures sur bois, 15 g.

En 1860 ont paru les éditions 3 à 5, in-8 à 20 g. et grand in-8 à 25 g.; en 1862 et 1863, les éditions 6 à 8 à 25 g.; en 1863, l'édition 9 et en 1865 l'édition 10 à 20 g.; en 1865, l'édition 11 (gr. in-8) à 25 g.; de 1868 à 1874, les éditions 12 à 16 (285) à 3 m.; en 1880 et 1881, les éditions 17 et 18 (285) à 3 m., Dresde, Kaufmann.

* 147. — Oostersche vertellingen uit de duizend en één nacht. Naar de Hoogduitsche bewerking van M. Claudius, voor de Nederlandsche jeugd uitgegeven door J. J. A. Goeverneur.

Groningen, J. B. Wolters. 1854. Post. 8. Met platen. 1 fl. 50; geb. 1 fl. 90.

Burton, 12, 292.

* **148.** — Claudius. Auswahl. Kleine Ausgabe der " schönsten Märchen aus 1001 Nacht. „ Mit 4 color. Bildern, gezeichnet von L. Bürger. Dresden, Kaufmann's Verlag. 1880. In-8. 145. 1 m. 50.

— * 2^e édit. 1881. 145.

— * Auswahl aus 1001 Nacht für die Jugend. Kleine Ausgabe der " schönsten Märchen aus 1001 Nacht. „ (In 2 Sammlungen.) Mit 4 color. Bildern... 3^{te} Auflage. Dresden. Kaufmann's Verlag. 1884. In-8. 145. 2 m.

* **149.** — Märchen der 1001 Nacht für die Jugend bearbeitet von Carl Pfaff. 2^{te} Auflage (?) mit 12 Lithogr. und ill. Abbild. Leipzig, Berndt. **1867**. In-8. V et 412. 1 th. 15.

Pfaff.

— * Märchen... Mit (10 Lithogr. u. col. Abb.) 2^{te} Auflage. 1876. V et 412. 4 m. 50.

— * Märchen... 3^{te} Aufl. 1879. 416. 4 m. 50.

* **150.** — Märchen-Schatz aus 1001 Nacht. Für die Jugend bearbeitet von Karl Seifart. Mit 6 Illustr. in Farbendruck nach Zeichnungen von Konr. Weigand. Stuttgart, Risch (Hofmann und Hohl.) **1874**. Gr. in-8. 207. 3 m.

Seifart.

— * Märchen-Schatz a. 1001 Nacht. Gesammelt und für die Jugend... Weigand. 2^{te} Auflage. (Stuttgart, Hofmann und Hohl.) Esslingen, Schreiber. 1877. In-8. III et 207. 3 m.

* **151.** — Tausend und eine Nacht in einer Auswahl der schönsten morgenländischen Märchen und Erzählungen für die Jugend bearbeitet von Karl Seifart. Illustrierte Pracht-Ausgabe mit 12 Abbild. in Farbendruck nach Zeichnungen von Konr. Weigand. Stuttgart, Risch. (Hofmann und Hohl.) **1874**. Gr. in-8. 334. 5 m. 25.

— * Tausend... Weigand. 2^{te} Auflage. (Stuttgart, Hofmann und Hohl.) Esslingen, Schreiber. 1877. In-8. VIII et 334. 5 m.

Wagner.

* **152.** — Märchen aus Tausend u. e. Nacht. Für die Jugend bearbeitet von Edm. Wagner. Mit 6 Bildern nach Original-Aquarellen von Paul Wagner in Farbendruck von W. Schäfer. Leipzig, Oehmigke's Verlag. 1875. Gr. in-8. V et 377. 3 m. 75.

— * Märchen... 2^{te} Auflage (identique) 1876. 3 m. 75.

— * Märchen... Mit 6 Bildern in Farbendruck nach... 3^{te} Auflage. Leipzig... 1877. In-8. VII et 376. 3 m.

— * Märchen... 4^{te} Auflage (identique). 1878. 3 m.

— * Märchen... 5^{te} und 6^{te} Auflage (identiques). 1880. 3 m.

— * Märchen... 7^{te} Auflage... 1883. 296. 3 m.

Schreiber.

* **153.** — Tausend und eine Nacht. Eine Auswahl der besten Erzählungen aus dem oriental. Märchenschatze, der lieben Jugend erzählt und mit 12 feinen Farbendruck-Bildern illustriert. Esslingen, Schreiber. 1876. Gr. in-4. 32. 3 m.

— * 2^e et 3^e éditions, identiques, en 1878 et 1880.

Offterdinger.

* **154.** — Märchen aus Tausend u. e. Nacht. Eine Auswahl für die Jugend. Mit 6 Farbendruck-Bildern nach Original-Aquarellen von Carl Offterdinger. Stuttgart. Löwe. 1876. 2^{te} Auflage. In-8 240. 4 m. 50.

— * La 3^e édition (Leipzig), identique, est de 1878. 3 m.

— * Les 4^e, 5^e, 6^e éditions de 1881-1883 ont III et 240 p. 3 m.

Quelle est la date de la 1^{re} édition ?

Rudolph.

* **155.** — Märchen aus Tausend u. e. Nacht. Für die Jugend bearbeitet von O. Rudolph. Nürnberg, Neugebauer's Verlagsh. (Stuttgart, 1877). In-8. 232, plus 4 illustrations en couleurs. 1 m. 70.

Werner.

* **156.** — Friedr. Werner. Die schönsten Märchen aus "1000 Nacht." Für die Jugend bearbeitet. Mit 6 Illustr. von Ernst Kepler. In-12. 224. 1 m. (Univ. Bibl. für die Jugend, Stuttgart, Kröner. 1880-1884, n^{os} 91-93).

* **157.** — Theod. v. Pichler. Sechs Märchen aus 1001 Nacht, für die Jugend bearbeitet. Mit 6 (chromolithogr.) Transparent-Verwandlungs-Bildern. Stuttgart, G. Weise. **1880**. Gr. in-8. 104. 5 m. Pichler.

— * Nouvelle édition, 1883.

* **158.** -- Ferd. Schmidt's deutsche Jugendbibl. fortgesetzt durch Jul. Lohmeyer. **1880-1884**. Kreuznach, Voigtländer. N^{os} 58 et 59. Lud. Fern. Arabische Erzählungen. Für die Jugend ausgewählt. In-12. 2 vol. 256. (1^{re} et 2^e édition.) Fern.

* **159.** — Bertram Grimm. 1001 Nacht. Für die Jugend erzählt. Mit Farbendr.-Bildern nach Aquarellen von W. Schäfer. Leipzig, Bergmann. **1881**. Gr. in-8. V et 216. 4 m. 50. B. Grimm.

* **160.** — Otto Berger. Die schönsten Märchen aus 1001 Nacht. Für die Jugend bearbeitet. Reutlingen, Ensslin und Laiblin's Verlagsh. **1882**. In-8. 224, plus 4 illust. en couleurs. 3 m. (1) Berger.

(1) Il faudrait aussi rechercher les contes reproduits dans des journaux ou bien dans des livres portant un autre titre, p. ex. :

Der Märchenquell. Eine Auswahl der schönsten Märchen aus aller Welt für die Jugend gesammelt von Victor Blüthgen... Leipzig, Ambr. Abel. In-8. VIII et 336. Illust. (15-23 : die Stadt von Messing.—154-171 : Ali Baba. — 255-268 : Der Prinz Zein-Alasnam.)

Ont paru depuis 1885, outre le n^o 139 A :

* **160 A.**—G. Höcker. Die schönsten Märchen aus 1001 Nacht. 1887. 2 m. 40. Höcker.

* **160 B.**—P. Benndorf. Märchen aus 1001 Nacht. Neu bearbeitet für die Jugend. 8^{te} Auflage. Stuttgart, F. Lœwe. 1888. In-4. 3 m. Benndorf.

Autres traductions allemandes : nos 227, 227 A, 234 E et suiv., 248 et suiv., 255, 259, 260, 262, 282 et 292 et suiv.

Pour la jeunesse : nos 134, 135 et 302 et suiv.

JUDÉO-ALLEMAND.

161. — טויזענד אונד איינע נאכט אינטערהאלטענדע ערצעהלונגען צום
געזעלשאפטליכען פערגניגען, אונד צום אנגענעהמען צייטפערטרייבע זאמאהל
פיר קינדער, אלס אויך פיר מענער אונד פרויען דער יידישען טאציאן...
Tausend u. eine Nacht בוכדרוקערייא
Prag, In der Schollischen Buchdruckerei. S. d. Pet. in-8. 4 vol.
840 (pagination suivie.)

Voir Réc. égypt., n° 19 p, 37-38. (¹)

* **162.** — Prague. 1816. In-8.

Kauffmann, cat. n° 18, 22, n° 372.

* **163.** — Vienne. 1850.

Cat. Lotze, 28, n° 844.

* **164.** — Lemberg.

* Heb. Bibliog., 8, 77.

* **165.** — Varsovie. 1864 ou 65.

Lotze, n° 855, d'après le n° 164.

(¹) * **161 A.** — Jüdisch-deutsch. Tausend und eine Nacht. Frankfurt
a. d. O. 1794. In-8. 4 vol.

Kauffmann, cat. n° 27, 25, n° 403.

HOLLANDAIS.

* **166.** — Duizend en één nacht. Arabische vertellingen. Nieuwe uitgave door H. Frijlink. Amsterdam, Frijlink. 1829-1831. Petit in-8. 9 vol. Met platen. 21 fl. 60. (')

* **167.** — Deventer. 1839 (?)

* **168.** — Duizend en één nacht. Arabische vertellingen. Naar de nieuwste bronnen bewerkt en door verklarende aantekeningen opgehelderd, met nagenoeg 2000 houtgrav. Utrecht. V. d. Post J^r. 1847-1849. Roy. in-8. 3 vol. 23 fl. 20.

Burton, 8, 238.

* **169.** — Duizend en één nacht. Arabische vertellingen. Naar de beste bronnen voor onzen tijd bewerkt. Zutphen. Plantenga. 1862-1869. In-8. 8 vol. 6 fl. 80.

A part sous les titres suivants : Vertellingen uit de duizend en één nacht. 2 vol.— Nieuwe vertellingen. 2 vol.— Arabische vertellingen. 2 vol.— Nieuwe arabische vertellingen. 2 vol.

* **170.** — Duizend en een nacht. Arab. vertell. naar de nieuwste bronnen en door verklar. aantek. opgehelderd. Leiden. 1876. In-4. m. 9. lithogr. platen.

(') Traductions antérieures :

* **166 A.**—Duizend en één Nacht. Arab. vertell. Amsterdam. Esveldt. 1732. In-8. 12 vol.

* **166 B.**—Duizend en één nacht, arab. vertell. Amsterdam. 1770. In-12. 4 vol.

* 171. — 1001 nacht. Arab. vertellingen. Amsterdam. 1882. In-8. 8 vol. pl. coloriées.

* 172. — Duizend en één nacht. Arab. vertellingen... Leiden. S. a. In-4.

Nouvelle édition du n° 170 ? ⁽¹⁾

(¹) Ont paru depuis 1885 :

* 172 A. — De duizend en een nacht. Arabische Vertellingen voor het nederlandsche volk bewerkt door Gerard Keller. Met ongeveer 3000 illustratiën van Gustave Doré, Dalziel, enz. Arnhem en Nijmegen. 1889. In-4. (65 à 75 livr. de 75 pages). 70 fl.

* 172 B. — Bloemlezing uit de 1001 nacht. Arabische vertellingen. Amsterdam. 1893. In-8. Met platen.

* 172 C. — H. J. Krebbers. Uit het Wonderland. Vertellingen uit de 1001 nacht. Voor de jeugd bewerkt. Met medewerking van J. Stamperius. Geïllustreerd door W. F. A. J. Vaarzon Morel. Amsterdam. C. A. J. Van Dishoeck. Post in-8. 48.

• Autres traductions hollandaises : n°s 130 et 147.

Il y a une traduction javanaise sur le hollandais; voir n° 20 HHR.

FLAMAND.

* **173.** — De duizend en eenen Nacht, arabische vertellingen. Gent, Snoeck-Ducaju. Antwerpen, Th. Hamilton. 1830-1855. In-12. 4 vol. ensemble de 1012 p. 4 f. (¹)

* **174.** — Duizend en een nacht. Gent, Snoeck-Ducaju. 1872. (²)

Tiré à 4000 exemplaires.

* **175.** — De duizend en eenen nacht. Arabische vertellingen. Antwerpen, J. H. Herleyn. 1856-1867. In-16. 4 vol. 3 f.

* **176.** De duizend en één nacht. 1880.

(¹) Edition antérieure :

* **173 A.** — De duyzend en eenen Nagt, arabische vertellingen. Tot Gend, by C. J. Fernand, Boek-drukker en Boek-verkooper, op den Reep, in S. Augustinus. 1788. In-8. 12 parties de 114 p. chacune, sauf la première, qui n'en a que 112.

La traduction est due à J. B. Rommel, compositeur d'imprimerie. (Van der Haeghen, Bibliog. gantoise, 4, 152.)

(²) * **174 A.** — De duizend en een nacht, arabische vertellingen. Gent, Snoeck-Ducaju en Comp. 1894. In-8. 4 vol. 264; 264; 240; 240. 4 f.

Cfr. n° 133.

SUÉDOIS. (')

* **177.** — Tusen och En Natt. På Svenska Utgifwen af Hinrik Sandström (d'abord Stockholm, Hierta) Fahlun, Huldberg. (Boktr. förlag. — D'abord Notar. J. Linds förlag.) In-12. 8 vol. 1841, 365 $\frac{1}{2}$; 1842, 380; 1843, 229 et 4, plus 4 planches; 1844, 405, plus 3 pl.; 1847, 368, plus 3 pl.; 1849, 375, plus 3 pl. (Stockholm, P. A. Huldbergs Boktryckeri;) 1851, 356; 234 et 2, plus 3 pl.

A paru en 34 livraisons à 16 sk.

* **178.** — Tusen... Sandström. Andra Upplagan. Fahlun, Huldberg. (Bokl. förl.)

Edition commencée en 1844; en 1848, il n'y avait encore que 3 livraisons du 1^{er} volume.

* **179.** — Tusen och En Natt. Första fullständiga, med talrika Illustrationer försedda, Svenska öfversättningen af Gustaf Thomée. Öfversedd och med Inledning öfwer dessa Sagors tillkomst ökad af H. G. LINDGREN, Professor och Prost i Tierp, Ledamot af K. N. O. J. Stockholm, Thimgren (Ph. Meyers förl.) In-16. 8 vol. 1854, 158 et 2; 208; 218; 1855, 164; 236; 273. Avec illust. Prix du volume, 1 rixd. 32 sk.

Les volumes 4, 5 et 6 portent *med flera hundra Illust.* au lieu de *med talrika Illustr.*

On trouvera le titre exact des volumes 7 et 8 au n^o 273.

(') Jugement défavorable d'Oestrup sur les traductions scandinaves, 145. Autres traductions en suédois : nos 144, 145, 273 et 301.

DANOIS.

180. — Oehlenschläger og de osterlandske Eventyr af Carl ELBERLING. Kjöbenhavn Thieles Bogtrykkeri. 1887. Pet. in-8. (2) et 128.

Tiré à 10 . exemplaires.— Nombreux détails sur les Mille et une nuits en Danemark. (3-23.)

C. R. R. Köhler, Lit. Ctbl., 1888, 1021-1022. (1)

* **181.** — Digt og Eventyr fra Osterland ; af arabiske og persiske utrykte Kilder. Kjöbenhavn. 1816. 1 saml. In-8. 155.

Burton, 8, 238.

* **182.** — Prindsesses Schehezerade Fortällinger eller de saakaldte Tusende og een nat. Udgivne paa Dansk ved Heelegard. Kjöbenhavn. 1818. In-8.

Burton, 8, 238. (2)

(1) Editions anciennes :

* **180 A.**—Tusind og een nat... 1745.

Elberling, 4.

* **180 B.**—Tusind og een nat... Andet forbedrede oplag hos Fr. Chr. Pelt. 1757-1758. 12 parties en 3 vol.

Elberling, 4-5.

(2) * **182 A.**—1001 Nat paa ny udg. efter Valdemar Thistede danske Gjengivelse. Inledning og Noter af J. Oestrup. 4 vol. Kjöbenhavn Schubothé. 1895-1896. In-8. 547; 521; 513; 362. 15 kr. 50.

Autre traduction danoise : n° 281.

ISLANDAIS.

* **183.** — Sögur úr thúsund og einni nótt, íslenzkavar af B. Gröndal. Reykjavík. 1852. In-8.

* **184.** — Túsund og ein Nott. Arabiskar Sögur. Kaupmannahöfn. 1857. Roy. 8. 4 vol.

Burton, **8**, 243.

Comprend d'autres contes que ceux de Galland.

ANGLAIS. (¹)

* **185.** — The Arabian Nights' Entertainments : or, The Thousand and One Nights. accurately describing the Manners, Customs, Law, and Religion, of the Eastern Nations translated from the French of M. Galland by G. S. Beaumont. London : printed for Mathews and Leigh. **1811**. In-8. 4 vol. XI et 389 ; 417 ; 420 ; 453.

Burton, **8**, 237. Cfr. 91-93. (²)

(¹) Voir Lown les-Bohn, **1**, 59 et Burton, **8**, 236-237 et **12**, 240-241.

(²) Editions anciennes :

* **185 A.**—Première édition. Date inconnue. 6 volumes ?

Burton, **8**, 236.

* **185 B.**—Deuxième édition. 1712.

Burton, 236.— Edinb. Rev., **164**, 170.

* **185 C.**—Troisième édition. (Les volumes 5 et 6 sont de 1715.)

Burton, 236.

* **185. D.** — Arabian Nights Entertainments : consisting of One Thousand and One Stories, told by the Sultanness of the Indies, to divert the Sultan

*** 186.** — Tales of the East : comprising the most popular romances of oriental origin; and the best imitations by european authors; with new translations, and additional tales, never before published, to which is prefixed an introductory dissertation by H. Weber. Edinburgh. 1812. Gr. in-8. 3 vol. Weber.

Les sous-titres sont : Arabian Nights. — New Arabian Nights — Persian Tales. — New Persian Tales. C'est-à-dire, Vol. I. Les Mille et une nuits et la continuation de Chavis et Cazotte. II Fin de Chavis. Les Mille et un jours. Caylus. Nourzahad. Quatre contes de Caussin : Naama; Alaeddin; Alkeslan; le faux calife. III Abdalla. Les quarante vizirs. Fum-Hoam. Les Mille et un quart d'heure. Contes mogols. Les génies.

Cfr. Burton, 8, 280.

*** 187.** — The Arabian Nights' Entertainments; or the Thousand and One Nights accurately describing the Manners, Customs, Laws, and Religion of the Eastern Nations, Translated from the Arabian manuscript into French, by M. Galland from which this translation is taken to which is added, a continuation Nuttal.

from the Execution of a bloody vow he had made to marry a Lady every day, and have her cut off next morning, to avenge himself for the disloyalty of his first Sultanness etc. containing a better account of the Customs, Manners, and Religion of the Eastern Nations, viz. Tartars, Persians, and Indians, than is to be met with any Author hitherto published. Translated into French from the Arabian M.SS. by M. Galland, of the Royal Academy; and now done into English from the third Edition in French, Corrected and Amended. The fourth Edition. London, Printed for Andrew Bell. In-12. 1713, 1, 130; 2, 150; 1714, 3, 148; 4, 147; 1715, 5, 139 et 6, 192.

*** 185 E.** — The Arabian Nights' Entertainments, translated from the French. London. 1724. In-12. 6 vol.

« Not only incorrect, but coarse and vulgar in its diction » dit Lowndes-Bohn, 1, 59. — Voir Forster.

C'est certainement une réédition de la première traduction. Lowndes-Bohn a mutilé le titre.

of the Arabian Nights Entertainments newly translated from the original Arabic. Liverpool. Printed by Nuttal, Fisher, and Dixon. **1813**. Roy. 8. 2 vol. 504 et 691.

Avec la continuation de Chavis et Cazotte.-- Burton, **8**, 237.

Westall. * **188**. — The Arabian Nights illustrated with engravings from designs by R. Westall R. A. London for J. Brooker; Baldwin, Cradock, and Joy; Rodwell and Martin; and G. and W. B. Whittaker. London **1819**. In-12. 4 vol. 357; 349; 340; 383.
— Nouvelle édition, 1825?

Dove. * **189**. — The Arabian Nights' Entertainments. consisting of One Thousand and One stories, in three volumes. London : printed by J. F. Dove. **1826**. In-12. 3 vol. VI et 412; 395; 390. (Dove's English Classics.)

Limbird. * **190**. — The Arabian Nights' Entertainments : consisting of one thousand and one stories. In one volume. Embellished with nearly one hundred and fifty engravings. Stereotype edition. London, Limbird. (Leipzig, E. Fleischer.) **1827**. Gr. in-8. 555. 2 th. 16.

C. R. (Hall.) Allglitz , 1829, **4**, 517-518.— (Hartmann), Hermes, **34**, 287.

* **185 F.**— 1753-1754.

Burton, 236.

* **185 G.**— London. 1769. In-12. 4 vol.

Hermes, **30**, 157.

* **185 H.**— (D'après le n° 185 D.) Arabian... cut off the next... to be met with in any... English from the last Paris Edition. 1772. In-4. 5 vol. 116; 144; 160; 208; 316.

Burton, 236.

* **185 I.**— (D'après le n° 185 D.) Arabian... to be met with in any... English from the last Paris edition. *The fourteenth edition*. London, printed for F. Longman. 1778. In-12. 4 vol. IX et 320; 314; 301; 312.

Burton, 236.

*** 191.** — The Arabian Nights' Entertainments; consisting of One Thousand and One Stories, in one volume embellished with nearly one hundred and fifty engravings. London, Printed and Published by J. Limbird. 1832. In-8. X et 556.

*** 192.** — The Arabian Nights' Entertainments : Glasgow. **1828.** Pet. in-8 (caractères microscopiques.) Glasgow.

*** 193.** — A collection of Tales, extracted from the Arabian Nights' Entertainments. Carlsruhe. Braun. **1828.** Gr. in-12. Vol. I. 7 $\frac{1}{2}$, feuilles. 14 g. Braun.

194. The Arabian Nights' Entertainments : consisting of one Thousand and one Stories. In four volumes. Vol. 1. London : (printed by A. J. Valpy) Cowie, Jolland and C^o, 31, Poultry. **1838.** Pet. in-8. XII et 340; IV et 328; (IV) et 328; (IV) et 384. Cowie.

*** 195.** — Pictorial Penny Arabian Nights' Entertainments. Part I. London, J. C. Moore (**1845.**) In-8. 32. Moore.

N'a pas été continué.

*** 185 J.**— Edinburg. 1780. 3 vol.

Burton, 236.

*** 185 K.**— Arabian Nights Entertainments; consisting of One Thousand and One Stories, told by the Sultanness of the Indies, to divert the Sultan from the execution of a cruel vow translated from the French of M. Galland. London Printed for Harrison and Co 1785. In-8. 4 vol. Elsemble de IV et 647 pages (pagination suivie.)

*** 185 L.**— (D'après le n^o 185 D.) The Arabian... from a cruel vow... and have her put to Death next Morning... sultanness, containing a familiar account... Nations, the Tartars, Persians and Indians, etc. Freely transcribed from the original Translations. London, for C. D. Pignenit. 1792. In-12. 4 vol. II et 211; 251; 211; 240.

Burton, 236.

Burns.

* **196.** — Arabian Nights' Entertainments, selected and revised for general use, to which are added, Other Specimens of Eastern Romance. London, James Burns. **1847.** In-12. 2 vol. VIII et 432; VI et 490. (Select Library Edition.)

Barton, **8**, 243-244.

Lloyd.

* **197.** — The Arabian Nights Entertainments, or, the Thousand and One Nights. accurately describing the Manners, Customs, Laws and Religion, of the Eastern Nations. London, Printed and Published by E. Lloyd. (**1848.**) In-4. II et 300.

Addey.

* **198.** — Far-Famed Tales, from the Arabian Nights' Entertainments. illustrated with forty engravings. London; Addey and C^o. **1852.** In-12. 128.

* **185 M.**—(D'après le n^o 185 D.) Arabian... to be met with in any... from the last Paris Edition. *The Eighteenth Edition.* Montrose. Printed by D. Buchanan for G. Mudie. 1793. In-8. 4 vol. 330; 344; 356; 320.

* **185 N.**—London. 1796. In-8. 4 vol.

Hermes, **30**, 157.

* **185 O.**—(D'après le n^o 185 D.) Arabian... of a vow... Nations, the Tartars... to be met with in any... and now rendered into English from the last Paris Edition, a new Edition corrected. London printed for F. N. Longman. 1798. In-12. 4 vol. XXIV et 323; 310; 290; 340.

* **185 P.**—Arabian nights entertainments, transl. into French from the Arab M^{ss}. by A. Galland, and now done into english from the last Paris edition, 1792 and 1798 with the continuation transl. from the French of Don Chavis, native Arab and M. Cazotte. London 1798. In-8. 8 vol.

Edité par R. Gough. « Valuable. » (Lowndes, **1**, 59.).—Burton, 236.

* **185 Q.**—Cooper. The oriental Moralists or the Beauties of the Arabian Nights Entertainments. Translated from the original and accompanied with suitable reflections, adapted to each story. London. In-8. Pl.

* **185 R.**—The Beauties of the Arabian Nights Entertainments consisting of the most entertaining Stories. London. 1792. In-8.

* **199.** — The Arabian Nights Entertainments. A new edition, in one Volume. with illustrations of William Harvey. London, George Routledge and C^o. **1854.** In-8. VIII et 991. Routledge-Harvey.

* **200.** — The Nights' Entertainments. London, Routledge. 1859. In-8. 991. With engravings.

* **201.** — The Arabian Nights' Entertainments. A new edition, in one volume. London, George Routledge and Sons. 1865. In-8. IV et 746. 3 sh. 6 d.

C. R. Athenæum, 1866, 1, 356.

* **202.** — Nouvelle édition. 1876 ?

Cfr. Academy, 10, 518, 3.—N'est-ce pas le n^o 204 ?

203. — Dalziels' Illustrated Arabian Nights' Entertainments. The Text Revised and Emendated throughout by H. W. Dulcken, Ph. D. (Vignette.). With upwards of two hundred illustrations, by eminent artists. Engraved by the brothers Dalziel. London : (Dalziel brothers Camden Press) Ward, Lock, and Tyler, 158 Fleet Street, and 107 Dorset Street, Salisbury Square. **(1863-1865).** In-4. XVI, 822 et (2) d'annonces. Dalziel-Ward.

Le frontispice seul p. (1)-(2) est hors texte.—V-VIII : Résumé de la dissertation de v. Hammer (n^o 257.).—VIII-X : Extrait des lettres de Lady Montagne. XI-XII : Table.—XIII-XVI : Table des illustrations.

C. R. Athenæum, 1864, 1, 18 et 1865, 2, 572-573.—Cfr nos 137 et suiv., nos 204 et 205.

* **204.** — The Arabian Nights' Entertainments, with one hundred and fifty original illustrations drawn by Thomas B. Dalziel. London, George Routledge and Sons. 1877. In-8. XII et 796. Dalziel-Routledge.

* **205.** — The Arabian Nights with 44 illustrations by Dalziel Brothers. London and New-York George Routledge and Sons. (1882). In-8. 80. (Routledge's Six penny series.) (')

(') Le nom de Dalziel se retrouve aussi aux nos 286 et 287. Les illus-

Groves.

* **206.** — The Arabian Nights' Entertainments, Translated from the Arabic, a new and complete edition, with upwards of an hundred illustrations on Wood. drawn by S. J. Groves, in two Volumes. Edinburgh, William... Nimmo (1835). In-8. 556 et 528.

* **207.** -- The Arabian Nights' Entertainments, Translated from the Arabic, a new and complete edition, with upwards of an hundred illustrations on Wood, drawn by S. J. Groves. London, Charles Griffin and Company. Roy. in-8. 1866. 1 vol. 580.

Contient aussi Vathek.—Burton, 8, 237.

Murray.

* **208.** — Readings from the Arabian Nights' Entertainments (A Voluptuous Eastern monarch, in a fit of jealousy, stirred by the infidelity of his queen, decreed he should marry a new wife every day, and slay her in the morning.

The beautiful and accomplished daughter of his grand vizier sought the honour of the fatal marriage; heroically devoting herself to the rescue of her sex from so cruel a decree, by night after night so entertaining the Sultan with these tales as to secure the delay of her own fate for a thousand and one nights; ultimately obtaining the retraction of the decree in her own favour, in tribute to her accomplishments, beauty and constancy.) Glasgow. A. K. Murray and C^o. (1867.)

(One of Murray's Railway Readings.)

trations du n° 205 A (donc aussi celles de 204 et 205) ne sont pas les mêmes que celles du n° 203.

Éditions postérieures :

205 A.—The Arabian Nights Entertainments with one hundred and fifty original illustrations drawn by Thomas B. Dalziel. (Vignette : the cruel law revoked) London (Dalziel brothers Camden Press) George Routledge and Sons, Limited Broadway, Ludgate Hill Glasgow, Manchester and New-York 1890. In-8. IX, (3), 796 et (8) d'annonces.

Six illustrations sont coloriées et hors texte.

* **205 B.**—Arabian Nights' Entertainments. (Lubbock's Hundred Books.) London, Routledge. 1893. In-8. 726.

* **209.** — The Arabian Nights' Entertainments. Six Coloured Engravings on Steel. Edinburgh, Gall and Inglis. (1867). In-8. IV et 704. Gall.

* **210.** — The Arabian Nights' Entertainments, with numerous illustrations, by Frederick Gilbert. A New Translation. London, John Dicks. 1868. In-8. II et 364. Dicks.

Burton, 8, 237.

Un exemplaire que j'ai vu porte la date de 1869 et a pour pagination (IV), 364 et II.

* **211.** — The Arabian Nights' Entertainments, illustrated. London : William Tegg. (1869). In-8. 350. Tegg.

* **212.** — Five Favourite Tales from the Arabian Nights in words of one syllable, by A. and A. E. Warner. London : H. K. Lewis. 1871. In-12. IV et 66. Warner.

Burton, 8, 237.

* **213.** — The Arabian Nights' Entertainments revised throughout and annotated by James Mason. With numerous illustrations. London, Cassel, Petter and Galpin. (1875) In-4. VI et 766. Mason.

* **214.** — The Arabian Nights'... London, Cassell and Company. (1882-1883) In-4. VI et 766. (1)

* **215.** — The Arabian Nights' Entertainments. Translated from the Arabic, a new edition with amusing illustrations. London, James Blackwood and C°. (1877). In-12. VI et 482. Blackwood.

(1) * **214 A.**—Nouvelle édition. London. 1887. In-8. 756. 10 sh. 6 d.

* **214 B.**—Une édition de New-York. Cassel. (Quelle date?)

Chandos. * **216.** — Il y a une édition des *Chandos Classics*, en un volume, qui doit être antérieure à **1878**. ⁽¹⁾

Ward. **217.** — The Arabian Nights' Entertainments. London. Ward, Lock and Co. (**1882**). In-8. IV et 421.

 * **218.** — Arabian Nights' Entertainments, illustrated by J. E. Millais, J. Tenniel, J. D. Watson, etc. London, Ward, Lock and Co (1882.) In-8. 64. (People's Edition.)

Cfr. n° 203.

Hogg. * **219.** — Far-Famed Tales, from the Arabian Nights' Entertainments, with seventy-eight wood engravings. London, John Hogg. **1883**. In-8. VIII et 316.

⁽¹⁾ * **216 A**—D'après Burton, **8**, 237, il y a une traduction anglaise de Galland parue à Lukhnow (**1880**), en 4 volumes.

Éditions pour la jeunesse.

- * 220.** — Child's own book. Paris, Baudry. In-18. Baudry.
1. Aladdin or the wonderful Lamp, Ali-Baba or the Forty thieves, (Beauty and the Beast, Blanche and Rosalinda, Blue Bird, the Children in the wood, Cinderella.) 0.75.
3. (The white cat, Prince Lee Roo, Whittington and his cat, the yellow Dwarf, Valentine and Orson,) Sindbad the Sailor (Nourjahad.) 0.75.
- * 221.** — The Arabian Nights' Entertainments, arranged for the perusal of youthful readers, by The Hon^{ble} Mrs. Sugden, with illustrations. London, Whittaker and C^o (**1863**). In-8. VIII et 501. Sugden.
- * 222.** — The Arabian Nights' Entertainments... London G. Routledge and Sons (1875.) In-8. VII et 501. (1)
-

(1) Ont paru, depuis 1885, outre les nos 205 A et B et 214 A :

- * 222 A.**—The Arabian Nights edited and revised by Miss Braddon. Braddon.
London. J. and R. Maxwell. **1887**.
Burton, 12, 294.
- * 222 B.**—Arabian Nights. London. Tuck. **1892**. In-4. Tuck.
- * 222 C.**—London. Gall. **1893**. In-8. 688. Gall.
- * 222 D.**—Fairy Tales from the Arabian Nights. Edited and arranged by C. Dixon. London. Dent. **1893**. In-4. 260. Illustrations. 7 sh. 6 d. Dixon.
- * 222 E.**—Dixon. More Fairy Tales from the Arabian Nights. With Illustrations by J. D. Batten. London. 1895. In-4. 256. 7 sh. 6 d.

Éditions américaines.

(Cfr. nos 214 B, 261 A, 270 A, 279 A et 289 B.)

- * 222 F.**—The Arabian Nights' Entertainments consisting of one thousand and one stories. Montreal. 1793. In-8. 4 vol. (18^e édition?)

222 G.—The Arabian Nights' Entertainments. Embellished with nearly one hundred engravings. A new edition, carefully revised and corrected. Complete in one volume. Stereotyped by James Conner. Philadelphia : published by Thomas Wardle. (1800?) In-8. VI, 7-518 et (2).

* **222 H.**—The Arabian Nights' Entertainments. New edit. with engravings. Stereot. by J. Conner. New-York. 1831. In-8.

* **222 I.**—Arabian Nights' Entertainments complete in one volume with 100 wood engravings. Philadelphia. 1842. In-8.

* **222 J.**—Halifax. 1847.

* **222 K.**—The Thousand and one Nights or the Arabian Nights' Entertainments. A new edition adapted to family reading. Boston. 1869. In-8. With engravings.

* **222 L.**—The Arabian Nights' Entertainments. Six stories edited by Samuel Eliot, Superintendent of Public Schools. Boston, Lee and Shepard. 1880. In-8. 210.

* **222 M.**—Arabic Nights' Entertainments. New edition. New-York, Routledge. 1882. In-8. 501. 12 illust. 1 dol.

* **222 N.**—The Arabian Nights' Entertainments; or, the Thousand and one Nights. New-York. Lovell. (1884.) In-16. 536. 25 c. (Lovell's Bibl., n° 397.)

* **222 O.**—A Selection of stories from Alif Laila wa Laila. (The Arabian Nights' Entertainments.) Selected and edited by E. E. Hale. Boston 1888. In-12. 366. 1 sh. 6 d.

Autres traductions anglaises : nos 226 et suiv.; 228 et suiv.; 234 G et suiv.; 239 et suiv.; 256; 258; 261; 263 et suiv.; 277; 277 A; 279; 284 et suiv.; 290 et 291.

Rappelons les versions en langues de l'Inde : nos 20 Y; 20 EE; 20 II et 20 KK.

RUSSE. (1)

*** 223.** — Nouvelle traduction complète par Doppelmaier. Moscou. 1889. 96.

Or. Bibliog., 3, 46, n° 976.

Cfr. n° 234 K.

POLONAIS.

*** 224.** — Tysiac i jedna Nocy, Powiesci Arabeskie, z tlomaczenia Ant. Gallanda, przeklad Polski podlug nowego roydanja Paryzkiego z. r. 1840. Przez ***. Lipsk, Breitkopfa i Härtela. 1842-1844. In-16. 12 vol. 129 7/8, feuilles. 25 gravures. 6 th.

Voir dans ** Wisla*, 2, 467 et suiv. un article de Cziszewski sur les contes des Mille et une nuits dans la bouche du peuple polonais.

HONGROIS.

*** 225.** — Ezeregy éjszaka. Arab regék, Galland, Habicht, Vörösmarty M. és többek kiadásai után rendezte Nádor Gyula. Kötet 1. Budapest, Nádor Kalman. (1884). In-8. 416. Kötet 2, füzet 15. (1884), 257-304. (2)

(1) Brivois, Bibliographie, 82 et d'Ideville, Bibliothèque des ouvrages relatifs à l'amour, 5, 82, prétendent que la publication complète du texte arabe a été interdite, dans ce siècle, à Saint-Petersbourg.

(2) Pour compléter la liste des traductions faites d'après Galland, il faut rappeler ici la version tamoule du n° 20 UU.

AUTRES TRADUCTION QUE CELLES DE GALLAND ET ÉDITIONS
REMARQUABLES DE GALLAND.

BELOE.

* **226.** — Miscellanies, consisting of poems, classical extracts, and Oriental apologues. By William BELOE, F. S. A., Translator of Herodotus, etc. London 1795.

Contient des traductions du manuscrit de Russel.

227. — Die Blaue Bibliothek aller Nationen... Eilfter Band. Weimar, im Verlage des Industrie-Comptoirs. 1797. Pet. in-8.

P. 1-141, traduction de plusieurs des contes de la version de Beloe. ⁽¹⁾

BURTON.

* **228.** — Benares (Londres.) : MDCCCLXXXV : printed by the Kamashastra society for private subscribers only. A plain and literal translation of the Arabian nights' entertainments, now entituled The book of the Thousand Nights and a Night. With introduction, explanatory notes on the manners and

(1)

BÜRGER, GOTT. AUG.

* **227 A.** — Ankündigung einer Uebersetzung von « Tausend und eine Nacht. » (Göttingisches Magazin der Wissenschaft und Litteratur von Lichtenberg und Georg Förster, 2, 300-308.)

Musenalmanach für 1782 : Notgedrungene Nachrede. (August 1781)?

D'après Sauer (Kürschner, Deutsche National-Litteratur, 78, VII), Bürger avait fait quelque étude des langues orientales.

customs of Moslem men and a terminal essay upon the history of the nights. By Richard F. BURTON (Vignette) In-8. 10 vol. XXVII et 362; 343; VIII et 356; IX et 308; XI et 406; VIII et 303; VIII et 382; 359; VIII et 359; 532.

— Benares (Londres) : MDCCCLXXXVI : printed by the Kamashastra society for private subscribers only. Volume 1. Supplemental Nights to the book of Thousand Nights and a Night with notes anthropological and explanatory by Richard F. Burton. (Vignette). — XI et 370; **2**, IX et 392; 1887, **3**, XVI et 661; **4**, XV et 381; 1888, **5**, VIII et 515; **6**. (N° 229, **12**, 293-294.)

Voici la liste des personnes qui ont aidé Burton dans son entreprise :

ARTIN PACHA, voir n° 229, **1**, XXXII et **12**, 278; BADGER, **10**, 350 et **12**, 277; BAKER, **12**, 277; BLUMHARDT, **10**, XIII et XVIII et **12**, 277; CHANDLER, **10**, 350 et **12**, 277; COTHEAL, **12**, XXIV et 277; ELLIS, **12**, 277; GIBB, **10**, XIX et **12**, 277; HOUDAS, **10**, XVI et **12**, XXIII et 277; JUSTICE, **12**, 278; KINGSBURY, *ibidem*; KIRBY, **8**, 104, **11**, 154, **12**, XXIV et 277-278; LEWIS, MAYLOR, NOTCUTT, PERTSCH, ROST, **12**, 278; STEINGASS, **8**, 202, **10**, XIX et 350, **11**, 154, **12**, XXIV et 278; STEINHÄUSER, **1**, XI, XIX et XXVIII et **12**, 203; ZOTENBERG, **12**, 278.

C. R. Daily Tribune, New York, 7 juillet 1884 (Distribué aussi comme tirage à part et reproduit dans Burton, n° 229, **12**, 205-207).— Jahresber. 1881, 143.— * Trübner's Rec. n. s., **6**, 46.— * Times of India, 15 mai et 10 août 1886.— * Ind. Antiquary, février 1886.— * Ashbee, Le livre, **6**, 312-316 (ou 388?).— Athenæum, 1881, **2**, 703; 1886, **1**, 199 et **2**, 274 (voir Burton, n° 229, **12**, 218-219).— Academy, **25**, 366; **28**, 104, 223, 254, 258; **30**, 135, 277; **31**, 43, 58, 60-61, 94, 254; **32**, 53, 389-390; **34**, 72 et 103-104. (Burton, **12**, 265-266).— * Saturday Review, 1886, 2 janv., 26-27; 27 mars, 448-449; 14 août; 1888, 21 juillet, 86-87; **79**, 322-323. (Burton, **12**, 219-224).— Edinb. Review, **164**, 179-185 (n° 19 E).— Autres comptes-rendus anglais : Burton, **12**, 209-218.— Comptes-rendus américains : Burton, **12**, 266-274.— De Goeje, n° 19 C, 29 et 19 D, 318.— Oestrup, n° 19 M, 33 et 145.— Basset, Rapport sur les études berbères, etc (1891), 36.— Blochet, n° 19 Q, 10.

Voir aussi ce que Burton dit lui-même de son travail (n° 229) : **1**, XVII et suiv. et XXII et suiv.; **8**, 59 et suiv.; 228-230 et 322; **9**, IX-X; **10**,

XIII-XIX et 347-350; 11, 147-154 et 485-495, cfr. 145; 12, XIII-XXIV, 199 et 200 et suiv.

Il a surtout suivi le texte de Calcutta (n° 20 B). Voir 1, XXVIII et Academy, 28, 254: (Sa traduction) « has the value of a critical text such as has never yet been printed. His translation, literal and idiomatic, is derived from a laborious collation of the existing printed texts (all faulty) and several Mss. » Mais, comme le dit l'Edinb. Review (184, 180), « this uncertainty about the text destroys the scholarly value of the translation. It demands an Arabic scholar to tell whether a passage is really a part of the « Nights » or merely belongs to the translator's reminiscences or sense of the fitness of things in the East. »

Quelques-unes de ses idées sur les libertés que peut prendre un traducteur, 12, XXIII.

Burton avait promis à ses souscripteurs de ne jamais rééditer sa traduction. Il a cependant autorisé l'édition du n° 229 et celle du n° 230 : en y faisant quelques retranchements, il a laissé à la première édition toute sa valeur commerciale.

229. — (The Library Edition of The Arabian Nights' Entertainments.) The Book of the Thousand Nights and a Night translated from the arabic by Captain Sir R. F. BURTON K. C. M. G. F. R. G. S. etc. etc. etc. reprinted from the original edition and edited by Leonard C. Smithers (Vignette) in twelve volumes. Volume I London H. S. Nichols & Co. 3 Soho Square W M DCCC XC IIII (All rights reserved.) In-8. XXXII et 416. — **2-12**, même année : VIII, 431 et (1); X et 444; X et 420; VIII et 400; VII, (I) et 408; VIII et 406; XII et 424; (II), XIII, (I) et 444; XIX, (1), 479 et (1); IX, (I), 495 et (1); XXIV, 399 et (1). 6 L. 6 sh.

D'après le tome 1, VII (cfr. 12, 293, note) cette édition reproduit l'exemplaire original de Burton et « all his corrections and additional notes have been inserted. » L'original est fidèlement reproduit, sauf des retranchements s'élevant à moins de 43 pages. « These few omissions are also rendered necessary by the pledge which Sir Richard gave to his Subscribers that no cheaper edition of the entire work should be issued. »

* **230.** — Lady Burton's Edition of her husband's Arabian Nights, translated literally from the Arabic, prepared for

household reading by Justin Huntly Mc Carthy, M. P. London, Waterlow and Sons. Roy. 8. 6 vol. 1886, **1**, XXIII et 476; **2**, II et 526; 1887, **3**, VIII et 511; **4**, IV et 514; 1887, **5**, IV et 516; **6**, 1886 (1888?), II et 486. 3 l. 3 sh. (N° 229, **12**, 293.)

Menacé d'une concurrence déloyale, Burton a autorisé cette édition, mais d'un « unwilling consent. » (N° 229, **12**, 274-277.) Cette édition ne reproduit que les dix premiers volumes de l'édition princeps et non les 6 volumes supplémentaires. On a fait des retranchements s'élevant à un total de 215 pages. (N° 229, **1**, VII.)

C. R. Academy. **29**, 450; **30**, 167 et 387-388; **31**, 180; **32**, 438-439.— Athenæum, 1888, **1**, 594-595.— * Saturday Rev., 10 septembre 1887, 367-368.— * Literary World, 30 mars 1888, 291.— Gittée, Volkskunde (Gand), **2**, 1-4. ⁽¹⁾

(¹) Il faut rattacher à la traduction de Burton les publications suivantes :
— * W. A. CLOUSTON. Variants and Analogues of some of the Tales in Sir R. T. Burtons Supplemental Nights. Benares (Londres?) 1887. In-8. 3 vol.

Privately printed. Rare.

— * Burton. One hundred Illustrations to his Translation of the Arabian Nights' Entertainments, from Original Paintings by STANLEY L. WOOD. 1889. Roy. in-8. Proof before letters. Only 250 sets printed. 3 l. 3 sh.

— * Original Illustrations to the Arabian Nights, and also a Portrait of the Translator, Capt. Sir Richard Francis Burton. Reproduced from the Original Pictures in oils. specially designed and painted for the publishers by Albert LETCHFORD. Ed. de luxe, 25 sets on Japanese vellum, 52 l. 10 sh. Ed. de luxe, 250 sets on specially made plate paper, 26 l. 5 sh., 1000 sets on plate paper, roy. in-8, 3 l. 3 sh.

Luzac's or. list, **6**, 123.

Lady Burton a brûlé après la mort de son mari une collection de contes orientaux, dans le genre des Mille et une Nuits; on lui en offrait 150,000 francs. (Voir, par exemple, Chrétien belge. 1891. 254-255.)

CAISE.

231. — Feuilleton du Tell. Contes oubliés des Mille et une nuits par Albert CAISE. (Blida, novembre 1892 à septembre 1893.) 69 feuilletons ou 293 colonnes.

« Ces contes recueillis par l'auteur, de la bouche des arabes, n'ont jamais été écrits, imprimés, ni traduits en aucune langue. »

Ce sont, en réalité, des contes populaires qui, comme d'autres contes du même genre, ne sont pas sans avoir parfois des rapports avec les Mille et une nuits, mais que rien n'autorise à considérer comme ayant fait, à un moment quelconque, partie des Mille et une nuits.

Col. 1. Zoleikra.—15. Les pommes de Ralia.—43. La djinnia. (Les sœurs jalouses) — 63. Le lion noir. — 91. Les aventures extraordinaires d'un fumeur de kif (Les trois frères). — 123. L'homme à la fève. — 157. Les voleurs de la Kasba. (Les deux maris) — 189. L'œuf de serpent. — 221. Le bûcheron et le génie. — 253. La bague noire (Aladin). — 290. Le chacal et le lion.

CARDONNE.

232. — CARDONNE n'a pas publié de continuation des Mille et une nuits.

Kirby (Burton, 8, 237), citant un passage du Cabinet des fées (37, 83) ⁽¹⁾ l'admet. Mais c'est une erreur, provenant probablement de ce que l'on aura cru réalisé un projet dont parle le passage suivant de la Bibliothèque universelle des romans, juillet 1777, 1, 35-36 :

« Le cadre des Mille et une Nuits est si attachant et si intéressant, que l'on pourroit encore, sans efforts, faire paroître plusieurs volumes dans le

⁽¹⁾ « Il a continué les Mille et une nuits. »

même genre, et sous le même cadre : ils seroient peut-être aussi agréables et aussi bien reçus que les premiers. On pourroit prolonger la Fable en ajoutant que le Sultan, après avoir assuré Schérazade de la vie, ne voulut point renoncer au plaisir de lui entendre faire tous les soirs quelques nouveaux contes. D'après cette supposition, et avec le secours de M. Cardonne, Interprète du Roi pour les langues orientales, Professeur de Turc et de Persan au Collège Royal, qui a déjà commencé à nous donner dans ses mélanges de littérature orientale, quelques contes dans le goût des Mille et une Nuits, nous pouvons espérer d'en voir paroître une continuation composée d'un choix, fait avec goût et avec soin, des histoires Arabes les plus agréables, et les plus intéressantes, tirées, soit du véritable recueil des Mille et une Nuits, soit de quelques autres, existans dans la Bibliothèque du Roi. »

CAUSSIN DE PERCEVAL.

233. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par M. Galland, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Professeur de Langue Arabe au Collège Royal; continués par M. CAUSSIN DE PERCEVAL, Professeur de Langue Arabe au Collège Impérial... A Paris, chez Le Normant, imp.-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois. 1806. In-12. 9 vol. XXXII, 479 et (1); VI et 516; (IV) et 548; VI et 520; VI, 467 et (1); (IV), 433 et (1); (IV), 399 et (1); XLVI et 460; (IV) et 448.

Les nos 36 et suivans reproduisent les deux volumes contenant les contes nouveaux.—D'autres éditions en donnent aussi parfois quelques-uns; voir, par exemple, les nos 186 et 245.—La préface du tome 8 est traduite dans l'édition de Habicht (n° 253), 13, II-XXI.

C. R. De Sacy, Discours, etc., 411 ou Mél. de litt. or., 38.— G., Mercure de France, 26, 245-254: Petitot, 31, 390-404 et 32, 15-23.— A., Spectat. français. 12, 389-400.— (Hartmann), Hermes, 34, 262-266.— v. Hammer, n° 257, 1, III-IV.— Loiseleur (n° 274), VII, VIII et XXXII.— Edinb. rev., 164, 170-171.— Zotenberg, n° 19 H, 171 et 179-180.— Burton, 8, 74, 104 et 240 et 12, XVII.

CHAVIS ET CAZOTTE.

234. — Le supplément de Chavis et Cazotte a été réimprimé en partie dans les éditions des Mille et un jours de Rاپilly (n° 312) et de Habicht (n° 313 et 314.). — Cfr. aussi les n° 229, 236, 274, etc.

* Russell, *History of Aleppo*, 1, 385. — * *Oriental Collections*, 1, 246-247 et 2, 25. — * *Gentleman's Magazine*, février 1779. — Caussin (n° 233), 8, XL et suiv. (Habicht, n° 253, 13, XVIII et suiv.). — Habicht, 1, IV; 12, XXIII et 13, XXV-XXXIII. — Gauttier (n° 245), 1, XIX-XX. — v. Hammer (n° 257), 1, XXXVI-XXXVII. — Loiseleur (n° 274), XXXI-XXXII. — *Edinburgh Rev.*, 164, 170. — Burton (n° 229), 8, 238-240; 10, 348 et 12, XIII-XXIII. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Éditions antérieures :

234 A. — *Le Cabinet des Fées, ou Collection choisie des contes des fées, et autres contes merveilleux. Ornés de Figures. Tome trente-huitième. A Genève Chez Barde, Manget et Compagnie, Imprimeurs-Libraires. Et se trouve à Paris, Chez Cuchet, Libraire, rue et hôtel Serpente. MDCCLXXXVIII. P. (2) :* Ce volume contient le Tome Premier De la Suite des Mille et une nuits, Contes Arabes, traduits par Dom CHAVIS et M. CAZOTTE; faisant le XXXVIII^e du Cabinet des Fées. In-12. 439 et (1). — 39, 489 et (1). — 40, 1789, 492. — 41, 518 et (2). 12 gravures de Marillier.

Hartmann confond cette traduction avec le livre de Guillon, n° 247. (*Hermes*, 30, 174; cfr. Habicht, n° 253, 13, XXV.) Mais la préface du Cabinet des fées et le prospectus (p. ex. dans le *Journal encyclopédique*, 1790, 5, 325-326) prouvent que la traduction a été faite pour le Cabinet des fées et que c'est bien ici la première édition.

C. R. Allg. Litz., 1791, 2, 209. — Gött. gel. Anz., 1791, 354-356. — *La Bibliothèque des romans*, 2^e année. 1, 153-217 reproduit le conte de Zutulbé. (Le calife voleur.)

DESTAINS.

*** 235.** — Les Mille et une nuits, contes arabes traduits en français par Galland. Nouvelle édition, entièrement revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et augmentée de plusieurs nouvelles et contes traduits des langues orientales par M. Destains; précédée d'une notice historique sur Galland, par M. Charles Nodier. Paris (imp. Crapelet) chez Gaillot. 1822. In-8. $\frac{1}{4}$ de feuille.

C'est le prospectus du n° 236.

Cfr. Journ. asiat., 1822, 191-192.— Bull. des sc. hist. de Férussac, 8, 290.

234 B.—Le Cabinet des Fées... A Genève (Amsterdam)... In-8. 1788. 38, 374; 39, 438; 40, 424; 1789, 41, 448.

*** 234 C.**—Il faut citer ici les nos 21 T et 21 U.

Burton, 12, XIV.

234 D.—Die Blaue Bibliothek aller Nationen... Fünfter Band. Gotha in der Ettingerschen Buchhandlung. 1790. Pet. in-8. (2), X, (2) et 440. (Arabische Märchen. Fortsetzung der ächten Tausend und Einen Nacht. Erster Theil). 6, (4) et 492. — 7, 1791, (6), 474 et (4). — 8, (2), 504 et (4).

Cette traduction est due à Fr. Just. Bertuch.

C. R. Allg. Litz., 1791, 3, 431-432.— Hartmann, Asiat. Perlenschnur, 1800, LXI-LXIII.

*** 234 E.**—Neue Tausend und eine Nacht, Märchen aus dem Arabischen übersetzt und herausgegeben von den Herrn Chavis und Cazotte, verdeutscht von C. A. W. (ichmann). In-8. 5 vol. Erster Band. Dresden und Leipzig b. Breitkopf. 1790. 524... Vierter Band. Berlin b. Maurer. 1792. 492.

C. R. Allg. Litz., 1791, 3, 431-432 et 1793, 4, 575. Cfr. Allg. Litz. Intellig. Bl., 1790, 669.

*** 234 F.**—Neue Tausend... Leipzig. 1810. In-8. 5 vol.

Grasse, Trésor.

236. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland; nouvelle édition revue sur les textes originaux, et augmentée de plusieurs nouvelles et contes traduits des langues orientales par M. DESTAINS; précédée d'une notice historique sur Galland par M. Charles Nodier. Tome

A-t-on donné suite au projet d'éditer à Wittemberg une édition pour enfants, tirée des *Neue Tausend und eine Nacht*? (*Allg. Litz. Intellig. Bl.*, 1793, 351.)

* **234 G.**—*Arabian Tales; or, a continuation of the Arabian Nights Entertainments. Consisting of Stories Related by the Sultana of the Indies to divert her Husband from the Performance of a rash vow; Exhibiting A most interesting view of the Religion, Laws, Manners, Customs, Arts and Literature of the Nations of the East, And Affording a rich Fund of the most pleasing Amusement, which fictitious writings can supply. In Four Volumes newly translated from the original arabic into French by Dom Chavis a native Arab and M. Cazotte, Member of the Academy of Dijon. And translated from the French into English By Robert Heron. Edinburgh : Printed for Bell and Bradfute, J. Dickson, E. Balfour, and P. Hill, Edinburgh; and G. G. J. and J. Robinson, London MDCCXCII. In-8. 4 vol. With copperplates.*

Burton, 12, XIV-XVI. Cfr. 8, 240.

* **234 H.**—*Arabian Tales or a Continuation of the Arabian Nights Entertainments consisting of stories related by the Sultana of the Indies to divert her husband from the performance of a rash vow, exhibiting a most interesting picture of the Religion, Laws, Manners, Customs, Arts, and Literature of the Nations of the East, in three volumes, newly translated from the original Arabic into French by Dom Chaves, a native Arab, and M. Cazotte member of the Academy of Dijon. London, Printed for Faalder etc. 1794. In-12. 3 vol. VII et 232; 338; 268.*

* **234 I.**—La traduction anglaise se trouve aussi au n^{os} 185 P (Gough), 186 (Weber) et 187 (Nuttal.)

* **234 J.**—Y a-t-il une traduction hollandaise? (N^o 169).

* **234 K.**—Traduction russe. Moscou. 1794-1795.

Burton, 8, 240.

premier. (Chiffre.) A Paris, (imp. Crapelet) chez Gaillot, libraire, Boulevard de la Madeleine, n° 11. M D CCC XXII. In-8. (4), XXVI, 479 et (1) ⁽¹⁾; **2**, 1823, (4) 487 et (1); **3**, (4) et 504; **4**, (4), 527 et (1); **5**, (4) et 464; **6**, 1825, VII, (1) et 502.

Chaque volume, 9 francs; le dernier, qui se vendait séparément, 8 francs (papier Annonay); vélin, 15 f.; grand raisin vélin, figures avant la lettre, 25 f. Mon exemplaire a 5 gravures d'après Westall.

Le sixième volume contient, outre le conte de Habib de Chavis, la traduction du sixième volume de Scott. Destains avoue que, infidèle au texte, il a beaucoup abrégé et qu'il a même supprimé des nouvelles entières « peu intéressantes, ou de nature à blesser le goût françois. » (**6**, VI.)

C. R. * Gazette de France, 17 décembre 1822, 3 octobre 1825, 1 septembre et 3 octobre 1827. — * Moniteur, 28 septembre 1827. — Loiseleur (n° 274), VII. — Burton, **8**, 240.

* **237**. — Le Mille e una notti. Novelle arabe di nuova trad. eseg. sull' ult. ed. di Parigi da A. F. Falconetti. Ven. 1831-1833. In-18. 27 vol.

* **238**. — Le Mille e una notte, novelle arabe già pubblicate da Galland, riscontrate ed emendate sui testi originali ed accresciute di nuovi racconti da M. Destains, e compite dal consigliere de Hammer. Coll' aggiunta di un grandissimo numero di novelle finora inedite. Seconda edizione. Nuova traduzione eseguita sull' ultima edizione di Parigi da A. F. Falconetti, socio corrispondente dell' ateneo di Treviso, ec. Venezia, co' tipi di Giuseppe Antonelli ed. premiato con medaglia d'oro. In-16. 27 vol., chacun avec une gravure. 0 87 le volume. 1838, XXIV et 154; 176; 164; IV et 176; IV et 180. 1839, 174; 178; 178; 180. 1839-1840, 178; 180; 180. 1840, 172; 174; 218; 168; 116; 176; 164; 176; 176; 180; 172; 184; 172; 144; 216. (Mais la pagination se continue de 1 à 12, de 13 à 15; de 16 à 18; de 19 à 24 et de 25 à 27, de façon à pouvoir former, à volonté, cinq volumes.)

(¹) Après la p. 128, la pagination recommence avec une nouvelle p. 113.

FORSTER.

*** 239.** — The Arabian Nights, in five Volumes translated by the Reverend Edward FORSTER, with engravings from pictures by Robert Smirke, R. A. London, printed for William Miller. 1802. Gr. in-8. 5 vol. LXIV et 385; II et 432; II et 405; II et 461; II et 474.

Il y a des exemplaires gr. in-8 avec les épreuves des gravures; d'autres, in-4, avec gravures avant la lettre; deux exemplaires avec épreuves des gravures sur satin. Cfr. Grässe, Trésor, 4, 524 et Lowndes-Bohn, 1, 59.

Forster n'a fait que mettre l'ancienne traduction en bon anglais. (Cfr. n° 241, XXXVII-XXXVIII.)

C. R. * Annual Register, 1802. — Edinb. Rev., 164, 170. — Burton, 1, XX et 8, 236-237.

*** 240.** — The Arabian Nights... in four volumes, translated by E. Forster. London. 1810. In-8. 4 vol.

241. — The Arabian Nights' Entertainments; translated by the Reverend Edward Forster : carefully revised and corrected, with an explanatory and historical introduction, by G. MOIR BUSSEY. Illustrated by twenty-four engravings, from designs by R. Smirke, esq. R. A. London (imp. Willoughby and Co.) : Joseph Thomas, 1, Finch Lane, Cornhill; sold by T. Tegg; and Simpkin, Marshall, and Co. M DCCC XXXIX. In-4. XXXVIII et 492.

Cfr. Burton, 1, XX.

*** 242.** — The Arabian Nights' Entertainments... Forster. New edition, with an explanatory... Bussey. London. 1842. Roy. in-8. 528. Avec les (41) illustrations, 12 f. 60. Sans les illustrations, 11 f. 35.

* **243.** — The Arabian Nights' Entertainments, translated by the Rev. Edward Forster, carefully revised and corrected embellished with six hundred engravings. London, Willoughby and C°. (1852-1854.) In-4. XVI et 1032. ⁽¹⁾

GALLAND.

Voir Gouillard, n° 246 et Guillon, n° 247, à la fin.

GAUTTIER.

* **244.** — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland. Nouvelle édition revue sur les textes originaux, accompagnée de notes, avec les continuations et plusieurs contes, traduits pour la première fois du persan, du turc et de l'arabe, etc., par M. Edouard Gauttier. Prospectus. Paris, imp. Didot, etc. 1822. In-8. 4.

— Les Mille... 2^e prospectus. 1822. 2.

C. R. Journ. asiat., 1822, 191-192.

245. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland; nouvelle édition, revue, accompagnée de notes, augmentée de plusieurs contes traduits pour la première fois, ornée de 21 gravures, et publiée par M. Edouard GAUTTIER. Tome premier. E luce lux. Société de traduction (vignette) Paris (imp. Didot), J. A. S. Collin de Plancy, éditeur des ouvrages publiés par la Société de traduction, rue Montmartre, n° 121.

⁽¹⁾ On a vu que la traduction d'Abd al Karîme a été faite sur le texte de Forster. (N° 20 Y.)

1822. In-8. 7 vol. 63 f.; velin superfin, gravures sur papier de Chine, 120 f.; grand raisin velin, avec triple épreuve des gravures, 215 f. (Il y a, paraît-il, des exemplaires qui portent Paris, Dondey-Dupré.) XXXII et 404; (4), 427 et (1); (4) et 468; (4), 467 et (1); (4) et 436. 1823, VII, (1), 425 et (1); (4), 407 et (1).

Les cinq premiers volumes reproduisent l'œuvre de Galland et n'ont que quatre pièces nouvelles : Aly-Schah (2, 371-416); Ruse des femmes, d'après Langlès (2, 416-422); Le prince et l'oiseau vert et Mahmoud, d'après Scott (n° 284), (5, 427-433 et 416-427.)

Le sixième volume contient, p. 1-115, Les dix vizirs d'après le Bahtyâr nâmeh ou plutôt d'après la traduction d'Ouseley (Caussin les donne, 8, 221-457, d'après un texte arabe.). Le reste du volume (116-422) comprend la traduction du tome 6 de Scott par Mesdames Marie d'Heures (Madame Collin de Plancy) et Renée Roger; en a omis toutefois les contes qui se trouvent dans Scott p. 155-159; 185-214; 259-267; 348-351; 366-374 et 386-395.

Le septième volume donne, mais dans une traduction plus conforme au texte, quatre contes déjà traduits par Caussin : Habib, 64-91 (Caussin, 9, 57-116); le calife de Bagdad, 117-152 (8, 6-77); Attaf, 234-256 (9, 1-56) et Heycar, 313-353 (8, 167-220.) Les autres contes (12), surtout turcs ou persans, sont nouveaux : Ameny, Aly Djohary, Yousouf, etc.—Table des parallèles, 357-404.

Il devait y avoir un huitième volume, contenant des contes traduits par Herbin (Bedreddyn et Golbias) (1); ce volume n'a jamais paru. (J. des sav., 1822, 760.)

Collaboration de LANGLÈS, 1, XXI et 7, (4) et d'AGOUB, 7, (4).

C. R. (Hartmann), Hermes, 34, 269-274.—Loiseleur, n° 274, VII-VIII.—Hammer, (Wiener) Jahrb., 33, 5-7.—Z., Rev. encyclop., 20, 207-208.—B. J., Rev. encyclop., 23, 720-721.—Mercure, 19, 2, 504-508.—J. des sav., 1822, 507.—* J. de Paris, 21 octobre 1822.—Burton, 8, 104 et 240-242.—La préface de Gauttier est traduite dans Habicht, 1, VIII-XXX.

(1) La Biographie Michaud dit (v° Herbin) que *Bedr-eddin, roman oriental pour faire suite aux Mille et une nuits* se trouve dans les manuscrits laissés par l'auteur.

GOUILLARD.

* 246. — Nouvelle suite des Mille et une nuits, contes arabes, traduits par M. GALLAND, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, trouvés dans les papiers de ce célèbre Ecrivain, avec figures. A Paris, chez Cailleau, imprimeur, rue Gallande, n° 50. L'an VI de l'ère républicaine. In-12. 2 vol.

Cette suite est due à GOUILLARD et est de son invention. Il ne semble y avoir d'authentique que l'*Histoire des Pantoufles d'Abou-Cazemb*, que l'auteur a copiée presque littéralement de Cardonne, *Mélanges de Littérature orientale*, 1, 95-104.

C. R. Robin...., *Mag. encyclop.*, 5^e année, 1, 421-425. — M., *Décade philos.*, An VII, 2^e trimestre, 155-162. (162-165 : Histoire des Pantoufles d'Abou-Cazemb.)

GUILLON.

247. — Nouveaux contes arabes, ou supplément aux Mille et une nuits, suivis de *Mélanges de Littérature orientale et de Lettres*. Par M. l'abbé *** (GUILLON.) Le peuple Arabe est un peuple conteur... M. De La Harpe, *Poème de Tangu et Félimé*. Ch. 1 (Chiffre.) A Paris, chez Prault, imprimeur du Roi, Quai des Augustins, à l'Immortalité. 1788. Avec Approbation et Privilège du Roi. In-12. (1), 3, 424 et (2).

Donne, 59-251, ce que l'auteur appelle *Les onze jours* (p. 16), c. à. d. les Dix vizirs. Mais il traite l'ouvrage à sa façon : « Nous ne nous sommes point rendus, dit-il, esclaves d'un texte qu'il eût été souvent dangereux de respecter trop religieusement. » (19-20.) On peut voir aux p. 20-26 l'énumération des libertés qu'il s'est permises.

Le livre de Guillon a été l'objet de nombreuses erreurs. C'est ainsi que, maintenant encore, on s'obstine à le confondre avec le supplément de Chavis et Cazotte (Voir, p. ex., le n° 234 A.) Ainsi encore, la Biographie

nouvelle des contemporains d'Arnault, etc., a mutilé le titre (8, 428 et 429', ce qui peut faire confondre le travail de Guillon avec les *Mélanges de littérature orientale* de Cardonne.

C. R. Année littéraire, 1788, 4, 326-339.— Journal encyclop., 1788, 3, 68-80.— Esprit des journaux, 17^e année, 6, 86-103.— Allg. Litz., 1788, 3, 21-24.— Blaue Bibliothek, 7, Einleitung.

Traduction allemande :

* Die eilf Tage, neue arabische Märchen, nebst andern Blumen der asiatischen Literatur, aus dem Französischen. Jena b. Mauke. 1789. In-8. 262.

Les Blumen etc. commencent à la p. 133.

C. R. Allg. Litz., 1790, 1, 58-59. — Hartmann, Asiatische Perlenschnur, LVII-LVIII.

La traduction allemande figure aussi dans la Blaue Bibliothek, 11, 142-269.

Nous croyons reconnaître une nouvelle édition des Onze jours de Guillon dans l'ouvrage suivant :

* Les onze journées. Contes arabes traduits par GALLAND. Paris. An VI. In-12.

HABICHT.

* 248. — Tausend und eine Nacht. Arabische Erzählungen, zum ersten Male aus einer Tunesischen Handschrift ergänzt und vollständig übersetzt von Max HABICHT, F. H. VON DER HAGEN und Karl SCHALL. Breslau, bei Josef Max. 1825. 15 vol. XL et 334; 300; 317; 310; 380; 282; 280; 320; 302; 328; XXVIII et 308; XXXII et 304; XLVIII et 312; 342; 304.

Le titre, dit Rückert, devrait dire : « Neu übersetzt aus dem Französischen des Galland, mit Aufnahme der Ergänzungen desselben durch Caussin, Gauttier und Scott, und mit Vervollständigung aus einer Tunesischen Handschrift. »

C. R. Fr. Rckrt (Rückert), (Hall.) Allg. Litz., 1828, 2, 353-387. — v. Hammer, (Wiener) Jahrb., 33, 1-15. — (Rosenmüller), Leipz. Ltz., 1825, 2158-2159. — (Hartmann), Hermes, 34, 280-287; cfr. 30, 192-199. — Burton, 8, 102 et 242-243.



* **249.** — Tausend und eine Nacht. Arab. Erzählungen.....
Wien. 1826. In-12. 20 vol.

L'édition de Vienne, 1854, in-8, 6 vol. est-elle la reproduction du n° 249 ?

* **250.** — Tausend... Schall. 2^{te} verbesserte, vermehrte und verschönerte Auflage. Mit 15 Holzschnitten. Breslau, Max. 1827.
Gr. in-16. 15 vol. 6 th. 6 g.

Au volume 13, on a ajouté Alaeddin (p. 190-305) d'après Caussin.
Vignettes par Watts.

C. R. (Hartmann), Hermes, **34**, 286-287.

* **251.** — Tausend... 3^{te} unver. Auflage. Breslau, Max u.
Comp. 1834. In-16. 254 feuilles. Vignettes. 4 th. 12 g.

* **252.** — Tausend... nach einer Tunesischen H... Schall. 4^{te}
verbesserte und vermehrte Auflage. Breslau, Max und Komp.
1836. In-8. 227 feuilles. 15 vignettes de Watts. 4 th. $\frac{3}{8}$.

253. — Tausend und eine Nacht. Arabische Erzählungen.
Deutsch von Max. Habicht, Fr. H. von der Hagen und Carl
Schall. Erstes Bändchen. Fünfte verbesserte Auflage. Breslau,
(imp. Freund) im Verlage bei Josef Max und Komp. 1840. Pet.
in-8. (2), XXXVI et 234. — **2-15** : (2), IV et 210; (2), IV, 227
et (1); (2), II et 214; (2), IV et 204; (2), IV et 196 (par erreur 496);
(2), II et 202; (2), II, 229 et (1); (2), II, 213 et (1); (2), VIII et 232;
(2), XXIV et 208; (2), XXVI et 214; (2), XXXVI et 316; (2), VI
et 258; IV et 198.

Le collationnement du premier volume a été fait sur l'édition de 1881.

Nous ne croyons pas nous tromper en considérant cette édition comme
identique à celle de 1840, sauf les noms de la ville, de l'éditeur et de
l'imprimeur.

* **254.** — Tausend... Sechste Auflage. Stuttgart, Albert
Heitz, Verlagsbuchhandlung. 1881.

Voir n° 253.

V. HAMMER.

* **255.** — Der Tausend und Einen Nacht noch nicht übersetzte Märchen, Erzählungen und Anekdoten. Zum ersten Male aus dem Arabischen in's Französische übersetzt von Joseph VON HAMMER, und aus dem Französischen in's Deutsche von Aug. E. ZINSERLING, Professor. Stuttgart und Tübingen, in d. Cotta. Buchhandlung. In-8. 3 vol. **1**, 1823, LVI et 398; **2** et **3**, 1824, 356; 462. 4 th. $\frac{2}{3}$.

Le manuscrit français original de Hammer s'est perdu. — La traduction est libre, abrégeant ou paraphrasant parfois.

C. R. v. Hammer, (Wiener) Jahrb., **33**, 15-16 (où il dit qu'il a critiqué Zinserling dans le *Morgenblatt*, mais sans en indiquer ni l'année ni le numéro). — (Hall.) Allg. Litz., 1824, **3**, 737-749. — (Hartmann), Hermes, **34**, 274-280. — Habicht (n° 253), **12**, XXI. — Loiseleur (n° 274), XXXII-XXXIII. — Pertsch, Ms. de Gotha, **5**, 551. — Edinb. Rev., **164**, 171. — Burton, **8**, 103 et 265-267 et **12**, 241. — Oestrup, 145. — Rec. égypt. (n° 19 P), 11 et 59. — Voir aussi v. Hammer. Literaturg. d. Araber, **3**, 348-349, note 5 et (Wiener) Jahrb., **90**, 40 et suiv.

* **256.** — New Arabian Nights' Entertainments. Selected from the original oriental Ms. by Jos. von Hammer and now first translated into English by the Rev. George LAMB. London, Henry Colburn, 1826. In-12. 3 vol. XXVII et 264; 274; 257.

Incomplet; contient la plupart des histoires, mais seulement quatre anecdotes sur 94.

257. — Contes inédits des Mille et une Nuits, extraits de l'original arabe par M. J. de Hammer, Chevalier de plusieurs Ordres, Conseiller actuel aulique, premier Interprète de S. M. l'empereur d'Autriche pour les Langues Orientales, etc., etc., Traduits en Français par M. G. S. TRÉBUTIEN, Membre de la Société Asiatique de Paris. Ouvrage faisant suite aux différentes éditions des Mille et une nuits. Tome premier. (Vignette.) Paris,

(imp. Dondey-Dupré) Librairie orientale de Dondey-Dupré père et fils, impr.-libr. membre de la Société Asiatique de Paris, Libr. de la Soc. Roy. Asiat. de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent; Rue Richelieu, n° 47^{bis}, et Rue Saint-Louis, n° 46. M D CCC XXVIII. In-8. (8), XLVII, (1), 435 et (1); (4) et 424; (4) et 504.

Il y a des exemplaires sur papier rose (Serapeum, 13, 383.). Six exemplaires « with a double set of frontispieces, etchings and first impressions. » (Quaritch, Cat. n° 239, 576.)

C. R. G. T(assy), Journ. asiat., 1829, 1, 162-168. — De Sacy, *ibid.*, 1830, 1, 73-74. — Bull. des sc. hist. de Férussac, 10, 124-125 et 221. — J. des sav., 1829, 382. — Isidore Lebrun, Rev. encyclop., 43, 467-470. — Lane (n° 268), 2, 294-295. — (Wiener) Jahrb., 57, 130-133: cfr. 121-128. ⁽¹⁾

HANLEY.

258. — Caliphs and Sultans, being Tales omitted in the usual editions of the Arabian Nights Entertainments; re-witten and re-arranged by Sylvanus HANLEY, F. L. S., etc., honorary Member of the Zoological society of Vienna, of the Academy of natural sciences of Philadelphia, of the Lyceum of New-York, etc. London : (imp. Taylor) L. Reeve and Co., 5, Henrietta Street Covent garden. 1868. Pet. in-8. VIII, 363 et (1).

Les contes sont tirés de Scott, Chavis, von Hammer (Lamb et Trébutien) et Lane. L'auteur avoue que « he has taken many liberties with the stories, yet almost all the incidents are to be found in one or other of the various manuscripts ⁽²⁾; only he has so grouped them that their sources

⁽¹⁾ Pour connaître l'opinion de v. Hammer sur les Mille et une nuits, voir, outre sa dissertation insérée au tome 1 (résumée au n° 203), les nos 2 et suiv.

Emprunts à sa traduction : nos 238, 258, etc.

⁽²⁾ Hanley veut dire « traductions. »

cannot always be traced with facility. He has not hesitated to abridge the duller parts, or occasionally to modify customs and sentiments, which rendered his heroes less estimable and more tedious. »

C. R. Burton, 8, 268.

— * Nouvelle édition, 1870.

Burton.

HENNING.

259. — Tausend und eine Nacht. Aus dem Arabischen übertragen von Max HENNING... Leipzig. Druck und Verlag von Philipp Reclam jun. s. d. (1895-1899). Pet. in-8. 17 volumes. 213 et (1); 190; 212; 198; 192; 208; 192; 194; 180; 236; 215 et (1); 200; 168; 187 et (1); 179 et (1); 174; 174. Chaque volume 40 pf.

« Vorliegende Übersetzung, dit la préface, p. 5, nun sucht den gesamten bisher bekannten und zugänglichen Erzählungsstoff von Tausend und einer Nacht zusammenzufassen, indem sie den Bulâker Text zu Grunde legt und in einer Reihe von Supplementen die ausserhalb dieses Textes stehenden Erzählungen beibringt, letztere soweit als möglich nach dem Urtext und, wo dieser nicht erreichbar, nach den zuverlässigsten Übertragungen. Die einzigen Freiheiten, die sich der Übersetzer dem Text gegenüber erlaubt, sind einige wenige durch anstössigen Inhalt gebotene Streichungen oder Bearbeitungen, vereinzelte Ergänzungen und Verbesserungen nach den andern gedruckten Texten, sowie eine Reduzierung der eingelegten oft sehr inhaltlosen Poesieen durch Kürzungen und Übergehungen auf etwa die Hälfte ihres Bestandes, da eine prosaische Wiedergabe derselben sie nur zu einem wertlosen Ballast macht, der leider nicht gänzlich entbehrt werden kann, um nicht den Charakter des ganzen Werkes zu ändern. »

Henning a toujours soin d'indiquer le texte qu'il suit.

L'INCONNU.

* **260.** — Burton (8, 102) et Kirby (*ibidem*, 265) parlent d'une version allemande complète qui aurait été supprimée.

1890

« I was assured, dit Burton, by the late Bertholdy Seemann that the « Language of Hoffmann and Heine » contained a literal and complete translation of The Nights; but personal enquiries at Leipzig and elsewhere convinced me that the work still remains to be done. »

« I have heard, ajoute Kirby, from more than one source that a complete German translation of The Nights was published and suppressed; but I have not been able to discover the name of the author, the date, or any other particulars relating to the subject. »

KIRBY.

* **261.** — The New Arabian Nights. Select Tales, not included by Galland or Lane. (Par W. F. KIRBY.) London, W. Swan Sonnenschein and Co. (1882). In-8. X et 390. 4 sh. 6 d. (1)

Quelques contes d'après Scott et Weil, un peu abrégés.

Voir Burton, 8, 104, 262, 264-265 et 268.

H. KÖNIG.

* **262.** — Tausend und eine Nacht. Arabische Erzählungen. Vollständige Sammlung übersetzt von H. KÖNIG. Berlin, Fr. Korkkamp. 1869. In-8. 6 vol. 3 th. 20. Mit 24 Tondruckbildern, 4 th. 10; mit 24 Aquarellen, 5 th. 20.

(1) * **261 A.**—Arabian Nights' Entertainments. New... or Lane. Philadelphia, Lippincott. 1883. In-12. 9 et 390. Illust. 2 dol.

Contrefaçon du n° 261.

* **261 B.**—New Arabian Nights : select tales not included by Galland or Lane. New edition. London. Sonnenschein. 1893. In-8. 382. 2 sh. 6 d.

Il y a aussi des contrefaçons parues en Australie.

D'après le *Conversationslexikon* de Meyer, König a fait sa traduction sur le texte arabe. Nous n'avons pu vérifier cette assertion, mais elle nous semble plus que douteuse. La réclame que le libraire Kortkampf a publiée dans le *Lit. Ctblatt*, 1869, 1476, 1518 et 1568 ne dit pas que König ait traduit du texte arabe; König n'est d'ailleurs pas connu, croyons-nous, comme arabisant.

Meyer croit aussi que le n° 133, édition de 1876, est une réédition de notre numéro; ce renseignement nous semble valoir le précédent.

LANE. ⁽¹⁾

* **263.** — *The Thousand and One Nights, commonly called in England The Arabian Nights' Entertainments, a new translation from the Arabic, with copious notes by Edward William LANE, Author of " The Modern Egyptians, „ illustrated by many hundred engravings on wood, from the original designs of William Harvey. London, Charles Knight and Comp. Roy. in-8. 3 vol. 1, 1839, XXXII et 618; 2, 1840, XII et 643; 3, 1841, XII et 763. (Quaritch, 4 L. — Harrassowitz, 50 m.)*

C. R. v. Hammer, (*Wiener*) *Jahrb.*, **97**, 103-109. — *Journ. asiat.*, 1839, **1**, 540-541 et 1841, **2**, 28. — * *The eclectic rev.*, décembre 1840. — (Leigh Hunt), * *London a. Westminster rev.*, n° 64; réplique de Lane, n° 268, **3**, 686; cfr. 78, note. — *Athenæum*, 1838, 737-739 (reproduit dans le * *Paris a. Lond. Observer* du 20 octobre 1839); 759-760 et 773-775; 1839, 741-742 (cfr. Lane, 678); 1840, 816. — Cfr. *Athenæum*, 1838, 17 et 295. — Nos 13 et 14. — De Goeje, n° 19 C, 28-29 et n° 19 D, 318. — *Edinb. rev.*, **164**, 171-174. — Dozy, *Supplément aux dict. ar.*, XXV. — Oestrup, 145. — Burton, **1**, XXI, XXII, XXIII et XXXI; **8**, 151; **12**, 205, 224-225, 236-239, 241-247, 248, 249, 253, 262-263, 264-265.

Cfr. n° 270 B.

(¹) Avant de publier sa traduction, Lane avait fait imprimer comme spécimen le commencement de l'histoire du cinquième frère du barbier d'après le texte de Calcutta; ce fragment se retrouve dans la traduction. Voir n° 268, **1**, 387, note 82.

*** 264.** — Arabian Tales and Anecdotes; being a selection from the notes to the New Translation of the Thousand and One Nights, by E. W. Lane Esq. London, Charles Knight and C^o. 1845. In-12. 1 vol. VIII et 216.

Ce sont les contes que Lane donne dans ses notes (voir Burton, 8, 267.)

*** 265.** — The Thousand and One Nights, or, the Arabian Nights Entertainments; Translated and arranged for family reading. With explanatory notes, by E. W. Lane Esq. Second edition. illustrated with six hundred woodcuts by Harvey and illuminated Titles by Owen Jones. London. John Murray. 1847. In-8. 3 vol. X et 518; XII et 520; XII et 552.

C'est l'une des deux éditions condamnées par Lane et retirées de la circulation. (N^o 268, 1, VIII.—Burton, 8, 267.)

*** 266.** — Idem. 1850.

C'est la seconde de ces éditions. ⁽¹⁾

267. — The thousand and one nights, commonly called, in England, The Arabian Nights' Entertainments. A new [translation from the Arabic, with copious notes. By Edward William Lane, hon. M. R. S. L, Etc., Author of " the modern Egyptians. „ Illustrated by many hundred engravings on Wood, from Original Designs by William Harvey. A new edition, from a copy annotated by the translator; edited by his nephew, Edward Stanley Poole. In three volumes. Vol. 1. London : John Murray, Albemarle Street. 1859. (imp. Clowes) In-8. XXX, 555 et (1); XII et 578; XII, 703 et (1). 42 s.

C'est la meilleure édition, parce qu'elle reproduit fidèlement l'exemplaire même de Lane avec les additions et les corrections, peu nombreuses d'ailleurs, qu'il y avait faites. Il y a, en outre, quelques additions de Stanley

(¹) Y a-t-il aussi une édition en un volume ? (Voir Burton, 8, 267.)

Poole. Quant à la préface, qui remplace celle de Lane, elle est due à l'éditeur : mais il a conservé les passages les plus intéressants de celle de l'auteur.

La plupart des gravures présentent un grand intérêt, parce qu'on les a composées en s'inspirant de modèles arabes. (Préface, XX-XXI.)

Voici comment Lane explique ce qu'il a fait (Préface, XI et suiv.) : « I have taken as my general standard of the original text the Cairo edition lately printed (1835) ⁽¹⁾; it being greatly superior to the other printed editions, and probably to every manuscript copy. It appears to agree almost exactly with the celebrated Ms. of von Hammer, than which no copy more copious, I believe, exists; and contains all the tales in the old version except those which, as von Hammer says, Galland appears to have taken from other works, Arabic, Persian, and Turkish, in the Royal Library of Paris. The manuscript from which it was printed was carefully collated and corrected by a very learned man, the sheykh 'Abd-Er-Rahmán Es-Saftee Esh-Sharkáwee, who also superintended the progress of the work through the press. But in addition to the value conferred upon it by the corrections of this sheykh, the copy from which the whole of my translation is made, except in a few (XII) instances, possesses an advantage which, I believe, renders it incomparably superior to any other now existing : it has been again revised and corrected, and illustrated with numerous manuscript notes, by a person whom I think I may safely pronounce the first philologist of the first Arab college at the present day, the sheykh Mohammad 'Eiyád Et-Tantáwee, or, more properly, Et-Tanditáee. His notes are chiefly philological, and explanatory of words which do not belong to the classical language... his corrections of the text are numerous... To the pieces of poetry which are interspersed throughout the work he has paid especial attention; not only correcting the errors which he found in them, but also always adding the vowel-points, and generally, commentaries or explanations...

⁽¹⁾ Outre l'édition de 1835 (n° 20 K), Lane a aussi utilisé le premier texte de Calcutta (n° 20 A) et celui de Habicht (n° 20). E. Stanley Poole a comparé la seconde édition de Calcutta (n° 20 B).

Lane indique quand il s'écarte du texte de Bouîlâq; nous n'avons pas vérifié s'il le fait partout.

(XIII) I have thought it right to omit such tales, anecdotes, etc., as are comparatively uninteresting or on any account objectionable... Certain passages which, in the original work, are of an objectionable nature, I have slightly varied; but in doing this, I have been particularly careful to render them so as to be perfectly agreeable with Arab manners and customs.. I... determined to preserve a considerable number of select pieces (of poetry), chosen either for their relative merits or because required by the context. The number of those comprised in the first volume of my translation is nearly half of the number contained in the corresponding portion of the original work; but in several cases I have omitted one or more verses of a piece as unsuitable, or for some other reason; and in a few instances I have given only the first verse or the first couplet... (XIV) To avoid the tedious interruptions which occur in the original at the close of each night, I have divided the translation into chapters, each of which consists of one tale or of two or more tales connected with another, and have merely mentioned the night with which each chapter commences, and that with which it terminates.

C. R. Defrémery, *Journ. asiat.*, 1862, **2**, 385-388 (et à part.)—Gosche, *Jahresb.* 1859-1861, 253.—* *National rev.*, **9**, 44-71.

268. — The thousand and one Nights, commonly called, in England, The Arabian Nights' Entertainments. A new translation from the Arabic, with copious notes. By Edward William Lane, Hon. M. R. S. L., etc. Author of "The modern Egyptians." Illustrated by many hundred engravings on wood, From Original Designs by William Harvey. A new edition, from a copy annotated by the translator; edited by his nephew, Edward Stanley Poole. In three volumes.—Vol. 1. London: (imp. Clowes and Sons) Routledge, Warne, and Routledge, Broadway, Ludgate hill. New-York: 129, Grand Street. M DCCC LXV. Gr. in-8. (in-4.) XXX, 555 et (1); **2**, XII et 578; **3**, XII, 703 et (1).

Reproduction textuelle du n° 267.

* **269.** — The thousand and one Nights. London. 1877. Roy. in-8. 3 vol.

Reproduction textuelle ?

* **270.** — The thousand... Lane. Illustrated... Poole, with preface by Stanley Lane Poole. London, Chatto and Windus, Piccadilly W. 1883. Roy. in-8. 3 vol. XXX et 555; XII et 578; XII et 701. 22 sh. 6 d.

D'après la pagination, ce doit être une reproduction textuelle.

C. R. Athenæum, 1882, 2, 625. ⁽¹⁾

* **271.** — Lane, E. W. Novelle arabe, tradotte da E. Ardib e G. Pardo. Milano. Sonzogno. 1888. In-16. 104. 0.25.

* **272.** — Arabian Society in the middle ages : studies from : " The Thousand and one nights. „ Edited by Stanley Lane Poole. London, Longmans, Green and C^o. 1883. Post. in-8. 1 vol. 296. 6 sh.

Ce sont les notes de Lane sur les Mille et une nuits.

C. R. Academy, 22, 312 et 23, 25. ⁽²⁾

⁽¹⁾ * **270 A.**—Arabian nights' entertainments; or, the thousand and one nights; translated from the original Arabic, with notes explanatory of the text, by Edward William Lane. Philadelphia, Mc Kay. 1894. In-4. 784.

L'édition suivante, qui est antérieure, ne contient-elle que des extraits ?

* Lane. E. W. Stories from the Arabian Nights. Ed. by St. Lane-Poole. New-York. Putnam. 1890. In-8. 3 vol. (C. R. * Westminster rev., 137, 347.)

Y a-t-il une édition américaine en deux volumes ? (Burton, 8, 267.)

* **270 B.**—Thousand and one nights commonly called in England « The Arabian nights entertainments. » Transl. from the Arabic by Edward W. Lane. Reprint of the first edition, with the addition of Aladdin and Ali Baba, taken from another source. London, Bliss. 1895. In-8. 508. 2 sh.

* **270 C.**—Thousand and One Nights; or the Arabian Nights' Entertainments. Translated by E. W. Lane. Introduction by J. Jacobs. Illustrations by F. Brangwyn. London. 1896. Gibbings. Pet. in-8. 6 vol. 15 sh.

C. R. * Athenæum, 1896, 2, 412-413 et 484-485.

⁽²⁾ * **272 A.**—Lane, E. W. Arabian Society... Poole. New-York, Scribner and Welford. In-12. 283. 2 dol. 40 c.

* **273.** — (Thomée, Tusen och En Natt, n° 179.) Supplement-Band, Innehållande E. W. Lane's Kommentarie, atskilliga af Lane utslutna Sagor, samt Förord af H. G. Lindgren, professor och etc. Stockholm, Thimgren (O. H. Klemmings förl.) 1856. In-8. 1 vol. 287 et 2. 2 rdr. 32 sk.

— Supplement-Band, 2. Innehållande utdrag ur E. W. Lane's Commentarie. Stockholm, Thimgren. 1857. In-16. 52. (¹)

LOISELEUR DESLONGCHAMPS.

274. — Les Mille et une nuits, contes arabes, traduits en français par Galland. Nouvelle édition, augmentée de plusieurs contes, et accompagnée de notes et d'un essai historique sur les Mille et une nuits, par A. LOISELEUR DESLONGCHAMPS; publiée sous la direction de M. Aimé Martin. Paris. (imp. Desrez) Auguste Desrez, imprimeur-éditeur, 50, rue Neuve-des-petits-champs. M DCCC XXXVIII. Gr. in-8 à 2 colonnes, XLIII, (1) 755 et (1). 10 f. (Panthéon littéraire. Littérature orientale. Romans.)

Cette édition du texte de Galland se recommande par les notes et l'essai de Loiseleur; le texte a été revu sur les manuscrits de Galland.

Les contes supplémentaires occupent les p. 667-753. " Le premier conte le Calife voleur est tiré de la continuation des 1001 nuits par Chavis et Cazotte... tous les autres sont empruntés au supplément publié par Jonathan Scott. „ (p. 667.)

Cfr. n° 11.

275. — Les Mille et une nuits.... Paris (imp. Cochet, Meaux) lib. Delagrave. 1880... 7 f. 50.

C'est le n° 274, avec un titre nouveau.

Y a-t il eu, comme pour les Mille et un jours (n° 318), une autre réédition de ce genre vers 1842 ?

(¹) Emprunts à Lane, n° 258, etc.

On a vu au n° 20 KK qu'il y a une traduction de Lane en bengali.

MARDRUS.

276. — Le livre des Mille nuits et une nuit traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J. C. MARDRUS Tome premier Histoires du roi Schahriar et de son frère le roi Schahzaman, — du marchand avec l'éfrit, — du pêcheur avec l'éfrit, — du portefaix avec les jeunes filles, — de la femme coupée, des trois pommes, et du nègre Rihan, — du vizir Noureddine, de son frère le vizir Chamseddine et de Hassan Badreddine. R B Paris (imp. Majesté... Mellottée, Châteauroux) édition de la Revue blanche 23, Boulevard des Italiens, 23 1899. In-8. XXIII, (5), 351 et (1). 7 f.

Il y a 25 exemplaires sur japon impérial et 75 exemplaires sur hollande.
— Ce volume a eu, en 1899, une deuxième et une troisième édition.

— Le livre... Tome II Histoire du bossu avec le tailleur, le courtier chrétien, l'intendant du roi et le médecin juif, et aventures du barbier de Bagdad et de ses six frères. — Histoire de Douce-amie et d'Alinour. — Histoire de Ghanem Ben-Ayoub et de sa sœur Fetnah. R B... 1900. 370 et (2).

— Le livre... Tome III Histoire du roi Omar al Neman et de ses deux fils merveilleux Scharkan et Daoul'makan, — où sont incluses les paroles sur les trois portes, la mort du roi Omar, les paroles admirables des adolescentes et de la vieille, l'histoire du monastère, l'histoire d'Aziz et Aziza et du beau prince Diadème. — R B... 1900. 315 et (5).

— Le livre... Tome IV Fin de l'histoire du roi Omar al-Néman, où sont incluses l'histoire du bel Aziz, l'histoire de la princesse Donia et du beau prince Diadème et les aventures de Kanmakan, fils de Daoul'makan. — Histoire charmante des animaux et des oiseaux. — Histoire d'Ali ben-Bekar et de la belle Scham-sennahar. R B... 1900. 335 et (1).

“ Le lecteur y trouvera le mot à mot pur, inflexible. Le texte arabe a simplement changé de caractères : ici il est en caractères français, voilà tout. „ (1, IX.)

“ Cette traduction, le Dr J. C. Mardrus l’a exécutée sur l’édition égyptienne de Boulak, qui lui a paru la plus riche en expressions de pur terroir arabe et, à différents points de vue, la plus parfaite (quoi qu’en ait pu penser Burton). Elle est, en outre, la plus concise. Mais il ne s’en est pas uniquement contenté, ayant puisé, pour certains détails, dans l’édition Mac Noghten (sic), dans celle de Breslau et surtout dans les différents manuscrits. Elle comprend seize volumes in-8° carré, dont trois volumes paraîtront chaque année. „ (1, XIV.)

“ Pour ma traduction je me suis servi, comme l’indique déjà la préface de mon ouvrage, de toutes les éditions arabes connues, que j’ai contrôlées les unes par les autres, et des manuscrits. (Je juge inutile de les citer ici.) Je me suis guidé surtout sur un manuscrit arabe de la fin du XVII^e siècle. Ce manuscrit est le plus complet et le mieux conservé que je connaisse, et c’est lui-même que divers orientalistes s’imaginent perdu et que j’ai la chance et la joie de posséder personnellement. C’est sur ce manuscrit même qu’a été exécutée la fameuse édition arabe imprimée à Boulaq et répandue dans tout le monde oriental.

„ Les sources et les origines des *Mille Nuits et une Nuit* ont déjà été amplement indiquées par divers arabisants, et tout dernièrement encore par l’excellent orientaliste, à l’érudition élégante, M. Alexandre Ular, dans l’admirable étude qu’il a consacrée à mon ouvrage. Egalemeut, dans la préface de mon premier volume, il y a, à ce sujet des indications suffisantes pour les lettrés.

„ D’ailleurs, je me réserve, une fois mon ouvrage publié, de faire paraître une vue d’ensemble sur les *Mille Nuits et une Nuit* en un volume pesant, documenté et suffisamment indigeste pour faire le bonheur des vénérables savants.

„ Mais que l’on sache bien, une fois pour toutes, que jamais je ne consentirai à alourdir de notes prétendues scientifiques le corps même d’un ouvrage qui, dans mon esprit, est surtout destiné aux lettrés et aux artistes.

„ On constatera, d’autre part, que je me suis fait une règle de ne jamais faire intervenir ma personnalité de traducteur pour expliquer les passages érotiques à tournure hétéroclite. „ (Revue encyclop. Larousse, 10, 116.)

C. R. Rev. pol. et littér., 1899, 1, 512 et 640; 2, 576; 1900, 1, 30-31.— A. Ular, Rev. blanche, 19, 161-174. (Rev. encyclop. Larousse, 17 juin 1899.)

— * A. Brisson, *Annales pol. et litt.*, 10 septembre 1899 (Dans le même numéro, le conte du premier cheickh.) — H. Bordeaux, *Rev. hebdomadaire*, 14 octobre 1899, 271-283. — * *L'art moderne*, 3 septembre 1899. — Blochet, n° 19 Q, 7. — Mardrus, *Rev. encyclop. Larousse*, 10, 116. — P. D., *Rev. bibliog. belge*, 11, 715. — Luzac's orient. list, 11, 7. — *Rev. de Paris*, 1 novembre 1899, couverture.

MEW.

* 277. — Some Unedited tales from the " Arabian Nights „ by James MEW.

Dans *Tinsley's Magazine*, mars 1882, n° 176. (¹)

PAYNE.

* 278. — Spécimens de la traduction de Payne.

Dans *New quarterly magazine*, janvier-avril 1879.

C. R. Reg. Stuart Poole, *Academy*, 15, 369-370.

* 279. — The book of the Thousand Nights and One Night : now first completely done into English prose and verse, from the original Arabic by John PAYNE (Author of " The Masque of Shadows „ " Intaglious : Sonnets. „ " Songs of Life and Death, „ " Lautrec, „ " The Poems of Master Francis Villon of Paris. „ " New Poems, „ etc., etc.) in nine volumes. London. 1882-1884. Printed for the Villon Society by private subscription

(¹) * 277 A.—New Arabian Tales.

Dans *The foreign quarterly review*, n° 28.

Athenæum, 1834, 878.

and private circulation only. In-8. 9 volumes. 1882, **1**, XII et 395; **2**, 372; 1883, **3**, VIII et 371; **4**, VIII et 378; **5**, VII et 346; **6**, VIII et 364; 1884, **7**, 335; **8**, VIII et 355; **9**, VI et 392.

— Villon Society's Tales from the Arabic of the Breslau and Calcutta (1814-1818) editions of the Book of the Thousand and One Nights not occurring in the other printed texts of the work, now first done into English by John Payne. London. 1884. In-8. 3 vol.

— Un 13^e volume a paru en 1889 sous le titre de : *Alaeddin and the Enchanted Lamp; Zein ul Asnam and the king of the Jinn*; two stories done into English from the recently discovered Arabic text by John Payne. XXXI et 250.

Tiré à 500 exemplaires; les Tales à 800, dont 50 sur grand papier. La traduction des 9 premiers volumes est faite sur le texte de Macnaghten (n^o 20 B), complété par ceux de Boûlâq et de Breslau et, à l'occasion, par celui de la première édition de Calcutta (n^o 20 A.)

BURTON a aidé à corriger les feuilles.— Pour le contenu, voir Burton, **8**, 228 et suiv.

C. R. Academy, **20**, 403, 421, 437-438 et 457; **24**, 348; **31**, 254.— Athenæum, 1886, **2**, 274.—Edinb. rev., **164**, 176-179 et 185.— Burton, **1**, XIX, XX et XXII; **8**, 151, 196 et 267-268; **9**, IX; **12**, 205-206, 225, 239, 244, 247-249 et 253.—Oestrup, 141-142.—Basset, Rapport sur les études berbères, etc (1891), 36. (1)

DON PEDRO.

*** 280.** — Sur la traduction projetée de Don Pedro, voir p. 52.

(1) *** 279 A.**—The book... English by Payne; with 21 eaux-fortes by Ad. Lalauze. New-York, Worthington. 1885. In-8. **1** et **2**. (Doit avoir 9 volumes.)

RASMUSSEN.

* **281.** — Tusende og een Nat, oversat af det Arabiske Sprog efter den for forste Gang, i Calcutta, tryckte arabiske Text ved Dr. Jens Lassen RASMUSSEN... Kjöbenhavn. 1824. In-8. 4 vol. 1. 1824. 248. 2... 3... 4...

C'est la traduction du premier texte de Calcutta (n° 20 A).

C. R. (Hartmann), *Hermes*, **33**, 326-327.—Leipz. Litz., 1825, 737.—
C. M., *Bull. des sc. hist. de Férussac*, **3**, 107. ⁽¹⁾

REINHARDT.

* **282.** — Tausend und eine Nacht. Nachtrag. Eine Sammlung morgenländischer Erzählungen aus einer arabischen Handschrift übersetzt von A. REINHARDT. Jena, Hochhausen. 1840. Gr. in-12. 10 feuilles 1/2. 16 g.

Aussi sous le titre : Morgenländische Lebensbilder, eine Sammlung, etc.

Ce sont seize histoires des Mille et une nuits, qu'on trouve déjà dans Lane.

C. R. v. Hammer, (*Wiener*) *Jahrbb.*, **97**, 102—Pertsch, *Ms. de Gotha*, **4**, 419.

DE SACY.

283. — Il n'y a pas d'édition de de Sacy.

Parce qu'il a plu à un éditeur, Bourdin (nos 39 et suiv.), de reproduire en tête d'une édition de Galland l'une des dissertations de de Sacy, Burton s'est cru le droit d'attribuer cette édition à de Sacy et de lui adresser des critiques (1, XXIII; 8, 71, 76, 99, 104 et 237; 12, 237.)

⁽¹⁾ Rasmussen avait déjà publié en 1816, dans un journal danois, des traductions d'histoires et de contes arabes.

Ces critiques tombent donc à faux; et elles tomberaient encore à faux même si de Sacy était responsable de l'édition de 1838. Le titre dit, en effet, seulement qu'elle est « revue et corrigée sur l'édition princeps de 1704. » Burton n'aura probablement pas lu ce titre ou, ne sachant pas assez le français, aura compris que les mots en question veulent dire « revue et corrigée d'après le texte arabe. »

Rappelons, à ce propos, que de Sacy, qui a eu l'occasion de critiquer, tout ce qui a paru relativement aux Arabes, etc. pendant sa longue carrière, n'a jamais eu un mot désobligeant pour qui que soit, malgré son écrasante supériorité. Il est donc permis de protester contre les procédés aussi antiscientifiques que peu courtois de Burton à son égard.

SCOTT. (1)

284. — The Arabian Nights entertainments, carefully revised, and occasionally corrected from the Arabic. To which is added, a selection of new tales, Now first translated from the Arabic Originals. Also, an introduction and notes, illustrative of the Religion, Manners and customs, of the Mahummedans. By Jonathan SCOTT, L. L. D. Oxford. Late Oriental Professor at the Royal Military, and East India Colleges, etc. etc. in six volumes. Vol. 1. London : (imp. Davison) Printed for Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, Paternoster-Row. 1811. In-12. XVI, (2), LXXXVIII, 341 et (3); 2, (4), 447 et (1); 3, (4), 446 et (2); 4, (4), 398 et (2); 5, (4) et 412; 6, 432.

(1). Scott avait publié, avant son édition des Mille et une nuits, l'ouvrage suivant :

Tales, Anecdotes and Letters. Translated from the Arabic and Persian. By Jonathan SCOTT. Shrewsbury 1800. In-8.

En partie d'après le manuscrit Anderson.— Cfr. Mss. de Berlin, 4, 984, n° 1283.

C. R. Gött. gel. Anz., 1801, 990-992.— Eichhorn, Repertorium, 10, 954.— (Hartmann), Hermes, 34, 268-269.— Burton, 8, 262.

Il y a des exemplaires post — 8° avec gravures de Smirke et la table du manuscrit (Burton, 8, 262); d'autres, demi octavo, avec gravures

Les cinq premiers volumes donnent la traduction de Galland mise en anglais par Beaumont, mais révisée et expurgée. Le sixième renferme les nouvelles histoires.

On peut voir aux noms de Destains (n° 236), Gauttier (n° 245), Habicht (n° 248), Hanley (n° 258), Kirby (n° 261) et Loiseleur (n° 274) les nombreux emprunts faits à ce sixième volume.

Mais les éditions anglaises ultérieures de Scott n'ont plus reproduit les contes de ce sixième volume. (Burton, 8, 262-263 et 11, 149.)

C. R. (Hartmann), *Hermes*, 34, 266-268. — Loiseleur (n° 274), XXXII. — *Edinb. rev.*, 164, 170. — Burton, 1, XX-XXI; 8, 97, 100 et 262-264; 10, 347-348; 11, 147-149, 150 et 151; 12, 221.

*** 285.** — *The Thousand and One Nights, The Arabian Nights' Entertainments. with and introduction illustrative of the Religion, Manners, and Customs of the Mohammedans, by Jonathan Scott, L. L. D. Oxford. With Nineteen original Etchings by Ad. Lalauze. London, J. C. Nimmo and Bain. 1883. (Ballantyne Press.) Post. 8. 4 vol. XII et 327; 408; 408; 407. 30 s.*

Quelques exemplaires sur « superfine medium 8° laid paper. »

C. R. Trübner's Rec., n. s., 3, 120. — * *Saturday rev.*, 4 novembre 1882. — Burton, 8, 263 et 12, 241.

*** 286.** — *The Arabian Nights' Entertainments. A new edition, revised, with notes, by the Rev. Geo. Fyler Townsend, M. A., Incumbent of S^t Michael's, Burleigh Street, With Sixteen illustrations by Houghton, Dalziel, etc. London, Frederick Warne and C^o. 1866. In-8. VIII et 632.*

C. R. *Athenæum*, 1865, 2, 573. — Burton, 8, 97.

287. — *The Arabian... Burleigh Street. (Vignette.) London : Frederick Warne and Co., Bedford Street, Covent garden. 1869. Pet. in-8. VIII et 632. (The Chandos Classics.)*

Sans gravures.

* **288.** — The Arabian Nights' Entertainments revised by the Rev. G. Fyler Townsend. London, Warne. 1874. (1875?)

* **289.** — Bell's Reading Books. Selections from " the Arabian Nights „ by George C. Baskett. London. 1885. Ill.

Abrégé de Scott.

C. R. Academy, **28**, 85. (¹)

TORRENS.

* **290.** — The Book of the Thousand Nights and One Night from the Arabic of the Egyptian MS. as edited by W^m Hay Macnaughten (sic), Esq. B. C. S. Done into English by Henry TORRENS B. C. S. B. A. and of the Inner Temple. Volume 1. Calcutta. W. Thacker and C^o S^t Andrews Library. London W^m H. Allen and C^o 1838. In-4. VIII, 492 et XLVIII p. de notes.

(¹) * **289 A.**—The Arabian Nights Entertainments. Ill. by S. L. Wood from the text of Jonathan Scott. London, Pickering. 1890. In-12. 4 vol. (aldine edit.) 24 s.

C. R. * Saturd. rev., 13 déc. 1890, 688.

* **289 B.**—Alif Leila we Leila : The Arabian Nights entertainments, based upon the text of Jon. Scott, with introduction by W. E. Griffis. Boston. 1891. In-12. 4 vol. with more than 40 fullpage illust. 30 s.

* **289 C.**—Arabian Nights' Entertainments : consisting of one thousand and one Stories : related by the Sultanness of the Indies, etc. Translated from the Arabian Manuscript into French by M. Galland, of the royal Academy of Paris, from which this translation is taken. Vol. 1. 2 and 3. Cooke's edition. Embellished with superb Engravings. London : printed for C. Cooke. In-12. sans d. (avant 1828).

Hartmann (Hermes, **30**, 157) dit que cette édition concorde avec Scott; elle ne contient pas les contes nouveaux.

Cfr. n° 20 Y.

Aussi sous le titre de : *First Fifty Arabian Nights, with Poetry* by Henri Torrens. London, Allen and C^o. 1839. In-8.

Cette traduction est faite sur le second texte de Calcutta (n^o 20 B.); mais elle n'a pas été achevée et ne contient que les 50 premières nuits.

C. R. (Falconer), Athenæum, 1839, 773-775. — * London a. Westm. rev., n^o 64. — * Asiatic journal, 30, 69. — * Foreign quart. rev., 24, 139 et suiv. — Lane (n^o 268), 3, 685. — Edinb. rev., 164, 171 et 180. — Burton, 1, XXI et XXIII et 12, 205, 224, 248 et 253.

WAIT.

* 291. — Parmi les ouvrages sous presse à Londres et à Edimbourg, le *Journal général de la littérature étrangère*, 1825, 154 cite les Mille et une Nuits, traduites d'après les manuscrits arabes qui se trouvent dans la bibliothèque publique de Cambridge par le D^r WAIT.

WEIL.

* 292. — Tausend und Eine Nacht. Arabische Erzählungen. Zum ersten Male a. d. arab. Urtext treu übersetzt von Gustav WEIL. Herausgegeben und mit einer Vorhalle von A. Lewald. Mit 2000 Bild. u. Vign. v. F. Gross (in Holzschn.) Stuttgart (Pforzheim) (Scheible, Rieger und Sattler.) 1837-1841. Pet. in-4. 4 vol. 478 livraisons d'une feuille chacune. 60 m.

Malgré ce que dit Lewald, le texte suivi par Weil est celui de l'édition de Habicht pour les 600 premières nuits; pour le reste, celui d'un manuscrit de Gotha.

Par suite de difficultés avec les éditeurs, ce n'est pas la traduction de Weil qu'on a imprimée depuis la 78^e livraison du tome 1 jusqu'à la fin de l'histoire d'Ali Chodja (tome 3). La traduction de Weil reprend alors, mais elle est plus libre. (Voir les explications de Weil données au tome 4.)

Au tome 4, des histoires non encore traduites, tirées du manuscrit de Gotha.

C. R. Weil, Heidelb. Jahrb., 1837, 614; 1839, 468-482; 1842, 715-718. — Voir aussi la préface du n° 294. — * Fleischer (Hall.) Allg. Litz., Ergänz., nos 15 et suiv. — * Foreign quart. rev., 24, 139 et suiv. — Burton, 8, 74-75, 103-104 et 264-265. — Oestrup, 145.

* **293.** — Tausend und Eine Nacht. Pforzheim. 1842. In-8. 4 vol. (160 Holzschn.)

* **294.** — Tausend und Eine Nacht. Arabische Erzählungen. Zum Erstenmale a. d. Urtext vollständig und treu übersetzt von Gustav Weil. Dritte, vollständig umgearb., mit Anmerkungen und mit einer Einleitung versehene Auflage. Mit mehreren hundert Illust. in feinstem Holzschnitt. Stuttgart, Rieger'sche Verlagshandlung. 1866-1867. Gr. in-8. 4 vol. (40 livr.) 411; 432; 448; 370.

Cette édition, dont les suivantes sont la reproduction, est la seule qu'avoue l'auteur. Il l'a corrigée sur le texte en comparant aussi le texte de Habicht et celui de Boulàq. Il n'a pu changer que peu de chose aux douze histoires du 3^e volume qui vont de Zaïn alasnâm jusqu'aux sœurs jalouses, parce qu'il n'en avait pas le texte. Il a supprimé quelques histoires n'appartenant pas aux Mille et une nuits; toutes les autres ont été remaniées ou traduites à nouveau.

* **295.** — Tausend... 4^{te} vollständig... 1871-1872. Gr. in-8. 4 vol. (25 livr.) 414; 431; 440; XI et 368 (Mit eingedr. Holzschn. und einer Holzschn. taf.) (1)

(1) **295 A.** — Tausend und Eine Nacht. Arabische Erzählungen. Zum erstenmale aus dem Urtext vollständig und treu übersetzt von Dr Gustav Weil, ordentlichem Professor der morgenländischen Sprachen an der Universität Heidelberg. Dritter Abdruck der dritten vollständig umgearbeiteten, mit Anmerkungen und mit einer Einleitung versehenen Auflage. Erster Band. Mit 200 Illustrationen. Stuttgart. Rieger'sche Verlagsbuchhandlung. 1889. In-4° (Imp. Stuttgarter Vereins-Buchdruckerei.)

* **296.** — Las mil y una noches, cuentos árabes, edicion ilustrada con 1,600 dibujos de los mejores artistas europeos, traducidas en aleman del texto árabe genuino, por Gustavo Weil, con anotaciones del mismo y una introduccion del baron Silvestre de Sacy, y vertidas del aleman al castellano por los mismos editores. Barcelona, 1841, imp. de A. Bergnes. Madrid, lib. de Boix. Cuatro tomos en-4°, con grabs. en el texto.

* **297.** — Las... árabes. Nueva edicion... al castellano. Barcelona, 1848, imp. de J. Oliveres ed. Madrid, lib. de la Publicidad. 4 tomos en-4° mayor.

* **298.** — Las... artistas. Traducidas... castellano por los mismos eds. Barcelona, 1858-1859, imp. y lib. de J. Oliveres, ed. Madrid, lib. de A. San Martin. 4 tomos en-4° mayor con grab. en el texto. 424; 412; 394; 366.

* **299.** — Las... árabes, traducidas... Weill... castellano por una sociedad de literatos. Nueva edicion, adornada con muchas laminas de los mejores artistas. Paris (imp. P. Dupont.) lib. Garnier frères. 1873. Gr. in-8. VIII et 1040.

* **300.** — Las... del texto árabe genuino, por Gustavo Weil, con anotaciones del mismo y una introducción del barón Silvestre de Sacy, traducidos al castellano por una sociedad de literatos. Nueva edición completa, ilustrada con un grán numero de viñetas y láminas de los mejores artistas. Paris, Garnier frères, 1884. In-4°. 1 vol. 20 f.

Frontispice, (2), VIII, 5-408.— Frontispice, (2), et 5-412; 182 illust. — Frontispice, (2), 421 et (3); 168 illust.— Frontispice, (2), 5-362; 168 illust. 14 m.; relié, 20.

* **295 B.**— 1^{ter} Abdruck der 3^{ten} Auflage. Bonn. Verlag von Emil Strauss. 1897.

* **301.** — Tusen och en natt, från urtexten för första gången fullständigt återgifven på tyska af G. Weil. Svensk öfv. af Turdus Merula (von Quanten.) Med flera hundra i texten intryckta illust. Stockholm, P. A. Huldbergs bokförlagsaktieb. In-8. 4 vol. **1. 2. 3.** 1876. 453. **4.** 381.

* **302.** — Tausend und eine Nacht. Für die Jugend bearbeitet von C. F. Lauckhard. Nach des Verfassers Tode vollendet und herausgegeben von Fr. Hofmann. Mit 60 in den Text gedruckten Holzschnitten nach Zeichnungen von Wold. Friedrich, E. Ilau und Geo. Urlaub und 4 Buntdruck Bildern. Leipzig, E. J. Günther. 1878. In-8. VIII et 344. 3 m.

D'après la traduction de Weil. Tiré à 5000 exemplaires, ainsi que les éditions 2, 3, 4 et 5.

* **303.** — Tausend... mit 70... Bildern. 2^{te} vermehrte Auflage. Leipzig. (E. J. Günther's Nachf.) Abel. 1879. In-8. VIII et 349. 3 m.

* **304.** — Tausend... 3^{te} vermehrte Auflage. Leipzig. E. J. Günther's Nachf. 1880. In-8. VIII et 349. 3 m.

Cette édition est stéréotypée, comme les éditions 4, 5 et 6.

* **305.** — Tausend... 4^{te} verm. Aufl. Leipzig. Abel 1882. In-8. VIII et 349. 3 m.

* **306.** — Tausend... 5^{te} ... 1885. (1)

Couverture illustrée.

(1) **306 A.**—Tausend und eine Nacht. Für die Jugend bearbeitet von C. F. Lauckhard, Grossherzoglich Sächsischem Oberschulrath. Nach des Verfassers Tode vollendet und herausgegeben von Dr Friedrich Hofmann. Mit 70 in den Text gedruckten Holzschnitten nach Zeichnungen von W. Friedrich, E. Ilau und Georg Urlaub und 4 Buntdruckbildern. Sechste vermehrte Auflage. Leipzig, (imp. Metzger und Wittig.) Verlag von Ambr. Abel. (1886.) In-8. VIII, 349 et (1).

Couverture illustrée. Tiré à 10000 exemplaires.

1. Einleitung. 2. Der Kaufmann und der Geist. 3. Der Fischer und der Geist. 4. Alaeddin. (Zwei Abenteuer des Chalifen Harun Arraschid :) 5. Der blinde Abdallah. 6. Hasan der Seiler. 7. Ali Baba und die vierzig Räuber. 8. Das Zauberpferd. 9. Der Prinz Zeyn-Alasnam und der König der Geister. 10. Der arme Fischer und der Beherrscher der Gläubigen. 11. Geschichte des Abu-Saber. 12. Hasan von Bassrah und die Prinzessinen von den Inseln Wack-Wack. 13. Das Amulet. 14. Sindbad der Seefahrer. 15. Der träge Abu Muhamed. 16. Die zwei neidischen Schwestern. 17. Der Kaufmann und sein Sohn. 18. Geschichte Alis des Egypters. 19. Der König Bikherd. 20. Ali Schir. 21. Die Stadt von Messing. 22. Der Bucklige. 23. Padmanaba und Hasan. 24. Schicksale eines Kaufmanns. 25. Der Gast. 26. Der König Ibrahim. 27. Ali Chodjah. 28. Geschichte des falschen Chalifen. 29. Die drei Kalender. 30. Chodadad und seine Brüder. 31. König Seherman von Persien und die Prinzessin Gülnar vom Meere. 32. Bacht Saman. 33. Die Bohnen. 34. Der Eselstreiber und der Dieb.

* 306 B.—Tausend... 7te Auflage... 1888.

C. R. Gittée, Volkskunde (Gand), 1, 61.

Autres collections analogues.

LES CENT NUTTS. (1)

307. — Contes arabes extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale par Florence GROFF Élève à l'École des Langues Orientales vivantes. (Fleuron.) Paris Ernest Leroux, Éditeur Libraire de la Société Asiatique de l'École des Langues Orientales vivantes, etc. 28, Rue Bonaparte. 28 1888 Paris. — Imp. Hamelin. Gr. in-8. (6) de texte français et anglais et (1), 78 et (1)'de texte arabe.

Par suite d'une erreur de mise en pages, on a la série suivante : 40, 45, 46, 43, 44, 41, 42.

On trouvera aux endroits convenables la mention des fragments de texte publiés (par Houdas) ou des traductions partielles (Gaudefroy-Demonbynes, Basset).

C. R. Basset, *Rev. des trad. pop.*, 3, 561-567.

308. — Les cent nuits et le Kitab ech Chelh'a. Par René BASSET.

Dans *Rev. des trad. pop.*, 6, 449-458.

Traduction berbère des Cent nuits.

(1) S'agit-il de nos Cent nuits au n° 11289 de H. Halfa (éd. Flügel, 5, 356) ?

* **309.** — Les Mille et un jours, contes persans, turcs et chinois, traduits par Petis de Lacroix, Cardonne, Cazotte, etc.; augmentés de nouveaux contes traduits de l'arabe par M. SAINTE-CROIX PAJOT. Paris (imp. Lacrampe) Pourrat, rue Jacob, 26. 1843. In-8. 2 vol. avec vignettes.

C. R. Brivois, Bibliog. des ouvrages illustrés du XIX^e siècle, 279.

310. — Les Mille et un jours Contes Persans, Turcs et Chinois traduits par Petit de la Croix, Cardonne, Caylus, etc. augmentés de nouveaux contes traduits de l'arabe par M. SAINTE-CROIX AJPOT Membre de la Société orientale Edition illustrée (Fleuron) Paris (imp. Giroux et Vialat, Lagny) Pourrat frères, libraires-éditeurs rue Jacob, 26. (1848). Gr. in-8. (in-4). 436. Titre or et bleu; nombreuses vignettes.

Les nouveaux contes sont traduits des *Cent et une nuits*.

Ajpot est une faute d'impression par Pajot.

* **311.** — The thousand and one days : a Companion to the Arabian Nights; with Introduction. By Miss PARDOE (¹). London. Lay. 1857. In-8. Woodcuts.

Traduction plus ou moins complète de Pajot.

C. R. Athenæum, 1857, 1587.—Burton, 12, 295. (²)

(¹) Est-ce à cet auteur qu'on doit *Der Roman des Harems* que la Bibliographie für Deutschland, Annonces, 1839, 161 dit être une imitation égale aux Mille et une nuits?

(²) Le nom de Pajot figure aussi dans la traduction espagnole du n° 331.

LES MILLE ET UN JOURS. ⁽¹⁾

312. — Les Mille et un jours, contes orientaux traduits du turc, du persan et de l'arabe, par PETIS-DE-LA CROIX, Galland, Cardonne, Chawis et Cazotte, etc., Avec une Notice, par M. Collin de Plancy, ornés de dix belles gravures, Dessinées et Gravées par nos premiers Artistes. Tome premier. Paris, (imp. Dondey-Dupré) chez Rapilly, libraire-éditeur, Passage des panoramas, n° 43. **1826.** In-8. (4), VIII et 398 ; **2**, (3), 243 et (1) ; **3**, (4) et 452 ; **4**, (4) et 470 ; **5**, (4) et 468.

Comme le titre le montre, cette édition comprend, outre les Mille et un jours, des contes extraits de Galland, de Cardonne et de Chavis et Cazotte.—Il y a des exemplaires velin, figures doubles.

On sait que Lesage a revu le recueil pour le style. ⁽²⁾

⁽¹⁾ Bibliographies antérieures :

Grasse, Trésor, **4**, 525.

BRUNET, 5^e édition, s. v°, 1717.

D'I*** (DEVILLE), Bibliothèque des ouvrages relatifs à l'amour, **5**, 79.

⁽²⁾ La collection des Mille et un jours, intéressante sous plus d'un rapport, n'a guère été étudiée jusqu'à ce jour ; ce qu'on en a dit se réduit à peu de chose.

« Nous devons ces contes, dit la préface de la première édition, au célèbre Dervis Moclès, que la Perse met au nombre de ses grands personnages. Il était chef des sofis d'Ispahan et il avait douze disciples qui portaient de longues robes de laine blanche. Les grands et le peuple avaient pour lui une vénération singulière à cause qu'il était de la race de Mahomet et ils le craignaient parce qu'il passait pour un savant cabaliste. Le roi Schah-Soliman même le respectait à un point que si par hasard il le rencontrait sur son passage, ce prince descendait aussitôt de cheval et lui allait baiser les étriers.

» Moclès étant fort jeune s'avisa de traduire en persan des comédies indiennes, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, et dont on voit à la bibliothèque du roi une traduction turque sous le titre de *Alfarage Bada Alschidda*, ce qui signifie « la joie après l'affliction. » Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela *Hezaryek-Rouz*, c'est-à-dire *Mille et un jours*. Il confia son manuscrit au sieur Pétis de La Croix, qui était en liaison d'amitié avec lui à Ispahan en 1675, et même il lui permit d'en prendre une copie.

» Il semble que les *Mille et un jours* ne soient rien autre chose qu'une imitation des *Mille et une nuits*... Il est à croire que l'un de ces ouvrages a donné l'occasion de faire l'autre; mais comme il n'y a point d'époque aux contes arabes, on ne saurait dire s'ils ont été faits avant ou après les contes persans. »

Dans les * Oriental Collections de 1797, n° III, on demande ce qu'il y a de vrai dans ces renseignements.

v. Hammer, faisant dans le Fundgruben le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Vienne, parle de quatre ouvrages ayant le titre de al farag ba'da alsidda et ajoute : « nullum horum quatuor operum, nobis hucusque cognitorum continet fabulas a Petit de la Croix sub nomine 1001 dierum vulgatas, quas hoc titulo inscriptas affirmat; et quas donec textum originalem alicubi existere nobis non constabit, apocryphas ab autore solummodo ex variis fontibus congestas, aut in imitationem 1001 noctium compositas fuisse, censemus. » (2, 306, n° 171. Cfr. (Wiener) Jahrb., 6, 237, note et 90, 43.) La préface du n° 312, 1, II-III, répète encore que v. Hammer (ainsi que Spencer Smithe) croit que c'est une imposture littéraire; que ces contes n'existent ni en persan ni en arabe, mais qu'ils sont pris en partie d'un livre de contes turcs et en partie forgés par Pétis de la Croix. Cfr. encore Dunlop-Liebrecht, 413 et 519.

Loiseleur-Deslongchamps (n° 318, 2) s'explique un peu plus longuement : « Dans sa préface, l'orientaliste déclare que l'original persan des *Mille et un jours* (*Hezaryek-Rouz*) était l'ouvrage d'un derviche d'Ispahan nommé Moclès. Malheureusement, le précieux manuscrit donné au voyageur par le derviche persan ne s'étant jamais retrouvé, on est fondé à regarder comme une fable l'histoire de la communication de l'*Hezaryek-Rouz*, et ce qui doit en outre la rendre fort suspecte, c'est que Pétis, qui parle du derviche Moclès dans son journal, n'y fait mention en aucune manière des *Mille et un jours*. Mais de ce que le titre et l'arrangement des contes

persans ont pu être inventés par l'orientaliste et par le spirituel écrivain qu'il avait choisi pour collaborateur, il n'en résulte nullement que ces contes soient également controuvés. Je crois bien que Lesage a pu de temps à autre s'abandonner à son imagination et introduire dans le récit quelques détails étrangers au canevas qu'il avait sous les yeux et qu'il s'était chargé de broder, mais il est certain que les contes que renferme le recueil des *Mille et un jours* sont extraits de manuscrits en langue persane ou en langue turque.

» La plupart de ces contes se retrouvent dans le roman turc intitulé *Alfarage Bada Alschidda*, que Pétis indique comme ayant servi au derviche Moclès, et dont il existe au département des manuscrits de la bibliothèque du roi des traductions partielles composées par des *jeunes de langue*; d'autres contes se retrouvent dans un recueil en langue persane, ainsi que M. Reinaud a eu l'occasion de le reconnaître (n° 181 du *Supplément persan*); plusieurs enfin ont une origine indienne bien constatée, ainsi qu'on le verra dans les notes. L'authenticité de ces charmants récits ne peut donc pas être révoquée en doute. »

Mais ces considérations n'ont pas convaincu le rédacteur du Catalogue des livres de M. James de Rothschild :

« Il n'existe, dit-il, ni dans la littérature persane, ni dans la littérature arabe, de recueil intitulé les *Mille et un jours*. Pétis de La Croix imagina ce titre pour donner un pendant aux *Mille et une Nuits*, dont le succès était alors récent; mais les contes qu'il a publiés ont été empruntés à divers auteurs, et il est même probable qu'ils sont en partie de sa composition. » (2, 290.)

Avis de Burton, 8, 150-151 et de Kirby, *ibid.*, 271-272.— Voir aussi Pertsch, Man. de Berlin, 6, 448-449 et 583.

APPRÉCIATION.

Beaucoup de personnes préfèrent encore actuellement les *Mille et un jours* aux Mille et une nuits. (La Harpe, Lycée, 6, 356-358; cfr. Caussin, n° 233, 8, XVIII et suiv.; Habicht, n° 253, 13, VIII et suiv.— Hartmann, Perlenschnur, XXI-XXIII.— Histoire litt. de la France, 23, 78, 141 et 129.)

Cette opinion est ancienne et remonte à Nicéron, qui dit que les *Mille et un jours* lui semblent « bien plus ingénieux et plus vraisemblables, quoique le merveilleux y règne aussi quelquefois, suivant le goût des orientaux. » (Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, 6, 193.)

Avis de Burton, 10, 348.

AL FARAG BA'DA ALSIDDA.

Il y aurait lieu d'examiner les différents ouvrages portant ce titre. (Voir H. Halfa, édit. Flügel, 4, 410-411.)

Pertsch, Man. de Gotha, 4, 421-422 et 5, 56 et Dozy, Man. de Leide, 1, 213-216 (2^e édition, 1, 254-257), ainsi que les manuscrits que citent ces deux auteurs.

Il faut ajouter : Man. de Paris, 605, nos 3483, 3484, 3485 et 3486, 1^o et 3^o. — Alger, 539-540. — Bibl. Lindesiana, 28, 95 et 224. — Constantinople, H. Halfa, 7, 130, n^o 1048; 263, n^o 388; 346, n^o 750.

En persan : Man. de Berlin, 4, 981-982; cfr. 996. — Dresde, Fleischer, 19, n^o 135. — Vienne, Flügel, 3, 451, n^o 13. — Bibl. Lindes., 224.

En turc : Berlin, 6, 434-435, 448-449 et 583. — Vienne, Krafft, 54, n^o CLXX.

Citations dans les auteurs arabes, p. ex. : Moustatraf, édit. 1308, 1, 164; 2, 62. — Damîri, édit. 1305, 1, 133-134; 2, 198-199. — Tamarât, édition 1308, 2, 156-162 et 162-163. — I'lâm al nâs, édition 1300, 63 et 63-66.

La grammaire de la langue persane par A. Chodzko, 2^e édition (1888), donne, p. 285-321 (cfr. XVII-XVIII), les contes suivants de la traduction de Housaïne ibn As'ad Dahistâni.

Un virtuose à la cour de Hâroûne. — L'aigle sauveur. — Le cadavre d'une bayadère décapitée. — Intelligence des éléphants. — Les Arabes de Bagdad au IX^e siècle de notre ère. — Mort du calife al Hâdi et inauguration de son frère Hâroûne. — Pourquoi Sodome a été détruite. — L'idéal du bonheur d'un porteur d'eau.

Cfr. aussi Notices et extraits, 28, 169 et 193. — Revue rétrospective, 2^e série, 12, 11. — Oesterley, Baital Pachîsî, 184.

ÉDITIONS ANTÉRIEURES.

* 312 A. — Les Mille et un jour. Contes Persans, traduits en François par M. Pétis de la Croix, Doïen des Secretaires-Interpretes du Roy, Lecteur et Professeur au College Royal. A Paris, En la Boutique de Claude Barbin, Chez la Veuve Ricœur, au Palais, sur le second Perron de la Sainte

Chapelle. (Pour les tomes 2 et 3 : En la Boutique de Claude Barbin, Chez la Veuve Jombert, au Palais... Pour le tome 4 : A Paris, Chez Nicolas Gosselin, dans la Grand' Salle du Palais, à l'Envie. Pour le tome 5 : A Paris, chez Jean Geoffroy Nion l'aîné, Quay de Conti, au coin de la rue de Guenegaud.—Imprimerie de G. Paulus du Mesnil. 1710-1712. In-12. 5 vol. 1, 1710, 6 ff. et 333.— 2, 1711, 3 ff. et 317.— 3, 1711, 2 ff. et 332.— 4, 1712, 2 ff. et 340.— 5, 1712, 2 ff., 364 et 1 f. de table.

Le privilège (de huit ans) est daté du 25 mai 1710.

Catalogue des livres... de... James de Rothschild, 2, 289-290.

* 312 B.—Paris. 1729. In-12. 5 vol.

* 312 C.—Paris. 1766. In-12. 5 vol.

* 312 D.—Lille. 1783. In-12. 5 vol.

Édition dont la suivante est l'exacte reproduction.

312 E.—Les Mille et un jour, Contes Persans, Traduits en François par Mr. Petis de la Croix, Doyen des Secrétaires-Interprètes du Roi, Lecteur et Professeur au Collège Royal. Tome premier. (Fleuron.) A Lille, Chez C. F. J. Lehoucq, libraire, rue Neuve, la porte cochère à droite en entrant par la Place. M. DCC. LXXXIV. In-12. VIII et 262; 2-5, même année : 268; 277 et (1); 282; 308 et (2).

Édition tirée à 1000 exemplaires. La *permission simple*, p. (309), dit : « à charge... de faire ladite édition absolument conforme à celle de Lille 1783. »

* 312 F.—Amsterdam. 1711-1713. In-12. 5 vol. avec gravures.

Hartmann, Asiat. Perlenschnur, XXI, donne, par erreur, la date de 1702.

312 G.—Utrecht. 1732. In-12. 5 vol.

312 H.—Le Cabinet des Fées... Tome quatorzième. A Genève, chez Barde, Manget et Compagnie... M DCC LXXXVI. P. (2) : Ce volume contient les Mille et un jour, Contes Persans, traduits en François par M. Petis de la Croix, Doyen des Secrétaires-Interprètes du Roi, Lecteur et Professeur au Collège Royal. Tome premier. In-12. 564.— 15, 552 et (2). 6 gravures de Marillier.

312 I.—Le Cabinet des Fées. Tome quatorzième. A Amsterdam (Imp. Cl. Simon, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, n° 27) M DCC LXXXV. In-8. VIII, 489 et (3).— 15, (6), 500 et (2).

* **313.** — Tausend und ein Tag, morgenländische Erzählungen. Aus dem Persischen, Türkischen und Arabischen nach Petis de la Croix, Galland, Cardonne, Chawis und Cazotte, dem Grafen Caylus und Anderen übersetzt von F. H. von d. Hagen. Prenzlau (Kalbersberg.) Gr. in-16. 11 volumes : **1-10**, 1827.—**11**, 1828, 19 feuilles. 2 th. 18.

C'est la traduction du n° 312. — Cfr. Allg. Litz., 1826, **3**, 262-263.

* **314.** — Tausend... Hagen. 2^{te} wohlfeile Ausgabe. Prenzlau... 1836. In-16. 11 vol. 2 th. 18.

N'est-ce pas le n° 313 avec un nouveau titre ?

* **315.** — Les Mille et un jours, contes persans, traduits par Petis de la Croix, précédés d'une préface analytique, par L. Castel. A Paris (imp. Carpentier-Méricourt) chez Carpentier-Méricourt, et chez Béchét aîné, Palais-Royal, galerie de bois **1826**. In-18. 4 vol. Ensemble de 34 feuilles, plus 4 planches gravées par Devéria. 12 f.

* **316.** — Les Mille et un jours, contes persans, traduits par Petis Delacroix, suivis des Contes turcs. Paris (imp. Rignoux) au Palais-Royal, galerie de bois n° 263-264. **1826**. In-8. **1** et **2**, ensemble 52 ³/₄ feuilles. — **3**, (Les Mille.... turcs, avec figures; imp. Catineau à Poitiers), 27 ¹/₄ feuilles. 15 f.

* **317.** — Les Mille et un jours, contes persans; traduits en français par Pétis de Lacroix; suivis de plusieurs autres recueils de contes, traduits des langues orientales. Nouvelle édition, augmentée de notes et de notices historiques, par A. Loiseleur Deslongchamps, publiée sous la direction de M. Aimé-Martin. Paris (imp. Desrez) Desrez, rue Neuve-des-petits Champs, n° 50. **1838**. Gr. in-8 jésus. 44 feuilles ³/₄. 10 f. (Panthéon littéraire.)

Les autres collections sont : La sultane de Perse et les vizirs; Bidpai; Gulistan; Fables et contes indiens, persans et turcs; Nouvelles chinoises. Vu un exemplaire portant la date de 1840. — Cfr. n° 323.

318. — Les Mille et un jours... accompagnée de notes... M. L. Aimé-Martin. Paris Société du Panthéon littéraire, rue de Hanovre, 6. M DCCC XLIII. (La couverture dit M DCCC XLII et ajoute : Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24, Batignolles.) Gr. in-8 jésus. (4) et 706 à 2 colonnes.

C'est probablement le n° 317 avec un nouveau titre.

*** 319.** — Les Mille et un jours... accompagnée... Paris (imp. Brodard, Coulommiers) librairie Delagrave. 1879. Gr. in-8. 711 à 2 colonnes. 7 f. 50.

Même observation.

*** 320.** — Les deux éditions Pajot, *** 1843** et 1848, n° 309 et 310.

*** 321.** — Paris. **1844.** In-8. Fig.

D'Ideville, Bibliog., 5, 79.

322. — Les Mille et un jours contes persans traduits par Pétis de Lacroix Nouvelle Edition (Fleuron.) Paris (imp. Gratiot) Victor Lecou, Libraire-éditeur 124, rue Montmartre **1846.** In-8. (4), IV et 508. 4 f. 50.

C. R. Bibliog. cathol., 8, 86-87.

*** 323.** — Paris. Desrez. **1850.**

Zeit. d. Ver. f. Volksk., 5, 73.— Cfr. n° 317.

*** 324.** — Les Mille et un jours, contes arabes, faisant suite aux Mille et une nuits, traduits par M. A. D. Galland, et ornés de gravures. Nouvelle édition Paris (imp. Noblet) librairie Renault et C^{ie}. **1867.** In-8. 387. 5 f.

*** 325.** — Les Mille et un jours, contes persans, turcs et chinois, traduits par Petis de La Croix, Cardonne, Caylus, etc. Nouvelle édition, ornée de belles gravures. Paris (imp. Aureau, Lagny) librairie Bernardin-Béchet. **1873.** In-8. 383. 5 f.

326. — Les Mille et un jours contes orientaux traduits par Petis de La Croix notices et notes par F. de Donville Paris (imp. Tolmer et C^{ie}) Garnier frères, libraires-éditeurs 6 rue des Saints-Pères, 6. (18 . .) In-12. (2), VIII, 417 et (3).

Manque Aboufawaris; il y a, en plus, p. 384, l'histoire des deux voyageurs (d'après le n° 312, 3, 147).

* **327.** — Les Mille et un jours, contes persans traduits en français par Pétis de la Croix. Nouvelle édition, à l'usage de la jeunesse, par E. Dupuis, illustrée de 500 compositions par A. Gaillard. Paris, (imp. Crété à Corbeil) librairie Delagrave. **1885** (1884). In-4°. 813. Titre rouge et noir. 25 f.

C. R. F. B. Rev. des deux mondes. 1884, **66**, 942.

* **328.** — Traduction italienne par Falconetti. Venise. 1833. In-8. 13 vol. Fig.

Grässe, **4**, 525. (1)

* **329.** — Naples. Grimaldi. 1856.

* **330.** — I Mille e un giorno : novelle persiane; traduzione di Armando Dominicis. Firenze, Adriano Salani. 1885. In-16. 692 con 1 inc. 3 l.

* **331.** — Los Mil y un dia : cuentos persas, indios, turcos y chinos, traducidos en lenguas europeas del testo genuino por los

(1) * **328 A.** — Novelle persiane div. in 1001 giornata, trad. in volgare ital. Venezia 1803. In-8. 5 vol.

Orientales, Ajpot, Cardonne, Caylus, Engel, Petit de la Croix, etc.
Edicion ilustrada con grabados. In-4. 1 vol. 50 r. (1876 ?)

Cfr. p. 122.

* **332.** — Grimm, Alb. Ludw. Märchen des Tausend und einen Tag für die Jugend bearbeitet. Mit 6 Bildern in Farbendruck gezeichnet und lithog. von H. Leutemann. Leipzig, Gebhardt's Verlag. 1869. In-8. VII et 572. 6 m. 75. (¹)

* **333.** — Grimm... in Farbendruck nach Aquarellen von P. Grot Johann. 2^{te} Auflage. Leipzig, Gebhardt's Verlag. 1879. Gr. in-8. VII et 432. 7 m. 50.

(¹) On a vu une autre traduction allemande aux nos 313 et 314.

Il y a eu au moins deux traductions anciennes; nous ne connaissons que celle dont le titre suit :

* **332 A.**—Tausend und Ein Tag. Persische Erzählungen. Ins Französische übersetzt von Herrn Petis de la Croix. Von neuem aus dem Französischen übersetzt von J. S. G. S. Leipzig, b. Weidmanns Erben (3^e volume : in der Weidmannischen Buchh.) In-8. 3 vol. 1. 1788. 435; 2 et 3. 1789. 524; 472.

C. R. Allg. Litz., 1789, 3, 408 et 597-598; 1790, 1, 461.

* **332 B.**—Duizend en één dag, Persiaansche Vertellingen, uit het Fransch van Pétis de la Croix. Amsterdam en Weesp. 1739. M. pl. In-8. 5 vol.

* **332 C.**—Traduction danoise. 1745 ?

Elberling, n° 180, 4.

* **332 D.**—Tusind og een Dag. 1759.

Ibidem.

* **334**. — Les Tales of the East de Weber (n° 186) contiennent la traduction anglaise de Philips. ⁽¹⁾

* **334**^{bis}. — Edition Pardoe. 1857. (Voir n° 311.) ⁽²⁾

⁽¹⁾ * **334 A.**—Persian tales. London. 1709-1714.

Lowndes-Bohn, **3**, 1, 1295, 2. La première date est évidemment fausse, puisque le texte de Pétis n'a paru qu'en 1710.

* **334 B.**—The Thousand and One Days, Persian Tales. Translated from the French by Mr (Ambrose) Philips. London. 1738. In-8. 3 vol.

C'est la 5^e édition. Hermes, **30**, 177.

* **334 C.**—London. 1750.

* **334 D.**—London. Tonson. 1765. Crown-8. 2 vol.

* **334 E.**—Persian Tales. Coburg. 1779-1781. In-8. 3 vol.

Hermes, **30**, 174.

* **334 F.**—London. 1781.

Burton, **12**, 296.

* **334 G.**—The Persian and Turkish Tales. London. King. 1809. In-8. 2 vol.

Burton.—Grasse, **4**, 525.

⁽²⁾ * **334**^{bis} **A.**—The Thousand and One Days, Persian tales edited by Justin Huntly Mc Carthy. With a Frontispiece by Stanley L. Wood. London, Chatto and Windus. 1892. Crown-8. 2 vol. 580.

C. R. * Saturday rev., **74**, 569. — * Athenæum, 1893, **1**, 151. — Pall Mall Gazette, 22 décembre 1892.

On a vu aux nos 114 et suiv. la traduction grecque des Mille et un jours.

Le Journ. asiat. 1869, **2**, 85, n° 17 mentionne une version turque.

CAYLUS.

*** 335.** — Nouveaux contes arabes et orientaux par CAYLUS et l'abbé Blanchet. Nouvelle édition, ornée de gravures. Paris (imp. Noblet) librairie Renault et C^{ie}. 1867. In-8. 476. 5 f.

Comme nous l'apprend l'avertissement des éditeurs du n° 335 F, 7, 285, « nous devons les *Contes Orientaux* au séjour que le Comte de Caylus a fait à Constantinople, à la suite de l'ambassadeur de France. Tous ces contes sont traduits ou imités du Turc, l'auteur en a fait un choix et les a rassemblés sous un cadre qui à quelque ressemblance avec ceux des mille et une nuits et des mille et un jours; mais ces sortes de cadres sont ce qu'il y a de moins intéressant dans l'ouvrage, et l'on ne cherchera pas à justifier le peu de vraisemblance que l'on trouve dans celui-ci. »

D'après Loiseleur-Deslongchamps, n° 274, p. XXXIII, « Les contes orientaux... sont extraits en effet des traductions composées par les jeunes de langue et déposées au cabinet des manuscrits. » Cfr. J. des sçavans, 1763, janvier, 93.

Cfr. n° 36 et suiv. (Des extraits.) (1)

(1) Éditions antérieures :

*** 335 A.**—Contes orientaux, tirés des Manuscrits de la Bibliothèque du Roy de France. Ornés de Figures en Taille-douce. A la Haye (Paris.) MDCCXLIII. In-12. 2 vol. 1, Titre; 2 ff. pour une épître « A Madame *** »; 1 f. pour un avis de *L'Imprimeur au lecteur*; ensemble 4 ff. lim. et 312, plus 4 figures aux pp. 1, 20, 108, 216. 2, 1 f. pour le titre et 331, plus 4 figures aux pp. 1, 78, 158, 289.

Cat. Rothschild, 2, 290.

* **336.** — Traduction anglaise au tome 2 de l'édition de Weber, n° 186.

Cfr. n° 335.G et 337.

337. — Chinese tales; or the marvellous adventures of the Mandarin Fum-Hoam. Translated from the French of Thomas Simon Gueulette. — Oriental tales. Translated from the French of the comte de Caylus. London (imp. Davison): Printed for Walker and Edwards; F. C. and J. Rivington; J. Nunn; Cadell and Davies; Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown; J. Richardson; Law and Whittaker; Newman and Co.; Lackington and Co.; Black, Parbury, and Allen; J. Black and Son; Sherwood, Neely, and Jones; R. Scholey; Baldwin,

* **335 B.**—Paris. 1749.

Burton, 8, 281 et 282-283.

* **335 C.**—De Caylus. Nouveaux contes orientaux. Nouvelle édition. Paris 1780. Pet. in-8. 2 vol. 8 planches.

C. R. Journ. des sçav., 1780, 31, 172.— Année litt., 1780, 7, 335-351.— Journ. encyclop., 1780, 2, 154-155.— Dunlop-Liebrecht, 417.

335 D.—Le Cabinet des fées... tome vingt-cinquième... A Genève... M DCC LXXXVI. In-12.

P. 5-406 : Nouveaux contes orientaux. (Deux des trois gravures de Marillier dans ce volume se rapportent à ces contes.)

335 E.—Le cabinet des fées... tome vingt-cinquième... A Amsterdam... M DCC LXXXVI. In-8.

P. (5)-(8) et 1-375 : Nouveaux contes orientaux.

335 F.—Œuvres badines, completees, du Comte de Caylus. Avec figures. Première partie. Tome septième. (Marque.) A Amsterdam, Et se trouve à Paris. Chez Visse, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente. M DCC LXXXVII. In-8.

Œuvres... avec figures. Troisième partie. Tome huitième. (Autre marque)...

Les contes se trouvent 7, 283-467 et 8, 5-199. Ajouter 7, 192-265. (* Pot pourri, Amsterdam, 1748.)

Craddock, and Joy; R. Fenner; J. Robinson; and B. Reynolds. 1817. In-12. 2 gravures, XI, (1), 485, (1) et 6 pages d'annonces. 4 sh. 6 d.

Les contes de Caylus commencent à la p. 227.

The green Fairy book edited by Andrew Lang en reproduit des contes. (Rev. des trad. pop., 8, 298.)

C. R. Année littéraire, 1787, 1, 205-212 et 1788, 1, 313-321.— Journ. encyclop., 1787, 1, 347-349.—Gött. gel. Anz., 1787, 2000-2007 et 1788, 756-757.— Allg. Litz., 1787, 3, 670-672.

* 335 G.—Oriental tales, collected from an Arabian Manuscript in the Library of the king of France. London. 1745. In-12. 2 vol. grav.

C. R. Hartmann, Perlensch., 1, 29-36.

* 335 H.—Graf Caylus. Morgenländische Erzählungen. Aus dem Französischen. Leipzig, 1780-1781. In-8. 2 vol.

* 335 I.—Neue Auswahl der besten Romane der Ausländer, aus ihren Sprachen übersetzt. Erstes Bändchen. Berlin, in der Kön. preuss. Kunst- und-Buchhandlung. 1790. In-12. 154. 2^e titre : Neue orientalische Erzählungen des Grafen von Caylus.

C. R. Allg. Litz., 1791, 3, 529-530.

DIGEON.

338. — Nouveaux contes turcs et arabes, Précédés d'un Abrégé chronologique de l'Histoire de la Maison Ottomane et du Gouvernement de l'Egypte, et suivis de plusieurs morceaux de Poésie et de Prose, traduits de l'Arabe et du Turc : Par M. DIGEON, Secrétaire-Interprète du Roi, et Correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Tome premier. A Paris, Chez Dupuis, Libraire, rue de la Harpe, près la rue Serpente. M. DCC LXXXI. Avec Approbation et Privilège du Roi. In-12. VIII, 347 et (1). — Tome second, (2), 278 et (4).

C. R. Hartmann, Perlenschnur, LIII-LV. — Esprit des journaux, 10^e année, 8, 55-73.

Le tome 2 contient : 1-54, Halil. (Traduit par Hartmann, Früchte des Asiatischen Geistes, 1, 161-231.) — 55-120, Alaeddin (voir le résumé des contes des Mille et une nuits, n° 441, Yousseuf) — 121-144, Le derviche (Bibl. arabe, 2, n° 113, 22). — 145-160, Le cady et le voleur. (Résumé n° 110.) — 161-164, Le marchand de Chirvan. (Herder, Liebeskind und Krummacher, Palmblätter, n° 39.)

EL MOHDY.

339. — Les dix soirées malheureuses; contes d'Abd-Errahmann; traduits de l'arabe d'après un manuscrit du cheykh EL-MOHDY, Par J. J. MARCEL, orientaliste, membre de la Société asiatique, etc... Si vous ne dormez pas, dites-nous un de ces beaux contes que vous savez..... (Mille et une Nuits.) Tome premier. Paris (imp. Gaultier-Laguionie), Schubart et Heideloff, libraires, Quai Malaquais, n° 1. Leipzig, même maison, sous la raison Ponthien, Michelsen et C^{ie}. 1828. Pet. in-8. XXXVI et 214. (p. I : Les dix soirées malheureuses ou Contes d'un endormeur.)

— Les dix soirées... d'Abd-Errahman... Tome second... (IV) et 260.

— * Les dix soirées... Tome troisième... (IV) et 284? 12 f.

Mon exemplaire ne contient pas les lithographies dont parle le prospectus.— Les trois volumes ne comprennent que la matière du tome premier du n° 341.

C. R. G. T(assy), Bull. des sc. hist. de Férussac, 12, 405-409.— Rev. encyclop., 42, 773-774.— Journ. des sav., 1830, 192.

* **340.** — Al-Mohdy, Zehn Unglücksabende des Abd-arrahman El-Iskanderany. Nach dem arabischen Manuscripte übertragen von J. J. Marcel. Aus dem Fränzösischen übersetzt von L. von Alvensleben. (Gustav Sellen). Leipzig, Magazin für Ind. 1830. In-8. 19 ¹/₂, feuilles. 1 thal. 12 g.

C'est la traduction du n° 339.

341. — Contes du cheykh Êl-Mohdy, traduits de l'arabe d'après le manuscrit original par J. J. Marcel, orientaliste, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'honneur, ancien directeur-général de l'Imprimerie nationale en Egypte et de l'Imprimerie impériale à Paris, ancien professeur suppléant des langues orientales au Collège royal de France, membre de la Commission des sciences et arts d'Egypte, du conseil de la Société asiatique de Paris, de la Société asiatique de Calcutta, de l'Académie royale de Caen, etc. Tome premier. (Fleuron.) Paris, imprimerie de Henri Dupuy, rue de la Monnaie, n. 11. 1835. In-8. (1) et 484; **2**, (4) et 496; **3**, (4) et 508. 25 lithographies hors texte et vignettes dans le texte. Publié en 15 livraisons, à 2 f. la livraison.

La seconde partie (tomes **2** et **3**) est nouvelle et porte le titre de Séances du Môristân, ou Révélation de l'Hôpital des fous du Kaire.

Au tome **2**, p. 129 et suiv. se trouve le Précis historique et descriptif sur le Môristân, ou le grand Hôpital des fous du Kaire. Il a paru aussi à part, Paris, F. Locquin, 1833, in-8, 33 p.

C. R. Journ. des sav., 1833, 179. — G. T(assy), Journ. asiat., 1832, **2**, 303-304; err. 384 et 1834, **1**, 187-191. — Ey(riès), Nouv. Annales des voy., **58**, 92-97. (**56**, 124-125 : un extrait, Tableau d'un grand festin de l'orient.) — Rev. de Paris, **46**, 270. — * Defrémery (dans une revue de Cambrai, à part, 8 p.) — (D. Forbes?), Athenæum, 1834, 605-606. — v. Hammer, (Wiener) Jahrb., **76**, 213-215; cfr. **75**, 4. — H. E(wald), Gött. gel. Anz., 1834, 20-24. — Loiseleur, n° 274, XXXIII. — Mélusine, **5**, 44. — Basset, Contes berbères, VI.

Les contes d'El-Mohdy ne présentent pas très grand intérêt, soit au point de vue littéraire, soit au point de vue du folklore; il suffira d'en donner la table et de résumer ce qui peut avoir quelque importance.

1. — Cadre.

Le héros de l'histoire, Abd-errahmân, se trouve riche à la mort de son père; comme il n'a pas le goût des plaisirs, il se livre à l'étude et, au bout de trois ans, veut jouir de sa science et en faire jouir les autres. Il

convoque donc, tour à tour, ses esclaves, ses amis, ses parents, etc., et leur raconte des histoires. Mais il a le don fatal d'endormir ses auditeurs et de s'attirer, chaque fois, des mésaventures ou des malheurs; on finit même, à la suite d'un concours fâcheux de circonstances, par le croire fou et par l'enfermer : dans ce nouvel asile, il entend conter encore des histoires; ce sont celles qui remplissent les deux derniers volumes.

2. — Le Khalyfe, les Docteurs et le Vieillard. (1, 48-57.)

Haroûne demande un jour à trois convives de le distraire. Les deux premiers lui citent des maximes des anciens rois de la Perse; le troisième lui rappelle qu'Al Mansoûr, sachant son fils impopulaire, fait des confiscations et lui enjoint de tout rendre après sa mort : ce qui, en effet, assure à son successeur une grande popularité.

Haroûne, que ces récits n'ont guère amusé, sort et trouve un vieillard qui sème des noix. Il lui demande son âge : quatre ans, parce qu'il ne compte pas le temps qu'il a vécu sous les tyrans ommiades ni pendant les premiers temps troublés des Abbassides. Cette répartie lui vaut un cadeau; il en reçoit un autre pour avoir dit qu'il plante pour ses descendants comme ses ascendants l'ont fait pour lui et, un troisième, quand il constate que ses arbres lui donnent déjà plus que la valeur de ce qu'ils porteront.

Bibliog. ar., 2, n° 148, 75 et 3, p. 108. — Palmblätter, n° 52.

3. — Le Roi et le Brigand (1, 65-76.)

Un roi, toujours favorisé jusqu'alors par la chance, veut réduire un brigand que ses officiers n'ont pu vaincre. Négligeant d'invoquer l'aide de Dieu, il l'attaque et subit une sanglante défaite, à la suite de laquelle le brigand s'empare du trône. Le roi ayant reconnu ses torts et fait pénitence, Dieu lui pardonne; de retour dans sa capitale, le roi reprend sans peine le pouvoir et, désormais, s'en remet à Dieu et non plus à sa chance.

4. — Les deux Renards et le Jardinier (1, 89-96.)

Un renard maigre est amicalement accueilli par un renard bien nourri et pénètre avec lui dans un jardin. Au lieu de porter les fruits au dehors, comme le fait son compagnon mieux avisé, il mange avec avidité dans le jardin et quand le maître survient, il a peine, vu sa faiblesse et l'alourdissement que lui cause sa gloutonnerie, à s'échapper et le jardinier lui coupe la queue. Bafoué par les autres renards, il veut aller la rechercher; cette fois, le maître lui abat les deux oreilles.

Cfr. Bibliog. ar., 3, n° 49, 4.

5. — Aventures d'Ibrahim, ou la Cure singulière. (1, 117-125 et 125-134.)

La première partie est l'histoire de l'accueil fait par un barbier à Ibrahim, en fuite après sa conspiration contre son neveu. (Cfr. Résumé des contes des Mille et une nuits, n° 219.)

Dans la seconde, on apprend qu'Ibrahim, frappé d'apoplexie, est guéri par un médecin qui le bat : ce médecin a découvert ce remède un jour que, surprenant son esclave avec une jeune fille à son service, il les a guéris sans le vouloir en les bâtonnant, quand ils sont tombés frappés d'apoplexie à sa vue. (Cfr. 3, 393-396.)

6. — Le Poète Marié. (1, 162-175.)

C'est l'aventure de Sa'di (avec la fable L'Agneau, le Loup et le Chasseur). Voir Semelet, 183-184; Defrémery, 134-135; Graf, 83-84.

7. — Le Roi, le Vizir, le Berger et le Chien. (1, 191-208.)

C'est l'histoire de Bahrâme Gôûr, reprenant le pouvoir, parce qu'il se saisit de la couronne royale jetée entre deux lions, qu'il tue. (Bibliog. ar., 2, n° 144, 24.)

Devenu roi, il s'abandonne à la mollesse et laisse l'exercice du pouvoir à un ministre qui s'enrichit aux dépens du trésor et des sujets et qui appelle les Turcs par trahison. Eveillé par le danger, Bahrâme va à la chasse pour réfléchir à ce qu'il lui reste à faire. Il est reçu chez un berger et voit, le lendemain, un chien pendu : c'est que ce chien s'est sauvé avec deux louves, emportant des brebis. Le roi comprend la leçon, fait pendre son ministre et bat les Turcs. Depuis, il s'acquitte glorieusement de ses devoirs.

Cardonne, Mélanges, 1, 160-163.

8. — Les Lettres écrites de l'autre Monde. (1, 231-250.)

Le successeur de Phour, qu'Alexandre le grand avait vaincu, Phourzadèh, grâce à son ministre Omad ed-doulah ('Imâd al dawla) qui, du rang de second vizir, s'est élevé au premier rang par ses talents hors ligne, fait régner la justice, la paix et la prospérité dans l'Inde.

Les autres ministres, jaloux d'Omad, se liguent avec les brahmanes et apportent une lettre prétendument écrite dans l'autre monde par Phour pour dire qu'il s'y ennue et demander qu'on lui envoie son premier vizir.

Omad se soumet et monte sur le bûcher. Mais il avait eu soin de le faire élever sur l'ouverture d'un souterrain, où il disparaît sain et sauf à l'insu de tous. Là, un jour, en suivant un serpent il découvre une caverne contenant un immense trésor. (Bibliog. ar., 2, n° 148, 40.)

Mais, à cause de son absence, le royaume est troublé et attaqué par les voisins. Omad reparaît alors, muni d'une lettre de Phour, disant qu'il renvoie à son fils son ministre pour le tirer d'affaire et le priant en même temps de lui expédier les autres vizirs et les brahmanes pour lui tenir compagnie. Omad se venge ainsi de ses ennemis et rétablit ensuite l'ordre dans l'empire.

9. — Le Médecin du Roi de Marok, ou le Docteur par hasard. (1, 258-272.)

Saisi avec une caravane portant des vivres que le gouverneur de Mahadia a empoisonnés afin de faire périr les Arabes qui les prendront, un esclave musulman se donne pour médecin; il fait bouillir de l'eau avec des fleurs de karthame, seule plante qu'il trouve dans les bagages; par hasard, le remède opère par ses propriétés émétiques.

Traité dorénavant comme grand médecin, il se fait un devoir d'étudier la médecine et devient célèbre, malgré ses insuccès répétés : la mort d'une favorite, d'un vieux prince, du roi lui-même. Il avait cependant mis les droguistes à l'épreuve en leur demandant des remèdes qui n'existent pas; tous les avaient fournis, sauf un, qu'il garde seul, faisant bannir les autres.

10. — L'Amour et le jeu d'échecs. (1, 283-297.)

Un jeune géorgien suit, en qualité de marchand, une caravane qui emmène la femme qu'il aime et que ses parents avaient vendue à un vieillard. Errant autour de sa maison, il avait vu une main blanche qui lui montrait des pièces du jeu d'échecs. Ayant appris le jeu, il s'approche du vieillard qui faisait une partie avec la jeune fille et ramasse les pièces qu'elle avait fait tomber, de façon à montrer qu'il connaît le jeu. Le vieillard l'invite à se mesurer avec lui et perd contre lui toute sa fortune et même la jeune fille.

11. — Les Génies, le Jeu, le Vin et les Femmes. (1, 313-324.)

Hâroute et Mâroute ayant désapprouvé l'indulgence de Dieu pour les faiblesses des hommes, Dieu les charge d'aller punir les buveurs, les joueurs, les libertins et les meurtriers.

Remplissant leur mission, ils accueillent un jour une femme et sa sœur, qui se plaignent du mari et du beau-frère. S'éprenant d'elles, ils boivent avec elles et leur jouent leur amour. Survient un homme qu'elles disent être le mari : ils se précipitent pour le tuer. Mais ce sont les anges chargés de les prendre en faute. Pour punition, ils sont enfermés dans les souterrains de Babylone.

12. — L'homme qui n'a jamais ri et Histoire de Chems ed-dyn Abou-l-Faradj Ebn-Djouzy. (1, 334-357.)

Trois vieillards viennent visiter, dans un pavillon annexé à un édifice en ruine, un homme très âgé, vertueux et bienfaisant, mais qui n'a jamais ri.

L'hôte blâme l'un d'eux de la vanité qu'il tire de son habit de religieux et, un autre, de ses jugements téméraires. Il leur raconte ensuite son histoire : héritier de son père, il a dissipé ses biens en débauches ; abandonné de ses amis, il a été pris au service d'un vieillard qui n'avait vraiment jamais ri : lui, au contraire, ne mérite que le nom de celui qui ne rira plus.

Admis dans le grand bâtiment luxueux, il a servi dix vieillards pieux et tristes, mais à condition de ne demander aucune explication et d'attendre qu'on lui en donne une. A la mort du dernier, il obtient la permission de visiter les 101 chambres, sauf qu'il ne doit entrer qu'une fois dans la dernière. Elles sont pleines de provisions, de linges, etc. Dans la dernière, il découvre son spectre sur un pont étroit, traînant à ses pieds les compagnons de ses débauches, ses amies, etc. : au-dessous sont tombés déjà d'autres coupables.

Depuis lors, il n'a plus ri et a mené, dans le bâtiment, que les Turcs ont d'ailleurs ensuite saccagé, une vie de piété et de bienfaisance.

Cfr. le résumé des contes des Mille et une nuits, n° 117.

Les trois Faddels. (1, 368-398.)

13. — *Le Barmécide.* (370-371.) Fadl ibn Yahya, alors gouverneur de province, est sommé par un vizir jaloux de payer à l'avance les impôts de son gouvernement. Dans sa détresse, il a recours à un homme riche, avec lequel il est brouillé, et qui lui fournit ce qui lui manque sans vouloir accepter ni marques de reconnaissance ni remboursement.

D'Herbelot, Bibl. orient., édit. de Maestricht, 310.

14. — (374-377.) Un homme ruiné est généreusement reçu par Fadl ibn Yahya, qui, pendant qu'il le retient chez lui, loge le père et les enfants du pauvre et pourvoit à leurs besoins.

D'Herbelot, 310.

15. — (377-379.) La chute des Barmécides a pour cause l'indulgence de Ga'far pour Yahya l'alide.

Cfr. Résumé, n° 92.

16. — (379-381.) Un poète, largement récompensé par Fadl ibn Yahya pour des vers faits à l'occasion de la naissance d'un fils de ce vizir, retrouve plus tard ce fils employé comme garçon de bains et ne parvient pas à lui faire accepter quoi que ce soit.

D'Herbelot, 310-311. — Palmblätter, n° 45.

17. — *L'astrologue.* (381-387.) Pendant la lutte entre Al Amfne et Al Ma'moune, celui-ci est menacé par une sédition militaire. Fadl ibn Sahl le fait monter sur une terrasse, lui annonçant qu'il en redescendra calife; ce qui se réalise.

D'Herbelot, 312.

18. — (387-389.) Mort de Fadl ibn Sahl, prédite par lui.

D'Herbelot, 311 et 312.

19. — *Le Vizir proscrit.* (389-398.) Fadl ibn Rabi'a, proscrit par Al Ma'moune et trahi par une favorite, échappe à un cavalier qui le poursuit et se réfugie chez une vieille, qui le soustrait à sa recherche. Il demande alors protection à celui qui est chargé de le retrouver; reçu par lui et assuré d'un délai de trois jours, il préfère s'en remettre à la grandeur d'âme d'Al Ma'moune, qui, en effet, le gracie et lui accorde sa faveur.

D'Herbelot, 311.

20. — Rafyf le louche, ou l'Astronome du Môristân. (2, 174-215.)

Sans intérêt, ainsi que les cinq histoires qui suivent.

21. — Le Sac d'Abd-él-Qader, ou la destinée. (2, 218-274.)

22. — Aventures de Bou-Bekar él-Astrakhâny, surnommé él-Géllâby. (2, 281-320.)

23. — La Bague mystérieuse, ou les (10) Voyages merveilleux de Mourad le Bossu. (2, 323-384.)

24. — Zaharah, ou la Femme infidèle. (2, 397-424.)

25. — Ouerdéh et Megnoun, ou les Amans après la mort. (2, 427-453.)

26. — Hamd-Allah él-Akhmymy, ou Histoire d'Agyb le Magicien. (3, 50-254.)

Il y a peu de choses intéressantes à relever dans ces aventures de magie ou de voyage.

Un voyage dans l'Etna (65 et suiv.)

Un génie enfermé dans un monstre moitié poisson, moitié quadrupède (85 et suiv.)

Mine de terre sigillée comestible. (102 et suiv.)

Nuée de sauterelles et pluie de reptiles, détruits par des oiseaux attirés par le magicien. (119 et suiv.)

Prise d'un serpent. (135 et suiv.)

Le magicien, enfermé dans une outre avec une favorite et un serpent, est jeté dans le Tigre, qui la porte à la mer. Le serpent en rongant l'outre y fait une ouverture par laquelle il se met en devoir de sortir; le magicien perce le bout de la queue à l'aide de poinçons d'or; l'animal, ainsi retenu, bouche l'ouverture et traîne l'outre jusqu'à la côte. (152 et suiv.)

Les Nasnâs. (171 et suiv.)

L'île des femmes. (192.)

L'île de wâqwâq. (192-193 et 354-355.)

Les nains. (193.)

Autres nains en guerre avec des chauves-souris. (193 et suiv.)

Les cynocéphales. (194.)

Les paresseux. (194 et suiv.)

Les hommes bleus. (195.)

L'île couverte de ténèbres. (195.)

Charme forçant à dévoiler ses secrets. (235 et suiv.)

27. — Histoire de Nâker el-Châmy, cousin d'Abd-errahmân el-Iskan-dérâny. (3, 18-49 et 255-306.)

De 255 à 301, l'histoire de Nâker est une variante de celle d'Illan. (Le doyen de Badajoz.)

Voir Bibliog. ar., 2, n° 133, 11.— Palmblätter, n° 32.— Wolf, Studien, 92, 94 et 682-683.— Bozon, Contes moralisés, 112 et 267-268.

On a vu que les nos 13 à 19 ci-dessus ont été empruntés à la Bibliothèque orientale de D'Herbelot. Cet emprunt n'a évidemment pas été fait par Al Mohdy; il nous est donc permis de croire que si Marcel n'a pas inventé tout l'ouvrage, il en a cependant au moins composé une partie, qu'il attribue, comme le reste, à l'auteur arabe.

Tables des traductions. ⁽¹⁾

GALLAND.

(N° 21 Q.)

1. A Madame la Marquise d'O.

Avertissement.

Table du tome 1.

27. La dame enfermée dans une caisse de verre. N° 111.

42. L'âne et le bœuf (le chien et le coq). N° 104.

65. Le génie et le marchand. N° 194.

83. Le premier vieillard et la biche. N° 396.

99. Le second vieillard et les deux chiens. N° 397.

115. Le pêcheur (et le génie). N° 195.

135. Le roi grec et le médecin Douban. N° 156.

150. Le mari et le perroquet. N° 294.

156. Le vizir puni. N° 197.

206. Le jeune roi des Isles noires. N° 222.

248. Histoire des trois calenders fils de Rois, et de cinq dames de Bagdad. N° 148.

2. Suite.

30. Le premier calender. N° 115.

55. Le deuxième calender. N° 116.

92. L'envieux et l'envié. N° 158.

141. Le troisième calender. N° 117.

228. Zobéide. N° 443.

261. Amine. N° 33.

⁽¹⁾ Les numéros renvoient au résumé des contes des Mille et une nuits.

3. Avertissement.

- 1. Sindbad le marin. (Sept voyages.) N° 373.
- 165. Les trois pommes (et la dame massacrée.) N° 302.
- 195. Nourreddin Ali et Bedreddin Hassan. N° 270.

4. Suite.

- 63. Le petit bossu. N° 105.
- 88. Le marchand chrétien. N° 249.
- 140. Le pourvoyeur du sultan de Casgar. N° 305.
- 187. Le médecin juif. N° 253.
- 232. Le tailleur. N° 78.

5. Suite.

- 9. Le barbier. N° 80.
- 16. Bacbouc, premier frère du barbier. N° 81.
- 31. Bakbarah, second frère. N° 82.
- 50. Bakbac, troisième frère. N° 83.
- 66. Alcouz, quatrième frère. N° 84.
- 79. Alnaschar, cinquième frère. N° 85.
- 112. Schacabac, sixième frère. N° 86.
- 146. Aboulhassan Ali-Ebn-Becar et Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid. N° 76.

6. Suite.

- 66. Camaralzaman, prince de l'Isle des Enfants de Khaledan et Badoure, princesse de la Chine.— Amgiad et Assad, fils de Camaralzaman. N° 120.

7. Avertissement.

- 1. Noureddin et la belle Persienne. N° 58.
- 157. Beder, prince de Perse et Giauhare, princesse du royaume de Samandal. N° 73.

8. 1. Ganem, fils d'Abou Ayoub, surnommé l'esclave d'amour. N° 188.

- 136. Zeyn Alasnam et le roi des génies. N° 442.
- 184. Codadad et ses frères.— La princesse de Deryabar. N° 237.

9. 3. Le dormeur éveillé. N° 155.

- 238. Aladdin ou la lampe merveilleuse. N° 19.

10. Suite.

- 229. Aventures du calife Haroun Alraschid. N° 209.
- 241. L'aveugle Baba-Abdalla. N° 72.

274. Sidi Nouman. N° 371.

314. Cogia Hassan Alhabbal. N° 202.

11. Suite.

65. Ali-Baba et les quarante voleurs exterminés par une fille esclave.
N° 24.

171. Ali Cogia, marchand de Bagdad. N° 26.

208. Le cheval enchanté. N° 130.

12. 1. Le prince Ahmed et la fée Paribanou. N° 286.

179. Les deux sœurs jalouses de leur cadette. N° 375.

CHAVIS ET CAZOTTE.

(N° 234 A.)

**38. 11. Le Calife voleur, ou aventures d'Haroun Alraschid avec la
Princesse de Perse et la belle Zutulbé. N° 106.**

112. Le Pouvoir du Destin, ou histoire du voyage de Giafar à Damas,
contenant les aventures de Chebib et de sa famille. N° 64.

271. Histoire d'Halechalbé et de la Dame inconnue. N° 175.

337. L'Imbécille, ou histoire de Xaïloun. N° 437.

39. 5. Aventures de Simoustapha et de la Princesse Ilsetilsone. N° 376.

257. Histoire d'Alibengiad, sultan d'Herak, et des faux oiseaux du
paradis. N° 25.

266. Histoire de Sinkarib et de ses deux vizirs. N° 207.

362. Histoire de la famille du Schebandad de Surate. N° 366.

366. L'amant des étoiles, conte de Cabil-Hasen. N° 29.

421. Les prouesses et la mort du capitaine Tranchemont et de ses
braves. Conte de Dobil-Hasen. N° 392.

480. Rêve de Valid-Hasen. N° 328.

40. 6. Histoire de Bohetzad, et de ses dix Visirs. N° 402.

45. L'Obstiné, ou histoire de Kaskas.

64. L'Imprudent, ou histoire d'Illage-Mahomet et de ses fils.

92. Le Patient, ou histoire d'Abosaber.

115. L'Impatient, ou histoire de Bhazad.

127. La Résignée, ou histoire de Ravie.

153. Le Confiant, ou histoire de Bazmant.
165. Histoire de Baharkan.
174. Le Prudent, ou histoire d'Abaltamant.
199. Le Prédestiné, ou histoire du sultan Hébraïm et de son fils.
235. Histoire de Sélimanska et de sa famille.
296. Histoire du roi d'Haram, et de l'Esclave.
315. Histoire d'Habib et de Doratil-goase, ou le chevalier. N° 203.
342. Histoire d'Illabousatrou, du roi Schal-goase et de Camarilzaman.
461. Histoire de la dame aux beaux cheveux.
41. 5. Habib, suite.
85. Epilogue de l'Editeur.
94. Histoire du Maugraby, ou le magicien. N° 252.
175. Histoire d'Halaiaddin, prince de Perse.
209. Histoire d'Yamalladin, prince du grand Katay.
268. Histoire de Baha-Ildin, prince de Cinigaé.
283. Histoire de Badvildinn, prince de Tartarie.
323. Histoire de Shahadildin, prince de Damas.
398. Histoire des amours du Maugraby avec Sœur des planètes, fille du
roi d'Egypte.
441. Histoire de la naissance de Maugraby.

CAUSSIN DE PERCEVAL.

(N° 233.)

1. Avertissement de l'éditeur.
Eloge de M. Galland.
Extrait d'une Dissertation sur les Romans, par La Harpe.
A Madame la Marquise d'O.
Préface.
L'âne, le bœuf, etc., jusque et y compris le troisième calender.
2. Zobéide jusque et y compris le pourvoyeur.
3. Le médecin juif jusque et y compris le commencement de Camaralzaman.
4. Fin, jusque et y compris le commencement de Ganem.

5. Fin, jusque et y compris le commencement d'Aladdin.

6. Fin, jusque et y compris Ali-Baba.

7. Ali Cogia jusque et y compris les deux sœurs jalouses.

8. V-XLVI. Préface du traducteur.

6. Nouvelles aventures du calife Haroun Alraschid, ou histoire de la petite fille de Chosroès Anouschirvan. N° 106.

79. Le Bimaristan, ou histoire du jeune marchand de Bagdad et de la dame inconnue. N° 175.

131. Le médecin et le jeune traiteur de Bagdad. N° 376.

167. Le sage Hicar. N° 207.

221. Le roi Azadbakht, ou les dix vizirs. N° 402.

244. Le marchand devenu malheureux.

259. Le marchand imprudent et ses deux enfans.

276. Abousaber, ou l'homme patient.

293. Le prince Behezad.

305. Le roi Dabdin, ou la vertueuse Aroua.

325. Le roi Bakhtzeman.

331. Le roi Khadidan.

340. Le roi Beherkerd.

353. Le roi Ilanschah et Aboutemam.

375. Le roi Ibrahim et son fils.

400. Soleïman-Schah.

447. L'esclave sauvé du supplice.

9. 1. Attaf, ou l'homme généreux. N° 64.

57. Le prince Habib et Dorrat algoase. — Le roi Sapor, souverain des isles Bellour, Camar Alzeman, fille du génie Alatrous et Dorrat algoase. N° 203.

117. Naama et Naam. N° 263.

171. Alaeddin. N° 18.

345. Abou Mohammed Alkeslan. N° 233.

398. Aly Mohammed le joaillier, ou le faux calife. N° 175.

V. HAMMER.

(N° 257.)

1. Dédicace.

I. Avertissement du traducteur.

XIII. Préface de M. J. de Hammer.

XXXIII-XLVII. Notice sur douze manuscrits des Mille et une Nuits.

(XLI. Tableau offrant le contenu du manuscrit d'après lequel a été faite cette traduction des Mille et une Nuits.)

1. Alischar et Smaragdine. N° 28.

30. Sittal-Badour et Ibn-al-Mansour. N° 374.

45. Insol-Woudjoud et Wird-fil-Ekmam. N° 282.

69. Ali le joaillier et son fils Hassan. N° 22.

81. Teweddoud, ou la docte esclave. N° 387.

142. Djamasp et la reine des serpens. N° 77, 152 et 153.

258. La ville d'airain. N° 16.

287. Djouder. N° 154.

318. Adjib et Gharib. N° 13.

2. 1. Les ruses de Delileh et de sa fille Zeïneb. N° 147.

64. Erdeschir et Haiat-on-Nofous. N° 59.

120. Seïfol-Molouk et Bediol-Djemal. N° 348.

182. Hassan de Bassra. N° 212.

285. Le pêcheur Khalife et le khalife pêcheur. N° 190.

316. Mesrour et sa bien-aimée Zeïn-al-Mewassif. N° 251.

349. Nouredin et l'esclave Miriam, la faiseuse de ceintures. N° 271.

3. 1. Le roi Djilia, le vizir Schimas et leurs fils. N° 184.

68. Aboukir et Aboussir. N° 10.

89. Abdallah, l'habitant de la mer et Abdallah, l'habitant de la terre.
N° 3.

98. Le marchand d'Omman. N° 276.

117. Ibrahim, fils de Khasib et Djemileh, fille d'Abouleïs. N° 218.

138. Ebi-Hassan du Khorassan. N° 129.

150. Kamar-al-Zeman et la femme du joaillier. N° 121.

187. Abdallah, fils de Fazl, et ses frères. N° 2.

222. Marouf. N° 250.

Anecdotes.

- 270. Libéralité de Hatem-Thaï après sa mort. N° 215.
- 272. Anecdote sur Moïn, fils de Saïd. N° 247.
- 273. Autre anecdote sur Moïn, fils de Saïd. N° 248.
- 275. Trésor trouvé dans la ville de Tolède. N° 254.
- 277. Anecdote sur le khalife Heschem, fils d'Ablolmèlek, fils de Merwan. N° 172.
- 279. Aventure d'Ibrahim Mahadi, frère du khalife Mamoun. N° 219.
- 284. Le paradis terrestre, ou la ville de Schedad, fils d'Aad. N° 224.
- 289. Aventure d'Ishak de Mossoul. N° 142.
- 296. Aventure d'un marchand de tripes. N° 306.
- 301. Ali le Persan. N° 162.
- 305. Jugement de l'émir Khaled, fils d'Abdallah. N° 403.
- 309. Mamoun et un sage. N° 163.
- 311. Les six esclaves. N° 313.
- 321. Aventure de Haroun-al-Raschid et d'Abou-Nowas. N° 296.
- 325. Anecdote. N° 191.
- 327. Adresse d'un voleur. N° 404.
- 328. Anecdote sur trois voleurs. Nos 427, 428 et 429.
- 331. Mariage d'Ibrahim Almahadi. N° 220.
- 333. Puissance de l'aumône et de l'amour maternel. N° 67.
- 334. Fruits qu'on retire de l'aumône. N° 68.
- 335. Anecdote sur Abou-Hassan le Zeyadite. N° 257.
- 337. Le songe réalisé. N° 258.
- 338. Le khalife Motawakkel et son esclave bien-aimée. N° 35.
- 340. Trésor trouvé au tems du khalife Hakem-Biemrillah. N° 101.
- 343. La princesse et le singe. N° 102.
- 344. L'esclave rendue à son ancien maître. N° 36.
- 345. Le vizir discret. N° 38.
- 346. Le maître d'école discret. N° 39.
- 347. La princesse Zobéïde au bain. N° 298.
- 348. Le jour efface les paroles de la nuit. N° 299.
- 350. Mariage de Mossab. N° 41.
- 351. Haroun et les deux esclaves de Médine et de Koufah. N° 314.
- 352. Secret confié à une femme. N° 367.
- 353. Le dîner des marchands du Caire. N° 208.
- 354. Anecdote sur Nouschirvan. N° 198.

355. Représailles. N° 361.
356. Khosrou-Perviz, Schirine et le Pêcheur. N° 164.
359. La femme infidèle. N° 337.
360. La chaste Suzanne. N° 362.
361. Anecdote sur Djafar. N° 165.
362. Loyauté d'un Bédouin. N° 125.
365. Les Pyramides d'Egypte. N° 255.
366. Anecdote sur un voleur. N° 407.
367. Accord entre Mesrour et le fils de Farabi. N° 166.
369. Sainteté d'un fils de Haroun-al-Raschid. N° 363.
372. Anecdote sur un maître d'école. N° 287.
374. Autre anecdote sur un maître d'école. N° 289.
376. Leçon donnée à un roi par une paysanne. N° 391.
377. L'oiseau Rokh. N° 256.
378. Anecdote sur la princesse Hind, fille de Naaman. N° 216.
380. Daabal Alkhozaï et sa belle. N° 43.
381. Aventure d'Ishak, fils d'Ibrahim, de Mossoul. N° 225.
384. Les trois victimes de l'amour. N° 44.
385. Les deux amans réunis après leur séparation. N° 45.
386. Anecdote sur un fou. N° 46.
387. Le prieur d'un monastère chrétien qui se fit musulman. N° 137.
392. Amour d'Abou-Isa. N° 47.
398. Inscription d'une chemise. N° 315.
399. Inscription d'une coupe. N° 316.
400. L'institutrice des Scheïkhs. N° 317.
408. La femme aux cheveux blancs. N° 318.
409. Réponse d'une esclave. N° 319.
410. Différence entre les hommes. N° 48.
411. La Bédouine. N° 200.
414. L'ange de la mort apparaissant à un roi et à un homme vertueux.
N° 349.
416. L'ange de la mort et un roi. N° 350.
418. L'ange de la mort et un roi. N° 351.
419. Alexandre et deux crânes de rois. N° 352.
421. Nouschirvan faisant chercher un village en ruines N° 199.
422. La vertueuse Israélite. N° 321.
425. La femme sauvée d'un naufrage. N° 324.
427. Effets de l'amour divin. N° 353.

430. Les pieux époux. N° 354.
434. Hedjadj et son prisonnier. N° 355.
435. Le maréchal. N° 356.
437. Le pieux roi. N° 357.
441. Mariage d'un croyant, au tems d'Omar. N° 138.
445. Conversion d'une princesse chrétienne. N° 139.
449. Justice de la providence. N° 358.
451. La famille séparée et réunie. N° 325.
455. Le lépreux. N° 360.
457. Le tombeau d'Afba et de Riya. N° 49.
464. Divorce et second mariage de Hind, fille de Naaman. N° 50.
467. Akarma le généreux. N° 193.
472. Jonas le secrétaire et son esclave. N° 51.
474. Haroun-al-Raschid et la jeune fille arabe à la fontaine. N° 300.
476. L'Arabe et sa femme. N° 53.
479. Samra, fils de Mogaira et sa bien-aimée. N° 54.
483. La soirée d'hiver d'Ishak, fils d'Ibrahim, de Mossoul. N° 227.
486. Ishak de Mossoul et le jeune arabe. N° 55.
487. Conduite du vizir Abou Aamir. N° 56.
489. La femme franke et le Bédouin. N° 140.
493. Le jeune homme de Bagdad et son esclave. N° 75.
497. Conclusion des Mille et une nuits. N° 111.

LANE.

(N° 268.)

1. VII. The Editor's Preface.

XXIII. Contents of the first volume.

XXVI. List of illustrations in volume I.

1. Introduction.

15. Notes to the introduction.

Chapter I. Commencing with the first night, and ending with part of the third.

38. The Merchant and the Jinnee. N° 194.

42. The First Sheykh and the Gazelle. N° 396.

46. The second Sheykh and the two black hounds. N° 397.
50. The Third Sheykh and the mule. N° 398.
52. Notes to chapter first.
 Ch. II. 3-9 N.
69. The Fisherman. N° 195.
75. The King Yoonán and the Sage Doobán. N° 156.
79. The Husband and the Parrot. N° 294.
81. The Envious Wezeer and the Prince and the Gooleh. N° 197.
94. The Young King of the Black Islands. N° 222.
104. Notes.
114. The Crocodile. N° 145.
 Ch. III. 9-18 N.
120. The Porter, the Ladies of Baghdád and the Three Royal Mendicants. N° 148.
134. The First Royal Mendicant. N° 115.
140. The Second. N° 116.
149. The Envier and the Envied. N° 158.
160. The Third. N° 117.
173. The First of the Three Ladies of Baghdád. N° 443.
181. The Second. N° 33.
190. Notes.
 Ch. IV. 18-24 N.
222. The Three Apples. N° 302.
230. Noor-ed-deen and his Son and Shems-ed-deen and his Daughter. N° 270.
273. Notes.
 Ch. V. 24-32 N.
291. The Humpback. N° 105.
297. The Christian Broker. N° 249.
310. The Sultán's Steward. N° 305.
320. The Jewish Physician. N° 253.
328 The Tailor. N° 78.
342. The Barber's story of Himself. N° 80.
344. The First brother. N° 81.
348. The Second. N° 82.
351. The Third. N° 83.
355. The Fourth. N° 84.

359. The Fifth. N° 85.
369. The Sixth. N° 86.
377. Notes.
 Ch. VI. 32-36 N.
390. Noor-ed-deen and Enees-el-Jelees. N° 58.
430. Notes.
 Ch. VII. 36-44 N.
436. Ghánim the Son of Eiyoub, the Distracted Slave of Love. N° 188.
440. The Slave Káfoor. N° 161.
463. Notes.
 Ch. VIII. 107-137 N.
469. Táj-el-Mulook and the Lady Dunyá. N° 60.
480. 'Azeez and 'Azezeh. N° 71.
544. Notes.
2. V. Contents of the second volume.
- VIII. List of illustrations in volume II.
- Ch. IX. 153-169 N.
1. 'Alee the Son of Bekkár and Shems-en-Nahár. N° 76.
 48. Notes.
 48. The Peacock and Peahen, the Duck, the Young Lion, the Ass, the Horse, the Camel and the Carpenter.— The Fox and the Wolf. N° 284.
 Ch. X. 170-249 N.
70. The Prince Kamar-ez-zemán and the Princess Budoor.—The two Princes el-Ámjad and el-As'ad. N° 120.
 170. Neameh and Noam. N° 263.
 199. Notes.
 Ch. XI. 249-269 N.
223. 'Ala-ed-deen abu-sh-shámát. N° 18.
 283. Notes.
 295. Liberality of Hátim Et-Táee after his Death. N° 215.
 297. Maan the Son of Záideh. N° 247.
 298. Ibraheem the Son of El-Mahdee. N° 219.
 303. The Discovery and History of Irem Zát el-'Emád, the Terrestrial Paradise of Sheddád the Son of 'Ad. N° 224.
 308. Is-hák El-Mósilee, Khadeejah and El-Ma-moon. N° 142.

Ch. XII. Chiefly from the edition of Breslau. 271-290 N.

313. Abu-l-Hasan the wag, or the sleeper awakened. N° 155.

335. Notes.

Ch. XIII. 285-294 N.

338. Mohammad 'Alee the jeweller, or the false khaleefeh. N° 174.

355. Notes.

357. A Disinterested Lover. N° 403.

360. Jaafar El-Barmekkee. N° 87.

Ch. XIV. 299-305 N.

362. Aboo-Mohammad the Lazy. N° 233.

380. Notes.

381. Yahyà the Son of Khálid El-Barmekkee. N° 88.

383. Another anecdote of Yahyà. N° 89.

386. El-Ma-moon and a Learned Man. N° 163.

Ch. XV. 308-327 N.

387. 'Alee Shér and Zumurrud. N° 28.

421. Notes.

Ch. XVI. 327-334 N.

426. Ibn-Mansoor, the Lady Budoor and Jubeyr the son of 'Omeyr
Esh-Sheybánee. N° 374.

442. Notes.

445. Instances of the Vicissitudes of Fortune. N° 191.

448. Hosám-ed-Deen the Wálee, and a Sharper. N° 404.

449. The Tree Walees. N°s 427, 428 et 429.

451. The Money-Changer and the Sharper. N° 405.

452. Ibráheem the Son of El-Mahdee. N° 220.

455. A charitable Woman. N° 67.

456. A charitable Israelite. N° 68.

457. Aboo-Hassán Ez-Ziyádee. N° 257.

459. A Friend in Need. N° 192.

460. A Dream. N° 258.

461. El-Mutawekkil and Mahboobeh. N° 35.

Ch. XVII. 357-371 N.

463. The Magic Horse. N° 130.

489. Notes.

Ch. XVIII. 371-381 N.

492. Uns-el-wajood and el-Ward fi-li-Akmám. N° 282.
516. Notes.
• 518. A Man and his Slave-girl. N° 36.
519. Two Victims of Love. N° 37.
520. Love in a School. N° 39.
521. A Faithless Wife. N° 367.
522. A Simpleton and a Sharper. N° 406.
523. El Hákim bi-amri-lláh and a Merchant of Cairo. N° 208.
523. Anooshirwán. N° 198.
525. Khusrow, Sheereen and a Fisherman. N° 164.
526. Yahyà El-Barmekee. N° 93.
526. Mohammad El-Emeen and the Slave-girl El-Bedr el Kebeer.
N° 42.
527. El-Fadl and Jaafar the Barmekees. N° 94.
528. A Deceitful Wife. N° 337.
528. A Homicide. N° 125.
531. An Impudent Thief. N° 407.
533. Compact of Mesroor with Ibn-El-Káribee. N° 166.
534. A Devotee, Son of Hároon Er-Rasheed. N° 363.
537. An Illiterate Schoolmaster. N° 289.
538. The Rukh'. N° 256.
539. Result of Restraint upon two Lovers. N° 45.
540. A Distracted Lover. N° 46.
541. The Converted Prior. N° 137.
543. Aboo-'Eesá and Kurrat-el-'Eyn. N° 47.

Ch. XIX. 424-434 N.

546. 'Alee of Cairo. N° 22.
569. Notes.
570. A Townsman and a Bedaweeyeh. N° 200.
572. A Tyrannical King and the Angel of Death. N° 351.
573. Advantages of Piety and Industry. N° 354.
574. A Muslim Warriour and a Christian Maiden. N° 138.
577. The justice of Providence. N° 358.
3. V. Contents of the third volume.
VII. List of Illustrations in volume III.

Ch. XX. 537-567 N.

1. Es-Sindibâd of the Sea and es-Sindibâd of the Land. N° 373.

(Les sept voyages: la fin du 6^e et le 7^e d'après la première édition de Calcutta (n° 20 A) et Langlès).

77. Notes.

103. The seventh voyage of Es-Sindibâd of the Sea as related in the Cairo edition (n° 20 K).

Ch. XXI. 566-578 N.

109. The City of Brass. N° 16.

141. Notes.

145. Abstract of the Story of the King and his Son and the Damsel and the Seven Wezeers. N° 402.

Ch. XXII. 606-624 N.

168. Joodar. N° 154.

215. Notes.

218. 'Otbeh and Reiyâ. N° 49.

222. 'Ekrimah and Khuzeymeh. N° 193.

226. Two Lovers of the Tribe of the Benee-'Odhrah. N° 52.

230. Another Anecdote of two Lovers. N° 55.

Ch. XXIII. 738-756 N.

234. Jullanâr of the Sea.—Bedr Bâsim and Jóharah. N° 73.

281. Notes.

Ch. XXIV. 756-778 N.

283. Seyf-el-mulook and Bedeea-el-Jemâl. N° 348.

343. Notes. (Introduction de Seyf-el-mulook.)

Ch. XXV. 778-831 N.

352. Hasan of El-Basrah. N° 212.

478. Notes.

Ch. XXVI. 831-845 N.

484. Khaleefeh the Fisherman. N° 190.

522. Notes.

524. A Man of Baghdad and his Slave-girl. N° 75.

Ch. XXVII. 930-940 N.

531. Abou-Seer and Abou-Keer. N° 10.

563. Notes.

Ch. XXVIII. 940-946 N.

565. 'Abd-Allah of the Land and 'Abd-Allah of the Sea. N° 3.

586. Notes.

Ch. XXIX. 952-959 N.

588. Ibrâheem and Jemeeleh. N° 218.

612. Notes.

Ch. XXX. 989-1001 N.

614. Maarouf. N° 250.

668. Notes.

671. Conclusion. N° 111.

674. Review. (Cfr. N° 12 ci-dessus.)

687. Errata.

689. Index.

MARDBUS.

(N° 276.)

1. V. Dédicace de l'œuvre.

VII. Note des éditeurs.

XVII. Un mot du traducteur à ses amis.

XXV. Dédicace du premier volume.

1. Invocation liminaire.

3. Le roi Schahriar et son frère le roi Schahzaman. N° 111.

12. L'âne, le bœuf et le maître de labour. N° 104.

19. Le marchand et l'efrit. N° 194.

23. Le premier Cheikh. N° 396.

28. Le deuxième. N° 397.

34. Le troisième. N° 398.

38. Le pêcheur et l'efrit. N° 195.

46. Le vizir du roi Iounane et le médecin Rouiane. N° 156.

54. Le faucon du roi Sindabad. N° 173.

57. Le prince et la gotle. N° 197.

78. Le jeune homme ensorcelé et les poissons. N° 222.

93. Le portefaix et les jeunes filles. N° 148.

122. Le premier Saalouk. N° 115.
136. Le deuxième. N° 116.
169. Le troisième. N° 117.
199. Zobéida. N° 443.
216. Amina. N° 33.
235. La femme coupée, les trois pommes et le nègre Riban. N° 302.
249. Le vizir Noureddine, son frère le vizir Chamseddine et Hassan Badreddine. N° 270.
- 2. 5. Dédicace.**
7. Le Bossu. N° 105.
20. Le courtier chrétien. N° 249.
51. L'intendant du roi de la Chine. N° 305.
68. Le médecin juif. N° 253.
87. Le tailleur. N° 78.
120. Le Barbier. N° 80.
124. Le premier frère. Bacbouk. N° 81.
133. El-Haddar. N° 82.
139. Bacbac. N° 83.
146. El-Kouz. N° 84.
154. El-Aschar. N° 85.
174. Schakâlik. N° 86.
197. Douce-amie et Ali-Nour. N° 58.
295. Ghanem ben Ayoub et sa sœur Fetnah. N° 188.
304. L'eunuque Saouâb. N° 160.
308. L'eunuque Kâfour. N° 161.
318. L'eunuque Bakhita. N° 161, note.
- 3. 1. Dédicace.**
3. Note.
5. Le roi Omar Al-Néman et ses deux fils merveilleux Scharkan et Daoul'makan. N° 277.
290. Aziz et Aziza (n° 71) et le beau prince Diadème. N° 60.
- 4. 5. Dédicace.**
7. Fin d'Omar...
158. L'histoire racontée par la négresse errante du désert. N° 278.
195. Histoire charmante des animaux et des oiseaux. N° 284.
253. La belle Schamsennahar et Ali ben-Bekar. N° 76.

SCOTT.

(N^o 284.)

1. III-XVI. Preface.

(1)-(2). Contents.

I-LXXXVIII. Introduction.

1 et suiv. Les contes des volumes 1 et 2 de Galland.

2. Les volumes 3, 4 et 5 de Galland. (Commencement du n^o 76.)

3. Les volumes 5, 6 et 7. (Commencement du n^o 73.)

4. Les volumes 7, 8 et 9. (Commencement du n^o 19.)

5. Les volumes, 9, 10, 11 et 12.

6. Tales selected from the Manuscript of the 1001 Nights brought to Europe by Edward Wortley Montague, Esq. Translated from the Arabic by Jonathan Scott, LL. D.

1. The Sultan of Yemen and his three Sons. N^o 438.

7. The three Sharpers. N^o 439.

18. Adventures of the abdicated Sultan. N^o 439.

20. Mahummud, Sultan of Cairo. N^o 234.

31. The first Lunatic. N^o 176.

45. The second Lunatic. N^o 331.

52. The retired Sage and his Pupil. N^o 377.

68. Night Adventure of the Sultan. N^o 385.

72. The broken-backed Schoolmaster. N^o 290.

74. The wry-mouthed Schoolmaster. N^o 291.

76. The Sultan's second Visit to the Sisters. N^o 385.

82. The Sisters and the Sultana their Mother. N^o 327.

112. The avaricious Cauzee and his Wife. N^o 107.

126. The Bang-eater and the Cauzee. N^o 279.

133. The Bang-eater and his Wife. N^o 280.

138. The Fisherman. N^o 189.

154. The Sultan and the Traveller Mhamood al Hyjemmeo. N^o 385.

155. The Koord Robber. N^o 162.

157. The Husbandman. N^o 146.

160. The three Princes and enchanting Bird. N^o 273.

169. A Sultan of Yemen and his three Sons. N° 182.
185. The first Sharper in the Cave. N° 430.
194. The Sultan of Hind. N° 274.
210. The Fisherman's Son. N° 20.
215. Abou Neout and Abou Neuteen; or, the well-intentioned and the double-minded. N° 8.
229. Adventure of a Courtier. N° 52.
238. The Prince of Sind, and Fatima, Daughter of Amir bin Naomaun. N° 372.
246. The Lovers of Syria; or, the heroine. N° 30.
259. Hyjaue, the tyrannical Governor of Coufeh, and the young Syed. N° 204.
268. Ins als Wujjood and Wird al Ikmaum. N° 282.
283. Mazin of Khorassaun. N° 212.
343. Adventure of Haroon al Rusheed. N° 177.
348. The Sultan, the Dirveshe, and the Barber's Son. N° 378.
352. Aleefa, Daughter of Mherejaun, Sultan of Hind, and Eusuff, Son of Sohul, Sultan of Sind. N° 206.
366. The three Princes, Sons of the Sultan of China. N° 239.
375. The good Vizier unjustly imprisoned. N° 401.
380. The Lady of Cairo and her four Gallants. N° 185.
386. The Cauzee's Story, N° 334.
391. The Merchant, his Daughter, and the Prince of Eerauk. N° 150.
396. The Cauzee and his wife. N° 322.
409. The Sultan's Story of himself. N° 326.
413-432. Notes.

DESTAINS.

(N° 236.)

1. Avertissement des Editeurs.
Notice sur Galland, par M. Ch. Nodier.
Les contes de Galland jusque et y compris le sixième voyage de Sindbad.
2. Jusque et y compris le commencement du n° 76.

3. Jusque et y compris le n° 73.
4. Jusque et y compris le n° 19.
5. Le reste des contes de Galland.
6. Avertissement.
Les contes suivants de Scott : nos 438; 439; 439; 234; 176; 377;
327; 189; 385; 273; 182; 274; 20; 8; 52; 30; 282; 212; 206
(Aventures de la belle Haifa, fille de Myr Djyhane, sultan de
Hind, et de Joseph, fils de Sohul, sultan de Sind.); 239; 401;
185; 334; 150; 322 et 326.
De Chavis : Habib, n° 203.

LOISELEUR DESLONGCHAMPS.

(N° 274.)

Avis de l'éditeur.

Essai historique sur les Contes orientaux et les Mille et une nuits.

(Ci-dessus, n° 11.)

Notice sur Galland.

Dédicace de Galland.

Préface.

Tous les contes de Galland.

Le Calife voleur, ou aventures d'Haroun Alrachid avec la princesse
de Perse et la belle Zeineb. N° 106.

Les contes suivants de Scott : nos 438; 439; 439; 234; 377; 327;
182; 8; 30; 282; 212; 206; 334 et 239.

Conclusion des Mille et une nuits. N° 111.

GAUTIER.

(N° 245.)

1. V. Préface.

XXIV-XXXIII. Eloge de Galland. (De Boze.)

1. Les contes de Galland, nos 111; 104; 194; 396; 397; 195; 156.

83. Les quarante Vézys. (Traduits du turc par Pétis de la Croix ou Gauttier; incomplet. Y compris le Mari et le perroquet, n° 294.) N° 402.
189. Mahmoud (Ms. de White, Ouseley's oriental collections). N° 402.
195. Les contes de Galland, nos 197; 222; 148; 115; 116; 158; 117; 443 et 33.
2. 1. Les contes de Galland, nos 373; 302; 270; 105; 249; 305; 253; 78; 80; 81; 82; 83; 84; 85 et 86.
371. Aly-chah, ou le faux Khalyfe. (Traduit par Langlès.) N° 174.
416. Ruse des femmes. (Traduit par Langlès.) N° 331.
3. Les contes de Galland, nos 76; 120; 58 et 73.
4. Les contes de Galland, nos 442; 237; 155; 19 et 188.
5. Les contes de Galland, nos 209; 72; 371; 202; 24; 26; 130; 286 et 375.
416. Le jeune Prince et l'oiseau vert. N° 274.
427. Mahmoud. N° 239.
- Ces deux contes « sont tirés des manuscrits de l'éditeur, comparés aux contes publiés par J. Scott. » (7, 383.)
6. V. Avertissement de l'éditeur.
1. Les dix Vézys (d'après le texte persan.) N° 402.
116. Azem et la Reine des génies. N° 212.
158. Les contes de Scott, nos 438; 439; 234; 176; 377; 385; 290; 291; 385; 327; 107; 279; 280; 189; 385; 273; 182; 8; 52; 372; 30; 282; 177; 206; 401; 185; 322 et 326.
7. 1. La princesse Ameny. N° 31.
64. Le prince Habib. N° 203.
91. Aly Djohary. N° 27.
117. Le khalyfe de Bagdad. N° 106.
153. Les deux princes de la Cochinchine et leur sœur. N° 134.
178. Les deux maris. N° 151.
184. Abdallah. N° 149.
193. La favorite. N° 334.
197. Yousseuf et le marchand indien. N° 441.
217. Le prince Bénazir. N° 100. Cfr. n° 345.
234. L'habitant de Damas (Attaf.) N° 64.
257. Le roi Soleïman et son fils. N° 402.

264. Mariage d'Almamoun avec Bouran. (Traduit par Langlès sur le texte de Calcutta.) N° 142.
273. Sélim, Sulthan d'Egypte. N° 369.
285. Adileh. N° 11.
292. Le Kalender balafre. N° 118.
313. Le sage Heycar. (Traduit par Agoub.) N° 207.
357-404. Table des contes renfermés dans les sept volumes des Mille et une nuits, contenant l'analyse de ces contes et l'indication des ouvrages qui ont quelque rapport avec eux, et des imitations qui en ont été faites soit au théâtre, soit dans les écrits des divers auteurs.

HABICHT.

(N° 253.)

1. III. Vorwort.
VIII. Gauttier's Vorrede.
XXXI. Galland' Vorrede.
XXXV. Inhalt.
1. Gauttier, nos 111; 104; 194; 396 et 397.
56. Geschichte der dritten Greises mit dem Maulthiere (Ms. de Tunis.)
N° 398.
58. Gauttier, nos 195; 156; 402; 197 et 222.
220. Anmerkungen.
2. 1. Gauttier, nos 148; 115; 116; 158; 117; 443; 33; 373 (Sindbade, 1-4).
205. Anmerkungen.
3. 1. Gauttier, nos 373 (fin); 302; 270; 105; 249; 305; 253 et 78.
222. Anmerkungen.
4. 1. Gauttier, nos 80; 81-86 (les noms des frères d'après le ms. de Tunis); 174; 331 et 76 (avec complément tiré du ms. de Tunis.)
213. Anmerkungen.
5. I. Vorbericht.
3. Gauttier, nos 120 et 58.
202. Anmerkungen.
6. III. Vorbericht.
3. Gauttier, nos 58 (fin); 73; 442 et 237.
195. Anmerkungen.

1. ...

2. ...

3. ...

4. ...

5. ...

6. ...

11. ...

12. ...

13. ...

14. ...

15. ...

16. ...

17. ...

18. ...

19. ...

20. ...

21. ...

22. ...

23. ...

24. ...

25. ...

26. ...

27. ...

28. ...

29. ...

30. ...

31. ...

32. ...

33. ...

34. ...

35. ...

36. ...

37. ...

38. ...

39. ...

40. ...

41. ...

35. Der König Schach Bacht und sein Wezyr Arrachuan. N° 402.
161. Der König Azzaher Xuknuddyn Bibars al Bundukdary. N° 408.
204. Harun Arraschyd und die Sängerin Tohfatulkuloub. N° 211.
256. Anmerkungen.
15. (Traduction littérale du manuscrit tunisien.)
3. Abul Hassan aus Damaskus und sein Sohn Nurreddyn Aly.
N° 269.
40. Ins ben Kies und seine Tochter. N° 61.
102. Der König, sein Sohn und die sieben Wesyre. N° 402.
181. Geschichte einer von den Frauen eines Chalysten. N° 178.
184. Geschichte einer Frau des Chalysten Mahmoun. N° 179.
197. Anmerkungen.

WEIL.

(N° 295 A.)

1. I. Vorwort des Uebersetzers.

III. Einleitung.

5. Les contes qui sont déjà dans Galland, nos 111; 194; 396 et 397.
24. Der Greis mit dem Maultiere. N° 398.
26. Nos 195 et 156.
32. Der persische König und sein Falke. N° 173.
33. Nos 294; n° 402; 197; 222; 148; 115; 116; 158; 117; 443; 33;
302; 270; 105; 249; 305; 253; 78; 80; 81-86; 76; 58; 120; 130;
373 et 155.
407. Inhalt.
2. 5. Der Prinz Seif Almuluk und die Tochter des Geisterkönigs. N° 348.
47. Der arme Fischer und der Beherrscher der Gläubigen. N° 190.
61. Ghanem. Nos 188, 160 et 161.
79. Die Tochter des Veziers und der Prinz Uns Alwudjud. N° 282.
96. Abul Hasan. N° 276.
107. Hajat Alnufus und Ardschir. N° 59.
145. Hasan aus Bassrah und die Prinzessinnen von den Inseln Wak-
Wak. N° 212.
217. Die Sklavin Harun Arraschids. N° 299.

218. Die Dichter und Omar, Sohn des Abd Alasis. N° 295.
220. Die zehn Veziere. N° 402.
267. Die messingne Stad. N° 16.
282. Niamah und Nuam. N° 263.
293. Ala Eddin Abu Schamat. N° 18.
323. Hatim aus dem Stamme Tai. N° 215.
323. Maan. N°s 247 et 248.
325. Der verschlossene Palast. N° 254.
325. Hischam, Sohn des Abd Almelik. N° 172.
327. Ibrahim, der Sohn Mahdis. N° 219.
330. Schaddad und die Stadt Irem, die pfeilerreiche. N° 224.
331. Ishak al Mossuli. N° 142.
331. Der falsche Kalif. N° 174.
342. Harun und der Kadhi Abu Yusuf. N° 383.
344. Chalid, der Emir von Bassrah. N° 403.
346. Der träge Abu Muhamed. N° 233.
354. Der Barmekide Djafar. N°s 90, 89 et 91.
355. Notiz über die Barmekiden. N° 92.
356. Ali Schir. N° 28.
371. Ibn Manssur und die Frau Bedur. N° 374.
374. Die sechs Mädchen. N° 313.
391. Djandar. N° 154.
402. Parabeln. N° 284.
412. Inhalt.
3. 1. Les contes qui sont déjà dans Galland, n°s 73; 442; 237; 19; 209; 72; 371; 202; 24; 26; 286 et 375.
311. Omar Alnuman und seine beiden Söhne Scharkan und Dhul Makan. N° 277.
376. Die zwei Liebenden. N°s 60 et 71.
(423.) Inhalt.
4. a. Der König Kulad und sein Vezier Schimas. N° 184.
44. Die unglückliche Frau und der Bettler. N° 67.
46. Der edle Claher. N° 192.
46. Wunderbare Erfüllung eines Traums. N° 258.
47. Tod eines Liebenden aus dem Stamme Uzra. N° 37.
47. Der Dichter Mutalammes. N° 40.
48. Sonderbaren Claher eines Pilgers. N° 306.

51. Der Araber mit den Bohnen. N° 87.
52. Der wunderbare Reisesack. N° 162.
54. Der freigebige Hund. N° 191.
56. Der gewandte Dieb. N° 404.
57. Die drei Polizeipräfekten. N° 427, 428 et 429.
59. Der zweimal bestohlene Geldwechsler. N° 405.
60. Der fromme Israelit. N° 68.
61. Abul Hasan und der Kalif Mamun. N° 257.
63. Mutawakkel und Mahhubah. N° 35.
64. Die Frau mit dem Bären. N° 101.
66. Das Liebespaar in der Schule. N° 39.
67. Der Eseltreiber und der Dieb. N° 406.
68. Hakem und der reiche Kaufmann. N° 208.
69. Nuschirwan und das vorsichtige Mädchen. N° 198.
69. Die tugendhafte Frau. N° 362.
70. Das wunderbare Augenheilmittel. N° 165.
70. Die Pyramiden. N° 255.
71. Der kühne Diebstahl. N° 407.
72. Ibn Alpharebi und Masrur. N° 166.
73. Der fromme Sohn Harun Arraschids. N° 363.
77. Der trauernde Schullehrer. N° 287.
77. Der bekehrte König. N° 391.
79. Der bekehrte Prior. N° 137.
82. Der Todesengel vor zwei Königen und einem Frommen. N° 349
et 350.
83. Alexander und ein gottesfürchtiger König. N° 352.
85. Nuschirwan erforscht den Zustand seines Landes. N° 199.
85. Die tugendhafte Frau eines israelitischen Richters. N° 321.
87. Die gerettete Frau in Mekka. N° 324.
89. Der von Gott geliebte Neger. N° 353.
91. Das tugendhafte israelitische Ehepaar. N° 354.
93. Der Schmied und das tugendhafte Mädchen. N° 356.
95. Der Wolkenmann und der König. N° 357.
97. Die bekehrte Christin. N° 138.
99. Die himmlische Vergeltung. N° 358.
100. Lohn des auf Gott vertrauenden. N° 325.
102. Ikrima und Chuseima. N° 193.
104. Junus. N° 51.

- 106. Haseb. N° 77, 152 et 153.
- 165. Ali der Ägyptier. N° 22.
- 172. Abukir und Abusir. N° 10.
- 181. Zeitmond und Morgenstern. N° 121.
- 194. Abenteuer Alis und Zahers aus Damask. N° 21.
- 253. Abenteuer des Fischers Djaudar aus Kahirah und sein Zusammentreffen mit dem Abendländer Mahmud und dem Sultan Beibars. (Ms. de Gotha. Autre forme.) N° 154.
- 313. Die listige Dalilah.—Streiche des Ägyptiers Ali. N° 147.
- 342. Ein Bagdadenser und seine Sklavin. N° 75.
- 346. Maruf. N° 250.
- 361. Inhalt.

HENNING.

(N° 259.)

1. 3. Einleitung.

Les contes qui sont déjà dans Galland, n° 111; 104; 194; 396 et 397.

33. Der dritte Scheich. N° 398.
N° 195 et 156.

46. Der König Sindbad und sein Falke. N° 173.
N° 294; 197; 222; 148; 115; 116; (158 au tome 7); 117; 443; 33;
302 et 270.

2. N° 105; 249; 305; 253; 78; 80; 81 à 86.

104. Ali Nūr ed-Dīn und Enīs el-Dschelis. N° 58.
153. Ghanem. N° 188.
157. Der Eunuch Bucheit. N° 160.
159. Der Eunuch Kāfür. N° 161.

3. 5. Der König Omar en Noomān und seine Söhne Scharrkān und Dau el-Makān. N° 277.

4. Suite.

30. Tādsch el-Mulūk und die Herrin Dunjā. N° 60.
45. Asīs und Asīse. N° 71.
172. Der Haschischesser. N° 278.

5. 5. Fabeln und Parabeln. N° 284.
58. Ali, der Sohn des Bekkâr. N° 76.
113. Kamar es-Samân. N° 120.
6. Suite.
47. Niame und Noam. N° 263.
80. Alā ed-Dîn Abusch-Schāmât. N° 18.
153. Hâtim von Stamme Taij. N° 215.
154. Maan, der Sohn Sâides, und die drei Mädchen. N° 247.
155. Maan und der Beduine. N° 248.
157. Die Stadt Lebta in Andalusien. N° 254.
159. Hischâm, der Sohn des Abd el-Melik, und der junge Beduine.
N° 172.
162. Ibrâhîm, der Sohn des El-Mahdi, und El-Mamûn. N° 219.
170. Abdallâh, der Sohn des Abû Kilâbe, und Irem die, Säulenstadt.
N° 224.
176. Isaak von Mossul. N° 142.
183. Der Schlachthausreiniger und die vornehme Frau. N° 306.
188. Hārûn er-Raschîd und Mohammed, der Sohn Alîs des Juweliers.
(Der falsche Chalife.) N° 174.
7. 5. Ali der Perser und die Geschichte von seinem Ranzen. N° 162.
9. Hārûn er-Raschîd, Dschaafar, die Sklavin und der Imâm Abû
Jûsuf. N° 383.
12. Châlid, der Sohn des Abdallâh El-Kasrî, und der junge Mann,
der sich als Dieb ausgab. N° 403.
17. Das Erlebnis eines Beduinen mit Dschaafar nach dessen Kreu-
zigung. N° 87.
19. Abû Mohammed der Faulpelz und Er-raschîd. N° 233.
40. Jahjâ (der Barmekide), der Sohn des Châlid, und Mansûr. N° 88.
43. Jahjâ und der Brieffälscher. N° 89.
47. Wissen und Verstand erhöht (El-Mamûn und der fremde
Gelehrte.) N° 163.
49. Ali Schâr und Sumurrud. N° 28.
91. Dschubeir, der Sohn des Umeir, und Budûr. N° 374.
108. Der Mann aus Jemen und seine sechs Sklavinnen. N° 313.
121. Abû Nowâs und Hārûn er-Raschîd. N° 296.

125. Etwas von Grossmut und Seelenadel. N° 191.
129. Husâm ed-Dîn, der Wâlî von Alexandria, und der Dieb, der den Soldaten bestahl. N° 404.
131. El-Melik en-Nâsir und die drei Walis. N°s 427, 428 et 429.
136. Der Geldwechsler und der Dieb. N° 405.
137. Ala-ed-Dîn, der Wâlî von Kûs, und der Gauner. N° 428.
138. Wie Ibrâhîm, der Sohn des El-Mahdî, zu seiner Frau kam. N° 220.
143. Der Gotteslohn für Almosen. N° 67.
145. Der fromme Israelit. N° 68.
147. Abu Hassân es-Sijâdi. N° 257.
150. Der arme Mann und sein Freund in der Not. N° 192.
152. Wunderbare Erfüllung eines Traumes. N° 258.
153. Der Chalife El-Mutawakkil und seine Geliebte Mahbûbe. N° 35.
155. Wardân der Fleischer und die Frau mit dem Bären. N° 101.
160. Der Neider und der Beneidete. N° 158.
163. Das Zauberpferd. N° 130.
8. 5. Uns el Wudschûd und Ward fil-Akmâm. N° 282.
29. Abû Nowâs und Er-Raschîd. N° 297.
32. Abdallah, der Sohn des Maamar, und der Mann, der ihm seine Sklavin zum Kauf anbot. N° 36.
34. Der Liebhaber aus den Banû Ozra. N° 37.
35. Der Wesir von El-Jemen und sein junger Bruder. N° 38.
37. Das Liebespaar in der Schule. N° 39.
38. El-Mutalammis und sein Weib Umeime. N° 40.
39. Hârûn er-Raschîd und Subeibe im Bade. N° 298.
40. Hârûn er-Raschîd und die drei Dichter. N° 299.
41. Der Müller und sein Weib. N° 367.
43. Der Dummkopf und der Schlaumeier. N° 406.
44. Abû Yûsuf und Subeide. N° 384.
45. Der Chalife El-Hâkim und der reiche Kaufmann. N° 208.
46. Der gerechte König Anûschirwân und die junge Bäuerin. N° 198.
48. Der Wasserträger und die Frau des Goldschmieds. N° 361.
50. Chosrau und Schîrîn. N° 164.
52. Der Barmekide Jahjâ bin Châlid. N° 93.
53. Mohammed el-Amîn und Dschaafar bin Mûsa. N° 42.
54. Saîd bin Sâlim el Bâhilî und die Barmekiden. N° 94.

56. Etwas von der Weiberlist. N° 337.
57. Die tugendhafte Israelitin und die beiden Scheiche (die Historie von Susanna und Daniel). N° 362.
58. Dschaafar der Barmekide und der alte Beduine. N° 165.
60. Der Chalife Omar, der Sohn El-Chattâb, und der junge Beduine (die Bürgschaft.) N° 125.
65. Der Chalife El-Mamûn und die Pyramiden. N° 255.
67. Der Dieb und der Kaufmann. N° 407.
69. Mesrûr und Ibn el-Kâribî. N° 166.
71. Der fromme Sohn Harûn er-Raschîds. N° 363.
78. Der Schulmeister, der sein totes Liebchen betrauerte. N° 287.
80. Der Auskehrer, welcher den Lehrer spielte. N° 289.
82. Der König und die tugendhafte Frau. N° 391.
83. Abd er-Rahmâns Beschreibung des Vogels Roch. N° 256.
85. Adî, der Sohn des Seid, und Hind. N° 216.
88. Isaak von Mossul und der Kaufmann. N° 225.
92. Die drei unglücklichen Liebenden. N° 44.
93. Die Liebenden vom Stamme Teij. N° 45.
94. Der irrsinnige Liebhaber. N° 46.
96. Der bekehrte Prior. N° 137.
102. Abû Isâ und Kurrat el-Ain. N° 47.
109. Alf der Kairenser. N° 22.
134. Der Pilgersmann und die alte Frau. N° 200.
136. Die Sklavin Tawaddud. N° 387.
9. 5. Der Engel des Todes vor dem stolzen König und dem frommen Mann. N° 349.
7. Der Engel des Todes und der reiche König. N° 350.
9. Der Engel des Todes und der König der Kinder Israel. N° 351.
11. Iskender Zul-Karnein und der genügsame König. N° 352.
13. Der gerechte König Anûschirwân. N° 199.
14. Der israelitische Kadi und sein frommes Weib. N° 321.
18. Das schiffbrüchige Weib. N° 324.
20. Der fromme Negersklave. N° 353.
23. Der fromme israelitische Tablettflechter und sein Weib. N° 354.
27. El-Hadschdschâdsch und der fromme Mann. N° 355.
29. Der Schmied, welcher Feuer anfassen konnte. N° 356.
32. Der Wolkenmann. N° 357.

35. Der moslemische Held und die Christin. N° 138.
40. Die Tochter des nazarenischen Königs und der Moslem. N° 139.
43. Der Prophet und die göttliche Gerechtigkeit. N° 358.
44. Der Fährmann und der Eremit. N° 359.
46. Der fromme Israelit, der Weib und Kinder wiederfand. N° 325.
51. Abul Hasan und Abū Dschaafar der Aussätzige. N° 360.
53. Hāsib Kerīm ed-Dīns Geschichte. N° 152.
60. Bulūkijās Abenteuer. N° 77.
93. Dschānschāhs Geschichte. N° 153.
10. 5. Es-Sindibāds Geschichte, (Plus le 7^e voyage d'après la première édition de Calcutta, n° 20 A.) N° 373.
99. Die messingne Stadt. N° 16.
142. Von der argen Weiberlist (Sindbad oder die List der Frauen). N° 402.
11. 5. Geschichte Djūdars und seiner Brüder. N° 154.
69. Das Heldenbuch von Adschīb, Gharīb und Sahīm el-Leil. N° 13.
12. 5. Geschichte des Abdallāh bin Maamar el-Keisī. N° 49.
10. Hind, die Tochter des En-Noomān, und El-Haddschādsch. N° 50.
13. Chuseime bin Bischr el-Asadī. N° 193.
19. Jūnus der Schreiber und Walīd bin Sahl. N° 51.
23. Hārūn er-Raschīd und die junge Beduinin. N° 300.
25. Die Geschichte El-Asmaīs von den Versen dreier Mädchen. N° 301.
28. Abū Ishāk Ibrāhīm von Mossul der Tischgenosse und der Teufel. N° 226.
31. Dschamīls Geschichte von den Liebenden vom Stamme Ozre. N° 52.
39. Der Beduine, Merwān bin el-Hakam und der Fürst der Gläubigen Moāwije. N° 53.
44. Husein el-Chālias Geschichte von Damre bin el-Mogheire. N° 54.
50. Ishāk bin Ibrāhīm el-Mausilī und Iblīs. N° 227.
54. Abū Ishāks Erlebnis mit dem jungen Mann. N° 55.
57. Die Geschichte des Wesirs Abū Amir bin Merwān. N° 56.
59. Die Streiche der verschlagenen Delīle. — Alī Sibak von Kairo. N° 147.
137. Ardeschīr und Hajāt en-Nufūs. N° 59.

13. 5. Heirat des Königs Bedr Bâsim, Sohn des Königs Schâhrimân, mit der Tochter des Königs Es-Samandal. N° 73.
59. Seif el Mulûk und Badiât el-Dschamâl. N° 348.
132. Der Juwelier Hasan von Basra. N° 212.
14. Suite.
108. Die Geschichte des Fischers Chalife mit den Affen. N° 190.
149. Der Kaufmann Mesrur und sein Liebchen Sein el-Mawâsif. N° 251.
15. 5. Ali Nûr ed-Dîn und Marjam die Gürtelmaid. N° 271.
94. Der Oberägypter und sein fränkisches Weib. N° 140.
99. Der junge Mann aus Bagdad und seine Sklavin. N° 75.
109. Geschichte des Königs Wird Chân, des Sohnes des Königs Dschalfâd. N° 184.
16. Suite.
47. Abû Kîr und Abû Sîr. N° 10.
81. Abdallah der Landmann und Abdallah der Meermann. N° 3.
108. Harûn er-Raschîds Erlebnis mit dem jungen Mann aus Omân. N° 276.
128. Ibrahim und Dschamfle. N° 218.
154. Abul-Hasan von Chorâsân der Wechsleß und Schâdscharet ed-Durr. N° 129.
17. 5. Geschichte Kamar es-Samâns und seiner Liebsten. N° 121.
64. Geschichte Abdallah bin Fâdils, des Gouverneurs von Basra, mit seinen Brüdern. N° 2.
115. Geschichte des Schuhflickers Maarûf. N° 250.

BURTON.

(N° 229.)

1. VII. Editor's note.
XIII. Contents.
XVII-XXXII. The Translator's Foreword.

Les contes qui sont déjà dans Galland, n^{os} 111; 104; 194; 396 et 397.

33. The third Shaykh. N^o 398.

N^{os} 195 et 156.

46. The King Sindibad and his Falcon. N^o 173.

N^{os} 294; 197; 222; 148; 115; 116; 158; 117; 443; 33; 302; 270; 105; 249; 305; 253; 78; 80; 81 à 86; 58 et 188.

372. The First Eunuch, Bukhayt. N^o 160.

374. The Second Eunuch, Kafur. N^o 161.

398. The King Omar bin al-Nu'uman and his sons Sharrkan and Zau al-Makan. N^o 277.

2. Suite.

179. Taj al-Muluk and the Princess Dunya. N^o 60.

193. Aziz and Azizah. N^o 71.

315. The Hashish-Eater. N^o 278.

327. Hammad the Badawi. N^o 277.

337. The Birds und Beasts and the Carpenter. N^o 284.

383. Ali Bin Bakkar and Shams al-Nahar. N^o 76.

3. 1. Kamar al-Zaman. N^o 120.

131. Ni'amah bin al-Rabi'a and Naomi his Slave-girl. N^o 263.

157. Ala al-Din Abu al-Shamat. N^o 18.

219. Hatim. N^o 215.

220. Ma'an. N^o 247.

222. Ma'an. N^o 248.

223. The City of Labtayt. N^o 254.

225. Hisham. N^o 172.

227. Ibrahim bin al-Mahdi. N^o 219.

236. The City of Many-Columned Iram. N^o 224.

242. Isaac of Mosul. N^o 142.

247. The Sweep und the Noble Lady. N^o 306.

252. The Mock Caliph. N^o 174.

270. Ali the Persian. N^o 162.

273. Harun al-Rashid and the Imam Abu Yusuf. N^o 383.

276. The lover who feigned himself a thief. N^o 403.

280. Ja'afar. N^o 87.

282. Abu Mohammed hight Lazybones. N^o 233.

298. Yahya. N^o 88.

301. Yahya. N^o 89.

304. Al-Maamun. N° 163.
306. Ali Shar and Zumurrud. N° 28.
344. The Loves of Jubayr bin Umayr. N° 374.
360. The Man of Al-Yaman and his Six Slave Girls. N° 313.
374. Harun and Abu Nowas. N° 296.
378. The Man who Stole the Dish of Gold. N° 191.
381. The Sharper of Alexandria. N° 404.
383. Al-Malik Al-Nasir and the three Chiefs of Police. The chief of the
new Cairo Police. N° 427.
385. ... Bulak. N° 428.
387. ... Old Cairo. N° 429.
387. The Thief and the Shroff. N° 405.
389. The Chief of the Kus Police. N° 428.
390. Ibrahim bin al-Mahdi. N° 220.
393. The Woman whose Hands were cut off. N° 67.
395. The devout Israelite. N° 68.
397. Abu Hassan al-Ziyadi. N° 257.
400. The poor Man. N° 192.
401. The ruined Man who became rich again through a Dream. N° 258.
402. Caliph al-Mutawakkil and his Concubine Mahbubah. N° 35.
404. Wardan. N° 101.
408. The King's Daughter and the Ape. N° 102.
415. The Ebony Horse. N° 130.
4. 1. Uns al-Wujud. N° 282.
31. Abu Nowas with the Three boys. N° 297.
35. Abdullah bin Ma'amar. N° 36.
36. The Lovers of the Banu Ozrah. N° 37.
38. The Wazir of al-Yaman. N° 38.
39. The Loves of the Boy and Girl at School. N° 39.
40. Al-Mutalammis. N° 40.
41. Harun and Zubaydah in the Bath. N° 298.
43. Harun and the Three Poets. N° 299.
44. Mus'ab. N° 41.
45. Abu al-Aswad. N° 320.
46. Harun and the Two Slave-Girls. N° 314.
46. Harun and the Three Slave-Girls. N° 314.
47. The Miller and his Wife. N° 367.

48. The Simpleton. N° 406.
49. The Kazi Abu Yusuf. N° 384.
50. Al-Hakim and the Merchant. N° 208.
51. King Kisra and the Village Damsel. N° 198.
52. The Water Carrier. N° 361.
54. Khusrau and Shirin. N° 164.
56. Yahya. N° 93.
57. Mohammed al-Amin. N° 42.
58. The sons of Yahya. N° 94.
59. The Woman's Trick. N° 337.
60. The Devout Woman. N° 362.
61. Ja'afar. N° 165.
63. Omar. N° 125.
67. Al-Maamun and the Pyramids of Egypt. N° 255.
69. The Thief and the Merchant. N° 407.
71. Masrur. N° 166.
73. The Devotee Prince. N° 363.
78. The Unwise Schoolmaster. N° 287.
80. The Foolish Dominie. N° 288.
81. The Illiterate. N° 289.
83. The King and the Virtuous Wife. N° 391.
84. The Rukh. N° 256.
85. Adi bin Zayd and the Princess Hind. N° 216.
88. Di'ibil. N° 43.
90. Isaac of Mosul. N° 225.
94. The Three Unfortunate Lovers. N° 44.
95. How Abu Hasan brake wind. N° 167.
97. The Lovers of the Banu Tayy. N° 45.
98. The Mad Lover. N° 46.
100. The Prior. N° 137.
104. The Loves of Abu Isa. N° 47.
111. Al-Amin and his Uncle Ibrahim bin al-Mahdi. N° 219.
112. Al-Fath. N° 316.
113. The Man's Dispute with the Learned Woman. N° 317.
120. Aby Suwayd. N° 318.
121. Ali bin Tahir. N° 319.
121. The Woman who had a Boy to Lover. N° 48.
122. Ali the Cairene. N° 22.

141. The Pilgrim Man. 200.
144. Tawaddud. N° 387.
197. The Angel of Death. N° 349; 350; 351; 352; 199; 321; 324; 353;
354; 355; 356; 357; 138; 139; 358; 325; 360. (Comme dans
v. Hammer, p. 152-153; en outre, le numéro suivant :)
236. The ferryman of the Nile. N° 359.
245. The Queen of the Serpents. N° 152.
251. The Adventures of Bulukiya. N° 77.
274. The Story of Janshah. N° 153.
343. Sindbad the Seaman. (Les 7 voyages, plus le 7^e d'après le texte de
Calcutta, n° 20 A.) N° 373.
5. 1. The City of Brass. N° 16.
36. The Craft and Malice of Women. (Sept vizirs.) N° 402.
121. Judar. N° 154.
162. Gharib and his Brother Ajib. N° 13.
289. Otbah. N° 49.
295. Hind. N° 50.
297. Khuzaymah. N° 193.
302. Yunus. N° 51.
306. Harun. N° 300.
308. Al-Asmai. N° 301.
311. Ibrahim of Mosul. N° 226.
314. The Lovers of the Banu Uzrah. N° 52.
321. The Badawi and his Wife. N° 53.
326. The Lovers of Bassorah. N° 54.
332. Ishak of Mosul. N° 227.
335. The Lovers of Al-Madinah. N° 55.
338. Al-Malik Al-Nasir. N° 56.
340. The Rogueries of Dalilah.—The Adventures of Mercury Ali of
Cairo. N° 147.
6. 1. Ardashir and Hayat al-nufus. N° 59.
54. Julnar the Sea-born. N° 73.
95. King Mohammed (Sayf al-Muluk.) N° 348.
166. Hasan of Bassorah. N° 212.
296. Khalifah the Fisherman of Baghdad. N° 190.
333. The same Story from the Breslau Edition.
352. Masrur and Zayn al-Mawasif. N° 251.

7. 1. Ali Nur al-Din and Miriam the Girdle-Girl. N° 271.
99. The Man of Upper Egypt. N° 140.
104. The Ruined Man of Baghdad. N° 75.
112. King Jali'ad. N° 184.
208. Abu Kir the Dyer. N° 10.
237. Abdullah the Fisherman and Abdullah the Merman. N° 3.
258. Harun al-Rashid and Abu Hasan, the Merchant of Oman. N° 276.
276. Ibrahim and Jamilah. N° 218.
297. Abu al-Hasan of Khorasan. N° 129.
313. Kamar al-Zaman and the Jeweller's Wife. N° 121.
364. Abdullah bin Fazil and his Brothers. N° 2.
8. 1. Ma'aruf the Cobbler. N° 250.
51. Conclusion. N° 111.
59. Terminal Essay. Preliminary.
62. § I. The Origin of The Nights. A. The Birthplace. 74. B. The Date.
83. C. The Authors.
86. § II. The Nights in Europe.
105. § III. The Matter and the Manner of the Nights. A. The Matter.
144. B. The Manner.
156. § IV. Social Condition. A. Al-Islam. 176. B. Woman. 183. C. Pornography. 185. D. Pederasty.
188. § V. Of the Prose Rhyme and the Poetry of the Nights. A. The Saj'a. 190. B. The Verse. 202. Essay on Arabic Prosody, by Dr. Steingass.
228. L'Envoi.
233. Appendix I. Contributions to the Bibliography of the Thousand and One Nights and their Imitations. By W. F. Kirby.
287. Comparative Table of the Tales in the Principal Editions.
308. Appendix II. 1. Table of Contents of the various Arabic Texts. A. The Unfinished Calcutta Edition (1814-1818). 310. B. The Breslau Text. 316. C. The Mac-Naghten Text and the Bulak Edition. 322. D. Comparison of the Same with Mr. Lane's and my Version.
323. II. Index to the Tales and Proper Names.
334-423. III. Alphabetical Table of the Notes (Anthropological, etc.)
9. IX. The Translator's Foreword.
1. The Sleeper and the Waker. N° 155.

4. The Larrikin and the Cook. N° 436.
28. The Caliph Omar and the Poets. N° 295.
33. Al-Hajjaj and the Three Young Men. N° 205.
34. Harun and the Woman of the Barmecides. N° 95.
35. The ten wazirs (Azadbakht) N° 402.
112. Ja'afar. N° 90.
115. Al-Rashid and the Barmecides. N° 91.
117. Ibn al-Sammak. N° 393.
117. Al Maamun and Zubaydah. N° 244.
119. Al Nu'uman. N° 124.
120. Firuz. N° 391.
123. King Shah Bakht and his Wazir al-Rahwan. N° 402.
247. Al-Malik al-Zahir. Nos 408 et suiv.
288. Harun and Abdullah bin Nafi'.—Tohfat al-Kulub. N° 211.
341. Women's Wiles. N° 331.
349. Nur al-Din Ali of Damascus. N° 269.
378. The King Ins bin Kays. N° 61.
430. The two Kings. N° 111.
437. The Concubine and the Caliph. N° 178.
440. The Concubine of Al-Maamun. N° 179.

10. XIII-XIX. Foreword.

« Galland » Text.

1. Zayn al-Asman. N° 442.
28. The Turkish Version of E. J. W. Gibb.
Nos 19; 237; 209; 72; 371; 202; 24; 26; 286 et 375.

« Wortley-Montague » Text.

347. The Translator's Foreword.
351. The Sultan of al-Yaman and his Three Sons. N° 438.
361. The Three Sharpers. N° 439.
373. The Sultan who fared forth in the Habit of a Darwaysh. N° 439.
375. Mohammed, Sultan of Cairo. N° 234.
384. The First Lunatic. N° 176.
398. The Second Lunatic. N° 331.
404. The Sage and the Scholar. N° 377.
416. The Night-Adventure of Sultan Mohammed of Cairo. N° 385.

420. The Broke-Back Schoolmaster. N° 290.
422. The Split-Mouthed Schoolmaster. N° 291.
425. The Limping Schoolmaster. N° 292.
431. The Three Sisters and their Mother the Sultanah. N° 327.
475-479. Notes on some of the Stories from the Wortley-Montague Ms.
contained in Vol. X.

11. « Wortley-Montague » Text (continued.)

1. The Kazi who bare a Babe. N° 107.
14. The Kazi and the Bhang-Eater. N° 279.
25. The Bhang-Eater and his Wife. N° 280.
30. How Drummer Abu Kasim became a Kazi. N° 230.
33. The Kazi and his Slipper (n° 283. Including the Tale of the Bhang-Eater who became the Just Wazir und who decided two difficult cases. N^{os} 231 et 232.)
36. (The Bhang-Eater). N° 189.
56. Mahmud the Persian and the Kurd Sharper. N° 162.
56. The Sultan and the Poor Man who brought to him Fruit. N° 146.
58. The Sultan and his Sons and the Enchanting Bird. N° 273.
67. Adventure of the Fruit-Seller and the Concubine. N° 146.
69. The King of Al-Yaman and His Three Sons. N° 182.
86. The First Larrikin. N° 430.
94. The Second Larrikin. N° 431.
97. The Third Larrikin. N° 432.
100. A Sultan of Al-Hind and his Son Mohammed. N° 274.
113. The Fisherman and his Son. N° 20.
125. Tale of the Third Larrikin concerning Himself. N° 103.
128. Abu Niyyah and Abu Niyyatayn. N° 8.
147. The Translator's Foreword.
155. The King's Son of Sind and the Lady Fatimah. N° 372.
167. The Lovers of Syria. N° 30.
179. Al-Hajjaj bin Yusuf and the Young Sayyid. N° 204.
197. Night Adventure of Harun and the Youth Manjab. N° 177.
199. The Loves of the Lovers of Bassorah. N° 54.
231. The Darwaysh and the Barber's Boy and the Greedy Sultan.
N° 378.
239. The Simpleton Husband. N° 332.
241. Note concerning the Tirrea Bede.

243. The Loves of Al-Hayfa and Yusuf. N° 206.
314. The Three Princes of China. N° 239.
326. The Righteous Wazir Wrongfully gaoled. N° 401.
333. The Cairene Youth, the Barber and the Captain. N° 79.
339. The Goodwife of Cairo and her Four Gallants. N° 185.
345. The Tailor and the Lady and the Captain. N° 333.
349. The Syrian and the Three Women of Cairo. N° 335.
353. The Lady and the Syce. N° 336.
356. The Whorish Wife who Vaunted her Virtue. N° 338.
360. Cœlebs the Droll and his Wife and her Four Lovers. N° 187.
367. The Gate-Keeper of Cairo and the Cunning She-Thief. N° 408.
374. Mohsin and Musa. N° 9.
384. Mohammed the Shalabi and his Mistress and his Wife. N° 339.
391. The Fellah and his Wicked Wife. N° 340.
397. The Woman who Humoured her Lover at her Husband's Expense.
N° 341.
400. The Kazi Schooled by his Wife. N° 108.
406. The Merchant's Daughter and the Prince of Al-Irak. N° 150.
457. The Youth and his Father's Wives. N° 342.
463. The Two Lack-Tacts of Cairo and Damascus. N° 168.
468. Tale of Himself told by the King. N° 326.
479. Notes on some of the Stories from the Wortley-Montague Ms.
contained in Vol. XI.
485-495. Appendix. Ineptiæ Bodleianæ.

12. « Chavis and Cazotte » Text.

XIII-XXIV. The Translator's Foreword.

1. The Say of Haykar the Sage. N° 207.
29. Al-Bandukani or the Caliph Harun Al-Rashid and the Daughter
of King Kisra. N° 106.
65. The Linguist-dame, the Duenna and the King's Son. N° 114.
82. The Warlock and the Young Cook of Baghdad. N° 376.
100. The Cock and the Fox. N° 141.
104. History of what befell the Fowl-let with the Fowler. N° 275.
114. Attaf. N° 64.
138. The Tale of Attaf by Alexandre J. Cotheal.
162. The Prince Habib und the Lady Durrat al-Ghawwas. N° 203.
193. Notes on some of the Stories contained in Vol. XII.

- 199. To Richard Francis Burton.
- 200. The Biography of the Book and its Reviewers reviewed.
- 280. Appendix I. Additional Notes on the Bibliography of the Thousand and One Nights. By W. F. Kirby.
- 312. Appendix II. I. Catalogue of Wortley-Montague Ms. Contents.
- 320. II. Index to the Tales and Proper Names.
- 328. III. Alphabetical Table of the Notes (Anthropological, etc.)
- 399. To Richard F. Burton.

HANLEY. ⁽¹⁾

(No 258.)

- 1. The Two Brides; or, the Caliph turned robber. N° 106.
- 45. Zumurrud; or, the loving Slave. N° 28.
- 79. The Sham Caliph. N° 174.
- 82. Ali of Cairo, the Lucky Prodigal. N° 22.
- 90. Neameh and Noam. N° 263.
- 95. Mesroor's Bargain. N° 166.
- 101. El Mulook and his Friends. N° 60.
- 104. Remorse; or the Story of Haziz. N° 71.
- 112. The Rival Beauties. N° 71.
- 119. Abushamat and Aslan. N° 18.
- 143. The Maid of Nineveh. Nos 282; 283 et 207.
- 166. The Rajah's Daughter. N° 60.
- 182. Hassan of Bassorah. N° 212.
- 206. Khaleefeh the Fisherman. Nos 190 et 3.
- 227. The Story of Joodar. N° 154.
- 250. Aboo Seer and Aboo Keer; or, the Two Craftsmen. N° 10.
- 273. Xailoun the Silly. N° 437.
- 289. Jamasp and the Queen of the Serpents. N° 152.

⁽¹⁾ Cfr. Burton, 8, 268.

307. The Tomb of Solomon. N° 77.

324. Maroof the Treasure-seeker. Nos 250 ; 16 ; 218 ; 402 (p. 332 ; voir, p. ex., Lane, 3, 159 et p. 334 ; voir, p. ex., Lane, 3, 147) ; 284 (p. 344, voir Bibl. arabe, 2, n° 154, 1.)

340. The King of the Beggars. N° 402. (Voir, p. ex., Lane, 3, 163.)

KIRBY.

(N° 261.)

Ali and Zaher of Damascus. N° 21.

Judar. N° 154.

Le N° 264 de la liste de la page 307 du volume 8 de Burton (??) Cfr. p. 268.

Mazin. N° 212.

Abou Neeut and Abou Neeuteen. N° 8.

The Fisherman's Son. N° 20.

Tables des éditions du texte.

α. BOÛLÂQ. (¹)

	α. Boulàq 1250 (Nº 20 K.)	β. Le Caire 1297 (Nº 20 M.)	γ. Bombay (Nº 20 C.)	δ. Baïroute (Nº 20 P.)	ε. Breslau (Nº 20.)
Nos 111. Les deux rois.	1, 2.	1, 1.	1, 2.	1, 1 (2º pagin.)	1, 4 et 12, 384.
104. L'âne et le taureau.	5.	5.	6.	4.	19.
194. Le marchand et l'ifrîte.	6.	7.	8.	7.	32.
396. Le premier vieillard.	7.	7.	11.	9.	45.
397. Le deuxième.	8.	9.	13.	13.	55.
398. Le troisième.	9.	10.	15.	17.	63.
195. Le pêcheur et l'ifrîte	10.	11.	16.	18.	69.
156. Le roi Younâne et le médecin Rouyâne.	12.	13.	20.	23.	80.

(¹) Burton donne aussi la table de l'édition de Boulàq (8, 316-321.) Basset, Rev. des trad. pop., 11, 146-187, met en regard les tables des éditions de Boulàq, de Bombay, de Breslau et de Baïroute, tout en indiquant en note les autres impresssions des différents contes.

Burton et Basset suivent la division par nuits; il nous a semblé plus utile de citer par pages.

Les numéros qui précèdent les titres renvoient au résumé des contes des Mille et une nuits.

	α	β	γ	δ	ε
Nos 294. Le mari et le perroquet.	Manque.	Manque.	Manque.	Manque.	90.
173. Sindbad et le faucon.	14.	16.	24.	27.	Manque.
197. Le vizir, le prince et la goule.	15.	16.	25.	29.	93.
222. Le roi des fies noires.	18.	20.	30.	30.	114.
148. Le porteur et les dames.	25.	27.	43.	49.	146.
115. Le premier calender.	31.	34.	58.	61.	192.
116. Le deuxième.	34.	37.	63.	67.	208.
158. L'envieux et l'envié.	Manque.	Manque.	70.	74.	228.
117. Le troisième calender.	41.	44.	80.	86.	259.
443. La première dame. (Zobéide.)	44.	47.	95.	100.	308.
33. La seconde. (Amine.)	47.	51.	102.	108.	327.
302. Les pommes.	51.	55.	111.	117.	350.
270. Le vizir Noûr al dîne et Sams al dîne.	54.	58.	117.	125.	2, 4.
105. Le bossu.	73.	79.	153.	165.	123.
249. Le courtier chrétien.	75.	82.	156.	170.	137.
305. Le pourvoyeur.	81.	88.	163.	179.	165.
253. Le médecin juif.	85.	92.	170.	187.	186.
78. Le tailleur.	88.	95.	175.	193.	210.
80. Le barbier.	94.	101.	186.	205.	153.
81. Le premier frère du barbier.	94.	102.	187.	207.	257.
82. Le deuxième.	96.	104.	190.	Manque.	266.
83. Le troisième.	97.	105.	192.	210.	274.
84. Le quatrième.	98.	106.	193.	213.	280.

	α	β	γ	δ	ϵ
Nos 85. Le cinquième.	99.	108.	193.(2 ^e pagin.)	216.	287.
86. Le sixième.	103.	111.	198.	222.	305.
58. Les deux vizirs. (Anîs al galîs.)	106.	115.	203.	229.	3, 67.
188. Gânim.	125.	136.	231.	265.	4, 365 et 5, 4.
160. Le premier eunuque.	127.	137.	233.	Manque.	4, 373.
161. Le second.	128.	138.	234.	269.	4, 375.
277. 'Oumar al nou'mâne.	139.	150.	250.	288.	Manque.
60. L'amant et l'amante (Tâg al moulouk).	228.	246.	377.	2, 1.	Manque.
71. 'Azîz et 'Azîza.	235.	253.	388.	12.	Manque.
278. Le mangeur d'opium.	290.	312.	478.	Manque.	Manque.
284. Les oiseaux, etc. (Paraboles.)	301.	324.	495.	110.	Manque.
76. 'Ali ibn Bakkâr.	320.	345.	525.	Manque.	2, 319 et 3, 4.
120. Qamar al zamâne (avec Amgad et As'ad.)	343.	368.	564.	175.	3, 166.
263. Nou'm.	404.	2, 51.	2, 25.	266.	7, 4.
18. 'Alâ al dîne abouîl sâmât.	416.	65.	42.	290.	7, 40.
215, 247 et 248. Générosité. (Hâtîm, Ma'n.)	444.	95.	83.	341.	7, 146.
254. Une ville d'Espagne.	446.	97.	86.	345.	7, 153.
172. Hisâm et le jeune arabe.	447.	97.	87.	346.	7, 155.
219. Ibrâlim ibn al Mahdi et al Ma'moune.	448.	98.	88.	348.	7, 159.
224. Iram aux colonnes.	451.	102.	94.	356.	7, 171.
142. Mariage d'al Ma'moune.	454.	105.	98.	361.	7, 175.

	α	β	γ	δ	ϵ
Nos 306. Prière d'un équarisseur.	456.	108.	102.	365.	Manque.
174. 'Ali al gawhari. (Le faux calife.)	459.	110.	105.	369.	7, 184.
162. La besace.	468.	119.	118.	378.	Manque.
383. Subtilité d'Abou Yoûsouf.	469.	121.	121.	386.	7, 216.
403. Le faux voleur.	470.	122.	122.	388.	7, 220.
87. L'Arabe à la fève et Ga'far.	472.	124.	125.	391.	Manque.
233. Al Kaslâne.	473.	125.	126.	393.	7, 226.
88 et 89. Générosité des Barmécides.	480.	133.	137.	407.	88 manque. 7, 254.
163. Al Ma'moune et un sage.	483.	136.	142.	413.	Manque.
28. 'Ali Sâr.	484.	137.	143.	415.	7, 262.
374. Sittalboudour.	503.	156.	170.	Manque.	7, 320.
313. Les jeunes filles de couleur différente.	511.	164.	181.	Manque.	7, 348.
296. Abou Nouwâs.	518.	171.	191.	Manque.	7, 371.
191. Le chien.	520.	174.	194.	446.	7, 380.
404. Housâm al dine et le voleur.	522.	175.	196.	448.	Manque.
427, 428 et 429. Nâsir et les trois préfets.	522.	176.	198.	3, 1.	7, 384.
405. Le changeur et le voleur.	524.	178.	200.	4.	7, 390.
428. 'Alâ al dine, préfet de Qoûs.	525.	178.	201.	5.	Manque.
220. Mariage d'Ibrâhîm ibn al Mahdi.	525.	179.	202.	5.	7, 392.
67 et 68. Utilité de l'aumône.	527.	181.	204.	8.	8, 184.68 manque.
257. Abou Hassâne le ziyâdite.	528.	182.	206.	10.	Manque.
192. Générosité.	529.	184.	209.	13.	8, 186.

	α	β	γ	δ	ϵ
Nos 258 et 35. Événements étranges.	530.	184.	209.	13.	8, 188. 35 manque.
101. La femme et l'ours.	531.	186.	211.	16.	Manque.
102. La princesse et le singe.	533.	188.	214.	Manque.	Manque.
130. Le cheval d'ébène.	534.	189.	216.	19.	8, 326.
282. Ouns al wougoûd et Al ward fil Akmâm.	546.	201.	233.	38.	5, 34.
297. Abou Nouwâs.	562.	218.	255.	Manque.	8, 190.
135. Collection de traits de géné- rosité, d'amour, etc. (¹)	564.	220.	259.	53.	8, 196.
22. Le marchand 'Ali l'égyptien.	603.	276.	316.	90.	8, 314.
200. La liberté préférable à tout.	612.	286.	330.	106.	Manque.
387. Tawaddoud.	614.	288.	332.	108.	Manque.
221. Le monde trompeur. (Igtirâr.)(²)	636.	311.	364.	142.	Manque.
Hâsib Karîm al dîne, c'est-à-dire :	657.	333.	396.	177.	Manque.

(¹) Cette collection comprend les nos 36; 37; 38; 39; 40; 298; 299; 41; 320; 314; 367; 406; 384; 208; 198; 361; 164; 93; 42; 94; 337; 362; 165; 125; 255; 407; 166; 363; 287; 288; 289; 391; 256; 216; 43; 225; 44; 45; 46; 187; 47; 315; 316; 317; 318; 319 et 48.

Elle est complète dans les éditions de Boulaq, du Caire et de Bombay.

Celle de Baïroûte ne donne que 25 contes sur 47. Elle omet les nos 37; 38; 39; 298; 299; 41; 320; 314; 384; 361; 391; 43; 44; 45; 46; 137; 315; 316; 317; 318; 319 et 48.

Celle de Breslau n'en omet que 8, à savoir : nos 36; 38; 39; 367; 94; 125; 255 et 256. En outre elle déplace le n° 299, qu'elle met au tome 6, 179 et le n° 391 (8, 273). Elle donne, en plus, le n° 124. (p. 226.)

(²) Cette collection comprend les nos 349; 350; 351; 352; 199; 321; 324; 353; 354; 355; 356; 357; 138; 139; 358; 359; 325 et 360. Elle est complète dans tous les textes qui la donnent.

	α	β	γ	δ	ε
Nos 77. Balouqiyâ.					
152. Djamasp					
153. Djanchah.					
373. Sindbad le marin.	2, 3.	3, 2.	3, 3.	261.	3, 367 et 4, 4.
16. Les esprits enfermés et la ville d'airain.	37.	40.	60.	319.	6, 343.
402. Ruse des femmes (les sept vizirs.)	52.	56.	84.	344.	12, 237.
154. Djawdar.	86.	93.	141.	386.	9, 311.
13. 'Agîb et Garîb.	105.	113.	172.	417 et 4, 2.	8, 350 et 9, 4.
49. 'Outba.	165.	177.	267.	62.	Manque.
50. Divorce de Hind.	167.	180.	272.	65.	Manque.
193. 'Ikrîma.	168.	181.	273.	66.	Manque.
51. Yoûnis.	170.	183.	277.	70.	Manque.
300. Haroune et la jeune fille arabe.	172.	185.	280.	Manque.	6, 189.
301. Les trois jeunes filles.	173.	186.	281.	Manque.	Manque.
226. Abou Ishaq al mawsili et le diable.	174.	188.	284.	73.	Manque.
52. Les deux amants. (Le courtisan.)	176.	189.	286.	75.	Manque.
53. L'arabe et sa femme fidèle.	179.	193.	291.	80.	Manque.
54. Damra.	181.	195.	295.	84.	Manque.
227. La soirée d'Ishaq al mawsili.	183.	197.	299.	87.	Manque.
55. Aboû Ishaq et l'amoureux.	185.	199.	301.	89.	Manque.
56. Aboû 'Amir.	186.	200.	303.	91.	Manque.
147. Les ruses de Dalîla.	187.	201.	305.	92.	9, 193.

	α	β	γ	δ	ϵ
Nos 59. Ardasîr et Hayât al noufoûs.	215.	232.	352.	Manque.	5, 130.
73. Badr Bâsim.	242.	261.	396.	179.	9, 400 et 10, 4.
348. Saïf al mouloûk.	263.	284.	432.	214.	4, 189.
212. Hasan de Basra.	294.	317.	4, 2.	264.	5, 284 et 6, 4.
190. Halîfa le pêcheur et les singes.	359.	4, 56.	94.	357.	4, 318.
251. Masroûr.	377.	75.	118.	Manque.	10, 72.
271. 'Ali Noûr al dîne et Miryam.	405.	103.	157.	386.	10, 204.
140. Al sa'îdi et la femme franque.	455.	156.	232.	5, 1.	10, 421.
75. Le bagdadien et son amie.	457.	159.	235.	4.	10, 430.
184. Gal'ad.	461.	163.	241.	10.	8, 3.
10. Aboû Qîr et Aboû Sir.	503.	208.	309.	82.	10, 444 et 11, 4.
3. 'Abdallâh de terre et 'Abdallâh de mer.	516.	223.	331.	105.	11, 43.
276. L'Oumânite.	526.	233.	346.	121.	5, 95.
218. Ibrâhîm ibn al Hasîb.	534.	242.	360.	132.	Manque.
129. Le changeur de Bagdad.	543.	252.	375.	147.	Manque.
121. Qamar al zamâne et son amie.	551.	260.	386.	160.	Manque.
2. 'Abdallâh et ses frères.	576.	287.	425.	197.	Manque.
250. Ma'roûf.	595.	309.	457.	231.	Manque.
111. Conclusion des Mille et une nuits.	619.	334.	492.	270.	12, 413.

β. LE CAIRE.

Les éditions du Caire sont identiques à celles de Bouîlâq.

γ. BOMBAY-CALCUTTA.

L'édition de Bombay (ci-dessus, n° 20 C) reproduit littéralement celle que Macnaghten a donnée à Calcutta. (Ci-dessus, n° 20 B.)

Elle est identique à celle de Bouîlâq pour l'ordre et le nombre des histoires; elle a seulement, en plus, le conte de *L'envieux et l'envié*. (N° 158; 1, 70.)

δ. BAÏROÛTE.

L'édition de Baïroûte (ci-dessus, n° 20 P) est expurgée.

Suivant l'ordre de celle de Bouîlâq, elle reproduit les mêmes histoires, sauf qu'elle en supprime quelques-unes, comme on peut le voir par le tableau de la p. 187, ou qu'elle omet ou modifie parfois certains passages de celles qu'elle conserve.

En plus, elle donne le n° 155, *Le dormeur éveillé* (2, 153) et le n° 96, *Bâsim* (4, 139.)

Le supplément contient, en outre, les contes suivants :

Nos 207. Haïqâr. 1.

402. Les dix vizirs. 21.

381. Le Hawâgâ et la vieille. 86.

275. L'oiselet. 91.

ε. BRESLAU. (¹)

Le commencement de l'édition de Breslau (ci-dessus, n° 20) est conforme à l'édition de Bouîlâq. Puis elle s'en éloigne, parce que, sans compter les

(¹) Cfr. Burton, 8, 310-315.

différences de rédaction, elle suit un ordre différent, omet beaucoup de contes et les remplace par d'autres.

Voici la liste de ces nouveaux contes :

- Nos 158. L'envieux et l'envié. 1, 228.
155. Le dormeur et l'éveillé. 4, 134.
436. La canaille et le cuisinier. 4, 138.
295. 'Oumar II et les poètes. 6, 182.
205. Haggâg et les coureurs. 6, 188.
402. Les dix vizirs. 6, 191.
90. Le convive inattendu. 7, 251.
91. L'anneau retrouvé. 7, 258.
92. Chûte des Barmécides. 7, 259.
393. Le verre d'eau. 7, 260.
244. Al Ma'moune et Zoubaïda. 7, 261.
124. La caution. 8, 226.
402. Šâh Baht. 11, 84.
408. Zâhir roukn al dîne Baïbars. 11, 321.
211. Hâroune et Touhfât al qouloub. 11, 400.
269. Noûr al dîne 'Ali. 12, 50.
61. Ins ibn Qaïs. 12, 116.
111. Les deux rois. 12, 384.
178. Aventure d'un calife. 12, 398.
179. Aventure d'al Ma'moune. 12, 402.

ζ. CALCUTTA, 1^{re} ÉDITION. (1)

(Ci-dessus, n° 20 A.)

1. Nos 111. Introduction.
104. Le bœuf et l'âne.
194. Le marchand et le génie.
396. Le premier vieillard.

(1) Cfr. Burton, 8, 308-309.

Nos 397. Le deuxième vieillard.

195. Le pêcheur et le génie.

156. Le médecin.

294. Le mari et le perroquet.

197. Le prince et la goule.

222. Le roi des îles noires.

148. Le porteur et les dames de Bagdad.

115. Le premier calender.

116. Le deuxième.

158. L'envieux et l'envié.

117. Le troisième.

443. Zobéïde.

302. Les pommes.

270. Noûr al dîne et Badr al dîne.

142. Le mariage d'al Ma'moune.

2. 105. Le bossu. 2.

249. Le marchand chrétien. 19.

305. Le pourvoyeur. 49.

253. Le médecin juif. 73.

78. Le tailleur. 97.

80. Le barbier. 124.

81. Le premier frère du barbier. 129.

82. Le deuxième. 139.

83. Le troisième. 147.

84. Le quatrième. 151.

85. Le cinquième. 157.

86. Le sixième. 174.

76. Bakkâr. 189.

58. Nouzhat al Galîs (Anîs al Galîs). 282.

331. Ruse des femmes. 367.

373. Sindbâd le marin. 382.

Tables des manuscrits. (1)

Les manuscrits de Paris.

A. GALLAND.

Ce manuscrit portait les nos 1506, 1507 et 1508; il porte actuellement les nos 3609 à 3611 (p. 619 du Catalogue.)

Voir Zotenberg, 170-182, 191-193 et 211. — Fleischer, Journ. asiat., 1827, 2, 220-221. — Hammer-Trébutien, 1, XXXII-XXXIV. — Loiseleur, XXXIV-XXXV. — Habicht, 11, III. — Burton, 8, 95, note.

Il est égyptien et remonte à la seconde moitié du quatorzième siècle, ou même plus haut. (Burton, 12, 262, note 2.) Un facsimilé en photogravure à la p. 170.

Ce manuscrit contient les premiers contes traduits par Galland et, d'abord, dans le même ordre, à savoir : nos 111; 104; 194; 396; 397; 195; 156; 294; 197; 222; 148; 115; 116; 158; 117; 443; 33.

Ici Galland donne Sindbad le marin, que notre manuscrit n'a pas.

Puis viennent les nos 302; 270; 105; 249; 305; 253; 78; 80 à 86 et 76.

Enfin, dans un ordre différent de celui de Galland, les nos 58, 73 et le commencement du n° 120. (2)

B. MAILLET.

Manuscrit coté n° 1491 A, actuellement n° 3612 (p. 619.)

Voir Zotenberg 182-187. — Fleischer, Journ. asiat., 1827, 2, 221-222. — Hammer-Trébutien, 1, XXXV et XXXIX. — Loiseleur, XXXIV-XXXV.

Il date de la seconde moitié du dix-septième siècle.

(1) Le travail de Zotenberg (n° 19 H) a fait entrer l'étude des manuscrits des Mille et une nuits dans une voie nouvelle. On verra que nous avons largement utilisé son travail, en le complétant quand cela nous a été possible.

(2) Voir la note de la p. 201, ci-dessous. — Voir aussi HH x.

Contenu : le commencement comme Galland; en plus, le troisième vieillard, n° 398; en moins, Sindbâd et le faucon, n° 173; le Mari et le perroquet, n° 294 et l'Envieux et l'envié, n° 158.

Dans l'histoire du troisième calender, le conte des quarante derviches, n° 312, remplace celle des Dix vieillards borgnes.

Nos 302; 270; commencement du n° 105; lacune s'étendant jusqu'à la fin de l'histoire du quatrième frère du barbier, nos 84; 85; 86; 58; 73; 348 (Saïf al mouloûk); 76.

Histoire de Khaïledjân ibn Hâmân. N° 236.

Les deux vieillards. N° 395.

Bâz. N° 97.

'Oumar, n° 277, avec l'Amant et l'amante, n° 60 et 'Azîz, n° 71.

Camaralzaman. N° 120.

Fin de Gânim. N° 188.

Le mangeur de haschisch. N° 278.

Le dormeur éveillé. N° 155.

Partie de Šâh baht. N° 402.

Lacune. Fin de 'Agfb. N° 13.

Saïf al mouloûk. N° 348 (commencement.)

Lacune. Partie de Šâh baht. N° 402.

Anecdotes et apophtegmes.

Kalilah.

C. BAGDAD.

Manuscrit coté nos 2522-2523 du supplément, actuellement nos 4678-4679.

Voir Zotenberg, 201-205, 209 et 211 et Journ. asiat., 1887, 1, 302-303.— Fleischer, Journ. asiat., 1827, 2, 221.— Hammer-Trébutien, 1, XXXVIII-XXXIX.— Burton, 10, XIV-XVI.

Copié par Sabbagh sur un manuscrit datant de l'an de l'hégire 1115 (1703.) Il a appartenu à Caussin, qui ne l'a pas utilisé pour sa traduction.

Comme le manuscrit de Galland jusqu'à la fin des Dames de Bagdad (n° 148), sauf qu'il a, en plus, le Troisième vieillard, n° 398.

Puis viennent :

Hâroûne et la petite-fille du roi de Perse. N° 106.

Les pommes. N° 302.

Noûr al dine et Badr al dine. N° 270.

Le bossu, avec toute la série : nos 105 ; 249 ; 305 ; 253 ; 78 et 80 à 86.

Les nos 76, 58, 73 et 120.

Le dormeur éveillé. N° 155.

Le médecin et le jeune traiteur de Bagdad. N° 376.

L'amant malheureux renfermé dans l'hôpital des fous. N° 175.

Gânim. N° 188.

Zaïn al Asnâm. N° 442.

La lampe merveilleuse. N° 19.

Les dix vizirs. N° 402.

'Oumar. N° 277, avec le n° 278, mais sans le n° 60.

Hasan de Basra. N° 212.

Le faux Calife. N° 174.

(Dans 'Oumar), l'épisode des deux frères 'Âmir et Gâdir et de leurs enfants secourus par Kân-mâ-Kân. N° 34.

D. CHAVIS.

N° 1716 du supplément arabe, actuellement n° 3616 (p. 619), copié par Chavis.

Voir Zotenberg, 205, 206-209 et 211 et Journ. asiat., 1887, 1, 301.— Burton, 12, XIII.

Fin du dix-huitième siècle.

Contenu : Fin de Camaralzaman, n° 120.— Le dormeur éveillé, n° 155.— Le médecin et le jeune traiteur, n° 376.— L'amant malheureux, n° 175.— Gânim, n° 188.— Zaïn, n° 442.— La lampe merveilleuse, n° 19.— Les dix vizirs, n° 402.

E. CHAVIS ET CAZOTTE.

N° 1723 du supplément arabe, actuellement n° 3637 (p. 621). Utilisé pour la traduction de Chavis et Cazotte.

Voir Zotenberg, 205-206 et Burton, 12, XVIII-XX.

Le manuscrit est de 1772.

1-62. Les dix vizirs. N° 402.

140. Haïqâr. N° 207.

183. Le roi Sâboûr. (Le cheval d'ébène). N° 130.

217. Hâroune et la petite-fille du roi de Perse. N° 106.
266. Les calenders. Nos 115-117.
396. Badr Bâsim. N° 73.
476. L'intendante, l'interprète et le jeune homme. N° 114.
505. Le médecin et le jeune traiteur. N° 376.
538. L'amant malheureux. N° 175.
588. 'Attâf. N° 61.
628. Le sultan Habîb. N° 203.
686. Le calife et le pêcheur. N° 195.
718. Le coq et le renard. N° 141.
725-739. L'oiselet. N° 275.

F. CHAVIS.

N° 1715, I et II du supplément, actuellement nos 3613-3614. (p. 619.)
Voir Zotenberg, 211.

Copié par Chavis ? Il est conforme au manuscrit C ; répartition un peu différente des nuits ; s'arrête au milieu du n° 73 ; le récit du troisième vieillard, n° 398, manque.

G. MANUSCRIT ÉGYPTIEN.

N° 1721 IV du supplément, actuellement n° 3615 (p. 619.)
Voir Zotenberg, 215.

Commencement du dix-huitième siècle.

Contient le commencement des Mille et une nuits, puis, à la suite du Barbier et de ses frères (nos 80 et suiv.), Anîs al galîs, n° 58 ; Zâdbaht, n° 402 et Sindbâd le marin, n° 373.

L'histoire du troisième vieillard (n° 398) diffère.

H. MANUSCRIT ÉGYPTIEN.

N° 1721 II du supplément, actuellement n° 3619 (p. 620.)
Voir Zotenberg, 214-215.

Fin du dix-septième siècle ou commencement du dix-huitième.

Contenu : Fables et historiettes.—Sâdbaht, n° 402.—Baïbars, nos 408 et suiv.

I. TRADUCTION TURQUE.

N° 356 II à X.

Voir Zotenberg, 187-191.

De l'an de l'hégire 1046 (1636-1637.)

Contient, comme Galland, les n° 111; 194; 396 et 397. Le n° 398 (le troisième vieillard) en plus et, d'ailleurs, différent de l'histoire connue. (Zotenberg, 215, note 2.) Puis les n° 195; 156; 294; 197; 222; 148; 115; 116; 158; 117; 443 et 33.

'Abdallâh de Basra. (N° 212 ?)

Noûr al dîne et Badr al dîne. N° 270.

'Attâf. N° 64.

Le bossu. N° 105.

Le marchand chrétien. N° 249. (Histoire différente.)

Ahmad al sagîr. N° 14.

Le bagdadien et le baigneur. N° 74.

Anîs al galîs. N° 58.

Badr Bâsim. N° 73.

Camaralzaman. N° 120.

Khâledjân. N° 236.

Les deux vieillards. N° 395.

Noûr al dîne et Dounyâ (ou Dîâr) de Damas. N° 268.

Sindbâd. N° 373.

Le prince Qamar-Hân. N° 310.

Qouwwat al Qouloûbe. N° 190 (?)

'Oumar. N° 277 avec les n° 60 et 278.

Gânim. N° 188.

Le dormeur éveillé. N° 155.

Fables. N° 284 (?) (¹)

(¹) Autres manuscrits turcs :

N° 356. (Fin du dix-septième siècle.) Le commencement jusqu'à la fin du troisième calender. (Zotenberg, 189-191 et 214-215, note.)

N° 356 XI (Du dix-septième siècle. A appartenu à Galland.) Le commencement; se termine avant la fin du dialogue du vizir avec sa fille. (Zotenberg, 189 et 191; cfr. 187.)

N° 628 du supplément turc (un peu plus moderne.) Incomplet; traduction entièrement différente. (Zotenberg, 190, note.)

Autres manuscrits.

J. ANDERSON.

Voir, *Ouseley, *Oriental Collections*, 2, 34-35.— Hammer-Trébutien, 1, XXXV-XXXVI.— Loiseleur, XXXV.— Habicht (n° 253), 11, V et XV-XVI.— Zotenberg, 215-216.— Burton, 8, 262 et 11, 148.

Contient le commencement comme Galland, n°s 111; 104; 194; 396; 397; (en plus, le troisième vieillard, 398); 195; 156; 222; 148; 115; 116; 158; 117; 443 et 38.

En outre : Les sept vizirs, n° 402. (Non divisé en nuits.)

Le trône volant, n° 181. (Non divisé en nuits.)

Camaralzaman, 1^{re} partie. N° 120.

K. ASSELIN.

Voir Loiseleur, XXXIV-XXXV, note.

Manuscrits achetés en Egypte et, actuellement, à la Bibliothèque nationale de Paris.

BAGDAD.

Voir C.

L. BAÏROUTE.

Voir N° 20 P, 5, appendice, 1-8.

Le manuscrit, d'origine chrétienne, est de 1782-1783.

1. Salomon et le château d'Âd. N° 365.

40. Haïqâr. N° 207.

92. Le médecin et le jeune traiteur. N° 376.

121. L'oiselet. N° 275.

138. Les dix vizirs. N° 402.

326. Bâsim. N° 96.

448. Sâboûr. (Le cheval d'ébène.) N° 130.

500. Le Hawâgah et la vieille. N° 381.

512. Sindbâd le marin. N° 373.

620. Gal'âd. N° 184.

804. Tremblement de terre en Calabre et en Sicile en 1783.

M. BARCELONE.

Voir les articles de Ginzburg, Basset et Lidzbarski, ci-dessus, p. 16.

C'est un manuscrit syrien du commencement du dix-septième siècle.

Salomon et 'Âd. N° 365.

Sindbad le marin. N° 373.

Haïqâr. N° 207.

Asma'i, le tailleur, la jeune fille et le calife. N° 62.

N. BURCKHARDT.

Voir Zotenberg, 212.

Manuscrit égyptien. A Cambridge.

O. CAUSSIN.

Manuscrit égyptien, acquis par Varsy et donné par Ruphy à Caussin.

Voir Caussin, n° 233, 8, XII.—Habicht, 12, I et 13, V.—Hammer-

Trébutien, 1, XXXVIII.—Loiseleur, XXXV.—Zotenberg, 213.

Cfr. C.

CHAVIS.

Voir D, E et F.

P. CLARKE-CRIPS.

Voir * Clarke, Travels in various countries of Europe, Asia and Africa, 2, 1812.—Habicht, 12, II-X.—Burton (Kirby), 8, 274-279.—Hammer-Trébutien, 1, XXXVIII et (Wiener) Jahrb. d. Lit., 90, 40.—Zotenberg, 213.

C'est un manuscrit égyptien, devenu illisible à la suite d'un naufrage. Il n'est donc guère utile d'en reproduire la table telle que la donnent Clarke, Habicht et Kirby. Malgré l'extrême incorrection de cette table, on peut voir par les identifications que font Habicht (p. XI et suiv.) et Kirby qu'il doit concorder de tout point avec le manuscrit de von Hammer ou l'édition de Boulàq. Il serait assez facile, s'il en valait la peine, d'identifier les quelques contes que Habicht ou Kirby n'ont pas reconnus.

EGYPTE.

Sur les manuscrits égyptiens, voir Zotenberg, 211 et suiv. ou, ci-après p. 215. Voir aussi D, F, K, N, O, P, Q α , S, U, X, Z, AA, DD, EE, GG et HH β .

Cfr. G, H, R.

GALLAND.

Voir A.

Q. GÖTHA.

α . Manuscrits égyptiens. Pertsch, 4, 394-5; 397; 403.—Zotenberg, 212.

β . Le manuscrit, n° 2652 (Pertsch, 4, 404-406 et 5, 55).

Le coq et le renard. N° 141.

L'oiselet. N° 275.

Sindbad. N° 373.

Soulaïmâne et 'Âd. N° 380.

Haïqâr. N° 207.

Le médecin et le jeune traiteur. N° 376.

Gal'âd. N° 184.

Azâd Baht. N° 402.

Sâboûr (Le cheval d'ébène). N° 130.

Bâsim. N° 96.

γ . Le manuscrit n° 2684 (Pertsch, 419-420), dont plusieurs histoires se trouvent dans Reinhardt. (Ci-dessus, n° 282.)

R. HABICHT.

Voir ci-dessus, n° 20 et p. 166 et 194.—Zotenberg, 214.—Hammer-Trébutien, 1, VI.—Loiseleur, XXXV et XXXVI.—Hermes, 33, 321-322.

S. v. HAMMER.

Voir Hammer-Trébutien, 1, XLI-XLVII; cfr. II-III et VI.—Habicht, 12, XI-XX; cfr. I et II.—Loiseleur, XXXV.—Zotenberg, 213.

Manuscrit égyptien, conforme en tout aux éditions de Boullâq et du Caire. Von Hammer l'avait acquis de Rosetti, puis cédé à Rzewuski. Il est actuellement à la Bibliothèque impériale de St-Petersbourg.

T. INDIA OFFICE.

Voir Zotenberg, 211 et 216.

U. ITALINSKI.

Voir Zotenberg, 213.

Manuscrit égyptien procuré par Rosetti à Italinsky et actuellement à l'Institut des langues orientales de St-Petersbourg.

V. JONES.

Voir Zotenberg, 211 et Hammer-Trébutien, 1, XXXVII.

Des extraits dans la grammaire arabe de Richardson, 1801.

W. LEIDE.

Voir Catalogue, 2^e édition, 1, 338-339. (1^{re} édition, 1, 350-351.)

2. AzAd Baht. N° 402.

Haïqâr. N° 207.

Sâboûr. N° 130.

3. Le marchand et le génie. N° 194.

Anecdotes.

La fille du roi de Perse. N° 106.

4. Bâsim. N° 96.

Gal'Ad. N° 184.

6. Le marchand et la jeune fille. N° 140 ?

Hâroûne et le jeune homme. N° 119.

Anîs al galîs. N° 58.

Sâboûr et Salîm. N° 364.

Ouns al wougôûd. N° 282.

MACAN TURNER.

Voir EE.

MAILLET. ⁽¹⁾

Voir B.

X. MARDRUS.

Ci-dessus, p. 109.

C'est le manuscrit sur lequel a été faite l'édition de Boulàq.

Y. MONTAGUE.

Voir * Scott, Ouseley's Collections, 2, 25-34. — N° 284 ci-dessus. — Habicht, 11, V-XV. — Hermes, 33, 319-320. — * Cat. Oxford, 2, 145-150. — Zotenberg, 216-217. — Burton. 11, 147-153 et 12, 312-319.

Ce manuscrit, actuellement à Oxford, est de l'an 1177-1178 de l'hégire. « It is a blundering copy of a valuable though perhaps indistinctly written original, » dit Steingass. (Burton, 11, 205.)

1. Le début comme d'ordinaire, à savoir : N°s 111 (manque 104); 194; 396; 397; 398; 195; 156 (manquent 173, 294 et 197); 222; 148; 115; 116 (manque 158); 117; 443; 33; 105 (?); 249; 253; 81-86; 58. Puis Saïf al mouloûk, n° 348 et une répétition de 253. ⁽²⁾

2. Camaralzaman, n° 120. (Manque 263.)

3. Ce volume manque; semble avoir été acquis par Beckford.

⁽¹⁾ Et non Mallet.

⁽²⁾ Burton indique-t-il exactement les histoires qui forment la série du Bossu ?

4. Fin de Hasan de Basra, n° 212. Puis commence la série des contes relevés ci-dessus, p. 181 et suiv., si ce n'est qu'il y en a ici plusieurs qui sont restés inédits ou qui ont trouvé leur place ailleurs; à savoir : N°s 438; 439; 439; 234; 176; 331; 377; 385; 327; 290; 291; 292; 327; 107; 279; 280; 230; 283; 231; 232; (189?); 162; 146; (273?); 146; 182.

5. Fin.

N°s 430; 431; 432; 274; 20; 103; 8.

The Courtier's Story. N° 52.

Another Relation of the Courtier.

The Shayk with Beard shorn by the Shaytan.

N°s 372; 30; 204.

Ouns al wougoûd. N° 282.

The Sultan's Son and Daughter of the Wazir.

The Sultan Káylish. N° 235.

The Young Lady transformed into a Gazelle by her Step-mother.

Mazin. N° 212.

6. Fin.

N°s 177; 378; 332.

The Wife and her two Gallants.

N°s 206; 239.

The First Brave.

Another Brave.

The Merry Adventures of a Simpleton.

The Goodwife of Cairo and the Three Rakehells.

N°s 401; 79; 185; 333; 335.

7. Fin

N°s 336; 338; 187; 408; 9; 339; 340; 341; 108; 150.

Ahmad and Ali who cuckolded their Master.

The Fellah and his fair Wife.

N°s 342; 168.

The Egyptian, the Syrian and the Ass.

Musa and Ibrahim.

Anecdotes of the Berberines.

The brother Wazirs, Ahmad and Mohammad. N° 15 ?

8. Fin.

The thieving Youth and his Step-mother.

The Kazi of Baghdad and his virtuous Wife. N° 322.

The Sultan who protected the Kazi's Wife. N° 326 ?

The Sultan of Al-'Irák.

Ardashir. N° 59.

Shaykh Nakkit the Fisherman.

The Sultan of Andalusia. N° 57.

The Sultan Taylún and the generous Fellah.

The retired Sage and his Servant-lad. N° 377 ?

The Merchant's Daughter who married the Emperor of China. N° 133.

Z. MONTAGUE LE NEVEU.

Voir Habicht, 12, III.

Ce manuscrit (égyptien) n'a que 37 histoires, qui se retrouvent dans celles du manuscrit Clarke. Elles sont indiquées par des astérisques dans la table de Clarke que Habicht donne p. III-X.

Il ne peut rester d'incertitude que pour les n° 154 et 166 de la liste de Clarke.

A A. OUSELEY.

Voir Zotenberg, 213.

Manuscrit égyptien.

B B. RICH.

Voir Fundgruben, 4, 455, n° 362 et Zotenberg, 211.

ROSETTI.

Voir S et U.

RUPHY.

Voir O.

C C. RUSSELL.

Voir * Russell, *Gentlemen's Magazine*, 69, 61 (février 1799).—*Hammer-Trébutien*, 1, XXXVI.—*Habicht*, 11, V-VI.—*Burton*, 8, 75-76 et 12, XX.

D'après *Burton*, XX, ce manuscrit contient :

Le calife voleur. N° 106.

'Attâf. N° 64.

Le faux calife. N° 175.

Haïqâr. N° 207.

Les dix vizirs. N° 402.

Habîb. N° 203.

En outre, d'après la *Blaue Bibliothek* (n° 227, ci-dessus), tome 11 :

Der Chaliph und sein Wessir. N° 242.

Basem oder der Grobschmidt. N° 96.

Dankbarkeit; oder der Mann, der Löwe und die Schlange. (*Bibl. arabe*, 2, Nos 113, 71.)

Der Derwisch; oder bey allem, was du anfängst, bedenke den Ausgang. N° 402.

Der Mann und der Genius (Belphégor). N° 402.

Der Sultan und sein Wessir. N° 169.

Wiedervergeltung. (*Bibl. arabe*, 2, nos 113, 97.)

Der Cadi. N° 109.

Der Pedant. N° 293.

Die schwarzen Slaven. N° 307.

Die drey Derwische. N° 170.

Der schöne Mann und das hässliche Weib. N° 98.

Der Scheih und sein Slave. N° 223.

Des alten Mannes Gebet. N° 308.

On remarquera que ces anecdotes traduites par Beloe ne se trouvent qu'ici et diffèrent de celles des autres éditions des *Mille et une nuits*.

En tenant compte du contenu du manuscrit, on ne le rangera pas avec *Zotenberg* (211) dans la première catégorie. (p. 214, plus bas.)

RZEWUSKI.

Voir S.

SABBAGH.

Voir C.

DD. DE SACY.

Voir Hammer-Trébutien, 1, XXXIX et Zotenberg, 212.

Manuscrit égyptien, signalé par Humbert dans son **Anthologie arabe* et actuellement à Munich. Si c'est d'après ce manuscrit que Humbert a édité Ouns al wougoud (n° 282) dans ses *Arabica analecta inedita* (143 et suiv.), il faut reconnaître que le texte présente de nombreuses variantes.

EE. SALT.

Voir Zotenberg, 212 et Burton, 8, 75, note 2.

Manuscrit égyptien, apporté par Salt aux Indes et ayant appartenu à Turner Macan; ce manuscrit est actuellement perdu. C'est l'original suivi par l'édition de Macnaghten (nos 20 B et C.)

FF. STRASBOURG. (1)

Les tomes 2 et 3 sont datés de 1247.

1. Introduction. N° 111.
 - . Le bœuf et l'âne. N° 104.
 8. Le marchand et le génie avec les histoires des vieillards. Nos 194, 396, 397 et 398.
 13. Le pêcheur et le génie (N° 195), le roi grec (n° 156), le mari et le perroquet (n° 294), la goule (n° 197), et le roi des fies noires (n° 222.)

⌘ (1) Monsieur le Professeur Nöldeke a bien voulu nous communiquer les notes qu'il a prises sur le manuscrit de Strasbourg; nous lui en exprimons ici toute notre reconnaissance.

30. Le porteur et les dames (n° 148), les calenders (nos 115, 116 et 117),
l'envieux et l'envié (n° 158), Zobéide (n° 443) et Amine (n° 33.)
73. Haïfâ. N° 206.
94. Le prince. N° 309 (101-110. Lacune.)
110. Le dormeur éveillé. N° 155.
115. Hasan l'affligé. N° 213.
119. Hasan le poète. N° 214.
124. Hasan de Basra. N° 212.
195. Yâsmine et Housaïne. N° 440.
212. Mouhammad de Damas et Sa'id de Bagdad. N° 260.
234. Tawaddoude. N° 387.
247. Ma'rouf. N° 250.
271. Abou Sir et Abou Qir. N° 10.
284. Qamar et Sams. N° 310.
324. Le cheval d'ébène. N° 130.
343. Djawdar. N° 154.
367. 'Ali Bassâr.
384. Les dix vizirs. N° 402.
426. La ville d'airain. N° 16.
494. Chûte des Barmécides. N° 92.
507. Générosité des Barmécides. Nos 87 et suiv. (?)
510. Le parasite de Ma'moune. N° 285.
513. 'Ali ibn Bakkâr. N° 76.
535. 'Ali et sa cousine. N° 23.
2. Suite et fin.
17. Qamar al zamâne. N° 120.
67. Nou'm. N° 263.
81. Saïf doul Yazan. N° 347.
419. Hâsib Karîm al dîne. N° 77. (Grande lacune.)
491. Fin d'une autre histoire.
- 491 b. 'Abbâs. N° 1.
494. Ma'di Karib. N° 238.
496. Ardasîr. N° 59.
520. Sindbâd le marin. N° 373.
560. Le faux calife. N° 174.

3. Suite et fin.

6. Les sept vizirs. N° 402.

Djawdar. N° 154 (feuillets supplémentaires non paginés).

'Agîb. N° 13 (id.).

152. Badr Bâsim. N° 73.

176. Saïf al mouloûk. N° 348. (Lacune.)

251. Ishaq et le diable. N° 226 ou 227.

252. Quatre anecdotes sur Ma'n. Nos 247 et 248.

254. Les Barmécides. N° 87 ?

257. Ishaq et les rosès. N° 228.

257^b. 'Abbâs. N° 1.

261. Ishaq et le mariage de Ma'moune. N° 142.

263. Ma'moune et la jeune fille. N° 245.

263^b. Ma'moune et la Kindite. N° 246.

264. Le bossu (le barbier, etc.). N° 105.

299. Anîs al galîs. N° 58.

321. Gânim. N° 188.

336. Le roi Nou'mâne. N° 277 (avec les anecdotes sur 'Oumar II; les jeunes filles savantes; Tâg al mouloûk, n° 60; le mangeur d'opium, n° 278.)

486. Dalîla. N° 147.

540. Ibrâhîm ibn al Mahdi. N° 219 ?

545. Saïf al tîgâne. (Bibl. ar., 3, n° 142.)

4. Suite et fin.

2. Le jeune traiteur de Bagdad. N° 376.

48. Noûr al dîne et Sams al dîne. N° 270.

78. Mâlik ibn Mardâs. N° 243.

185. Sourhâb. N° 382.

330. Mahmoûd et ses trois fils. N° 240.

444. L' 'Oumânite. N° 276.

472. Répétition de l'introduction. N° 111.

Il faut remarquer que six au moins des anecdotes sont empruntées à l'I'lâm al nâs, même quand elles sont dites être tirées du Halbat al koumaît.

GG. THUGUT.

Voir Hammer-Trébutien, 1, II et Habicht, 12, I.

Manuscrit égyptien incomplet.

TUNIS.

Voir R.

TURC.

Voir I.

VARSY.

Voir O.

HH. VATICAN.

α. Un manuscrit identique à A, sauf que l'histoire du Bossu (n° 105) est plus complète. (Zotenberg, 172 et 211.)

β. Un manuscrit égyptien. (Zotenberg, 212.)

WHITE.

C'est le manuscrit Montague, Y.

Classification des manuscrits.

« Les manuscrits des *Mille et une nuits* actuellement connus, dit Zotenberg, 210, se répartissent en trois groupes.

I. « Les uns, provenant des provinces musulmanes de l'Asie, ne renferment, à l'exception du manuscrit de Michel Sabbagh (C) et de celui de Chavis (D), que la première partie de l'ouvrage : les copies, plus ou moins incomplètes, s'arrêtent presque toutes au milieu du texte et paraissent inachevées. Suivant leur étendue, ces exemplaires, sans être absolument uniformes, surtout en ce qui concerne la leçon du texte, contiennent, en général, les mêmes contes disposés dans le même ordre. ⁽¹⁾ (210.)

» Au premier groupe appartiennent les manuscrits suivants :

M. de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, nos 1506 à 1508 (m. de Galland.) (A.)

M. de la Bibliothèque du Vatican, n° 782.

⁽¹⁾ « Plusieurs . . savants, se fondant sur le fait que certains manuscrits ne renferment que les 280 premières Nuits, ont pensé que la rédaction primitive n'avait pas dépassé ce chiffre. La conclusion, cependant, ne me semble pas absolument péremptoire; car on peut expliquer l'état d'imperfection de ces exemplaires par leur dérivation commune d'un original également incomplet. Il n'est pas exact, d'ailleurs, que les divergences des différents manuscrits, ainsi qu'on l'a prétendu, ne commencent qu'à partir de cet endroit, et il serait difficile de prouver que les contes de la première partie de l'ouvrage sont plus anciens que les autres.

» Quoi qu'il en soit, il faut bien convenir que le texte complet, aussi bien celui de la rédaction égyptienne que celui du manuscrit de Michel Sabbagh, n'a reçu sa forme actuelle qu'à une époque assez récente. Le grand roman de chevalerie d'Omar al-Ma'mân, inséré dans l'un et dans l'autre, en vue sans doute de compléter le nombre des Nuits, montre aussi qu'il existe entre les deux rédactions, certains rapports de dépendance ou d'imitation. » (218.)

M. du docteur Patrick Russel. ⁽¹⁾

M. de la Bibliothèque nationale, supplément 1715 I et II. (F.)

M. de la Bibliothèque de Christ Church College, à Oxford, n° COVII.

M. 2699 de la Bibliothèque de l'India Office, à Londres.

M. de sir William Jones.

M. du British Museum, addit. 7404, fol. 1-140.

M. de la Bibliothèque nationale, supplément 2522 et 2523. (C.)

M. de la Bibliothèque nationale, supplément 1716. » (D.) ⁽²⁾

II. « Le second groupe, le plus nombreux, comprend les manuscrits d'origine égyptienne, de date récente, caractérisés par un style particulier, et une narration plus condensée, par la nature et la disposition de leurs contes, par un grand nombre d'historiettes et de fables, et par l'insertion, dans la première partie de l'ouvrage, du grand roman de chevalerie d'Omar al-Na'mân. » ⁽³⁾

Voir p. 211 et suiv.

III. « Une troisième série de manuscrits, également, pour la plupart, de provenance égyptienne, différent, quant à la distribution des contes, aussi bien entre eux que des deux autres groupes. » (210.)

Voir 215 et suiv. Cf. 214-215.

Les vues ingénieuses que de profondes études ont suggérées à M. Zotenberg demandent à être confirmées ou rectifiées. Ici il suffira de dire qu'il y aurait lieu de créer d'autres catégories encore.

⁽¹⁾ Mais voir C C.

⁽²⁾ Zotenberg, 211.

⁽³⁾ Zotenberg, 210. Cfr. 172.

Il ajoute, p. 213 : « Je pense donc que le texte arabe du ms. 1491 A de la Bibliothèque nationale (B) et la version turque du ms. 356 (I) représentent deux éditions d'origine égyptienne entreprises en vue de réaliser le chiffre de mille et une Nuits, constituées avec un fonds commun et des matériaux de diverse provenance, éditions dont la rédaction égyptienne moderne n'est qu'une transformation récente. »

Comme on l'a déjà fait remarquer (Zeit. d. deut. morg. Gesell., 50, 152), il faudrait faire une division spéciale pour les manuscrits de provenance chrétienne. (L, M, etc. W?)

On pourrait aussi tenir plus de compte des recueils auxquels ont été empruntés les petits contes ou anecdotes supplémentaires. Ainsi la récension égyptienne puise largement dans les auteurs juifs. (Voir notre dissertation, n° 19 P.) Ainsi encore, le manuscrit de Strasbourg (F F) copie souvent l'I'lâm als Nàs et ce n'est que par son intermédiaire qu'il cite le Halbat al koumaït. Voir aussi ce qui a été dit à propos de Russell, CC.

Tables des collections analogues.

LES CENT NUTTS.

(Nos 307 et suiv.)

Manuscrit de Paris, n° 3660 (Catalogue, p. 625.)

Voir *Rev. des trad. pop.*, 6, 449-450.

1. Fleur des jardins. N° 180.
Mouhammad ibn 'Abdallâh. N° 261.
3. Les ruses du siècle. N° 330.
L'île du Camphre. N° 122.
Le vizir et son fils. N° 400.
Le jeune égyptien et sa cousine. N° 157.
Le roi et ses trois fils. N° 329.
Sâh'ib al Solouk. N° 346.
9. L'étoile de lumière. N° 159.
Soulaïmâne ibn 'Abd al Malik. N° 380.
Les quatre amis. N° 32.
Les sept vizirs. N° 402.
Le roi et le dragon. N° 183.
Le cheval d'ébène. N° 130.
Zâfir ibn Lâhiq. N° 386.
Le jeune marchand. N° 303.
17. Les quatre hommes et Hâroune. Nos 433 et suiv. et 389.
Mousslamah. N° 262.
19. La ville d'airain. N° 16.
20. Iram aux colonnes. N° 224.

Manuscrit n° 3361 (p. 625). ⁽¹⁾

Voir Rev. des trad. pop., 450-451.

Contient 15 histoires; ce sont les mêmes, mais dans un ordre différent. Manquent les nos 1, 3, 9, 17, 19 et 20. En plus, Nagm, n° 265. ⁽²⁾

Manuscrit de S^{te} - Croix Pajot. ⁽³⁾

Le calife et les cinq prisonniers. N° 433.

Le marchand N° 303.

Le courtier. N° 433.

Le colporteur. N° 434.

Le débauché. N° 435.

Le vannier. N° 389.

Le cheikh et le serpent. N° 370.

La mosquée de Theïloun. N° 388.

? La femme crédule. (La chienne qui pleure.) N° 402.

? Le fils de Maled. (La source qui transforme.) N° 402.

⁽¹⁾ Le manuscrit 3362 (p. 625) donne la même rédaction. (Rev. des trad. pop., 450.)

⁽²⁾ Il est impossible de découvrir sous lequel de ces 21 titres se cache l'histoire de la Ville mère des cités et reine des contrées, n° 399.

⁽³⁾ Ce manuscrit contient encore d'autres contes que ceux qui sont énumérés ici. « Le manuscrit maugrabin apporté par M. Sainte-Croix Pajot lui a été donné par le scheik Reffaa-Effendi, directeur de l'école des langues au Caire... il était, dit-il, depuis plusieurs siècles dans sa famille. Ce manuscrit est sur parchemin; il a pour titre les *Cent et une Nuits*. Le cadre est le même que celui des *Mille et une Nuits*, mais les détails en sont tout-à-fait différents. » Et, plus haut : « Parmi une foule de contes inconnus, on y lit quelques contes des *Mille et une Nuits*, qui viennent témoigner de l'originalité de ceux traduits et de la bonne foi de Galland. (N° 310, p. 8; cfr. p. 14.)

LES MILLE ET UN JOURS.

L'édition princeps. (D'après le n° 312 E.)

1. 1. (La Princesse de Caschmire). N° 112.
 9. Aboulcasem Basry. N° 5.
 124. Le Roi Ruzvanschad et la Princesse Cheheristany. N° 343.
 140. Le jeune Roi de Thébet et la Princesse des Naïmans. N° 390.
 156. Le Vizir Caverscha. N° 127.
 216. Couloufe et la belle Dilara. N° 144.
2. 61. Le Prince Calaf et la Princesse de la Chine. N° 113.
 81. Le Prince Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, Roi de Mousel. N° 171.
3. 28. Le Roi Bedreddin-Lolo, et son vizir Atalmulc, surnommé le vizir triste. N° 99.
 32. Atalmulc, le Vizir triste, et la Princesse Zélica-Béghume. N° 63.
 135. Le Prince Séyf el Mulouk. N° 348.
 197. Malek et la Princesse Schirine. N° 132.
4. 5. Le Roi Hormoz, surnommé le Roi sans chagrin. N° 217.
 70. Avicene. N° 69.
 120. La belle Arotya. N° 186.
 173. Les Aventures singulières d'Aboulfaouaris, surnommé le Grand Voyageur. N° 6.
5. 81. Les deux frères Génies Ady et Dahy. N° 12.
 171. Nasiraddolé, Roi de Moussel, Abderrahmane, Marchand de Bagdad, et la belle Zeineb. N° 65.
 212. Repsima. N° 323.
 260. Fin de l'histoire de la Princesse de Caschmire. N° 112.

L'avertissement du traducteur (5, III-IV) dit : « Comme Dervis Moclès s'est sans doute proposé de rendre son Ouvrage aussi utile qu'agréable aux Musulmans, il a rempli la plupart de ses Contes de faux miracles de Mahomet, ainsi qu'on le peut voir dans quelques-uns de ce volume; mais je n'ai pas voulu traduire les autres, de peur d'ennuyer le Lecteur. Il y a des Contes encore qui sont si licentieus, que la bienséance ne m'a pas permis d'en donner la traduction. Si les mœurs des Orientaux peuvent les souffrir, la pureté des notres ne sauroit s'en accommoder. »

L'édition de Rapilly. (N° 312.)

1. Depuis le commencement jusque et y compris Calaf.

2. Bedreddin jusque et y compris Aboulfaouaris.

3. Ady, Nasiraddolé et Repsima.

Six contes de Bidpaï (Bibl. ar., 2, n° 113, 83; 91; 22; 65; 130; 71).

Quatre contes extraits de Cardonne : Les deux Pantoufles (1, 95; voir n° 283).—Zeineb (2, 1).—La fille d'un vizir (2, 36).—Le fils de Kébal (2, 69.)

De Chavis : Haléchalbé.—Xaïloun.—L'amant des étoiles.

4. De Chavis : Simoustapha.—Alibengiad.—Habib.

5. De Chavis : Le Maugraby.—Tranchemont.

Les Mille et un jours : Conclusion de l'histoire de la Princesse de Cachemire.

L'édition de Loiseleur. (N° 318.)

5. Les Mille et un jours (Reproduction complète d'après l'édition princeps.)

285. Histoire de la Sultane de Perse et des Visirs.

369. Contes et fables indiennes de Bidpaï.

552. Gulistan.

628. Fables et contes indiens, persans et turcs, à savoir : (Du Pantcha-Tantra :) L'imposteur brûlé.— Le brâhmane et le serpent.— Le souhait imprudent. (Hitopadésa :) Le tigre et le voyageur.—Le cerf, le chacal et le corbeau.— Le jeune prince et la femme du marchand.— Le dévouement de Viravara. — (Vrihat-Kathâ :) L'hypocrite puni. — Les deux fripons. — Devasmitâ.—(Dasa-Koumara-tcharita :) Nitambavatî.—Dhouminî.— (Asiat. miscell., 2, 462 :) Utilité de la réflexion.— (Thouthi-Nameh :) Les têtes changées.—Le sourd et le muet.—Le serpent et la grenouille. (Ouseley, Bakhtyar :) Le marchand malencontreux. (D'Herbelot, v° Cadhi :) Le testament du chien. (Cardonne, Mélanges :) Le visir sellé et bridé. (1, 16.). — La femme justifiée (1, 39).— Le depositaire infidèle (1, 61).— Les deux pantoufles (1, 95).— Numan et Zeineb. (2, 1).— Les trois filous. (2, 58).— Les deux ours. (2, 63).— Histoire de Kébal (2, 69). — Rêve extraordinaire

d'un tailleur (2, 82. Voir Bibl. ar., 3, p. 38).—Les deux astrologues (2, 86).—Différens traits de Bahaloul, fils d'Haroun Alraschid (2, 119)—(Caylus:) Abounadar.

669. Nouvelles chinoises, à savoir : Histoire de Liu-iu.—Le crime puni par le ciel.—Histoire du lettré Wang et du marchand de gingembre.—Histoire de Tchouang-tseu ou la matrone de Soung.

L'édition de Sainte-Croix Pajot. (N° 310.)

- 15. Le calife et les cinq prisonniers. (Cent nuits.)
 - 16. Le marchand. (Idem.)
 - 22. Le courtier. (Idem.)
 - 24. Le colporteur. (Idem.)
 - 28. Le débauché. (Idem.)
 - 31. Le vannier. (Idem.)
 - 43. Le cheikh et le serpent. (Idem.)
 - 47. Calaf. (Mille et un jours.)
 - 57. Fadlallah. (Idem.)
 - 101. Liu-iu. (Loiseleur.)
 - 181. La mosquée de Theïloun. (Cent nuits.)
 - 189. La femme crédule. (Idem?)
 - 190. Le fils de Maled. (Idem?)
 - 217. Aboulcassem. (Mille et un jours.)
 - 273. Bedreddin-Lolo. (Idem.)
 - 274. Les deux Pantoufles. (Cardonne, voir Loiseleur.)
 - 278. Atalmulc. (Mille et un jours.)
 - 327. Malek. (Idem.)
 - 350. Arouya. (Idem.)
 - 375. Abounadar. (Caylus.)
 - 383. Le dépositaire infidèle. (Cardonne, voir Loiseleur.)
 - 384. Rêve extraordinaire d'un Tailleur. (Idem.)
 - 385. Histoire du Prince Maliknasir. (Loiseleur, la sultane de Perse, 330).
 - 405. Le derviche et le voleur. (Loiseleur, Bidpaï, 425.)
 - 413. La princesse de Cachemire. (Mille et un jours.)
-

CAYLUS.

(N° 335 F.)

7. 192. Histoire de Bedihuldgemal, fille du roi des esprits, et de Seiful-mulouk, fils du roi d'Egypte. Tirée d'un manuscrit arabe. N° 348.
208. Histoire de Naz-Rayyar, gouverneur de Babylone, et d'un prince du Korassan. N° 66.
223. Histoire de Chadul, Princesse de l'Inde. 128.

Nouveaux contes orientaux.

289. Histoire de Moradbak. N° 259.
296. Ebouali Sina. N° 70.
300. Histoire de Dakianos et des sept dormans. (Voir aux Légendes.)
348. Histoire de la naissance de Mahomet. (Abdal Motallab.— Yarab.— Temimdari.— Aboutaleb.) N° 241.
407. Histoire de Naour, roi de Cachemire. N° 266.
414. Histoire de Naerdan et de Guzulbec. N° 264.
430. Histoire du derviche Abounadar. N° 7.
442. Histoire du griffon. N° 201.
8. 7. Histoire de Nourgehan et de Damaké, ou des quatre talismans. N° 272.
53. Histoire de Jahia et de Meimouné. N° 229.
68. Histoire d'un derviche. N° 379.
72. Histoire du marchand de Bagdad. N° 126.
100. Histoire de la corbeille. (Gulsoum.) N° 143.
175. Histoire du portefaix. N° 304.
184. Histoire du voleur de Seistan. N° 368.
-

Additions et corrections.

- P. 2. Note 2. Lire Redekünste, 6 et 84-85.
 - P. 3. N° 8. La dissertation de de Sacy a aussi été traduite en espagnol.
Voir n° 296 et suiv.
 - P. 7. N° 19 p. Compte-rendu par H. N. dans la Revue bibliog. belge,
12, 58.
 - P. 11. Influence. Voir Le Breton, Le roman au XVIII^e siècle, 212.
 - P. 15. Le prix est maintenant de 45 m.
 - P. 53. N° 129 A, ligne avant-dernière, lire 1759-1761.
 - P. 76. Ajouter :
 - * 205 C. Arabian nights' entertainments. 150 original ill. drawn by Thomas B. Dalziel, and 12 plates printed in colours from designs by A. W. Cooper. New ed. London. Routledge. 1899. In-8. 806. 5 sh.
 - P. 78. N° 216. Voir n° 287.
 - P. 79. Ajouter :
 - * 222 E^a.— Arabian nights entertainments. 16 Ill. by Fred. Pegram. (Ill. Engl. Lib.) London. Service. 1898. In-8. 80. 2 sh. 6.
 - * 222 E^b.— Arabian nights' entertainments. New edit. London. Service. 1899. In-8. 476. 1 sh. 6.
 - * 222 E^c.— Arabian nights. Arranged by Helen Marion Burnside. Ill. by W. and F. Brundage and J. Willis Grey. 2 parts. London. Tuck. 1898. In-4. 94. 2 sh.
 - * 222 E^d.— Arabian nights entertainments. Selected and edited by Andrew Lang. London (and New-York). Longmans. 1898. In-8. XVI et 424. (Ill.) 6 sh.
 - P. 136. Autre C. R. : Œuvres de La Harpe, édition de 1820, 11, 420.
-

Comptes-rendus.

Ont rendu compte du 3^e volume :

J. STECHER, Bulletins de l'Académie royale de Belgique, 3^e série, **36**, 80-81.

A. A., Revue bibliographique belge, **10**, 357-358.

J. FORGET, Muséon, **17**, 325-327.

J. DEFRECHEUX, Wallonia, **6**, 108.

A. DELESCLUSE, Revue des questions historiques, **33**, 545-546.

R. BASSET, Revue des traditions populaires, **13**, 506-510.

H. STEIN, Le bibliographe moderne, **2**, 289-290.

H. GAIDOZ, Mélusine, **9**, 95 (parle aussi du 2^e volume.)

E. DOUTÉ, Bulletin bibliographique de l'Islam maghribin, **9**.

K. VOLLERS, Centralblatt für Bibliothekswesen, **16**, 70-71.

H. STUMME, Literarisches Centralblatt, 1899, 237.

J. BARTH, Deutsche Literaturzeitung, 1898, 1484-1485 (parle aussi du 2^e volume.)

M. HARTMANN, Orientalistische Literatur-Zeitung, **2**, 340-343.

Luzac's Oriental List, **10**, 171-172.

Ed. MONTET, Asiatic Quarterly Review, octobre 1898, p. 3 du tirage à part.

G. V., Rivista politica e letteraria, **5**, 190-191.

H. LAMMENS, Al-Machriq, **1**, 717-718.

Ont parlé du 2^e volume :

B. DE VAUX, Bulletin critique, **19**, 526-527.

G. PARIS, Journal des Savants, 1899, 582, note.

P. FREDERICQ, Athenæum, fin juillet 1898 (Reproduit dans la *Flandre libérale*, numéro du 11 juillet 1898.)

Dans le *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* (**52**, 359), M. Houtsma a bien voulu attirer l'attention sur la découverte que nous avons faite de l'identité du Merzbâne Nâmêh et du Fâkihat d'Ibn 'Arabsâh (Bibliog. arabe, **2**, p. 211.) Depuis, nous avons trouvé un passage curieux dans le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale de Paris. Parlant de la traduction arabe du Merzbâne Nâmêh, il dit : " On voit que l'ouvrage ressemble singulièrement par son contenu au *Fâkihat al-Kholafâ*, qui jusqu'au أما بعد, a aussi la même préface. Il est probable, par conséquent, que le traducteur est Schihâb al-Dîn Ibn 'Arabschâh. „ (p. 610, n° 3524.)

TABLE DES MATIÈRES.

LES MILLE & UNE NUITS.

Pages.

Introduction 1 et 223

Additions à Schnurrer, 1. — Les Arabes, 8. — Appréciation, 10. — Influence, 11 et 223.

Textes 12 et 187

Habicht, 12, 187, 194 et 223. — Manuscrits, 15 et 197. — Éditions orientales, 17 et 187. — Traductions orientales. Hindoustani, 19. — Autres langues de l'Inde, 22. — Persan, 23. — Turc, 23 et 201. Javanaise, 24.

Traductions.

La version de Galland et ses traductions 25 et 145

Appréciation, 25. — Éditions antérieures, 25. — Éditions pour la jeunesse, 40. — Italien, 46. — Grec, 48. — Roumain, 49. — Espagnol, 50. — Portugais, 52. — Allemand, 53. — Éditions antérieures, 53 et 223. — Éditions pour la jeunesse, 58. — Judéo-allemand, 64. — Hollandais, 65. — Flamand, 67. — Suédois, 68. — Danois, 69. — Islandais, 70. — Anglais, 70 et 223. — Éditions antérieures, 70. — Éditions pour la jeunesse, 79. — Éditions américaines, 79. — Russe, 81. — Polonais, 81. — Hongrois, 81.

Autres traductions que celles de Galland et éditions remarquables de Galland 82

Beloe, 82 et 209. — Burger, 82. — Burton, 82 et 175. — Caise, 86. — Cardonne, 86. — Caussin de Perceval, 87 et 148. — Chavis et Cazotte, 88 et 147. — Destains, 89 et 162. — Forster, 92. — Galland, 93. — Gauttier, 93 et 163. — Gouillard, 95. — Guillon, 95. — Habicht, 96 et 165. — v. Hammer, 98 et 150. — Hanley, 99 et 184. — Henning, 100 et 170. — L'inconnu, 100. — Kirby, 101 et 185. — H. König, 101. — Lane, 102 et 153. — Loiseleur-Deslongchamps, 107 et 163. — Mardrus, 108 et 159. — Mew, 110. — New Arabian Tales, 110. — Payne, 110. — Don Pedro, 111. — Rasmussen, 112. — Reinhardt, 112. — de Sacy, 112. — Scott, 113 et 161. — Torrens, 115. — Wait, 116. — Weil, 116 et 167.

Autres collections analogues.

Les Cent nuits. 121 et 217

Les Mille et un jours 123 et 219

Introduction, 123. — Appréciation, 125. — Al farag ba'da alsidda, 126. — Éditions antérieures, 126.

	Pages.
Caylus	133 et 222
Digeon	136 et 223
El Mohdy	137

Résumé des contes, 138.

Tables des traductions.

Galland, 145.—Chavis et Cazotte, 147.—Caussin de Perceval, 148.—v. Hammer, 150.—Lane, 153.—Mardrus, 159.—Scott, 161.—Destains, 162.—Loiseleur-Deslongchamps, 163.—Gauttier, 163.—Habicht, 165.—Weil, 167.—Henning, 170.—Burton, 175.—Hanley, 184.—Kirby, 185.

Tables des éditions du texte.

α. Boulàq, 187.—β. Le Caire, 194.—γ. Bombay-Calcutta, 194.—
δ. Baïroute, 194.—ε. Breslau, 194.—ζ. Calcutta, 1^{re} édition, 195.

Tables des manuscrits.

Les manuscrits de Paris.

A. Galland, 197.—B. Maillet, 197.—C. Bagdad, 198.—
D. Chavis, 199.—E. Chavis et Cazotte, 199.—F. Chavis, 200.—
G. et H. Manuscrit égyptien, 200.—I. Traduction turque, 201.

Autres manuscrits.

J. Anderson, 202.—K. Asselin, 202.—Bagdad, 202.—
L. Baïroute, 202.—M. Barcelone, 203.—N. Burckhardt, 203.—
O. Caussin, 203.—Chavis, 203.—P. Clarke-Crips, 203.—Egypte,
204.—Galland, 204.—Q. Gotha, 204.—R. Habicht, 204.—
S. v. Hammer, 204.—T. India Office, 205.—U. Italinski, 205.—
V. Jones, 205.—W. Leide, 205.—Macan Turner, 206.—
Maillet, 206.—X. Mardrus, 206.—Y. Montague, 206.—
Z. Montague le neveu, 208.—A A. Ouseley, 208.—BB. Rich,
208.—Rosetti, 208.—Ruphy, 208.—CC. Russell, 209.—
Rzewuski, 209.—Sabbagh, 210.—D D. de Sacy, 210.—E E. Salt,
210.—F F. Strasbourg, 210.—G G. Thugut, 213.—Tunis, 213.—
Turc, 213.—Varsy, 213.—H H. Vatican, 213.—White, 213.

Classification des manuscrits.	214
--	-----

Tables des collections analogues.

Cent nuits, 217.—Mille et un jours, édition primitive, 219;
Rapilly, 220; Loiseleur-Deslongchamps, 220; Ste-Croix Pajot,
221.—Caylus, 222.

Additions et corrections	223
Comptes-rendus	224
Table des matières	227

BIBLIOGRAPHIE

DES

OUVRAGES ARABES OU RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS

DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 A 1885.

BIBLIOGRAPHIE
DES
OUVRAGES ARABES

OU
RELATIFS AUX ARABES

PUBLIÉS
DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885

PAR
Victor CHAUVIN,

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

V

Les Mille et une nuits. (Deuxième partie.)

PRIX : 9 fr.

LIÈGE
H. VAILLANT-CARMANNE
Imprimeur
8, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

LEIPZIG
en commission chez
O. HARRASSOWITZ
QUERSTRASSE, 14.

1901

AVANT-PROPOS.

On trouvera dans ce volume le commencement des résumés des contes contenus dans les différentes collections des Mille et une nuits, dans les Mille et un jours, les Cent nuits, Caylus et Digeon.

Ils sont rangés suivant l'ordre alphabétique, les contes connus ayant conservé leur titre (p. ex. Ali-Baba, Le Pourvoyeur, etc.), les autres étant rangés sous certaines rubriques générales (p. ex. Amoureux, Aumône, Facéties, etc.). Toutefois nous avons réuni tous les contes qui ne sont que des formes différentes d'une même histoire (p. ex. Amine, le faux calife, le bimaristan, etc.)

Chaque résumé est précédé de quatre classes d'indications.

Sous le numéro 1 sont relevés tous les manuscrits où figure le conte.

Sous le numéro 2 sont énumérés tous les textes arabes imprimés.

Sous le numéro 3, toutes les traductions en quelque langue que ce soit.

Sous le numéro 4, enfin, nous avons rassemblé tous les contes identiques qui ne sont pas empruntés au texte même des Mille et une nuits.

Le résumé est fait d'après le texte égyptien, sauf indication contraire. Dans le corps de ces résumés, nous renvoyons à tous les numéros où se retrouve l'un ou l'autre élément utilisé par le conteur.

Après le résumé, nous citons tous ceux qui ont parlé du conte

en question et nous ajoutons toutes les indications complémentaires qu'il nous a été possible de découvrir. Nous avons accordé une attention particulière à tout ce qui intéresse le folklore ; mais, pour cette matière, nous avons surtout utilisé les sources orientales qui nous étaient accessibles ; quant aux sources occidentales, nous en avons fait, tout naturellement, un moins grand usage.

On ne manquera pas de trouver des erreurs dans notre travail et l'on constatera, surtout, de nombreuses lacunes. Qu'on veuille bien nous les pardonner en se rappelant que c'est la première fois qu'on tente de faire un travail d'ensemble complet sur les Mille et une nuits.

Nous bornant d'ailleurs à notre rôle de bibliographe, nous citons tout ce qu'on a dit, à notre connaissance, sur les Mille et une nuits, sans nous prononcer sur la valeur de ce que nous citons. C'est au lecteur à faire son choix et à juger. Et souvent il sera déçu : Burton, p. ex., que nous mentionnons tant de fois, donne à mainte reprise des renseignements ou des observations dont la futilité n'est guère rachetée par la pompe avec laquelle il les présente. De même, nous n'avons pas à faire ressortir la haute valeur de certains écrits. Sans cela, nous aurions, p. ex., à louer continuellement M. René Basset, dont les innombrables et savants écrits ont fait faire le plus de progrès à l'étude des Mille et une nuits.

Les textes imprimés des Mille et une nuits que nous citons sont ceux que nous indiquons à la p. 187 de notre quatrième volume.

Quant aux traductions, voici les éditions dont nous nous sommes servi : Burton, n° 229 du tome quatre de notre Bibliographie. — Caylus, n° 335 F. — Chavis, n° 234 A. — Galland, n° 21 Q. — Habicht, n° 253. — Hammer, n° 257. — Lane, n° 268. — Loiseleur, n° 274. — Mille et un jours, Lille, n° 312 E ; Loiseleur, n° 318 ; Pajot, n° 310 ; Rapilly, n° 312. — Scott, n° 284. — Weil, n° 295 A.

Les ouvrages cités en abrégé sont les suivants :

Damîri, édition de 1305.

Gawzi, *Adkiyâ*, 1277.

Halbat, 1299.

I'lâm, 1300.

Mouhâdarât (Mouh.), voir Bibliog. ar., 1, n° 34.

Mouhammad Efendi, 1307.

Moustatraf (Mous.), 1308.

Nafhat (Naf.), 1305.

Qalyôûbi (Qal.), édit. Lees, 1856.

Qazwîni, en marge de *Damîri*.

Sirâg, 1306.

Tamarât (Tam.), en marge du *Moustatraf*.

Tazyîne al uswâq, 1279.

Tibr, en marge du *Sirâg*.

— *Alarawiyah. Tales of the Caliph.* London. Fisher Unwin. 1887.

Ce livre, dont ont rendu compte l'*Academy*, 30, 425 et l'*Athenæum*, 1887, 1, 159, est un pastiche assez insignifiant des contes orientaux.

— *Bibliothek des Frohsinns. IX^e Section. Arabische Märchen.* Stuttgart, 1839. Köhler. 2 vol. 130 et (4), 110.

Ce sont des extraits des tomes 7 et 11 de la *Blaue Bibliothek*.

— *Chalatianz = Armenische Bibliothek. IV. Märchen und Sagen.* Leipzig. (C. R. Bruchmann, *Zeit. f. Völkerpsych.*, 18, 475-477.)

— *Clouston.* Seul, ce nom renvoie à *Popular Tales and Fictions.* Avec " *Flowers* „ = *Flowers from a Persian Garden.* 2^e édit. Lond. 1894.

-
- Elberling. Seul, ce nom renvoie au n° 180 de notre Bibliog. arabe, tome 4. Avec " Aladdin, „ c'est l'ouvrage cité p. 67 ci-après.
 - Grimm. Nous citons ainsi le 3^e volume de la 2^e édition des *Kinder u. Haus Märchen*. Berlin. 1822. Reimer.
 - Houwara. = *Der arabische Dialekt der Houwara des Wād Sūs in Marokko von Albert Socin... u. Hans Stumme*. (Abhandll. de l'Acad. de Saxe, 1894. (2) et 144.)
 - W. Irving. *Alhambra*. Nous citons la traduction allemande de la collection Hendel à Halle. (Bibl. der Gesamt-Litteratur, n° 198-200.)
 - Inatula = *Contes Persans, par Inatula de Delhi traduits de l'anglois (de Dow.) Amsterdam. 1769. 2 vol.*
 - Meletaon. = *Die wohllangerichtete neuerfundene Tugend-schule... Zwey Theile Mit vielen (25) Kupfern. Frankfurt u. Leipzig, in der Raspeschen Buchhandlung. S. d. In-8. 1, (8) et 1-272; 2, (2) et 275-588.*
 Meletaon est le pseudonyme de Joh. Leonhard Rost (1688-1727). La première édition du livre est de 1739; il y en a une autre de Breslau, O. Pietsch, 1755. In-8, 18 et 20 feuilles. Lessing en a parlé (Edit. Hempel, 12, 616.)
 - Oestrup, cité seul = Bibliog. arabe, tome 4, n° 19 M.
 - Socin, Maroc = *Zum arab. Dialekt von Marokko, von Alb. Socin*. (Abhandd. de l'Acad. de Saxe, 1893, tome 14, 151-204.)
 - Stumme, Tripoli = *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis in Nordafrika... von Hans Stumme. Leipzig, Hinrich. 1898. In-8. X, 317 et (3).*
 - Stumme, Tunis = *Tunisische Märchen und Gedichte... Leipzig, Hinrich. 1893. In-8. 2 vol. LX-116 et VIII-158.*
 - Tamazratt = *Märchen der Berbern von Tamazratt in Südtnisien von D^r Hans Stumme. Leip. Hinrich. 1900. In-4.*
 - Tawney = *The Kathá Sarit Ságara or Ocean of the Streams of story translated from the original Sanskrit by C. H.*

-
- Tawney. M. A. 2 vol. in-8. Calcutta, 1880, XII et 578; 1881, 681. (Bibl. indica, New Series, n° 456.)
- Tazerwalt = Märchen der Schlus von Tazerwalt von Dr Hans Stumme... Leip. Hinrich. 1895. In-8. (2), XII, (2) et 208.
- Velten, Suaheli = Märchen u. Erzählungen der Suaheli von C. Velten... Stuttgart u. Berlin. W. Spemann. 1898. In-8. XI, (1) et 264.
-

Depuis la publication de notre quatrième volume, nous avons pu examiner le Tausend und ein Tag de von der Hagen (Bibliog. ar., 4, n° 313) et nous croyons utile d'en indiquer le contenu, afin qu'on cesse d'attribuer, comme on ne le fait que trop souvent, aux Mille et un jours des contes qui ont une tout autre provenance.

Comme nous l'avons dit, c'est une traduction des Mille et un jours de Rapilly (n° 312), à laquelle l'éditeur allemand a fait quelques additions.

Les tomes 1, 2, 3 et 4 donnent la collection des Mille et un jours; la fin du tome 4 (p. 233 et suiv.) reproduit six contes de Kalilah, puis quatre histoires prises dans Cardonne.

Les tomes 5, 6, 7 et 8 donnent les contes de Chavis comme Rapilly, sauf le déplacement de Tranchemont.

Ces volumes, de 1 à 8, p. 198, sont donc la traduction pure et simple de l'édition de Rapilly. (¹)

(¹) On trouve encore à la page XXI du tome 11 de l'édition de 1840 des Mille et une nuits ce mot relatif aux Mille et un jours : « Eine der 1001 Nacht nachgebildete Persische Märchensammlung, von welcher die Unternehmer der 1001 Nacht in Paris auch eine neue Redaction angekündigt haben *novon aber nichts mehr verlautet.* » Donc, en 1840, von der Hagen semblerait ignorer que Rapilly a donné suite au projet et qu'il a, lui-même, publié la traduction allemande de cette édition.

Les tomes 8 (p. 199 et suiv.), 9 et le commencement de 10 contiennent la collection de Caylus (depuis la page 289 du tome 7; voir le n° 335 F de la Bibliographie; cfr. p. 222.)

Puis le tome 10 donne jusqu'à la page 183 des contes que nous n'avons pas eu le temps d'identifier pendant que nous disposions des Tausend u. e. Tag, mais que nous croyons empruntés à la Bibliothèque des romans : il en est certainement ainsi d'Abdusalam (p. 32) qui est tiré de la Bibl. en question, 1777, août, 12-61 et de Mehemet Aly (p. 167), qui se retrouve Bibl. 1777, avril, 2, 129-144.

A partir de la page 183 du tome 10, vient la collection des 40 vizirs, qui s'achève au tome 11.

Le tome 11 donne ensuite (p. 38) Halil d'après Digeon (Hartmann, Früchte, 1, 161-231); Hurschid (p. 89) d'après Früchte, 2, 3-73; Kosru (p. 141) d'après Früchte, 2, 74-125; Meignun (p. 178) d'après la Bibl. des romans avril 1778, 1, 7-37; Rebia (p. 203) d'après Bibl. des romans juillet 1777, 1, 37-69. (Bibliog. ar., 3, n° 123 A.)

A partir de la page 232 jusqu'à la fin, le volume se compose de traductions de Beloe (Bibliog. ar., 4, n° 226), que donnait déjà la Blaue Bibliothek; en outre, trois facéties (274, 281 et 283), que cette Bibliothèque ne donne pas. (Voir nos n° 170 bis, ter et quater.)

Grâce à l'obligeance de M. Zotenberg, nous sommes à même de reproduire ici l'article du Gentleman's Magazine, 1799, février, p. 91 et suiv. que nous n'avions pas pu nous procurer.

" From the beginning of the 75th night with some slight variation in the division of nights, the ms. and the translation agree. The story of the three Calenders terminates in the ms. in the 75th night, in the translation in the 69th.— The Story of

Sindbad is entirely wanting in my ms., the Story of the three apples following immediately that of the Calenders and terminating in the 79th night.

From the 93th night in the translation (ms. 80) to the 210th (ms. 200) the stories, with light variation, proceed in the same series : but, after that, there is a total deviation from the order preserved in the ms. ; for the Story of Nureddin Aly, which in the ms. is continued from night 200 to 229, does not appear in the French translation till the beginning of the 4th volume, and is followed by the story of Bider Prince of Persia, which in the ms. commences in the 229th night and ends in night 272. Part of the story of Camaralzaman, from night 272 to 281 finishes the ms... From the foregoing detail, there seems no ground to doubt that M. Galland translated from a copy similar to the ms. in my possession. „

Comme me le fait remarquer M. Zotenberg, c'est avec la traduction de Galland que Russel a comparé son manuscrit. Les différences qu'il signale n'existent pas entre son manuscrit et celui de Galland.

D'après cela, M. Zotenberg a eu raison de classer le manuscrit de Russell comme il l'a fait.

D'autre part, cependant, il est incontestable qu'on a traduit et publié des histoires tirées d'un manuscrit de Russell et qui appartiennent à une autre récénsion.

La solution de la difficulté nous paraît bien simple : c'est que Russell a rapporté deux manuscrits différents. (Voir Bibliog. arabe, 4, 209.)

Voici les comptes-rendus dont la Bibliographie arabe a fait l'objet :

J. Stecher, Bull. de la Classe des lettres et des sciences mor. et pol. de l'Académie roy. de Belgique, 1900, 765-766.

- R. B., Revue bibliog. belge, **12**, 353.
O. Colson, Wallonia, **8**, 130.
A. de Cock, Volkskunde (Gand), **13**, 207-208.
A. Delescluse, Revue des questions historiques, **69**, 247.
P. Bergmans, Revue (belge) de l'Inst. publique, 1900, 363.
de la Vallée Poussin, Moniteur belge du 5 décembre 1900, 5472.
Von Rosen, Zapiski, **13**, 73-76.
R. Basset, Revue des traditions populaires, **15**, 429-430.
Gaudefroy-Demombynes, Revue critique, 1900, **1**, 156-157.
H. Stein, Polybiblion, **91**, 260-261.
La Tradition, **10**, 324-325.
S. C., Revue franco-allemande, **5**, 116.
Le Tell, 20 juin 1900.
K. Vollers, Centralblatt f. Bibliothekswesen, **17**, 532-533.
H. Stumme, Liter. Centralblatt, 1901, 419.
J. Barth, Deutsche Literaturzeitung, 1901, 211-212.
E. Nestle, Schwäbischer Merkur, 1900, n° 291.
C. F. Seyhold, dans Vollmöller, Rom. Jahresbericht, **5**, 49-50.
Ed. Montet, Asiatic Quarterly Review, octobre 1900 (p. 4 du tirage à part.)
Luzac's Oriental List, **11**, 179.

Liège, le 25 Juillet 1901.

RÉSUMÉ DES CONTES

1. — ‘Abbâs.

1. — FF, 2, 491 et 3, 257. — Paris, 624, n° 3655, 15.

4. — Humbert, *Analecta*, 82-89. — Pihan, *Choix de fables*, 87-98. — I-lâm, 103-105. — Mous., 1, 216-218. — Tam., 2, 232-236. — Cardonne, *Mélanges de litt or.*, 1, 104-116. — *Palmblätter*, n° 43. — Gasp. Gozzi, *Œuvres*, 9, 270-274. — Sadler, *Cours gradué de langue anglaise (versions)*, 1878, 83-86.

‘Abbâs, chef de la garde d'al Mansour, a un jour été sauvé dans des troubles à Damas par un inconnu, qui l'a traité généreusement. Chargé plus tard par al Mansour de garder un prisonnier, dont il doit répondre sur sa vie, il reconnaît en lui son bienfaiteur. Il veut lui rendre la liberté; mais, aussi généreux qu'‘Abbâs, le prisonnier consent seulement à ce qu'‘Abbâs dise à al Mansour qu'il l'a laissé échapper; si, de ce chef, il doit être mis à mort, il n'aura qu'à déclarer qu'il a encore son prisonnier. Al Mansour, touché de la générosité des deux amis, examine l'affaire et reconnaît que le prisonnier a été calomnié; il le comble de bienfaits.

2. — Abdallah et ses frères.

Nos 2, (448) et (397.)

1. — Les manuscrits égyptiens.

2. — α , 2, 576. — β , 4, 287. — γ , 4, 425. — δ , 5, 197.

3. — Hammer, 3, 187. — Burton, 7, 364. — Payne, 9. — Henning, 17, 64.

Les impôts de Basra étant en retard, Hâroûne y envoie Ishaq de Mossoul comme commissaire auprès du gouverneur. Abdallah, qui allait les envoyer. Il le retient trois jours comme hôte. Ishaq le surprend battant la nuit deux chiens et essuyant ensuite leurs larmes. Ayant assisté plusieurs fois à ce spectacle, il le raconte à Hâroûne; celui-ci le renvoie à Abdallah, qui ne pourra contester son témoignage, afin qu'il l'amène à Bagdad. Là il raconte son histoire au calife.

Abdallah ayant partagé la succession de son père avec ses frères, ils le quittent pour faire le commerce de pays en pays; enrichis, une tempête les ruine et ils reviennent appauvris chez leur frère. Ce dernier ayant gagné dans le commerce autant que comportait la fortune de son père, partage de nouveau avec eux et, cédant à leurs obsessions, entreprend avec eux un voyage à l'étranger.

Dans ce voyage, Abdallah a l'occasion de tuer un dragon noir qui poursuivait un dragon blanc: il se change en femme et l'assure de sa reconnaissance. C'est Sa'ïda, la fille d'un roi des génies, le roi rouge, qui a refusé la main du vizir du roi noir et que le prétendant rebuté ne cesse de poursuivre, quelque forme qu'elle prenne, pour attenter à son honneur. Quant au dragon noir, il se consume et est réduit en cendres.

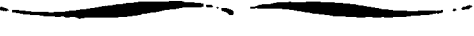
Un autre jour, on descend pour faire de l'eau: mais Abdallah a seul le courage d'entrer dans une ville qu'on aperçoit. Il voit que les habitants sont pétrifiés; partout il ramasse autant de trésors qu'il en peut porter pour les remplacer ensuite par de plus précieux. Pénétrant enfin dans un magnifique palais, il y trouve, au milieu de gens pétrifiés, une jeune femme qui lisait le coran à haute voix et qui le salue de son nom. C'est la fille d'un roi idolâtre qui a refusé d'écouter Hidr, bien qu'il ait vaincu les idoles

du pays; elle échappe seule à la métamorphose à cause de sa conversion et, depuis de longues années, se nourrit de grenades que produit un arbre merveilleux.

Abdallah se fiance avec elle et l'emmène, emportant de grands trésors. Mais ses frères, jaloux et désireux d'épouser la princesse, le jettent à l'eau. La princesse, au sujet de laquelle ils se disputent, s'y jette aussi. Mais un oiseau d'une grosseur extraordinaire — c'est Sa'ïda — le sauve et le ramène au navire. Consentant à ne pas faire mourir les frères, parce qu'Abdallah le lui demande, elle les change en chiens au moyen d'eau et ordonne qu'il les batte tous les jours, s'il ne veut être lui-même battu cruellement. Il l'a été le premier jour, où ses affaires lui ont fait oublier l'ordre de Sa'ïda et, une autre fois encore qu'il a voulu laisser à ses frères une journée de relâche. De retour à Basra, il envoie un cadeau au calife, qui le nomme gouverneur de la ville.

Ayant entendu ce récit, Hâroûne ordonne à Abdallah de ne pas battre ses frères cette nuit et lui remet une lettre pour Sa'ïda, dans laquelle il la prie de rendre aux chiens leur forme humaine. Le père de Sa'ïda lui dit d'obtempérer à cette demande, parce que Hâroûne a la qualité supérieure d'homme, parce qu'il est le calife de Dieu et, troisième raison, parce qu'il a l'habitude de faire tous les jours à l'aurore une prière spéciale.

Abdallah retourne à Basra et y traite généreusement ses frères. Mais, de plus en plus envieux, ils l'invitent un jour et, profitant de son sommeil, le précipitent dans le fleuve. Mais là venait toujours un dauphin à cause des restes de cuisine qu'on y jetait d'ordinaire; il prend Abdallah sur son dos et le porte à l'autre rive. Une caravane qui passe l'emmène et, comme il ne cesse de se plaindre, on le conduit à une savante femme, qui guérit tous ceux qu'on lui confie. C'est sa fiancée, que Hîdr a recueillie quand elle s'est jetée à l'eau et qui vient la voir toutes les semaines. Hîdr arrive et les ramène à Basra, où ils trouvent les deux frères empalés sur l'ordre de Hâroûne. En effet, quand ils avaient cru leur frère mort, ils avaient raconté que Sa'ïda l'avait enlevé et avaient envoyé des présents à Hâroûne pour obtenir le gouvernement de Basra. Irrité contre les génies, Hâroûne les avait fait venir grâce à la puissance que lui donne sa prière et avait appris la vérité de Sa'ïda; les coupables bâtonnés ont confessé leur crime et ont été empalés. Abdallah épouse la princesse et habite avec elle Basra.



C'est la transposition du n° 443.

Burton, 8, 82. — Oestrup, 154. — Réc. égypt., 25 et 30.

L'eau servant à métamorphoser. Nos 13, 21, 31, 73, 116, 147, 222, 252, 371, 396, 398, 443. — Tawney, 1, 158. — Carmoly, Jardin enchanté, 72-73 et 76.

Dauphin. Damîri, 1, 306-307. — Mous., 2, 121. — Qazwîni, 1, 212. — D'Herbelot, 282, v° Dolfîn. — J. asiat., 1877, 1, 521-522. — Cfr. Bozon, 67; Gesta, 736-737 et 748; Wendunmuth, 120-121; Welcker, Kleine Schriften, 1, 89.

(443.) — *Zobéide.*

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — Y.

2. — α, 1, 44. — β, 1, 47. — γ, 1, 95. — δ, 1, 100. — ε, 1, 308.

3. — Galland, 2, 228. — Caussin, 2, 2. — Destains, 1, 347. — Gauttier, 1, 368 et 7, 365 et 366. — Habicht, 2, 129 et 13, 299. — Loiseleur, 97. — Scott, 1, 304. — Lane, 1, 173. — Mardrus, 1, 199. — Weil, 1, 100. — Burton, 1, 149. — Payne, 1. — Henning, 1, 139.

Zobéide a hérité de son père avec deux sœurs aînées, filles d'une autre mère. Ces deux se marient et sont abandonnées par leurs époux, qui les ruinent. Zobéide les recueille, les comble de bienfaits et veut, mais en vain, les empêcher de se remarier. Abandonnées de nouveau, elles reviennent chez leur cadette. (N° 6.)

Celle-ci veut faire un jour un voyage de commerce et elles l'accompagnent. Après avoir caché la moitié de sa fortune en prévision de quelque nécessité, Zobéide emploie le reste à équiper un navire. Mais ce navire perd sa route et on arrive à une ville inconnue. Tous les habitants sont changés en pierre (n° 222). Chacune allant de son côté, Zobéide entre dans le palais du roi : elle le voit sur son trône, transformé en pierre et entouré de sa cour; dans le harem, la reine est également pétrifiée. Dans une salle, il y a un joyau qui éclaire tout ⁽¹⁾; ailleurs, des flambeaux allumés, qui semblent déceler la présence d'êtres vivants.

(¹) *Joyaux qui éclairent.* Nos 21, 77, 202 et 304. — Loiseleur, M. n., XXVI et 100. — Clouston, 1, 412.

Ayant erré dans le palais, elle s'y endort. A minuit, elle entend réciter le coran. Elle découvre alors une chapelle, où un beau jeune homme est occupé à prier; s'adressant à lui, elle apprend son histoire.

Le peuple de la ville pratiquait le culte du feu. Quand le roi eut un fils, qui est le jeune homme, il le confia à une vieille qui était, en secret, musulmane et qui éleva son pupille dans la religion de Mahomet, lui recommandant de ne pas se trahir. A trois reprises, chaque fois à une année d'intervalle, une voix invite les habitants à se convertir; mais, sur le conseil du roi, ils s'y refusent. De là le châtement.

Zobéide, à qui le jeune homme a plu immédiatement, le décide à la suivre à Bagdad, où il trouvera des savants. Aussi, le lendemain, vont-ils au navire avec des trésors de grande valeur sous un léger volume. Les sœurs deviennent jalouses de leur sœur et bien qu'elle leur donne tout ce qu'elle a trouvé dans la ville, ne se réservant que le jeune homme, elles la jettent à la mer avec lui quand elles sont en vue de Basra. L'homme se noie et meurt martyr, car il ne sait pas nager. Grâce à un bois, Zobéide arrive à terre. Le lendemain elle voit un serpent poursuivi par un dragon; prise de pitié, elle tue le dragon d'un coup de pierre et le serpent s'envole. Zobéide s'endort ensuite et, à son réveil, aperçoit près d'elle une jeune fille. C'est le serpent, qui est une djinne, qu'un djinn ennemi allait vaincre⁽¹⁾. Elle a transporté toutes les richesses du vaisseau dans la maison de Zobéide et a changé les deux sœurs en chiennes. Elle ramène sa bienfaitrice chez elle et lui enjoint de donner tous les jours à chacune des chiennes trois cents coups de fouet⁽²⁾ si elle ne veut pas qu'elle apparaisse pour la métamorphoser elle-même en chienne.

Zobéide peut rappeler la djinne en brûlant des cheveux qu'elle a laissés⁽³⁾. Le calife, à qui elle raconte ses aventures, en brûle; la fée accourt et, au moyen d'eau et de formules (n° 2), elle rend aux chiennes la forme humaine.

(1) N° 233. — Hammer, Rosenöl, 1, 162. — Carra, Abrégé des merveilles, 21-23. — Rev. d. trad. pop., 13, 28, 220-222 et 477-478. — Tawney, 1, 55. — J. asiat, 1874, 2, 269-270 (Radloff). — Rosen, Tuti, 2, 31. — Abdalla, fils d'Hanif, Cabinet des fées, 13, 302. — Dunlop-Liebrecht, 410.

(2) Tawney, 2, 136.

(3) Appeler en brûlant des cheveux, etc. N° 272. — Loiseleur, M. n., 108. — Dubeux, La Perse, 229. — Spitta, Contes, 154. — Cosquin, 1. 48 et 2. 351-352. — Appeler par la pensée. Tawney, 2, 106 et 107.

Voir le n° 148, dans lequel l'histoire de Zobéide est encadrée.

Burton, 8, 129-131.— Oestrup, 30.— Réc. égypt., 25.— Keightley-Wolff, Mythologie d. Feen, 1, 47.— G. de Tassy, Bag o Bahar, 91 et suiv.— Man. Vienne, Ecole des langues, 54, n° CLXX, 7.

(397.) — Le deuxième vieillard.

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — Y. — FF.

2. — α, 1, 8.— β, 1, 9.— γ, 1, 13.— δ, 1, 13.— ε, 1, 55.

3. — Galland, 1, 99.— Caussin, 1, 91.— Destains, 1, 65.— Gauttier, 1, 57 et 7, 359.— Habicht, 1, 49 et 13, 296.— Loiseleur, 19.— Scott, 1, 56.— Lane, 1, 46.— Mardrus, 1, 28.— Weil, 1, 22.— Burton, 1, 29.— Payne, 1.— Henning, 1, 29.

Le deuxième vieillard a hérité avec ses deux frères aînés de 3000 dinârs, qu'ils se répartissent également entre eux. Son commerce prospère alors qu'un voyage ruine les deux autres. Il les admet cependant au partage de ses bénéfices et, après plusieurs années d'instances, consent à voyager avec eux. En route, il épouse une femme malgré sa pauvreté : c'est une fée. Les frères, jaloux, précipitent un jour les époux dans la mer ; mais la fée sauve son mari et le rapporte chez lui. Elle veut tuer les coupables, mais, sur la prière de son époux, elle renonce à son dessein et se contente de les métamorphoser, pour dix ans, en chiens.

3. — Abdallah l'habitant de la mer & Abdallah l'habitant de la terre.

1. — Les man. égyptiens.

2. — α, 2, 516.— β, 4, 223.— γ, 4, 331.— δ, 5, 105.— ε, 11, 43.

3. — Hammer, 3, 89 (incomplet.).— Lane, 3, 565.— Burton, 7, 237.— Payne, 3.— Henning, 16. 81.— Hanley, 206.

Un pauvre pêcheur, Abdallah, auquel il vient de naître un dixième fils, va jeter ses filets au nom du nouveau-né; il ne prend rien, non plus que les quarante jours suivants et il ne vit que grâce au crédit que lui fait un boulanger (N° 154.) Sur le conseil de sa femme, il ne renonce pas, comme il le voulait, à son métier et, après avoir ramené un âne mort, pêche un homme de mer, qui lui demande des fruits en échange de pierres précieuses. Il les offre en vente à des joailliers, qui l'accusent d'avoir volé la reine; mais celle-ci confond les accusateurs et le roi le nomme vizir et lui fait épouser sa fille.

L'homme de mer prend un jour Abdallah avec lui et le promène sous l'eau pendant quatre-vingts jours. Il n'a rien à craindre parce qu'il s'est enduit de la graisse d'un poisson monstrueux, le dandâne, qui meurt quand il mange de l'homme ou en entend crier un. Villes nombreuses; l'une habitée seulement par des femmes condamnées. On ne se nourrit que de poisson cru. Les habitants ne s'habillent point et ont une queue : ils se moquent d'Abdallah qui n'en a pas. S'apercevant de l'étonnement qu'éprouve son hôte en constatant qu'on se réjouit de la mort de ses proches, l'homme de mer comprend que la coutume humaine diffère; il rompt avec son ami, le ramène à terre et, jamais plus, ils ne se revoient.

Cfr. nos 16 et 73.

Burton, 8, 140.—Oestrup, 151.—Réc. égypt., 7, 12, 23 et 30.

Ondins. N° 304.—Basset, *Mélusine*, 2, 310-311.—Qazwini, 1, 208.—Daniri, 1, 40 et 144.—Mous., 2, 116.—Rev. d. trad. pop., 9, 482-483.—Man. Berlin, 19, 525, 2.—Malcolm, *Sketches of Persia*, 1888, 1, 32-34.—Spitta, *Contes*, 55.

4. — *'Abd al rahmâne.*

Le catalogue des manuscrits de Berlin, 20, 101, 1-2, désigne comme faisant partie des mille et une nuits l'histoire d'*'Abd al rahmâne* avec la princesse Dâmiria. Le commencement et la fin du manuscrit que reproduit le catalogue ne permettent pas de reconnaître le conte ni de faire juger pourquoi le rédacteur du catalogue y voit un récit des mille et une nuits.

5. — *Aboulcassem albasri et la dame dans un sac.*

1. — Berlin, 6, 448. — Vienne, Ecole des langues, 54, CLXX. —

3. — Mille et un jours, Lille, 1, 9. — Rapilly, 1, 7. — Pajot, 217. — Loiseleur, 6.

4. — Burton, 8, 274 (Jewâd.) — Göt. gel. Anz., 1872, 1510. (Radloff.)

Hâroûne, qui se croit le plus généreux des hommes, entend un jour son ministre mettre au-dessus de lui Aboulcassem albasri. Prompt à s'irriter, il fait emprisonner son ministre, mais, ramené à la justice par Zobéide, il consent à ne le punir que s'il n'a pas dit vrai. Pour s'en assurer, il se rend seul à Basra pour mettre Aboulcassem à l'épreuve. Se donnant pour marchand, il reçoit chez lui une hospitalité magnifique. Son hôte lui présente successivement un arbre de joyaux où se trouve un paon d'or plein de parfums qu'il répand en tournant quand on lui touche la tête, une coupe d'un seul rubis que lui apporte un beau page ⁽¹⁾, une belle chanteuse. Chaque fois que Hâroûne a exprimé son admiration, son hôte fait disparaître les objets et les personnes; ce procédé lui déplaît, mais, de retour à son caravansérail, il les retrouve avec une lettre qui les lui donne. (N° 233.)

Voulant savoir d'où proviennent de si extraordinaires richesses, il retourne immédiatement chez son hôte et apprend de lui son histoire.

Fils d'un joaillier du Caire immensément riche et d'une mère également opulente, établis à Basra, il se montre si généreux qu'il dissipe toute sa fortune (n° 18). Il va cacher sa misère au Caire. Là il aperçoit une jeune fille, Dardané, à la fenêtre d'un palais et y retourne plusieurs fois, malgré le mauvais accueil qu'elle lui fait d'abord. A la fin, cependant, elle lui permet d'entrer chez elle au moyen d'une corde suspendue à sa fenêtre et lui avoue que, fille d'un vizir disgracié de Damas, elle a été, à sa mort, vendue par sa mère et présentée au sultan d'Egypte, qu'elle n'est pas parvenue à aimer. Survient le sultan, qui fait jeter les deux amoureux dans le Nil.

(1) Loiseleur, 9, rapproche la coupe d'Obéron (Huon de Bordeaux).

Aboulcassem ⁽¹⁾ s'échappe à la nage et cherche en vain Dardané. Il se met en route pour Bagdad et, près d'une grande ville, est tiré de son sommeil par des plaintes qu'il entend. Il voit qu'on maltraite une femme et qu'on l'enterre vive. Le criminel parti, il la déterre, la panse et la porte au caravansérail, où elle guérit. Elle l'envoie à un marchand, qui lui fait parvenir tout l'argent dont elle a besoin et le charge ensuite de se lier avec un autre marchand en lui faisant de grands achats. Invité par lui à un repas, il lui en rend un le lendemain sur l'ordre de la femme. Puis il retient son hôte la nuit : la femme le tue. C'était un homme dont elle s'était éprise, qu'elle avait fait venir au palais déguisé en fille et qu'étant allée voir un jour chez lui elle a surpris avec une rivale. Elle le frappe pour se venger, mais son amant la maltraite et l'enterre.

Aboulcassem quitte la princesse et se rend à Bagdad. Sans ressources, il entreprend un petit commerce et se lie avec un riche marchand, qui l'emmène à Basra, l'adopte et lui laisse un immense trésor, sous condition qu'il vive comme lui et ses ancêtres sans s'attirer la haine des envieux par de trop grandes dépenses. Malgré ce conseil, il en fait de si fortes que le lieutenant de police, le vizir et, enfin, le roi se doutent qu'il a un trésor ; il n'obtient d'eux la paix qu'en leur affirmant que rien ne lui fera dévoiler son secret et en leur payant une pension journalière considérable.

Hâroûne demande à voir ce trésor et son hôte l'y conduit les yeux bandés la nuit : il voit alors un trésor sans pareil, que semblent garder les premiers maîtres de ces richesses, un prince et une princesse morts.

Hâroûne retourne à Bagdad. Le vizir du roi de Basra, entendant parler des libéralités faites à des étrangers, force sa fille, déjà fiancée ailleurs, à aller séduire Aboulcassem pour lui arracher son secret. Il s'éprend d'elle, mais la voyant désolée du rôle que son père veut lui faire jouer, il la conduit au trésor et lui fait de riches présents.

Sur ces entrefaites, Hâroûne envoie au roi de Basra l'ordre de remettre le gouvernement à Aboulcassem. Le roi et le ministre se consultent et décident de faire courir le bruit de la mort d'Aboulcassem, qu'ils renferment dans un tombeau après l'avoir endormi par une potion (n° 13) et qu'ils comptent forcer par des tortures à révéler son secret. On célèbre publiquement ses funérailles et le vizir donne des marques évidentes de sa feinte

(1) Ce paragraphe est le conte du n° 136 de Syntipas.

douleur. Mais, le lendemain, le prisonnier a disparu; c'est la fille du vizir qui l'a délivré et caché. On le cherche en vain et le roi meurt de chagrin de n'avoir pu le retrouver : à temps pour échapper aux troupes que Hâroune, soupçonnant quelque ruse, a envoyées à Basra et qui se bornent à ramener le vizir. Aboulcassem s'était, de son côté, rendu à Bagdad. Reconnu par l'esclave qu'il a donné à Hâroune, il est conduit au calife, qui se fait connaître et l'accueille avec joie. Il retrouve chez lui Dardané, qui était tombée dans les filets d'un pêcheur et qui avait été vendue par lui comme esclave, parce que, mis au courant de son histoire, il craignait la vengeance du sultan du Caire.

Mariage d'Aboulcassem et de Dardané. Il refuse la royauté de Basra; il obtient aussi la grâce du vizir qu'on se borne à condamner à une prison perpétuelle. (N° 58.)

Burton, 8, 272.

6. — *Aboulfaouaris.*

Voir N° 241.

7. — *Abounadar.*

3. — Caylus, 7, 430. — Décade, an XII, 1, 294. — Mille et un jours, Loiseleur, 665. — Pajot, 375. — Palmblätter, n° 37. — Wieland, Dschinnistan, 3, ou Œuvres, édition Hempel, 30, 321; cfr. 13. — Hartmann. Asiat. Perlenschnur, 64. — De Algemeene Oefenschoole van Konsten, 6^e afdeel., 6^e deel, 430.

Le derviche Abounadar tombe malade et est soigné par une veuve de Basra; par reconnaissance, il emmène son fils Abdallah pour un voyage de deux ans. Un jour il le charge d'aller lui chercher un chandelier à douze branches dans un souterrain qu'il ouvre en brûlant des parfums, en lisant et en priant. Malgré la recommandation du derviche, Abdallah se charge de pierres précieuses qu'il trouve; aussitôt le souterrain se referme (n° 389) et ce n'est qu'avec peine qu'il parvient à s'en échapper par un étroit

passage. Revenu à la lumière, il ne trouve plus son maître et retourne chez sa mère. Là, les trésors disparaissent subitement et il ne reste que le chandelier. Abdallah y met une lumière et, aussitôt, apparaît un derviche qui tourne une heure et disparaît en laissant un aspre. ⁽¹⁾ (N° 19.)

Pendant quelque temps la veuve et son fils se nourrissent au moyen des douze aspres, qu'ils peuvent obtenir une fois par jour. Mais trouvant ce profit trop minime, Abdallah se décide à rapporter le chandelier à Abounadar. Il découvre sans peine sa ville et son habitation, qui est un palais regorgeant de richesses. Abounadar lui reproche son ingratitude; il lui fait cependant cadeau d'un esclave, d'un cheval et de deux chameaux, qu'il pourra charger d'autant de trésors qu'il le voudra.

Comme Abounadar lui avait montré qu'en frappant les derviches du chandelier ils se transformaient en monceaux d'or et de pierres précieuses, Abdallah cache le chandelier au fond d'un des sacs qu'il remplit avec la permission de son maître. De retour chez lui, il évoque les derviches et les frappe; mais, comme il tenait son bâton de la main droite alors qu'Abounadar l'avait tenu de la gauche, les derviches le battent cruellement et disparaissent avec le chandelier et tous les dons que le maître avait faits à son ingrat pupille.

Cfr. n° 103 de Syntipas.

Loiseleur, *Essai*, 53-54 et *Mille et un jours*, 315.—Wagener, 121.—Benfey, 475-479 et 499.—Zeit. d. deut. morg. Ges., **42**, 132-134.—Cosquin, **2**, 179.—Regnier, *Lafontaine*, **1**, 295-297.—Lancereau, *Hitopadésa*, 236.—Kurz, *Esopus von B. Waldis*, **2**, **2**, 81.—Imagerie d'Epinal, n° 554.

8 — *Abou niyyatine et Abou niyyataïni.*

Nos 8, 9 et (158).

1. — Y.

3. — Scott, **6**, 215.—Destains, **6**, 152.—Gauttier, **6**, 320 et **7**, 395.—Habicht, **11**, 133.—Loiseleur, 717.—Burton, **11**, 128.—Henning, **24**, 33.—Kirby, 366.

(¹) Cfr. Spitta, *Contes*, 36, 40 et 41.—Green, *Modern arabic stories*, 72, 74 et 75.

Abou niyyatine, malheureux dans son pays, s'expatrie, ne possédant qu'un chérif; il rencontre Abou niyyataïni, qui n'en ayant que dix, quitte également son pays. Ils s'associent; mais comme le premier donne une pièce à un pauvre, son associé rompt l'association et le laisse sans rien. Il soupe des restes d'un repas que jette un esclave et il remercie Dieu de cette faveur. L'esclave touché avertit son maître, qui lui envoie dix chérifs et qui, témoin de sa gratitude envers Dieu, le fait entrer, l'emploie et, au bout de l'année, lui donne le dixième de ses revenus, qu'il doit consacrer aux pauvres. Abou niyyatine fait fructifier cet argent et, reconnaissant un jour son associé qui mendie, il lui donne la moitié de ce qu'il a.

Abou niyyataïni s'enrichit à son tour et décide à la longue Abou niyyatine à faire avec lui un voyage de plaisir et d'affaires. (N° 443.) Celui-ci étant descendu dans un puits pour renouveler la provision d'eau, son ami jaloux coupe la corde et disparaît avec toutes les marchandises. Mais Abou niyyatine ne désespère pas; la nuit, il surprend la conversation de deux méchants génies. L'un dit qu'il possède la princesse de Mossoul et qu'on ne pourra le chasser qu'en versant sur les pieds de la princesse une infusion d'absinthe pendant le service du vendredi. L'autre raconte qu'il a un trésor dans la montagne de Mossoul et qu'on ne peut le découvrir qu'en arrosant le sol du sang d'un coq blanc.

Abou niyyatine se rend à Mossoul où l'on va décapiter, comme on l'avait fait pour plusieurs autres, un médecin qui n'avait pas guéri la princesse. Il s'offre, demandant pour salaire la vie du médecin et guérit la malade. Encouragé par la reconnaissance du prince et charmé de la beauté de la jeune fille, il la demande en mariage. Les vizirs, pour s'assurer qu'il est assez riche, conseillent au père de l'accorder si le prétendant peut donner en douaire des pierres précieuses comme celles qu'on lui montre. Abou niyyatine va à la montagne et en ramène dix chameaux chargés de trésors et, de l'avis des vizirs, le mariage se fait. (N° 19.)

Un jour il reconnaît dans un mendiant son ancien ami et offre de l'aider. Mais l'envieux refuse et, comme son ami lui a conté son histoire, il se hâte de descendre dans le puits, espérant aussi y trouver la fortune. Pendant qu'il y est, les génies viennent se conter leur mésaventure et, de commun accord, comblent le puits qui leur a été si funeste. Ainsi périt Abou niyyataïni.

Les deux sœurs jalouses de la femme d'Abou niyyatine disent deux fois qu'elle a mis au monde un chien. La troisième fois, le mari ne s'éloigne pas :

c'est une fille qui lui naît. Les deux enfants enlevés par les sœurs ont été recueillis par le jardinier. La jeune princesse se sent attirée vers eux et le père est charmé de leurs dispositions martiales ; il s'enquiert et découvre la vérité. (N° 375.)

Burton, 11, 481-482. — Clouston, 1, 249-261 et 464-465. — V. Chauvin, Abou Nioute et Abou Nioutine dans Wallonia, 6, 188-191 et à part. — Gött. gel. Anz., 1870, 1419 (Radloff.) — Jülg, Mongol. Märchen-Samml., 140-144. — Hammer, Redekünste, 116-117. — Rev. brit., 1897, 6, 246-252. — Rev. d. trad. pop., 12, 540-542. — Grimm, 196-197 et 429-430. — Heidel. Jahrb., 1871, 947. — Esprit d. journaux, 1777, 10, 116-118.

Secret surpris. Tawney, 1, 264. — Landau, d. Quellen d. Dek., 148. — Jülg, Siddi-K., 61, 78, 150-151. — Tâzerwalt, 89-90 et 201. — Ma Bibl. arab., 2, n° 148, 12. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 132 et 134. — St Marc Girardin, Souvenirs, 2, 83-84. — Grimm, 300 et 301.

Coq. N° 233. — Rev. d. trad. pop., 7, 386-387, et 18, 218-219. — Mous., 2, 113-114. — Tazyïne, 366-367.

Voix du sang. Voir nos 31, 237, 270, 277 (β, 1, 186 et 315) et 327. — Zotenberg, Histoire d'Alâ al-dîn, 2 et 5 (ou Notice et ext., 28, 1, 236 et 239.). — Syntipas, nos 50 et 57. — Spitta, Contes, 104 (Green, Modern ar. stories, 114). — Artin Pacha, Contes pop. inéd. de la vallée du Nil, 202-203. — Basset, Nouv. contes berb., 103-104 et 304. — Kunos, Turkish fairy tales, 58-59, 63 et 65. — Keightley, Tales a. pop. fictions, 168 et 310. — Keightley-Wolff, Mythologie d. Feen u. Elfen, 2, 297. — Grimm, 285. — *Le lait qui se montre* : Jülg, Mongol. Märchen-Samml., 223; Zotenberg, Histoire des rois des Perses, XXVII et 396.

9. — Mouhsine et Mousî.

1. — Y.

3. — Burton, 11, 374.

Se rencontrant en voyage, chacun avec ses vivres, Mouhsine et Mousî conviennent de consommer ensemble d'abord ceux du premier, puis ceux

du second. Quand Mouhsine n'a plus rien, son compagnon ne lui donne un peu à manger qu'à condition de se laisser éborgner, puis aveugler. Il le pousse ensuite dans un puits.

Pendant qu'il y est, il entend causer deux djinns, qui se moquent de l'ignorance des gens. L'un possède la princesse et on ne pourra le tenir à distance que si on tue à ses pieds un coq noir le jour du sabbat. L'autre dit que les feuilles d'un arbre voisin du puits guérissent les aveugles si on en fait une compresse.

Passe une caravane qui retire l'aveugle. Il demande seulement à manger et se fait mener à l'arbre. La caravane partie, il se guérit de sa cécité et, arrivé à la ville, se proclame médecin. Il rend la vue aux aveugles et accepte de sauver la princesse à condition de l'épouser; s'il ne lui rend pas la santé, on le mettra à mort. Après un délai de trois mois, il sacrifie un coq et guérit la princesse, qui fait entendre à son père, dont elle est l'unique enfant, qu'elle veut épouser son sauveur.

A la mort du roi, les grands mettent Mouhsine à sa place. Il revoit un jour Mousî et se fait reconnaître de lui en lui contant leur histoire. Il lui conseille ensuite de se rendre au puits. Là, les génies se plaignent que leur secret ait été surpris; l'un d'eux aperçoit Mousî et le déchire en quatre morceaux.

Burton, 11, 484.

Plantes qui rendent la vue. Bibliog. arabe, 2, n° 148, 12.—Wünsche, Midrasch bemidbar, 456.

(158.) — *L'envieux et l'envié.* (1)

1. — A. — I. — J. — FF.

2. — γ, 1, 70. — δ, 1, 74. — ε, 1, 228.

3. — Galland, 2, 52.—Caussin, 1, 351.—Destairs, 1, 254.—Gauttier, 1, 302 et 7, 364-365.—Habicht, 2, 65 et 13, 298-299.—Loiseleur, 71.—

(1) Voir encore, pour le thème de l'envie, n° 1^{er} et Bibl. arabe, 2, n° 113, 107.

Scott, 1, 223.—Lane, 1, 149.—Weil, 1, 75.—Burton, 1, 113.—Payne, 1.—Henning, 7, 160.

Un homme auquel un voisin porte envie s'établit dans la capitale, parce qu'il croit que le voisinage seul a irrité l'envieux. Il fonde dans sa nouvelle demeure un couvent de derviches. L'envieux vient l'y trouver et, sous prétexte de lui communiquer une affaire importante, l'emmène à l'écart et le jette dans une citerne. Soutenu par des fées et des génies qui l'habitent, il tombe doucement et entend une voix dire que la fille du roi est possédée et qu'elle sera délivrée si on lui parfume la tête de la fumée de sept brins des poils blancs qu'un chat noir du couvent a au bout de la queue. Le derviche se tire de la citerne, reçoit la visite du roi qui vient le consulter, guérit la princesse, l'épouse et succède à son beau-père. Apercevant un jour l'envieux dans la foule qui se presse autour de son cortège, il lui fait remettre de magnifiques cadeaux.

10. — *Aboû Qîr et Aboû Sîr.*

1. — Man. égyptiens. — F F.

2. — α , 2, 503. — β , 4, 208. — γ , 4, 309. — δ , 5, 82. — ϵ , 10, 144 et 11, 4.

* Conte d'Aboukir et d'Abousir. Texte arabe et traduction par J. RICHERT. Alger. 1876. In-8. 49 et 49 de texte arabe.

3. — Hammer, 3, 68. — Lane, 3, 531. — Weil, 4, 172. — Burton, 7, 208. — Payne, 8. — Henning, 16, 47. — Hanley, 250.

Un teinturier d'Alexandrie, Aboû Qîr, ayant perdu tout crédit parce qu'il employait à son profit les étoffes qu'on lui confiait, décide le barbier Aboû Sîr, qui ne fait pas grand bénéfice, à aller avec lui à l'étranger. Sur le navire, Aboû Sîr gagne beaucoup d'argent et nourrit son ami, qui ne travaille pas. Arrivés dans une ville, ils continuent de même jusqu'à ce qu'Aboû Sîr tombe malade; son ami l'abandonne en lui enlevant sa bourse.

Les teinturiers de ce pays, qui ne connaissaient que deux couleurs, refusent les services d'Aboû Qîr; celui-ci obtient du roi de grands capitaux et installe une teinturerie qui l'enrichit. Aboû Sîr guéri va trouver son ami, qui feint de voir en lui un voleur et le bâtonne. Voulant aller au bain pour se remettre des coups, il apprend que les bains sont inconnus dans cette ville. A son tour il obtient des capitaux du roi, établit des bains et se faisant payer, sur l'ordre du roi, proportionnellement à la fortune des clients, devient extrêmement riche.

Aboû Qîr vient le voir et est bien reçu. Mais, jaloux de sa prospérité, il lui conseille d'employer dorénavant une poudre épilatoire et court dire au roi qu'Aboû Sîr, s'il l'empoisonne, sera affranchi avec sa femme et ses enfants par le roi chrétien qui les a en son pouvoir : le roi le croit quand Aboû Sîr lui offre de faire usage de la poudre épilatoire. ⁽¹⁾

Il est condamné à être jeté à l'eau dans un sac de chaux vive; mais l'amiral, reconnaissant d'avoir été bien traité au bain, met des pierres à sa place et le cache dans une île. Au moment de l'exécution, le roi laisse tomber dans la mer un anneau qui a la propriété de lancer un éclair qui tue raide ceux contre qui il est irrité quand il les montre de la main. ⁽²⁾ Aboû Sîr pêche pour l'amiral, qui doit pourvoir le roi de marée; dans un poisson qu'il prend il trouve l'anneau et se le passe au doigt; il tue, sans le vouloir, deux pourvoyeurs royaux à qui il montre, en remuant la main, où se trouve l'amiral. Celui-ci le fait rentrer en grâce auprès du roi, que la perte encore dissimulée de son anneau allait mettre à la merci de son peuple, que, seule, la puissance de l'anneau retient dans le devoir. Aboû Qîr est mis dans un sac et exécuté; Aboû Sîr, largement récompensé, demande à retourner à Alexandrie. Arrivé au port, il voit le sac qui contient le cadavre d'Aboû Qîr. De là le nom donné à la baie.

Burton, 8, 139.—Oestrup, 151.—Réc. égypt., 7, 9 et 10.

⁽¹⁾ Cfr. N° 145 de Syntipas.—Bib. arabe, 2, n° 148, 20.—Tawney, 1, 289.—Wünsche, Midrasch wajikra, 174-175.—Rev. d. trad. pop., 14, 352-353.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 184-194 et 311-321.—Altd. Blätter, 2, 81, n° 17.

⁽²⁾ Regard qui ronge le cœur, Trumelet, Saints de l'Islam, 147-8 et 198.—Regard qui paralyse, J. asiat., 1877, 1, 401.—Mot qui tue, Perron, Voyage au Dârfour, 439-440.

Il est bien remarquable que ce conte se retrouve dans le *Dialogus creaturarum* de Nicolaus Pergamenus, n° 120. (Litt. Verein, n° 148, 276.)

Anneau retrouvé dans un poisson. Polycrat. — Weil, Bibl. Legenden d. Muselmänner, 273. — Liebrecht, Gervasius, 77-78. — Bull. de corresp. afr., 5, 156. — Junod, Les chants et les contes des Ba-Ronga, 287 et 290. — Zeit. d. deut. morg. Gesell., 31, 319 et 48, 136. — Rev. d. trad. pop., 9, 622 et 15, 16. — St Marc Girardin, Souvenirs, 2, 235-236. — Sitzungsber. de l'acad. de Vienne (philos. histor.), 139, 5, 66-67 et 136. — Jubinal, Nouveau recueil de contes, 1, 26. — Germania, 25, 291-292. — Gött. gel. Anz., 1868, 111. — Heidel. Jahrb., 1867, 73. — Clouston, 1, 398-403.

11. — *Adileh.*

C'est le n° 104 de Syntipas.

12. — *Ady et Dahy.*

8. — Mille et un jours, Lille, 5, 81. — Rapilly, 3, 2. — Loiseleur, 239. — Wieland, Dschinnistan, 1 ou Œuvres, édit. Hempel, 30, 43-74; cfr. 12.

Une blanchisseuse, habitant la campagne près de Masulipatan, laisse en mourant deux jeunes filles. Un vieillard très âgé, Dahy, obtient de l'aînée, Fatime, qu'elle décide sa cadette, Cadige, à l'épouser. Quoi qu'elle y répugne, il l'emmène, espérant que ses bons soins le feront aimer. Pendant ce temps l'aînée a disparu et le vieillard et sa sœur ne peuvent la retrouver. Mais, un jour Cadige rêve qu'un jeune homme blond, qui lui plaît, l'engage à aller rejoindre sa sœur à Sumatra, où elle trouvera en même temps son époux.

Décidée par ce songe, dont Dahy admet aussi le caractère surnaturel, elle le fait consentir à la conduire à Sumatra. En route il lui raconte, que lui et son frère étaient deux génies soumis à un brahmane et chargés par lui de garder sa femme. Celle-ci s'éprend des deux à la fois; ils résistent d'abord, mais, trompés par la nouvelle qu'elle leur donne à chacun que l'autre lui a cédé, ils se laissent séduire. Dénoncés au brahmane par un noir hideux qu'elle a repoussé et surpris par lui, ils sont l'objet de conjurations qui les

dépouillent de tous leurs avantages, sauf celui de ne pas mourir. Le brahmane change la femme et le noir en grenouilles; puis, radouci par le repentir des frères et par les circonstances qui atténuent leur faute, il leur annonce qu'ils reprendront leur forme et leurs avantages si une jeune fille de moins de vingt ans les aime. Mais, jusqu'à présent, Dahy a eu beau faire du bien aux générations qui se sont succédé : il n'a pas pu se faire aimer.

Un orage porte les voyageurs à une ville où ils sont reçus par des hommes à l'air étrange, vêtus de robes peintes et ornées de figures de démons, et coiffés de chapeaux pointus en carton et peints de différentes couleurs. Leur vieille esclave est prise pour le harem du chef des gardes. Quant à la reine, elle veut épouser Dahy, qui n'y consent pas. Conduit à la tour noire, il y ravoit son frère Ady, qui a repoussé l'amour de la sœur de la reine dans le pays de laquelle il se trouve, parce qu'un rêve lui a montré une villageoise de dix-huit ans (Fatime), qu'il doit aller chercher à Sumatra : une tempête l'a jeté ici.

La reine et sa sœur, sans tenir rigueur aux prisonniers, veulent, à cause de l'amour que le peuple professe pour la vieillesse, leur conférer les honneurs divins. ⁽¹⁾ Pendant qu'ils sont sur une estrade et qu'on brûle de l'encens, du crin, des plumes, du parchemin et du fumier, les deux génies reprennent leur forme, parce que deux jeunes filles s'éprennent d'eux.

Tout le monde s'écarte d'eux avec horreur. Survient le brahmane avec Fatime, qu'il avait enlevée pour Ady. C'est lui qui avait produit les songes et les heureuses tempêtes. Dahy va chercher Cadige qu'on avait, vu sa jeunesse, condamnée à servir dans la cuisine. (N° 18.) Le brahmane rend la liberté aux génies; ils épousent les deux sœurs et les emmènent dans une île habitée par des génies.

Le Sage, Le jeune vieillard. (Voir Annales dramatiques, 5, 216-218.)

(¹) Cfr. Goldziher, Abhh. z. arab. Philol., 2, LIV.

13. — 'Agîb et Ġarîb. (¹)

1. — Man. égyptiens. — B. — FF. — Paris, 621, nos 3635 et 3636 (autre rédaction.) — Alger, 548, n° 1915, 1 et 551-552, nos 1924 et 1925. — Bull. d. corr. afr., 3, 263. — Bib. Lindes., 9 et 37.

2. — α. 2, 105. — β, 3, 113. — γ, 3, 172. — δ, 3, 417 et 4, 2. — ε, 8, 350 et 9, 4.

— Le Caire, 1297. 4^e édition. (Rev. d. trad. pop., 11, 174.)

3. — Hammer, 1, 318. — Burton, 5, 162. — Payne, 6. — Henning, 11, 59.

Le roi Kandamar a, dans sa vieillesse, un fils, qu'on nomme 'Agîb à cause de sa beauté. Dès l'âge de sept ans il apprend sa religion, puis les arts de la guerre; il se livre alors à des brigandages et est battu sur la plainte qu'on en fait à son père. Il se venge en le tuant et s'empare du pouvoir sans que nul s'y oppose. A cinq mois de là, il voit en songe sortir de son père une bête sauvage d'un aspect terrible qui lui déchire le ventre. Les interprètes lui disent qu'il aura un frère qui le vaincra; trouvant dans le harem de son père une femme qui va être mère, il la livre à deux esclaves pour la noyer. Mais ils se sauvent avec elle et, au moment où ils se la disputent, arrivent des nègres qui les tuent.

La femme s'enfuit seule et met au monde un fils, qu'elle appelle Ġarîb à cause de son exil. Elle tombe un jour sur une troupe de chasseurs arabes, dont le roi est Mardâs, chef des Qahtânites. Il la recueille et en a un fils, Souhaïme al laïl. (²) Les deux frères, remis d'abord à un religieux, puis à

(¹) Un autre roman arabe, Ġâbir et Ġoubair, traite aussi le sujet des frères ennemis. (Man. Berlin, 20, 161, 164 et 166.) — Cfr. n° 277.

(²) Souhaïm est le Saïbouûb du roman d'Antar; dans un autre roman (hilâlite), c'est Masroûr qui joue ce rôle. (Man. Berlin, 20, 198 et suiv., 420, etc.) — Cfr. n° 277.

Burton signale d'autres analogies avec le roman d'Antar. (5, 166, 176, 189, 191 et 256.)

des héros, apprennent leur religion et les arts de la guerre; à quinze ans, leur éducation est achevée. ⁽¹⁾

Un jour que Mardâs s'est rendu aux noces d'un ami, Hamal, chef des Nabhânites, qui s'était vu refuser la fille de Mardâs, Mahdia, surprend la tribu et emmène la jeune fille en captivité. Mais Ġarîb, qui était à la chasse, revient à temps pour la délivrer; il massacre les ennemis et, notamment, tue Hamal. Il s'éprend de Mahdia, ce qui irrite Mardâs; sur l'avis d'un conseiller, il dresse avec 150 Amalécites ⁽²⁾ une embuscade à Ġarîb, voulant s'en débarrasser par la mort. Mais le frère de Hamal qui, pour le venger, avait engagé 500 Amalécites d'une taille gigantesque, surprend Mardâs, lui tue 60 hommes, le fait prisonnier avec les autres et les emmène tous pour les tuer.

Souhaïm, qui n'avait pas accompagné son frère à la chasse à cause d'une blessure, avait appris de Mahdia ce qui se tramait contre Ġarîb et était allé l'avertir. Revenant ensemble le soir, ils entendent hennir des chevaux; croyant que c'est l'embuscade, Ġarîb met pied à terre et se glisse auprès d'eux. Il reconnaît Mardâs, obtient de lui la promesse qu'il lui donnera sa fille et délivre également les autres captifs. Sur son conseil, ils se dispersent, poussant de grands cris: les Amalécites, se croyant surpris, s'entretuent; le matin, Mardâs et les siens achèvent le massacre. ⁽³⁾

Le succès de Ġarîb augmente la haine que Mardâs lui a vouée et, obéissant à son conseiller, il met au mariage de sa fille des conditions qu'il croit impossibles (n° 19). Un noir de 70 coudées, qui se sert d'arbres comme armes et qui habite le château de Hâm a tué le fils de Mardâs avec ses 300 compagnons de chasse; trois seulement ont échappé et annoncé le désastre.

⁽¹⁾ Diez, *Buch des Kabus*, 577 et suiv. — *Bibl. arabe*, 2. n° 144, 18.

⁽²⁾ Nöldeke, *Ueber die Amalekiter*. Göttingen, 1864, 25 et suiv. (Tiré à part de *Orient. u. Occ.*, 2, 614 et suiv.) — N° 154.

⁽³⁾ On verra plusieurs fois encore dans le cours de cette histoire les ennemis s'entretuer. C'est, évidemment, une réminiscence biblique. (Gédéon.) Voir *Juges*, 7, v. 21-22. — Niebuhr, *Descr. de l'Arabie*, Amsterdam, 1774, 263. — Rosenmüller, *d. alte u. neue Morgenland*, 8, 84. — Studer, *das Buch der Richter*, 204. — Keil, 262-263. — Winer, *Bibl. Realwörterbuch*, 3^e édit., 1, 427. — N° 277.

Ne pouvant se venger, il jure de donner sa fille à qui le vengerait. A la demande de Garîb, il confirme sa promesse de mariage devant les grands de la tribu.

Sans s'arrêter aux prières de sa mère, Garîb part avec 200 jeunes gens qui s'offrent à l'accompagner; à la fin du deuxième jour, on arrive à une haute montagne, où, dans une caverne, Garîb trouve un vieillard de 340 ans, dont les sourcils couvrent les yeux et, la barbe, la bouche. C'est un 'âdite, qui a cru en Hoûd avec quelques compagnons et qui, ayant survécu au désastre, a assisté à ce qui est arrivé aux Tamouûdites avec Sâlih. Il a embrassé la religion d'Abraham; ici, il se livre à la vie ascétique et Dieu le nourrit. Garîb l'aborde avec respect; le vieillard l'instruit dans sa religion et le convertit. Apprenant qu'il veut attaquer le goûle, il le blâme de sa folie, car 10000 hommes ne pourraient le vaincre. C'est un anthropophage que son père Hindi, qui a peuplé l'Inde, a chassé de ce pays, parce qu'il n'a pas voulu renoncer à son horrible habitude; établi ici, il s'est livré au brigandage avec ses cinq fils, dont chacun peut tenir tête à 1000 héros et a accumulé des trésors. Mais qu'il attaque Sa'dâne — ainsi se nomme le goûle — en proclamant qu'Allah est grand et en se servant des armes (une massue, une épée de pierre, etc.) qu'il lui donne.

Converti par le vieillard, Garîb convertit les siens. Le lendemain un cavalier masqué l'attaque, puis se fait connaître : c'est Souhaïm, qui a voulu mettre son frère à l'épreuve ⁽¹⁾ et que celui-ci convertit à son tour. Quant au goûle, il envoie ses fils au combat; quatre sont pris; le cinquième appelle le goûle, qui saisit d'abord Souhaïme, mais est fait lui-même captif. Comme ils se convertissent tous sincèrement, Garîb peut délivrer 1200 persans qui sont prisonniers avec Fahr tâg, fille de Sâboûr, roi de Perse (n° 237) : le goûle, qui l'a respectée jusqu'à présent, l'avait prise avec sa suite un jour qu'elle se rendait au monastère du feu pour y passer, comme chaque année, le mois des fêtes religieuses. (Nos 271 et 277).

Après trois jours de fête dans la vallée des fleurs, Garîb envoie son frère et cent cavaliers chercher son beau-père et sa mère avec la tribu. Il enjoint à Sa'dâne de l'attendre ici, craignant pour lui la vengeance du roi de Perse, bien que le goûle ne la craigne pas.

(1) N° 154, 207, 218, 277 et 347 (Habicht, 14, 17). — Cfr. Chalatianz, Märchen, 122 et Jülg, Mongol. Märchen, 162-171.

Le roi de Perse, au désespoir de ne pas voir revenir sa fille, avait donné des marques de sa douleur en jetant sa couronne sur le sol, etc, puis avait envoyé des troupes dans différentes directions pour la chercher.

Garib rencontre d'abord un chef de tribu, Sam:âm. Le lendemain, malgré les pleurs de la princesse qui s'est éprise de lui, il combat seul dix ennemis et tue Samsâm. Quand on se jette sur lui, il fait sa profession de foi, dont l'audition convertit la bande; il les envoie, gens et biens, à la vallée des fleurs et au château de Sâsâ, où le goûle leur fait bon accueil.

Garib se dirige vers Iebânîr. ⁽¹⁾ Il rencontre un chef persan, Toûmâne, qu'il renvoie au roi pour qu'il soit récompensé de la bonne nouvelle qu'il apporte. Vient alors le roi de Perse qui remercie notre héros; quoique sa fille soit déjà fiancée, il la lui accorde parce qu'elle menace de se tuer et dit à ses grands que qui l'aime doit donner une robe d'honneur à Garib: il en tombe sur lui comme s'il en pleuvait. ⁽²⁾ Il refuse la dot en argent que le fiancé lui offre et lui demande la tête de Gamraqâne, dans l'espoir qu'il périra dans cette expédition. (N° 19.) Puis on célèbre un tournoi, où Garib, sans armes sérieuses et acceptant d'être tué s'il est vaincu, combat de nombreux héros qu'il ne peut tuer et qu'il doit se borner à marquer de safran: le roi avait même promis en persan à qui tuerait son gendre de donner tout ce qu'on demanderait. Pendant le festin qui suit le tournoi, Garib va trouver sa femme à l'insu de tous.

Arrivée de Souhaïm qui annonce que Mardâs a refusé de se rendre au château de Sâsâ et qu'il est allé rejoindre 'Agib, auquel il destine sa fille Mahdia. Arrivé, en effet, chez lui, il lui a conté son histoire et 'Agib, comprenant que Garib est son frère, fait tuer la mère et paie la dot de Mahdia.

Mais Garib, avec des renforts que lui donne le roi de Perse et accompagné du goûle qu'il a rallié, arrive à Gazîra, première ville de l'Iraq; le roi est son oncle Dâmîg, qui, vu sa faiblesse, n'a pu venger la mort de son frère; annonçant à Garib, que, sa mère ayant été tuée, il a une double vengeance à exercer, il lui promet de le rejoindre dès qu'il sera prêt.

⁽¹⁾ Burton, 5, 183.

⁽²⁾ N°s 152, 154 et 277. — Stumme, Tunis, 2, 38. — Cfr. Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 169, 172, 254, etc.

Arrivée à Bâbil. Pendant la bataille, le goule tue et mange un héros après l'avoir rôti. ⁽¹⁾ Fuite de l'armée; le roi et son peuple se convertissent.

La ville suivante, Miyâfârqîne, est vide : les habitants ont fui de terreur à la nouvelle des exploits du goule.

'Agîb, averti, réunit une nombreuse armée et rencontre Garîb. Celui-ci envoie une lettre par Souhaïm pour engager son frère à se convertir, auquel cas il renoncera à sa vengeance et le reconnaîtra pour maître; sinon, il le tuera. 'Agîb veut tuer Souhaïm; mais celui-ci s'échappe après de grandes prouesses.

Les frères ennemis se livrent une bataille qui dure plusieurs jours. Le troisième, Garîb a disparu. C'est qu'un émissaire d' 'Agîb, Sayyâr, vêtu en serviteur, a mêlé du bendj ⁽²⁾ à la boisson du frère de son maître, l'a roulé dans un manteau et apporté à 'Agîb. Celui-ci injurie Garîb, qui essaie en vain de le convertir et s'abstient de le tuer sur le conseil de son ministre, qui est musulman en secret : il sera encore temps, dit-il, de le faire mourir s'ils sont vainqueurs; vaincus, il leur sera utile de l'avoir en leur puissance.

La lutte continuant, le goule prend le commandement; malgré ses prouesses, il est blessé et fait prisonnier. Mais Souhaïm s'est vêtu en serviteur et, faisant brûler du bendj, endort tout le monde, y compris les gardes. Il éveille ensuite Garîb et le goule et emporte 'Agîb roulé dans un manteau. Pendant que Garîb le fait battre cruellement, il entend du bruit dans le camp ennemi : c'est son oncle et allié Dâ-nig qui arrive avec 20000 cavaliers, fidèle à sa promesse. Garîb se joint au combat et remporte une éclatante victoire.

⁽¹⁾ *Effrayer les ennemis en leur faisant croire qu'on les mangera* : Burton, 5, 198. — Gibbon, édit. Baudry, 1840, 7, 233-234. — Dozy, *Recherches*, 2^e édit., 1, 42.

⁽²⁾ Nos 5, 18, 28, 30, 121, 128, 141, 147, 151, 155, 183, 188, 190, 212, 218, 222, 271 et 277. Cfr. 278 et suiv.

Man. Berlin, 20, 206, 248, 250, 267, 270, 300, 306, 317, 336, 347, 359, 365, 367, 368, 369, 412, 418, 432. — Gawzi, 128-129. — Mous., 2, 81. — Rev. d. trad. pop., 14, 703-709.

Voir sur le bendj (bang) Qazwini, 2, 68. — Gött. gel. Anz., 1783, 1846. — Scott, 6, 418-419. — Behrnauer, d. vierzig Vesiere, 377. — Burton, 5, 233. — Zeit. d. deut. m. Gesell., 42, 70. — Hammer, Osm. Dichtk., 2, 295-302.

Mais 'Agîb a disparu à son tour, emporté par le fidèle Sayyâr, qui profite de ce qu'on garde mal son maître. Ramené à Koufa, 'Agîb demande à son médecin de le guérir en dix jours et convoque ses 21 gouverneurs avec leurs forces.

Garîb, informé par Souhaïm, marche sur Koufa. Bataille où Dâmig se distingue dans de nombreux combats singuliers ; puis il y a, jusqu'à la nuit, une mêlée générale, suivie, à l'aurore, de la fuite des ennemis. Aux portes de Koufa, Garîb proclame l'aman pour qui se convertit : toute la population profite de cette faveur. Souhaïm, envoyé à la recherche de Mardâs et de Mahdia, ne les trouve pas où on lui avait dit qu'ils étaient.

Après avoir pris possession de Koufa, Garîb, affligé de la disparition de Mahdia, va à la chasse dans une belle vallée. Entendant du bruit et voyant emmener des troupeaux, il envoie Souhaïm aux nouvelles. C'est l'amalécite Gamraqâne, chef des 'âmirites, qui a tué Mardâs et enlevé sa tribu. Duel entre Gamraqâne et Garîb ; ce dernier est vainqueur et convertit son adversaire, qui adorait un gâteau, que, parfois, il mangeait. ⁽¹⁾ Ses gens se convertissent ou sont mis à mort. On retrouve Mahdia dans le harem et Garîb passe la nuit avec elle ; il la confie à Dâmig, qu'il nomme gouverneur de tout l'Iraq et part avec une forte armée pour l'Oman et le Yémen, dont le roi, Galand, accorde l'hospitalité à son frère en fuite.

En effet, époux de la fille de son oncle, il prend parti pour lui, surtout à cause de sa religion et envoie son vizir avec 70000 cavaliers. Duel entre le vizir et Gamraqâne, qui fend son adversaire en deux ; puis, les ennemis, attaqués de toutes parts, se tuent en partie les uns les autres ; beaucoup sont pris et se convertissent. Garîb donne aussi au goûle l'ordre de se rendre en Oman et Gamraqâne marche contre le roi Galand.

Celui-ci, furieux de la défaite de ses soldats, fait mettre à mort les fuyards qui arrivent et envoie contre l'ennemi son fils Qouragâne, qui vaut 3000 hommes et lui confie une cavalerie considérable. Après douze jours, il rencontre Gamraqâne et se prépare à l'attaquer à la fin de la nuit ; mais un espion a surpris le projet et Gamraqâne, averti par lui, envoie en avant, au commencement de la nuit, plus de 20000 chameaux ou mulets pourvus

⁽¹⁾ Tawney, 1, 8-9.— Hammer, Litg., 1, 50.— Dozy, Islamisme, 11.— Rückert, 6, 97.— Liebrecht, Zeit. d. deut. morg. Ges., 30, 539 ; z. Volksk., 436-439 ; Germania, 35, 351.— Zeit. f. rom. Philol., 8, 143.

de sonnettes; lui-même suivra. Les ennemis, épouvantés, s'entretuent. Survient l'armée du goûle; l'ennemi perd les deux tiers de son effectif, sans compter les nombreux blessés. Le lendemain, Qoûragâne prend sept 'Amirites en combat singulier mais est fait prisonnier par Gamraqâne et, comme il refuse de se convertir, on le tue et on porte sa tête sur une lance. ⁽¹⁾ Défaite des ennemis; butin.

Galand, apprenant l'événement, jette sa couronne à terre, convoque ses gouverneurs et met sur pied une grande armée, d'autant plus que le goûle arrive avec une nombreuse cavalerie. Galand jure de se venger et dit qu'il tuera 'Agîb, cause de ses malheurs, s'il est encore vaincu; celui-ci se concerta avec les siens, alluma de grands feux devant ses tentes, qui se trouvent à l'écart, et profite de la nuit pour s'enfuir auprès du roi Ya'rob fils de Qahtâne.

Le lendemain, grande bataille. Le goûle tue successivement trente héros, met en fuite 200 cavaliers après leur avoir tué 74 hommes et est pris par 10000 hommes qu'on envoie enfin contre lui. Mais quand, amené à Galand, il va être décapité, il arrache l'arme au bourreau et le tue; puis il se fraie un chemin jusqu'au camp de ses amis, qui l'accueillent avec joie.

Garîb arrive à son tour; il fait demander au roi de se convertir et de leur livrer 'Agîb; il refuse. Dans la bataille du lendemain, qui dure jusqu'à la nuit, Gamraqâne fait des prouesses. La nuit, d'une part, Souhaïm se déguise en infidèle, pénètre chez les ennemis, endort le roi et le ramène; d'autre part, Gamraqâne enjoint à ses hommes d'entourer le camp, de crier à un signal donné et de se tenir à l'écart; pendant que les soldats réveillés s'entretuent, Gamraqâne entre dans la ville, que les fuyards trouvent occupée quand ils veulent s'y retirer.

Le roi ne consentant pas à se convertir, on le tue en le lardant de flèches, qui le font ressembler à un hérisson. Gamaraqâne est mis à la tête du pays en récompense de ses exploits et l'on consacre dix jours au partage du butin.

Une nuit ⁽²⁾, Garîb rêve que deux oiseaux effrayants se jettent sur lui. Pour se remettre de sa terreur, il erre de vallée en vallée, seul avec son frère. Dans l'une d'elles, ils blessent un oiseau et s'endorment. C'est le fils du roi

⁽¹⁾ Niebuhr, Desc. de l'Arabie, 263.

⁽²⁾ Pour l'épisode de ce paragraphe, voir Tamazratt, 63-64. — N° 194.

des génies, Mar'as, qui était venu dans cette vallée avec son amie, également changée en oiseau. Elle le rapporte à son père et il meurt devant lui; le roi envoie deux génies chercher les meurtriers, qui s'éveillent entre ciel et terre. Puis on les dépose devant le roi, qui est un adorateur du feu et qui a quatre têtes d'animaux. On veut jeter les jeunes gens dans un feu à flammes de différentes couleurs; mais Garîb fait sa profession de foi et un créneau du château brise en tombant le fourneau. Le roi les accuse de sorcellerie; « mais, dit Garîb, le feu pourrait bien se défendre lui-même. »

On fait alors brûler un feu toute la nuit; mais quand, au matin, on amène les jeunes gens, qui invoquent Dieu, une pluie l'éteint ⁽¹⁾. Ce double miracle touche le roi et les siens et ils se convertissent. Le roi, pris d'amitié pour eux, ne veut pas les laisser partir et envoie deux génies, Kilagâne et Qouragâne, s'informer des leurs, au sujet desquels ils s'inquiètent et qui, eux aussi, s'inquiètent, n'ayant plus trouvé trace de leurs chefs malgré toutes leurs recherches.

'Agîb, d'ailleurs, averti par un espion, veut profiter de la circonstance; ayant obtenu 200000 Amalécites du roi Ya'rob, il se rend à Oman et bloque la ville que Ganraqâne et le goule défendent en perdant beaucoup de monde. Mais les deux génies, armés chacun d'une énorme épée, font un grand carnage et ne laissent échapper que 50000 fuyards, ayant 'Agîb à leur tête.

Pendant ce temps, Garîb séjourne chez Mar'as, qui montre aux deux frères la ville de Japhet; on en convertit les habitants, qui adoraient le feu. Visite au château et à l'arsenal; on trouve l'épée merveilleuse de Japhet, et, comme Garîb peut la manier, son hôte la lui donne, ainsi que d'autres cadeaux au cours d'une inspection des trésors.

Quand, au bout d'un mois, Garîb veut partir, arrivent 70000 génies soumis au cousin de Mar'as, Barqâne, maître de la ville d'onyx et du château d'or. Averti par un faux converti du peuple de son cousin, il arrive pour le forcer à revenir à la religion du feu. Mar'as, fait prisonnier au moment où son cousin l'embrasse perfidement, est secouru par Garîb qui, au milieu de la mêlée où les génies lancent du feu et grâce à Kilagâne et Qouragâne, le délivre et massacre des milliers d'ennemis.

(1) Voir la légende d'Abraham.

Barqâne s'étant échappé par l'aide d'un génie et ayant convoqué de nouvelles forces, Mar'as se décide à prendre l'initiative de l'attaque. Il veut congédier les frères; mais Garîb n'entend pas l'abandonner dans cette crise; il fait seulement renvoyer à Oman Souhaïm, qui est malade. Mar'as ayant levé de nouvelles troupes, se dirige vers la ville d'onyx et fait, en un jour un voyage d'un an; on en vient aux mains et les musulmans, tout en ne perdant que 10000 des leurs, font périr 70000 ennemis. Barqâne décide alors une attaque nocturne; mais un génie qui penche vers l'islamisme avertit Mar'as. Sur le conseil de Garîb, on se divise en pelotons de 100 hommes et on abandonne les tentes; quand les ennemis s'y sont engagés, on se jette sur eux de tous les côtés et on les met en déroute; Barqâne se réfugie au mont Qâf ⁽¹⁾, chez le roi bleu.

Mar'as et Garîb visitent la ville d'onyx, dont on trouve ici une pompeuse description. Retour des génies qui ont emmené Souhaïm et qui annoncent qu'Agîb, réfugié chez le roi de l'Inde, a obtenu sa protection et s'avance pour dévaster l'Iraq. Néanmoins Garîb accompagne l'armée qui se rend au mont Qâf, car Mar'as craignait que s'il n'attaquait pas, on l'attaquerait. On arrive à la ville de marbre. Garîb conseille de se diviser en quatre corps, d'entourer l'armée et de rester à l'écart en criant « Dieu est grand. » Les ennemis, effrayés, se détruisent entre eux et une attaque de Mar'as achève le désastre. Garîb, armé de son épée magique, tue Barqâne et le roi bleu; aussi son allié, visitant avec lui le château, lui donne tout comme étant l'artisan de la victoire. Parmi les femmes on trouve la fille que le roi bleu a eue d'une princesse de Chine enlevée par lui; Garîb l'épouse. On détruit ensuite le château et on partage le butin. Retour au château de Mar'as.

Garîb se décide alors à rejoindre les siens; bien que son allié lui offre une armée de 10000 génies, il ne veut que Kilagâne et Qouragâne, plus 1000 génies pour transporter le butin: en deux jours et une nuit, on fait une route de cinquante ans. Arrivé à Oman, Garîb apprend que la ville est assiégée et que Gamraqâne s'avance pour se battre en combat singulier; aussi croit-il nécessaire de s'armer de son épée et de monter à cheval.

Voici ce qui s'était passé. Après la défaite infligée par Kilagâne et

(1) Voir n° 212.

Qouragâne, 'Agib s'était réfugié auprès de Tarkanâne, roi de l'Inde, zélé adorateur du feu. Il envoie son fils Ra'd sâh avec mission de lui amener les ennemis prisonniers, afin de faire un exemple. Il lui donne 80000 cavaliers, 80000 hommes montant des girafes et 10000 éléphants. Après deux mois de marche, ils arrivent et l'oncle du roi de l'Inde, héros qui en vaut 5000, Battâs, prend le goule, malgré ses exploits, Qamraqâne et 24 chefs. Mais Garib, armé de la massue de Barqâne, défait Battâs et le fait lier par Souhaïm; il agit de même pour 52 autres héros, à la commune surprise des musulmans et des infidèles. La nuit venue, il se donne à connaître des siens, puis il se fait transporter à Koufa par les deux génies; en un instant il achève ce voyage, pour lequel un cavalier, faisant de son mieux, prendrait 60 jours. Après avoir vu les siens, il revient.

Garib, de retour, s'arme de l'épée de Japhet et le prince envoie contre lui 'Agib, qui n'obéit qu'à contre-cœur et est fait prisonnier. Le prince lui-même entre alors en scène. Une première journée ne donne aucun résultat, parce que Garib n'emploie pas son épée, voulant convertir son adversaire, non le tuer. Reprise le lendemain; le prince monte un éléphant qui épouvante le cheval de Garib; il met pied à terre et est pris dans un filet qu'on jette sur lui. Mais il se dégage et les deux génies prennent le prince. Mêlée générale jusqu'au soir. Les pertes des musulmans sont causées par les éléphants et les girafes; mais on lance des balles aux éléphants qui sont en tête et qui, s'enfuyant, écrasent les infidèles, dont les musulmans achèvent alors la déroute.

Garib offre à son frère de se convertir et de reprendre son trône; mais il refuse. Quant au prince il se convertit mais, craignant la colère de son père, il demande que son nouvel ami l'accompagne. Les deux génies portent donc Garib, Ra'd, Gamraqâne et le goule à Cachemire. Le roi s'irrite contre son fils, qui veut le convertir et Garib le coupe en deux. On expose les deux moitiés du cadavre devant le palais. Ra'd est reconnu par les 350 chefs qui, arrivant successivement, sont liés et, épouvantés du traitement qu'a subi le roi, se convertissent. Ils acceptent même de convertir les leurs et de tuer ceux qui s'y refuseront.

Pendant un séjour de quarante jours, on détruit les temples du feu et on bâtit des mosquées. Dons de Ra'd. Retour à Koufa. 'Agib continuant à ne pas vouloir embrasser la vraie religion, on le tue et les flèches dont il est

couvert le font ressembler à un hérisson. Ġarîb, de son côté, célèbre ses noces avec Mahdia. Grands festins. Après dix jours, on va installer Souhaïm comme sultan de Bâbil; après dix jours de séjour, on se rend chez le goule, où l'on reste cinq jours.

Ġarîb s'occupe alors de la Perse et envoie les deux génies aux nouvelles. Ils rencontrent une troupe de 100000 hommes, que le roi de Perse envoie pour tuer Ġarîb; prenant le général endormi, ils l'apportent à leur maître. Il s'éveille sous une voûte que forment au-dessus de lui les épées de 100 guerriers et il croit encore rêver; rappelé au sentiment de la réalité, il se convertit et raconte ce qui est arrivé à Fahr tâg. Dénoncée par une suivante qui a vu Ġarîb venir la voir, elle a été examinée sur l'ordre du roi; la reine demandant qu'on garde le secret, obtient qu'on la remette à deux hommes pour la jeter dans le Djihoûne.

Ġarîb donne 10000 hommes au général persan pour attaquer l'armée persane; il divise sa troupe en quatre corps et remporte une victoire, dont il est récompensé par le don de tout le butin. Le roi, furieux, jette sa couronne à terre et envoie son fils à la tête de 220000 hommes. Pendant deux jours, on livre une bataille à laquelle tous les héros prennent part et qui se termine par la conquête de la ville. Le roi est pris et battu; 120000 hommes se convertissent. Ġarîb, ayant fait venir les émissaires chargés de jeter la princesse à l'eau, apprend qu'ils en ont eu pitié et lui ont permis de se sauver. Des astronomes recourent au sable (n° 28) et déclarent qu'elle vit et qu'elle a un fils; mais la séparation doit durer vingt années, dont huit seulement sont écoulées.

Survient le fils du roi qui s'était enfui auprès du roi de Širâz et qui revient avec lui et une forte armée. Les deux génies demandent à agir seuls. Ils prennent les deux chefs ennemis et font un carnage terrible avec deux épées brillantes que l'on voit frapper seules.

Les fuyards courent à Širâz et avertissent le frère du roi, qui est sorcier. Celui-ci appelle le roi rouge, qui est blessé et retourne chez lui. Le sorcier fait alors venir par ses enchantements le génie Za'âza'. Sur son ordre, il se change en moineau, introduit un morceau de bendj dans le nez de Ġarîb endormi et l'apporte au château des fruits. Le sorcier veut le tuer, mais, craignant la vengeance de Mar'as, le fait jeter dans le fleuve sur un radeau; les siens, ne le trouvant plus, prennent le deuil.

Lui-même est balloté sur la mer pendant cinq jours; il se réveille alors

et est recueilli par un navire appartenant à des idolâtres; il les blâme et, attaqué par eux, est mené en captivité à la capitale, où on doit le tuer. Cette ville a été bâtie par un Amalécite; à chaque porte est une statue d'airain qui sonne de la trompette quand arrive un étranger ⁽¹⁾ : on le tue s'il ne se convertit pas. Cette fois, le bruit est si violent que le roi est effrayé et va consulter l'idole qui, grâce au démon qui l'habite, parle et crache du feu et de la fumée par la bouche, le nez et les yeux. L'idole conseille de tuer Garîb, qui essayera de convertir les habitants. Mais, quand on l'amène, le vizir propose de lui faire subir un plus long supplice; on entretient donc un feu jusqu'au matin, pour l'y jeter. Au matin, quoique les portes soient closes, on ne trouve ni Garîb, ni l'idole et le roi, irrité, tue le vizir.

C'est que Garîb a prié et que le génie de l'idole, Zalzâl, l'a écouté. Touché de ce qu'il entend, il se convertit. Cette disparition amène des troubles; le roi est mis à mort; les soldats s'entretuent, ainsi que la jeunesse; les femmes fuient et la ville reste vide et n'est plus habitée que par des hiboux.

Le père du génie converti, Mouzalzil, habite les îles du camphre; il adore un veau enchanté, qui est son Dieu. Il apprend un jour de lui que son fils s'est converti et dit aux siens de le saisir quand il l'embrassera. Arrivent les deux jeunes gens. Le fils essaye de convertir son père; mais il refuse, le fait emprisonner et ordonne qu'on jette Garîb dans la vallée du feu, qui est entourée d'une haute montagne, de sorte qu'il n'y a pas d'issue.

Mais le génie qui emporte Garîb est fatigué; profitant de son sommeil, il le tue avec une grosse pierre. Il reste alors sept ans dans l'île fertile où il se trouve. Deux génies qui passent, portant deux hommes pour le repas de leur roi, le prennent pour un génie à cause de la longueur de ses cheveux. Il les détrompe; l'un d'eux lui promet de le ramener chez lui. Il l'emporte si haut qu'il entend le chant des anges. Une flèche de feu poursuit le génie qui, en descendant, est atteint et réduit en cendres (n° 270.). Garîb tombe dans la mer, où il nage; le troisième jour, il arrive à la ville de la reine Gânsâh, qui, malgré les cinq siècles d'âge, prend les hommes, s'en

(1) Bibl. arabe, 3, n° 143.—N°s 154 et 347.—Kunos, *Turkish Tales*, 160 et 161.—Hist. litt. de la France, 31, 172.—Journ. des sav., 1899, 79.

amuse et les tue. Admirant Garîb, elle lui offre le mariage et le trône s'il veut adorer son idole d'onyx rouge. Sur son refus, on l'emprisonne auprès de l'idole; il la brise et, le matin, tue 25 hommes en se défendant. La reine, furieuse, jette sa couronne à terre; mais, quand elle arrive, elle voit son héroïsme et s'éprend de lui. Elle l'ensorcelle et lui offre son amour; mais, comme il résiste, elle le change en singe au moyen d'eau et de formules magiques. (N° 2). Au bout de deux ans, il lui fait comprendre par signes qu'il se rendra à ses désirs; elle lui restitue alors sa forme, mais, pendant qu'il feint de vouloir lui obéir, il la tue. Il offre l'islam aux guerriers; ils se jettent sur lui, quand arrive Zalzâl, après avoir occis son père, qui l'a enfin mis en liberté; un rêve lui ayant rappelé son ami, il est accouru à son aide. Les ennemis défaits, Zalzâl transporte Garîb à Isbânîr, où ses deux femmes l'accueillent avec joie.

Mais la ville est assiégée par Mouradsâh, le fils de Garîb et de la princesse de Perse, à la tête d'une grande armée. En effet, sa mère, laissée libre par ceux qui devaient la tuer, a fui de vallée en vallée, jusqu'à ce qu'un roi des génies l'accueille. Chez lui, elle a mis au monde un fils, qui, à quinze ans, est un guerrier parfait et qui lui promet de la venger de son père en le tuant. C'est pour remplir sa promesse qu'il s'est mis en route. Après avoir pris de nombreuses villes, il arrive devant Isbânîr et attend que sa mère le rejoigne pour qu'elle assiste à l'exécution du roi, son père. C'est alors que Garîb est survenu; un demi-jour, le père et le fils se battent et ne se reconnaissent que lorsque le premier a vaincu l'autre.

On met à mort le roi de Perse et son fils, qui refusent de se convertir. Mourâlsâh devient roi des Perses, des Turcs et des Daïlamites. Dâmig est fait roi d'Iraq. Quant à Garîb, il règne dorénavant heureusement et en exerçant la justice.

Lane, 3, 218, 47.— Burton, 8, 139-140.— Oestrup, 51-55, 129 et 153.— Réc. égyptienne, 19-20, 22 et 30.

Les Berbères de Tamazratt (Tamazratt, 52-59) ont conservé un récit, qui semble bien être la reproduction de la forme primitive de l'histoire d'Agîb et Garîb. C'est le nouveau rédacteur qui a ajouté les conversions, les entretueries, les histoires des génies, etc.; c'est à lui également que sont dûs les nombres formidables dont il est question à chaque instant.— Cfr. aussi Tamazratt, 63-64.

14. — *Aḥmad al Ṣagīr.*

1. — I. (Turc.)

15. — *Aḥmad et Mouḥammad.*

1. — Y.

16. — *La ville d'airain.*

Nos 16, (224), (365), (388) et (389.)

1. — Man. égyptiens.—FF.—Paris, 620, n° 3625, 4; 621, n° 3628; 623, n° 3651, 3; 625, n° 3660 (Rev. d. trad. pop, 6, 450); 625, n° 3662; 626, n° 3668, 7.—Berlin, 19, 803, n° 8947, 2; 20, 153, nos 9183 et 9184.

2. — α, 2, 37.—β, 3, 40.—γ, 3, 60.—δ, 3, 319.—ε, 6, 343.

3. — Hammer, 1, 258.—Lane, 3, 109.—Mardrus, 7, 7.—Weil, 2, 267.—Burton, 5, 1.—Payne, 5.—Henning, 10, 99.—Hanley, 324.

Traduction arménienne, Man. Berlin, 10, 69-70, n° 86.

Le calife 'Abd al Malik (n° 21) apprend de Tâlib ibn Sahl que, dans un pays inconnu où l'a jeté une tempête, il a trouvé des noirs, chez lesquels il voit un vase de bronze scellé du sceau de Salomon; quand on l'ouvre, il en sort une vapeur qui s'élève jusqu'au ciel et qui se transforme en un être effroyable. (N° 195.) C'est un génie, qui se sauve en demandant pardon à Salomon.

Le calife charge Tâlib d'aller lui chercher un vase de ce genre dans le pays des noirs, avec l'aide du vice-roi d'Égypte, 'Abd al 'Azīz et de Moûsa, vice-roi du Ġarb. On prend pour guide un savant voyageur, 'Abd al Samad et l'on se munit de tout ce qui est nécessaire. La route à parcourir est de deux ans et des mois; autant pour le retour.

Après un long voyage, on trouve un magnifique château abandonné. Partout des inscriptions qui parlent du néant du monde et des choses d'ici-bas ⁽¹⁾. Nombreux sarcophages. Tombeau du maître de ces splendeurs, Kouïs ibn Saddâd ibn 'Âd. Une inscription raconte son histoire : « Il a eu 4000 châteaux; il a épousé 1000 vierges et eu 1000 enfants; il a vécu 1000 ans, croyant qu'il ne mourrait jamais ⁽²⁾. Mais, un jour, la mort a commencé à décimer les siens. Une armée formidable qu'il réunit n'est pas en état de repousser la mort; des trésors immenses qu'il rassemble ne peuvent lui servir à acheter un seul jour de vie. Il a cédé alors au destin et pris patience. » On trouve aussi une table, qu'on emporte : 1000 rois éborgnés et 1000 rois sans cette mutilation y ont mangé. ⁽³⁾

Reprenant le voyage, on trouve plus loin un cavalier de cuivre; en lui frottant la main, on le fait tourner et c'est le côté où il s'arrête qui indique la voie à suivre. Les voyageurs sont ainsi remis dans le bon chemin.

Un autre jour, on aperçoit une colonne de pierre noire. Un 'ifrit y est retenu par l'ordre de Salomon, parce qu'il a conseillé au roi des génies de lui résister quand il lui demandé sa fille en mariage. Salomon, avec son armée de génies, d'hommes, d'animaux et d'oiseaux a remporté la victoire, après une guerre dont on donne ici les détails.

Cet 'ifrit ayant indiqué la route de la ville d'airain, on finit par y arriver. Il est impossible d'y entrer; un jeune homme, montant un chameau, en fait le tour en deux jours et deux nuits et n'a pu découvrir aucune issue.

⁽¹⁾ Notre conte est un spécimen de cette littérature spéciale. Voir encore nos 154 et 183. — Goldziher, *Abhh. z. arab. Philol.*, 2, XV et suiv. et 26. — Sirâg, 8-9, 15, 16 et 22. — Mous., 2, 259-961. — Damîri, 1, 308. — Kosegarten, *Chrest. arab.*, 61-62. — Carra, *Abrégé des merveilles*, 278. — D'Herbelot, v° Casr, 240-241. — Rev. d. trad. pop., 10, 146-147. — Gaulmin, *De vita el morte Mosis*, 397-398. — Rückert, 6, 37-38. — Rev. pol. et litt., 1889, 2, 592. — Cfr. H. Halfa, 6, 395-396.

⁽²⁾ C'est l'histoire du crâne trouvé par Jésus. Voir *Récension égyptienne*, 75-76. Aux manuscrits cités dans ce passage, il faut ajouter : Paris, 259, n° 1363, 7; 494, n° 2738, 9 et 498, n° 2761, 4. — Berlin, man. syriaques, 23, 386.

Histoire analogue pour David : Sirâg, 11 et Meisel, *Prinz und Derwisch*, 1847, 159.

De même pour Abraham : Qabyoùbi, 111-112 et Rev. d. trad. pop., 15, 356.

⁽³⁾ Cfr. Juges, 1, verset 7.

Du haut d'une montagne on voit les édifices et les jardins de la ville ; mais tout est vide et mort. On aperçoit aussi sept tables de marbre blanc, dont les inscriptions rappellent le néant du monde.

On fait alors une échelle et on la dresse : elle s'applique exactement. Douze hommes y montent successivement ; mais chacun d'eux, à son tour, arrivé au haut a battu des mains et s'est jeté en criant dans la ville. ⁽¹⁾ 'Abd al Samad y monte alors, malgré les objurgations de tous, qui craignent de perdre un guide dont on ne peut se passer. Récitant des versets du coran, il triomphe du sortilège : il ne cède pas aux invitations de dix jeunes filles qui paraissent l'appeler dans la ville et se garde de se jeter dans l'eau qui semble être au bas du mur ; sinon, il se serait tué comme les douze. Marchant sur le mur, il aperçoit un cavalier d'airain qui tend la main comme s'il montrait ; suivant les indications d'une inscription, il frotte douze fois un clou ; une porte donnant sur un corridor cède ; il pénètre, trouve les clefs et peut enfin ouvrir les portes de la ville à l'armée, dont une moitié entre immédiatement.

Partout on rencontre d'immenses richesses et des momies qui ont l'air de dormir. On arrive au château : toujours des trésors, des morts, des inscriptions morales. Sous un dôme, un trône où repose une dame morte, mais à laquelle des yeux, en vif argent, donnent l'apparence de la vie ; deux esclaves morts, l'un blanc et l'autre noir, la gardent. Inscriptions : Où est Adam ? Où est Noé ?.. Puis l'histoire de la ville : « Vivant longtemps, j'ai été juste et j'ai affranchi des esclaves. Mais, n'ayant pas eu de pluie pendant sept ans, nous avons mangé nos provisions, puis nos animaux ; enfin, donnant des trésors à des émissaires, nous les avons envoyés partout chercher des vivres ; mais ils n'ont rien rapporté d'autre que l'argent et nous nous sommes soumis alors au décret fatal. »

Malgré l'avertissement de l'inscription qui défend de toucher le corps, en permettant d'ailleurs à ceux à qui Dieu facilitera l'entrée de la ville de tout emporter, Talib veut dépouiller la dame ; les deux esclaves morts le tuent.

On emporte les trésors et, quittant la ville, on en ferme la porte. Puis on arrive au pays des noirs. Le roi, qui sait l'arabe, apprend à ses visiteurs

⁽¹⁾ Perron, *Glaive des couronnes*, 277.—Lacoin de Villemorin, *Le jardin des délices*, 83.

que Hidr les a convertis à la religion de Mahomet. Il leur donne douze vases, que des plongeurs vont chercher dans la mer et, de même, des ondines. (N° 3.)

Retour en Syrie. On ouvre les vases devant le calife et il s'en échappe des génies, qui demandent pardon. Quant aux filles de la mer, qu'on met dans des bassins de bois pleins d'eau, elles meurent à cause de la chaleur.

Moussâ demande au calife de le remplacer par son fils, afin qu'il puisse terminer ses jours à Jérusalem en servant Dieu.

Le conte, tel que le donnent les Mille et une nuits et que nous venons de le résumer, nous semble avoir été amplifié par le compilateur, que nous croyons être le second égyptien. La forme ancienne que connaissait Mas'ouûdi doit être plus simple. (Voir Mas'ouûdi, 1, 369; d'Herbelot, 7, v° Abdelmelik; Ibn Haldoune, Not. et extr., 19, 1, 75-76.) Il se peut qu'elle se retrouve dans l'un ou l'autre des manuscrits que nous avons cités plus haut, mais dont nous n'avons vu nous-même aucun. Le germe de l'histoire pourrait bien être l'anecdote que donne l'Abrégé des merveilles (Carra, 294.)

Burton, 8, 138-139.—Oestrup, 109 et 153.—Réc. égypt., 21 et 24.—Ed. Review, 164, 186 et 193.—Basset, Le dialecte de Syouah, 9-14.

Cfr. Dozy, Recherches, 2^e éd., 1, 36.—Pons, Ensayo bio-bibliográfico, 36.—Rev. d. trad. pop., 13, 617-618.—Basset, Nouveaux contes berbères, 114.—Man. Berlin, 20, 183, 1.—Carra, Abrégé des merveilles, 33, 295-297, 345 et 349.—Rev. d. trad. pop., 14, 484-485.—Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 300-338.—Ethé, Sajjid Batthâl, 2, 139 et suiv.—Hammer, Osm. Dichtk., 1, 185 et 2, 31.—Tâzerwalt, 190.—Schemseddin, Zéïdouna, 156 et suiv.—Keightley-Wolff, Mythologie, 2, 246-247.—Louandre, Chefs-d'œuvre des conteurs français, 61-62.—Gerbert (Hock, 163-164; Lausser, 345-346; Quéant, IV-VI; Picavet, 206-207; Loiseleur, M. n., XXVI et 100; Gesta, 729.)

Cfr. nos 5, 233 et 443.

(224). — *Iram aux colonnes.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 625, n° 3660 (Rev. d. trad. pop., 6, 450.) — Alger, 428, n° 1553, 11 (Rev. d. trad. pop., 6, 450 et Journ. d. l. soc. asiat. ital., 5, 12.) et 519, n° 1915, 15. — Berlin, 19, 459, 24^b.

2. — α, 1, 451. — β, 2, 102. — γ, 2, 94. — δ, 2, 356. — ε, 7, 171.

— * Fl. Groff, *التحفة السنية* Alger, 1891. In-8. (D'après Alger, n° 1553)

3. — Hammer, 3, 281. — Lane, 2, 303. — Weil, 2, 330. — Burton, 3, 236. — Payne, 3. — Henning, 6, 170.

Traduction turque, man. Berlin, 6, 36. — Traduction berbère, Rev. d. trad. pop., 6, 455.

4. — Coran, 89, v. 6. — Baïdâwi, éd. Fleischer, 2, 401. — Mas'ouïdi, éd. B. de Meynard, 2, 420-422; 3, 81; 4, 88-89 et 92. — Ibn Haldoune, Not. et extr., 19, 1, 23-26. — Journ. de la soc. asiat. ital., 5, 19-21. — Mous., 2, 125-126. — Qalyoûbi, 200-201 (d'après l'Arâis). — H. Halfa, 1, 260, n° 532 (?) — D'Herkelot, 47-48 et 461. — Weil, Bibl. Legenden, 47. — Sprenger, Mohammad, 1, 512-518. — N° 154. — Cfr. Carra, Abrégé des merveilles, 266; Journ. d. sav., 1899, 166.

Abdallah ibn abou qilâba, cherchant un chamæau égaré, trouve dans le désert du Yémen la ville de Šaddâd; il en rapporte des choses précieuses, qui inspirent confiance à Mouâwiya. Celui-ci fait venir Ka'b al ahbâr⁽¹⁾ qui lui raconte que Šaddâd, ayant lu d'anciens livres, y voit la description du paradis et veut s'en faire faire un sur terre. Les recherches et les travaux entrepris dans ce but durent des siècles. Mais alors un cri affreux fait périr le roi et sa suite avant qu'ils y entrent.

Mouâwiya demandant si quelque homme pourra parvenir à cette ville, Ka'b l'affirme, en disant que ce sera un compagnon du prophète, fait comme cet homme qui est assis là.

(¹) Réc. égypt., 121.

Le fils de Šaddâd, apprenant la mort de son père, fait creuser un sépulcre où on le met avec une table d'or où sont écrits des vers. Dans la suite, deux hommes y pénètrent et emportent, avec la table, tout l'or et l'argent qu'ils peuvent prendre.

Burton, 8, 136.—Basset, Journ. de la soc. asiat. ital., 5, 9; Contes berbères, VII; Loqmân berbère, XXIII.—Kremer, Über d. süd-arab. Sage, 10, 19 et 138.—Nöldeke, Ac. de Vienne, Philos. hist., Sitzungsab., 140, 7, 78.—Norden-Langlès, Voyage en Egypte, 3, 260-261 et 292.—Rosenzweig, Joseph u. Suleicha, 195.

Cfr. Mille et un quart d'heures, Cab. des fées, 21, 498. (Habicht, 12, 208.) — J. des sçavans, 109, 210.—Blanchet, Apologues et contes orientaux, 54-62.—Esprit des journaux, 26^e année, 3, 201-206.—Décade, 11, 513-517.—* Fraser's mag., septembre 1843.—* Southey, Thalaba the destroyer, livre 1.—Laboulaye, Abdallah, 119 et suiv.

Cfr. nos 250 et 399.

(365.) — Salomon et 'Âd.

1. — L.—M.—Paris, 551, n° 3118, 3.—Alger, 550, n° 1919, 2.—Berlin, 20, 10-11, nos 8966 et 8967.

3. — Traduction syriaque, Berlin, 23, 816.

4. — Houwâra, 124-128.—* Siouffi, Etudes sur la religion des Soubbas, 152-156. (Journ. asiat. 1895, 2, 407.)

Quand Šaddâd était encore berger dans sa jeunesse, trois sages lui demandent un jour d'aller chercher une boîte et un anneau dans une caverne pendant qu'ils prononcent des incantations. Il trouve ces objets mais les garde pour lui et ne rapporte que de l'argent aux sages, qui s'en vont déçus. (N° 19.)

Il frotte avec la matière contenue dans la boîte, l'œil de son chien, qui acquiert ainsi la faculté de découvrir les trésors cachés. Tournant l'anneau,

il fait apparaître sept monstres, auxquels il enjoint de lui bâtir un château immense, mesurant quarante jours de marche d'une tour cornière à l'autre; il leur fait aussi apporter cinquante exemplaires de tout ce qui existe ici-bas.

Šaddâd se croit alors Dieu; mais, défié par le diable, qui veut le convertir (?), il essaie de créer un homme avec de l'argile; en vain, d'autant plus que les monstres se déclarent impuissants à l'aider.

L'ange de la mort lui laisse trois jours pour se convertir; le diable lui conseille de se cacher dans le cadavre d'un animal, pour que l'odeur repousse l'ange de la mort; mais le stratagème ne réussit pas. Après sa mort, les vents recouvrent son château de sable.

Salomon entend parler de ce château et convoque les oiseaux. Le hibou, en retard, ⁽¹⁾ s'excuse et propose des énigmes dont il donne la solution (n° 207) : il y a plus de jours que de nuits, parce que la lune change certaines nuits en jours; plus de vivants que de morts, car il y a des morts dont on parle encore; plus de femmes que d'hommes, car plusieurs femmes ont fait, de leurs maris, de véritables femmes.

Sur le conseil des oiseaux, on en apporte un très vieux, qui indiquera où se trouve le château de Šaddâd. Salomon lui passe trois fois la main sur le dos et lui rend ainsi successivement les plumes, la vue et la force. La première fois l'oiseau s'est envolé et a laissé tomber une pierre, qui arrive à terre avant lui; la seconde fois, elle arrive en même temps; la troisième, après. C'est là qu'est le château. Le vent le déblaie et Salomon y erre toute une année, oubliant les siens et les laissant presque mourir de faim. Mais un ver se met alors à sa recherche et ronge son bâton, à la moitié duquel il finit par arriver. Salomon tombe et meurt.

Ne disposant pas des manuscrits cités plus haut, nous avons fait le résumé d'après le Houwâra. Une autre forme du conte se trouve dans * Jellinek, Beth ha-Midrasch, 5, 22 et suiv. et XI-XII et a été reproduite aux pages 82-87 du Midrasch Ruth Rabba de Wünsche. En voici le résumé :

Salomon est mis par Dieu au-dessus de toutes les créatures et il se

⁽¹⁾ Oiseau en retard. N° 153.—Cosquin, 1, 48.

transporte avec tout son monde d'orient en occident sur un immense tapis. Comme il s'en enorgueillit, le vent le fait tomber de son tapis et le ramène à la modestie.

Passant un jour au-dessus d'une vallée pleine de fourmis, il se fâche en entendant l'une d'elles enjoindre aux autres de se retirer dans leurs maisons pour que les armées de Salomon ne les détruisent pas. Mais elle n'a donné cet ordre que pour que la curiosité ne les détourne pas de leur devoir de louer Dieu. C'est ce qu'elle dit à Salomon quand il l'appelle; elle demande que le roi la prenne sur sa main pour recevoir ainsi l'honneur dû à celui qu'on interroge et se vante alors d'être plus grande que Salomon, puisque Dieu l'a envoyé pour qu'il la traite si honorablement. Salomon se fâchant, la fourmi l'humilie en lui rappelant son humble origine, une goutte mal odorante.

Une autre fois, il voit une construction d'or, où il ne peut pénétrer. On fait venir un aigle âgé de 700 ans, qui ne sait rien; puis son frère, qui a 900 ans et qui ne sait rien non plus; enfin, leur aîné, âgé de 1300 ans, qui se rappelle que son père lui a dit que l'entrée est à l'ouest. (N° 212) Mais la poussière l'a recouverte. Salomon ordonne au vent d'écarter le sable. Inscriptions morales. L'une d'elles indique comment, seuls, un roi ou un prophète pourront entrer. Plus loin, on doit écarter un talisman qui a la forme d'un scorpion. (N° 154.) Maison souterraine, portes, inscriptions, etc. En touchant une statue, le roi déchaîne la fureur des démons; mais, en prononçant le nom ineffable de Dieu, il les force à se jeter dans l'Océan.

L'inscription de la statue, qui est en grec, est lue par un jeune homme que Dieu a envoyé dans ce but du désert et qui, en la voyant, reste une heure entière tout abasourdi. Elle dit : « Moi, Sâddâd, fils d'Âd, j'ai été roi de milliers de provinces; j'ai chevauché des milliers de coursiers; j'ai eu sous moi des milliers de rois; j'ai tué des milliers de héros. Mais quand s'est approché de moi l'ange de la mort, j'ai été sans force contre lui. »

(388.) — *La mosquée de Theiloun.*

1. — Man. Pajot. — Paris, 624, n° 3655, 14 (?). — Y, 8, The sultan Taylûn and the generous Fellah (?).

3. — Mille et un jours, éd. Pajot, 181.

Au tyran Theïloun succède son fils Mohammed, qui répare les injustices de son père. Passant en revue tous les fonctionnaires pour augmenter ou diminuer leurs traitements, selon les cas, il apprend qu'un vieillard est largement rétribué pour garder depuis quarante ans un coffre. On y trouve un livre que nul ne peut déchiffrer : mais un savant assure que c'est celui que Hassan a rapporté de la ville d'Aram aux colonnes et dont il se servait pour transmuter les métaux. On découvre Hassan dans une prison et, plein de reconnaissance pour la justice du calife, il lui offre de lui enseigner sa science. Le calife lui fait conter son histoire.

Fils unique d'un riche savant, son père le fait étudier, et, à vingt ans, le marie. Après dix ans de bonheur, il tombe dans la misère et vit d'aumônes dans la compagnie de dévôts. Un jour qu'il n'a rien reçu, un bédouin lui demande l'hospitalité, lui donne de l'or quand il s'aperçoit qu'il veut aller vendre une robe pour pouvoir l'héberger et finit par l'acheter comme compagnon de voyage au prix de 1500 dinârs.

Il quitte sa famille affligée et son maître le distrait en route en lui contant des histoires. (Nos 13 et 11 de Syntipas.)

Après six jours, ils trouvent dans une plaine au sol brillant une colonne au haut de laquelle est la statue de cuivre d'un jeune homme ; à chacun de ses doigts, pënd une clef de métal différent : celle des misères, celle des souffrances, celle de la mort, celle de la gloire et celle de la sagesse et du bonheur. L'arabe feignant de ne pouvoir atteindre le but, Hassan s'en charge. Il abat successivement la clef des misères et celle des souffrances, que son maître lui donne, puis celle de la gloire et celle de la sagesse, dont il s'empare ; il ne lui laisse pas abattre celle de la mort.

Dès lors il devient la proie du malheur. Son maître laisse tomber une flèche qui le blesse au pied ; puis il mange un fruit qui durcit aussitôt et lui obstrue la bouche : il n'en est débarrassé que par des insectes qui rongent le fruit en trois jours. Il boit ensuite à une source fraîche qui sort de l'enfer et qui le rend malade.

Les voyageurs arrivent à une montagne, où, tant par reconnaissance que par crainte, Hassan consent à monter pour y prier le matin ; l'ombre que projette sa tête indique le lieu où se trouve, sous terre, un cercueil de marbre blanc renfermant le livre qui indique la route de la ville d'Aram aux colonnes, où se trouve le soufre rouge. Mais comme Hassan s'est endormi sur la montagne, il enfle, à peine à revenir et n'est guéri que par des incisions que pratique l'arabe et qui laissent écouler de l'eau.

Quatre jours après, ils arrivent à un fleuve de mercure, qu'ils traversent sur un pont de cristal étroit et glissant en se chaussant de souliers de laine. Dans un sombre vallon, il doit tuer un serpent pour lui prendre le cœur et la tête; il n'obéit que parce que son maître le menace et lui montre les ossements de ceux qui lui ont désobéi et qui ont péri.

Avec le cœur et la cervelle du serpent, auquel il ajoute des germes de vents, un rayon de la lune et du sang de phénix (n° 165), l'arabe fait un onguent dont Hassan lui enluit le dos et les épaules. Il lui pousse des ailes et il s'envole, emportant son serviteur, qui a saisi sa ceinture. Ils arrivent à Aram, ville que Cheddad fils d'Ad a bâtie pour rendre Dieu jaloux; mais la foudre l'a frappé et la ville magnifique est habitée maintenant par des enfants du paradis. Dans le splendide palais entouré de trois rivières, de vin, d'eau de rose et de miel, se trouve un coffret d'or sur un trône placé sous un pavillon. Il contient la poudre rouge, dont l'arabe s'empare. Quant à Hassan, il ne peut rien emporter des bijoux qu'il voit et il retourne en Egypte avec son maître.

Au Caire, il trouve sa maison dévastée par les voleurs. Sa mère est morte des mauvais traitements qu'elle a subis et sa femme a été tuée dans le désert en voulant se rendre chez son frère à Alexandrie.

Hassan reste avec l'arabe, qui passe sa vie dans la splendeur et fait de nombreuses libéralités; mais Hassan lui-même est malade et ne peut jouir de rien.

Un jour l'arabe meurt; Hassan enlève le livre et le soufre rouge et les cache dans son ancienne maison. Il annonce alors la mort de l'arabe, auquel on fait des funérailles magnifiques et dont on confisque les richesses.

Hassan, surpris par un voisin au moment où il fait de l'or, est mandé par Theïloun, qui, ne pouvant tirer de lui son secret, le jette en prison. Mais les clefs sont enfin mangées par la rouille et Mohammed délivre le captif. Avec son aide, il fait changer en or mille quintaux de plomb et emploie cet argent à bâtir en sept ans la plus magnifique mosquée du Caire.

Quant à Hassan, il guérit et reste l'ami du calife jusqu'à ce que la mort l'enlève quand il a cent ans.

Cfr. n° 212.

Réc. égypt., 28 et 30.—Liebrecht, Gervasius, 105 et 214-215.—Sur les trésors trouvés par Ahmad ibn Touloune, voir Roorda, Abul Abbasi Amedis Tulonidarum primi vita, 15, 30, 33, 66, 80 et 81; Norden-Langlès, Voy. en Egypte, 3, 306-308.

(389.) — *Le vannier.*

1. — Paris, 625, n° 3660.—Man. Pajot.
2. — Fl. Groff, Contes arabes, 61-72.
3. — Pajot, Mille et un jours, 31.

« Un malheureux, chargé de famille et secouru par un vieillard, entre à son service. Son maître l'emmène dans le désert, et après diverses opérations magiques, trouve la clef d'une ville mystérieuse, remplie de richesses auxquelles il est interdit de toucher sous peine de ne pouvoir revenir en arrière. (N° 7.) Le vieillard se borne à emporter un coffret rempli d'une terre jaune : c'est la kimia (la pierre philosophale). Il en cède une partie à son serviteur qui transmute en or le fer, l'airain et le plomb. Mais sa subite fortune excite la jalousie et il est jeté dans la prison d'où Haroun er Rachid le tire après plusieurs années. »

Basset, Rev. d. trad. pop., 3, 567, auquel nous empruntons le résumé ci-dessus et qui donne *loc. cit.* des détails sur la kimia.—Pajot ajoute des sentences de Sa'di et le conte n° 370 : est-ce d'après son manuscrit ?

Le conte est encadré dans le n° 433.

Cfr. nos 6, 77 et 241.

17. — 'Alâ al dîne, préfet de Constantinople. (¹)

Voir N° 428.

(¹) Il y a encore un autre conte portant le titre d'Alâ al dîne (Alaeddin.) Voir n° 441.

18. — 'Alâ al dîne abou al sâmât.

Nos 18, (144) et (271).

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 416. — β , 2, 65. — γ , 2, 42. — δ , 2, 290. — ϵ , 7, 40.

3. — Caussin, 9, 171. — Weber (Bibl. arabe, 4, n° 186.) — Habicht, 13, 161. — Lane, 2, 223. — Weil, 2, 293. — Burton, 3, 157. — Payne, 3. — Henning, 6, 80. — Hanley, 119.

— Contes arabes. Histoire merveilleuse d'Abou-Shamak et récits d'orient avec étude sur les conteurs arabes par Charles Simond... Paris Henri Gautier, directeur-gérant 55, quai des Grands Augustins, 55. N° 169. (Nouvelle bibliothèque populaire à 10 cents. 1889.) In-8. 32.

Le plus riche marchand du Caire, marié depuis quarante ans, n'a pas d'enfant. On lui indique une recette ⁽¹⁾ et il lui naît un fils, qui est d'une

⁽¹⁾ *Conceptions extraordinaires*. Nos 59, 237, 274 et 348. — Maspéro, Contes égypt., 1882, 26 (Bédier, 417). — Tawney, 1, 85, 355, 382, 577; 2, 142. — Spitta, Gram., 472 (Green, Mod. ar. stor., 55-56). — Spitta, Contes, 101 (Green, 113). — Rochemonteix, Contes nubien., 20 (Rev. d. trad. pop., 3, 893). — Oestrup, Contes de Damas, 29 et 59. — Stumme, Tripoli, 93. — Marcel, Mohdy, 3, 192. — Carra, Ab. des merveilles, 71. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 36, 253. — Basset, Nouveaux contes herbères, 281, 306 et 307. — Junod, Chants et contes des Ba-Ronga, 170-171, 194 et 201-202. — Man. Berlin, 4, 995-996. — Rosen, Tuti, 2, 47 et 87. — Kuno, Turkish tales, 13 et 261. — Gött. gel. Anz., 1872, 1512 et 1513 (Radloff). — Colona, Contes de la Bosnie, 36. — Westermann's Monatsh., 74, 147. — Jülg, Mongol. Märchen, 208-209 et 216. — Maspero, Rev. pol. et litt., 1890, 2, 541. — Mélusine, 8, 215. — Puymaigre, Romanceiro, 243-244. — Grimm, 106, 107, 295, 312 et 342. — Liebrecht, Gervasius, 68-73. — Cosquin, 1, 68-70 et 145; 2, 164. — Clouston, 1, 87. — Galtier, Rev. d. trad. pop., 14, 65-71. — Rev. d. trad. pop., 11, 278 et 281. — Gött. gel. Anz., 1867, 186 et 1872, 1211. — Heidel. Jahrb., 1869, 119 et 128. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 75; 8, 352 et 9, 87.

grande beauté. Craignant pour lui le mauvais œil, il le fait élever dans une habitation souterraine ⁽¹⁾, où il reçoit une bonne éducation. Il profite un jour d'une négligence du serviteur pour en sortir; il se montre à des dames invitées par sa mère et fait représenter à son père qu'il doit le faire connaître comme étant son fils s'il ne veut qu'on confisque un jour ses biens comme étant mort sans héritiers. Le père le prend avec lui et manque d'être privé de son rang de chef des marchands à cause des soupçons que fait naître la présence de ce beau jeune homme; mais tout s'explique et le père donne une double fête à ses collègues et à leur jeunesse. Un vieillard, Mahmoud, prenant plaisir à le voir, amène par la promesse de dons les jeunes convives d'*'Alâ al dîne* à lui conseiller de voyager, ce à quoi ils le décident en se moquant de lui: Mahmoud espère trouver ainsi l'occasion de le faire tomber en son pouvoir.

'Alâ al dîne obtient de son père la permission de se rendre à Bagdad (n° 269); il reçoit de l'argent et des marchandises, est confié à la direction d'un entrepreneur de transports, Kamâl al dîne, et se joint à la caravane de Mahmoud. Invité trois fois par lui et ayant deux fois refusé sur le conseil de son guide, il accepte enfin, s'aperçoit du but de son hôte, le repousse et se sépare de la caravane. N'écoutant pas Kamâl al dîne, il veut à toute force camper dans une vallée dangereuse au lieu de se hâter un peu pour entrer à Bagdad. Des bédouins attaquent la caravane affaiblie par la séparation d'avec Mahmoud. *Alâ al dîne*, caché dans un coin, échappe au massacre; il fait le mort, mais un bédouin, lui voyant donner encore signe de vie, veut le frapper; par un miracle dû au saint *'Abd al Qâdir al gîlânî*, dont il avait honoré la tombe avant son départ et qu'il invoque maintenant, le bédouin frappe deux morts au lieu de lui. Il fuit encore vers une citerne où, tout aussi miraculeusement, un scorpion pique celui qui veut le frapper. Les bédouins partent et *'Alâ al dîne*, dépouillé de tout, est recueilli par

(1) N° 150. — N° 57 de Syntipas. — Bibl. arabe, 3, n° 76, 16. — Stumme, Tunis, 2, 57-58. — Oestrup, Contes de Damas, 11 et 49. — Artin Pacha, Contes pop., de la vallée du Nil, 201-202. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 667. — G. de Tassy, Bag o Bahar, 39-47. — Journ. asiat., 1874, 2, 278-279 (Radloff.) — Babrius-Crusius, 124-126 et 198. — Esopé-Halm, 171-172. — Robert, 2, 150. — Fleckeisen, Jahrb., 21, 303. — Pentamerone, trad. Liebrecht, 1, 294 et Grimm, 321. — Grimm, 343. — Cfr. n° 206.

Mahmoûd; trop bien reçu par lui, il le quitte avec indignation et se retire dans une mosquée. Là il rencontre le chef des marchands que son neveu supplie de lui rendre sa fille Zobéide, qu'il a répudiée trois fois parce qu'elle se montre indifférente à son égard. Le chef cède à ses prières et, voulant se mettre en règle avec la loi, offre à Alâ al dîne d'épouser sa fille pour la répudier le lendemain; il recevra pour cela de riches présents, mais doit promettre une dot considérable, ce qui le forcera à tenir sa parole. ⁽¹⁾

Le neveu, voulant empêcher les nouveaux époux de se rapprocher, charge une vieille de faire croire à chacun d'eux que l'autre est lépreux. Mais Zobéide reconnaît à la pureté de la voix d'Alâ al dîne quand il lit un chapitre du coran qu'il a été calomnié. Lui aussi, entendant chanter sa femme, découvre la ruse et le but du neveu est manqué.

Les nouveaux époux conviennent de ne pas se séparer. Cité en justice, 'Alâ al dîne corrompt le juge et obtient un délai de dix jours pour payer la dot. Le soir, quatre derviches (c'est le calife Hâroûne, avec trois courtisans déguisés comme lui) sont attirés par le chant de Zobéide et demandent à être introduits. (N° 148) L'un d'eux promet de procurer la dot et laisse cent pièces d'or en s'en allant. Ils reviennent plusieurs jours et agissent de même. Enfin, Hâroûne envoie une caravane, prétendument de la part du père d'Alâ al dîne, avec des richesses qui lui permettent de payer la dot. (Nos 22 et 250.) Il garde donc sa femme et le neveu meurt de chagrin. Il

(1) N°s 6, 18, 144 et 369.— N° 115 de Syntipas. — Behrnauer, Vierzig Veziere, 376.— Rev. d. trad. pop., 6, 256.— Artin Pacha, Contes, 124-130. — * Bahar Dan., 3, 284.— Malcolm, Sketches, 1888, 2, 50-56.

— Le Sage et Dorneval. Arlequin Hulla, ou la femme répudiée. 1716. (Œuvres choisies de Le Sage, 12, 1783, 12, 371-412.). — Mercure de France, an XIV, 22, 84-85.

— Dominique et Romagnesi. Arlequin Hulla. 1728.— Annales dram., 1, 345-346.— Lettres sérieuses et badines, 5. 588-589.— Mercure de France, an XIV, 22, 85-86.

— Voisenon ? -- Journ. encyclop., 1782, 3, 265.

— Murville. Le Hulla de Samarcande ou le divorce tartare. Comédie en cinq actes et en vers. 1793.— Ann. dram., 5, 21-22.— Esprit d. journ., 1793, 10, 322-325.

— Anonyme. Le Hulla, en 3 actes.— Ann. dram., 5, 22.— Esprit d. journ., 1793, 10, 323.

— Lachabeaussière et Etienne. Gulistan, hulla de Samarcande. (Musique

apprend alors que Hâroûne est intervenu : en un si court délai, son père n'aurait pu être informé ni, surtout, lui envoyer l'argent à temps.

Hâroûne, lui continuant sa faveur, le nomme chef des marchands à la place de son beau-père, en fait un de ses convives, et lui donne même l'emploi du chef du conseil des 60, qui vient de mourir sans héritiers, ainsi que sa succession.

Notre héros se fait alors adopter par le chef de la garde, Ahmad al danaf. Mais Zobéide meurt subitement; rien ne peut consoler son mari; en vain le calife lui envoie-t-il sa favorite, Qoùt al qouloûb : il la lui renvoie. Finalement le calife le décide à acheter une belle esclave, Yâsmîne, qu'il affranchit et épouse.

Mais il l'a achetée en haussant contre le lieutenant de police Hâlid, qui la destinait à son fils, aussi laid que peu intelligent. Sa mère le voyant mourir d'amour pour Yâsmîne, gagne à sa cause Ahmad Qamâqim, voleur habile employé dans la police, condamné alors à mort pour un crime, mais gracié par le calife, qui lui inflige un emprisonnement perpétuel. La mère d'Ahmad obtient de la femme de Hâlid qu'elle demande sa grâce à son mari. Rétabli dans son poste, il s'emploie à procurer Yâsmîne au fils de Hâlid.

Dans ce but, il pénètre chez Hâroûne, qui est auprès de l'une de ses femmes et enlève son manteau, son rosaire, le sceau de l'État et un chandelier en endormant les grands (n° 13); pénétrant chez 'Alâ al dîne,

de Daleyrac.).— Ann. dram., 4, 253-255.— Abeille, 5, 276-278.— Archives littéraires, 8, XXIX-XXX.— Décade, an XIV, 1, 113-118.— Mag. encycl., 1805, 6, 202-203.— Mercure de France, an XIV, 22, 86-87.— Esprit des journaux, 1805, 10, 267-272.

— Dénouville. Le Houllah.— Esprit des journ., 1810, 6, 277-278.

— Der vergnügte Hulla, oder das verstossene Ehe-Weib ingleichen die wiedergefundene Liebste und Tochter. Lustspiel. Aus d. Frantzös. Franckf. u. Leipzig. 1748.

— Gotter, Das Tatarische Gesetz.— Esprit d. journ., 1779, 1, 315.

C'est une imitation de Carlo Gozzi (*I pitocchi fortunati*). Voir Royer, *Le théâtre fiabesque* de C. Gozzi, 29.

— Hauch. Bajazet. (Elberling, 18)

De toutes ces imitations, c'est celle de Lachabeaussière qui suit le plus le n° 144.

il cache les objets dérobés sous un marbre de sa chambre et ne garde que le chandelier.

Hâroune, s'apercevant le matin du vol, se revêt d'habillements rouges pour montrer sa colère ⁽¹⁾ et veut faire mettre à mort le lieutenant de police. Celui-ci met en cause Qamâqim, qui saisit l'occasion : le vol n'ayant pu être commis que par un grand, il perquisitionne chez tous les hauts fonctionnaires et retrouve les objets chez 'Alâ al dîne, en brisant le marbre comme par mégarde. Profitant du désordre que cause l'arrestation d'Alâ al dîne et de la mise sous scellés de ses biens, il enlève Yâsmîne et la mène au fils de Hâlid; mais elle menace de se tuer; aussitôt la mère la condamne à un service humiliant dans la cuisine. (N^{os} 12 et 375.)

'Alâ al dîne est condamné à mort; mais son ami Danaf, averti à temps par Hasane Sawmâne, lui substitue au moment fatal un condamné à mort qui lui ressemble. Il le mène ensuite à Alexandrie, où, avec les dépouilles de deux juifs, il lui achète un petit commerce. Quant au calife, il va voir le criminel exécuté et reconnaît, à un tatouage, que c'est un chiite et non pas 'Alâ al dîne.

Peu après, Yâsmîne donne le jour à un fils, qu'elle appelle Aslâne. Pénétrant un jour par hasard auprès du lieutenant de police, il lui plaît et est dorénavant traité par lui comme un fils, ce pour quoi il passe d'ailleurs aux yeux de tous. Devenu parfait chevalier à l'âge de dix-huit ans, il se lie avec Qamâqim. Celui-ci, quand il boit, a l'habitude de prendre le chandelier; Aslâne le lui demande; il le lui refuse, mais, ivre, lui raconte toute son histoire. D'autre part, rencontré par Danaf, qui est frappé de sa ressemblance avec 'Alâ al dîne, il apprend de lui qui il est, ce que Yâsmîne lui confirme.

Voulant venger son père, il se fait, sur le conseil de Danaf, emmener à une revue dans l'espoir d'attirer l'attention de Hâroune. Un hérétique avait projeté de tuer le calife en lançant sur lui une balle du jeu de mail; Aslâne détourne le coup et rejette la boule sur le meurtrier, qui confesse son crime. Au calife reconnaissant, Aslâne demande justice pour son père.

⁽¹⁾ *Vêtement rouge*. N^o 176. — Cardonne, *Mélanges*, 1, 113. — Man. Berlin, 20, 328, 1. — Tamazratt, 52. — Cfr. Grimm, 21. — Pour indiquer le deuil, n^o 274.

On saisit Qamâqim, qui est porteur du chandelier; Yâsmîne est remise en liberté, les scellés des biens d'Alâ al dîne sont levés et Danaf, qui apprend au calife qu'Alâ al dîne vit encore, est envoyé à Alexandrie pour le chercher.

Alâ al dîne avait un jour trouvé dans sa boutique une pierre précieuse à cinq faces et revêtue de caractères magiques. (N° 276.) Un marchand franc la lui achète à haut prix et l'emmène dans son navire, sous prétexte de le payer. Mais il l'enlève, prend en route un navire musulman et arrive à Gênes. Là, le roi du pays fait mettre à mort tous les captifs qui avouent venir d'Alexandrie. Quand arrive le tour d'Alâ al dîne, qui fait la même déclaration, une religieuse le réclame pour le service de l'église. Chargé de besognes écrasantes, il obtient d'elle un bâton surmonté d'une croix qui lui permet de requérir qui il veut pour l'aider.

Ainsi se passent dix-sept ans. La religieuse lui ayant dit un jour de s'éloigner, parce que la princesse doit visiter l'église, il se cache, la voit et reconnaît dans sa compagne Zobéide et se fait reconnaître d'elle. La princesse, Housn Miryam, lui apprend alors que le sort l'a destinée à devenir sa femme et que tout ce qui s'est passé est l'œuvre du destin. C'est elle qui a fait enlever Zobéide par un génie pendant qu'un autre prenait sa forme; c'est elle qui a mis le joyau chez lui, qui a envoyé le capitaine, désireux de l'épouser, le prendre; qui l'a fait sauver par la religieuse. Convertie à l'islamisme, parce qu'elle a vu le nom de Mahomet dans le pentateuque, l'évangile, le psautier et le coran, elle a reçu le talisman de sa grand mère. Celle-ci, à son lit de mort, prédit, grâce à la géomancie (n° 28) au roi, son fils, qu'un Alexandrin le tuera : c'est pour ce motif qu'il arrête tous les navires musulmans et qu'il fait périr les gens qui viennent d'Alexandrie. Elle même a appris alors par la géomancie qu'elle doit épouser Alâ al dîne.

La princesse se rend ensuite auprès de son père et l'endort. Alâ al dîne le lie, l'éveille, l'engage à se convertir et, ne pouvant l'y décider, le tue, laissant une lettre où il raconte ce qui s'est passé.

Grâce à la gravure d'une des faces du talisman, représentant un sofa, Alâ al dîne et Zobéide sont transportés dans une vallée. Grâce aux autres faces, on obtient une tente, de l'eau et des arbres, une table chargée de mets et, enfin, quand accourt le frère de la princesse pour venger son père, un guerrier qui met tout le monde en fuite : car Alâ al dîne a avoué ne pas être grand preux.

Arrivée à Alexandrie, où on trouve Danaf. Voyage au Caire, d'où l'on emmène les parents d'Alâ al dîne. A Bagdad, Alâ al dîne coupe lui-même la tête à Qamâqim. Il épouse Housn. Nomination d'Aslâne au poste de chef du haut conseil des soixante. Tous vivent heureux.

Cfr. nos 121 et 216.

Burton, 8, 82 et 135.— Oestrup, 50, 94, 96, 127, 128, 133, 151 et 153.— Réc. égypt., 28-29.— Edinb. Rev., 164, 190.— Mercure, 32, 19-22 (un résumé du conte).— Reinaud, Monum. Blacas, 2, 166-167.— Oestrup, Contes de Damas, 11.— Laboulaye, Abdallah, 50-57.

(144.) — *Couloufe et Dilara.* (1)

3. — Mille et un jours, Lille, 1, 216 et 2, 7.— Rapilly, 1, 156.— Loiseleur, 48.

Un vieux marchand très riche obtient enfin un fils en suivant les prescriptions d'un médecin indien : il le fait instruire dans toutes les sciences, ainsi que dans les arts corporels. A sa mort, son fils se ruine en prodigalités et est abandonné de ses amis. (N° 22.) Il se met au service du roi des Keraïtes, se distingue à la guerre et se lie avec le prince Mirgehan, qui hérite bientôt du trône de son père.

Un jour une vieille (n° 189), sous prétexte de lui vendre une esclave, le mène habillé en femme dans un palais où il s'éprend de Dilara, qui avait désiré faire sa connaissance. Le roi veut l'accompagner et joue pour cela le rôle d'esclave. Comme la veille Couloufe avait dit à Dilara qu'elle est plus belle que la favorite du roi, elle le taquine au sujet de cette femme ; le roi, jaloux, exile Couloufe, qui se rend à Samarcande.

(1) Le Koulouf de Pixérécourt est une variante du Dormeur éveillé. Voir n° 155.

Là, sa science lui vaut un petit emploi à la mosquée. Un riche marchand vient l'y chercher afin qu'il épouse la femme que son fils Taher a répudiée et qu'il la répudie le lendemain moyennant salaire pour que son fils puisse la reprendre.

Couloufe accepte et reconnaît Dilara, que son père, lors d'une ambassade à Samarcande, avait fiancée à Taher. D'accord avec elle, il refuse de la répudier bien que le juge le fasse battre. Le lendemain, il se dit fils du riche marchand Massaoud de Cogende et promet une forte dot. On envoie à Cogende pour vérifier ses dires et on attend la réponse dans quinze jours.

Couloufe, voulant profiter du délai pour fuir, demande à mener sa femme dans une autre maison, ce qui lui est accordé quand, à la grande surprise de Taher, elle se prononce contre lui. Mais on surveille la maison pour empêcher toute évasion.

L'histoire des amoureux s'étant répandue en ville, un officier du roi vient les voir et semble s'intéresser à eux. Le dernier jour du délai arrivent quarante chameaux avec la dot et une lettre de Massaoud, confirmant tout ce que Couloufe a dit. Celui-ci craint que le fils de Massaoud ne soit réellement en ville et qu'il n'y ait là qu'un malentendu. Mais, avant qu'il ait pu se sauver, le roi le mande et il reconnaît en lui son visiteur : touché de son sort, le roi a fait préparer la dot qu'on a amenée et a donné au courrier du marchand les ordres nécessaires pour que la fraude ne soit pas découverte. Dès lors Couloufe et Dilara restent à la cour du roi.

Loiseleur, M. n., XXIV.

Le négociant de Bagdad.

2. — Humbert, Arab. analecta, 89-126 et (195.)

3. — * Aventures d'un négociant de Bagdad ; conte oriental par Pihan. Paris (imp. Prève.) 1853. In-8. 1 feuille.

— * Aventures... oriental ; par Michel Sabbagh, de Saint-Jean d'Acre. Traduit de l'arabe en français, par A. P. Pihan... Paris (imp.

Pommeret) chez Just Rouvier. 1855. In-8. 2 feuilles. (Extrait de la Rev. de l'Orient, 1855, juin-août.)

— Pihan, Choix de fables, 98-145.

4. — Oestrup, Contes de Damas, 49-57 (Rev. d. trad. pop., 12, 413-414 et 506.)

Un riche négociant de Damas donne un double repas à ses amis et à leurs fils; ceux-ci parlent tant de pays étrangers au fils du négociant, Hasane, qu'il se met en tête de voyager aussi; à force de supplications, il obtient la permission d'aller deux mois à Bagdad.

Chargé de riches marchandises, il y arrive et est bien reçu par un négociant très opulent, qui sait même faire de l'or et de l'argent et qui lui donne sa fille en mariage. Il attribue sa fortune à ses efforts et ne reconnaît jamais qu'il la doit à Dieu. ⁽¹⁾

Hasane obtient de son beau-père la permission d'aller voir ses parents; son père étant mort, il le remplace.

Pendant ce temps, le négociant perd sa fortune; ses maisons s'écroulent et ses correspondants se ruinent ou le trompent. Quand il veut retirer ses richesses des décombres, des flammes l'en empêchent. Il se rend alors à Damas. Son gendre, qui le reconuait parmi les hôtes, le repousse pour ne pas être enveloppé dans la malédiction dont Dieu l'a frappé. Mais sa fille l'accueille et son gendre lui impose alors de se rendre à la campagne, d'y planter un rameau desséché et de l'arroser tous les jours en demandant pardon à Dieu : quand il reverdira, il sera rentré en grâce. ⁽²⁾

⁽¹⁾ Cfr. Bibliog. arabe, 4, n° 341, 3.

⁽²⁾ *Reverdir ou porter des fleurs, des fruits.* Qazwini, 1, 270-271 et 2, 32. — Tabari, 1, 302. — Tamazratt, 48. — Trumelet, Saints de l'Islam, 7 et 48. — Winer, Bibl. Realw., 3^e édit., 1, 3-4. — Knobel, Numeri, etc., 1861, 90-91. — Migne, Dict. des apocryphes, 1, 1054 et 1067-1068. — Liebrecht, Gervasius, 22 et 112. — Rhode, Der griech. Roman, 194-195. — Grimm, 254. — Rev. d. trad. pop., 9, 504; 13, 505 et 593; 15, 61. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 328 et 10, 196. — Nouv. arch. historiques, 5, 155-156. — Bibliog. arabe, 2, n° 148, 36.

Il reverdit trois ans après. Pardonné, le marchand recouvre ses richesses, que les flammes ne l'empêchent plus de reprendre.

Telle est l'origine du pécher *Zahri*.

La ressemblance du commencement de ce conte avec celui d'Alâ al dine abou al Sâmât est encore plus frappante dans le conte de Damas.

(271.) — *Noûr al dine et Miryam la faiseuse de ceintures.* (1)

1. — Man. égyptiens. — Paris, 620, n° 3624, 2. — Berlin, 20, 154, n° 9187.

2. — α, 2, 405. — β, 4, 103. — γ, 4, 157. — δ, 4, 386. — ε, 10, 204.

— * Le Caire, 1297. In-8. (Rev. d. trad. pop., 11, 176.)

3. — Hammer, 2, 349. — Burton, 7, 1. — Payne, 8. — Henning, 15, 5.

Noûr al dine, fils d'un très riche marchand du Caire qui aime les voyages, s'amuse un jour avec ses amis dans un jardin magnifique. Se laissant entraîner pour la première fois à boire et charmer par une jeune chanteuse, il rentre ivre et frappe son père (nos 155 et 175), qui jure de répudier sa femme s'il ne coupe à son fils la main droite.

Sa mère l'ayant pourvu d'argent et s'étant lui-même emparé de 1000 dinârs, il se réfugie à Alexandrie chez un ami de son père, auquel il laisse son argent en dépôt. On vend un jour une belle esclave, Miryam, qui a le droit de ratifier la vente (nos 28, 211 et 269); elle rebute plusieurs acheteurs qui lui déplaisent, tels un vieillard décrépit, un bossu, etc., et fait si bien que Noûr al dine, qui lui agrée, l'achète pour 1000 dinârs. Les amoureux vivent d'abord de l'argent prêté par l'ami; puis Miryam fait une ceinture, qu'Alâ al dine vend pour dix dinârs. Cela dure un an.

(1) Ce nom se retrouve encore Man. Berlin, 20, 115, 65^b et 135, 38^b.

Bien qu'averti par Miryam d'avoir à se défier d'un certain vieillard borgne et boiteux qu'elle a rencontré, Noûr al dîne consent à lui vendre un magnifique fichu qu'elle lui a fait; car les assistants, qui entendent les hausses du vieillard, l'y poussent. Invité par son acheteur à souper avec lui, il s'enivre et, excité encore une fois par les convives, il vend Miryam pour 1000 dinârs. (N° 28.)

Or ce vieillard est le vizir du roi chrétien dont Miryam est la fille. Elle avait été enlevée par des corsaires quand elle se rendait en pèlerinage à un monastère (n° 13) en suite d'un vœu fait à cause de maladie; vendue à un persan, qu'elle soigne avec dévouement pendant une maladie, elle a obtenu de lui le droit de n'être adjugée qu'à celui qui lui plairait.

Le vizir avait longtemps cherché Miryam et, maintenant, il l'emmène. Noûr al dîne s'embarque à sa recherche et ils arrivent ensemble à Constantinople. La princesse avouant qu'elle a eu des aventures fâcheuses, le roi décide d'effacer sa faute en mettant cent musulmans à mort. Au moment où Noûr al dîne va périr comme ses compagnons, une vieille le réclame, parce que le roi avait fait vœu de donner cinq musulmans pour le service de l'église si Dieu lui rendait sa fille. (1)

Pendant un an il sert l'église. La vieille lui donne alors un congé d'un jour et lui dit de remettre ses anciens habits, parce que Miryam doit venir avec quatre cents suivantes. Quand Noûr al dîne l'interpelle, les suivantes veulent le tuer; mais, inspiré par Miryam, il feint la folie. La princesse, qui lui a d'abord fait des reproches, se réconcilie avec lui et ils conviennent qu'il se rendra la nuit prochaine au bord de la mer.

Il y trouve un vaisseau dont le capitaine tue tous les matelots, parce que, recevant l'ordre de partir, ils disent que, du palais, on leur a donné d'autres instructions. Ce capitaine, c'est Miryam, qui, après avoir tué et écorché le capitaine, s'était déguisée au moyen de sa barbe et qui, maintenant, conduit son amant à Alexandrie.

Noûr al dîne y débarque seul en quête de vêtements à la mode d'Egypte pour Miryam. Mais elle est reprise et ramenée à Constantinople par un navire que le roi envoie quand il comprend ce qui s'est passé. Il veut tuer sa fille; il finit pourtant par la donner en mariage au vizir, à condition qu'il la garde dans un palais à l'abri des entreprises des musulmans.

(1) Cfr. Damiri, 1, 217, *in fine*.

Noûr al dîne se rembarque aussi et est pris par des corsaires, auxquels le roi a ordonné une guerre sans merci. Amené au roi, il est remis au vizir, qui a fait le vœu d'inaugurer son palais en tuant trois musulmans. En attendant d'en avoir deux autres encore, il enferme son prisonnier dans une écurie où sont deux chevaux extraordinaires : l'un a une tache à l'œil, que le vizir est chargé de faire disparaître; l'autre lui a été également remis, parce que son compagnon ne sait s'en passer.

Noûr al dîne, préférant mourir, compose un remède dont l'effet sur le cheval excitera la fureur du vizir; mais Dieu guérit l'animal et Noûr al dîne est affranchi et mis à la tête des écuries. La fille du vizir l'ayant aperçu, admire sa beauté et en parle à sa belle-mère, qui est Miryam. Celle-ci se met d'accord avec Noûr al dîne, qui, la nuit, se rend hors ville avec les deux chevaux. Miryam, de son côté, fait meilleur accueil à son époux, l'invite à souper et lui présente un verre contenant une poudre soporifique. (N° 30.)

Elle peut alors aller rejoindre Noûr al dîne. Mais il s'était endormi (n° 28) tenant la bride des chevaux et un noir, envoyé par un roi désireux depuis longtemps de s'emparer de ces animaux, les lui enlève en coupant la bride. Miryam le prend pour son ami et se met en selle; mais, reconnaissant son erreur, elle tue l'esclave et va retrouver Noûr al dîne.

Survient une armée qui poursuit les fugitifs. Noûr al dîne ne montrant pas grand courage, la princesse attaque tour à tour ses trois frères et les tue. Le roi s'enfuit et écrit au calife Hâroune de lui rendre sa fille; il promet de grandes récompenses à l'ambassadeur s'il réussit.

Arrivés à Damas et contant ouvertement leur histoire, les fugitifs sont pris et conduits à Bagdad. Miryam, en sa qualité de musulmane, obtient la protection de Hâroune et coupe la tête à l'ambassadeur. On marie alors les fugitifs, qui, après un séjour à la cour, vont au Caire retrouver les parents de Noûr al dîne.

Burton, 8, 82.—Oestrup, 50, 94-97, 100, 133, 143 et 153.—Réc. égypt., 8, 10 et 29.—Goldziher, Abhandd., 2, XLVI.

Karl der grosse und seine Tochter Emma in Tausend und eine Nacht. Von Prof. Dr. Bacher. Dans Zeit. d. deut. morg. Ges., 34, 610-616.—Cfr. Rev. pol. et litt., 1881, 2, 96; H. Varnhagen, dans Archiv f. Littoraturg., 15, 1-20, spécialement 6-8, et 149-151; * Lammens, Al-Machriq, 1, 744-745.

19. — *Aladdin ou la lampe merveilleuse.*

Ncs 19 et 20.

1. — C.—D.

2. — Notice sur quelques manuscrits des Mille et une Nuits et la traduction de Galland, par M. H. Zotenberg. (Notices et extraits, **28**, 1, 233-316 et 317-320. Ou dans le tirage à part, Histoire d'Alâ al-din, 1-82 et 83-86 du texte arabe.)

Cfr. Bibliog. arabe, **4**, n° 19 H.— Academy, **31**, 58, 60-61, 94 et **32**, 53 et 390.—Elberling-Alad., 10 et suiv.

3. — Galland, **9**, 238 et **10**, 1.—Caussin, **5**, 377 et **6**, 1.—Destains, **4**, 317. — Ganttier, **4**, 207 et **7**, 380. — Habicht, **7**, 114, **8**, 3 et **13**, 305. — Loiseleur, 479.—Scott, **4**, 284 et **5**, 1.—Weil, **3**, 67.—Burton, **10**, 33 (d'après Zotenberg). — Payne, **13** (d'après Zotenberg; cfr. Athenæum, 1892, **2**, 96 et 130). — Henning, **20**, 5 (d'après Zotenberg). — * Oestrup, Arabiske Sange og Eventyr. 1889, 74-175 et dans l'édition Thisted (*Bibliog. ar.*, **4**, n° 182 A), **4**, 191-263; cfr. Elberling-Alad., 13-17 (d'après Zotenberg).

— Traduction géorgienne. (Orient. Bibliog., **4**, 41, n° 915.)

— Traduction ourdoue. (G. de Tassy, Histoire, **2**, 507.)

— Traduction malaie : A. F. van de Wall. Hikâjat Aladdin. Batavia. 1292 et 1296. In-4. (Burton, **8**, 238 dit qu'il y a une édition de 1869, dont il appelle l'auteur Van der Lawan)

— Traduction berbère (zouaoua) dans * Mouliéras, Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie, 1893, 381-420. (D'après Galland ?). Cfr. Basset, Journ. asiat., 1885, **1**, 35 f.

La traduction de Galland a souvent été éditée à part, soit en français, soit en différentes autres langues, à savoir :

— * Aladin, ou la lampe merveilleuse. Tr. nouvellement de l'arabe. Paris (imp. Lottin de St Germain) Veuve Demoraine et Boucquin, rue du Petit-Pont, n° 18. 1826. In-18. 3 feuilles; 1 planche.

— * Aladin, ou la lampe merveilleuse, traduit de l'arabe par Galland. Edition complète. Paris (imp. Pommeret) chez Lebailly, quai des Augustins, 27. 1851. In-18. 3 f.

-
- * Aladin... Galland. Paris... Lebailly, rue Cardinale, 6. 1854. In-18. 3 f.
(Bibliothèque sentimentale, etc.)
 - * Aladin... Galland. Edition complète. Paris... 1855. In-18. 3 f.
 - * Aladin... Paris (imp. Pommeret et Moreau)... 1858. In-18. 108; fig.
(Bibl. sentim.)
 - * Aladin... Paris (imp. Gaittet.)... 1862. In-18. 107. (Bibl. récréative.)
 - * Aladdin... Paris (imp. Parent)... 1867. In-18. 107. (Bibl. sentim.)
 - * Aladdin... Paris (imp. Loignon et Cie à Clichy) 1867. In-18. 107; fig.
 - * Aladdin... 1869. In-18. 108; fig. (Bibl. sentim.)
 - * Aladdin... 1869. In-18. 107; vign.
 - * Aladdin... Paris (imp. Loignon, P. Dupont et Cie à Clichy)... 1870.
In-18. 108; vign. (Bibl. sentim.)
 - * Aladdin... Paris (imp. P. Dupont)... 1881. In-18. 107; vign.
 - * Aladdin... 1883. 107; vign.
 - * Aladin, ou la Lampe merveilleuse, conte tiré des *Mille et une nuits*.
Paris (imp. Lahure) Hachette. 1853. In-16. 6 1/2 feuilles. (Bibl. des
chemins de fer.)
 - * Aladin ou la Lampe merveilleuse. Paris (imp. Walder) librairie
Renault et Cie 1859. In-18. 108.
 - * Aladin... Paris (imp. Noblet.)... 1865. In-18. 108.
 - * Histoire d'Aladin, ou la Lampe merveilleuse. Avignon, imp. et librairie
Offray aîné. 1859. In-32. 85.
 - * Aladin, ou la Lampe merveilleuse, extrait des *Mille et une nuits*.
Paris (imp. et libr. Moronval, frères) libr. Bernardin Béchét. 1865.
In-18. 108.
 - Bibliog. arabe, 4, n° 75 B.
-
- * Histoire d'Aladin, ou la Lampe merveilleuse, conte arabe traduit
spécialement pour la jeunesse; augmenté de moralités. Paris (imp.
Réné) chez Letaille et tous les libraires. 1839. In-18. 3 1/2 feuilles;
sept gravures découpées et un frontispice. (Bibl. du jeune âge.)
 - * Histoire... conte arabe... et augmenté de moralités et orné de nom-
breuses figures découpées. Paris (imp. Réné) Gautier frères. 1842.
In-18. 3 1/2 f.
 - * Histoire... arabe revu spécialement pour les enfans, augmenté de
moralités. Paris (imp. Schneider) chez Bédélet, rue des Grands-
Augustins. 20. 1847. 3 1/2 f.; 4 lithog. (fig. noires ou coloriées.)

-
- * *Les mille et une nuits. Contes choisis. Aladin. — Ali-Baba. — Ali Cogia. Revus pour les enfants. Paris (imp. Schneider) Bédélet... 1850. Gr. in-16. 4 1/2 f.; 12 vign.*
 - * *Ant. Galland. Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse. Conte arabe traduit. Edition soigneusement épurée par un abbé français. Münster, Theissing'sche Buchhandlung. 1855. In-32. 184. 3^e édition. 1872 (?)*
 - * *Histoire d'Aladdin ou la lampe merveilleuse. Conte arabe traduit par Galland. Edition soigneusement épurée par un abbé français Mit einem Wörterbuche. Herausgegeben von J. H. Lohmann. Quedlinburg, Basse. 1862. In-18. 135.—Cfr. Elberling-Alad., 33. Nouvelle édition en 1885 ?*
 - * *Histoire d'Aladdin par Ant. Galland. Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch herausgegeben von E. Schmid. Bielefeld u. Leipzig, Velhagen u. Klasing. 1893. In-8. 184.—Cfr. Elberling-Alad., 33.*
 - * *Aladdin, ou la Lampe merveilleuse. Conte adapté des Mille et une nuits. Paris (imp. Brodard à Coulommiers) Hachette et Cie. 1891. In-12. 71; grav. (Bibl. des écoles et des familles.)*
 - * *Editions de Troyes. Voir Rev. d. trad. pop., 9, 373.*
-

- * *La lampara maravillosa ó sea historia de Aladino; cuento oriental. Traducido del francés. Barcelona, lib. de Verdaguer y V. de Mayol. 1841. In-8.*
 - * *Aladin ó la Lámpara maravillosa... Cuento árabe, [traducido] del frances por D. P. C. Madrid, imp. de Sanchiz, lib. de Cuesta. 1842. In-8.*
 - * *Historia de Aladino, ó la lámpara maravillosa. Madrid, imp. de M. Minuesa, desp. de Marés, plazuela de la Cebada, núm. 96. 1854. In-4. 32.*
-

- * *Fieweger, Jul. Aladdin und die Wunderlampe. In stenograph. Schrift herausgegeben. Breslau, Aderholz' Buchh. 1882. In-8. 48.*
 - * *Kletke, Märchensaal, 3.*
-

-
- **Geschiedenis van Aladdyn of de wonderbare Lamp. Een verhaal uit de Duizend en een nacht. Prijs 25 centiemen. Gent Drukkerij Snoeck-Ducaju en zoon, Veldstraat. S. d. In-12. 48.**

-
- * **Aladdin eller den förtrollade Lampan. Stockholm, Alb. Bonnier. 1872. In-4. 6 pl. col.—Cfr. Elberling-Alad., 31-32.**
- * **Aladin, eller den underbara Lampan. En saga för de små. Malmö, Cronholmska bokh. 1876. In-8. 6 pl.**
- * **Sagan om Aladdin och Underlampen. Öfversatt af Fridolf Iveson. Alingsås. Tryckt hos J. D. Michelsens enka. 1878. In-12. 105 et (1).**

-
- * **Fortællinger og Eventyr. VI. Aladdin, eller : den forunderlige Lampe .. Kjöbenhavn. Jul. Strandbergs Forlag... (1866.).— Cfr. Elberling-Alad., 28-29.**
- * **Aladdin og den vidunderlige Lampe. Kjöbenhavn. Forlagt af C. G. Iversens Boghandel. 1873.—Cfr. Elberling-Alad., 29-31.**
- * **Aladdin eller den forunderlige Lampe, et österländskt Äventyr. Köbenhavn, Alfred Jacobsens Forlag. 1898. In-8. 92; 13 vign.—Cfr. Elberling-Alad., 32-33.**

-
- * **Aladdin; or, the Wonderful Lamp. Embellished with Four elegant Copperplates. A new and corrected edition. London : Printed for the booksellers. 1816. In-12. 35. (New juvenile library.)**
- * **Aladdin or the Wonderful Lamp, an Eastern tale, with eight coloured engravings. A new edition corrected and adapted for juvenile readers of the present time, by a lady. London, Dean and Munday. (1840). In-12. 36.**
- * **Aladdin or the wonderful Lamp, and Sindbad the Sailor. illustrated with thirty-one engravings. London, Adda and Co. 1853. In-12. 54.**
- * **Aladin or the wonderful Lamp; Ali baba... and other tales. Paris, Baudry. 1853. In-12. (2^e édition.)**
- * **Aladdin and the Wonderful Lamp. London : Dean and son. 1862. In-4. 11.**

-
- * *The Story of Aladdin or the Wonder-Lamp. an Arabian tale. Herausgegeben und mit einem vollständigen, bezifferten Wörterbuche versehen von Dr. M. Silberstein. Quedlinburg, G. Basse. 1866. In-8. IV et 162.*
Nouvelle édition, 1883.
 - * *Sammlung französischer u. englischer Textausgaben zum Schulgebrauch. X. Aladdin or the Wonderful Lamp. Leipzig, Rengersche Buchhandlung. 1890. In-8. 80.—Cfr. Elberling-Alad., 33-34.*
 - * *Aladdin's Picture Book containing Aladdin, The Yellow Dwarf, Princess Belle-Etoile, The Hind in the Wood, with seventy-four pages of illustrations by Walter Crane. Printed in colours by Edmund Evans. London, George Routledge and Sons. (1876.) In-4. 70.*
 - * *Aladdin; or, the Wonderful Lamp. Sindbad the Sailor; or, the Old Man of the Sea. Ali Baba; or, the Forty thieves. Revised by M. E. Braddon, author of « Lady Audloy's Secret », etc. Illustrated by Gustave Doré and other artists. London : John and Robert Maxwell. (1880). In-4. 96.*
 - * *Aladdin or the Wonderful Lamp. Lond. Dean and Son. (1880). In-12. 16.*
 - *Bibliog. arabe, 4, n° 270 B.*
-

Un magicien africain (n° 252), auquel son art magique a appris qu'en Chine il y a une lampe au moyen de laquelle on obtient le pouvoir de faire faire tout ce que l'on veut à des génies, se rend dans ce pays. Mais il ne peut s'en emparer que par l'intermédiaire d'Aladdin (¹); c'est le fils d'un tisseur, qui, n'ayant jamais rien fait de bon ni voulu apprendre de métier a causé ainsi la mort de son père et dont la mère se nourrit, elle et son fils paresseux, du travail de ses mains.

Il se présente à l'enfant, après avoir pris des renseignements sur lui auprès d'un camarade, comme frère du défunt et invoque la voix du sang. (N° 8.) Il fait des cadeaux qui lui gagnent la confiance de la mère et du fils et promet d'établir son prétendu neveu comme marchand. Puis un jour,

(¹) *Intermédiaires*. Nos 154, 212 et 365. Cfr. n° 101.—*Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 36, 255.—Trumelet, *Saints de l'islam*, 81-82.—Grimm, 205.

sous prétexte de promenade et après lui avoir fait parcourir de nombreux jardins au dehors de la ville, il l'emmène plus loin, à l'endroit marqué. Là, allumant un feu dans lequel il jette un parfum ⁽¹⁾ et prononçant des formules incompréhensibles, il fait paraître une pierre couvrant l'entrée d'un souterrain. Effrayé, Aladdin, veut fuir, mais le magicien, pour le réduire à l'obéissance, lui donne un coup. Puis, par de bonnes paroles, il le décide à ôter la pierre, qu'il fait céder sans peine en prononçant son nom et ceux de son père et de sa mère, quoiqu'il ait objecté sa faiblesse; puis, à descendre dans le souterrain.

Se conformant aux indications du magicien, qui lui a remis un anneau, lui disant que cet objet le tirerait de tous les dangers, il descend un escalier d'une douzaine de marches et trouve au fond une place divisée en quatre salles. Dans chacune il y a quatre vases d'or et d'autres, pleins d'or, qu'il ne doit pas toucher ni même effleurer de sa robe, non plus que les murs; en outre, il ne doit pas s'arrêter dans les trois premières, sous peine d'être changé en pierre noire. (N° 222.) Dans la quatrième, il ouvre une porte en prononçant les mêmes noms que tantôt et pénètre dans un jardin plein d'arbres chargés de pierres précieuses de toutes les couleurs et où chantent des oiseaux. Il s'avance d'une cinquantaine de coudées sur le chemin qui le mène à un pavillon, avec un escalier d'une trentaine de marches. Là est une lampe qu'il éteint et qu'il met dans son sein après l'avoir vidée.

Ayant pris sur les arbres, comme cela lui est permis, des bijoux qu'il croit être du verre, il revient. Ses pierres se trouvant au-dessus de la lampe, il ne peut la retirer pour la donner au magicien; il refuse donc de bonne foi de le faire avant d'être remonté. Le magicien, qui ne parvient pas à vaincre sa résistance, se fâche et voulant le tuer pour empêcher du même coup la lampe de venir au jour, il jette un parfum dans le feu et renferme Aladdin en lui coupant en même temps l'accès du jardin souterrain. Puis, déçu, il regagne son pays.

Le troisième jour, Aladdin, qui a reconnu la perfidie du magicien, se frotte les mains comme le font les gens affligés. Il touche ainsi l'anneau : aussitôt apparaît le génie soumis à cet anneau et lui demande ses ordres;

(1) *Fumigations*. N° 252.—Trumelet, Saints, 81.—Rochemonteix, Contes nub., 113, 114 et 115.—Reinaud, Mon. Blacas, 1, 69-70.—Delphin, Rec. de textes, 125-126.

Aladdin lui enjoint de le faire sortir; il a peine à reconnaître l'endroit où il s'était trouvé avec le magicien.

De retour chez sa mère, qu'il trouve plongée dans la douleur, il se restaure, lui conte ses aventures et s'endort. Sortant enfin d'un long sommeil, comme sa mère n'a plus rien à lui donner à manger, il se décide à aller vendre la lampe. La mère, la trouvant malpropre, la frotte et fait ainsi apparaître le génie de la lampe. Elle s'évanouit de frayeur, mais Aladdin, qui a déjà appris à connaître les génies, lui donne des ordres : s'y conformant, il apporte un repas dans une nappe d'argent, des plats, etc.

Ils vivent ainsi quelques jours; les ressources épuisées, Aladdin prend, l'un après l'autre, les objets apportés par le génie et les vend à un juif, qui, ne sachant s'il en connaît ou non la valeur, lui remet sans rien dire un dinâr, dont il se contente. Tout étant dépensé, il fait revenir le génie avec un repas; sa mère s'esquive pour ne pas voir un objet si effrayant. Mais, cette fois, providentiellement, il arrive, avec les objets à vendre, à la boutique d'un honnête orfèvre musulman, qui lui donne le juste prix, soit 70 dinârs par plat.

C'est ainsi qu'Aladdin et sa mère vivent quelques années avec modération. Aladdin prend l'habitude de fréquenter chez les marchands, évitant les mauvaises sociétés de son enfance, et apprend ainsi notamment à connaître la valeur des bijoux qu'il a rapportés du trésor.

Un jour il entend proclamer l'ordre que tout le monde rentre chez soi et ferme sa boutique, parce que la fille du sultan, Badr al boudour se rend au bain et parcourt la ville. ⁽¹⁾ Aladdin se cache derrière la porte du bain et voit ainsi la princesse. Ne connaissant d'autre femme que sa vieille mère, il tombe amoureux de la princesse.

Il prie alors sa mère d'aller demander pour lui au sultan la main de la princesse. Il triomphe des objections que le bon sens suggère à sa mère, notamment en lui disant que le sultan sera très charmé du présent qu'elle lui fera des pierres du souterrain, car aucun roi n'en possède d'aussi belles. A part lui, il a confiance dans le pouvoir des génies; il prie sa mère de ne pas en parler au roi.

⁽¹⁾ *Sortie des femmes.* Nos 121, 306 et 376. — Loiseleur, *M. n.*, 492. — Benfey, 457. — Chardin-Langlès, 6, 32. — Bernier, *Voy.*, 2, 242. — Green, *Mod. ar. stor.*, 100. — G. Sand, *Kourroglou*, 16. — *Tales of the Zenana*, 1, 129. — *Contes mogols. Cab. d. fées*, 22, 491. — Cfr. Liebrecht, *z. Volksk*, 105.

La mère se rend plusieurs fois à l'audience, mais sans ouvrir la bouche. Un jour le sultan, qui l'a remarquée, lui demande ce qu'elle veut et fait sortir tout le monde, sauf son vizir. Elle lui présente alors sa demande après s'être assurée d'avance du pardon pour son audace; le sultan, apprenant ce qu'elle veut, rit au lieu de se fâcher. Il est, d'ailleurs, tellement charmé du cadeau qu'il reçoit qu'il donne son consentement au mariage; mais le vizir, auquel il a promis de marier son fils avec la princesse, le décide à remettre le mariage à trois mois, délai pendant lequel il assure que son fils lui fera un cadeau de plus grande valeur encore.

Joie d'Aladdin au retour de sa mère; elle l'avertit cependant aussi que le vizir s'est entretenu en secret avec le sultan. Après deux mois, dont Aladdin a compté les heures, sa mère sortant un jour voit la ville en fête et apprend que le cortège qu'elle aperçoit attend au bain le fils du vizir pour le mener à la fille du sultan, qu'il vient d'épouser. Aladdin, averti, ordonne au génie d'apporter ⁽¹⁾ les époux dans sa chambre et fait renfermer le marié dans un cabinet, où il se morfond toute la nuit. Lui-même, il dit à la princesse que son père la lui a promise et qu'elle est en sécurité auprès de lui; il s'étend à ses côtés après avoir mis son épée entre elle et lui. ⁽²⁾

Le matin, le génie, sur l'ordre d'Aladdin, rapporte les mariés chez eux. Le sultan va voir sa fille, qui, encore sous l'empire de la terreur, refuse de lui parler. La reine, arrivant à son tour, reçoit les confidences de sa fille mais croit que ce n'est qu'un rêve, d'autant plus que le fils du vizir nie tout dans la crainte que le mariage ne soit rompu.

⁽¹⁾ Nos 270 et 376. — Kunos, *Turkish tales*, 180. — Wend., 138. — Bolte, *Serendip*, 215-216. — Arch. f. Litteraturg., 7, 240. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 138. — Grimm, 205. — Cfr. Dunlop-Liebrecht, 106 et 474.

⁽²⁾ *Épée qui sépare*. N° 348. — Syntipas, n° 235. — Man. Berlin, 20, 279. — Landau, d. Quellen d. Dekam., 266 (Prym et Socin, Syr. Mär.). — Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, 29, 127. — Rev. d. études juives, 35, 69-70. — Grimm, 107, 110 et 297; cfr. 293. — Grimm, d. arme Heinrich, 190-191, 195 et 219-220; deutsche Rechtsalt., 168-170. — Keller, Sept sages. CCXXXV et Dyocletianus, 64. — Dunlop-Liebrecht, 515. — Liebrecht, Gervasius, 101-102 — Loiseleur, Essai, 164-165 et M. n., 502. — Clouston, 1, 316. — Cosquin, 1, 79. — Grässe, Lehrbuch, 2, 3, 1, 79. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 76. — Bull. du Folklore, 2, 28. — Vienne, Sitzungs. Philos. hist., 92, 224. — G. Paris, Charlemagne, 215.

Le lendemain, même aventure. Mais, cette fois, le sultan se fâche et obtient de sa fille un récit exact; le fils du vizir doit le confirmer. Le roi rompt le mariage et ordonne de mettre fin aux festivités, au grand étonnement de tous, sauf Aladdin.

Le troisième mois expire et Aladdin envoie sa mère rappeler au sultan sa promesse. Sur le conseil du vizir, le sultan, pour se tirer d'embarras, demande une dot extraordinaire ⁽¹⁾ : quarante plats pleins de pierres comme celles qu'il a déjà reçues et portés par quarante jeunes filles servies par autant d'esclaves. Grâce au génie, Aladdin s'exécute sans peine et envoie, avec sa mère, un cortège dont tous les membres sont magnifiquement vêtus. La foule admire. De même le sultan, qui n'a plus d'objection à la venue d'Aladdin; il raconte tout à sa fille, qui se console du chagrin qu'elle éprouvait au sujet de son premier fiancé.

Aladdin, averti par sa mère, se fait baigner par le génie dans un bain splendide et revêtir d'habits magnifiques. Il demande quarante huit esclaves, dont une moitié le précède et l'autre le suit, chacun ayant 1000 dinârs à distribuer au peuple. De même douze jeunes filles richement vêtues accompagnent sa mère.

Le peuple accueille bien le cortège, d'autant plus que la lampe a la vertu de conférer à son maître la beauté, la richesse et la science : on sait, d'ailleurs, qui est Aladdin. Le sultan le reçoit en grande pompe et est charmé de sa politesse; mais le vizir pense mourir d'envie. Après un festin, on appelle les juges et les témoins et l'on dresse l'acte de mariage. Aladdin demande un terrain près du palais du roi, pour y bâtir un palais digne de sa femme. Il retourne chez lui et fait faire en une nuit au génie un palais magnifique ⁽²⁾, dont on ne laisse inachevé qu'un grillage, pour que le sultan puisse le terminer. Le génie étend aussi d'un palais à l'autre un tapis pour l'arrivée de la princesse. Le roi est frappé d'admiration et le vizir perd ses peines à accuser Aladdin de sorcellerie.

⁽¹⁾ *Demande de choses difficiles pour empêcher un mariage.* Nos 13, 45, 49, 55, 234 et 247.—Keightley, *Tales a. pop. fict.*, 189.—Benfey, 266.—Cosquin, 2, 301-302, etc., etc.

⁽²⁾ Nos 175, 365, 372 et 377.—Trumelet, *Saints de l'Islam*, 11.—Zeit. d. deut. morg. Ges., 41, 459.—Loiseleur, *M. n.*, 513.—Dunlop-Liebrecht, 66 et 124.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 174.—Cosquin, 2, 173.

Largesses au peuple. Festin chez le roi, auquel on est accouru, même de loin. Ce qui étonne le plus le prince, c'est le costume dans lequel la mère d'Aladdin, si riche, se présentait autrefois à lui. Prouesses d'Aladdin au cirque : elles éveillent l'amour de la princesse pour son époux.

Après de nouvelles largesses au peuple, on amène la femme d'Aladdin. Nouveau banquet. Le lendemain, Aladdin va voir son beau-père et, après avoir déjeuné avec lui, le ramène pour faire un repas chez lui. Malgré le vizir, qui parle toujours de sorcellerie, le roi admire tout. Voyant le grillage inachevé, parce que, lui dit-on, les ouvriers n'ont pas eu le temps de le terminer, il s'offre à le faire faire et Aladdin se réjouit d'obtenir ainsi de lui un souvenir. Mais il épuise ses trésors et ceux de ses officiers sans y parvenir : Aladdin, grâce au génie, fait faire l'ouvrage sans peine mais ne dit pas au roi comment il y est parvenu.

Dorénavant Aladdin passe sa vie à chasser, à lutter, à distribuer de l'argent, ce qui le rend populaire chez les grands et les pauvres. Voyant ses prouesses, sa femme se réjouit que Dieu l'ait gardée pour son vrai mari. Puis Aladdin remporte une grande victoire sur les ennemis du royaume; on fête son triomphe et sa popularité n'a plus de bornes.

Le magicien, persuadé de la mort d'Aladdin, croyait la lampe en sûreté dans la caverne. Un jour, en voulant s'en assurer par la géomancie (n° 28), il apprend qu'Aladdin est sauf et parvenu au faîte des honneurs. Il se rend aussitôt en Chine. Résolu à reconquérir sa lampe, il s'informe dans toute la ville et se fait mener au palais d'Aladdin. Son art magique lui apprend qu'Aladdin est parti pour la chasse sans emporter sa lampe. Il saisit l'occasion, se fait faire des lampes de cuivre et parcourt la ville en criant qu'il échange des lampes neuves contre de vieilles. (1) De nombreux enfants l'entourent en se moquant de lui et les cris dont ils poursuivent cet homme qu'ils croient fou attirent l'attention de la princesse. Voulant juger jusqu'où va sa déraison, elle lui envoie la lampe, dont une femme lui a signalé la présence : car Aladdin ne l'avait pas serrée dans son trésor. Le soir venu, le magicien, à l'écart, mande le génie et lui fait transporter en Afrique, au milieu de jardins, le palais avec tout ce qu'il renferme.

Le roi, ne voyant plus le palais, fait venir son ministre, qui triomphe. On arrête Aladdin et on l'amène chargé de chaînes, ce qui excite la

(1) Benfey, 319. — Basset, Contes berb., 232. — Bull. d. corr. afr., 3, 577.

compassion de tous. Il trouve son beau-père irrité et ne sait que lui répondre. Il va être mis à mort, quand le peuple, qui l'adore, attaque le palais. Le sultan est contraint de faire grâce et il accorde quarante jours à Aladdin pour lui ramener sa fille.

Aladdin cherche plusieurs jours; désespérant de retrouver sa femme, il veut se jeter à l'eau : mais, en bon musulman, il fait d'abord ses ablutions et frotte ainsi son anneau. Aussitôt apparaît le génie de l'anneau, qui ne peut ramener le palais à cause de l'autre esprit, mais qui transporte Aladdin à sa demande en Afrique.

Assis sous un arbre, il est aperçu par une suivante, qui avertit sa femme et lui ouvre une porte secrète. Il apprend que, jusqu'à ce jour, Badr a rebuté le magicien par son mauvais accueil. Quant à la lampe, ce dernier la porte toujours sur lui. Sur le conseil d'Aladdin, Badr se pare, reçoit bien le magicien, feint de vouloir se consoler et l'épouser et le retient à souper. (N° 30.) Sous prétexte de suivre une coutume du pays à la fin des banquets, elle boit à la coupe du magicien et lui tend la sienne où a été versée une poudre de bendj (n° 13) qu'Aladdin s'est procurée. Il tombe privé de sentiment. Aladdin accourt, lui enlève la lampe, lui coupe la tête et fait transporter le palais en Chine à sa place antérieure.

Le sultan l'aperçoit, car il regardait tous les jours l'endroit où il avait été auparavant. Il accourt, retrouve sa fille et Aladdin, qui lui expliquent tout le mystère. Le sultan s'excuse de ce qu'il a fait sur l'amour qu'il a pour sa fille unique et ordonne des festivités d'un mois.

Mais le magicien avait un frère qui, un jour, apprend, grâce à la géomancie, le sort de son frère. Pour le venger, il se rend en Chine et force une pieuse solitaire, Fatime, qui fait des miracles et, notamment, opère des guérisons, à le déguiser de façon qu'on le prenne pour elle; puis il la tue. S'insinuant dans les bonnes grâces de la pieuse Badr, il est invité à rester au palais et il accepte à condition de manger seul : car sa barbe le trahirait s'il levait son voile. Visitant le palais avec la princesse, il lui dit qu'il serait parfait si, au dôme, on suspendait un œuf de rokh. ⁽¹⁾ (N° 373.)

Badr, convaincue, n'a pas de peine à convaincre son mari. Il évoque le génie, qui accourt furieux, parce que le rokh est sa souveraine. Il aurait

⁽¹⁾ Cfr. Mélusine, 8, 14. — Kunos, Turkish tales, 78. — Scriptorum veterum vatic. coll., 4, 2, 597.

même réduit Aladdin en cendres s'il ne savait que sa demande n'est pas spontanée et qu'elle lui a été suggérée par la fausse Fatime, dont il lui dévoile les desseins. Ainsi averti, Aladdin feint d'avoir mal à la tête et, quand le magicien s'approche de lui et veut le poignarder, il le poignarde avec son arme. La princesse, d'abord étonnée, est convaincue, à la vue de la barbe de la fausse Fatime, que son mari a, pour la seconde fois, risqué sa vie pour elle. Le sultan fait brûler le cadavre.

Aladdin succède bientôt à son beau-père.

Burton, 8, 96, 97, 263 et 10, XIV-XVI et 33.— Oestrup, 108 et 152.— Benfey, 216, 266, 319 et 479.— Reinaud, Mon. Blacas, 1, 65 et 69.— Keightley, Tales, 111.— Loiseleur, M. n., XXXII et 478.— Clouston, 1, 314-351 et 470-482 (Elberling-Alad., 35).— North Amer. Rev., 123, 40.— — Anfrage über Tausend und Eine Nacht von Prof. Brockhaus dans Zeit. d. deut. morg. Ges., 6, 109-110.— * Was Aladdin one of the original Arabian Nights dans Amer. Notes a. Queries, 3, n° 5.— * H. C. Coote. The sources of some of M. Galland's Tales dans Folk-Lore Record, 3, 2^e partie. (Academy, 18, 371 et Clouston, 1, 346).— Zotenberg, Notice, 194, 197, 199, 200 et 208-209 (Tirage à part, 28, 31, 33, 34 et 42-43.)

Cfr. nos 7, 250 et 365.— N° 103 de Syntipas.— Tawney, 1, 558.— Houwâra, 118-120.— Zeit. d. deut. morg. Ges., 36, 29-45 et 53.— Basset, Contes berbères, 61-62 et 168-170; Nouveaux contes berbères, 138-144 et 343-350. (Rev. d. trad. pop., 13, 351); Zenatia du Mzab, 130-136; Bull. de corr. afric., 3, 417-420.— Inatula, Contes persans, 2, 105.— Chalatianz, 21-42.— Junod, Ba-Ronga, 282-287.— * Finamore, Tradizioni popolari abruzzesi, 1, n° 87 (Polybiblion, 44, 450).— Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 590-391.— Cosquin, 2, 1-8.— Tradition, 7, 150-152.— Grimm, 205 (Elberling-Alad., 41-42); cfr. 335-336.— * Jahn, Volksm. a. Pommern (Elberling-Alad., 45-46).— En Danemark, (Grundtvig, Andersen et Kristensen), Elberling-Alad., 36 40, 43-44 et 44-45.— En Grèce (Hahn), Elberling-Alad., 40-41.— Arch. f. slav. Philol., 5, 40.— Arch. f. Litteraturg., 12, 113-114 et 146-147.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 86, n° 28.— Rev. d. trad. pop., 12, 468-470.— L'analogie que Schack (Poesie u. Kunst. d. Araber in Spanien, 1865, 2, 93) trouve avec la légende de Gerbert (ci-dessus, p. 35) est assez lointaine.

Sur les pièces de théâtre tirées d'Aladdin voir Gauttier, 7, 380-381;

Habicht, 13, 305 et, surtout, Elberling-Alad., 47 et suiv. (Horneman, 53-59.— Etienne, 59-61 et supplément, 1.— Théaulon, 61 et suppl., 1-13.— Scribe, 62.— Carmouche, 62.— Pièces anglaises, 62-66.— Raeder, 66-74.— Hambourg, 74-75.— Pièces danoises, 76 et 77-78.)

Ont des rapports plus ou moins éloignés le Höhle Xaxa de Görres (Elberling-Alad., 22-27); le Wunderlampe de Ovm, 27-28; les écrits que signale Elberling, 80-81, 81-82, 82, 82-83 (Murdofer) et 83-84. Il n'y a que le titre de commun dans Aladin, a Tale (Weekly Amusement; voir J. des sçav., 1765, 10, 567-572.); le Nouvel Aladin de Paul de Musset; la Lampe merveilleuse de P. Sales (1892), etc.

L'œuvre d'Oehlenschlaeger (Aladdin eller den forunderlige Lampe) mérite une attention toute particulière.

Éditions danoises, Elberling-Alad., 5-6.— Trad. suédoise, *ibid.*, 4.— Édition allemande, Elberling, Oehlenschlaeger, 53-57.— Trad. anglaise, Athenæum, 1858, 79-80.

Voir Elberling, Oehlenschlaeger (Bibl. arabe, 4, n° 180) 24-57 et 126.— Et og Andet om Aladdin af Carl Elberling. Kjöbenhavn. Thieles Bogtrykkeri. 1899. In-8. 86 (tiré à 100 exemplaires.)—Le supplément de cet écrit : Til Laeserne af mit Skrift Et og Andet om Aladdin. 13 et (1) (30 avril 1900.)

Voir aussi * Jenaische Allg. Litz., 1809, nos 215 et 216.—* J. P. Richter, tome 44 de l'édition de 1826-1838.—(Wiener) Jahrb. d. Lit., 90, 242-243.—Nordische Rundschau, 4, 255.—* Blackwood, novembre 1834.—* Hauch, Aesthetiske Afhandlinger, 392.—* Svensk Månadskrift de Warburg, 1, 111 et suiv.—* Oestrup, Dagbladet du 19 janvier 1891. (Elberling-Alad., 17-21.) —* Brandes, Tilskueren de Neergaard, 1886, 571 et suiv.—Brandes, Deutsche Rundschau, 61, 90-111.—Menschen und Werke. Essays von Georg Brandes. 2^{te} Aufl. Francf. a. M. 1895, 97-136.—Quæ in Oehlenschlaegerii carmine « Aladdin » inscripto e germanicis litteris pendeant. Thesim Litterarum Facultati in Universitate Parisiensi proponebat Fernand Baldensperger. Nanceii typis Berger-Levrault et Sodaliū via dicta des Glacis, 18. 1899. In-8. 87 et (3).—Voir aussi les Mémoires d'Oehlenschlaeger.

Sur Oehlenschlaeger : X. Marmier. Rev. d. deux Mondes, 1837, 10, 436-446. (Édit. belge.). —* Arentzen, Baggesen og Oehlenschlaeger, 1870-1878, 8 vol. et Oehlenschlaeger. Literatur-historisk Livsbillede, 1879.—* Schroeder, Adam Oehlenschlaeger og den romantiske Skole. Kjöbenhavn 1888, in-8, 204.—* V. Andersen. Adam Oehlenschlaeger, et Livs Poesi. Kjöbenhavn 1899, in-8, 414 et 1900, 804.

20. — *Le fils du pêcheur.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 210. (Clouston, 1, 330-335.). — Destains, 6, 147. — Burton, 11, 113. — Henning, 24, 18-30. — Kirby.

Le fils d'un pêcheur relâche un poisson dont il a pitié et se sauve, craignant la colère de son père. Au marché, il voit un juif (n° 147) acheter très cher un coq, qu'il soustrait à la femme du juif en lui apportant, prétendument de la part de son mari, deux poules en échange. Il trouve dans le coq un anneau magique qui lui soumet des génies.

Se mettant sur les rangs pour épouser la princesse dont les prétendants sont condamnés à mort s'ils ne remplissent certaines tâches, il fait enlever une montagne de sable et bâtir un palais et épouse la princesse.

Le juif, arrivé dans le pays à la recherche de l'anneau, se doute de tout en apprenant ces merveilles et échange contre des anneaux neufs le vieil anneau que la princesse se rappelle avoir vu. Aussitôt elle est transportée avec le château dans une île lointaine.

Le fils du pêcheur se retrouve sur la montagne de sable; il achète un chien, un chat et un rat, qu'un homme offre en vente. Il traite bien ces animaux, qui sont magiciens et qui, reconnaissants, l'aident à chercher l'anneau. Arrivé à la mer, le chien passe sur son dos le chat et le rat, qui vole l'anneau au juif endormi. Au retour, le chien veut porter l'anneau dans la gueule et force le rat, sous menace de le noyer, à le lui jeter; mais il manque le coup et l'anneau tombe à l'eau. Heureusement le poisson reconnaissant le rapporte.

Retour du château et de la princesse; le juif est brûlé et le gendre du sultan succède à son beau-père quand celui-ci meurt.

Habicht, 11, XXI. — Burton, 11, 480-481.

Le conte de la Bague noire que donne Caise (Bibliog. arabe, 4, n° 231, 253-289) semble plus voisin de la forme primitive. En voici un résumé :

Un smyrniote laisse à sa femme, Feldja, trois cents pièces d'or qu'elle donnera à leur fils Boudali comme capital pour faire le commerce. Quand le jeune homme, qui gagne sa vie comme calligraphe, est adulte, sa mère lui remet cent pièces, avec lesquelles il achète un chien qu'on maltraite; un an après, pour le même prix et dans les mêmes circonstances, un chat; deux ans après, une souris blanche.

Ruiné, il se fait pêcheur; un jour qu'il n'a rien pris, il pénètre dans un palais désert et voit une corbeille où se trouve une bague noire. Il se la passe au doigt et un génie se met à son service. Il lui fait apporter des mets et décide sa mère à aller demander pour lui au sultan la main de sa fille.

Ce sultan, Ramiz, est un homme cruel. Un jour, par exemple, vaincu, il a obtenu de ses officiers qu'ils se laissent enterrer et qu'ils parlent aux soldats pour leur dire qu'ils sont au paradis et que tous ceux qui seront tués dans cette guerre y entreront également. Grâce au courage qui leur est ainsi inspiré, Ramiz est vainqueur. Il bouche alors les ouvertures qui permettraient aux officiers de respirer et fait mourir avec eux le secret de son imposture. ⁽¹⁾

C'est à ce sultan que s'adresse la mère : sans succès. Le lendemain, elle apporte en cadeau des diamants et obtient le consentement au mariage si son fils bâtit un palais. L'esprit le construit et le sultan accepte définitivement si Boudali répartit dans sept chambres sept espèces de grains mêlés qu'elles renferment; grâce à des fourmis envoyées par le génie, la condition est remplie sans peine. (N° 372.)

Mariage. Un certain Mouchitou, ayant appris d'un devin la source des richesses de Boudali, se décide à lui enlever la bague. Il se déguise en marchand de bagues et, reçu par la princesse, lui insinue que le bijou que porte son mari est le cadeau d'une maîtresse. La princesse obtient la bague de son mari, qui veut calmer ainsi sa jalousie; le faux marchand, revenant la voir, l'étourdit de flatteries et lui enlève adroitement la bague. Maître du génie, il lui fait transporter le château au-delà des sept mers. Quant à Boudali, il se retrouve misérable comme auparavant.

(¹) Burton, 11, 138.— Dozy, *Islamisme*, 374-375.— *Journ. asiat.*, 1877, 1, 363.—* Prévost, *Contes, aventures, etc. Œuvres*, 35, 570-572.

Par qui et quand cet épisode a-t-il été introduit dans le conte ?

Mais les animaux, qui ont tout vu, ont entendu que le château serait transporté au-delà des mers. Ils partent, passent l'eau sur le dos du chien et arrivent au palais. Mouchitou avait caché la bague sous ses sept culottes, liées au haut et au bas. Pendant son sommeil, la souris perce les sept enveloppes et le chat, introduisant sa queue dans le nez du dormeur, le fait éternuer et rejeter la bague par la contraction musculaire de l'endroit où il l'avait fourrée.

Le chien veut à toute force porter la bague dans la gueule; mais, sur l'eau, il la laisse tomber. Désespérés, les animaux se mettent à vivre du produit de la pêche que fait le chat juché sur le chien. Ils font tant de ravages parmi les poissons, que leur roi demande à les racheter : ils exigent la bague, qu'on finit par découvrir dans l'ouïe gauche d'un cétacé.

Retour auprès de Boudali et rétablissement des choses dans l'état antérieur. Mouchitou, contre les entreprises duquel de fidèles serviteurs ont protégé la princesse, est mis en cage; devant lui on étale des trésors, dont la vue le fait bientôt mourir fou à force d'impuissantes tentations.

Pour les animaux reconnaissants, voir Bibliog. ar., 2, n° 113, 71.

21. — *Ali et Zaher de Damas.*

1. — Man. Gotha n° 2729. (Pertsch, 4, 450 et 5, 56.)

3. — Weil, 4, 194.— Kirby, 1-123.

C'est une histoire racontée au calife 'Abd al Malik. (N° 16.)

Zaher, riche habitant de Damas, reçoit en rêve la visite de Farha, fille du roi Muta'a, maître de la ville des coraux située dans une île de la mer noire près de la mer verte. Initiée à la magie et laissée libre par son père d'épouser qui elle voudra, elle refuse tous les partis et parcourt magiquement le monde pour trouver qui lui plaise : elle a choisi Zaher.

Celui-ci part pour Bagdad et les Indes et a, pendant trois mois, une heureuse navigation. Surpris par une tempête et ballotté par la mer sur une

planche, il est recueilli par un navire monté par un officier de Mutaa et reçu avec magnificence : c'est l'un des dix vaisseaux envoyé à sa recherche. Le navire rencontre celui du roi ; Zaher est reçu avec pompe, conduit au palais et marié avec Farha, après qu'on la lui a montrée dans 72 toilettes différentes (n° 270). L'époux donne un anneau à l'épouse et reçoit d'elle un bracelet.

S'éveillant le matin, Zaher se trouve dans un désert, où une voix l'avertit qu'il sera prochainement délivré. Encouragé, il se met en marche et arrive à un couvent où il entend prier un moine. Les moines l'entourent. Ils n'ont vu ni homme ni génie depuis 80 ans ; le couvent est situé sur une île carrée inaccessible de la mer noire, qu'il faut mettre dix ans à traverser avant d'atteindre la mer bleue ; un voyage de dix ans mène de là à la mer verte, d'où, en dix ans, on arrive à la mer grecque. Les moines sont abondamment pourvus de tout, parce que le pays est fertile et que la mer, qui s'élève et se retire alternativement, leur apporte des poissons et des bijoux, dont ils se servent pour faire briller leur couvent. (N° 443.)

Pendant qu'on cause ainsi, on aperçoit dans l'air de petites lumières et des guerriers qui se battent. C'est un roi des génies, Schuhalek qui, a tel point amoureux de Farha qu'il a tué son frère en rivalité avec lui, a été repoussé par elle et veut s'emparer de Zaher. Il combat contre un autre roi de génies, Tud, que Farha a envoyé à la recherche de Zaher. Un autre roi, à demi aveugle, Abou Tawaif, irrité comme les autres génies de voir ses frères se battre pour un homme, essaye de les réconcilier ; on convient de jeter Zaher à la mer, laissant à Dieu le soin de régler son sort.

Mais le roi Seisam, fils d'Abou Tawaif, survient, envoyé par Farha. Les génies conviennent alors de renvoyer Zaher dans sa patrie, comme le demande Schuhalek. Mais on ne le retrouve plus. C'est qu'il a été enlevé par le génie Dalhudsch, qui le maltraite pour le punir du tort qu'il cause aux génies. Son gardien, Mifradsch, ayant eu pitié de lui et ayant été maltraité pour ce motif, veut le sauver et l'emporte. Zaher, étonné d'avoir parcouru en une nuit un espace de dix ans, prononce l'acte de foi mahométan : une flèche de feu réduit le génie en cendres (n° 270) et Zaher tombe sur la terre. Il se trouve ainsi dans l'île des diamants, dans la mer verte, qui s'étend jusqu'au mont Qâf (n° 212), formé d'une perle verte : ici résident des êtres nobles et des anges, qui exécutent les ordres de Dieu ; dans la ville, qui est magnifique, une colonne lumineuse apparaît quand il faut prier et remplace ainsi les muezzins.

On le mène au roi Amrad. Pendant qu'il conte ses aventures, arrive une

armée, composée des troupes de Dalhudsch, Schuhalek, Tud et Seisam. Dalhudsch, en effet, cherchant Zaher et ayant appris où il est par la conversation de deux génies, était retourné chez lui et y avait trouvé les trois autres qui venaient réclamer Zaher; avertis par Seisam dont la femme de Mifradsch avait imploré le secours, ils se sont rendus auprès d'Amrad.

Celui-ci refuse de livrer son hôte, qui ne veut pas suivre les génies. Craignant Amrad, les génies feignent d'être contents de le savoir en vie et se décident, sur le conseil d'Abou Tawaif, de s'en aller laissant quelques génies, qui, cachés, se saisiront par surprise de Zaher. Averti de ce complot par un ange, Amrad charge un génie de rapporter Zaher à Damas : celui-ci ne demande pas mieux, à cause de ce qu'il a enduré chez les génies. Le messenger le dépose sur une montagne, lui remet une bourse pleine de bijoux et lui indique le sentier qu'il devra suivre le lendemain. Mais, impatient, il se met immédiatement en route et, s'égarant, arrive dans un affreux désert. Ayant imploré Dieu dans son désespoir, il voit deux renards qu'il suit et qui le mènent à une galerie. Là il lit une inscription gravée sur une table d'or qu'une statue de cuivre sur une colonne tient en main et apprend que Salomon l'a fait creuser pour sauver le voyageur qui s'égarerait dans cette solitude. Il suit l'obscur conduit, qui le mène à un beau port. Survient un navire; il conduit à Damas Zaher, qui, avec quelques pierres précieuses, s'était concilié l'équipage.

Pendant ce temps, Farha a donné le jour à Ali. Celui-ci ayant un jour frappé un esclave qui lui déplait, s'entend reprocher par lui qu'il est né illégitimement d'un homme obscur⁽¹⁾; il exige de sa mère des explications, qui le satisfont et le décident à aller à la recherche de son père. Sa mère et son aïeul le lui défendent; feignant de se soumettre, il obtient de Farha l'aubeau de son père, part en secret et s'embarque.

Le vaisseau est arrêté par un calme plat et des monstres marins l'attaquent; il est sauvé parce qu'un vent favorable souffle à propos. Mais une tempête s'élève et quatre vagues le brisent. Ali se tient deux jours sur un sac de farine, qui, comme on le sait, peut flotter quarante jours; fatigué, il le lâche et est recueilli par un génie qui le porte à un château d'or soutenu par quatre génies gigantesques.

(¹) N° 270. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 36, 262. — Basset, *Nouv. contes berb.*, 134. — Koightley, *Tales*, 118 et 139. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 392. — Archiv f. slav. Philol., 5, 18.

On l'entoure de luxe quand il revient de son évanouissement ; il apprend qu'il est sur le grand océan qui entoure la terre. Devant lui est une île ronde entre deux hautes montagnes au sommet desquelles se dresse un château d'or. L'île abonde en aloès et a une source bleue avec des poissons sans arêtes, aux yeux jaunes, aux oreilles pointues et tranchantes ; cette source a une écume, qui est de l'ambre. (N° 373.) La ville de cette île, Asaf, est magnifique et digne de la reine Turaja, fille du roi Farkad, qui l'habite. Cette reine a fait bâtir à sa frontière le château où Ali est recueilli afin de faire échapper les naufragés à une reine voisine, la reine bleue, fille du roi Kana et grande sorcière, qui se fait amener les beaux hommes qu'on trouve et qui, après les avoir gardés à son caprice, les change en quadrupèdes ou en oiseaux (n° 73).

Amené à Asaf, Ali est mandé au palais tout de suite et non après trois jours, comme c'est la coutume. Ali plait à la reine, ne déplaît pas au roi et épouse Turaja. Le lendemain, en l'absence de sa femme, un oiseau l'enlève de la terrasse où il est allé jouir du panorama de la ville. Quand ils sont arrivés le soir dans une île riante, l'oiseau se change en jeune homme vêtu en roi. C'est Tarad, fils d'Anan, roi de la montagne fumante. Épris de Turaja, il a envoyé, pour la prendre, une armée qui a été vaincue. Turaja s'est alors fait amener Tarad ; sur les supplications d'Anan et d'Abou Tawaïf, accourus pour chercher à le sauver, et grâce à leur garantie, elle épargne Tarad, lui faisant promettre de ne plus jamais revenir chez elle ni de prononcer son nom. Depuis lors, sous la forme d'un oiseau, il vole dans les environs et, ayant vu Ali, l'emporte pour lui demander des nouvelles de Turaja. Ali se garde de lui dire qu'il a épousé Turaja ; profitant du trouble que cause à Tarad une lettre que Turaja lui envoie, il s'échappe alors que sa femme arrive bientôt après pour le délivrer.

Un oiseau, sous la forme duquel s'est caché un génie, l'emporte lui disant qu'il le ramène à Turaja. Après s'être élevé si haut qu'il n'est plus qu'à une main de distance du ciel, il le dépose sur le sommet d'une montagne élevée, prend la forme d'un oiseau effrayant et l'y laisse étendu sous le poids d'une lourde pierre. Ce génie, c'est le roi Sarech, épris de Turaja.

Pendant qu'Ali souffre, arrivent les quatre filles de la reine bleue. L'une, Djauharah, le délivre. Elles l'emmènent et le restaurent. Deux d'entre elles se le disputent alors et, sur le conseil des autres, il s'esquive pour se rendre au château de l'une d'elles. La vieille gouvernante des princesses, Feirusadj, y pénètre s'étant teinte en négresse et charge un génie de le rapporter au château de Djauharah. A mi-chemin, Ali prononce l'acte de foi et une flèche brûle le génie.

Ali tombe dans la mer et se soutient sur un grand poisson mort. Après minuit, des monstres marins dévorent le poisson, sauf le morceau où se trouve Ali. Il se laisse aller à l'eau et se trouve sur un roc, d'où, le lendemain, il aperçoit une ville. Un pêcheur le recueille, fait grâce à lui une bonne pêche, qu'il porte à la reine du pays et lui parle du jeune homme qu'il a sauvé : c'est la reine bleue; elle mande Ali et, ne pouvant le rendre infidèle à Turaja, le métamorphose en chien. (N° 371.)

Attaqué par d'autres chiens, il est recueilli par la magicienne Djarda, qui, au moyen d'eau et de fumigations (nos 2 et 19) lui rend la forme humaine. Bien traité par Djarda et ses filles, il craint la même aventure que chez la reine, à laquelle Djarda compte d'ailleurs le conduire le lendemain, et s'échappe. S'étant endormi sur un banc, il est recueilli par un jeune homme qui le traite généreusement et le remet trois jours après à un marchand, Maher, qui doit le ramener à Turaja.

Pendant son voyage avec Maher, il prend un jour de repos dans une belle vallée. S'étant écarté seul, la nuit le surprend et il monte sur un arbre par crainte des bêtes féroces. Arrivent deux personnes montées, l'une sur un éléphant, l'autre, sur un lion; ce sont les deux frères de Tarad qui cherchent Ali, parce que Turaja a pris Tarad et ensuite Anan pour les garder jusqu'à ce qu'on lui rende Ali. Ils l'aperçoivent sur son arbre, s'expliquent et l'amènent à Turaja, qui assiégeait encore le château d'Anan; ils ont quelques combats à soutenir en route.

Turaja, heureuse de revoir son mari, relâche Anan, qui est innocent et garde Tarad prisonnier, parce qu'il n'a pas tenu parole; elle le traite toutefois en roi.

Les époux se promenant un jour avec Anan sont surpris et vaincus par une armée de plus de 2000 génies, conduite par la reine bleue, Tarad, Feirusadj et Djarda. Ces deux dernières, voyant leur reine emmenée en captivité, avaient délivré les prisonniers, profitant de ce que Farkad était parti en avant, les laissant à la garde de quelques centaines de soldats, qui sont tous tués.

Pour empêcher Ali de séduire encore par sa beauté, Feirusadj le change en corbeau, lui jetant à la face un peu de terre mouillée de salive et marmottant une formule. Quant à Turaja, menée captive à la reine bleue, elle se remet de son trouble et lui dit qu'elle triompherait encore si elle était déliée. La reine bleue accepte le défi. Turaja se change en oiseau et veut s'envoler. La reine, prenant la même forme, la poursuit; mais Turaja devient fourmi et la reine, coq, quand Turaja, changée en feu, lui brûle les

afles. (N° 116.) La reine la poursuit alors avec ses troupes et va la tuer, quand son père Farkad vient la sauver; inquiet de ne pas voir arriver les prisonniers, il était retourné sur ses pas, avait trouvé les siens occis et était accouru au secours de sa fille. On tue la reine bleue et on donne son royaume à Anan.

Pendant ce temps, le corbeau est maltraité par d'autres corbeaux et jeté dans un filet. Le chasseur, qui lui croit d'abord une mauvaise influence, le maltraite aussi; mais il revient à de meilleurs sentiments quand il le voit attirer des oiseaux et faire marcher son chameau en le frappant du bec. Les traits d'intelligence du corbeau le rendent si célèbre que le roi du pays, l'achète pour en amuser sa femme et ses filles: celles-ci reconnaissent que c'est un homme enchanté (n° 116) et le portent à leur vieille institutrice, qui descend des Amalécites (n° 13). Celle-ci, à l'aide d'une eau qu'elle fait bouillir au moyen de formules et d'une fleur jaune qu'elle fait pousser, lui rend la forme humaine. Elle offre de le faire passer pour son neveu et de lui laisser sa succession; il accepte par crainte, se réservant de chercher à fuir; bien inspiré en cela, car un refus l'eût fait changer de nouveau en corbeau. Les filles du roi admirent sa beauté et la vieille semble vouloir le séduire. Encouragé par un rêve où il voit Turaja l'exciter à reconquérir sa liberté, il enivre la vieille et se sauve. Au pied d'une montagne, où il s'est restauré, il revoit en rêve la vieille le menacer de le tuer.

Éveillé par cette terreur, il entend deux génies, dont l'un, Meischum, est envoyé à sa recherche par Turaja; l'autre, Barari, lui dit que l'homme qu'ils ont aperçu tous les deux est cet Ali. Meischum s'en va pour annoncer la bonne nouvelle à Turaja, mais sans emporter Ali qui le gênerait dans sa course pressée et qu'il laisse avec Barari.

Barari étant aller chercher des vivres, un génie enlève Ali et l'apporte à la sœur de Turaja, Schuhba, qui l'a fait chercher à cause de sa réputation de beauté. Le voyant devant elle enlaidi par ses fatigues, elle se décide à s'en servir pour se réconcilier avec sa sœur, qu'elle avait jalousée jadis à cause de l'affection que lui portait leur père et de sa réputation de magicienne qu'elle eût voulu égaler; vaincue par elle en combat singulier, elle avait quitté son père pour fonder un royaume nouveau.

Déçue maintenant sur Ali, elle avertit sa sœur qu'il est chez elle. Mais le voyant peu après réconforté, reposé et ayant repris toute sa beauté, elle s'en éprend, ne parvient pas à le séduire et le change en une statue, qu'on cache dans un épais fourré. (N° 222.)

Turaja arrive et ne retrouve plus Ali qui, lui dit sa sœur, s'est un jour

éloigné et n'a plus reparu. Elle va à sa recherche et, désespérée, implore Dieu et son prophète; sur quoi, une voix lui fait savoir tout ce qui s'est passé. S'enfonçant dans le bois, elle arrive au moment où deux génies se disputent la statue.

Voici ce qui s'était passé. Sader, envoyé par Turaja, cherchait Ali quand il voit arriver Duha, princesse qu'on avait voulu forcer à épouser le laid prince de l'île des lions, qui s'était réfugié auprès de Farha, mère d'Ali. Celle-ci l'avait chargée de chercher son fils; mais, arrivée au bois, elle avait été chassée par les deux génies qui gardaient la statue.

Sader et Duha se décident à agir en commun. D'accord avec Duha, Sader la mène liée aux deux génies et gagne leur faveur en la leur livrant; quand ils ont bu ensemble, Duha se les concilie aussi en se faisant passer pour amie de Schuhba. Ayant dit qu'elle croit celle-ci éprise d'Ali, un des deux génies, qui l'aime, ne veut plus garder la statue et son compagnon le suit. Sader et Duha la prennent alors et se la disputent, voulant chacun remplir leur mission. C'est alors que survient Turaja. Elle répand sur le sol, avec des formules, un peu de la terre attachée à la statue; pousse une fleur rouge, dont le suc, étendu sur la statue par Turaja qui prononce une formule, remet Ali dans son état antérieur. Quant à Duha, elle fait avertir Farha. Elle même reste avec les époux et, le matin, enlève Ali pour le porter à sa mère: mais en passant près de l'île des lions, ils vont être pris par Djahak, roi du pays, quand Farha survient et les délivre: sur l'avis de Duha, craignant qu'elle ne pût emmener Ali sans que son père, qui ne veut plus entendre parler de son petit-fils, ne l'apprenne, elle s'était mise en route et arrive à propos.

Turaja, qui, ne retrouvant plus Ali, s'était doutée que c'était l'œuvre de Duha, arrive aussi. La famille est réunie et on donne à Duha le royaume de Djahak.

Le soir, les époux font une promenade, s'égarent et s'abritent sous une tente luxueuse qu'ils trouvent à l'abandon; c'est celle des frères de Djahak, qui surviennent et vengent leur frère. Ils chargent un génie de porter Ali derrière le mont Qâf. Mais, arrivé assez haut pour voir la moindre étoile aussi grosse que la plus haute montagne et pour entendre les anges louer Dieu, Ali prononce l'acte de foi et, le génie étant brûlé par une flèche, il tombe, à Damas, sur le toit d'un homme qu'on avait déjà volé. Pris pour le voleur, il est maltraité et conduit au juge, qui rit de ce qu'il raconte, quand son père, Zaher, survenant, reconnaît son fils à l'anneau.

Ali se lie avec le roi de Damas. Un jour arrivent des génies; c'est Farha

et Turaja : Farha, inquiète de ne pas voir revenir ses enfants avait envoyé Duha à leur recherche et elle était arrivée chez Turaja fort à propos. Averties maintenant par Duha, qui, chargée de la poursuite du génie qui emportait Ali, avait appris tout par un autre génie et par des conversations qu'elle entend tenir dans un café de Damas, elles se sont rendues à Damas. Grâce à l'intervention du roi, Farha pardonne à son mari qui n'avait pas cherché à la revoir et séjourne trois jours à Damas ; puis elle retourne chez son père. Quant à Turaja, elle reste avec Ali et le rend père de nombreux enfants.

'Abd al Malik garde Ali auprès de lui et se fait parfois raconter par lui des histoires.

22. — *Ali du Caire.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 603. — β , 2, 276. — γ , 2, 316. — δ , 3, 90. — ϵ , 8, 314.

3. — Hammer, 1, 69.—Lane, 2, 546.—Weil, 4, 165.—Burton, 4, 122.—Payne, 4. — Henning, 8, 109. — Hanley, 82.

Ayant hérité d'immenses richesses de son père, joaillier du Caire, Ali se laisse peu à peu si bien distraire de son deuil par ses amis qu'en trois ans il dissipe tous ses trésors. ⁽¹⁾ Repoussé par ses amis, mais voyant sa femme et ses enfants assistés par une personne généreuse, il va à Bagdad chercher fortune ; en route la caravane est attaquée par des brigands.

A Bagdad, il annonce que sa caravane le suit avec ses marchandises et que lui-même a été attaqué par des brigands quand il la précédait pour lui préparer des logements. Un marchand lui laisse le choix entre deux maisons ; il en prend une troisième, que personne ne veut habiter parce que des

⁽¹⁾ Nos 28, 58, 141, 144, 151, 155, 387, 435, 441 et 442. — Nos 65 et 116 de Syntipas. — Bibliog. arabe, 2, nos 113, 17.

esprits y tuent quiconque y passe la nuit : cette circonstance décide Ali, qui est fatigué de la vie.

La première nuit il répond à un esprit qui l'appelle par son nom et qui apprend ainsi que c'est celui qu'il attend. Au lieu de le tuer, comme il l'a fait pour ses prédécesseurs, qui ont eu peur, (1) il fait pleuvoir de l'or sur lui. Ali promet de l'affranchir, ainsi que l'esprit qui garde un autre trésor dans le Yémen, quand il lui aura ramené sa femme et ses enfants. Ce qu'il promet de faire en trois jours : en effet, ayant enlevé la famille dans les airs, il la ramène avec une caravane rapportant les trésors. Puis cette caravane, que les marchands sont allés recevoir avec leurs femmes pour faire honneur à la femme, disparaît.

Ali fait de riches présents au roi qui le prend comme vizir et qui, du consentement de la cour et de la femme d'Ali, veut lui faire épouser sa fille. Mais il obtient de lui qu'il la marie à son fils Hasane. A son lit de mort, le roi, de l'aveu de son conseil, choisit Hasane pour successeur. Il règne, son père étant vizir, ainsi que ses trois enfants après lui.

Cfr. n° 250.

Burton, 8, 82. — Oestrup, 152. — Réc. égypt., 7 et 10. — Edinb. Rev., 164, 190.

23. — *Ali le fils du hawâga et sa cousine.*

1. — FF.

Trois histoires reliées entre elles, parce que le héros de la deuxième est le fils de celui de la première; le fils du héros de la deuxième est le héros de la troisième.

1. Conte de sorcellerie dans le genre d'Aladdin.

(1) Cfr. Grimm, 9-15. — Cosquin, 2, 253-263. — Or. u. occ., 2, 679-680. — Rev. d. trad. pop., 8, 80-84. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 10, 107, etc., etc.

2. Substitution d'un petit chien à un enfant qui vient de naître. (N° 375.)
3. Délivrance de la princesse prisonnière dans la ville de Macédoine. Prise de cette ville et conversion de ses habitants.

24. — *Ali Babā.*

1. — On n'a pas encore retrouvé le texte arabe d'Ali Baba; mais Palmer a entendu raconter une histoire tout à fait semblable par des arabes du Sinaï. (Edinb. Rev., 164, 169 et Burton, 8, 234-235.)—Cfr. Zotenberg, 196, 199 et 200. (Tirage à part, 30, 33 et 34.)

3. — Galland, 11, 65.—Caussin, 6, 342.—Destains, 5, 110. — Gauttier, 5, 99 et 7, 384.—Habicht, 9, 3 et 13, 306.—Loiseleur, 567.—Scott, 5, 132.—Weil, 8, 193.—Burton, 10, 209. (D'après un texte hindoustani.).—Henning, 21, 59. (D'après Burton.)

La traduction de Galland a souvent été éditée à part, soit en français, soit en différentes autres langues, à savoir :

— * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave, suivi du Cheval enchanté et terminé par le Roi grec et le médecin Douban. Traduit de l'arabe par Galland. Paris (imp. Pommeret et Moreau) librairie de Le Bailly. 1858. In-18. 108; fig.

* Rééditions : 1864 (imp. Dupray de La Mahérie.). — 1869 (imp. Loignon et Cie à Clichy.) — 1870 (imp. Loignon, P. Dupont et Cie à Clichy.) — 1882 (imp. Paul Dupont.)

— * Les quarante voleurs, histoire d'Ali-Baba, suivi du Cheval enchanté ou les Amours et aventures surprenantes du prince de Perse et de la princesse de Bengale, terminé par le Roi grec et le médecin Douban. Traduit de l'arabe par Galland. Nouvelle et complète édition. Paris (imp. Pommeret et Moreau.) lib. Le Bailly. 1858. In-18. 108; fig.

* Rééditions : 1862 (imp. Gaittet.) — 1863 (imp. Bonnet et Cie.)— 1866 (imp. Parent.) — 1867 (imp. Loignon et Cie à Clichy.) — 1870 (imp. Loignon, P. Dupont et Cie à Clichy.)

-
- * Histoire d'Ali Baba et des quarante voleurs exterminés par une esclave, suivie de l'histoire du Cheval enchanté; par Galland. Avignon, imp. et libr. Offray aîné. 1859. In-32. 193; vign.
 - * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave, suivie de celle d'Ali-Khodjah, marchand de Bagdad, contes; et l'Ane, le bœuf et le laboureur, fable, extraits des Mille et une nuits. Paris (imp. Moronval frères) lib. Bernardin-Béchet. 1865. In-18. 108.
Il y a des exemplaires portant : Libr. Veuve Desbleds.
-
- * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave, suivie d'Ali-Cogia, marchand de Bagdad. Paris (imp. René) chez Letaille et tous les libraires. 1839. In-18. 3 1/6 f.; sept gravures découpées et un frontispice. (Bibl. du jeune âge ou Lectures amusantes.)
 - * Histoire.... Paris (imp. René) Gautier frères. 1842. In-18. 3 f.
 - * Histoire d'Ali-Baba, des quarante voleurs et d'Ali-Cogia, marchand de Bagdad. Contes arabes, revus spécialement pour les enfants. Paris (imp. Schneider) chez Bédelet, rue des Grands-Augustins, 20. 1847. In-18. 3 f.; 5 lithog. (fig. noires ou coloriées.)
 - * Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs exterminés par une esclave; suivie de l'Histoire du pêcheur, contes arabes, traduits en français par Galland. Epinal (imp. Pellerin) chez Pellerin. 1853. In-18. 3 f.
 - * Histoire d'Ali-Baba, conte Persan; par M. l'abbé Laurent. Limoges, imp. et libr. F. F. Ardant, frères; Paris, même maison. 1868. In-32. 93; vign. (Bibl. chrétienne de l'adolescence et du jeune âge.)
 - * Histoire d'Ali-Baba, revue et corrigée pour la jeunesse; par V. B. Limoges, imp. et lib. F. F. Ardant, frères; Paris, même maison. 1873. In-12. 95; vign. (Bibl. chrét., etc.)
 - * Prosateurs français à l'usage des écoles. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing. 1884. In-12. N° 54. A. Galland. Histoire d'Ali-Baba. Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch bearbeitet von E. Schmid. 72.
 - * Ali-Baba ou les quarante voleurs. Paris, imp. et libr. Quantin. 1885. In-4. 16; 8 chromotypographies.

-
- * *Ali-Baba, ou les Quarante Voleurs, conte oriental.* Paris (imp. Brodard et Gallois à Coulommiers) lib. Hachette et Cie. 1889. In-12. 71. (Bibl. des écoles et des familles.)
2^e édition, 1891.
 - * *Histoire d'Ali-Baba et de quarante voleurs.* (Extrait des Contes des mille et une nuits.) Illustrations de Bellichon. Paris (imp. Oudin et Cie à Poitiers.) lib. Lecène, Oudin et Cie. 1891. In-12. 71.
 - * *Edition de Troyes.* Voir Rev. d trad. pop., 9, 373.
 - Voir, plus haut, p. 57.
-

- * *Ali-Babá, ó los Cuarenta Ladrones (cuento oriental)* Paris (imp. Brodard et Gallois à Coulommiers) lib. Hachette et Cie. 1889. Pet. in-8. 71; grav. et chrom. (Bibl. de las escuelas y de las familias.)
-

- * *Ali baba und die vierzig Räuber. Eine Erzählung aus 1001 Nacht.* Reutlingen, Ensslin und Laiblin's Verlagsh. 1875. In-8. 48.
 - * *Ali-Baba, oder die vierzig Diebe. Ali-Baba, ou les Quarante Voleurs.* Histoire renfermant : 1^o toutes les racines allemandes ; 2^o toutes les règles et exceptions de la grammaire allemande dans l'ordre grammatical par M. l'abbé J. N. Wagner, professeur agrégé de l'Université. 2^e édit. Trèves, impr. Saint-Paulin. L'auteur, à l'école de Pontlevoy (Loir-et-Cher.) (1884). In-16. VII et 36.
C. R. Th. P. Polybib., 29, 430-431.
 - * *Exercices gradués sur l'histoire d'Ali-Baba, d'après l'ordre du memento de la grammaire allemande; par M. l'abbé J. N. Wagner, professeur.* Trèves... (1880) In-16. 56.
 - * *Kletke, Märchensaal, 3.*
-

- * *J. J. A. Goeverneur. Volksboekjes. Leiden, A. W. Sijthoff. Post-8. 7.*
Ali-Baba en de veertig roovers. (1880?)
-

-
- * Ali Baba och de Fyratio Rövvarna. Saga ur « Tusen och en Natt. » Med Kolorerad Gravyr. Stockholm, Hörbergiska Boktryckeriet. Rylanders e. Komp. förl. 1852 In-16. 27; 1 pl.
 - * Gamla Sagar, å nyo berättade för de små. Stockholm. Alb. Bonnier. 1876. In-8. 3. Ali Baba och de 40 rövvarne. 15; 6 pl.
-

- * Ali Baba; or the Forty Thieves, destroyed by Morgiana, a slave on which is founded the New Grand Operatical Romance. Newcastle. M. Augur and Son, Printers. (1815). In-12. 24.
 - * Ali Baba... operatical performance. Hull. J. Ferraby. (1825.) In-12. 23.
 - * The history of Ali Baba and the Forty Thieves destroyed by a slave. Printed and Sold by W. and F. Fordyce. Newcastle. (1840). In-12. 24.
 - * Forty Thieves. London, George Routledge and Sons. (1876.) In-4. 11.
 - * Ali Baba and the forty Thieves. London, Dean and Son. (1880) In-12. 16.
 - * Sindbad the Sailor, and Ali Baba and the forty thieves. New York, Scribner's Sons. 1895. In-8.
 - * Sindbad the sailor and Ali Baba and the forty thieves. London, Lawrence. 1895. In-8. 288; ill.
 - * History of Ali Baba and the forty thieves. London, Dent. 1895. In-8. 64; ill.
 - Voir Bibliog. arabe, 4, n° 270 B.
 - Voir, plus haut, p. 58 et 59.
-

Un pauvre bûcheron, Ali-Baba, surprend des brigands qui exercent leurs rapines dans d'autres pays au moment où ils font s'ouvrir une grotte où ils entassent leurs richesses en prononçant les paroles magiques de « Sésame, ouvre-toi. » ⁽¹⁾ Après leur départ, il y entre à son tour et charge d'or ses

⁽¹⁾ * Beal, Further Gleanings from the Si-yu-ki (Academy, 25, 154; Athenæum, 1884, 1, 254).—G. de Tassy, Bag o Bahar, 183.—Bull. de corr. afr., 3, 84 et 391.—Rev. d. trad. pop., 9, 102 et 107.—Zéïdouna, 13 et 370.—Cfr. n° 101.

trois ânes. De retour chez lui, il le cache; mais sa femme veut savoir combien ils ont acquis et emprunte au frère de son mari, Cassim, marchand enrichi, une petite mesure. La femme de Cassim, par curiosité, enduit de suif le fond de la mesure : une pièce d'or y reste collée. ⁽¹⁾

Ainsi mis au courant, Cassim exige qu'on lui fasse part du secret et se rend à la grotte; mais il oublie le mot de passe et les voleurs, l'y ayant trouvé, le coupent en quatre quartiers. Ali-Baba, inquiet de l'absence de son frère, retourne à la grotte et en ramène le cadavre. Grâce à l'adresse d'une esclave de Cassim, Morgiane, qui, entre autres mesures, fait recoudre le mort par un savetier qu'elle a amené les yeux bandés, tout le monde croit à une fin naturelle.

Le chef des voleurs, se voyant découvert, charge l'un des siens de retrouver celui qui a surpris leur secret. S'étant rendu en ville et étant tombé par hasard sur le savetier, il obtient de lui qu'il se laisse bander les yeux et refasse la route qu'il avait faite (n° 176) : ils retrouvent ainsi la maison de Cassim, qu'Ali-Baba, qui a épousé sa veuve, occupe actuellement. Il y fait une marque blanche à la craie. Morgiane la voit le matin et, mise en défiance, en fait une semblable aux maisons voisines. ⁽²⁾

Même série d'événements : un second voleur marque la maison en rouge et paie son insuccès de sa vie.

Le chef vient alors lui-même et conduit le savetier : il regarde bien la maison et y retourne déguisé en marchand avec dix-neufs mulets portant trente-huit outres, dans chacune desquelles est caché un des voleurs, sauf une, qui contient de l'huile ⁽³⁾. Ali-Baba lui accorde l'hospitalité. Comme il

⁽¹⁾ Kunos, *Turkish Tales*, 44.—Clouston, 1, 120 et 2, 241-242.—Cosquin, 1, 223, 225, 227, 229, 230 et 2, 67.—Grimm, 105.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 169.—Cfr. Loiseleur, M. n., 569.

⁽²⁾ N° 385.—Artin Pacha. Contes, 215.—Houwâra, 110-111.—Journ. asiat., 1874, 2, 272-273 (Radloff).—Inatula, Contes persans, 2, 177.—Junod, Ba-Ronga, 161 et 163.—Dunlop-Liebrecht, 227 et 488-489.—Clouston, 2, 164-165.—Cosquin, 2, 6, 7, 8, 70, 72, 73, 74 et 83.—Landau, d. Quellen d. Dek, 76-77.—Loiseleur, M. n., 575.—R. Voss, Luigia Sanfelice (Grotthus, Probleme, 2^e édit., 1898, 191.)—Cfr. le conte de Rhampsinite.

⁽³⁾ Man. Berlin, 20, 269-270 et 366.—Gawzi, 143-146.—Rev. d. trad. pop., 13, 243-244.—Bibl. des romans, juillet 1777, 1, 47.—Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 328-335.—Maspero, Contes égyptiens, XXVI-

doit aller au bain le lendemain, il commande certains préparatifs à Morgiane, qui, n'ayant plus d'huile, songe aux outres du marchand. Elle découvre tout, fait bouillir de l'huile et étouffe tous les voleurs dans leurs outres. Le chef, voyant son coup manqué quand il a averti en vain ses complices et qu'il a pu alors constater qu'ils sont morts, s'échappe en secret.

Il revient s'établir comme marchand, et liant connaissance avec le fils d'Ali-Baba, est invité chez ce dernier. Il n'accepte le festin qu'à condition qu'on lui donne des mets sans sel (n° 368). Mais Morgiane, que cette exigence a frappée, reconnaît le chef, vient danser devant les invités et, profitant d'une figure de la danse, poignarde le chef de brigands. ⁽¹⁾

Ali-Baba, qui l'avait affranchie lors de la mort des voleurs, la donne en mariage à son fils. Ayant laissé s'écouler assez de temps pour être fondé à croire que les deux voleurs dont il ne connaît pas le sort ne reparaitront plus, il retourne à la grotte et use modérément des richesses qu'il en tire. Ainsi font aussi ses descendants.

Voir n° 329.

Burton, 8, 96, 234-235 et 10, XVI. — Oestrup, 152. — Clouston, 2, 160. — North Amer. Rev., 128, 41. — Coote, The sources, etc. (ci-dessus, p. 66.)

Grimm, 235-236 et 432. — Deutsche Jahrb., 1842, 623. — Academy, 1, 171. — * Nerucci, Sessanta Novelle popolari Montalesi. (Academy, 19, 61.). — Ortolì, Contes populaires... de Corse (Romania, 18, 168-176, spéc. 173.) — Rev. d. trad. pop., 11, 671; cfr. 8, 28-29. — Cfr. Caise (Bibliog. arabe, 4, n° 231), 221, Le Bûcheron et le génie.

* Pixérécourt, Ali-Baba ou les quarante voleurs, mélodrame en 3 actes. Paris, Pollet. 1822. In-8. — * Scribe, Ali-Baba. (Rev. de Paris, édit. belge, 1833, 4, 212-218.) — * Vanloo et Busnach, Ali-Baba ou les quarante voleurs opéra comique en cinq actes et huit tableaux. (Analyse de la pièce, Toulouse, 1894, in-8. 4.) — * Joh. Strauss, Indigo. 1870. (?)

XXVIII et 86 et Rev. pol. et litt., 1890, 2, 542. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 11, 352. — Hall Caine, La vengeance des frères (Rev. brit., 1896, 2, 372.) — Bibliog. arabe, 2, n° 113, 48.

⁽¹⁾ Man. Berlin, 20, 299-300. — Bibl. des romans, juillet 1777, 1, 49 et 61. — Junod, Ba-Ronga, 167-168. — Laboulaye, Abdallah, 220 et suiv.

25. — *Alibengiad.*

3. — Chavis, 39, 257.—Rapilly, 4, 224.

Prisonnier de Moavie, Alibengiad se jette par la fenêtre dans un char que de faux oiseaux du paradis lui procurent mais dont il dissipe l'enchantement en prononçant la profession de foi de l'islam au lieu d'invoquer Kokopilesobe, seul Dieu de la terre. Il devient fou.

26. — *Ali Cogia.*

1. — Cfr. Zotenberg, 196, 199 et 200. (Tirage à part, 30, 33 et 34.)

3. — Galland, 11, 171.—Caussin, 7, 1.—Destains, 5, 177.—Gauttier, 5, 158 et 7, 385.—Habicht, 9, 55 et 13, 306.—Loiseleur, 585. — Scott, 5, 183.—Weil, 3, 222:—Burton, 10, 235 (D'après une version hindoustane.). — Henning, 21, 92 (D'après Burton.)

Voir, plus haut, p. 57 et 80.

Le marchand Ali Cogia ayant vu trois fois en rêve un vieillard l'avertir de s'acquitter du devoir du pèlerinage à La Mecque, se décide à partir. Il règle ses affaires, loue sa maison et dépose chez un voisin un pot d'olives, au fond duquel il a secrètement caché mille pièces d'or.

De La Mecque, tant par désir de faire des affaires que par curiosité, il va de pays en pays et reste absent sept années environ.

Pendant ce temps, la femme du dépositaire ayant manifesté le désir de manger des olives, le dépositaire veut en prendre, malgré les objurgations de sa femme, qui lui représente que tout dépôt est sacré. Il découvre le trésor et s'en empare sans rien dire à personne. Il remplace, d'ailleurs, les olives gâtées par d'autres, dont il remplit tout le pot.

Ali Cogia revient et reprend le pot. N'y trouvant plus son or, il réclame et est forcé de citer le dépositaire en justice. Le cadi, en l'absence de témoins, lui défère le serment et Ali Cogia perd son procès. Mais il remet un placet à Hâroûne, qui jugera l'affaire en appel le lendemain.

Le soir, Hâroûne, se promenant déguisé, voit des enfants qui jouent à rendre la justice et qui représentent l'affaire d'Ali Cogia. L'enfant ⁽¹⁾ qui fait le cadi, ne voulant déférer le serment qu'à défaut d'autres moyens de preuve, obtient d'experts la déclaration que les olives ne peuvent se garder sept ans; que celles du pot sont de l'année. Aussi condamne-t-il le feint dépositaire. ⁽²⁾

Le lendemain Hâroûne mande l'enfant au palais ainsi que les parties, des experts et le cadi, à qui il veut donner une leçon. Il laisse l'enfant prononcer le même jugement, sauf qu'il réserve au calife le droit de condamner le dépositaire à être pendu.

Burton, 8, 96 et 10, XVI.— Oestrup, 151.— Dunlop-Liebrecht, 247.— Clouston, 2, 13.— Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, 22, 118-122.— Wünsche, Midrasch Ruth Rabba, 75-77.— Rev. d. trad. pop., 6, 68-70.

* Mélesville (Pixérécourt) et Brazier. Le baril d'olives. Paris, Pollet. 1825. In-8. (Mercure du 19^e siècle, 8, 238-239.)

27. — *Aly Djohary.*

1. — Man. arabe ou persan de Langlès ? (Gauttier, 7, IV.)

3. — Gauttier, 7, 91 et 399.—Habicht, 12, 82 et 13, 313.

Aly Djohary, fils d'un intendant des califes de Bagdad retiré à Damas, épouse sa cousine, qui devient gravement malade. Un très savant émir de

⁽¹⁾ Benfey, 116.— Journ. asiat., 1844, 1, 354-355.— Pour les enfants sages, en général, voir le n° 27 de Syntipas.

⁽²⁾ Cfr. Hammer, Rosenöl, 2, 300.—Tam., 1, 135-136.— Gawzi, 56-57.— Mercier, Chaouia, 48-50. — Cfr. n° 149.

Koûfa, qui est venu à Damas, dit qu'il n'y a pas d'autre remède que l'herbe des oiseaux qui croît dans une île gardée par des génies à six mois de marche au-delà du Caucase : lui-même il peut, en attendant, empêcher la malade de mourir.

Aly se décide à partir et l'émir fait planter par son père désolé un cotonnier qui, s'il se dessèche, annoncera la mort d'Aly. ⁽¹⁾ Quand il arrive dans la capitale de la Chine, on reconnaît qu'il est musulman et on le jette en prison pour le sacrifier aux idoles. Mais un seigneur, qui avait séjourné à Damas et y avait reçu des bienfaits du père d'Aly, se décide à le sauver. Brûlant des parfums (n° 19) et prononçant des paroles magiques, il se change en oiseau et va rejoindre Aly dans sa prison.

Le chinois ayant oublié d'éteindre le feu, le grand-prêtre des idoles, qui passe par là, apprend par une conjuration ce qui a eu lieu. Il avertit le geôlier, qui empêche toute tentative de fuite.

Battu tous les jours comme Aly en attendant le sacrifice, le chinois, désespéré, jette un jour sur le sol une émeraude qu'il porte sur lui et qu'il donnerait volontiers pour un marteau de fer. Elle se brise et ainsi est délivré un génie que Salomon y avait enfermé et qui, reconnaissant, transporte les deux amis dans un magnifique palais de Salomon.

Malgré les avis du génie, Aly s'obstine à reprendre son voyage et il obtient de lui une pelote qui roule devant lui pour le guider. ⁽²⁾ Il arrive ainsi dans une grotte où une ogresse rôtit trois hommes à la broche. Elle le reçoit bien, ainsi que son fils, mais, étant en guerre avec les génies de l'île aux oiseaux, ils ne peuvent l'aider que de quelques renseignements.

Arrivé à son but, au milieu d'éclairs, dont l'un tue son cheval, et de cris de géants et de fantômes (nos 203 et 375), il va mettre la main sur l'arbre où se trouve la cage dont lui ont parlé les génies ; mais entendant un

⁽¹⁾ *Signe de mort.* Nos 273 et 375.—Spitta, Contes, 124.—Grimm, 5, 150, 196 et 296.—Clouston, 1, 169-172.—Cosquin, 1, 60, 64, 70, 79 et 2, 352.—Archiv f. Litteraturg., 12, 99 et 106.

⁽²⁾ *Peloton.* Nos 286 et 375.—Spitta, Contes, 17, 19, 23 (Green, Mod. ar. St., 63, 64 et 66) et 130.—Benfey, 488.—Zeit. d. deut. morg. Ges., 42, 134-136.—Grimm, 87 et 418; cfr. 110-111.—Germania, 36, 376.—Cosquin, 2, 120.—Rev. d. trad. pop., 3, 480; 5, 735-739 et 9, 178-179.—Gött. gel. Anz., 1866, 1120.

gémissement dans lequel il croit reconnaître la voix de son ami le génie (cfr. n° 154), il tourne la tête et, au même moment, un sabre le coupe en quatre.

Le cotonnier de Damas se flétrit; on apprend ainsi la mort d'Aly et on célèbre ses obsèques. Le chinois, averti de l'événement par des opérations magiques, arrive à Damas transporté par le génie et se présente chez son bienfaiteur.

Le génie envoie son rokh (n° 373) chercher les quatre quartiers; on les réunit et on les frotte d'une pommade composée par Salomon même et on les lave avec de l'eau de la fontaine de vie. (N° 239.) Vingt-quatre heures après, le jeune homme renaît. Il refuse de suivre le conseil du génie qui l'engage à retourner chez ses parents; le génie le fait alors, comme il le demande, porter par son rokh dans l'île verte.

Au moment de tenter un nouvel essai, il veut prier et faire des ablutions au sable; mais deux aigles lui apportent de l'eau et un pain. Ayant prié et s'étant restauré, il tire son sabre : aussitôt les phénomènes terribles recommencent. Sans se laisser troubler, il saisit la cage et exige de l'oiseau-génie (nos 273 et 375) qu'il lui indique le lieu de l'herbe des oiseaux; sinon, il le tuera.

L'oiseau essaye de le tromper en lui offrant de lui montrer les trésors des génies. Mais il veut d'abord cueillir l'herbe et ne se laisse pas décevoir non plus quand, revenant à son sujet, l'oiseau lui parle d'une machine qui représente le système de l'univers, ou de l'eau de la vie, etc. Pensant à sa femme, il résiste et, tenant toujours l'oiseau par le cou, se fait transporter à Damas.

Heureux retour, salué avec joie par tous. Guérison de la femme. Cependant les époux meurent prématurément, épuisés par leurs trop fortes émotions de malheur et de bonheur.

Burton, 8, 241.— Oestrup, 93.

A la p. 96 de Gauttier (Habicht, 85), l'anecdote d'un soldat qui jette le rabbin dans le Tigre pour qu'il rince les coupes de festin qu'Isaac et Jacob préparent pour un renégat qui va être pendu.

28. — 'Ali Šâr.

Nos 28 et (196.)

1. — Man. égyptiens. — Man. Berlin, 20, 151, n° 9177.

2. — α , 1, 484. — β , 2, 137. — γ , 2, 143. — δ , 2, 415. — ϵ , 7, 262.

3. — Hammer, 1, 1. — Lane, 2, 387. — Mardrus, 6, 205. — Weil, 2, 356. — Burton, 3, 306. — Payne, 4. — Henning, 7, 49. — Hanley, 45.

— The Chandos Classics. Eastern Tales... edited by Mrs Valentine.
London, Frederick Warne and Co, 524-540 : Alischar and Smaragdine.

'Ali Šâr, né dans la vieillesse de son père, dissipe la fortune qu'il lui a laissée et se trouve réduit à la mendicité. (Cfr. n° 22.) Il assiste à la vente d'une belle esclave, qui, ayant obtenu qu'on ne la vendrait qu'à une personne qui lui plairait, refuse un horrible vieillard, Rasîd al dîne, un homme à la barbe teinte, un borgne, un barbu. Elle choisit 'Ali, à qui, sur l'aveu qu'il fait de sa pauvreté, elle remet 1000 dinârs, dont il garde 100; le reste est livré au vendeur. Elle lui donne aussi de quoi s'acheter des meubles et de quoi vivre. Très savante, elle brode chaque semaine un voile, qu'il vend 50 dinârs et le ménage vit ainsi une année.

Bien que Zoumourroad (ou Smaragdine) — ainsi se nomme la jeune fille — lui ait dit de ne vendre ses voiles qu'aux marchands et non aux passants, à cause des ennemis qui les épient et qui amèneraient leur séparation, un jour il en vend un à un chrétien qui fait monter les enchères. Le chrétien le suit, s'introduit chez lui, lui demande un verre d'eau, puis le prie de lui acheter à ses frais quelque chose à manger; il obtient enfin, en citant le proverbe disant que celui-là est illégitime qui ne mange pas avec son hôte, qu' 'Ali prenne un fruit où il a mis du bendj (n° 13) et de l'opium. Pendant qu'il s'endort, il lui prend sa clef et va quérir son frère Rasîd al dîne, au service de la vengeance duquel il a mis sa ruse. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Tout ce début présente la plus grande ressemblance avec celui du n° 271.

Rasîd enlève Smaragdine et, chrétien lui-même quoique se donnant pour musulman, il veut la forcer à abjurer; mais elle résiste à tous ses mauvais traitements.

'Ali se met à sa recherche; une bonne vieille l'aide et, sous prétexte de vendre des parures de femme, parvient jusqu'à elle et prépare son évasion pour la nuit. Pendant qu'Ali, devant le château, attend le moment de l'aider, la fatigue l'accable et il s'endort (n° 271); un brigand kurde enlève Smaragdine et la mène à la caverne de sa bande.

Smaragdine endort la vieille mère du voleur en lui donnant des soins de propreté et, s'emparant des dépouilles et du cheval d'un homme assassiné par les voleurs, se déguise et se sauve. (N° 31).

Au bout de quelques jours, elle arrive à une ville dont le roi vient de mourir sans enfants; d'après la coutume du pays, on la prend pour roi, parce qu'elle arrive par la route où on attend trois jours le premier venu. (N° 239.)

Au bout d'un an, pour retrouver Ali, elle fait construire un amphithéâtre; le premier de chaque mois elle y donne un festin auquel tout le monde est invité. ⁽¹⁾

Mois par mois elle retrouve ainsi et feint de reconnaître par la géomancie ⁽²⁾ le frère de Rasîd, le brigand qui l'a enlevée et Rasîd lui-même. Elle les fait écorcher. Les assistants croient qu'elle les punit parce qu'ils ont pris d'un certain mets, qu'ils évitent depuis lors et dont, un jour, Ali, qui est arrivé à son tour, se rassasie sans qu'elle le punisse. (Cfr. nos 321 et suiv.)

Elle l'emmène et, sans se faire reconnaître, s'amuse d'abord à l'effrayer par des exigences auxquelles il ne cède qu'à contre-cœur, croyant qu'elle

(1) *Artifices pour retrouver quelqu'un.* Nos 30, 196 et 441.—Tawney, 1, 276 et 2, 590.—Gött. gel. Anz., 1872, 1207-1208 et 1215-1216.—Bibliog. arabe, 2, n° 144, 8.—Rosen, Tuti, 2, 210.—Muséon, 12, 23.—Grimm, 201.—Cosquin, 2, 70 et 73.—Cabinet des fées, 13, 325.—Cfr. nos 153 et 348.

(2) Nos 18, 29, 147 et 347.—Man., Berlin, 20, 223, 224, 227, 228, 230, 233-234, 248, 250, 251, 293, 300, 301, 302, 305, 306, 307, 315, 328, 333, 334, 348, 360, 361, 372, 375, 379, 386, 388, 392, 410, 411, 418, 420, 422, 423, 424, 427, 432, 433, 438, 441, 456 et 459.—Lacoin, Jardin des délices, 100.—Voir le chapitre de la Bibliographie consacré aux superstitions.

est un homme. Prenant le lendemain un prétexte pour quitter son royaume, elle va vivre heureuse avec son mari.

Burton, 8, 136.— Oestrup, 30, 93-94, 96, 150 et 153.— Réc. égypt., 7 et 11.— Edinb. Rev., 164, 194.

(196.) — *Ghulnaz*.

8. — Cardonne, 2, 36.— Rapilly, 3, 232.— Gas. Gozzi, Œuvres, 1819, 9, 213-221.

La fille d'un roi de Cachemire étant, malgré sa beauté, malade de jalousie à cause de la beauté de Ghulnaz, fille du vizir, celui-ci, préférant son ambition à son devoir, vend sa fille dans un coffre pour 40000 aspres, à condition qu'on l'achète sans savoir ce qu'il contient. (Nos 188 et suiv.)

Un jeune porteur d'eau en court enfin le risque et, charmé de la beauté de son esclave, se décide à l'épouser. Il la conduit à sa mère; Ghulnaz l'enrichit au moyen d'un diamant qu'elle a emporté.

Un jeune homme, qui s'éprend d'elle mais qu'elle repousse, la calomnie auprès du porteur d'eau et prétend que la source de ses richesses est impure. Le porteur d'eau la frappe d'un poignard et elle se jette par la fenêtre.

Un juif la recueille et, comme il s'est épris d'elle à son tour, elle se précipite, pour lui échapper, dans la mer qui baigne les murs de la maison, pendant que le porteur d'eau, désabusé par sa mère, se repent et la cherche en vain.

Ghulnaz est sauvée par trois pêcheurs qui se la disputent. Un cavalier survenant décide que celui-là des trois l'obtiendra qui aura le plus vite atteint une des trois flèches qu'il va tirer. Pendant qu'ils courent, le cavalier l'enlève. (N° 212.)

Feignant de se rendre à ses vœux et pour assurer prétendument leur sécurité, elle lui offre de se vêtir en homme (n° 31); puis, montrant son

adresse à cheval, elle se sauve et arrive à une grande ville, dont les habitants, se conformant au testament du roi, mort sans héritiers, la nomment roi, ce qu'ils doivent faire pour le premier qui se trouverait à l'ouverture des portes de la ville.

Le nouveau roi fait construire une fontaine où l'on met un portrait d'elle vêtue en reine, avec ordre de lui amener quiconque, en le voyant, donnera des marques de douleur. Ainsi sont arrêtés successivement le porteur d'eau, qui la cherchait, les trois pêcheurs, le cavalier et le juif.

Quand ils sont réunis, elle se fait reconnaître. Elle épouse le porteur d'eau, qu'elle fait proclamer roi et renvoie les autres comblés de présents.

Cfr., outre le n° 28, les nos 30 et 321 et suiv.

29. — *L'amant des étoiles.*

3. — Chavis, 39, 366.—Rapilly, 3, 400.

Dalhuc, resté veuf avec un fils, épouse une intrigante, Narilha, qui a un fils peu intelligent, Badur. Le fils de Dalhuc ayant dû se défendre contre Badur, est chassé par son père et se réfugie chez un oncle pauvre, Cassanak ; Badur se fiance avec la fille d'un barbier, qui devait épouser le fils de Dalhuc.

Cassanak recourt à un géomancien de ses amis (n° 28), qui promet de démasquer la méchante Narilha. Suivant les instructions de son ami, il s'habille en arménien, va acheter très cher les fruits de Narilha et les fait disparaître dans l'air, comme si des mains invisibles les saisissaient ⁽¹⁾ : il se dit pourvoyeur des astres. Il revient plusieurs fois, faisant le même manège et persuadant au sot Badur que l'étoile du matin est amoureuse de

(¹) Clefs jetées en l'air et saisies par une main invisible. Schwab, Talmud, 5, 306.

lui. Pour lui envoyer son portrait, il lui dit de se mirer dans de l'eau qui disparaît comme les fruits; il adresse de même des fleurs à la céleste fiancée. Après ces prodiges, il n'a pas de peine à décider Badur à se faire coiffer d'une façon ridicule. Pleins d'orgueil, Narilha et son fils se livrent à des rêves extravagants ⁽¹⁾; n'ayant plus de marchandises, parce que l'arménien a tout pris, ils repoussent grossièrement leurs pratiques.

Celles-ci s'adressent alors au fils de Dalhuc, qui a monté une boutique de fruitier et qui a même acheté un jardin pour se fournir à bon prix de marchandises. L'argent employé à cette fin est celui que le faux arménien donne à Narilha et qui lui revient magiquement, en ramenant aussi celui de Narilha ⁽²⁾; mais on ne prend pas plus que ce que celle-ci a détourné au détriment de son mari.

L'arménien fait si bien que le sot se brouille avec son ancienne fiancée et que celle-ci consent à épouser le fils de Dalhuc. Quand le père, ramené par la prospérité de son fils et réconcilié avec lui, revient d'avoir assisté à son mariage, il est mal reçu par Narilha. Mais, ne cédant ni à ses menaces ni à ses caresses, il la répudie. Pour se venger, elle veut faire croire que son mari avait trouvé un trésor, pour que le calife le confisque; mais celui-ci, mis au courant, refuse.

Quant au sot Badur, l'arménien l'a fait aller attendre l'étoile du matin dans un canal de Bagdad; il y contracte une fluxion et est battu de verges par des mains invisibles.

Hammer, 1, XXXVII.

(1) Bibliog. arabe, 2, n° 113, 60.

(2) *L'argent qui revient*. Orient u. Occ., 3, 360-361. — Carra, Abrégé des merveilles, 284. — Rev. d. trad. pop., 12, 277.

30. — *Les amants de Syrie.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 246. — Destains, 6, 173. — Gauttier, 6, 348 et 7, 395. — Habicht, 11, 154 et 13, 311. — Loiseleur, 720. — Burton, 11, 167. — Henning, 24, 56.

4. — Le même récit se trouve dans le *Touti* traduit par Barb, Naurus, 80-88.

Un orphelin pauvre, recueilli par un oncle riche, enlève sa cousine. Pendant qu'avant de s'embarquer il s'occupe à vendre ses montures, le capitaine du navire part avec la jeune fille. Usant de ruse, elle accepte de l'épouser; mais, quand il est à terre pour faire les préparatifs nécessaires, elle part avec le navire et en prend le commandement.

Elle aborde ailleurs et le sultan de la ville veut l'épouser, lui envoyant la fille du vizir avec trente-neuf autres dames. Elle s'échappe la nuit avec ces personnes.

Débarquant pour faire de l'eau, elle est surprise avec ses compagnes par des brigands. Elle feint de condescendre à leurs désirs et, pendant le banquet, leur fait boire un soporifique. (Nos 19 et 271.) Puis on les tue tous, sauf le chef dont on rase la barbe et les moustaches et qu'on garrotte en lui suspendant son cimenterre au cou. (1)

Voyant plus loin un port magnifique, les dames débarquent, mais ont soin de se vêtir en hommes. (N° 31.) Elles trouvent la ville en deuil à cause de la mort du roi. Le vizir les accueille avec faveur parce que, d'après la coutume, le trône, auquel même les étrangers peuvent prétendre, est donné à celui sur la tête duquel se pose un oiseau magique : c'est la jeune fille qui est ainsi choisie. (N° 239.)

Obligée d'épouser la fille du vizir, elle se confie à elle (n° 31) et fait bâtir un caravansérail où elle oblige tout étranger à passer et à laisser son nom; à la porte, elle fait mettre une statue à sa ressemblance, que des gardes surveillent avec ordre d'amener quiconque manifeste en la voyant quelque émotion. (N° 28.)

(1) Nos 58 et 147; cfr. n° 188.

Arrivent successivement le père de la jeune fille, son fiancé, le capitaine du navire, le sultan et le vizir auxquels on a enlevé les quarante dames, et le chef des brigands. On se reconnaît; le chef des brigands est mis à mort; mais les quarante dames préfèrent rester auprès de la jeune fille, qui se marie avec son fiancé, lui cède la couronne et l'autorise à épouser aussi la fille du vizir. (N° 120.)

Cfr. nos 196 et 321 et suiv.

Burton, 11, 483.—Dunlop-Liebrecht, 223-224 et 488.—Landau, d. Quellen d. Dek., 296-297.—La Fontaine, édit. Regnier, 4, 394-395. (La fiancée du roi de Garbe.)

31. — *Ameny.*

1. — Manuscrit arabe ou persan de Langlès ? (Gauttier, 7, IV.)

3. — Gauttier, 7, 1 et 397-398.—Habicht, 12, 3 et 13, 312.

— La fleur lascive orientale... Oxford (Paris)... 1882, 51-74. (Ne donne que l'histoire même d'Ameny, augmentée d'une partie érotique, due, non à « un arrangeur persan », mais à l'auteur anonyme de la Fleur lascive. « Nous avons, ajoute cet auteur, réduit considérablement le roman du texte Habicht et du texte de Boulak. » Mais le conte d'Ameny ne se trouve dans aucun des textes arabes connus des Mille et une nuits.)

Un roi des Indes, n'ayant pas de fils, achète à grands frais une esclave dont on dit ici la rare beauté et les soins qu'on prend d'elle. Mais elle se refuse à son maître parce que les faveurs des rois déshonorent leurs esclaves quand ils en achètent qui sont dignes d'être épousées et lui raconte son histoire. (Cfr. n° 73.)

Fille d'une princesse descendant des Pharaons d'Egypte réfugiés en Abyssinie et mariée au sultan de la Grande Tartarie, elle est, dès son enfance, convertie à l'islamisme par sa nourrice et instruite par elle. (N° 443.) On veut, selon la coutume, la marier à l'un de ses frères; mais,

abhorrant cette union, elle obtient délai jusqu'à ce qu'elle ait appris à monter à cheval comme les femmes tartares. Ayant peine à échapper aux obsessions de son frère, sur le conseil de sa nourrice, elle prend un habit d'homme ⁽¹⁾ et quelques bijoux et s'enfuit à cheval, se dirigeant sur Bagdad, où elle doit retrouver sa fidèle institutrice.

Le soir, dans une caverne, elle voit un noir féroce qui va massacrer une jeune fille qui lui résiste ; d'une flèche, elle tue le noir.

C'était la fille de Cara Oglou, roi de Balkh, qu'un guerrier noir, en grande faveur pour sa vaillance, a enlevée en tuant le cousin auquel elle était fiancée et qui était accouru la défendre. Sur le conseil d'Ameny, elle se couvre des habits du noir et, sans savoir que son libérateur est une femme, monte en croupe, parce qu'elle ne sait pas aller à cheval.

Errant plusieurs jours, elles vivent de la chasse d'Ameny. Elles rencontrent enfin un vieillard vénérable, riche possesseur de troupeaux, qui les accueille avec bonté et leur accorde longtemps une large hospitalité.

Le voyant seul, elles apprennent qu'au retour d'un voyage, on lui a annoncé la mort de sa femme et de son fils. Conduite dans les étables, Ameny est frappée de l'affection d'une chamelle et de son petit pour le vieillard, demande à ouvrir la tombe de la femme et de l'enfant pour leur rendre la vie et y trouve deux morceaux de bois au lieu de cadavres. ⁽²⁾

Elle prend deux monnaies d'Ismaël à l'empreinte du chameau, les chauffe et les jette dans de l'eau ; l'empreinte fait place à une figure humaine. Avec cette eau, et grâce à certaines paroles, la chamelle et son petit reprennent forme humaine : ce sont la femme et le fils du vieillard.

(1) Nos 28, 120, 143, 196, 229, 277, 327, 339 et 375.— N° 90 de Syntipas.— Man. Berlin, 20, 386.— Bibliog. arabe, 2, n° 144, 38.— Scriptorum veterum vat. coll., 4, 2, 318, n° 31.— Man. (syriaques) Berlin, 23, 377-378; cfr. 382, 396 et 398.— Sachau, The chronology... Albirûni, 283.— Carmoly, Mille et un contes, 43.— Dunlop-Liebrecht, 291.— Grimm, 125 et 344.— Pentamerone, trad. Liebrecht, 2, 68.— Louandre, Contes français, 111.— Archiv f. Litteraturg., 7, 248.— Rev. d. trad. pop., 9, 97.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 67.— Bolte, Montanus, 631.— Souvent dans Lope de Vega.— Bradamante.— Dans Huon (Guessard, XLVII), un miracle régularise le mariage de deux femmes.

(2) Nos 63 et 188.— Stumme, Tunis, 2, 23-24.— Stumme, Tripoli, 133 et 136.— Rochemonteix, Contes nubiens, 80.— Mercier, Chaouia, 49.— Lambel, Erzählungen, 101.— Cfr. n° 75.

Ils avaient été métamorphosés par la sœur de la femme. Cette sœur, dédaignant son cousin, laisse sa sœur, qui a employé sa part de succession à acheter des troupeaux, se marier à ce cousin et, avec sa part, va courir le monde vêtue en homme. Au Caire, où elle vit avec luxe, elle s'éprend du fils d'un grand seigneur et joue un jour contre lui aux échecs toute sa fortune, sous la condition, écrite dans un billet cacheté, qu'il l'épousera. Le père, qui la regarde comme une aventurière, s'empare du billet et ne le remet qu'après en avoir gratté la condition. Ayant tout perdu à dessein, la jeune fille ne peut se faire épouser par son ami.

Elle revient chez sa sœur, obtient d'elle de l'argent et se rend à Bokhara ; en route, des voleurs lui prennent tout. Elle se lie avec une vieille sorcière, qui l'initie à son art.

Profitant d'un voyage de son beau-frère, elle revient et n'obtenant pas d'argent de sa sœur en l'absence du mari, satisfait sa haine en la métamorphosant ainsi que son fils. A son beau-frère qui revient, elle fait accroire qu'ils sont morts.

Ameny et sa compagne se remettent en route ; elles arrivent sur le territoire de Hamah, dont le roi est le père de la jeune fille enlevée. Elles le rencontrent à la chasse, à laquelle il se livre pour se distraire. Grâce à la voix du sang (n° 8), la vue seule de sa fille le console un peu ; car elle ne se fait pas reconnaître d'abord pour ne pas lui causer une trop vive émotion. Puis a lieu la reconnaissance.

Ameny se voit forcée d'épouser la jeune fille, qui s'est éprise d'elle. Il se confie à elle ; mais le chagrin que lui cause sa déception, ainsi que les ennuis et les bruits auxquels donne lieu sa fausse position, est tel qu'elle devient malade et se tue.

Ameny est exilée et tombe aux mains de Curdes, qui la vendent à des marchands d'Alep en échange de trois moutons. Celui à qui elle échoit en partage la vend au sultan des Indes.

Burton, 8, 241.

32. — *Les quatre amis.*

1. — Man. Paris, 625, nos 3660, 3661 et 3662. (Cent nuits.)

33. — Amine.

Nos 33, (174), (175), (176) et (177).

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — Y. — F F.

2. — α , 1, 47. — β , 1, 51. — γ , 1, 102. — δ , 1, 108. — ε , 1, 327. — ζ , manque.

3. — Galland, 2, 261. — Caussin, 2, 32. — Destains, 1, 369. — Gauttier, 1, 385 et 7, 365. — Habicht, 2, 144 et 13, 299. — Loiseleur, 103. — Scott, 1, 324. — Lane, 1, 181. — Mardrus, 1, 216. — Weil, 1, 106. — Burton, 1, 160. — Payne, 1. — Henning, 1, 147.

Amine ⁽¹⁾ hérite de son père et d'un mari, avec qui elle n'a vécu qu'un an; devenue ainsi prodigieusement riche, elle se fait faire de splendides toilettes.

Un jour une vieille (n° 189) vient la supplier d'assister par charité au mariage de sa fille orpheline. Elle consent et arrive à un magnifique palais où une belle jeune fille la reçoit et, avouant son stratagème, lui offre d'épouser son frère, qui est aussi beau qu'elle. Amine accepte et son mari lui fait promettre de n'aimer nul autre que lui.

Un mois s'étant écoulé, elle obtient d'aller faire des achats et prend la vieille avec elle. Le marchand demande un baiser comme paiement et, sur les instances de la vieille, elle cède. Mais le jeune homme, après l'avoir embrassée, lui mord fortement la joue.

A son retour, son mari voit la blessure : elle prétend qu'un chameau portant des bois l'a blessée. Son mari lui disant qu'il fera étrangler tous les bûcherons, elle assure qu'elle est tombée d'un âne; mais, comme il fait des menaces du même genre, elle avoue. Il veut alors la faire couper en morceaux par ses esclaves; mais cédant aux prières de la vieille, il se borne à la faire battre de telle façon qu'elle en gardera les marques. Puis

(¹) Le texte ne donne pas ce nom, que nous empruntons aux versions.

il la renvoie chez elle et quand, guérie quatre mois après, elle veut revoir la maison où elle a été si malheureuse, elle trouve tout démoli et dévasté. (N° 239.) Elle se rend alors chez sa sœur Zobéide.

Hâroûne fait écrire cette histoire et ordonne de la déposer au trésor. (N° 318.)

Encadré dans le n° 148.

Réc. égypt., 25. — Cfr. Marryat, *The Pacha of many tales*, Paris, Baudry, 1840, 80-98.

(174.) — *Le faux calife.*

1. — Man. égyptiens. — C. — FF. — Paris, 623, n° 3651, 12 et 625, n° 3663, 4. — Berlin, 20, 151, n° 9176 et 20, 60, n° 9086, 2. (?)

2. — α , 1, 459. — β , 2, 110. — γ , 2, 105. — δ , 2, 369. — ϵ , 7, 184.

3. — Caussin, 9, 398. (D'après lui, * Weber, *Bibliog. arabe*, 4, n° 186, 2 et * Von der Hagen, *Erzählungen und Märchen*, 1824, 1.) — Lane, 2, 338. — Mardrus, 7, 247. — Weil, 2, 334. — Burton, 3, 252. — Payne, 3. — Henning, 6, 188. — Hanley, 79.

4. — I'lâm, 66-73.

Hâroûne, Ga'far et Masrour voient une nuit le Tigre sans embarcations, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire. Ayant obtenu d'un batelier qu'il les mène, ils voient un bateau où se trouve un jeune homme, entouré de dignitaires qui ressemblent à ceux de Hâroûne; un homme proclame que le calife a défendu à quiconque, sous peine de mort et de confiscation, de se promener sur le Tigre. Le lendemain, même aventure. Cette fois, Hâroûne se joint au cortège qui débarque et, saisi par les gens du prétendu calife, s'excuse sur ce que lui et ses compagnons sont des marchands étrangers à peine arrivés et ignorant le décret. On leur pardonne et on les introduit dans un palais magnifique, où ils assistent à un festin royal. A chaque chant d'amour, le faux calife déchire son précieux vêtement et ses hôtes s'aperçoivent qu'il a le corps couvert de cicatrices. Ils lui en demandent la raison et obtiennent le récit de son aventure.

Très riche marchand, 'Ali, fils de Mou'hammad le joaillier, a reçu un jour la visite de la sœur de Ga'far, qui lui achète un collier précieux. S'éprenant d'elle comme elle est éprise de lui (n° 129), il la suit dans son palais et l'épouse immédiatement en donnant le collier comme dot.

Il ne la quitte pas pendant tout un mois. Comme elle sort un jour, elle lui fait promettre de ne pas bouger. Mais on vient le chercher de la part de Zobéide et il n'ose pas refuser d'aller causer avec elle. Quand il rentre, sa femme, irritée, veut le tuer ; mais, écoutant les supplications des esclaves, elle se borne à le faire battre cruellement et à le chasser.

Il joue alors le rôle de calife dans l'espoir que Hâroûne entendra parler de lui et le réconciliera avec sa femme. C'est ce qui arrive.

Oestrup, 150. — Réc. égypt., 25 et 30. — Platen, Abbassiden. (Voir n° 130.)

La version que donne Gauttier (2, 371 et 7, 371 ; Habicht, 4, 65 et 213 et 13, 301) est due à Langlès.

La fin diffère. « Le lendemain du mariage, la femme s'éloigne et envoie une esclave pour soumettre son mari à l'épreuve d'une séduction ; il va succomber quand l'épouse irritée le livre à la police comme voleur : il est cruellement battu et emprisonné.

» Une fée lui apparaît, lui remet un talisman tout puissant dont il se sert pour se faire bâtir un palais (n° 19) et se met à jouer le rôle de calife pour attirer l'attention de Hâroûne et obtenir de lui qu'il le réconcilie avec sa femme.

» Hâroûne, qui s'est donné pour un familier de la cour, lui promet d'intervenir auprès du calife. Le lendemain, Ga'far décide sans peine sa sœur à demander pardon à son mari.

» Pendant un an, 'Ali aide Hâroûne de sa puissance surnaturelle. Mais sa femme étant venue à mourir, il la suit dans la tombe : on les enterre dans le même cercueil (n° 37), après que le calife a fait en vain chercher le talisman. »

(175.) — *Le bimaristan ou histoire du jeune marchand de Bagdad et de la dame inconnue.*

1. — C. — D. — E. — C C.

3. — Caussin, 8, 79. — Chavis, (*Halechalbé et la dame inconnue*) 38, 271 ou Rapilly, 3, 253.

Hâroûne, Ga'far et Masrour se déguisent et visitent l'hospice des fous; ils conviennent d'en interroger chacun un.

Masrour demande des fruits à un fou qui prétend en vendre; le fou lui frotte le visage d'ordure. (Cfr. Syntipas, n° 175.)

Ga'far interroge un prétendu prophète, qui, quand il lui réclame un miracle, l'engage à se jeter du haut d'un bâtiment élevé; il se rompra le cou, mais le prophète le remettra en bon état. ⁽¹⁾

Hâroûne fait la connaissance d'un jeune marchand établi par son père. Une jeune dame avait l'habitude de lui acheter des marchandises à crédit et de les payer après, mais de telle façon qu'elle contracte une dette de dix bourses. (N° 129.) Un jour, une vieille (n° 189) lui propose d'épouser la dame, dont la dette servira de dot. Il se laisse bander les yeux et mener dans un palais luxueux, où le cadi (qui sait que la dame peut disposer d'elle) dresse l'acte de mariage. L'épouse fait promettre à son mari de ne sortir qu'une fois par an et de ne pas parler inutilement aux esclaves. Mais, au bout d'une semaine, se représentant le chagrin que ses parents doivent éprouver

⁽¹⁾ La littérature arabe est riche en anecdotes sur les faux prophètes. Voir, p. ex., Weil, *Geschichte der Chalifen*, 2, 289. — Rev. d. trad. pop., 13, 227, 229, 232, 239, 243, 236-287, 490-491, 492, 493-494, 496 et 15, 286. — Girgas et Rosen, *Chrest. ar.*, 12 et 13 (Socin, *Arab. Grammatik*, 1885, 104-106.) — Qalyôubi, 215-216. — Mouhammad Efendi, 95. — Belkassem ben Sedira, *Cours de litt. arabe*, 2^e édit., 1-5 du texte arabe. — Machuel, *Méthode pour l'étude de l'arabe parlé*, 4^e édit., 272-273. — Decourdemanche, *Nasreddin-Hodja*, 118-119 et 132-134. — Cfr. Sachau, *Albîrûnî, Chronology*, 192-198 et 372-373. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 6, 513, 452.

à cause de sa disparition mystérieuse, il obtient la permission d'aller les voir et les trouve occupés à pleurer sa mort. En attendant que la vieille vienne le chercher, il reprend son commerce et les voisins s'imaginent que les djinns l'avaient emporté.

Lors d'un nouveau retour à sa boutique, une dame lui offre en vente une cassolette, pour un baiser; il cède, mais la dame le mord : c'est qu'elle avait été envoyée par la femme du marchand pour éprouver sa fidélité.

Quand il revient au palais, il prétend s'être blessé en ouvrant sa boutique; mais sa femme sait ce qui en est et veut qu'on le mette à mort. Vaincue par les prières de la vieille, elle se borne à le faire battre cruellement et jeter dans la rue.

De retour chez lui, il s'abandonne à la mélancolie, repousse sa mère et menace de frapper son père (n° 271). On le renferme alors dans l'hospice des fous, où, revenu au calme, il espère que le calife le délivrera.

Hâroune le mande le lendemain et, comme il répète textuellement : on histoire sans se contredire, il reconnaît qu'il est guéri. Il le renvoie à son commerce et fait poster des gens pour saisir la vieille, si elle revient.

Ses prévisions se réalisent parce que la dame, désespérée de ce qu'elle a fait, envoie l'entremetteuse pour se réconcilier avec son mari. On la saisit et elle avoue que la dame mystérieuse est la fille de Ga'far. Celui-ci accepte les faits accomplis et ne blâme pas même le cadi, qui n'a violé aucune loi.

Burton, 8, 263.—Habicht, 13, XXIX.—Scott, 6, 415-416.

Chavis et Gazotte n'ont pas trop défiguré cette histoire.

(176.) — *Histoire du premier fou.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 31.—Destains, 6, 30.—Gauttier, 6, 187 et 7, 392. — Habicht, 11, 26 et 13, 309.—Burton, 10, 384.—Henning, 23, 34.

Le fou est un marchand à qui une vieille dame fait une fois un achat qu'elle ne peut payer, n'ayant pas d'argent sur elle; elle l'emmène donc chez elle après lui avoir bandé les yeux.

Là, dans un palais luxueux, il trouve la fille de la vieille dame, qu'il épouse le jour même, après avoir promis qu'il ne ferait jamais attention à aucune autre femme. Puis il obtient la permission d'aller voir sa mère, que son absence inexpiquée avait plongée dans la douleur. Il reprend son commerce et revient tous les soirs les yeux bandés chez sa femme. Une esclave lui explique un jour tout le mystère : la jeune fille, l'ayant aperçu devant sa porte, s'est éprise de lui, est devenue malade et a été examinée par une vieille, qui a deviné son mal ; après vingt jours d'instances, elle a tout avoué et sa mère arrange le mariage.

Un jour une jeune fille lui offre un bijou, qu'il veut acheter pour sa femme et qu'elle ne lui cède que pour un baiser ; mais, en le lui donnant, elle le mord. De retour, il trouve sa femme vêtue d'écarlate (n° 18) ; il lui dit d'abord qu'il a acheté le bijou ; mais elle lui fait remarquer sa blessure ; sur son ordre, on apporte, décapitée, la jeune fille qu'elle avait envoyée pour le mettre à l'épreuve ; puis elle chasse son mari.

Désespéré, il parcourt les rucs en se plaignant ; on le croit fou et on l'enferme.

Le sultan charge son vizir de retrouver la maison, qu'il découvre enfin en parcourant avec le prétendu fou la rue où on lui bandait les yeux. (Cfr. n° 24.) Il réconcilie le jeune homme avec sa femme, qui est la fille d'un ancien sultan du Caire.

Encadré dans le n° 231.

Scott, 6, 415-416. — Habicht, 11, XX-XXI. — Loiseleur, M. n., 698.

(177.) — *Manjab (Mundschab).*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 343. (Incomplet.) — Gauttier, 6, 376 et 7, 396. (Id.) — Habicht, 11, 174 et 13, 311. (Id.) — Burton, 11, 197.

Hâroune, dégoûté de tout, demande à Masrour, son eunuque, de le

distraire ⁽¹⁾. Il lui propose de se promener dans ses jardins, d'aller dans son harem, d'inspecter les curiosités de son trésor, de causer avec ses ministres et les savants du royaume. Mais rien ne tente le calife et il ne se déride que lorsque Masrour lui offre en plaisantant de l'amuser en se faisant décapiter. Enfin, on fait venir un conteur, qui ne parvient pas à le désennuyer.

Il se décide alors à se déguiser pour parcourir sa capitale. Ga'far veut l'en dissuader, disant qu'on lui manquera peut-être de respect et que, dans sa colère, il décrètera des vengeances dont il se repentira plus tard.

Hâroûne tient bon et, sous prétexte de demander un verre d'eau à boire, on s'introduit dans une belle maison où il est inscrit partout que « celui qui s'informe de ce qui ne le regarde pas, éprouvera bientôt ce qui ne lui agréera point. » (N° 148.) Reçu magnifiquement, il voit son hôte s'évanouir et s'aperçoit qu'il porte des cicatrices. Comme il en demande la cause, malgré l'avertissement, il est mis à la porte. Il songe d'abord à punir son hôte et à faire démolir sa maison (n° 239); mais Ga'far l'apaise.

Mandé le lendemain au palais, Manjab raconte son histoire.

A la mort de son père, il dissipe ses richesses avec ses amis, qui, dans sa détresse, l'abandonnent. (N° 22.) Mais il trouve chez lui un trésor et invite ses amis : ceux-ci avouent avoir reçu de lui des dons et un cadi, caché, en prend note. Ayant recouvré sa fortune, il se remet au commerce.

Une vieille (n° 189) vient plusieurs fois et le mène un jour à un palais, où il trouve une belle jeune fille. Elle veut bien l'épouser s'il accepte, en cas d'infidélité, d'être battu, de se voir couper la langue et les mains et d'être rendu aveugle.

Une bédouine, un jour, lui offre un collier pour un baiser et il consent. Rappelé par sa femme, il n'a pas le temps de faire ses ablutions et, consulté par elle sur le coran, il n'ose toucher le livre sacré. On appelle le cadi; Manjab est battu et mis dehors.

Hâroûne ordonne à Ga'far de retrouver la dame dans les trois jours, sous peine de mort. N'y parvenant pas, Ga'far va faire ses adieux à sa sœur, qui avoue qu'elle est l'héroïne de l'aventure. (N° 302.) Réconciliation.

Burton, 11, 483.

(1) Nos 162, 165, 166, 209, 276 et 374. Cfr. n° 234.

34. — *‘Âmir et Gâdir.*

1. — C.

C'est un épisode du roman d'Oumar (n° 277), qui ne se trouve que dans le manuscrit C.

Zotenborg, Notice, 204. (Tirage à part, 38.)

Amoureux.

Nos 35 à 56.

35. — *Moutawakkil et Mahboûba.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 530. — β , 2, 185. — γ , 2, 210. — δ , 3, 14.

3. — Hammer, 3, 338. — Lane, 2, 461. — Weil, 4, 63. — Burton, 3, 402. — Payne, 4. — Henning, 7, 153.

4. — N° 129. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, XVIII. — Mas'ouîdi, édit. B. de Meynard, 7, 281-286. — Mous., 2, 137. — D'Herbelot, v° Haroun, 650.

La favorite, fière de son ascendant sur le calife, l'irrite. Le calife la repousse et défend aux gens du palais de lui parler d'elle. Ayant rêvé qu'il s'est réconcilié avec elle, il entend Mahboûba réciter des vers disant qu'elle a reçu en rêve la visite du calife. Ils se réconcilient et c'est la seule des femmes de Moutawakkil qui ne se soit jamais consolée de sa mort; on l'enterre auprès de lui.

Burton, 8, 136.

36. — *L'esclave rendue à son ancien maître.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 625, n° 3658, 10. (?)
2. — α , 1, 564. — β , 2, 220. — γ , 2, 259. — δ , 3, 53.
3. — Hammer, 3, 344. — Lane, 2, 518. — Burton, 4, 35. — Payne, 4. — Henning, 8, 32.
4. — Tazyine, 253. — Tam., 1, 198-197.

Un bagdadien, tombé dans la misère, vend son esclave, comme elle le lui conseille. Voyant leur désespoir, l'acheteur la rend à son ancien maître avec l'argent.

C'est la première forme du N° 75.

Nos 206 et 313. — Cfr. Cardonne, 1, 32-38. — Kosegarten, Chrest. arab., 28-34 (Tazyine, 254-256; cfr. Landberg, Proverbes, 155.) — Rev. d. trad. pop., 15, 353-354. — Man. Leide, 1^{re} édit., 1, 333-334. — Marsollier, Gulnare. (Œuvres, 2, 5.)

37. — *Mort d'un amoureux 'oudrite.*

1. — Man. égyptiens.
2. — α , 1, 564. — β , 2, 220. — γ , 2, 259. — ϵ , 8, 196.
3. — Lane, 2, 519. — Weil, 4, 47. — Burton, 4, 36. — Payne, 4. — Henning, 8, 34.
4. — Tazyine, 203-204.

Un 'oudrite s'éprend d'une jeune fille et meurt de cet amour. La jeune fille consent à aller le voir à son lit de mort, s'éprend à son tour et meurt trois jours après lui; on les met dans la même tombe.

Les *ondrites* sont les héros de nombreuses histoires de ce genre. Voir la *Chrestomathie arabe* de Kosegarten, 46 et suiv. et Burton, 8, 137.

L'histoire qui ressemble le plus à la nôtre est celle de *Hind et Bîr* (Man. Paris, 544, n° 3070, 4; 610, n° 3522, 3; 625, n° 3662. — Alger, 552, n° 1927, 2; 553, n° 1932. — Berlin, 20, 61, n° 9089. — Leide, 1^{re} édit., 1, 349-350. — Gotha, 4, 462, n° 2754. — Tazyïne, 456-457.) En voici le résumé :

Hind, éprise de Bîr, lui envoie des poésies, mais il ne cède point, parce qu'elle est mariée et il se réfugie même à La Mecque pour lui échapper. Hind fait croire à son mari qu'un ange, dans un rêve, lui a ordonné de se rendre à La Mecque; mais, là encore, et malgré les efforts d'une entremetteuse (n° 189), Bîr lui résiste. Le mari survient et répudie sa femme. Dès lors Bîr la recherche; mais elle le repousse à son tour et il tombe gravement malade. Au moment où il va mourir, Hind, persuadée par la sœur de son amoureux, vient le voir; à sa vue il expire et Hind meurt de douleur. On les enterre dans une même tombe, où l'on plante deux arbres qui s'entrelacent et qu'on appelle dès lors « l'amant et l'amante. »

Même tombe. Nos 45, 52 et 174. — Man. Berlin, 20, 453. — Van Vloten, *Djahiz. Beautés et antithèses*, 190. — Tazyïne, 169, 187, 193, 201, 207, 208 et 222. — Nafhat, 50-51. — Hartmann, *Früchte*, 1, 414-415. — Blanchet, *Variétés*, 1, 115-130.

Arbres nés sur la tombe. Basset, *Contes berbères*, 205-208. — Rev. d. trad. pop., 10, 111.

Arbres s'entrelaçant. Tazyïne, 135-136. — Tâzerwalt, 105-107 et 202. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 273 et 274. — Colonna, *Contes de la Bosnie*, 13-14. — Bédier, *Fabliaux*, 84. — Grimm, d. arme Heinrich, 194. — Mélusine, 4, 60, 85, 142; 5, 39 et 10, 168. — Journ. asiat., 1874, 2, 264-266.

38. — *Le vizir discret.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 565. — β, 2, 221. — γ, 2, 260.

3. — Hammer, 3, 345. — Mardrus, 7, 162. — Burton, 4, 38. — Payne, 4. — Henning, 8, 35.

4. — Tazyïne, 346-347. — Tam., 2, 183-184. — Halbat, 341-342.

Badr al dine, vizir du Yémen ne trouble pas l'entretien de son frère avec son maître.

39. — *Les écoliers amoureux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α. 1. 565. — β. 2. 222 — γ. 2. 261.

3. — Hammer. 3. 346. — Lane. 2. 520. — Weil. 4. 66. — Burton. 4. 39. — Payne, 4 — Henning. 8, 37.

4. — Rev. d. trad. pop., 15. 108. D'après Qalyoûbi. — Mouhammad Efendi. 101.

Le maître d'école et le propriétaire d'une esclave ayant lu des vers dans lesquels un jeune homme et cette esclave se déclarent leurs sentiments, manifestent de même leur approbation. Le maître de l'esclave la donne en mariage au jeune homme.

40. — *Le poète Moutalammis.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 566. — β, 2, 222-223. — γ, 2, 262. — δ, 3, 54. — ε, 8, 198.

3. — Weil, 4, 47. — Burton, 4, 40. — Payne, 4. — Henning. 8, 38.

Forcé de fuir le roi Nou'mâne fils de Moundir, le poète disparaît et on le croit mort. Sa femme cède enfin aux vives instances de ses gens et consent à se remarier; mais Moutalammis revient à temps le jour du mariage pour reprendre sa femme.

N° 6.

* W. Splettstösser, der heimkehrende Gatte und sein Weib in der

Weltlitteratur. Berlin. 1899 (Bull. du Musée belge, 3, 102.) — Man. Berlin, 20, 53-54. — Rev. d. trad. pop., 13, 672-674. — St Marc Girardin, Souvenirs, 2, 123-124. — Vogt, Beiträge z. Ges. d. deut. Sprache u. Lit., 12, 431 et suiv. — Bolte, Zeit. f. deut. Philol., 32, 570-371. — Dunlop-Liebrecht, 642. — Bartsch, Herzog Ernst, CXIV et CXV. — Uhland, Schriften, 4, 286 et suiv.

41. — *Mariage de Mous'ab.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 568. — β, 2, 224. — γ, 2, 265. — ε, 8, 202.

3. — Hammer, 3, 350. — Burton, 4, 44. — Payne, 4.

4. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 221.

Voulant épouser 'Aïsa, fille de Talha, le poète Mous'ab se la fait décrire par une femme spirituelle, qui est allée la voir à sa demande.

42. — *L'esclave enlevée.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 574. — β, 2, 230. — γ, 2, 274. — δ, 3, 61. — ε, 8, 220.

3. — Lane, 2, 526. — Burton, 4, 57. — Payne, 4. — Henning, 8, 54.

4. — Tibr, 113-114.

Ga'far ibn Moûsâ ayant refusé de vendre une belle esclave à Mouhammad al Amîne, celui-ci enivre Ga'far et enlève l'esclave. Puis il la lui fait entendre chanter chez lui sans qu'il se plaigne et le comble de cadeaux précieux.

43. — *Da'bal alhouzà'i et son amie.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 587. — β , 2, 244. — γ , 2, 294. — ϵ , 8, 255.

3. — Hammer, 3, 380. — Burton, 4, 88. — Payne, 4.

S'éprenant d'une jeune fille qui répond par des vers à ses vers, Da'bal, qui n'a pas alors de maison convenable, la mène dans celle d'un ami. Pendant qu'il va chercher des vivres et tout ce qu'il faut, son ami la lui prend.

N° 435.-- N° 76 de Syntipas. — Cf. n° 120.

44. — *Les trois victimes de l'amour.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 590. — β , 2, 247. — γ , 2, 298. — ϵ , 8, 266.

3. — Hammer, 3, 384. — Burton, 4, 94. — Payne, 4. — Henning, 8, 92. —

* Basset, Bordah, 13.

Une jeune fille aime un jeune homme, qui aime une chanteuse; celle-ci aime la jeune fille. Le jeune homme meurt de désespoir; les autres aussi. On les enterre tous le même jour.

H. Weber. Entlehnung oder zufällige Uebereinstimmung. Dans *Deutsche Rundschau*, 100, 303-309. — Prévost, Le doyen de Killerine (Le Breton, le roman au XVIII^e siècle, 141.)

45. — *Les amoureux réunis.*

1. — Man. égyptiens.
2. — α , 1, 591. — β , 2, 248. — γ , 2, 299. — ε , 8, 268.
3. — Hammer, 3, 385. — Lane, 2, 539. — Burton, 4, 97. — Payne, 4. — Henning, 8, 93.

Qâsim ibn 'Adi, à la recherche d'un chameau, voit deux amoureux se réunir malgré l'opposition de la tribu et mourir dans les bras l'un de l'autre : c'était une jeune fille, que son père avait refusée à son cousin. On les réunit dans la même tombe. (N° 37.)

46. — *Le prétendu fou.*

1. — Man. égyptiens.
2. — α , 1, 591 — β , 2, 248. — γ , 2, 300. — ε , 8, 270.
3. — Hammer, 3, 386. — Lane, 2, 540. — Burton, 4, 98. — Payne, 4. — Henning, 8, 94.
4. — Mas'ouîdi, éd. B. de Meynard, 7, 198. — Tazyîne, 211-213; cfr. 358-359. — Tam., 2, 260. — I'lâm, 1, 46-47.

Un voyageur, à qui on a parlé d'un jeune mystique devenu fou, comprend à ses paroles qu'il est amoureux et que son amie est morte. Quand il le lui dit, le prétendu fou tombe mort.

47. — *L'amour d'Abou 'Îsâ.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 594. — β , 2, 251. — γ , 2, 304. — δ , 3, 86. — ϵ , 8, 286.

3. — Hammer, 3, 392. — Lane, 2, 543. — Mardrus, 7, 226. — Burton, 4, 104. — Payne, 4. — Henning, 8, 102.

Abou 'Îsâ, frère de Ma'moune, est amoureux en secret d'une esclave qu'il ne parvient pas à acheter de son maître, 'Ali ibn Hîsâme. Il persuade son frère d'aller voir les grands à l'improviste afin de connaître leur générosité. Maigre réception chez l'un. Réception luxueuse chez 'Ali. Vers chantés par quatre chanteuses, appartenant à quatre groupes qui se succèdent. Aux vers qu'échangent Abou 'Îsâ et l'esclave, 'Ali comprend qu'ils s'aiment; il l'offre à Abou 'Îsâ, du consentement de Ma'moune.

48. — *Différence entre les hommes.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 603. — β , 2, 276. — γ , 2, 316. — ϵ , 8, 313.

3. — Hammer, 3, 410. — Mardrus, 7, 172. — Burton, 4, 121. — Payne, 4.

Une femme, qui aime un homme fait, vante cet amour à une autre, qui aime un jeune homme.

49. — *'Outba et Rayâ.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 624, n° 3655, 8.
2. — α , 2, 165. — β , 3, 177. — γ , 3, 267. — δ , 4, 62.
3. — Hammer, 3, 457. — Lane, 3, 218. — Burton, 5, 289. — Payne, 6. — Henning, 12, 5.
4. — Tazyine, 161-163. — Tam., 2, 149-155. — I'lâm, 19-21. — Journ. asiat., 1822, 144-154.

Grâce à Abdallah ibn Ma'mar le Qäsite, qui a entendu 'Outba réciter des vers à la tombe du prophète, la tribu du poète intervient auprès du père de son amie. Ne voulant pas refuser ouvertement, sur le conseil de sa fille, il demande une dot exorbitante (n° 19), qu'on lui fournit. Quand les époux sont partis, le père les fait attaquer par des cavaliers. 'Outba est tué en se défendant et sa femme tombe morte de désespoir. Le sépulcre où on les réunit reste fameux; on orne l'arbre qui y grandit. (N° 37.)

50. — *Divorce et mariage de Hind.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 625, n° 3658, 11.
2. — α , 2, 167. — β , 3, 180. — γ , 3, 272. — δ , 4, 65.
3. — Hammer, 3, 464. — Burton, 5, 295. — Payne, 6. — Henning, 12, 10.
4. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses 239-240. — Mous., 1, 50-51. — I'lâm, 26-27. — Hammer, Rosenöl, 2, 31-33.

Haggâg (Hégiage) surprenant sa femme, Hind fille de Nou'mâne, au moment où elle parle de lui avec mépris, la répudie. Le calife 'Abd al Malik, connaissant sa beauté et son esprit, l'épouse malgré l'objection

qu'elle tire de ce qu'elle a été mal mariée. Elle n'accepte d'ailleurs qu'à condition que son premier mari la mène au calife pieds nus et tenant son chameau par la bride. En route elle jette un dinâr et demande qu'on lui ramasse le dirhem qu'elle a laissé tomber. Sur l'observation de Haggâg que c'est un dinâr, elle remercie Dieu d'avoir remplacé une pièce d'argent par une pièce d'or.

51. — *Yoûnis le secrétaire et son esclave.*

1. — Man. égyptiens.
2. — α , 2, 170. — β , 3, 183. — γ , 3, 277. — δ , 4, 70.
3. — Hammer, 3, 472. — Weil, 4, 104. — Burton, 5, 302. — Payne, 6. — Henning, 12, 19.
4. — I'lâm, 33-35. — Hammer, Rosenöl, 2, 53-55.

Yoûnis voulant vendre une belle esclave pour payer ses dettes, rencontre dans le désert un jeune homme inconnu et, après avoir bu avec lui, lui vend à crédit l'esclave, que l'autre emmène. Il laisse partir sa caravane pour attendre son acheteur; ses inquiétudes cessent quand Walîd ibn Sahl le fait venir et lui paie le prix convenu, plus une somme pour ses frais de voyage et en récompense de sa confiance. Quand il devient plus tard calife, il le comble de faveurs.

52. — *Les amoureux et le lion.* ⁽¹⁾

1. — Man. égyptiens. — Y.
2. — α , 2, 176. — β , 3, 189. — γ , 3, 286. — δ , 4, 75.
—* Ouseley, Oriental collections, 2, 349-367 (Texte et traduction.)

(¹) Les deux titres que porte ce conte dans les traductions sont le comble de l'absurde : *Les aventures d'un courtisan* et *Histoire d'Al-Raoui*. Quant au premier, il suffit de dire qu'il n'arrive rien au courtisan lui-même et que

3. — Scott, 6, 229. — Destains, 6, 164. — Gauttier, 6, 332 et 7, 395. — Habicht, 11, 142 et 13, 311. — Lane, 3, 226. — Burton, 5, 314. — Payne, 6. — Henning, 12, 31.

—* (Henley), *The Story of Al Raoui, a Tale from the Arabic*. London, Geisweiler. 1799. In-8. 59. (Avec une traduction allemande.) (2 éditions.)

C. R. Alg. Litz., 1800, 3, 87-88 et 1801, 2, 583-584. — Mag. encyclop., 1799, 4, 286-287.

— Littérature orientale. Histoire d'Al-Raoui, conte arabe. Dans Mag. encyclop., 1799, 4, 343-351 et Esprit des journaux, 29^e année, 4, 93-101.

— Hartmann, Früchte, 2, 171-188.

— * Al-Raoui, scène de la vie arabe, traduit par A. Kuhlke, prof. à l'Ecole égyptienne de Paris. Dans Revue amér. et orientale, 2.

— Bibliog. arabe, 4, n^o 45.

4. — Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 103-107. — Mous., 2, 150-151. — I'lâm, 58-61. — Hammer, Rosenöl, 2, 148-156. — Tazyfine, 206-207.

Gamîl, égaré dans le désert, y rencontre un jeune homme qui le traite dans sa tente isolée avec un luxe royal. C'est, comme il l'apprend, un sien cousin, qui, amoureux d'une cousine mariée à un autre, la reçoit tous les jours dans sa tente. Gamîl offre de l'aider; mais un lion tue ce jour-là la jeune femme et l'amoureux, après avoir coupé la tête au lion, meurt de chagrin. Gamîl enterre les amoureux dans la même tombe. (N^o 37.)

Burton, 8, 262 et 265. — Deutsche Jahrb., 1842, 621. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 30, 143.

ce qui arrive n'a rien de commun avec sa qualité de courtisan. L'autre signifie tout simplement « histoire contée par le conteur » : ce titre convient à chacune des histoires des Mille et une nuits, donc à aucune en particulier.

Mais il y a mieux : Loiseleur, M. n., 720 le transforme en « *Aventure d'une courtisane* » et Hammer, dans la traduction de Trébutien, 1, XLVI, en « *Al-Kavi*. » C'est sans aucun doute une faute d'impression.

53. — *L'arabe et sa femme.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 357, n° 2009, 3. (?) — Berlin, 20, 58 (?)
2. — α , 2, 179. — β , 3, 193. — γ , 3, 291. — δ , 4, 80.
3. — Hammer, 3, 476. — Burton, 5, 321. — Payne, 6. — Henning, 12, 39.
4. — Freytag, Chrest. arabe, 1834, 77-83. — Girgas et Rosen, Chrest. arabe, 56-61. — I'lâm, 9-11. — Hammer, Rosenöl, 2, 10-13. — Autre forme : Tazyîne, 242-243 et Leide, 1^{re} édit., 1, 324.

Mouâwiya voit un bédouin arriver par la chaleur et ordonne de l'introduire. Appauvri, son beau-père lui a repris sa femme et quand il la réclame auprès du gouverneur, Marwâne, celui-ci, ébloui par sa beauté, l'épouse. Le calife fait amener la femme et veut, à son tour, se marier avec elle. Il lui laisse cependant le choix et elle préfère retourner avec son mari, à qui le calife fait présent de 1000 dinârs.

54. — *Damra et sa bien-aimée.*

1. — Man. égyptiens.
2. — α , 2, 181. — β , 3, 195. — γ , 3, 295. — δ , 4, 84.
3. — Hammer, 3, 479. — Burton, 5, 326. — Payne, 6. — Henning, 12, 44.
4. — I'lâm, 56-58. — Hammer, Rosenöl, 2, 89-93.

C'est le résumé du n° 374.

Burton, 11, 199.

55. — *Ishaq de Mossoul et le jeune arabe.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 2, 185. — β , 3, 199. — γ , 3, 301. — δ , 4, 89.

3. — Hammer, 3, 486. — Lane, 3, 230. — Burton, 5, 335. — Payne, 6. — Henning, 12, 54-57.

4. — Halbat, 64-65. — I'lâm, 84-85. — Tazyîne, 240-242.

Un jeune Mélinois, à qui une jeune fille a été refusée par les parents, compose des vers touchants, qu'Ishaq met en musique. Il les communique à Hâroûne et à Ga'far. Le calife marie les amoureux.

56. — *Aboû 'Âmir.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 2, 186 — β , 3, 200. — γ , 3, 303. — δ , 4, 91.

3. — Hammer, 3, 487, — Burton, 5, 338. — Payne, 6. — Henning, 12, 57.

4. — Halbat, 192-193. — I'lâm, 85-86.

Ce vizir donne au roi Nâsir un jeune homme qui lui a plu, puis une esclave qu'il lui demandera, lui semble-t-il. Sur le conseil d'envieux, le roi met son vizir à l'épreuve en lui faisant écrire par le jeune homme qu'il le regrette. Mais le vizir ne tombe pas dans le piège et jouit, dès lors, d'une faveur inébranlable.

57. — *Le sultan d'Andalousie.***1. — Y.**

C'est une répétition en prose de l'histoire du n° 206, dit Burton, 12, 319.

58. — *Anis al galis.* ⁽¹⁾

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — G. — I. — W. — Y. — FF. — Paris, 622, n° 3646, 2 et 623, n° 3651, 1.

2. — α, 1, 106. — β, 1, 115. — γ, 1, 203. — δ, 1, 229. — ε, 3, 67. — ζ, 2, 282.

— ... Enis el-Djelis ou histoire de la belle persane conte des mille et une nuits Traduit de l'arabe et accompagné de Notes par A. de Biberstein Kazimirski. Paris (imp. Pommeret et Moreau) chez Théophile Barrois, libraire 13, quai Voltaire, à la Tour de Babel. 1846. In-8. (7) et 4-176.

Texte et traduction en regard. — C. R. * Revue de l'Orient et de l'Algérie, 1848.

3. — Galland, 7, 1. — Caussin, 4, 167. — Destains, 3, 285. — Gauttier, 3, 278 et 7, 375. — Habicht, 5, 153, 6, 3 et 13, 303. — Loiseleur, 331. — Scott, 3, 282. — Lane, 1, 390. — Mardrus, 2, 197. — Weil, 1, 255. — Burton, 1, 329. — Payne, 1. — Henning, 2, 104.

— Traduction partielle (p. 72-93 de Kazimirski) dans Hadj-Abd'el-Hamid-Bey (du Couret), Les mystères du désert. Paris. 1859, 2, 142-152.

(¹) Ces mots servent souvent de titre à des ouvrages arabes, voir, p. ex. Flügel, H. Hal., 1, 487.

Bien que du Courat semble avoir eu sous les yeux un texte un peu différent de celui de Kazimirski et qu'il assure avoir fait la version, les traductions actuelles ne pouvant lui servir (p. 142, note), il est visible qu'il a utilisé largement celle de Kazimirski.

Le roi Basra, Mouhammad ibn Soulaïmâne al zaïni a deux ministres, l'un, Fadl, qui est bon et populaire, l'autre Mou'fne, qui est mauvais.

Il désire avoir une jeune esclave, belle et douée de qualités rares. On en trouve une, aussi belle que savante, pour laquelle son maître a dépensé plus de 10000 dinârs Fadl l'achète à ce prix avec l'argent du sultan et, avant de la lui présenter, la garde pour la laisser se reposer dix jours. Mais son fils, 'Ali noir al dine, apprend sa présence, chasse les servantes qui gardent sa porte, lui dit que son père l'a achetée pour lui et s'en empare. Craignant son père, il se cache un mois; mais Fadl le prend un jour et veut le tuer, inquiet pour sa fortune et sa vie, à cause surtout de l'autre ministre, qui est jaloux de lui. Mais sa femme l'apaise et il marie son fils avec la jeune fille, lui faisant jurer de ne pas épouser d'autre femme ni de la vendre.

Un an s'écoule en paix, le roi ayant oublié l'affaire et le ministre envieux n'osant rien dire à cause du crédit de Fadl. Mais celui-ci vient à mourir et son fils se livre à sa douleur; puis, entouré d'amis, il dissipe son bien en fêtes et en largesses, malgré les avertissements de son intendant. Un des convives entend un jour qu'on lui annonce sa ruine complète; il disparaît aussitôt avec tous les autres amis. 'Ali va en vain les trouver: aucun ne l'aide. (N° 22.) Après avoir vendu tout ce qui lui reste, il écoute le conseil d'Anis qui l'engage à la vendre: si Dieu a résolu leur réunion, ils finiront par se retrouver. (N° 75.)

Au marché, c'est Mou'fne qui veut acheter Anis. Mais le courtier avertit 'Ali qu'il lui donnera probablement une reconnaissance en paiement, que ses intendants, sur instructions secrètes, le traîneront en longueur et lui arracheront la traite. Suivant donc son avis, il feint de n'avoir conduit Anis au marché qu'en exécution d'un serment et il veut l'emmener, quand le vizir s'en prend à lui. Mais il le bat et les assistants empêchent les gardes d'intervenir: vizir et fils de vizir se réconcilieront peut-être, disent-ils, et eux alors pâtiront.

Sanglant et couvert de boue, Mou'fne se présente au sultan, lui raconte

l'histoire de l'esclave acquise avec l'argent royal et prétend avoir dit à 'Ali qu'il voulait l'acheter pour son maître. Le sultan furieux ordonne de piller et de démolir la maison d'Ali (n° 239) et de le lui amener avec la jeune fille, liés et en les traînant sur la face. (N° 30.) Mais un des chambellans, jadis esclave de Fadl, court avertir 'Ali et, n'ayant pas davantage, lui remet quarante dinârs.

Pendant qu'on démolit et qu'une proclamation promet une récompense pour qui le prendra et commine une peine contre qui négligerait de le dénoncer, 'Ali et Anis s'embarquent pour Bagdad et arrivent dans des jardins. L'un d'eux est le parc de plaisance de Hâroune, où s'élève un château. Ils s'endorment à la porte et le vieux jardinier, Ibrahim, qui a le droit d'agir comme il l'entend contre des délinquants de l'espèce, veut d'abord les battre; mais frappé de leur beauté, il les réveille; touché des pleurs d'Ali, il les invite à visiter le jardin dont, pour les rassurer, il se dit propriétaire. Description de ce jardin. On entre dans le palais et on y mange. 'Ali demande à boire, mais réclame du vin. Ibrahim, qui n'en a plus pris depuis treize ans, proteste vivement : le prophète a maudit ceux qui boivent du vin, ceux qui pressent les grappes, ceux qui transportent le vin. Pour échapper à la défense, 'Ali dit qu'il suffira de payer quelqu'un pour acheter du vin et l'amener au moyen d'un âne. (N° 269.) Ibrahim, qui a d'abord refusé de boire, finit par s'enivrer et permet aux jeunes gens d'allumer toutes les lampes du château.

De son palais, Hâroune aperçoit cette illumination : il n'est plus calife, dit-il, si de telles choses peuvent se produire à son insu. Ga'far prétend alors avoir donné les permissions nécessaires au jardinier, qui voulait célébrer la circoncision de ses enfants.

Le calife apaisé et Ga'far, déguisés, se rendent au château, dans l'espoir d'y assister à des scènes édifiantes, car on sait qu'Ibrahim est pieux et fréquente les religieux. A leur arrivée, ils grimpent sur un arbre et voient d'autres miracles que ceux auxquels ils s'attendaient. Le calife entend 'Ali inviter Anis à chanter. Si elle chante mal, il crucifiera tout le monde; si elle chante bien, il ne fera exécuter que Ga'far. « Plaise à Dieu, dit Ga'far, qu'elle chante mal, pour que je meure en société. »

En réalité, elle chante fort bien et Hâroune désire l'entendre de plus près. Apercevant un pêcheur qui a trouvé la porte ouverte et qui s'est introduit malgré la défense antérieure du calife, il lui prend son attirail et ses vêtements, lui donnant les siens en échange : joie du pêcheur qui

s'attendait à être puni et qui plaisante sur les insectes qu'on trouvera dans ses habits.

Le calife, entrant seul, offre ses poissons; on les accepte, s'ils sont frits. Hâroûne s'amuse à les préparer en personne, malgré Ga'far qui veut s'acquitter de ce soin. 'Ali lui remet trois dinârs, s'excusant de ne pouvoir faire plus; ⁽¹⁾ il l'admet à écouter la chanteuse et, voyant combien il l'admire, la lui donne.

Hâroûne se fait alors raconter son histoire et se disant l'ancien condisciple du roi de Basra, lui confie une lettre pour ce sultan, dans laquelle il lui enjoint de se démettre de sa place au profit d'Ali. 'Ali part et Hâroûne, après avoir pardonné au jardinier, emmène Anîs et la loge à part.

Quand 'Ali arrive à Basra, le roi veut d'abord exécuter l'ordre de Hâroûne; mais Mou'ine lui représente qu'il a pu trouver une feuille avec l'écriture du calife et y avoir ajouté ce qui lui plaît. Le roi le croit, d'autant plus qu'Ali n'est accompagné d'aucun mandataire du calife. En attendant des nouvelles, qu'on demande à Bagdad, on emprisonne 'Ali, avec ordre de le battre tous les jours; mais le geôlier traite son prisonnier avec douceur.

Quarante jours après arrive un don de Hâroûne, qui fait penser à 'Ali et le ministre décide le roi à le faire mettre à mort. Ceux qui l'amènent offrent de le sauver, mais il refuse; la foule aussi montre la pitié que lui inspire son sort. En ce moment, on aperçoit un nuage de poussière: c'est Ga'far, que Hâroûne a envoyé à la demande d'Anîs, qu'il a entendue un jour pleurer et qui lui rappelle sa promesse de la réunir bientôt à 'Ali. Ga'far fait reconnaître 'Ali comme sultan et, après les fêtes, l'emmène à sa demande à Bagdad avec le vizir. Hâroûne lui dit de tuer lui-même son ennemi; mais le vizir lui ayant dit qu'il a agi comme le voulait sa nature et qu'il agisse comme le veut la sienne ⁽²⁾, 'Ali jette le glaive et le calife charge Masrour de l'exécution. (N° 5.)

⁽¹⁾ C'est une règle de la politesse musulmane et l'on en trouve des exemples sans nombre dans les textes. Voir, p. ex., Fleischer, *Ali's hundred Sprüche*, 66, n° 28; 80, n° 216; 102.

⁽²⁾ Cfr. Cardonne, 2, 118-119.— G. Gozzi, *Œuvres*, 9, 268.— Malcolm, *Sketches*, 2, 69 et 80.

‘Ali demande de pouvoir renoncer à sa royauté pour vivre auprès de Hâroune; celui-ci le lui permet et le comble de présents.

N° 190.

Burton, 8, 132-133 et 269. — Oestrup, 150. — Réc. égypt., 8. — Benfey, 322. — Zotenberg, Notice, 182. (Tirage à part, 16.) — Mercure, 31, 400-401. — Deutsche Jahrb., 1842, 621. — Journ. asiat., 1887, 2, 356. — Le Pavillon du calife (Mercure de France, an XII, 16, 169-173 et Esprit des journaux, 1804, 4, 270-275).

59. — *Ardasir.*

Nos 59, 60, 61 et (112.)

1. — Man. égyptiens. — Y. — F F. — Paris, 625, n° 3662. — Alger, 552, 1927, 1 et 1928. — Bull. de corr. afric., 3, 251.

2. — α , 2, 215. — β , 3, 232. — γ , 352. — ϵ , 5, 130.

3. — Hammer, 2, 64. — Weil, 2, 107. — Burton, 6, 1. — Payne, 6. — Henning, 12, 137.

Le roi de Sîrâs, craignant pour ses sujets après lui, obtient enfin dans sa vieillesse un fils grâce à un breuvage (n° 18); cet enfant, Ardâsir, reçoit, jusqu'à quinze ans (n° 13), la meilleure éducation. Il demande pour son fils la main de Hayât al noufoûs, fille d'‘Abd al Qâdir, roi de l'‘Irâq, mais essuie un refus, parce que la princesse aimerait mieux mourir que de se marier. Il veut déclarer la guerre au roi de l'‘Irâq, mais son fils préfère se rendre incognito dans sa capitale. Le roi met d'immenses richesses à sa disposition et lui donne comme compagnon un sage vizir, qui se fait passer pour son père.

Ardasir loue un magasin et sa beauté attire bientôt un grand concours de monde : on croit que le portier du paradis l'a laissé échapper. La nourrice de la princesse (n° 189) s'étant un jour rendue chez lui, il lui fait de grands cadeaux et obtient d'elle qu'elle remette une lettre à la jeune fille. Bien

que la princesse se soit mise en fureur en la recevant, elle cède aux suggestions de la nourrice et répond par un refus. Malgré sa colère, elle continue cette correspondance, où elle se borne d'ailleurs à menacer l'audacieux de mort. A la fin, elle se fâche tout de bon, fait battre la vieille et la chasse.

La nourrice se réfugie auprès d'Ardasir et lui explique la cause de l'aversion de la princesse pour les hommes : elle a vu un jour en rêve un oiseau mâle pris dans des filets et délivré par sa femelle; quand la femelle est prise à son tour, le mâle l'abandonne à son sort en s'envolant. Elle en a conclu que les hommes ne sont tous que des égoïstes.

La nourrice conseille alors à Ardasir d'aller dans le jardin royal, où la princesse se rend une fois par an; si elle le voit, elle ne pourra s'empêcher de l'aimer.

Le prince songe à enlever la jeune fille; mais le vizir lui donne de meilleurs conseils. Feignant de s'intéresser au jardinier, il lui remet de l'argent pour bâtir un pavillon, qu'il dira avoir érigé à ses frais afin de gagner ainsi la faveur de ses maîtres. Dans ce pavillon, le vizir fait représenter par un peintre le songe de la princesse en y ajoutant un tableau où un oiseau de proie tue le mâle : ce qui explique pourquoi il n'est pas revenu pour sauver sa compagne.

La princesse, voulant faire sa visite annuelle au jardin, a besoin, pour cela, de la nourrice, qui connaît les fruits et les arbres; elle se réconcilie donc avec elle.

Le prince, averti par la vieille, feint d'être brouillé avec son prétendu père et obtient asile du jardinier. Arrive la princesse, qui, sur le conseil de sa nourrice, éloigne sa suite. Elle visite le pavillon et, voyant les tableaux, comprend qu'elle a jugé les hommes trop sévèrement. La nourrice lui dit que ces tableaux sont dûs aux anges gardiens; elle profite de l'occasion pour entreprendre l'éloge des hommes et du mariage : elle lui cite le cas d'une reine qui s'est fait enterrer vive avec son époux décédé et celui d'un roi qui en a fait autant.

Ainsi disposée, elle voit le prince qui apparaît à un signal convenu avec la nourrice, et les deux s'éprennent à tel point qu'ils s'évanouissent. ⁽¹⁾ Ils ont peine à se quitter; sur les instances de la princesse, la nourrice amène

(1) Rhode, d. griech. Roman, 161.

trois jours après le prince, qui s'est vêtu en femme et auquel elle a appris à marcher. L'eunuque, croyant que c'est la princesse, le laisse passer.

Les amoureux ne peuvent se séparer. Mais le père, ayant reçu des cadeaux, envoie un collier en présent à sa fille. L'eunuque qui l'apporte les surprend ensemble et, comme la princesse lui avait un jour fait arracher les dents, il court avertir le roi après avoir obtenu de lui le mouchoir de l'amâne.

Outré de fureur, il ordonne la mort des amoureux et défend qu'on le consulte de nouveau sur ce point. ⁽¹⁾ L'exécuteur, pris de pitié, traîne les choses en longueur. Fort heureusement, car on aperçoit des nuages de poussière, dont la vue inspire au roi une grande terreur et une complète soumission. C'est, en effet, une armée amenée par le père d'Ardasir.

La princesse, voyant la puissance de son amoureux, craint qu'il ne la dédaigne; Ardasir la rassure et empêche aussi son père de punir le roi de Sirâs. Celui-ci, édifié d'ailleurs sur la vertu de sa fille par des matrones qui l'ont examinée, est heureux de la marier avec son ami.

Burton, 8, 140. — Oæstrup, 30, 38, 90. 92, 149 et 151.

60. — *L'amant et l'amante.*

1. — Man. égyptiens. — B. — I. — FF.

2. — α , 1, 228. — β , 1, 246. — γ , 1, 377. — δ , 2, 1.

3. — Lane, 1, 469. — Mardrus, 3, 290. — Weil, 3, 376 (La fin n'est que résumée.) — Burton, 2, 179. — Payne, 2. — Henning, 4, 30. — Hanley, 101 et 166.

4. — Jewad, n° 3. (Burton, 8, 274.)

Soulaïmâne, roi de la ville verte derrière la montagne d'Ispanan, n'ayant pas d'enfant, envoie son ministre demander la main de la fille du roi du

(1) De Sacy, Chrest. arabe, 1, 27.

pays blanc. Elle lui est accordée et la jeune princesse est reçue en grande pompe; toutes les femmes de la ville, notamment, doivent se porter à sa rencontre.

Du mariage naît un prince, Tâg al mouloûk, dont on soigne l'éducation sous tous les rapports. Quand il a atteint l'âge de dix-huit ans, il fait un jour une partie de chasse et rencontre une caravane, où il trouve un jeune homme triste, qui cherche à lui cacher un mouchoir portant de chaque côté une broderie représentant une gazelle, l'une en fils d'or, l'autre en fils d'argent.

Ce jeune homme est 'Azîz, qui, pressé de questions, finit par raconter son histoire (n° 71) et apprend au prince que le mouchoir est l'œuvre de la princesse Dounyâ, fille du roi des îles du camphre.

Il s'éprend d'elle et son père envoie son vizir et 'Azîz en ambassade pour demander sa main. Mais, ne voulant pas se marier, elle refuse et dit que, si on la force, elle tuera son époux.

Soulaïmâne, qui avait d'abord voulu déclarer la guerre à cause de cette réponse, y renonce et le prince se décide alors à tenter lui-même l'aventure. Se munissant d'argent et de marchandises, il entreprend, avec le vizir et 'Azîz, un long voyage, pendant lequel il a un rêve de bon augure. Arrivé à la capitale, il se fait passer pour marchand. Son luxe et sa bonne mine attirent l'attention de tous, surtout parce qu'il a soin de se concilier les bonnes grâces du chef des marchands.

La vieille gouvernante de la princesse, gagnée par les cadeaux et la beauté du prétendu marchand, porte ses lettres à la princesse et la décide à lui répondre; mais elle ne s'y prête que pour lui faire connaître sa colère. Elle chasse même enfin la vieille. C'est alors que le vizir, se mettant en rapport avec le jardinier et le comblant de cadeaux, réussit à faire peindre, dans un pavillon du jardin, un tableau représentant, à côté d'une colombe que tuent des chasseurs, le mâle, qu'un épervier déchire quand il veut secourir sa compagne. Il répond ainsi à un rêve de la princesse, qui lui a fait concevoir, de la fidélité des hommes, la plus fâcheuse opinion.

Grâce au jardinier, le prince pénètre dans le parc et se montre à la princesse, qu'accompagne la vieille. Elle s'éprend de lui et la vieille le lui amène vêtu en femme; par ses beaux discours, elle décide l'eunuque à les laisser passer. Les amoureux restent ainsi longtemps ensemble; mais, un jour, l'eunuque, chargé de porter à la princesse un collier précieux que le roi vient de recevoir, les surprend et les dénonce. Tâg va être mis à mort et la princesse est sur le point de se tuer, quand arrive Soulaïmâne;

averti par le vizir, qui est persuadé que le prince est mort, vu qu'il n'est plus sorti du jardin, il est accouru avec une armée pour chercher son fils ou le venger. Mariage des amoureux.

Encadré dans le n° 277.

Burton, 8, 133 et 274.—Oestrup, 91-92, 108 et 154.

61. — *Ins ibn Qais.*

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, 12, 116.

3. — Habicht, 15, 40.— Burton, 9, 378. — Payne, 12.

Ins ibn Qais, roi de Bagdad, obtient enfin une fille, Miryam, qu'il jure de se laisser marier à son gré et qui refuse plusieurs partis.

'Abbâs, fils d'Azîz, roi du Yémen, entend parler d'elle et en devient amoureux (n° 112). Pour le distraire, son père lui fait bâtir un palais, qu'un pauvre étranger se disant peintre a été invité à orner et où il a représenté Miryam, comme il l'avoue, quand 'Abbâs s'évanouit à la vue de ce portrait.

'Abbâs obtient de son père la permission de passer un an à Bagdad avec son seul écuyer 'Âmir et pourvu de grandes richesses. Arrivé sur le territoire de Bagdad, il voit que la tribu de Saïbâne a été battue par un chef arabe et il se joint à l'armée que le roi envoie à son secours. Dans un premier combat singulier, le champion des Bagdadiens est tué; dans un autre, pour lequel nul n'ose se présenter, 'Abbâs tue le chef arabe et met son armée en déroute.

Arrivé à Bagdad, il gagne à un marchand toute sa fortune aux échecs. Mandé devant le roi, il en reçoit des remerciements et des dons, mais lui offre deux cassettes contenant chacune deux rubis valant dix fois ce qu'il a obtenu. Il rend ensuite à la femme du marchand tout ce qu'il a gagné à son mari et se lie d'amitié avec lui.

Le roi l'invite à un festin; Miryam, cachée derrière un voile le voit et s'éprend de lui. En s'en allant, il l'aperçoit à sa fenêtre et elle lui fait

grande impression. Aux vers qu'il fait à ce propos, la femme du marchand, ancienne nourrice de Miryam, comprend qu'il est amoureux et lui offre ses bons offices. Elle donne des lettres de lui à la princesse et rapporte les réponses, qui sont toutes défavorables, bien que le prince ait fait entendre qu'il est un puissant personnage. A la dernière même, la princesse chasse la nourrice en la faisant battre. 'Abbâs, irrité de sa conduite, cesse de l'aimer.

Se découvrant à la nourrice, il lui assure des avantages pour compenser la rente de la princesse qu'elle a perdue et part pour aller voir son cousin 'Ouqaïl, chef d'une tribu, et retourner ensuite chez son père. Il rencontre la tribu de Souhaïr; celui-ci, ayant appris qu' 'Ouqaïl veut cesser de lui payer tribut, est sur le point de l'attaquer. 'Âmir, envoyé pour chercher de l'eau, est mené captif à Souhaïr. Le prince, pour le délivrer, tue Souhaïr et son vizir et fait grand carnage parmi les cavaliers; le reste se soumet et l'accompagne chez 'Ouqaïl, qui le reçoit avec bonheur.

Le père d' 'Abbâs, inquiet de ne pas revoir son fils au bout de l'année, se rend à Bagdad avec 25000 cavaliers et s'arrête à une demi journée de marche. Il envoie les 25 mamlouks du prince s'informer de lui dans la ville. Le roi, comprenant qu'il s'agit de l'étranger inconnu, promet de leur donner de ses nouvelles.

Miryam a assisté derrière un grillage à cette réception; elle se repent de sa conduite et députe une esclave à sa nourrice, qui refuse de revenir.

'Abbâs envoie son écuyer à Bagdad avec le butin; lui-même suit avec son armée et retrouve son père. Entrée triomphale; il fait des présents au roi, à la nourrice, à tout le monde, sauf Miryam, qui lui en fait demander un et qui reçoit ainsi un beau collier.

A son tour, elle lui écrit deux fois pour lui avouer le changement de ses sentiments. La première fois, 'Abbâs répond par un refus; la seconde, il ne répond pas, mais fait chanter en présence de l'esclave de Miryam des vers sur la séparation par cinq de ses dix femmes que son père lui avait amenées.

Miryam dit qu'elle va mourir; qu'on remette le collier au prince et, quand il sera également mort de chagrin, qu'on les réunisse dans un même tombeau. 'Abbâs, touché, vient la voir et la ranime. Il l'épouse. Cadeaux; noces; retour au Yémen; fêtes où 'Abbâs affranchit les dix femmes, qui se livrent à la piété. Sept ans après il succède à 'Azîz.

(112.) — *Cadre des Mille et un jours.*

3. — Mille et un jours, Lille, 1, 1 et 5, 260.— Rapilly, 1, 1 et 5, 430.— Pajot, 9 et 412.—Loiseleur, 5 et 274.

La fille de Togrul-bey, roi de Cachemire, Farukhnas, ayant, en se montrant sans voile, causé la mort de plusieurs personnes, son père ne la laisse plus sortir du palais ⁽¹⁾; mais elle obtient la promesse qu'on ne la mariera pas contre son gré et elle refuse tous les partis ⁽²⁾, parce qu'elle a conçu une opinion fâcheuse de la fidélité des hommes, pour avoir rêvé qu'une biche tirait un cerf d'un piège, mais que le cerf l'abandonnait quand, à son tour, elle tombait dans un piège.

Craignant la colère des prétendants évincés, Togrul-bey charge la nourrice de Farukhnas de lui conter des histoires pour lui montrer les hommes sous un jour plus favorable.

Quand elle en a raconté pendant 1001 jours, le frère de la princesse devient malade et est guéri par un prêtre de Kesaya. La princesse veut aller le voir, mais il refuse de la recevoir, parce qu'elle n'obéit pas aux lois de Dieu.

Il la reçoit enfin et on l'introduit dans une salle, où, en trois endroits, on voit peinte une biche qu'un cerf essaye de délivrer et, en un seul endroit, une biche qui regarde un cerf pris sans le secourir. Il lui apprend aussi que le fils du roi de Perse s'est épris d'elle pour l'avoir vue en songe le repousser; elle avoue qu'elle a eu le même rêve mais que le prince lui a fait impression. Le prêtre ajoute que, pour expier sa fierté, elle devra se rendre chez le prince pour l'épouser et le roi consent à cette expédition.

En route, on se repose près d'un pavillon dans un jardin. Le prêtre reconnaît que c'est celui de la magicienne Mehrefza et, la princesse ayant accepté qu'il risque tout, il entre auprès d'elle et en triomphe.

⁽¹⁾ Cfr. Grimm, 17.

⁽²⁾ Cfr. Nos 218 et 318.—Tawney, 2, 588-589.

Il fait alors connaître toute la vérité à la princesse. Lui, Simorgue, confident du prince de Perse, a appris un jour de lui que la maladie qui l'accable provient d'un songe qui l'a rendu amoureux d'une princesse inconnue. Partis ensemble à sa recherche, ils arrivent à Caznine, dont le roi, qui vient de perdre son fils, adopte le prince de Perse. Comme il lui confie un jour que son fils est mort de chagrin, parce que la princesse de Cachemire, libre de se marier à son gré, l'a rebuté à cause du songe du cerf et de la biche, il apprend ainsi qui est la princesse qu'il désire et il envoie Simorgue pour qu'il tâche de l'obtenir pour lui, en agissant selon les circonstances.

Simorgue est arrivé un jour au pavillon, où il voit des biches blanches pleurer et tâcher de le retenir (n° 73); mais une belle dame l'appelle; il arrive : elle le change en cerf (n° 371) et le met avec beaucoup d'autres. Mais la sœur de la magicienne, Ghulnaze, usant mieux de sa science, veut rendre sa forme à l'un des cerfs en lui faisant avaler le suc de certaines herbes; c'est, par hasard, Simorgue qui a la chance d'être délivré.

Ghulnaze, qui s'est éprise de lui, lui dit comment il gagnera la princesse de Cachemire pour son ami. Qu'il se rende au temple de Kesaya; il s'oindra d'une graisse qu'elle lui donne pour traverser impunément un fossé plein d'eau bouillante, qui se durcira sous ses pieds, et une plate-forme de lames d'acier rouges et brûlantes. Au bout de quelques jours, il tuera le grand prêtre avec une poudre qu'elle lui remet et sera nommé à sa place. Il guérira alors le prince en disant une oraison et pourra agir sur la princesse.

Simorgue a suivi ces instructions et fait ensuite ce qui a été rapporté plus haut.

Maintenant, en pénétrant chez la magicienne, il a trouvé Ghulnaze enchaînée. Sur son conseil, il est allé chercher sous la tête de la magicienne endormie un sac renfermant la clef de ses fers; mais, sous peine d'être pendu, il doit soustraire le sac sans l'éveiller : pour cela, il se décide à lui trancher la tête.

On rend alors leur forme humaine aux biches et aux cerfs, parmi lesquels se trouve le prince de Perse. Mariage de ce prince avec Farukhnas et de Simorgue avec Ghulnaze chez le roi de Caznine, qui, en mourant, laisse sa couronne au prince de Perse. Mais il la cède à Simorgue et va régner en Perse, à la place de son père, qui semblait n'attendre pour mourir que le retour de son fils.

Loiseleur, M. n., XXII — Dunlop-Liebrecht, 413 et 519. — Clouston, 2, 439 et Flowers, 134-136. — Tawney, 1, 397-400. — Putlibai, Rev. d. trad. pop., 10, 510-514. — Rosen, Tuti, 2, 209-217. — X. Marmier, Deux contes turcs. Dans Rev. britannique, 1883, 6, 361-364. — Guys, Voyage en Syrie, 314-326.

Amour né de la vue d'un portrait. Nos 113, 218 et 349. — Nos 14 et 66 de Syntipas. — Tawney, 1, 490 et 541; 2, 158, 185-186, 370, 371, 588 et 614. — G. de Tassy, Bag o Bahar, 226. — Stumme, Tunis, 2, 90. — Hartmann, Früchte, 2, 57-58 et 84 et suiv. — Rosen, Tuti, 2, 209-210. — Inatula, 1, 115 et suiv. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 43, 535. — Man. Berlin, 6, 391 et 392 (en turc.). — Hammer, Osm. Dichtk., 2, 47, 49, 56 et 95. — Westermann's Monatsh., 65, 701. — Cab. des fées, 13, 360 et suiv. — Dunlop-Liebrecht, 157, 335 et 372-373. — Loiseleur, M. n., XXIII. — Grimm, 17. — Lope de Vega, El mas galan Portugues et La prision sin culpa (Grillparzer, Œuvres, 8, 230 et 235.)

Né d'une description. Nos 73 et 154. — Tawney, 2, 113. — 'Antar, édit. de 1286, 1, 110. — Hartmann, Früchte, 2, 83. — Rosenzweig, Joseph u. Sul., 212. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 74, 76 et 158. — Carmoly, Mille et un contes, 193. — Clouston, Flowers, 163. — W. Irving, Alhambra, Halle, 130-131. — G. Paris, Charlemagne, 385. — Man. de Leide, 1^{re} édit., 1, 236, no 378 : *نكر من احب بالوصف*

Né d'une mention. Tawney, 1, 489, 540 et 560; 2, 429. — Man. Berlin, 20, 451. — Bibl. univ. des romans, août 1777, 28. — Rosen, Tuti, 2, 16, 93, 191 et 255. — Hammer, Osm. Dichtk., 2, 47. — Dunlop-Liebrecht, 155, 156 et 314.

Né d'un rêve. No 12. — Rhode, d. griech. Roman, 44-51. — Bédier, Fabliaux, 84-85. — Clouston, 2, 228 et 488-489 et Flowers, 133. — Litbl. f. germ. u. rom. Phil., 6, 18. — Tawney, 1, 276, 277 et 576; 2, 588 et 591. — Rosen, Tuti, 2, 209-210 et 255. — Zotenberg, Hist. d. rois d. Perses, 246 et suiv. — Redekünste, 331. — Kunos, Turkish Tales, 33 et 154. — Dunlop-Liebrecht, 105, 107, 108, 154, 161 et 474-475. — Wieland, Oberon, chants 4 et 5. — Rev. des Deux-Mondes, 1898, 148, 963-964. — Leide, *نكر من احب في النوم*

Le bon sens des conteurs a parfois protesté contre ces imaginations : Hammer, 3, 374. Weil, 4, 77 et 3, 3, 69.

62. — *Asma'i, le tailleur, la jeune fille et le calife.*

1. — M. — Paris, 624, n° 3658, 5.

63. — *Atalmulc, le vizir triste.*

3. — Mille et un jours, Lille, 3, 32. — Rapilly, 2, 4. — Pajot, 278. — Loiseleur, 117.

Le père d'Atalmulc, riche joaillier de Bagdad, voyant son fils Hassan disposé à la prodigalité, l'engage en mourant à ne pas dissiper ses richesses ou, s'il le fait, à se pendre à un arbre qu'il lui indique. Orphelin, il est bientôt ruiné et abandonné de ses amis (n° 22). Quand il veut se pendre, la branche casse et il voit que le tronc creux de l'arbre est plein de bijoux. (N° 65 de Syntipas.)

Il s'associe alors avec deux joailliers de Bagdad et s'embarque avec eux pour Ormus. Mais ils le jettent à l'eau; il se sauve et des paysans le mènent à Ormus, où il retrouve ses associés. Le juge, prévenu contre lui par eux, l'emprisonne comme voleur; mais le témoignage des paysans le fait remettre en liberté, d'autant plus que les associés se sont enfuis.

Hassan se rend à Chiras où un officier du roi s'intéresse à lui et l'admet au nombre de ses pages.

Révant un jour à ses malheurs dans les jardins du sérail, il néglige de les quitter à l'heure voulue pour que les femmes puissent s'y promener. Une dame lui fait des agaceries; il l'embrasse, mais, à ses cris, des femmes accourent. On le revêt d'une robe de femme et on l'introduit dans la chambre de la fille du roi de Perse. Pendant le festin, il déclare qu'il préfère la dame qu'il a rencontrée et qu'il prend pour une suivante à la princesse même.

Huit jours après un eunuque lui apporte un billet par lequel Calé Cairi lui fixe un rendez-vous. Il l'y trouve éplorée parce qu'elle dit que la princesse s'est éprise de lui. Hassan proteste qu'il lui restera néanmoins fidèle. La prétendue suivante avoue alors qu'elle est la princesse Zélica. Il se promène avec elle et elle lui promet de lui faire sous peu connaître jusqu'à quel point il lui est cher.

Mais, bientôt après, il apprend que Zélica vient de mourir et il assiste désespéré à ses funérailles. Remis de la maladie que lui a causée son chagrin, il quitte en secret le palais et se lie avec des faquins, aux débauches desquels il prend part deux ans.

Ils arrivent alors à Candahar et pénètrent pendant une fête à la cour du roi. Là, l'eunuque de Zélica, Chapour, l'aborde; le lendemain, il l'installe dans une maison et lui apprend que son amie vit encore.

Voulant s'unir à son amant, elle a suivi les conseils de Calé Cairi et s'est laissé mettre dans l'oreille une feuille qui la fait tomber en léthargie. Conformément aux promesses qu'elle a obtenues du père, Calé Cairi lui rend seule les derniers offices, passe seule la première nuit dans son tombeau, l'en fait sortir, y met à sa place des draps en forme de corps (n° 31) et la cache dans une petite maison. ⁽¹⁾

Apprenant que Hassan a disparu, elle part à sa recherche, accompagnée de Calé Cairi et de Chapour et munie de l'argent que le roi a donné à la suivante. Mais des voleurs la prennent et elle est vendue comme esclave au roi de Candahar.

Hassan retrouve Zélica. Il a le tort, après être allé voir celui des faquins avec qui il est le plus lié, de le convier à un festin et, sous l'influence du vin, de tout lui raconter. Le lendemain même il l'invite au repas qu'il fait avec Zélica et pendant lequel le faquin se permet de l'embrasser.

Revenu de son ivresse, il s'excuse et promet de quitter Candahar sur l'heure; au lieu de cela, il dénonce les amants au roi. Celui-ci les fait arrêter et va les faire pendre quand Hassan lui révèle qui est l'esclave qu'il a achetée. Touché de leur amour, il punit le faquin et réunit les amants. Au lieu de la maison de Hassan, qu'il avait fait piller et raser (n° 239), il leur en donne une autre, ainsi que de grands présents.

Mais les amants préfèrent s'établir à Bagdad. Hassan y retrouve ses associés et les accuse; ou confisque leurs biens, dont une partie lui est allouée comme dédommagement; eux-mêmes échappent au châtiment en se cachant.

⁽¹⁾ Roméo. — Loiseleur, M. j., XXVIII et 128-129; M. n., XXIV. — Dunlop-Liebrecht, 269-271, 289, 492 et 539. — Stiefel, Zeit. f. vergl. Littg., N. F., 4, 274-286; Fränkel, ibid., 48-91. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 145-146. — Cfr. n° 6 et Bibliog. arabe, 4, n° 341, 8.

Après quelque temps de vie heureuse, Hassan revenant un jour chez lui trouve tous ses esclaves ainsi que Chapour et Calé Cairi égorgés; quant à Zélica, elle a disparu. Ces malheurs, il les attribue à ses associés. Quittant Bagdad, il se rend à Moussel, où, employé grâce à un parent au service du vizir, il gagne sa confiance et, enfin, à sa mort, le remplace. Rendu suspect par des ennemis, il est déposé et se retire à Damas, où il devient ministre de Bedreddin Lolo, toujours triste à cause de l'incertitude qui plane sur le sort de Zélica.

Encadré dans le n° 99.
Benfey, 98.

64. — ‘Attâf.

Nos 64, 65 et 66.

1. — E. — I. — CC. — Paris, 624, n° 3654.
3. — Chavis, 38, 112 (Le pouvoir du destin). — Caussin, 9, 1. — Gauttier, 7, 234 et 402. — Habicht, 13, 3 et 314. — Burton, 12, 114. — Burton, 12, 138 (Traduction de Cotheal). — Henning, 22, 127.

Hâroûne ayant, à la fois, ri et pleuré ⁽¹⁾ en lisant un livre magique, Ga'far lui demande pourquoi il agit ainsi à l'exemple des insensés. Le calife lui répond de ne reparaître devant lui que quand il saura lui dire ce que le livre contient.

(¹) *Rire et pleurer*. Bibliog. arabe, 2, n° 139, 2. — Tawney, 2, 299, 300 et 353. — Oesterley, Baitâl Pachisi, 105-106, 147-148, 156-158, 166, 203, 212 et 215. — Artin-Pacha, Contes, 186 et suiv. — Tâzerwalt, 160. — Junod, Ba-Ronga, 64. — Migne, Dict. des apocryphes, 2, 1143. — Wünsche, Midrasch Kohel., 148 et Mid. Schir ha schirim, 90. — Cosquin, 1, 91-92. — Zéïdouna, 39. — Heine, Reisebilder, Philadelphie, 1859, 1, 54. — G. Paris, Villon, 60, 80, etc.

Sur le conseil de son père, Ga'far se rend à Damas, où 'Attâf le reçoit et l'héberge magnifiquement pendant plusieurs mois. Un jour il devient amoureux d'une dame qu'il a vue à sa fenêtre et tombe pour ce motif gravement malade. 'Attâf, informé par le médecin qui a tout reconnu au pouls ⁽¹⁾, reçoit les confidences de son hôte et, sans lui dire que cette dame est sa femme, la répudie et la lui fait épouser ⁽²⁾; il lui avait, pour cela, conseillé de se rendre dans une ville voisine et d'en revenir en pompe en montrant ce qu'il est.

Ga'far parti pour Bagdad, on insinue au gouverneur de Damas qu'Attâf qui a reçu chez lui Ga'far incognito, veut le supplanter. On jette un cadavre dans son jardin; pour éviter à ses voisins d'avoir à payer le prix du sang, il s'accuse du meurtre et est mis en prison. ⁽³⁾ Comme on n'aurait osé exécuter publiquement un homme aussi généreux sans courir le risque d'une émeute, on se décide à l'étrangler dans son cachot. Mais le geôlier, reconnaissant de certains bienfaits, se fait baillonner par lui et le laisse fuir; le gouverneur, dupe du stratagème, se borne à destituer le geôlier.

'Attâf se rend à Bagdad et, par suite de divers incidents malencontreux, ne peut arriver jusqu'à Ga'far. Il tombe par hasard sur un cadavre, se relève souillé de sang et est condamné à mort. (Nos 218 et 434.) Au moment de l'exécution, Ga'far passe, le reconnaît et le délivre. Il lui rend aussi sa femme, qu'il lui gardait depuis le jour de son départ de Bagdad : car c'est à ce moment, lors de la première entrevue, qu'elle avait appris à son nouveau mari le généreux sacrifice d'Attâf.

Dès le retour de Ga'far à Bagdad, Hâroune lui avait montré, dans le livre magique, le récit de ce qui lui était arrivé; il lui fait voir maintenant la suite, appelle 'Attâf, et, à sa demande, confirme le gouvernement à celui qui l'avait si mal traité, mais en lui adjoignant comme surveillant le geôlier, auquel 'Attâf donne, en outre, toute sa fortune. Ga'far, de son côté, enrichit son ami.

(1) Comme dans l'histoire d'Antiochus et de Stratonice. Rhode, d. griech. Roman, 53. — Bédier, 88 et 218-219. — Burley (Litt. Ver., n° 77), 295. — Cardonne, 2, 153-155 et d'Herbelot, v° Sina, 793-794 (Avicenne.)

(2) Man. Berlin, 20, 60.

(3) Pierre Alphonse (Schmidt, 36). — Dunlop-Liebrecht, 437.

Burton, 12, 197. — Loiseleur, M. n., XXXII. — Habicht, 13, XXXI-XXXII et 292-293. — Dunlop-Liebrecht, 251-252. — Landau, d. Quellen d. Dek., 265. — La Harpe, Aboulcasem, drame lyrique. (Œuvres, 1820, 2, 667-673.)

Le conte de Chavis et Cazotte est amplifié au moyen de répétitions sans fin.

65. — *Nasiraddolé.*

3. — Mille et un jours, Lille, 5, 171. — Rاپilly, 3, 67. — Loiseleur, 257.

Le roi de Moussel s'est lié d'amitié avec Abderrahmane, qu'il a connu quand il voyageait incognito. Comme il a fait voir au roi sa femme Zeineb et qu'il s'en est épris, il la lui cède désolée, lui-même étant désespéré. Des envieux l'accusent d'avoir médié du calife : on confisque ses biens, on rase sa maison (n° 239) et on l'emprisonne pour le mettre à mort. Le concierge, sûr de son innocence, facilite son évasion.

Arrivé à Moussel, il n'est pas reçu par le roi, qui lui fait remettre deux cents pièces d'or, lui disant de les faire valoir et de se présenter dans six mois. Il en perd une partie et reçoit un nouveau capital aux mêmes conditions. Cette fois il gagne et le roi le reçoit, parce qu'il voit que le bonheur lui est revenu et qu'il ne risque pas, en le recevant, de se perdre avec lui (¹), ce qui l'empêcherait de l'aider encore. Il lui rend aussi Zeineb, dont il s'est gardé de se faire aimer. Un des accusateurs d'Abderrahmane avoue son crime ; on punit l'autre ; le concierge reçoit en don les biens confisqués, qu'on a restitués maintenant à leur ancien propriétaire.

66. — *Naz-Rayyar.*

3. — Caylus, 7, 203.

(¹) Tawney, 1, 515-518. — P. 51, ci-dessus. — Nos 127 et 401. — N° 108 de Syntipas.

Le prince du Korassan, hôte de Naz-Rayyar, s'éprend de sa femme, sans savoir qui elle est. Naz-Rayyar la répudie sans lui dire pourquoi et le prince l'épouse. Mais, apprenant ce qui s'est passé par la joie qu'elle manifeste à cause de ce mariage qu'elle considère comme une revanche de l'outrage souffert par elle, il la garde pour son mari, qui est absent.

Naz-Rayyar, ruiné, se rend au Korassan; le prince, devenu roi, ne le reçoit pas et lui confie un troupeau de moutons, lui faisant dire de se représenter l'année suivante. Deux fois le troupeau périt; la troisième année, Naz-Rayyar réussit dans les soins qu'il donne à ses bêtes et le roi, voyant que le malheur a cessé de le poursuivre, lui rend sa femme.

L'aumône.

Nos 67, (136) et 68.

67. — *Les mains coupées.*

1. — Man. égyptiens. — Paris, 346, n° 1931, 13.
 2. — α , 1, 527. — β , 2, 181. — γ , 2, 204. — δ , 3, 8. — ϵ , 8, 684.
 — * Cherbonneau, *Anecdotes musulmanes*, 19.
 — Gorguon, *Cours d'arabe vulg.*, 2, 90-94 (texte) et 295-296 (trad.)
 — Belkassam ben Sedira, *Cours de lit. ar.*, 2^e édit., 183-185.
 — * Roux, *Rec. de morceaux choisis*, 70-72.
 3. — Hammer, 3, 333. — Lane, 2, 455. — Weil, 4, 44. — Burton, 3, 393. — Payne, 4. — Henning, 7, 143.
 — Basset, *Mélusine*, 2, 309-310.
 4. — *Rev. d. trad. pop.*, 6, 152-153 et 294. — Radloff, *Mélusine*, 2, 447-448 et *Gött. gel. Anz.*, 1872, 1511.
-

On coupe les mains à une femme, parce que, contrevenant à la défense du roi de rien donner aux pauvres ⁽¹⁾, elle a remis deux pains à un mendiant. Plus tard, le roi l'épouse à cause de sa beauté; mais, trompé par les calomnies de femmes envieuses, il la chasse avec son enfant. Errante, elle le laisse tomber par accident dans l'eau; grâce aux prières de deux hommes (ce sont les deux pains), miraculeusement, son enfant est sauvé et les mains lui sont rendues. ⁽²⁾

Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, 22, 74-75. — Mélusine, 2, 309-310, 312, 392-397 et 446-448. — Rev. de l'hist. d. relig., 13, 83-96 et 215-218 et 14, 228-232. — Réc. égypt., 72.

Pour la *Manekine*, voir nos 321 et suiv.

Personnifications. Tawney, 1, 267, 311, 381, 485 et 520; 2, 136, 253, 324, 446-447, 448, 449 et 483-484. — Mous., 1, 9 et 103. — Lammens, Les Nosairis, notes sur leur histoire et leur religion, 26. — Oppenheim, Fabula Josephi et Asenethæ apoc. e libro syr. latine versa, 32. — Man. Paris, 728, n° 4583, 23 : « Discussion des passages du Coran où il est dit que les œuvres de l'homme prendront un corps matériel pour se présenter à lui au jour du Jugement, et qu'il en serait de même de la mort. »

(136.) — La colombe d'or.

1. — Paris, 551, n° 3118, 18. — Berlin, 20, 50, n° 9060.

3. — S. Munk, Hermes, 33, 315-316. (Résumé.)

Raconté par Ka'b al Ahbâr. ⁽³⁾

⁽¹⁾ Cette défense n'est pas nécessairement un acte tyrannique; elle peut se rattacher à l'organisation de la bienfaisance publique. « Un sultan, qui voulait abolir la mendicité », dit la Rev. d. trad. pop., 6, p. 152.

⁽²⁾ Tawney, 2, 184. — Büttner, Suaheli Schriftstücke, 120.

⁽³⁾ Réc. égypt., 121.

Il y a bien longtemps, vivait en Orient un roi qui, quoique ayant atteint l'âge de deux cents ans, n'avait pas encore d'enfant. Un miracle lui donne enfin une fille, qu'il fit élever avec le plus grand soin dans le culte des idoles, qu'il professait lui-même. Un jour que la princesse était agenouillée devant son idole, une colombe d'or lui apparut et lui dit : « Proclame qu'il n'y a d'autre dieu qu'Allah et que Mahomet est l'envoyé d'Allah. » Là-dessus, la colombe lui dépeignit les récompenses des musulmans au paradis et la punition des infidèles en enfer.

La princesse brise l'idole et se convertit à l'islamisme. Son père la croit d'abord folle, parce qu'elle professe une religion, qui, à cette époque, n'était absolument connue nulle part encore. Il cherche à la ramener par ses exhortations, puis la menace des peines les plus sévères : en vain. Il finit par ordonner qu'on lui coupe les mains et par la faire jeter aux bêtes sauvages dans un désert. Mais les animaux, loin de lui faire du mal, la pourvoient de nourriture et elle vit ainsi quelque temps dans une caverne. Le hasard ayant amené un prince en ces régions, il l'aperçoit, est séduit par sa beauté et la choisit pour femme. Elle lui conte son aventure et ne consent à le suivre que si, lui aussi, il renonce au culte des idoles. Là-dessus, il l'emmène dans sa patrie et l'épouse.

La mère du prince s'attache à sa bru et renonce également à l'idolâtrie. Au bout d'un an, naissance d'un fils. Le père, forcé de faire un voyage, recommande sa femme et son enfant aux bons soins de sa mère et de toute la domesticité royale. Mais les autres femmes du prince, détestant la princesse, qu'il leur préfère, résolvent sa perte. Elles écrivent au nom du prince plusieurs lettres à la mère pour lui enjoindre d'éloigner tout de suite du château la princesse avec son fils, prétextant qu'elle est adonnée à la magie.

L'exilée erre au désert avec son enfant ; elle y est miraculeusement nourrie et, cédant à ses prières, Dieu lui rend ses mains pendant qu'elle dort, afin qu'elle puisse porter l'enfant.

Entretemps le prince revient et, dès qu'il est informé de ce qui s'est passé, il se met en route avec sa suite à la recherche des exilés : il les retrouve bientôt et les ramène dans son palais.

Le prince va ensuite voir son beau-père. Étonné du miracle qui a sauvé sa fille, il y reconnaît l'intervention d'une puissance supérieure. Lui aussi, il renonce à l'idolâtrie, se convertit à l'islamisme et vit en paix avec ses enfants.

Ce conte ressemble plus à certaines formes qui seront citées au sujet de la *Manekine* que le n° 67.

68. — *Le pieux israélite.*

1. — Man. égyptiens.
2. — α , 1, 527-528. — β , 2, 181. — γ , 2, 205. — δ , 3, 9
— Gorguos, Cours d'arabe vulg., 2, 94-97 (texte) et 296-298 (trad.)
— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 72-73.
3. — Hammer, 3, 334. — Lane, 2, 456. — Weil, 4, 60. — Burton, 3, 395. — Payne, 4. — Henning, 7, 145.
4. — Qalyoubi, 68-70. — Basset, Rev. d. trad. pop., 15, 24-26.

Un pieux israélite, qui vit de son gain quotidien, donne un jour son salaire à un pauvre corréligionnaire; il n'a donc plus de quoi nourrir sa famille ni acheter les matières premières pour son travail. Il essaie de vendre une vieille cruche et un vieux bonnet; un pêcheur lui offre en échange un poisson gâté, dont personne n'a voulu. Quand on l'ouvre, on y trouve une perle non percée, pour laquelle il reçoit 70000 dirhems. Un pauvre lui demande part : il offre la moitié. Mais le pauvre refuse, car c'est un envoyé de Dieu qui doit l'éprouver. Le juif est, dorénavant, hors d'affaire.

Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, 22, 70-75. — Réc. égypt., 72-73.
Perle, etc., dans un poisson. N° 202. — Réc. égypt., n° 47. — Wünsche, Midrasch Kohelet, 146. — Polano, Talmud, 258.
Une perle non percée est *res nullius* : Damiri, 2, 64. — Gillotte, Traité de droit musulman, 2^e édition, 70.

L'aumône. Les histoires racontant la récompense de l'aumône sont très nombreuses dans la littérature arabe et semblent presque toutes d'origine juive. Réc. égypt., nos 19, 32, 43, 44, 45 et 46; p. 109 et p. 114. — Journ. asiat., 1835, 2, 370-372. — Qalyoubi, 35-36. — Rev. d. trad. pop., 12, 400-401;

13, 490 et 14, 709-710).—Rev. des études juives, 33, 62-63 et 239 et suiv. — Clouston, Flowers, 227-229 et 270.—Wünsche, Midrasch Bereschit, 144. — Schemot, 286-287; Wajikra, 34-35; Debarim, 61.—Wajikra, 244-245 et 259-260.—Kohélet, 144-146.—Wajikra, 24i et Ruth, 43.—Zeit. f. rom. Philol, 12, 69 et 85.—Diez, Denkwürdigkeiten, 1, 106 et Kabus, 340.—Rückert, Poet. Werke, 4, 193-196.

69. — Avicenne.

Nos 69 et 70.

3. — Mille et un jours, Lille, 4, 70.—Rapilly, 2, 230.—Loiseleur, 180.

S'étant rendu célèbre avant sa vingtième année par ses études à Bocara, Avicenne devient ministre à Samarcande; mais il se démet de ses fonctions pour se livrer à la science. Le roi de Caschgar ayant demandé qu'il vienne le voir avec un autre philosophe, Fazel Asphahani, celui-ci lui propose de signaler leur voyage en ne mangeant rien : il avait fait des pillules, dont une seule lui suffisait par jour. Avicenne, qui s'est composé un opiat, accepte et Fazel, qui a perdu ses pillules, meurt en route. (N° 6.)

Avicenne, qui n'avait déjà pas montré grand enthousiasme pour la visite au roi, parce qu'il croit la science supérieure à tout, se décide à voyager; il distribue tout aux esclaves qui l'accompagnent et arrive à Carizme.

C'est l'époque où la caverne dans laquelle Chababeddin a mis tous ses livres s'ouvre magiquement pour quelques quarts d'heure afin que les habitants puissent emporter des livres jusqu'à l'année suivante et rapporter, sous peine d'être maltraités, ceux qu'ils ont empruntés l'année d'avant. (1)

Avicenne s'y laisse renfermer; il dompte les génies du lieu et se fait servir par eux l'année qu'il y passe à étudier avec fruit les ouvrages qui

(1) *Sorcier et livres dans la montagne*. Damîri, 1, 195.—G. de Tassy, Bag o Bahar, 42.—Bartsch, Herzog Ernst, CLI.—Perron, Voyage au Dârfour, 143.—Cfr. Migne, Apocryphes, 2, 1120 et Carra, Abrégé des merveilles, 168.

s'y trouvent. Quand il sort, l'air effrayant que lui donnent sa chevelure, sa barbe et ses sourcils le fait prendre pour le sorcier Mouk et on veut le brûler; mais, d'un bois, il se fait un char de triomphe et s'envole. (N° 130.)

Il voyage dix années et arrive à Astrakan; avec quarante baguettes, il se fait des serviteurs, qui lui construisent un bain et un autre pour Hormoz.

Il lui amène Rezia et lui assure la victoire sur ses ennemis. Puis, s'éprenant de Rezia et étant repoussé par elle, il la rend victime d'un enchantement, après quoi il disparaît.

Encadré dans les nos 99 et 217.

Ce conte doit être tiré, en tout ou en partie, du roman turc d'Avicenne, que nous n'avons pu nous procurer. (Man. Berlin, 6, 466 et 466-467.—Gotha, Oriental. Hand., 2, 203-204 et Arab. Hand., 5, 551.—* Jewad voir Burton, 8, 273.—Une rédaction abrégée a paru en lithographie à Constantinople en 1264, in-8.—* Traduction en tatar. Kazan. 1881. In-8.—* Nasyrov, Avicenne, sa vie et ses actes. Kazan. 1898. In-8. 112. En tatar.)

70. — *Ebou Ali Sina.*

3. — Caylus, 7, 296.

Le derviche Ebou Ali Sina, pour récompenser une pauvre femme de l'avoir hébergé, arrange une pierre du mur de telle façon que, par un robinet, elle donne du vin. La femme a dû promettre de ne pas regarder ce qu'il a mis derrière la pierre; un jour, la curiosité l'emporte: elle découvre dessous une grappe de raisin; mais l'enchantement est à jamais rompu.

Tawney, 2, 4.—Clouston, Flowers, 158 et 181-182.

Voir encore pour la légende d'Avicenne, le n° 64, note 1 de la p. 136.—Nöldeke, Garkoch, 50.—N° 157 de Syntipas.

71. — 'Azîz et 'Azîza.

1. — Man. égyptiens. — B.

2. — α, 1, 235. — β, 1, 253. — γ, 1, 388. — δ, 2, 12.

3. — Lane, 1, 480. — Mardrus, 3, 309. — Weil, 3, 380. — Burton, 2, 193. — Payne, 2. — Henning, 4, 45. — Hanley, 104 et 112.

— Laboulaye a traduit la version de Lane dans *Abdallah*, dont la première édition a paru en 1859. La 2^e et la 3^e sont de 1868; la 4^e est de 1871 (p. 285-347); la 5^e, de 1874; la 6^e, de 1878; la 7^e, de 1879 (p. 293-347.) 8^e, 1882; 9^e, 1884. (Le conte d'*Azîz* figure-t-il déjà dans la 1^{re} édition ?)

* *Abdallah oder das vierblätterige Kleeblatt. Ein arabisches Märchen.* M. Port. Heidelberg. 1870. — 2^e édit., 1883.

* *Abdallah of het klaverblad van vieren. Eene Arabische vertelling.* Uit het Fransch vertaald door J. van Witzenburg. Met een woord van aanbeveling van W. Jesse. Deventer, v. d. Sigtenhorst. 1883. In-8. XVI et 227.

* *Abdallah; or, the Four Leaves.* By Edouard Laboulaye. London, Sampson, Marston and Co. 1885. (The Bayard Series.)

* *Abdallah ó el trébol de cuatro hojas.*

— V. Jamati. *Aziz et Aziza conte d'amour oriental.* Dans *Revue contemporaine*, 1885, 1, 258-272.

Traduction partielle, arrangée par Forgues. Les auteurs croient le conte inédit.

'Azîz, élevé avec sa cousine 'Azîza, doit l'épouser. Le jour même où le mariage va se célébrer, il aperçoit à une fenêtre une femme, Dalila, dont il s'éprend; s'attardant devant sa maison, il ne trouve plus les gens de la noce en rentrant. Sa cousine l'aime assez pour servir son nouvel amour; sans se laisser rebuter par son égoïsme ou même ses mauvais traitements, de jour en jour elle lui explique les signaux de Dalila, puis les emblèmes dont elle se sert, quand, à sa grande colère, elle le trouve endormi au lieu

du rendez-vous. ⁽¹⁾ C'est ainsi que, le dirigeant en tout, elle finit par réunir les amants et, grâce aux vers ou aux paroles qu'elle enseigne à son cousin, à faire durer les bonnes dispositions de Dalila. Mais elle-même meurt le cœur brisé et Dalila, mise au courant de ce qu'elle a fait, la pleure et lui élève un tombeau.

Une autre femme, à l'aide de sa vieille mère, attire 'Aziz chez elle, se marie avec lui et le garde un an dans sa maison qui ne s'ouvre qu'un jour par an. Voulant aller voir alors ses parents, Aziz passe devant la demeure de Dalila et entre dans le jardin. Dalila va le faire tuer, quand il rappelle un des mots d'Aziza; Dalila est touchée et se borne à faire mutiler 'Aziz. (Cfr. n° 179.)

Repoussé aussi par sa femme, il retourne chez ses parents; mais son père est mort.

Il comprend enfin toute l'étendue de l'amour de sa cousine et il la pleure sincèrement. ⁽²⁾ Sa mère peut alors lui remettre un souvenir que sa cousine lui a laissé pour le cas où il la regretterait : c'est un morceau d'étoffe où la princesse Dounyâ a brodé deux gazelles; il y a aussi des vers et une lettre de pardon et de conseils.

Voyageant avec ce souvenir, il rencontre un jour le prince Tâg al Moulouk (n° 60), qui est frappé de ses pleurs et auquel il ne peut cacher la broderie. Il lui conte son histoire et l'aide à faire la connaissance de la princesse Dounyâ. Tâg lui donne de grands présents et il retourne auprès de sa mère, qui lui avait élevé un tombeau dans sa maison. (N° 75.)

Burton, 8, 134.— Ocstrup, 92. — Edinb. Rev, 164, 194.

⁽¹⁾ *Langage symbolique*. N° 121.— N° 43 de Syntipas.—Tawney, 1, 235-237. — Jülg, Mongol. Märchen, 246-247.— Tamazratt, 52.— Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 403-404 et 427-429.

Amoureux endormi. N° 277.— Man. Berlin, 20, 443.— Sitzungsber. de l'acad. de Vienne (philos. histor.), 7, 819.— Cfr. Zeit. d. Ver. f. Volksk., 8, 352.

⁽²⁾ Une idée analogue dans Ebner-Eschenbach, Nach dem Tode.

72. — *Baba Abdallah.*

1. — Cfr. Zotenberg, Notice, 195, 199 et 200. (Tirage à part, 29, 33 et 34.)
2. — Spitta, Gram. des arab. Vulgärdial. von Ägypten, 444. — Green, Modern arab. Stories, 6.
3. — Galland, 10, 241. — Caussin, 6, 205. — Destains, 5, 8. — Gauttier, 5, 8 et 7, 382. — Habicht, 8, 149 et 13, 306. — Loiseleur, 539. — Scott, 5, 54. — Weil, 3, 153. — Burton, 10, 171. — Henning, 21, 10.
 - Meletaon, 31-53 (avec des additions).
 - Voir au n° 120.
 - Chamisso, Abdallah. (Kürschner, Deutsche nat. Litter., 148, 225-230; cfr. XXIV.)
 - Rückert, Poet. Werke, 12, 293-304.

Baba Abdallah, possesseur de quatre-vingts chameaux, qu'il loue à des marchands de caravane, rencontre un jour un derviche qui lui propose d'aller chercher avec lui un trésor; il y consent si le derviche se contente d'un chameau et lui laisse les autres; mais, sur les représentations du derviche, il finit par accepter un partage égal.

Ils arrivent dans une étroite vallée, où le derviche jette un parfum sur un feu qu'il allume. (N° 19.) Apparaît un palais plein de trésors dont ils chargent de préférence les pierres précieuses sur leurs bêtes. Le derviche prend aussi une petite boîte d'onguent.

Ils partagent et se séparent; mais l'envieux et ingrat Baba Abdallah rappelle le derviche et obtient de lui qu'il lui cède dix de ses chameaux, puis, dix par dix, tous les autres. Il réclame aussi l'onguent, qui, appliqué à l'œil gauche, fait voir tous les trésors de la terre (n° 365) et, à l'œil droit, rend aveugle. Le derviche cède encore et lui enduit l'œil gauche; mais n'ajoutant pas foi à ce qu'il lui dit, l'avare exige qu'il lui enduise l'œil droit. Le derviche obéit et emmène tous les chameaux quand Baba Abdallah est devenu aveugle. (Cfr. n° 7.)

Réduit à la mendicité, il se fait, par pénitence, donner un soufflet par

quiconque lui accorde une aumône. Mais Hâroûne lui assure une pension et met fin à cette pénitence publique, le mérite de l'aumône étant effacé par le mauvais traitement.

Encadré dans le n° 209.

Burton, 10, XVI.— Oestrup, 151 et Contes de Damas, 11. — Clouston, 1, 400-403.— * Waldau, Böhm. M., 152-159.— * Jaba, 94.

73. — *Badr Bâsim et Gawhara.*

1. — Man. égyptiens.— A.— B.— C.— E.— I.— F F.

2. — α , 2, 242.— β , 3, 261.— γ , 3, 396.— δ , 4, 179.— ϵ , 9, 400.

3. — Galland, 7, 157.— Caussin, 4, 296.— Destains, 3, 381.— Gauttier, 3, 361 et 7, 376.— Habicht, 6, 38 et 13, 303.— Loiseleur, 358.— Scott, 3, 368 et 4, 1.— Lane, 3, 234.— Weil, 3, 1.— Burton, 6, 54.— Payne, 7.— Henning, 13, 5.

Le roi du Hourâsâne, dont la capitale et le royaume s'étendent le long de la mer, est déjà âgé et n'a pas d'enfants. Un jour il achète une esclave d'une beauté merveilleuse, Goulânaze, avec laquelle il vit un an sans qu'elle parle; il la prélère néanmoins à toutes ses femmes et les quitte pour elle. Touchée enfin de son amour et de ses bons procédés, elle rompt le silence et lui annonce qu'elle va le rendre père. (Cfr. n° 31.) Largesses aux pauvres.

Elle raconte alors que, fille d'un roi de la mer, elle a eu une querelle avec son frère Sâlih et a quitté sa mère. Un homme s'est emparé d'elle sur le rivage et, ne pouvant se faire aimer, l'a vendue à un marchand, qui, après l'avoir bien traitée trois ans, l'amène enfin au roi. Celui-ci, par sa bonté, a triomphé de son orgueil et lui a inspiré un amour sincère.

Après ce récit, elle appelle par des fumigations (n° 19) et des incantations sa mère, son frère et cinq cousines. Son mari, à qui elle a dit de se cacher, lui entend conter ses aventures et louer la sincérité de son affection pour elle. La parenté se réjouit et demande le roi pour manger avec lui le pain

et le sel (n° 368.) Le roi, qui a eu d'abord peur en leur voyant cracher du feu par la bouche, se montre et s'entend à merveille avec eux; il les retient trente jours.

Peu après naît un prince, que, le septième jour, sa parenté, à qui on a réservé cet honneur, nomme Badr Bâsim. A la grande terreur du roi, l'oncle plonge avec l'enfant dans la mer, après avoir prononcé sur lui les noms du sceau de Salomon : cette coutume marine préserve du danger de se noyer et des autres périls de la mer. Le roi se rassure et reçoit des pierres lumineuses (n° 443), dont une seule vaut autant que son royaume.

L'enfant, que sa parenté vient souvent voir, atteint l'âge de quinze ans; sa beauté et ses connaissances sont également parfaites. Le roi le fait reconnaître pour son successeur. Il s'exerce à ses fonctions et, pendant une année, parcourt l'empire; le roi étant alors venu à mourir, il lui succède sans contestation.

Quand il a régné un an, son oncle qui le voit non marié malgré ses dix-sept ans et qui ne voudrait pas mourir sans héritiers, passe un jour en revue avec sa mère les noms de toutes les princesses de la mer. Badr, qui est présent, feint de dormir et entend ainsi son oncle vanter la beauté merveilleuse de l'une d'elles, Gawhara. S'il n'en a pas parlé plus tôt, c'est que son père, le roi Samandal, qui est inintelligent et orgueilleux, a rebuté tous les prétendants à la main de sa fille; il vaudrait donc mieux traiter l'affaire à l'insu de Badr, pour qu'ainsi un refus éventuel ne puisse l'atteindre.

Badr, qui a tout entendu, est devenu amoureux. (N° 112.) Son oncle consent donc à l'emmener sous la mer après avoir prononcé les noms voulus, mais sans avertir Goulânaze, qui n'aurait pas permis ce voyage.

On arrive chez la grand mère, puis on fait la demande au roi Samandal, qui, se fâchant et se moquant, veut mettre l'oncle à mort; mais ses troupes arrivent à temps pour faire le roi prisonnier.

La princesse s'enfuit dans une île. Badr, qui se voit la cause de ces événements malheureux, croit qu'on le recherchera et s'enfuit aussi : il arrive dans la même île. Voyant la princesse sur un arbre, il lui demande de l'épouser; elle feint de consentir et, quand il est près d'elle, elle prononce des paroles mystérieuses et lui crache au visage : il est changé aussitôt en un bel oiseau blanc au bec et aux pattes rouges. (N° 371.) Elle le remet ensuite à une servante pour le porter dans une île aride, où il mourra de soif; mais elle a pitié de lui et le dépose dans une île fertile.

Pendant ce temps, Sâlib, vainqueur de Samandal, cherche la princesse

et son neveu ; en vain. Goulnâze, de son côté, ne retrouvant pas son fils, arrive chez sa mère et s'irrite contre son frère : jadis cause de sa fuite, il l'est maintenant d'un autre malheur. Mais, pour conserver le royaume à la famille, elle y retourne pour l'administrer.

Un chasseur prend Badr et ne voulant pas le vendre à qui le mangerait, le donne au roi, qui le récompense. Il appelle la reine pour lui faire partager son admiration et son étonnement de ce qu'il prend part au repas royal après avoir refusé ce qu'on lui offrait. La reine se voile aussitôt ⁽¹⁾, car elle a reconnu que c'est un homme. Elle prononce, sur de l'eau (n° 2), des paroles incompréhensibles et, au nom de Dieu, lui rend sa forme.

Badr, ayant obtenu un navire, des hommes et des vivres, part ; mais, le cinquième jour, une tempête brise le vaisseau sur un rocher ; trois jours il flotte sur une planche et, quand il aborde, des mules, des ânes, des chevaux accourent et tâchent de le repousser. ⁽²⁾ Il entre néanmoins dans une ville déserte. Un vieil épicier le reçoit et lui apprend que la ville est au pouvoir d'une magicienne, adoratrice du feu (n° 120), Lâle, qui, après quarante jours change ses amants en bêtes (cf. nos 13 et 21). Il fait passer Badr pour un neveu, qui, devenu orphelin, est arrivé se consoler chez lui. Survient un jour la reine dans un pompeux cortège ; elle emmène le neveu, promettant de ne pas l'ensorceler. Quarante jours elle le traite avec la plus grande magnificence.

S'éveillant une fois la nuit, Badr ne voit plus la reine et la cherche ; au jardin, il aperçoit, au milieu d'autres oiseaux, une colombe blanche qui s'accouple avec un oiseau noir. Puis la colombe, qui est Lâle, reprend sa forme : l'oiseau noir est un homme qui lui a été infidèle ; elle l'a métamorphosé, comme les autres oiseaux, et vient le voir ainsi quand la fantaisie lui en prend. A son retour, Badr ne lui parle plus et elle comprend qu'il a vu et qu'il est jaloux.

Son oncle, qu'il obtient la permission d'aller voir, l'avertit de se garder de la rancune de la reine ; mais il le protégera, car il est musulman et grand magicien, employant sa science à faire le bien ; il a ainsi sauvé plus

⁽¹⁾ *Se voiler*. Nos 116, 147, 396 et 398.—Oestrup, 30-31.—Forster, (Bibliog. arabe, 4, n° 241), XIII.—Rev. d. trad. pop., 13, 629.

⁽²⁾ N° 112.—Contes péruviens, 1783, 1, 138 et 152.—Wieland, Oberon, chant 2, vers 689 et suiv.

d'un des maléfices de Lâle, qui ne peut rien contre lui, non plus que les autres magiciens de la ville, adorateurs du feu.

Quand il revient, la reine l'enivre et lui fait avouer sa jalousie. S'éveillant un peu plus tard, il feint de dormir et voit la magicienne ⁽¹⁾ prendre d'une bourse quelque chose de rouge qu'elle plante dans le château et qui devient un fleuve; elle sème ensuite de l'orge sur la terre et l'arrose de l'eau du fleuve; une moisson s'élève, dont elle prend du grain qu'elle réduit en farine. Puis elle vient se coucher.

Badr conte tout au vieillard; averti par lui, il feint de manger le gâteau que lui offre la reine; elle l'asperge ensuite d'eau; mais l'enchantement ne réussit pas et elle prétend avoir voulu plaisanter. A son tour, il lui fait manger d'un gâteau que le vieillard lui a remis et, lui jetant de l'eau au visage, la change en mule; il lui met ensuite la bride ⁽²⁾ qu'il lui a fourni également, l'avertissant de ne la donner à personne et de quitter la ville.

Montant sa mule, il arrive en trois jours à une cité où un vieillard lui offre l'hospitalité. Une vieille, prétextant que la mule de son fils est morte, veut lui acheter la sienne; il y consent, demandant 1000 dinârs, parce qu'il pense qu'elle ne pourra se procurer tant d'argent. Mais elle les lui donne et quand il dit qu'il a voulu plaisanter, le vieillard l'avertit que, dans cette ville, le mensonge est puni de mort.

A peine la vieille, qui est la mère de Lâle, a-t-elle la mule qu'elle lui ôte la bride et, l'aspergeant d'eau, lui rend la forme humaine. Puis elle siffle et un 'ifrit comme une montagne prend les trois sur son dos et les ramène en un instant au château. Lâle, aspergeant Badr d'eau, le change en laid ciseau et l'encage pour le faire mourir de faim et de soif. Mais une servante, prise de pitié, le nourrit et va avertir le vieil épicier. Celui-ci appelle un 'ifrit à quatre ailes et lui fait porter la jeune fille chez Goulânaze et sa mère.

Elle arrive en un instant sur son toit; la ville est en fête parce que Badr

⁽¹⁾ Cet épisode est dans Tawney, 2, 167-168.

⁽²⁾ *Bride*. N° 252.— N° 147 de Syntipas.— Dunlop-Liebrecht, 111 et 538.— Stumme, Tunis, 2, 97-100.— Green, Mod. ar. Stor., 57 et 58-59.— Houwâra, 116-117.— Socin, Maroc, 163, 165 et 167.— Mercier, Chaouia, 78.— Kunos, Turkish Tales, 131-132, 148-149 et 151.— Colonna, Contes de la Bosnie, 133-186.— Burton, 12, 195.— Bédier, 122.— Gröber, Zeit., 17, 239.— Keightley, Tales, 123-125.— Clouston, 1, 415-417.— Wend., 122.— Pauli, 505.

est retrouvé. La parenté réunit une armée de djinns ainsi que des troupes de la mer, qui lui obéissent depuis l'emprisonnement de Samandal. Prise du château et de la ville de Lâle; massacre des infidèles. Avec de l'eau, Goulnâze rend à son fils sa forme. Mariage de la servante avec l'épicier, que Goulnâze fait roi de la ville. ⁽¹⁾

Retour triomphal. Badr demande la main de Gawhara; on fait venir le père, qui se soumet, et sa fille, qui accepte également. Samandal retourne dans ses états.

Burton, 8, 140. — Oestrup, 65, 89-90 et 149. — Krümmel, Deutsche Rundschau, 86, 437-438. — Clouston, 1, 417-420 et 444. — Liebrecht, Gervasius, 132.

La Zobeïda de Carlo Gozzi est l'histoire de Lâle. Cette pièce a été traduite par Royer, Théâtre fiabesque de Carlo Gozzi, 231-287, par * Werthes, Berne, 1795 et * Fr. Treitschke, Vienne, 1807; voir aussi * Streckfuss, Bearbeitung der Märchen Gozzi's. Berlin. 1805. La « Zobeïde, a Tragedy » de Craddock (Londres, 1772) n'a rien de commun avec celle de Gozzi : c'est la traduction des Scythes de Voltaire.

C'est aussi l'épisode de Lâle qui a inspiré Duquesnel, La tragique histoire de la princesse Aniza et des six kalenders, fils de roi. (Illustration, 117, 154-156.)

Le sujet des *Aventures dans la mer* a été souvent traité. Voir n° 3. — Tawney, 2, 265-271 et 289. — Paléfate, Histoires incroyables, chapitre 28 (Glaucus le marin). — Ethé, Sajjid Batthâl, 2, 199 et suiv. — Contes péruviens, 1783, 2, 77 et suiv. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 1, 312-314. — Clouston, 1, 192-198. — * G. F. Daumer, Die Mythen u. Volkssagen von wundersamen Meergeschöpfen u. Meerbevohnern. Braunschweig. 1868.

74. — *Le Bagdadien et le baigneur.*

1. — I. (Turc.)

⁽¹⁾ Dans la version de Galland (p. ex. Gauttier, p. 162), les amants de la reine reprennent leur première forme parce que le charme est rompu par la mort de la magicienne. Cfr. Behrnauer, Die vierzig Veziere, 255; Gibb, 246. — Contes péruviens, 1783, 2, 47.

75. — *Le Bagdadien et la chanteuse.*

1. — Man. égyptiens. — Man. Paris, 625, n° 3658, 10. (?)

2. — α, 2, 457. — β, 4, 159. — γ, 4, 235. — δ, 5, 4. — ε, 10, 430.

— Kosegarten, Chrest. arabica, 22-27; cfr. X. (Roorda, Bib. crit. nova, 5, 285-287 et 302-303; cfr. 291. — de Sacy, J. des sav., 1829, 416. — Rückert, Jahrb. f. wiss. Krit., 1830, 2, 206-208. — R(ödiger), (Hall.) Allglitz., 1830, 1, 486.)

— Petermann, Brevis ling. arab. gram., 33-41. (D'après Kosegarten.)

3. — Hammer, 3, 493. — Lane, 3, 524. — Habicht, 10, 10. — Weil, 4, 342. — Burton, 7, 104. — Payne, 8. — Henning, 15, 99.

— Ph. Wolff, das Buch der Weisen, 2, 234-246. (D'après Kosegarten.)

4. — Iken u. Kosegarten, Touti Nameh. 1822, 236-247. — Rosen, Tuti, 2, 269-278. — Cfr. Zeit. d. deut. morg. Ges., 21, 546-547.

Un jeune Bagdadien se ruine pour son esclave, qui est aussi son élève dans le chant. Sur son conseil, il la vend à un Hâsimite, mais, affligé de cette séparation, il s'endort dans une mosquée où un voleur lui prend tout son argent après avoir eu la précaution de lui lier le pied à un piquet. (¹) Il veut se tuer, mais on le retire de l'eau et un vieillard le réconforte. Un ami l'aide et l'engage à utiliser son talent de calligraphe. Voulant se rendre à Wâsit, il trouve le bateau du Hâsimite et obtient d'y entrer en se déguisant en matelot. Son amie, affligée, ayant chanté des vers, il s'évanouit. Profitant d'un moment où on est descendu sur la rive, il accorde le luth d'une certaine façon. (N° 225.) On apprend ainsi sa présence et le généreux patron lui promet d'affranchir la chanteuse et de la lui faire épouser, à condition qu'il la lui laisse parfois entendre. Suit une fête où l'on

(¹) Gawzi, 170.

s'enivre. Descendu à terre, le Bagdadien s'endort pendant que l'embarcation s'éloigne. Eveillé, il se rend à Basra; il prend service chez un épicier qui l'a vu écrire et qui admire son écriture; il finit par épouser sa fille, mais sans pouvoir se consoler. Sortant un jour de fête, il retrouve les bateliers, qui lui disent qu'on l'a cru noyé et que la chanteuse n'a cessé de le pleurer auprès d'un cénotaphe qu'elle lui a élevé. ⁽¹⁾ Il se rend auprès d'elle et l'épouse, grâce au Hâsimite, qui tient toutes ses promesses. D'accord avec l'épicier, il répudie sa fille.

Voir n° 36.

76. — ‘*Ali ibn Bakkâr et Šams al nahâr.*

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — FF. — Man. Paris, 624, n° 3657 et 625, n° 3662. (?)

2. — α, 1, 320. — β, 1, 345. — γ, 1, 525. — ε, 2, 319 et 3, 4. — ζ, 2, 189.

3. — Galland, 5, 146. — Caussin, 3, 229. — Destains, 2, 412. — Gauttier, 3, 1 et 7, 372. — Habicht, 4, 111 et 214 et 13, 302. — Loiseleur, 233. — Scott, 2, 425. — Lane, 2, 1. — Mardrus, 4, 253. — Weil, 1, 217. — Burton, 2, 383. — Payne, 3. — Henning, 5, 58.

‘Ali ibn Bakkâr, prince persan et Šams al nahâr, favorite de Hâroune, se rencontrent chez Ibn Tâhir, marchand et familier de la cour et s'éprennent l'un de l'autre. Le prince, accompagné de son ami, se rend à l'invitation de la favorite et est magnifiquement reçu dans son palais; mais l'arrivée du calife le force à se retirer et le chagrin que les amoureux en éprouvent les rend malades l'un et l'autre. Ils correspondent par l'intermédiaire d'Ibn Tâhir, qui, bientôt, craignant pour lui-même, s'absente de Bagdad.

⁽¹⁾ *Cénotaphe.* Nos 71, 120, 212 et 237. — Man. Berlin, 20, 105. — Stumme, Tunis, 2, 14. — Cfr. n° 31.

Un joaillier, ami et confident de Tâhir, s'offre à le remplacer et ménage une entrevue aux amoureux dans une maison qui lui appartient et qu'il meuble en partie d'objets appartenant à ses amis. Des voleurs, qui ont vu l'emménagement, pillent la maison et emmènent 'Ali et Sams prisonniers. Ils les respectent à cause de leur grand air et apprennent du joaillier qui ils ont chez eux; ils leur rendent alors la liberté et restituent la majeure partie des objets volés au joaillier. Ils les ramènent et chacun retourne chez soi. Mais le joaillier apprend que le calife a été informé de ce qui se passe par une esclave irritée contre Sams qui l'a fait battre (n° 59). Il emmène 'Ali et ils sont dépoüillés par des brigands. 'Ali devient plus malade et meurt. Sams, elle aussi, meurt de chagrin, quoique Hâroune l'ait traitée avec douceur. La foule s'intéresse aux amoureux et se porte aux funérailles.

Burton, 8, 134. — Oestrap, 150. — Edinb. Rev., 164, 194. — Forster (Bibliog. arabe, 4, n° 241), XXVII. — Rev. d. trad. pop., 7, 639.

77. — *Balofûqiyâ.*

Voir au n° 241.

Le barbier et ses frères.

Nos 78 à 86.

78. — *Le barbier bavard.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — Berlin, 20, 64.
2. — α, 1, 88. — β, 1, 95. — γ, 1, 175. — δ, 1, 193. — ε, 2, 210. — ζ, 2, 97.
3. — Galland, 4, 232. — Caussin, 3, 45. — Destains, 2, 283. — Gauttier, 2, 272 et 7, 369. — Habicht, 3, 195 et 13, 301. — Loiseleur, 205. — Scott, 2, 311. — Lane, 1, 328. — Mardrus, 2, 87. — Weil, 1, 183. — Burton, 1, 276. — Payne, 1. — Henning, 2, 51.

Dans un festin auquel assiste le tailleur, un jeune homme veut s'en aller parce qu'il aperçoit le barbier, qui a été cause qu'il s'est cassé la jambe.

Fils d'un riche marchand de Bagdad, il détestait les femmes, quand, un jour, il aperçoit la fille du juge arrosant ses fleurs. Malade d'amour, il reçoit des visites et, entre autres celle d'une vieille (n° 189), qui l'encourage et va trouver la jeune fille. Elle est d'abord mal reçue, ce qui aggrave l'état du jeune homme; puis, touchée de ses souffrances, elle lui fait dire de venir la voir le vendredi, pendant que son père est à la mosquée. Au jour dit, la vieille engage l'amoureux à aller au bain. Il mande un barbier, qui lui fait perdre son temps en lui racontant une foule de choses inutiles, ⁽¹⁾ en consultant la position du soleil, etc. Pour s'en débarrasser, il lui fait cadeau des mets, des boissons, des parfums dont il a besoin pour une fête qu'il doit donner à ses amis et court au rendez-vous. Mais le barbier, qui a chargé quelqu'un de tout porter chez lui, se cache et le suit à son insu. L'amoureux trouve la porte ouverte, mais il est si tard que le père revient presque en même temps et ferme la maison. Il bat une esclave en faute ainsi qu'un esclave qui veut la défendre. Le barbier aux aguets croit qu'on tue son client et ameuté la foule. Le jeune homme se cache dans un coffre; mais le barbier l'emporte; c'est alors qu'il saute de la boîte et se casse la jambe. Jetant de l'or aux gens pour détourner leur attention de sa personne, il se sauve, toujours suivi par le barbier. Il se réfugie dans une boutique; puis il se décide à liquider sa fortune et à quitter la ville.

A ce récit, le barbier répond que, sans lui, le jeune homme aurait souffert de plus grands maux encore et, pour prouver qu'il n'est pas bavard, raconte son histoire et celles de ses frères (nos 80 et suiv.).

Quand le barbier les a contées, le calife l'exile de Bagdad.

Encadré dans le n° 105.

(1) Qalyoubi, 106-107. — Denon, Voyage dans la basse et la haute Egypte, 4^e édition, 3, 151-152. — Cfr. le rôle du barbier dans le *Tales of the Zenana*.

Burton, 8, 76-77 et 144. — Oestrup, 123-126. — Edinb. Rev., 164, 192 et 197-199. — Basset, Rev. d. trad. pop., 8, 445-447 et 512. — Habicht, 3, 226-227.

Palissot. Le Barbier de Bagdad. (Œuvres, 1788, 1, 169-227.) — * S. Der Barbier von Bagdad. (Frankf. Museum, 1858, n° 52). — * P. Cornelius. Der Barbier von Bagdad. 1890.

79. — *Le barbier et le Cairote.*

1. — Y.

3. — Burton, 11, 333. — Henning, 24, 107.

Un capitaine est invité par un ami; sa femme profite de l'occasion pour appeler son amant. Celui-ci était chez son barbier; il le paie largement sans le laisser achever, lui promettant de revenir. Le barbier le suit, l'accoste deux fois et se poste devant la maison de la belle. Le mari revenant parce qu'un contretemps a fait remettre la fête, le barbier le prie de le rappeler au souvenir de l'homme qui est entré chez lui. La femme, voyant revenir son mari, cache son amant dans une citerne, si bien que le capitaine et le barbier le cherchent en vain. Le mari bat le barbier et s'endort rassuré. La femme va rejoindre son ami, le garde quelques heures, réveille alors son mari et lui fait battre encore une fois le barbier.

C'est la contrepartie du n° 78.

80. — *Le barbier parasite.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — G.

2. — α, 1, 94. — β, 1, 101. — γ, 1, 186. — δ, 1, 205. — ε, 2, 253. — ζ, 2, 124.

3. — Galland, 5, 9. — Caussin, 3, 100. — Destains, 2, 324. — Gauttier, 2,

302 et 7, 370. — Habicht, 4, 3. — Loiseleur, 215. — Scott, 2, 345. — Lane, 1, 342. — Mardrus, 2, 120. — Weil, 1, 194. — Burton, 1, 292. — Payne, 1. — Henning, 2, 67.

4. — Mas'ouïdi, éd. B. de Meynard, 6, 12-16. — Tazyfne, 270. — Tam., 1, 195.

Le barbier voit un jour dix personnes richement vêtues s'embarquer; ce sont des gens qui ont encouru la colère du calife et qu'on lui mène. Les prenant pour de riches personnages qui vont s'amuser, il se glisse au milieu d'eux. Amenés tous devant le calife, ils sont décapités, sauf le barbier, qui fait le onzième et qui n'a pas de peine à expliquer le malentendu causé par son silence.

Burton, 8, 132. — Cfr. N° 422. — Basset, *Nouv. contes berbères*, 162-163 et 353-354. — *Rev. d. trad. pop.*, 18, 494-495.

81. — *Le premier frère du barbier.*

1. — *Man. égyptiens*. — A. — C. — Y.

2. — α , 1, 94 — β , 1, 102. — γ , 1, 187. — δ , 1, 207. — ϵ , 2, 257. — ζ , 2, 129.

3. — Galland, 4, 16. — Caussin, 3, 107. — Destains, 2, 329. — Gauttier, 2, 305 et 7, 370. — Habicht, 4, 6. — Loiseleur, 216. — Scott, 2, 350. — Lane, 1, 344. — Mardrus, 2, 124. — Weil, 1, 196. — Burton, 1, 294. — Payne, 1. — Henning, 2, 69.

— * Blackwood, 1837, novembre. (?)

Le propriétaire et sa femme exploitent le tailleur Baqbouq, premier frère du barbier. Amoureux de la femme, il travaille pour rien; on le marie avec l'esclave et on l'envoie au moulin: la nuit, le meunier feint de le

prendre pour un bœuf et lui fait tourner la meule en le fouettant. La femme l'apaise cependant et lui donne un rendez-vous, où le mari le surprend. Conduit au juge, il est battu, promené en ville sur un chameau et exilé. C'est en tombant du chameau qu'il s'est cassé la jambe.

Pour les noms des frères, voir Zotenberg, Notice, 181 (Tirage à part, 15) et Habicht, 4, 213.

82. — *Le deuxième.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — Y.

2. — α , 1, 96. — β , 1, 101. — γ , 1, 190. — ϵ , 2, 266. — ζ , 2, 189.

3. — Galland, 5, 31. — Caussin, 3, 122. — Destains, 2, 339. — Gauttier, 2, 313 et 7, 370. — Habicht, 4, 13. — Loiseleur, 219. — Scott, 2, 360 — Lane, 1, 348. — Mardrus, 2, 133. — Weil, 1, 199. — Burton, 1, 299. — Payne, 1. — Henning, 2, 74.

Une vieille (n° 189) aborde Haddâr (Baqbaq) et l'invite chez une dame, à condition qu'il ne parle pas trop. Quand il lui demande pourquoi on l'a choisi, elle lui rappelle qu'il ne doit rien dire. Chez la dame, il est battu; on lui dit de se raser et il revient le visage rouge; puis on le bat encore et on lui dit de se déshabiller et de courir ainsi après la dame. Dans sa course, il se trouve tout-à-coup dans la rue, où les gens le battent et le conduisent sur un âne au lieutenant de police; là, encore, il reçoit cent coups.

83. — *Le troisième.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — Y.

2. — α , 1, 97. — β , 1, 105. — γ , 1, 192. — δ , 1, 210. — ε , 2, 274. — ζ , 2, 147.

3. — Galland, 5, 50. — Caussin, 3, 140. — Destains, 2, 351. — Gauttier, 2, 323 et 7, 370. — Habicht, 4, 22. — Loiseleur, 222. — Scott, 2, 372. — Lane, 1, 351. — Mardrus, 2, 139. — Weil, 1, 202. — Burton, 1, 303. — Payne, 1. — Henning, 2, 77.

Le troisième frère, Baqîq, qui est aveugle, frappe à une maison et ne répond pas aux questions de celui qui l'occupe. Ce dernier le fait monter au haut de la maison et, quand il lui demande une aumône, répond : « que Dieu t'assiste. » Il refuse ensuite de le mener en bas et l'aveugle roule sur l'escalier et se blesse à la tête. ⁽¹⁾

Dans la rue, il rencontre ses amis et leur dit qu'il veut prendre de l'argent qu'ils ont mis de côté. L'hôte de la maison, qui l'a suivi, l'entend et, accompagnant les aveugles à leur insu, entre avec eux dans leur chambre. Ils ferment la porte et s'assurent qu'il n'y a personne : l'intrus échappe à leurs recherches en se suspendant à une corde qui descend du plafond. Ils prennent ce qu'il leur faut et cachent 10000 dirhems. Pendant qu'ils mangent, la main de Baqîq tombe sur celle de l'intrus. A leurs cris, les gens accourent : l'intrus, fermant les yeux fait l'aveugle et réclame l'intervention de l'autorité. La police arrive. L'intrus demande qu'on les batte et lui tout le premier, afin de leur faire avouer la vérité. Quand on le frappe, il ouvre successivement les deux yeux et prétend qu'ils feignent tous d'être aveugles pour pouvoir entrer dans les maisons et tromper les femmes ; qu'ils ont gagné ainsi 10000 dirhems et qu'on lui refuse sa part, qui comporte le quart de cette somme. On bat en vain les autres, notamment trois fois Baqîq ; l'intrus soutient qu'ils s'obstinent pour ne pas avoir à rougir devant le public. L'officier de police le fait sortir de la ville et donne le quart à l'intrus.

⁽¹⁾ Decourdemanche, Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja, 292-294. — Clouston, Flowers, 68.

Cfr. n° 433.

Cfr. Les trois aveugles de Compiègne. Dunlop-Liebrecht, 207-208, 257, 284 et 494.— Bédier, 276-277 et 401.— Romania, 18, 143.— Germania, 1, 269.— Pauli, 545 et 556.— Frey, Gartengesellschaft, 236.— Imbert, Historiettes ou Nouvelles, 1774, 79-82.

Marsollier. Les deux aveugles de Bagdad. (Journ. encyclop., 1782, 7, 479-481.— Esprit des journaux, 11^e année, 11, 301.— Annales dram., 8, 150) et Les aveugles de Tolède. (Décade, 1806, 1, 310-312.— Esprit des journaux, 1806, 2, 280 et suiv.)

Cherbonneau. Les Cinquante aveugles, ou les Dinars de Nadir-Khouli, conte arabe. Dans Magasin pittoresque, 15, 262-263; 266-267 et 274-275.

84. — *Le quatrième.*

1. — Man. égyptiens. — A.— C.— Y.

2. — α, 1, 93.— β, 1, 106.— γ, 1, 193.— δ, 1, 213.— ε, 2, 280.— ζ, 2, 151.

3. — Galland, 5, 66.— Caussin, 3, 151.— Destains, 2, 360.— Gauttier, 2, 331 et 7, 370.— Habicht, 4, 29.— Loiseleur, 225.— Scott, 2, 380.— Lane, 1, 355.— Mardrus, 2, 146.— Weil, 1, 205.— Burton, 1, 306.— Payne, 1.— Henning, 2, 81.

Le quatrième frère, Al Kouz, est un boucher, qui s'enrichissait, quand un vieillard se mit à lui acheter et à lui donner de l'argent, qu'il mettait de côté. Voulant un jour en dépenser, il s'aperçoit que ce sont des feuilles. Quand le vieillard revient et qu'il s'entend accuser devant les gens amentés, il se verge en changeant en homme un bélier suspendu à l'échal. On bat le boucher et le vieillard lui arrache un œil; puis on le mène au chef de la garde, qui lui fait donner cinq cents coups : on l'eût même tué, n'avait été l'importance de ses biens, qu'on lui enlève; après quoi, on le bannit.

Arrivé dans une autre ville, il s'établit comme savetier; entendant le hennissement d'un cheval, il veut admirer la chasse du roi. Mais celui-ci, qui ne souffre pas de voir un borgne, ordonne qu'on le batte. ⁽¹⁾

(¹) Bibliog. arabe, 2, n° 148, 61.— Gawzi, 119.— Rev. d. trad. pop., 12, 59 et 13, 483.— Clouston, Flowers, 107-108.— Zeit. d. deut. morg. Ges., 37, 194.— Sachau, Fellichi-Dial., 67.— Rev. d. trad. pop., 10, 626.

Il se réfugie dans une autre ville ; un jour, il entend encore un hennissement et, devenu craintif, veut se cacher. Il pénètre dans une maison où deux esclaves le battent, le prenant pour le voleur qui les tourmente depuis trois jours ; ils croient que le tranchet qu'il porte est un poignard et, à cause des traces de coups qu'ils remarquent, ils s'imaginent que c'est un grand criminel. Le préfet de police lui fait donner cent coups et ordonne qu'on le promène en ville sur un chameau, des hérauts proclamant que tel est le salaire de qui s'attaque aux maisons des gens.

Habicht, 11, VIII et XXI.

Fascination des yeux. N° 252. — Flügel, H. Hafa, 3, 646-647 ; cfr. 2, 322 et 3, 545-546. — Perron, Darfour, 352. — Mornand, Vie arabe, 117-119. — Carra, Abrégé des merveilles, 393-394. — Nöldeke, Garkoch, 49. — Jewad (Burton, 8, 274). — Carmoly, Jardin enchanté, 69. — Rev. des trad. pop., 14, 557. — Bibliographe moderne, 2, 179, n° 24. — St Augustin (Lalanne, Curiosités des traditions, 6). — Tentzel, Monatliche Unterredungen, 1695, 290-291. — Liebrecht, Gervasius, 64-65. — Grimm, 243. — Mone, Anzeiger, 4, 408, 28 et 7, 226, 27. — Journ. encyclop., 1776, 4, 532-534. — Wolf, Studien, 687. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, 1, 273. — Mélusine, 3, 537-540. — Heidelb. Jahrb., 1869, 120.

85. — *Le cinquième.*

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — Y.

2. — α, 1, 99. — β, 1, 108. — γ, 1, 193 (2^e pagin.). — δ, 1, 216. — ε, 2, 287. — ζ, 2, 157.

— * White. Voir Schnurrer, 487 et Journ. des sav., 1817, 679.

— * Richardson, A grammar of the ar. lang., 1776, 200-209 ; cfr. 199. (* Nouvelle édition, 1801.)

— Michaelis-Bernstein, Arab. Chrest., 179-191 ; cfr. XVI. — Journ. des sav., 1817, 756.

— Gorguos, Cours d'arabe vulg., 2, 60-67 (texte) et 283-286 (trad.)

— Faris el Shidiac, a pract. gram. of the ar. lang., 1856, 52-67. (Texte avec transcription et traduction interlinéaires et traduction anglaise.)

3. — Galland, 5, 79. — Caussin, 3, 167. — Destains, 2, 369. — Gauttier, 2, 337 et 7, 370. — Habicht, 4, 35. — Loiseleur, 227. — Scott, 2, 388. — Lane, 1, 359. — Mardrus, 2, 154. — Weil, 1, 207. — Burton, 1, 309. — Payne, 1. — Henning, 2, 85.

— * Spectator, n° 535.

— Imbert, Historiettes ou nouvelles, 45-51 (et * Almanach des Muses.)

Le cinquième frère, Al 'Assâr, est mutilé des deux oreilles. Ayant hérité de son père une part de cent dirhems, il achète du verre pour en faire le commerce. Ayant mis tout son capital dans un panier, il rêve qu'il vendra à prix double et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit devenu riche. Il demandera alors la main de la fille du vizir. Le jour des noces, il recevra froidement sa fiancée et, en faisant les gestes qu'il réserve pour cette occasion, il renverse son panier et détruit, avec son verre, toute sa fortune. (1)

Une dame, apprenant la cause de sa désolation, a pitié de lui et lui donne cinq cents dinârs.

Une vieille (n° 189) s'introduit alors chez lui sous prétexte de faire ses ablutions et lui fait croire qu'une dame l'aime. Elle le conduit dans une maison où une jeune fille l'accable de caresses. (N° 415.) Un noir lui succède, qui le frappe du plat de son épée et croit l'avoir tué. A son appel arrive une jeune fille qui met du sel dans ses blessures : il tient bon ne voulant pas montrer qu'il vit encore. La vieille le traîne alors par les pieds et le jette dans un souterrain où il y a d'autres cadavres.

Le sel arrêtant l'hémorragie, il recouvre un peu ses forces et, se dissimulant, sort en suivant la vieille, qui part pour chercher de nouvelles

(1) *Châteaux en Espagne*. Bibliog. arabe, 2, nos 113, 60 et 133, 7; 3, 70 et 146. — Knust, Lucanor, 316-318. — Muséon, N. S., 1, 473-474. — Bolte, Montanus, 603-605 et 658. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 8, 465. — Clouston, 2, 432-443. — Gött. gel. Anz., 1868, 1883 et 1872, 1510. — Journ. asiat., 1874, 2, 264-265. — Mercure, 31, 401-408. — Oestrup, Contes de Damas, 24-25. — Belkassam b. Sedira, Cours de litt. ar., 2^e édit., 211-213. — Rev. des trad. pop., 13, 511. — Reinhardt, Ein ar. Dialekt. . 'Omân, 331-333. — Volkskunde (Gand). 9, 1-10 et 13, 182.

victimes. De retour chez lui, il se guérit; emplissant une bourse de verre et cachant une épée sous ses habits, il se déguise et, épiant la vieille, lui demande si elle a une balance pour peser de l'or. Elle l'emmène dans la maison, où il revoit la jeune fille. Il la tue, ainsi que le noir et la vieille. Mais il épargne l'autre jeune fille, qui lui dit d'aller chercher des porteurs pour enlever les trésors du repaire. Quand il revient, elle a disparu avec l'argent. Il ramasse ce qui reste, mais le matin, la police le saisit quand il sort. Le lieutenant de police lui prend la majeure partie de ce qu'il a et, craignant d'être dénoncé, le chasse de la ville.

Des voleurs le dépouillent et lui coupent les oreilles.

Burton, 8, 269. — Oestrup, 42 et 79.

86. — *Le sixième.*

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — Y.

2. — α, 1, 103. — β, 1, 111. — γ, 1, 198. — δ, 1, 222. — ε, 2, 305. — ζ, 2, 174.

— Vernon Schalch, *Arabic selections*, 7-11. (La première partie.)

— Belkassam b. Sedira, *Cours de litt. ar.*, 2^e édit., 191-196. (La première partie.)

— * Roux, *Rec. de morceaux choisis*, 29.

3. — Galland, 5, 112. — Caussin, 3, 197. — Destains, 2, 389. — Gauttier, 2, 354 et 7, 371. — Habicht, 4, 50. — Loiseleur, 233. — Scott, 2, 405. — Lane, 1, 369. — Mardrus, 2, 174. — Weil, 1, 213. — Burton, 1, 317. — Payne, 1. — Henning, 2, 91.

4. — Basset, *La Zenatia du Mzab*, 186-187.

Vivant de mendicité, le sixième frère, Šaqâliq, entre un jour chez un fils de prince. (1) Celui-ci feint de bien le recevoir et fait semblant de le régaler.

(1) Selon d'autres textes, c'est un Barmécide. Dans un autre roman encore, on retrouve des Barmécides (Man. de Berlin, 20, 441-448.). — Cfr. aussi Caise (*Bibliog. arab*, 4, n° 231) 91 et suiv.

Šaqâliq se prête à ce jeu et, quand il a feint de boire, il fait voir qu'il est ivre et frappe son hôte. Celui-ci trouve la revanche spirituelle et, désormais, le traite en convive pendant vingt ans.

Mais il meurt et, le sultan ayant confisqué les biens du défunt, le parasite se sauve. Un bédouin le prend et, ne pouvant tirer de lui aucune rançon, il lui coupe les lèvres et le fait travailler. Il repousse les avances de la femme du bédouin; mais, un jour qu'il va lui céder, il est surpris par le mari, qui le mutilé et le transporte au loin.

Cfr. n° 169.

Barmécides. (¹)

Nos 87 à 95.

87. — L'homme aux fèves.

1. — Man. égyptiens. — FF. (?)

2. — α, 1, 472. — β, 2, 124. — γ, 2, 125. — δ, 2, 391.

— Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 70-75 (texte) et 287-289 (trad.)

— Belkassam b. Sedira, Cours de litt. ar., 2^e édit., 243-247.

— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 64-66.

3. — Weil, 4, 51. — Lane, 2, 360. — Burton, 3, 280. — Payne, 4. — Henning, 7, 17.

— Hammer, Rosenöl, 2, 180-185.

Bien que Hâroûne ait défendu sous peine de mort de pleurer Ga'far, un bédouin, qui, en échange d'une poésie, recevait annuellement de lui 1000

(¹) Les Mille et une nuits ne donnent qu'une très faible partie des anecdotes qui ont cours sur les Barmécides.

Ces anecdotes ont été réunies dans des recueils spéciaux, tels, p. ex., que ceux que cite Schefer, Chrest. persane, 2, 5-13. — Man. Berlin, 19, 480 et 20, 20, n° 8987, 6 et 55-56.

L'I'âm, malgré son titre, n'en donne relativement que fort peu.

Cfr. p. 163 ci-dessus.

pièces d'or, se rend au lieu de l'exécution et se lamente en récitant des vers. Ga'far lui apparaît en rêve et l'envoie à un marchand de Basra. Celui-ci lui donne sa pension, plus un cadeau de 500 pièces, et continue à lui remettre chaque année 1000 pièces. C'est que Ga'far l'ayant vu un jour en proie à une affreuse misère alors qu'il vendait des fèves, lui a fait acheter des fèves au poids de l'or et, partageant la dernière en deux, en a vendu une moitié à l'une de ses femmes et acheté lui-même l'autre à un prix énorme.

Cfr. De Sacy, Chrest. ar, 1, 11-14 et 10-13 (trad.) et Humbert, Arab. chrest., fac, 90-93.— Man. Berlin, 19, 523.— Mous., 1, 181-183.— Damfri, 2, 113.— Tam, 2, 221-224.— I'lâm, 101-103.— D'Herbelot, 174-175.— Marigny, Histoire des Arabes, 3, 109.— Bret, Fables orientales, 1, 53-54.— (D'Allègre), Gulistan, 1737, 230-232.— Journ. encyclop., 1764, 4, 2, 77-82.— Loiseleur, M. n., 144.

88. — *Yahyâ et Mansôûr.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 480.— β , 2, 133.— γ , 2, 137.— δ , 2, 407.

3. — Lane, 2, 381.— Burton, 3, 298.— Payne, 4.— Henning, 7, 40.

4. — Tibr, 116-119.

Mansôûr, à qui Hâroûne réclame un million de dirhems sous peine de mort, se rend, sur le conseil de celui qui vient le prendre, auprès de Yahyâ. Celui-ci lui donne ce qu'il a, fait chercher de l'argent chez les siens, notamment Fadl et Ga'far, et redemande à une esclave une pierre précieuse qu'il lui avait donnée. Apprenant que son obligé a récité un vers montrant qu'il est peu reconnaissant, Yahyâ l'excuse sur le trouble où il doit se trouver.

89. — *Le faussaire.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 481. — β , 2, 134. — γ , 2, 139. — δ , 2, 410.

— Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 75-84 (texte) et 289-292 (trad.)

3. — Lane, 2, 383. — Burton, 3, 301. — Payne, 4. — Henning, 7, 43.

4. — Tibr, 119-124. — Nafhat, 45-46.

Yahyâ est brouillé avec Abdallah ibn Mâlik al houzâ'i, à cause de l'affection que Hâroûne a pour lui. Abdallah ayant été nommé gouverneur d'Arménie, un homme va le trouver avec une fausse lettre de recommandation de Yahyâ. Abdallah le fait garder en attendant que son mandataire à Bagdad se soit enquis de l'authenticité de la pièce. Yahyâ, heureux de saisir cette occasion de réconciliation, rejette l'avis de ses amis qui veulent faire punir le faussaire et déclare que la lettre émane de lui. Abdallah fait de grands présents à l'homme, qui retourne à Bagdad et en reçoit de Yahyâ d'autres d'égale valeur.

La même histoire est attribuée à Ga'far brouillé avec le gouverneur de l'Egypte. Voir le texte de Breslau, 7, 254; de Sacy, Chrest. ar., 1, 26-29 et 22-25 (trad.); Humbert, Arab. chrest. fac., 96-98. — Traduction : Weil, 2, 354.

Autres anecdotes du même genre : Tam., 1, 80-82. — Tam., 2, 220-221 et Mouhammad Efendi, 125. — Diez, Kabus, 769-770. — De Slane, Ibn Khall., 2, 362.

90. — *L'homme austère.*

2. — ε, 7, 251.

3. — Weil, 2, 354.— Burton, 9, 112.— Payne, 10.

4. — De Slane, Ibn Khall., 1, 303-305. — De Sacy, Chrest. ar., 1, 23-26 et 20-22 (trad.).—Humbert, Arab. chrest. fac., 93-95.—Mous., 2, 137-138.—Tam., 1, 64-67.—Halbat, 74-76.—I'lâm, 83-84.—Hammer, Rosenöl, 2, 197-198.

Ga'far voulant un jour se livrer au plaisir avec ses convives défend de laisser entier tout autre encore qu'Abd al Malik. On introduit par erreur un autre 'Abd al Malik, homme austère que rien n'avait pu décider jamais à accepter les invitations du calife. Mais, voyant l'embarras de Ga'far, il le met à l'aise en prenant part à la joie commune. Puis il lui demande de payer une dette d'un million de dirhems, de faire nommer son fils gouverneur d'une province et de lui faire épouser une fille du calife. Ga'far envoie immédiatement l'argent et obtient le lendemain du calife les deux faveurs demandées.

91. — *L'anneau.*

2. — ε, 7, 258.

3. — Weil, 2, 355.—Burton, 9, 115.—Payne, 10.

Hâdi, devenu calife, demande à Hâroûne l'anneau que leur père Mahdi lui a donné et qu'il regarde comme un gage de sa future souveraineté. Pour échapper aux importunités de son frère, il le lance dans le Tigre. Devenu calife, il jette un anneau de plomb au même endroit et le plongeur lui rapporte l'autre; ce qu'il considère comme un heureux présage.

Weil, Geschichte d. Chalifen, 2, 135.—Rückert, 4, 175-176.

92. — Chûte des Barmécides.

1. — FF.

2. — ε, 7, 259.

3. — Weil, 2, 356.— Burton, 9, 116.— Payne, 10.

La cause de la chute des Barmécides est l'amour de Ga'far et de la sœur de Hâroûne, qu'il lui a fait épouser ⁽¹⁾ pour jouir simultanément de leur société, mais en leur faisant promettre que le mariage ne serait pas sérieux. Cette promesse n'ayant pas été tenue, Hâroûne fait tuer Ga'far et sa sœur.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question de la chute des Barmécides. Voir I'lâm, 86-92.—Bibliog. arabe, 4, n° 341, 15.—De Slane, Ibn Khall., 1, 306-314.—Ibn Haldoune, Not. et extraits, 19, 1, 26 et de Sacy, Chrest. ar., 1, 119.—Rückert, 4, 181-183.—Loiseleur, M. n., 54.—D'Allègre, Gulistan, 220, etc. — Cfr. p. 170 plus bas.

93. — Générosité de Yahyâ.

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 574.—β, 2, 230.—γ, 2, 273.—δ, 3, 61.—ε, 8, 219.

— Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 107-108 (texte) et 304-305 (trad.)

— Belkassem b. Sedira, Cours de litt. ar., 2^e édit., 240-241.

3. — Lane, 2, 526.— Burton, 4, 56.— Payne, 4.— Henning, 8, 52.

4. — Tibr, 113.

(¹) Autre exemple de mariage d'un ministre avec la sœur du roi, Freytag, Arabum proverbialia, 2, 319.

Un homme ayant imploré l'aide de Yahyâ, celui-ci lui donne 1000 dirhems par jour, le loge et le nourrit. Au bout d'un mois, il se sauve, craignant qu'on ne lui reprenne l'argent; il ignorait que son bienfaiteur l'eût gardé toute sa vie.

94. — *Fadl el Ga'far.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 575. — β, 2, 231. — γ, 2, 275. — δ, 3, 62.

— Belkassam b. Selira, Cours de litt. ar, 2^e édit, 241-243.

— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 77-79,

3. — Lane, 2, 527. — Burton, 4, 58. — Payne, 4. — Henning, 8. 51.

4. — Tibr, 114-116.

Sa'ïd ibn Sâlim al Bâhili ayant des dettes considérables s'adresse à Fadl et à Ga'far, sur le conseil d'Abdallah ibn Mâlik al houzaï, qui lui dit de ne pas craindre leur orgueil. Ils s'adressent à Hâroûne et, à ses riches présents, ils en ajoutent de considérables.

95. — *Les fausses bénédictions.*

2. — ε, 6, 189.

3. — Burton, 9, 34. — Payne, 10.

4. — Tazyîne, 482-483.

Une femme barmécide fait pour Hâroûne des vœux qui sont en réalité des malédiction.

Cfr. Sirâg, 121 et Pons, Ensayo bio-bibliográfico, 183-184.— Des vœux sous forme de malédictions, Wünsche, Midrasch Bereschit, 117.

Les littératures occidentales se sont aussi emparées du sujet des Barmécides.

— * Fauque. Abassai. 1753.

D'après Marigny, Histoire des Arabes, 3, 98 et suiv. C. R. Année littéraire, 1754, 3, 15-20.

— De la Dixmerie. Contes philosophiques et moraux. Londres... 1768. 2, 178-198 : Giaffar et Abassah, trait d'histoire arabe.

— La Harpe. Les Barmécides. 1778. Didot. (Œuvres, 1820, 2, 111-195.)

« L'amitié du calife pour son ministre, le mariage de Barmécide, sa proscription, son caractère et celui d'Aaron, voilà tout ce que j'ai conservé; le reste est d'invention. » (p. 118.)

C. R. Journ. encylop. 1778, 6, 309-319. — Esprit des journaux, 1778, 9, 300-310. — J. des sçavans, 1779, 26, 322-324. — Annales dramatiques, 1, 475-476. — Hammer, Redekünste, 400. — Œuvres de La Harpe, 11, 62 et 69.

— F. M. Klinger. Geschichte Giafars des Barmeciden. * St Petersburg. 1792-1794.

* Nouvelle édition, Königsberg, 1810. 2 vol.

Œuvres. * Edit. de 1816, 5. — Edit Cotta, Stuttgart, 1879, 3, 217 et suiv. et 4, 1 et suiv.

* Leven van Giaffar of de Barmeciden, uit het Hoogduitsch. Amsterdam. C. Kosster. 1806. Gr. in-8. Met platen.

* Dschafar, Barmecidernes ättling. Stockholm. 1823. In-8. 3 vol.

— Der uneigennützigste Grossvezier. Palmblätter, n° 111. (4, 68 et suiv.)

— * Jos. v. Hammer. Dschafer oder der Sturz der Barmegiden. Ein histor. Trauerspiel. Wien. 1813. In-8.

— * La invencion del órgano, ó Abassa y Bermécides, novela histórica; traducida de un manuscrito francés y adornada con 1 lám... por Doña María Bellormini Reus. Madrid (imp. de Sanchez) lib. de Viana. 1831. In-8. 152.

— Le Khalife de Bagdad Scènes de la vie orientale au IX^e siècle par

Brasseur de Bourbouars (c.à.d. Bourbourg). (Vignette.) Limoges (imp. E. Ardant) Eugène Ardant et Cie, Editeurs. (1881.) Gr. in-8. 210; 1 lithog.

Ce livre, qui traite la chute des Barmécides et dont l'auteur indique les sources p. VI-VII, a d'abord paru à * Paris en 1853 (in-18, 10 feuilles), puis de nouveau à * Paris en 1859, 2^e édition, in-12.

C. R. Bibliog. cathol., 27, 138.

98. — *Bâsim le forgeron.*

1. — *Version égyptienne.* Man. du Caire et Gotha. (Landberg, IX-X.)

Version syrienne. L.—Q.—W.—C C.—Paris, 620, n° 3624, 3 et 623, 3652, 8.—Berlin, 20, 58-59 ⁽¹⁾.—Gotha, 4, 405-406, 412 et 5, 55-56.—Tübingen, Ewald, 13-14.—Landberg, X-XI (Leide et Gotha.)

2. — *Bâsim le forgeron et Hârûn er-rachîd* texte arabe en dialecte d'Egypte et de Syrie publié d'après les manuscrits de Leide, de Gotha et du Caire et accompagné d'une traduction et d'un glossaire par le comte Carlo de Landberg. 1. Texte, Traduction et Proverbes. Leyde.—E. J. Brill. 1883. In-8. XVII, (1), 87; (1) et 116 de texte arabe (1 et suiv. texte égyptien; 45 et suiv. : texte syrien.)

C. R. Goldziher, Wiener Zeit. f. d. Kunde d. Morg., 3, 358.—T-n, Lit. Ctblatt, 1888, 1272-1274.—Basset, Rev. d. trad. pop., 3, 508.—P. S., Muséon, 7, 253-254.—Burton, 12, 311.—Academy, 1888, 2, 227.—Trübner's Am. a. or. Rec., N. S., 9, 102.

3. — *Version égyptienne.* Landberg, 1-60.

Version syrienne. * *Miscellanies* : consisting of poems, classical extracts and oriental apologues. By William Beloe, F. S. A., 3 (1795.)

— *Blaue Bibliothek*, 11, 8-96.

— * *Dramatische Novellen der Vorzeit.* 1799, 2, 254 et suiv.

-- * *Tausend und ein Tag...* V. d. Hagen, 11, 289 et suiv.

— *Bibl. d. Frchsinn. Arab. Mährchen*, 1, 10-72.

(¹) Le troisième manuscrit de Berlin diffère beaucoup.

— Le forgeron Bazim, conte arabe. Dans *Mercure de France*, 1807, 27, 321-325 et *Esprit des journaux*, 1807, 5, 215-220.

— * Bazim ou le forgeron arabe. Paris. Lefuel. 1818 ou 1825 ? In-32. Fig.

— The Water-Carrier. Dans *The Pacha of many tales by Captain Marryat, etc.* Paris : Baudry's european library... 1840. In-8. P. 243-275. ⁽¹⁾

C. R. Academy, 7, 218-219 (Coote) et 270 (Burton.)

Hâroûne, ne trouvant plaisir à rien (n° 177), sort déguisé en marchand avec Ga'far et Masroûr; ils arrivent chez un forgeron qui, ayant l'habitude de dépenser au jour le jour tout ce qu'il gagne, passe joyeusement ses soirées. Il finit par admettre les visiteurs, les avertissant de ne point parler de ce qui ne les regarde pas, s'ils ne veulent entendre ce qui leur déplairait. (N° 148.) Le lendemain, le calife fait défense d'exercer pendant trois jours le métier de forgeron. Mais Bâsim a la chance de trouver du travail chez un ami, qui est employé dans un bain et il peut, le soir, se livrer à ses plaisirs accoutumés, à la grande surprise de ses visiteurs, qui sont revenus pour jouir de sa déconvenue et qui sont d'abord mal reçus parce qu'ils avaient, la veille, énoncé la possibilité d'une telle prohibition.

Le jour suivant, fermeture des bains par ordre du calife. Mais Bâsim ayant été pris pour un messenger de la justice par une femme qui se plaint de son mari, il reçoit d'elle de l'argent, de même que de l'époux, qui veut ainsi l'apaiser. Nouvelle visite, suivie le lendemain de l'examen des titres des messagers à leurs fonctions : Bâsim, ne pouvant établir son droit, est battu.

⁽¹⁾ La première édition du livre de Marryat est de Londres, Saunders and Otley, 1835, post-8°, 3 vol.—Bentley, 1835, in-12.—1849.—Une édition Routledge, etc.

Traduction allemande de Roberts. Braunschweig, 1835. In-8. 3 vol.—Traduction allemande de Kolb. Stuttgart, 1857. In-8. (2^e édition.) — Forme le tome 18 de la traduction complète des romans de Marryat en 23 volumes, Berlin, 1889-1891. In-8.

Se décidant alors à quitter Bagdad pour chercher fortune ailleurs, il se fait un glaive de bois, afin qu'on le prenne pour un huissier du calife. En cette prétendue qualité, il conduit, moyennant salaire, deux querelleurs à la cour ; les huissiers, qui sont divisés en trois escouades de dix pour remplir alternativement leur office, croient que Bâsim est du nombre des gens de quelque émir et, pour lui faire une gracieuseté, le chargent d'amener un pâtissier, débiteur du trésor, avec le montant de sa dette ; s'il lui offre quelque présent, il pourra le laisser en paix.

Le pâtissier le traite royalement et lui fait des cadeaux. Le soir, ses visiteurs lui apportant cette fois des victuailles et lui assurant qu'ils ne reviendront plus, leurs affaires à Bagdad étant terminées, il consent à les recevoir encore et leur raconte ce qui lui est arrivé.

Le lendemain, Bâsim se rend à la cour et Hâroûne, l'ayant aperçu, dit d'examiner les droits de chaque huissier. Arrivé à Bâsim, il ordonne d'amener quatre condamnés à mort en aveu et charge Bâsim, avec trois autres, d'exécuter les coupables. Quand vient son tour, Bâsim, d'abord fort en peine, inspire au criminel de se dire injustement condamné. Il déclare alors que son glaive est enchanté et qu'il se change en bois quand son maître a affaire à un innocent ⁽¹⁾. Hâroûne, charmé de sa chance et de son esprit, le nomme huissier. (Version syrienne.)

Dans la version égyptienne, Hâroûne se montre vraiment cruel. Il s'amuse d'abord à faire souffrir ses compagnons de la faim. Puis, sans paraître jamais vouloir réparer le tort qu'il fait à Bâsim pour son plaisir, il défend le métier de forgeron et de baigneur ; il interdit aux gendarmes d'intervenir dans les rixes ; constatant que Bâsim n'est pas huissier, il lui fait donner la bastonnade ; et comme il a vendu, en qualité de crieur, un bracelet sans exiger du vendeur un répondant, il fait réclamer le bijou par une vieille, qui prétend qu'on le lui a volé. Bien que la véritable propriétaire arrive pour attester son droit et l'innocence du crieur, Hâroûne le fait mettre en prison.

(1) Rev. d. trad. pop., 12, 197-198.—Sadler, Cours gradué de langue anglaise (versions) 1878, 180-183, raconte la même histoire d'un soldat de Frédéric-le-Grand. — Cfr. Sitzungsber. de l'Acad. de Berlin, 1889, 750.

Là, les murs se fendent et une djinne apparaît à Bâsim; elle lui fait apporter le dîner préparé pour Hâroûne et lui donne un anneau qui met un génie à sa disposition. (N° 19.) Hâroûne s'humilie alors devant Bâsim, qui jouit dix jours seulement du pouvoir et qui meurt ensuite. Hâroûne regrette sa mort, parce qu'il n'avait fait de tort à personne.

Oestrup, 103, 108, 129 et 153.

97. — *Bâz.*

1. — B.

98. — *Beauté et laideur.*

1. — C C.

3. — Blaue Bibliothek, 11, 138-139.

4. — Damfri, 1, 32. — Gawzi, 184-185. — Mouh., 2, 125. — Mous., 2, 23. — Qalyôubi, 185. — (Hall.) Allglitz., 1828, 2, 366.

Une belle femme, qui a un laid mari, dit qu'ils gagneront tous les deux le paradis, lui parce qu'il est reconnaissant au ciel de l'avoir obtenue, elle, parce qu'elle le supporte avec patience.

Cfr. nos 64 et 83 de Syntipas. — Nafhat, 4. — Cardonne, 1, 212-214. — Wend., 101.

99. — *Bedreddin Lolo.*

3. — Mille et un jours, Lille, 3, 28. — Rapilly, 2, 2. — Pajot, 273. — Loiseleur, 117.

Bedreddin Lolo, roi de Damas, s'étonne que son ministre Atalmulc soit toujours triste et celui-ci répond qu'il n'existe pas d'homme qui n'ait quelque chagrin et qui puisse se dire parfaitement heureux.

Quand il lui a conté son histoire (n° 63), il se fait dire celle des gens qui passent pour heureux, Seyf (n° 348) et Malek. (N° 132.) Puis, ayant cherché en vain parmi ses ministres, ses courtisans et tous les habitants de la ville, il se met en voyage pour trouver un heureux. Il croit être arrivé à son but quand il entend dire à un calender qu'il jouit d'un bonheur parfait : mais le calender avoue que ce n'est pas vrai ; ou quand il entend des gens vanter en causant le bonheur de Hormoz, roi d'Astracan. Il veut tenter cette dernière aventure. Pénétrant chez ce roi comme joaillier avec Seyf et Atalmulc, il lui fait don d'une pierre rare et obtient de lui l'aveu de son malheur.

Quand Hormoz a conté son histoire (n° 217) et celle d'Avicenne (n° 69), Bedreddin avoue son propre malheur. (N° 186.) Puis Aboulfaouaris, qu'il rencontre, lui conte son histoire (n° 6.) Il reconnaît alors que l'homme doit se contenter d'être le moins malheureux possible et retourne à Damas où, dorénavant, il vit tranquillement.

100. — *Bénazir.* ⁽¹⁾

1. — Man. Langlès ? (Gauttier, 7, IV.)

3. — Gauttier, 7, 217 et 402. — Habicht, 12, 189 et 13, 314.

La reine de Perse ne pouvant mettre au monde un enfant longtemps

⁽¹⁾ Le Nasr-i-Bénazîr hindoustani (Zenker, 2, 306 ; Journ. asiat. 1826, 1, 243 ; Brunet, 3, 389) n'a rien de commun avec le conte des Mille et une nuits tel que le donne Gauttier, dit Gassin de Tassy. (Hist. de la litt. hind., 1, 532 et 608.)

espéré, un inconnu l'aide, à condition qu'on le lui donne quand il aura dix-huit ans ⁽¹⁾

Pour soustraire l'enfant à son destin, on le confie à l'empereur de la Chine, chez lequel il est élevé sans connaître son origine et où il conçoit, pour la princesse, un amour que l'empereur, son père, ne semble pas désapprouver.

Le terme échu, l'inconnu essuie un refus chez le roi de Perse et, quand on veut le mettre à mort, il s'échappe sous la forme d'un aigle. Il se rend en Chine, s'y présente comme un envoyé du roi de Perse et emmène le prince. Voyant son chagrin, il va, sous sa forme d'aigle, reprendre la princesse, dont il s'éprend. Puis il transporte les deux à Tunis; là, il les conduit dans une galerie souterraine, où Bénazir est chargé de soigner un vieillard repoussant, père du génie.

La princesse, ne voyant de salut que dans la ruse, feint de vouloir accepter à la longue l'amour du génie. Elle obtient ainsi la permission de parcourir toutes les chambres de la galerie, sauf deux, et y découvre des livres de magie, qu'elle étudie. Elle apprend aussi à la fin que la vie du vieillard ne peut être prolongée que par des sacrifices humains : Bénazir doit être l'une des victimes; de même, que la vie du génie est attachée à un sabre, qu'elle soupçonne être renfermé dans l'une des chambres où elle ne peut pénétrer.

Continuant à user de son pouvoir sur le génie, elle parvient à mettre la main sur le sabre, se fait indiquer où Bénazir est renfermé et tue le génie.

Les appartements disparaissent avec fracas (n° 134); Bénazir et la princesse retournent en Perse et se marient de l'aveu de l'empereur de la Chine.

Burton, 8, 242.—Zeit. d. deut. morg. Ges., 36, 253-259. (Le commencement.)—Green, Mod. ar. Stor., 55 (idem).—Cfr. Germania, 1, 73, § 3.

Vie attachée à un objet. Bibliog. arabe, 2, n° 148, 12.—Nos 134, 154, 233 et 348.—Jülg, Siddhi-K., 73-74, 91 et 108-110.—Putlibai, Rev. d. trad.

⁽¹⁾ *Enfant promis.* N° 252.—G. de Tassy, Bag o Bahar, 232-238.—Junod, Ba-Ronga, 159 et 314.—Clouston, 1, 327.—Cosquin, 1, 68, 80 et 164.—Grimm, 7, 23, 97, 98, 171, 173 et 220.—Mélusine, 9, 21, n° 39.

pop., 4, 535.—Spitta, Contes, 27 et IX.—Landberg, Proverbes, 313-314.—Green, Mod. arab. Stories, 68-69.—Rochemonteix, Contes nubiens, 39.—Burton, 12, 296.—Junod, Ba-Ronga, 253-256 et Rev. d. trad. pop., 13, 350.—Gött. gel. Anz., 1870, 1663 et 1872, 1508-1509 (Radloff).—Germania, 15, 174.—Kunos, Turkish Tales, 39, 130-133 et 150-152.—Rev. d. trad. pop., 3, 234, 12, 472 et 14, 354.—Grimm, 72, 341 et 374.—Keightley, Tales, 286-287 et Keightley-Wolff, Mythologie, 1, 92.—North Amer. Rev., 123, 40.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 453.—Rhode, d. griech. Roman, 160.—Arfert (n° 128 plus bas), 20.

Bestialité.

Nos 101 à 103.

101. — L'ours.

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 531. — β , 2, 186. — γ , 2, 211. — δ , 3, 16.

3. — Hammer, 3, 340.—Mardrus, 7, 73.—Weil, 4, 64.—Burton, 3, 404.—Payne, 4.—Henning, 7, 155.

Le boucher Wardâne fournissant tous les jours de la viande à une femme et étant largement payé, suit le porteur qui l'accompagne les yeux bandés et entre dans un souterrain, où elle fait fête à un ours. Indigné, il tue l'ours et offre en vain à la femme de l'épouser : elle préfère mourir. Revenant avec des richesses qu'il a prises dans le trésor du souterrain, il rencontre Hâkim, qui, au courant de tout par ses livres de magie (n° 64), lui demande s'il a tué les deux. Il le renvoie chercher le reste du trésor, Wardâne étant le seul qui puisse y réussir (n° 19) en prononçant le nom de Dieu.

Hâkim lui donne ce qu'il a pris d'abord et garde pour lui le surplus.

Tázerwalt, 188-189. — Sitzungsab. de l'Acad. de Vienne (philos. hist.), 7, 790. — Jülg, Siddhi, 66. — Rev. d. études juives, 33, 243. — Grimm, 424. — Clermont-Ganneau, Études d'arch. orient., 1, 84. — P. de Réglé, El Ktab, 62 et 275. — Fécondité de ces unions : Qazwini, 2, 337-338

102. — *Le singe.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 533. — β , 2, 188. — γ , 2, 214.

3. — Hammer, 3, 343. — Burton, 3, 408. — Payne, 4.

Une princesse, forcée de s'enfuir devant la colère de son père, se réfugie avec un singe dans le désert. Son boucher découvre le mystère, tue le singe, épouse la princesse, et, avec l'aide d'une vieille, la guérit.

103. — *Le singe.*

1. — Y.

3. — Burton, 11, 125.

Un cousin auquel on refuse sa cousine, l'enlève. Dans leur voyage, un singe s'empare d'elle un instant. Les amants se marient ; mais, à sa mort la femme conseille à son mari de ne jamais épouser qu'une vierge : elle n'a pu oublier le singe.

104. — *Le bœuf, l'âne et le laboureur.*

1. — Man. égyptiens. — A. — J. — F F. — Berlin, 20, 68, n° 16. (?)
2. — α , 1, 5. — β , 1, 5. — γ , 1, 6. — δ , 1, 4. — ϵ , 1, 19. — ζ , 1, 27.
— * Ouseley, Collections, 2, 161 et 229 (texte et traduction anglaise).
— Vernon Schalch, Arabic selections, 11-22.
— Gorgnos, Cours d'arabe vulg., 2, 52-56 (texte) et 280-281 (traduction.)
3. — Galland, 1, 42. — Caussin, 1, 36. — Destains, 1, 27. — Gauttier, 1, 25 et 7, 358. — Habicht, 1, 20 et 18, 295. — Loiseleur, 9. — Scott, 1, 23. — Lane, 1, 10. — Mardrus, 1, 12. — Weil, 1, 9. — Burton, 1, 14. — Payne, 1. — Henning, 1, 18.
— P. 80, ci-dessus.
— Basset, La Zenatia du Mzab, 156-163.
— * Belkassem ben Sedira, Cours de langue kabyle, 217 (en zouaoua.)
— A. Müller. Türkische Grammatik, 1889, 69* -75*.
4. — Nafhat, 49-50. — Arnold, Chr. ar., 1, 50-51. — Harder, Arabische Konversationsgram., 394-397. — Oestrup, Contes de Damas, 97-101. (Zeit. d. dent. morg. Ges., 51, 175-176.)

Un cultivateur, qui connaît le langage des animaux, entend son âne conseiller à son bœuf, qui se plaint d'avoir à travailler plus que son compagnon, de feindre une maladie. Mais comme l'âne doit faire l'ouvrage du bœuf, il lui dit avoir entendu le maître ordonner qu'on le livre au boucher : ce qui guérit aussitôt le bœuf. La femme du cultivateur entendant rire à ce propos son mari, veut savoir la cause de sa gaîté. Il refuse de répondre parce qu'il ne peut, sous peine de mourir, révéler ce que lui apprend la langue des animaux. Elle insiste et, incapable de résister, il se prépare à la mort. Il entend alors son chien blâmer un coq de sa gaîté au moment où leur maître va mourir. Mais le coq répond qu'il est bien peu intelligent, puisqu'il ne sait pas faire obéir une seule femme, alors que, lui,

il dirige sans peine cinquante poules; qu'il devrait prendre un bâton et faire mourir ainsi sa femme ou la ramener à la raison. Le cultivateur profite du conseil avec un plein succès.

Benfey, 502-503. — Basset, *Nouv. contes berb.*, 119-121 et 327-332. — Schlegel, *Journ. asiat.*, 1836, 1, 579. — Loiseleur, *M. n.*, XIV, XIX, XXVIII et 12. — *Mém. de l'Acad. des Ins.*, 10, 53. — Zotenberg, *Notice*, 217 (Tirage à part, 51) — Oestrup, 61 et 148. — *Réc. égypt.*, 33. — *Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 52, 287-238. — *Sitzungsb. de l'Acad. de Vienne (philos. hist.)*, 7, 740. — *Bibliog. arabe*, 3, n° 76, 26. — Kuhn, *Barlaam u. Joasaph*, 43 et 81. — Steinschneider, * Busch, *Jahrbuch*, 1845, 226-227; Manna, 72-75 et 101-102; d. heb. Uebersetz., 864, 99. — Meisel, *Prinz u. Derwisch*, 1847, 223-228. — *Serapeum*, 10, 10, n° 193. — P. Alphonse, *édit. Schmidt*, 35 et *Pergamenus (Bibl. d. litt. Vereins, n° 149)*, 151. — W. Grimm, *Vridankes Bescheidenheit*, LXXXII. — Junod, *Ba-Ronga*, 314-317 (*Rev. d. trad. pop.*, 13, 351.) — Rosen, *Tuti*, 236-241. — *Gött. gel. Anz.*, 1872, 1514 (Radloff.) — *Zeit. d. Ver. f. Volksk.*, 6, 339. — *Rev. d. trad. pop.*, 8, 320-321. — Benfey, 219. — Laboulaye, *Rev. mensuelle*, 1855, 1, 239-249. — *Almanach pittoresque*, 1897, 228-233. — *Volkskunde (Gand)*, 13, 182.

Langue des animaux. Benfey, *Orient u. Occ.*, 2, 133-171 (et dans *Ges. kleinere Schriften.*) — Clouston, 1, 242-248. — Basset, *Nouv. Contes berb.*, 279-283. — Tawney, 1, 499; 2, 276, 363, 579-580, 628, 630, 633 et 638. — Jülg, *Siddhi*, 61 et *Mongol. Märchen*, 218-220. — Stumme, *Tunis*, 2, 101 et suiv. — *Bull. de corr. afr.*, 4, 110-112. — *Al Arawiyah*, *Tales of the Caliph*, 133 et suiv. — W. Irving, *Alhambra*, Halle, 124 et suiv. — Grimm, 28 et 365. — *Romania*, 3, 190. — *Mélusine*, 9, 18. — *Rev. d. études juives*, 33, 242. — *Rev. d. trad. pop.*, 12, 380 et 385. — *Zeit. d. Ver. f. Volksk.*, 8, 553. — Cfr. *Syntipas*, nos 17, 119 et 234.

105. — Le bossu.

1. — *Man. égyptiens.* — A. — B. — C. — I. — Y. — FF. — HH. (Ce dernier manuscrit est le plus complet, Zotenberg, *Notice*, 172 ou *Tirage à part*, 6.)

2. — α, 1, 73. — β, 1, 79. — γ, 1, 153. — δ, 1, 165. — ε, 2, 123. — ζ, 2, 2.

3. — Galland, 4, 63. — Caussin, 2, 390. — Destains, 2, 159. — Gauttier, 2, 186 et 7, 368 et 371. — Habicht, 3, 120. — Loiseleur, 175. — Scott, 2, 205. — Lane, 1, 291. — Mardrus, 2, 7. — Weil, 1, 155. — Burton, 1, 234. — Payne, 1. — Henning, 2, 5.

* *The Adventures of Hunch-Back, and the stories connected with it (from the Arabian Nights Entertainments) with (17) illustrative prints, engraved by William Daniell, from pictures of Robert Smirke. R. A. London, printed for William Daniell, Cleveland Street, by Thomas Davidson. 1814. Imp. — 4°, 99.*

Nouvelle édition, 1823 ou 1824. (?)

Un tailleur et sa femme invitent à souper un joyeux bossu, bouffon du sultan de Chine; la femme le forçant à manger un morceau de poisson, il s'étrangle à cause d'une arête.

Le tailleur et sa femme le portent à un médecin juif, le déposent sur le seuil et s'éloignent après avoir appelé le médecin. Le juif trébuche sur le bossu, le fait tomber et s'imagine l'avoir tué. ⁽¹⁾

Lui et sa femme le descendent dans le jardin du pourvoyeur du sultan, espérant que les chiens le mangeront. Le pourvoyeur le prend pour un voleur, le frappe et croit l'avoir tué.

Il le porte au marché. Un chrétien, courtier du sultan, rentrant ivre, croit reconnaître en lui un voleur qui le tourmente, appelle la garde et bat le bossu. Comme on pense qu'il l'a tué, on le mène au lieutenant de police, qui le condamne à être pendu.

Au moment de l'exécution, le pourvoyeur vient s'accuser; quand il va mourir, le juif le délivre en avouant son crime et, au moment où on veut l'exécuter, le tailleur s'accuse et le fait renvoyer. On arrive alors de la part du sultan, qui fait rechercher son bouffon, disparu depuis quelques jours et on conduit devant lui tous ceux qui ont été mêlés à l'affaire. Pour obtenir grâce, on lui conte des histoires. (N° 194.) On entend ainsi successivement celles du marchand chrétien (n° 249), du pourvoyeur (n° 305), du médecin juif (n° 253), du barbier et de ses frères (nos 78 et 80 et suiv.)

(1) Cfr. Grimm, 112.

Le sultan fait alors venir le barbier. Il examine le bossu, constate qu'il vit encore et lui enlève l'arête. Le bossu guéri, le roi le comble de bienfaits; il fait aussi consigner par écrit et garder les histoires. (N° 147.)

Cfr. n° 38 de Syntipas.

Mém. de l'Acad. des Insc., 10, 59-60. — Hist. litt. de la France, 23, 141. — Loiseleur, M. n., XXVII. — Dunlop-Liebrecht, 486. — Edinb. Rev., 164, 191-192. — Burton, 8, 132. — Oestrup, 66 et 149-150. — Réc. égypt., 7, 9 et 10. — Cosquin, 2, 336. — Clouston, 2, 343 et 494. — Mag. pittoresque, 5, 201-202. — Lane, 1, 377 et Goldziher, Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, 29, 364. — Basset, Fragments de chansons populaires dans les M. n. dans Rev. d. trad. pop., 8, 445-447. — De Cock, Volkskunde (Gand), 13, 216-230.

106. — *Al Boundouqâni.*

1. — C. — E. — W. — C C. — Vienne, École des Langues, 54, CLXVIII. (?)

3. — Chavis, 38, 11. (Le calife voleur.) — Caussin, 8, 6. — Gauttier, 7, 117, 399 et IV. (Version différente.) — Habicht, 12, 102 et 13, 313. — Loiseleur, 667. (D'après Chavis.) — Burton, 12, 29. (D'après le man. E.) — Henning, 22, 36. (D'après Burton.) — Hanley, 1.

— * Fraser's mag., juillet 1840.

Hâroûne, se promenant déguisé, fait l'aumône à une femme; frappé de la blancheur de sa main, il lui donne une pièce d'or, qu'elle veut lui rendre, croyant qu'il s'est trompé. Il lui offre de l'épouser; elle accepte moyennant une dot égale au revenu annuel d'Ispahan et du Khorassan : c'est qu'elle descend de Khosrou-Nouschirwan. Elle dit à Hâroûne, qui l'épouse ⁽¹⁾, qu'elle attribue ses revers et sa bonne fortune aux mauvaises et aux bonnes actions de son aïeul.

(¹) Cfr. Diez, Kabus, 592 et suiv.

L'année suivante, Hâroûne, encore une fois déguisé, sort le jour de l'Arafa et achète cent gâteaux à un marchand pour favoriser son commerce et, après avoir mis une pièce d'or sous chacun, les envoie à la princesse. Elle lui demande aussi 1000 pièces pour ses aumônes. Pendant qu'elle les distribue, altérée, elle fait demander de l'eau à la maison d'un jeune chambellan. Pour le remercier, elle lui envoie les gâteaux; le chambellan les donne à un gardien du quartier à l'occasion de la fête; celui-ci, à la demande de sa femme et vu sa pauvreté, les remet à un crieur pour les vendre. Un assistant y découvre l'inscription disant qu'ils sont à Hâroûne. Le crieur les lui ayant rapportés, il mande successivement le gardien et le chambellan, Aladin, dont on déchire le turban (n° 30) et dont on met la maison au pillage. (N° 188.) ⁽¹⁾

Aladin raconte tout, mais ayant avoué étourdimement qu'il a vu le visage de la dame, le calife ordonne qu'on le décapite, ainsi que la princesse. Il obtient toutefois un délai de trois jours, assurant que, pendant ce temps, Hâroûne verrait des choses extraordinaires.

N'ayant rien vu, le calife sort après ce délai pour savoir s'il ne lui arrivera rien; il s'est vêtu d'habits grossiers et se munit d'une arquebuse.

Il trouve une vieille, qui récite le Coran d'une façon remarquable et, s'approchant, entend qu'elle offre sa fille à un marchand. Il les suit, se glisse dans la maison et voit la jeune fille, dont la mère repousse le prétendant parce qu'il ne veut pas donner une dot de 4000 pièces d'or. Il s'esquive, rentre, promet la dot et, sans se faire connaître, fait appeler le cadi de la part d'Al Boundouqâni.

La vieille, qui le prend pour un voleur, se décide avec peine à aller chez le cadi. Mais celui-ci, entendant le nom qu'elle invoque, accourt et, faute de papier, écrit le contrat sur un pan de sa robe, qu'il coupe et remet à Hâroûne; puis il se retire sans rien recevoir pour sa peine.

Hâroûne va chercher la dot et envoie des ouvriers pour transformer la maison en palais, des meubles et tout ce qu'il faut pour un festin; à tout ce monde, il enjoint de dire qu'ils viennent de la part d'Al Boundouqâni et qu'ils ignorent sa profession. La vieille, croyant toujours que c'est un voleur, mais séduite par ses richesses, appelle ses voisins pour l'aider à tout ranger et pour prendre part à la fête.

(1) Nos 302, 303 et 348.—Loiseleur, M. n., XXI et 670-671.

Voyant cette splendeur, le marchand évincé dénonce l'inconnu à la police : il conseille de piller la maison. L'officier, aidé d'un chef connu pour sa brutalité, Chamama (n° 117), assiège la maison avec 400 gardes ; seul, un de ses chefs, Hassan, lui déconseille de recourir à de telles violences sur une dénonciation qui peut être calomnieuse.

Hâroune revient. Il pénètre par les toits, se met tranquillement à manger et fait porter par la vieille son cachet aux assiégeants. Ravie de leur obéissance, elle déclare vouloir faire le même métier et voler les femmes.

Hâroune fait bâtonner les officiers de police trop brutaux et met à leur tête Hassan. Retournant au palais, il grâcie Aladin et le nomme chef de ses émirs.

Aladin, qui est frère de la nouvelle femme de Hâroune, revient et veut punir l'audacieux qui a épousé sa sœur en son absence. Mais il change d'avis en apprenant que c'est Al Boundouqâni, qu'il sait être le calife.

Le calife répudie la princesse de Perse et la donne en mariage à Aladin.

Habicht, 13, XXIX. — Burton, 12, 193-194. — Oestrup, 106 et 153.

St-Just et Boieldieu. Le calife de Bagdad. (Mag. encyclop., 6^e année, 3, 409-410. — L. C., Décade, 9, 1, 107-110. — F., Mercure, 2, 123-125. — Ann. dram., 2, 160.)

107. — *Le cadi avare.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 112. — Gauttier, 6, 251 et 7, 393. — Habicht, 11, 81 et 13, 310. — Burton, 11, 1. — Henning, 23, 132.

Le cadi avare de Tripoli avait l'habitude de ne faire servir par jour qu'un repas d'oignons et de pain dur. Chaque fois qu'il se mariait, sa femme, mourant de faim, finissait par se plaindre ; il la répudiait alors pour inconduite, lui coupait les cheveux et ne lui rendait ni dot ni douaire. (N° 30.)

Une dame de Mossoul, voulant venger son sexe (n° 111), se fait épouser par lui. Elle découvre le trésor de son mari et, grâce à une fente du mur,

parvient, au moyen d'une baguette enduite de pâte, à en retirer de l'argent : elle fait faire bonne chère à son mari, lui disant que des parents à elle lui envoient des vivres.

Ne trouvant pas cette vengeance suffisante, elle fait un jour venir une amie sur le point de devenir mère, sert à son mari un repas fortement épicé, et profitant du soulagement qu'il éprouve pendant un évanouissement, lui fait croire qu'il a mis au monde un enfant qu'elle lui présente.

La nouvelle s'ébruitant, le cali, pour échapper au ridicule, se rend à Damas, où il gagne péniblement sa vie, car il n'ose faire puiser sa femme au trésor, dont il veut lui cacher l'existence. Mais, pendant plusieurs années, elle en dispose librement.

Le cadi essaie un jour de rentrer à Tripoli; mais il entend un enfant parler de l'année du cadi et comprend que rien n'est oublié. (N° 167.) Il se rend alors à Bagdad dans l'espoir que Hâroune le placera.

Hâroune venait de mander la femme du cadi pour lui entendre conter son aventure; il peut ainsi montrer au cadi, déguisé en derviche, qu'il le connaît. Le cadi ayant consenti à donner par écrit à sa femme des sûretés pour une meilleure conduite, le calife réconcilie les époux et place le mari dans une autre ville.

Burton, 11, 479.— Cfr. Landau, d. Quellen d. Dek., 154.—Warnke, d. Quellen d. Esope d. Marie de France, 193-194 (Festgabe f. H. Suchier.) — Germania, 1, 261.— Stiefel, Germania, 87, 207 et 223. — Frey, Gartengesellschaft, 274.— Rev. d. trad. pop., 4, 344-347.— Grillparzer, Werke, 8, 115.

108. — *Le cadi instruit par sa femme.*

1. — Y.

3. — Burton, 11, 400.— Henning, 24, 149.

Un cadi, ayant une femme parfaite, croit que toutes les femmes le sont et donne toujours tort aux maris qui se plaignent. Un plaideur, condamné injustement, s'adresse à la femme du juge, qui lui promet réparation. Elle

fait rôtir deux oies. Elle les remplace plusieurs fois adroitement par deux moineaux pour son mari et remet les oies quand le beau-père vient pour constater la réalité des griefs de son gendre. Elle finit même par faire passer pour fou son mari, qu'on renferme. Elle le délivre ensuite, lui racontant ce qu'elle a fait et obtenant de lui la promesse de ne plus juger qu'en connaissance de cause, après avoir entendu aussi l'autre partie.

109. — *Le cadi puni.*

1. — CC.

3. — Blaue Bibliothek, 11, 127. — Tausend u. ein Tag, 11, 263. — Bibl. d. Frohsinnus. Arab. Märchen, 2, 97.

Un jeune vaurien, ayant frappé un homme mélancolique, est attiré devant le juge. Lui ayant montré deux sequins ⁽¹⁾, il n'est condamné qu'à une amende dérisoire et le juge le renvoie sous prétexte d'aller changer. Comme il tarde à revenir, le mélancolique frappe le cadi, lui disant de garder, à titre d'amende, l'argent que le vaurien rapportera.

Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, 29, 119.

⁽¹⁾ Decourdemanche, Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja, 94-95. — F. Reuter, Werke, 1, 349-352 (De Hasenuhren.)

110. — *Le cadi et le voleur.*

1. — Paris, 551, n° 3118, 4 et 616, n° 3571, 3. — Alger, 549, n° 14 et 554, n° 1939. — Bull. de corresp. afr., 3, 263. — Berlin, 20, 56. — Gotha, 4, 450-452. — Bibl. Lindes., 266.

2. — (Quiret.) Conte arabe. Histoire du cady Mohammed ben Mocatil et de ce qui lui arriva de la part d'un voleur qui le vainquit et lui prit ses habits. Dans Journ. asiat., 1826, 1, 193-206 (traduction) et 206-219 (texte.). — Cfr. Timoni, Tableau.. des littératures.. de l'Orient, 3, 308-309.

— * Asiatic Miscellany, 2, 424.

3. — Digeon, 2, 145-160.

— * Hartmann's asiat. Perlenschnur, 2, 441-464.

— * Story of the Cadi and the Robber. By A. H. Bleeck, Esq. Dans Colburn's new monthly Magazine, septembre 1853.

— Traduction persane. Berlin, 4, 117-118 — Gotha, Pers. Hand., 26 et Gotha, 5, 484. — Gotha, 4, 450. — Fraser, Naamrol van manuscripten, 33. — Zenker, 2, 51, n° 675. — Une édition (s. l.) 1283. In-12. 31.

— Traduction turque. Dresde, 34, n° 224, 3 et 69, n° 406. — Gotha, Pers. Hand., 26, n° 19. — * Barker, A Reading Book of the Turkish Language, London, 1852, 106. — Gotha, 4, 450. — * Camerloher u. Prelog, Meister Nasr-Eddin's Schwänke. 1856. — Journ. asiat., 1844, 1, 222. (?)

— Traduction ourdouë. * Duzd o câzî. Ludiana. 1863. In-8. 48. D'après le persan. (G. de Tassy, Histoire, 2, 423.)

Un cadi se rend la nuit à son jardin pour y prier et rencontre un voleur, qui le dépoille de sa mule et de ses habits après l'avoir vaincu par sa science dans une discussion ; le lendemain, il parvient encore à lui soutirer de l'argent.

La forme primitive de ce conte semble être l'anecdote de Gawzi, 160-161.

111. — Cadre des Mille et une nuits et des Cent nuits.

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — G. — I. — J. — Y. — FF.
2. — α , 1, 2. — β , 1, 1. — γ , 1, 2. — δ , 1, 1 (2^e pagin.) — ϵ , 1. 4. — ζ , 1.
— * Ouseley's Collections, 2, 161 et 229 (Texte et trad. anglaise.)
— * Tibal, Origine des Mille et une nuits. Alger. S. d. In-8.
3. — Galland, 1, 1. — Caussin, 1, 1. — Destains, 1, 1. — Gauttier, 1, 1 et 7, 357. — Habicht, 1, 1 et 13, 295. — Loiseleur, 1. — Scott, 1, 1. — Lane, 1, 1. — Mardrus, 1, 3. — Weil, 1, 5. — Burton, 1, 1. — Payne, 1. — Henning, 1, 11.
4. — Qalyôubi, 129-130.

Le roi sassanide de l'Inde et de la Chine, Šahriyâr, fait venir son frère, Šahzamâne, roi de Samarqand, qu'il n'a plus vu depuis longtemps. Retournant à son palais, après en être parti, Šahzamâne surprend sa femme avec un esclave noir et tue les coupables.

Il arrive triste chez son frère et lui cache la cause de son chagrin. Mais, un jour que son frère est à la chasse, il surprend sa femme avec un esclave noir et est, dès lors, consolé. Šahriyâr, étonné de cette joie succédant au chagrin, insiste pour savoir la cause de ce changement et surprend, à son tour, les coupables. Il se décide alors à voyager avec son frère pour voir si d'autres sont aussi malheureux.

Un jour, au bord de la mer, ils voient surgir un génie, portant un coffre sur sa tête. Cachés dans un arbre, ils aperçoivent une jeune fille qu'il en fait sortir et sur les genoux de laquelle il s'endort ensuite. La femme, qui les a aperçus, leur ordonne de descendre et, sous la menace d'éveiller le génie, qui les tuerait, de satisfaire sa passion. Elle leur demande aussi leurs anneaux, pour compléter la collection de cinq cent septante qu'elle a réunie en en demandant chaque fois un à son amant d'occasion.

Consolé par cette infidélité, le roi retourne chez lui et, dès lors, fait tuer chaque matin la jeune fille qu'il a épousée la veille. Aussi s'enfuient-elles et il n'en reste plus. C'est alors que la très docte fille du vizir se dévoue ⁽¹⁾

(¹) N° 107. — Cfr. Rev. d. trad. pop., 3, 570.

et, malgré l'opposition de son père qui lui raconte à ce propos l'histoire du bœuf et de l'âne (n° 101), elle se rend chez le roi. Par ses pleurs, elle obtient qu'on appelle sa sœur, avec qui il a été convenu qu'elle lui demanderait une histoire.

Elle commence alors à raconter, en s'interrompant de façon à faire remettre chaque fois son exécution au lendemain.

DÉNOUEMENT.

A. — *Galland*.

3. — Galland, 12, 318. — Caussin, 9, 445. — Destains, 6, 498. — Gauttier, 7, 351. — Habicht, 13, 289. — Loiseleur, 666. — Scott, 5, 411.

Au bout de 1001 nuits, le sultan est attendri et fait grâce à sa femme.

B. — *La version égyptienne*.

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 2, 619. — β, 4, 334. — γ, 3, 492. — δ, 5, 270.

— Belkassem ben Sedira, Cours de lit. ar., 2^e édit, 254-257.

— * Roux, Rec. de morceaux choisis, 142-143.

3. — Caussin, 8, XX. — Hammer, 3, 497. — Lane, 3, 671. — Weil, 3, 359. — Burton, 8, 51. — Payne, 9. — Henning, 17, 172.

Après 1001 nuits, la reine présente au roi trois enfants. Le roi est heureux et fait grâce.

C. — *Habicht*.

1. — Man. Breslau. — F F, 4, 472.

2. — δ, 12, 351.

3. — Habicht, 15, 172. (Hall. Allglitz., 1828, 2, 370-371.) — Burton, 9, 430.

La fille du vizir termine en racontant au roi sa propre histoire, c'est-à-dire le cadre. Frappé de l'injustice de sa conduite, il se repent et épouse la conteuse. Son frère, qu'il a fait venir et qui, lui aussi, pendant trois ans, avait fait mourir une femme tous les jours, épouse la sœur de la reine. Il envoie le vizir gouverner Samarqand et reste auprès de son frère, avec lequel il partage le gouvernement du royaume. (Cadre des nos 178 et 179.) ⁽¹⁾

Loiseleur, M. n, XIV, XXVIII et 5. — Benfey, 460. — Burton, 8, 92, 100, 144-145, 262, 286 et 11, 148. — Oestrup, 27-29 et 60-64. — Mém. de l'Ac. des Inscr., 10, 52-53. — Schlegel (Bibliog. arabe, 4, n° 10), 528 et 538. — Hist. litt. de la France, 24, 592. — Amari, Solwan, LXII-LXIII. — Grässe, Lehrb. einer Literärg., 2, 3, 1, 321. — Keightley, Tales, 88 et 111. — * Lévêque, les mythes et les légendes de l'Inde et de la Perse, Paris. 1880. — Regnier, La Fontaine, 4, 17 et 38. — * Rajna, Le fonti dell' Orlando furioso, 382-400. — Di una novella ariostea e del suo riscontro orientale attraverso ad un nuovo spiraglio. Nota del Corrispondente Pio Rajna. Dans Atti della reale Accad. dei Lincei. Rendiconti... 5, 1889, 268-277; cfr. 846. (Zeit. f. rom. philol., 13, 551; * Bibl. delle scuole ital., 1, 175; Wallonia, 6, 19.). — * Rajna. Per le origine della novella proemiale delle Mille e una Notte. Dans Giorn. d. Soc. asiat. ital., 12, 171-196.

Tawney, 2, 96-99. — Rochemonteix, Contes nubiens, 86 et 107-111. — Literaturbl. f. or. Philol., 3, 115* (Radloff.). — Gött. gel. Anz., 1858, 1512. — Rosen, Tuti, 2, 71-82. — Rev. d. trad. pop., 3, 394; 4, 44-46; 14, 687. — Cfr. Cardonne, 1, 47-49. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 139-140.

La femme dans le coffre de verre. Syntipas, n° 24. — Loiseleur, M. n, XIV, XX, XXXIV et 7. — Oestrup, 148. — Tawney, 2, 80. — Sachau, Fellichi-

(¹) Isabelle de Montolieu a imaginé un autre dénouement : Histoire de la princesse Una, ou les talismans, Suite et conclusion des Mille et une Nuits, contes Arabes. Dans Recueil de contes, tome premier. A Genève chez J. J. Paschoud, Libraire. An XI (1803). In-12. (4), IV, (2) et 204.

Le roi, dit-elle, trouve si belle une histoire que lui conte la fille du vizir, qu'il n'en veut plus entendre d'autre et qu'il consent à la laisser vivre.

Voici le résumé de cette histoire : Grâce à sa ressemblance avec sa sœur Zulmé, Noureddin la remplace auprès de sa sœur de lait, la princesse Una.

Dialekt, 68 (Rev. d. trad. pop., 10, 626 et Réc. égypt., 104, n° 85.) — Iken, Touti, 31-32. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 21, 518. — Germania, 33, 246. — Rev. d. trad. pop., 11, 116. — Le collier des dents de requin des jeunes filles de Samoa. — Cfr. Hammer, 1, XXIII (Flügel, H. H., 2, 7-8; 1, 419; 3, 620-621.)

Le cadre des *Cent nuits* est à peu près le même que celui des *Mille et une nuits*. Voir Basset, Revue d. trad. pop., 6, 452-454. (D'après le manuscrit n° 4 du fonds berbère, Paris.)

La ressemblance avec *Joconde* est plus grande.

112. — *Cadre des Mille et un jours.*

Voir p. 130 ci-dessus.

113. — *Calaf.*

Nos 113 et 114.

3. — *Mille et un jours*, Lille, 2, 61. — Rapilly, 1, 226. — Pajot, 46. — Loiseleur, 69.

Le savant prince Calaf, fils de Timurtasch, Can des Tartares Nogaïs, conseille de résister au sultan du Carisme, qui exige tribut; mais les Circassiens alliés, ayant trahi après une bataille douteuse, les Nogaïs sont

Protégés d'abord par deux talismans, un anneau et un ruban que leur père a enlevés à un magicien, ils sont ensuite changés, Nouredin en lion et Zulné en ânesse par le sorcier, qui est parvenu à reprendre son bien. Le lion est donné à Hâroune, qui, un jour, a l'occasion de tuer le magicien et qui peut rendre alors leur forme humaine aux deux victimes.

Pour le dénouement que Hamilton a imaginé (*Fleur d'épine*), voir Loiseleur, M. n., XXXIV.

défaits et le roi et la reine s'enfuient. Pillés par des voleurs et soumis à de nombreuses fatigues, ils arrivent à Jaïc, où un bon vieillard les héberge : c'est Fadlallah, qui leur conte son histoire pour les encourager. (N° 171.)

Il leur dit que le sultan du Carisme fait chercher les fugitifs et, quand ils se sont fait connaître, il les aide à se réfugier sur les terres de la tribu de Berlas. Calaf mendie, puis essaie de se louer comme portefaix ; il a la chance de prendre le faucon du Can, qui s'est échappé, et obtient de ce chef qu'il prenne soin de ses parents et qu'il l'équipe pour qu'il aille chercher fortune.

Il se rend en Chine et reçoit, à Pékin, l'hospitalité d'une vieille, dont la fille est du nombre des esclaves de la fille du roi, Tourandocte. Il apprend d'elle que cette princesse, très savante mais dure est tombée malade quand on l'a demandée en mariage et que son père a consenti à lui jurer solennellement qu'elle n'épousera que celui qui répondrait à ses questions ; que celui qui ne le pourrait pas, serait mis à mort. Quoique juste et humain, le roi lui a accordé sa demande, pensant que nul n'osera tenter l'aventure.

Mais il en est autrement et Calaf assiste à l'exécution du prince de Samarcande, devenu amoureux à la vue d'un portrait de la princesse, comme le lui raconte son gouverneur en jetant cette image. Calaf la ramasse et s'éprend à son tour. (N° 112.)

Ma'gré les objurgations de la vieille, qui fait même des sacrifices aux dieux pour qu'ils le détournent de son dessein, malgré les observations d'un officier et du roi, qui lui trouve bonne mine, il demande la princesse. Quoique troublé à la troisième question, parce que la princesse se dévoile (Syntipas, n° 22), il résout les trois problèmes : Quelle est la créature qui est de tout pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait souffrir son semblable (le soleil) ; quelle est la mère qui dévore ses enfants devenus grands (la mer et les fleuves) ; quel est l'arbre dont toutes les feuilles sont blanches d'un côté et noires de l'autre (l'année, composée de jours et de nuits.)

Voyant le désespoir de la princesse vaincue, Calaf lui offre de ne l'épouser que si elle ne devine pas une question : celle de savoir qui il est ⁽¹⁾ ; il lui accorde en outre un délai d'un jour.

(¹) Cfr. Grimm, 99. — Keightley-Wolff, *Mythologie*, 1, 204-205. — *Zeit.*, d. Ver. f. Volksk., 10, 254-272 et 325. — Cosquin, 1, 268-272. — *Rev. d. trad. pop.*, 9, 621-623. — Oestrup, *Contes de Damas*, 3 et 63. — Græen, *Mod. ar. Stor.*, 119-131. — Junod, *Ba-Ronga*, 311 et suiv.

La nuit, une esclave, princesse sauvée des eaux où son père vaincu par le roi de Chine l'avait fait jeter pour la soustraire au vainqueur, vient trouver Calaf dont elle s'est éprise et lui fait croire que Tourandocte veut le faire assassiner. Il lui reste cependant fidèle, tout en croyant la dénonciation, et refuse de fuir avec l'esclave. Mais, dans les plaintes qu'il profère, il prononce son nom et celui de son père.

Le lendemain, Tourandocte, à qui l'esclave a fait croire qu'elle a agi dans son intérêt, devine le nom de Calaf, mais consent à l'épouser. L'esclave désespérée se tue. Mariage. Arrivée du père et de la mère, avec le Can de Berlas. Expédition contre le sultan du Carisme, qui est défait. Timurtasch reprend ses états; Calaf devient roi du Carisme; son fils aîné, empereur de Chine. La vicille est récompensée.

Burton, 8, 272 et 12, 194. — Rhode, Der griech. Roman, 420. — Germania, 1, 263-264. — * M. Landau, Zur Quelle der Turandot-Dichtung des Kellners dans Zeit. f. vergl. Litg., n. F., 9. — * Stiefel, Turandot-Dichtung Heinz des Kellners, *ibidem*, 8, 257-258.

Nos 272, 315 et 318. — Tawney, 2, 118, 173-174, 623 et 637. — Zotenberg, Notice, 195. (Tirage à part, 29.) — Tâzerwalt, 83-85 et 86. — Hammer, Redekünste, 116 et 136. — Erdmann, Die Schöne vom Schlosse Muhammed Nisameddin dem Gendscher nachgebildet. . Kasan... 1832. In-4. XIII, (5) et 9-115 (Journ. asiat., 1837, 2, 283-290.). — Chalatianz, 51 et suiv. — Orient u. Occ., 2, 91, 320-321 et 687-683. — Rev. d. trad. pop., 12, 603. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 269-273. — Gött. gel. Anz., 1867, 185-186 et 1868, 1383-1384. — Gesta, 333-385 et 723; 511 (Dunlop-Liebrecht, 35.) — Contes péruviens, 1783, 1, 149 et 202. — C. Gozzi. ci-dessus, p. 151; Royer, Théâtre fiabesque, 155-229. — Schiller; * F. Horn. Ueber K. Gozzi's Dramatische Poesie, besonders über dessen Turandot, nach der Schiller'schen Bearbeitung dieses Stücks. Penig. 1803. In-8. — Grimm, 41 et 439. — Andersen, Der Reisekamerad (Sämmtliche Märchen, Leipzig, 1853, 318-343.) — Freytag, Die Entstehung des Vielliebchen (Die verlorne Handschrift, 6te Aufl., 1872, 49-52.)

Pour les énigmes, voir aussi n° 207.

114. — *L'intendante, l'interprète et le jeune homme.*

1. — E. — Paris, 621, n° 3637; 622, n° 3641, 2; 626, n° 3667, 5. — Catalogue..
Caussin de Perceval, 72, n° 859.

3. — Burton, 12, 65.

— Traduction syriaque, Berlin, 23, 437 et 442.

4. — Saïf al Masîh (Landberg, Proverbes et dictons, 156-164 et 170. —
Une édition de Baïroute, 1303, 24.) — Barb, Nauruz, 65-77.

Le fils qu'obtiennent enfin un roi et une reine ruinés les vend à un roi, de leur consentement et pour les racheter plus tard. (Syntipas, n° 63.) Il reçoit un cheval harnaché en échange de son père et des vêtements en échange de sa mère.

Il part pour faire fortune. Il rencontre un cavalier, auquel il plaft, et qui lui remet une lettre de recommandation pour un roi; mais il la lit et voit qu'on demande de mettre à mort le porteur pour venger ainsi une offense faite à la fille du cavalier sans l'exposer à la honte. ⁽¹⁾

Mourant presque de soif, il s'abreuve de la sueur de son cheval.

Il arrive dans un pays où la princesse a fait mettre à mort 99 prétendants qui n'ont pu deviner ses énigmes. Le prince se décide à tenter l'épreuve et consent, par un acte public, à être tué s'il ne réussit. Trois jours de suite, il répond sans se tromper par l'intermédiaire de l'interprète : le tombeau ambulant dont l'habitant vit (la baleine de Jonas); deux combattants sans mains ni pieds ni paroles (le taureau et le buffle); la terre qui n'a vu le soleil qu'une fois (le fond de la mer rouge, lors du passage des Israélites); ce qui a bu de l'eau de son vivant et mangé après sa mort (la verge de Moïse devenue serpent); une chose qui n'est ni homme, ni djinn, ni bête, ni oiseau (le pou et la fourmi); pourquoi Dieu a créé l'univers si tôt, la mort, la

(¹) Cfr. n° 145 de Syntipas.

résurrection et le jugement (réponse théologique); qui, n'ayant eu ni père, ni mère, est mort; qui, ayant eu père et mère, n'est pas mort; qui, ayant eu père et mère, n'est pas mort comme les hommes (Adam et Ève; Elie; la femme de Loth); qui a eu, ici-bas, deux noms (Jacob-Israël); qui a inventé le gong et quand (Noé.) — L'arbre à douze rameaux, dont chacun a trente feuilles blanches et noires (l'année, les mois et les jours); l'arbre qui est devenu chair (la verge de Moïse); où sont cette verge et l'arche de Noé (dans le lac de Tibériade; à la fin du monde, un homme appelé al Nāsiri les en retirera); qui a filé d'abord et quand (Ève, sur l'ordre de Gabriel); qui sont les asāfir (des oiseaux révoltés contre Salomon); les deux fixes, les deux mobiles, les deux conjoints, les deux disjoints par jalousie, les deux ennemis éternels (le ciel et la terre; le soleil et la lune; la nuit et le jour; l'âme et le corps; la mort et la vie.) — L'action illégale, qu'on la fasse ou qu'on ne la fasse pas (la prière d'un homme ivre); l'intervalle entre le ciel et la terre (la prière de Moïse les a réunis); la distance entre l'est et l'ouest (l'espace d'un jour et la course du soleil de l'orient à l'occident); l'habillement d'Adam dans l'Eden (sa chevelure); pourquoi Dieu a choisi Abraham et l'a appelé son ami (parce qu'il a montré sa foi en consentant à sacrifier son fils); le nombre des Israélites quand ils sont sortis d'Egypte (600000 combattants, plus les femmes et les enfants); un lieu de la terre plus élevé que les cieux (Jérusalem.)

Vainqueur, il consent pourtant à ce que la princesse le fasse mourir si elle répond à une question qu'il lui fera. Il lui demande donc qui est celui dont il raconte les aventures (ce sont les siennes) en les revêtant d'une forme énigmatique.

Voulant découvrir la solution, la princesse se déguise et vient le trouver le soir avec des boissons et des mets choisis. Il se trahit; mais, comme la princesse a laissé chez lui différents objets, il dit, en arrivant au palais, qu'il a reçu la visite d'un oiseau et qu'il en montrera le plumage à tous. Le roi comprend et, trouvant d'ailleurs juste qu'il l'épouse puis qu'il a répondu à toutes les questions et qu'elle ne peut répondre que grâce à sa fraude, il les marie.

115. — *Le premier Calender.*

1. — Man. égyptiens. — A. — E. — I. — J. — Y. — FF.

2. — α , 1, 31. — β , 1, 34. — γ , 1, 58. — δ , 1, 61. — ε , 1, 192. — ζ , 1.

3. — Galland, 2, 30. — Caussin, 1, 195. — Destains, 1, 212. — Gauttier, 1, 272 et 7, 364. — Habicht, 2, 33 et 13, 298. — Loiseleur, 60. — Scott, 1, 185. — Lane, 1, 134. — Mardrus, 1, 122. — Weil, 1, 63. — Burton, 1, 96. — Payne, 1. — Henning, 1, 89.

Un fils de roi va voir un autre fils de roi, son cousin, né le même jour que lui et lui promet de faire ce qu'il lui demande. Son cousin amène alors une femme et le conduit à un cimetière; entrant dans un tombeau, il soulève une trappe donnant sur un escalier et lui demande de la murer quand il sera descendu avec la femme. Le prince s'exécute, parce qu'il a juré; mais, le lendemain, pris d'inquiétude, il cherche le tombeau et continue en vain ses investigations pendant sept jours.

Il retourne alors chez son père et, à son arrivée, des soldats l'arrêtent : le vizir avait tué son père, et, voulant se venger du fils qui l'a un jour éborgné en manquant un oiseau qui s'était posé sur sa terrasse ⁽¹⁾, le fait venir et l'éborgne de l'œil gauche. Puis il le livre au bourreau pour qu'il le tue hors de la ville; mais, touché par ses supplications et le souvenir de ses bienfaits, le bourreau le laisse partir.

Le prince retourne chez son oncle et le voit affligé de la disparition de son fils. Il lui avoue tout et, ensemble, ils se rendent au cimetière, où ils retrouvent la tombe. Ils l'ouvrent et, au fond, découvrent, à côté de provisions, le prince et la jeune fille carbonisés; le père crache sur lui et le frappe de son soulier. ⁽²⁾ C'est que Dieu les a punis, parce que le prince,

⁽¹⁾ Tawney, 2, 147.

⁽²⁾ Loiseleur, M. n., 62. — Bynaeus, de Calceis Hebraeorum, livre 2, chap. 8. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 37, 205, n° 639. — Delitzsch, Psalmen, 2, 382. — Dussaud, Hist. et rel. des Nosairis, 107.

dès son enfance et malgré les défenses et les mesures de son père, a aimé sa sœur d'un amour coupable; c'est avec elle qu'il s'était fait renfermer dans le tombeau.

Retournant en ville, le roi et son neveu entendent le bruit d'une armée que le vizir usurpateur y a envoyée. Pour échapper, le prince se rase et se déguise et il se rendait auprès de Hâroune pour l'implorer, quand il a rencontré les deux autres calenders, avec lesquels il est entré chez les dames de Bagdad.

Les histoires des trois Calenders sont encadrées dans le n° 148; dans le manuscrit E, elles forment un tout à elles seules. (Burton, 12, XIX.)

Mém. de l'Acad. des Inscr., 10, 58-59. — Burton, 8, 151 et 280. — Oestrup, 149.

Comme imitation, il faut citer le Bag o Bahar et le Dyer's Tale des Tales of the Zenana (2, 165 et suiv.) — Cfr. aussi Pandurang hari. (Hermes, 30, 181-182.) — Ducis s'en est-il inspiré pour son Abufar? (Ann. dram., 1, 61-62.)

116. — *Le deuxième Calender.*

1. — Man. égyptiens. — A. — E. — I. — J. — Y. — FF.

2. — α, 1, 34. — β, 1, 37. — γ, 2, 63. — δ, 1, 67 — ε, 1, 192. — ζ, 1.

3. — Galland, 2, 55. — Caussin, 1, 318. — Destains, 1, 229. — Gauttier, 1, 284 et 7, 364. — Habicht, 2, 46 et 13, 298. — Loiselcur, 64. — Scott, 1, 200. — Lane, 1, 140. — Mardrus, 1, 136. — Weil, 1, 67. — Burton, 1, 104. — Payne, 1. — Henning, 1, 97.

Le deuxième Calender est un prince qui s'est occupé de sciences et que sa réputation fait inviter par le roi de l'Inde. Avec ses nombreux cadeaux il est arrêté par des brigands, mais parvient à s'échapper. Il entre dans une ville dont le roi est l'ennemi de son père et est recueilli par un tailleur, qui lui montre que les sciences qu'il connaît ne sont pas estimées ici et lui conseille de se faire bûcheron pour gagner sa vie. (Cfr. n° 239.)

Il fait ce métier un an. Un jour sa hache rencontre un anneau ; il déblaie et trouve une trappe et un escalier qui le mène dans un palais ⁽¹⁾ ; là, il rencontre une princesse de l'île d'ébène, qu'un esprit a enlevé, il y a vingt-cinq ans et qu'il vient voir tous les dix jours : quand elle a besoin de lui, elle n'a qu'à toucher deux lignes écrites sur un pavillon. Bien accueilli, il veut la délivrer, malgré son avis, et touche les lignes. Le génie apparaît ; épouvanté, le prince se sauve laissant sa hache et son soulier. La princesse dit qu'elle a frôlé les lignes par mégarde ; mais les objets abandonnés la trahissent et elle est cruellement battue. Le prince, ne pouvant supporter ses cris de douleur, retourne chez le tailleur.

Mais le génie arrive et, grâce aux objets qu'il montre au tailleur, découvre le prince. Il le ramène au château ; la femme n'avoue pas et refuse de tuer le prince ; celui-ci refuse également de la tuer. Le génie coupe alors à la princesse successivement les mains et les pieds et, surprenant un regard d'elle, la tue. Quant au prince, n'ayant pas la certitude qu'il l'a lésé, il se bornera à le changer, à son choix, en chien, en âne ou en singe ⁽²⁾. Le portant sur une montagne, il le métamorphose en un vieux singe de cent ans, l'aspergeant de poussière et prononçant des formules magiques. (N° 371.)

Le singe est reçu dans un navire, dont le patron a pitié de lui et qu'il sert avec intelligence. On arrive dans un port, dont le roi demande un spécimen de l'écriture de chaque passager. Le singe, utilisant ses talents, écrit des vers en différentes écritures. Le roi envoie une robe d'honneur pour ce calligraphe qu'il ne connaît pas ; le rire de ses courtisans lui apprenant ce qui en est, il n'en devient que plus désireux de voir le singe. Plein d'admiration pour sa façon de saluer, de manger, de se laver, d'écrire des vers et de jouer aux échecs (n° 21), il appelle sa fille. Mais la princesse, ayant appris à l'insu de son père dès son enfance la magie d'une vieille, reconnaît que c'est un homme et se voile. (N° 73.)

Avec un couteau couvert de mots hébreux, elle trace un cercle (n° 378) et y inscrit des noms et des talismans, tout en faisant des incantations. Des ténèbres couvrent tout et le génie arrive furieux que la princesse viole le traité par lequel ils se sont promis de ne pas s'attaquer. Il prend la forme

⁽¹⁾ Journ. asiat., 1887, 2, 299-302.

⁽²⁾ Malgré l'histoire (n° 158) que, dans certains textes, il lui conte pour l'apaiser.

d'un lion, que la princesse coupe en deux avec un de ses cheveux changé en glaive ; cette bête devient scorpion et la princesse, serpent. Le scorpion se métamorphose en aigle, puis en chat noir ; le serpent en vautour, puis en loup. Le chat vaincu se transforme en une grosse grenade rouge, qui finit par se briser sur le pavé en dispersant ses graines. Le loup, devenu coq, les avale toutes, sauf une. Le coq finit par la découvrir ; mais elle tombe dans l'étang et devient poisson : le coq imite cette transformation. L'esprit enfin se fait flamme et la princesse de même. Pendant la lutte, une étincelle de l'esprit (celles de la princesse ne nuisent pas aux siens) éborgne le singe ; une autre brûle le bas du visage du roi ; une autre tue l'eunuque.

L'esprit est enfin vaincu et il ne reste de lui qu'un tas de cendres. La princesse, mortellement atteinte, a encore le temps de rendre au singe sa forme humaine, au moyen d'eau. (N° 2.)

Le roi, désespéré, reconnaît que ses malheurs sont l'œuvre du destin et prie le prince de quitter le royaume. Le prince se rase et se rend à Bagdad, dans l'espoir de voir Hâroûne.

Oestrup, 73-74. — Clouston, 2, 463. — Zenatia du Mzab, 161.

La lutte entre le génie et la princesse, qui suppose la faculté de se transformer (cfr. p. ex. Perron, Dârfour, 355-359, Chalatianz, 64 et Journ. asiat., 1877, 1, 167) se retrouve dans les Quarante vizirs : Le sorcier et son maître (n° 147 de Syntipas ; voir Gibb, 253-256 et XXX et Behrnauer, 195-198) et dans les contes populaires arabes (Spitta-Bey, Contes arabes modernes, 1-11 ; cfr. Oestrup, Contes de Damas, 23. — Socin, Maroc, 158-169. — Houwâra, 116-118.)

Sur ces métamorphoses, voir Benfey, 410-413. — Liebrecht, Orient u. Occ., 3, 374-375. — Clouston, 1, 413-439 et 482-485. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 320-322 et 444 ; 8, 428 ; 9, 217. — Fränkel, Germania, 36, 308-309. — Oestrup, 73-74.

Tawney, 1, 343 et 577 ; 2, 241-242 et 468. — Jülg, Siddhi, 52-53. — Oesterley, Baitâl Pachisi, 174-175. — Zenatia du Mzab, 161. — Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1508 et Journ. asiat., 1874, 2, 267-269) — Kunos, Turkish Tales, 80-82. — Serbian Folklore (Academy, 6, 143, 3.) — Journ. asiat., 1877, 1, 167. — Gött. gel. Anz., 1868, 1388. — Rev. d. trad. pop., 3, 229-232

et 11, 344. — Basset, *Nouv. Contes berb.*, 281. — Grimm, 121-122 ; 274-275 ; 433 ; cfr. 100. — *Germania*, 10, 342. — Keightley, *Tales*, 122-125. — Loiseleur, *M. n.*, XXVIII et 79. (D'après Straparola : * *Le Noble, Le gage touché.*) — *Rev. pol. et litt.*, 1900, 2, 350. — Abdalla fils d'Hanif, *Cab. des Fées*, 13, 195 et suiv.

117. — *Le troisième Calender.*

1. — *Man. égyptiens.* — A. — E. — I. — J. — Y. — FF.

2. — α , 1, 41. — β , 1, 41. — γ , 1, 80. — δ , 1, 86. — ϵ , 1, 259. — ζ , 1.
— White. Voir Schnurrer, 487.

3. — Galland, 2, 141. — Caussin, 1, 400. — Destains, 1, 289. — Gauttier, 1, 326 et 7, 365. — Habicht, 2, 89 et 13, 299. — Loiseleur, 81. — Scott, 1, 252. — Lane, 1, 160. — Mardrus, 1, 169. — Weil, 1, 84. — Burton, 1, 128. — Payne, 1. — Henning, 1, 116.

— * Agib. Ein Märchen aus 1001 Nacht, in *stenograph. Schrift übertragen von Vieweger*. Breslau. Aderholz' Buchh. 1880. In-8. 20.

4. — Spitta, *Gram. des arab. Vulgärdial. von Ägypten*, 447-448. — Green, *Modern arab. Stories*, 10-11.

Le troisième Calender n'est pas, comme les deux autres, une victime du destin : il est lui-même la cause de ses malheurs.

Roi juste et aimé de ses sujets, il a le goût des voyages et s'embarque un jour sur une flotte de dix vaisseaux. Bientôt on s'égare et la vigie annonce qu'on voit à droite un poisson et, au milieu de la mer, un objet qui paraît tantôt noir et tantôt blanc. Le capitaine se désespère et explique au roi qu'ils sont devant la montagne d'aimant : attirant les clous des navires, elle les fait tomber en morceaux. Dans cette mer se trouve aussi une coupole de cuivre jaune sur dix colonnes, au-dessus de laquelle est un cavalier montant un cheval de cuivre, tenant en main une lance de cuivre et portant à la poitrine une tablette de cuivre couverte de talismans. Aussi longtemps que la statue restera sur son cheval, les navires se briseront.

La flotte, poussée par les vagues, s'approche de la montagne et se rompt ; beaucoup de marins périssent. Le roi est poussé à la rive sur une planche

et gravit la montagne par un sentier en escalier. Passant la nuit sous la coupole, il entend une voix lui révéler ce qu'il a à faire. Creusant à ses pieds, il trouvera un arc de cuivre et trois flèches de plomb, couvertes de talismans; il abattra le cavalier, qui tombera dans la mer; l'arc lui échappera de la main et il devra l'enterrer à sa place. Puis la mer montera jusqu'à lui et apportera une embarcation, ⁽¹⁾ conduite à la rame par une personne autre que le cavalier; le rameur, s'il ne prononce pas le nom de Dieu (n° 270), le conduira en dix jours à des îles où il sera sauvé et où il trouvera qui le ramènera chez lui. A son réveil, le roi se conforme à ces ordres et tout se passe comme l'avait annoncé la voix. Il ne parle pas au rameur de cuivre qui porte sur la poitrine une tablette de plomb couverte de talismans; mais, le dixième jour, il ne peut s'empêcher de remercier Dieu. L'homme le jette alors à l'eau et il nage jusqu'au soir : une vague le pousse à terre dans une petite île.

Voyant aborder une petite embarcation, il se cache dans un arbre. Dix esclaves creusent et mettent à découvert une trappe : ils y portent en plusieurs fois des vivres. Puis il les voit avec un vieillard très âgé tenant par la main un beau jeune homme. Il pénètre à son tour par la trappe et descend un escalier. Il traverse trente-neuf beaux jardins; il ouvre une porte et aperçoit un cheval tout sellé; il le détache, l'enfourche et est emporté par lui sur un toit. Puis le cheval s'enfuit après l'avoir éborgné. Il descend et voit dix jeunes gens borgnes qui l'accueillent fort mal et il les quitte attristé. Il se rend alors à Bagdad, où il trouve les deux autres mendiants.

(Ce dernier paragraphe remplace dans les textes imprimés le récit beaucoup plus long et plus intelligible que donne Galland et dont voici le résumé :)

Apercevant un petit navire, il se cache dans un arbre touffu et voit des gens porter des objets et ensuite conduire un tout jeune homme dans un souterrain. (N° 18.) Après leur départ, il s'y rend et se lie avec le jeune homme : c'est le fils d'un joaillier, dont l'horoscope annonce qu'il courra à l'âge de quinze ans le risque d'être tué dans les quinze jours qui suivront la chute du cavalier de bronze. Le Calender vit amicalement avec lui, mais.

⁽¹⁾ *Navires magiques*. Dunlop-Liebrecht, 174-175, 177, 482 et 541. — Clouston, 1, 218-222. — *Annuaire des traditions populaires*, 1887, 82-84.

le dernier jour du délai, voulant couper un melon, il laisse tomber le couteau si malheureusement qu'il tue le jeune homme. Caché, il voit le père ensevelir son fils.

L'eau ayant baissé un mois après, il se rend à gué sur une plage, où il voit briller ce qu'il apprend ensuite être un château de cuivre rouge. En route, il rencontre dix jeunes gens borgnes de l'œil droit, rentre avec eux au château, est bien reçu et les voit le soir se noircir le visage, pleurer leur passé, puis se laver et changer de vêtements.

Même vie le lendemain. Malgré leur avertissement de n'avoir à s'enquérir de rien (n° 148), il insiste pour connaître leur secret.

Les jeunes gens, cédant à ses instances, lui disent seulement de prendre un couteau et le cousent dans une peau de mouton, qu'un rokh (n° 373) emportera au haut d'une montagne. Il devra alors fendre la peau avec son couteau, faire fuir le rokh en se montrant et se rendre à un château d'une grandeur et d'une richesse prodigieuses.

Ayant suivi cet avis, il entre dans le château et y trouve quarante dames qui l'accueillent avec bonté et avec lesquelles il vit heureux un an. Comme elles doivent s'absenter alors quarante jours, elles lui remettent les clefs de cent portes, en l'avertissant de ne pas ouvrir la porte d'or.

Il passe les premiers jours à visiter un jardin fruitier, un jardin de fleurs, une volière, un palais plein de trésors. Le dernier jour, il ne résiste pas à la tentation d'ouvrir la porte d'or, quoiqu'une odeur agréable qu'il perçoit tout d'abord le fasse tomber évanoui. Il entre, trouve un cheval noir (n° 130), l'enfourche et le frappe d'une houssine. L'animal, qui déploie des ailes, l'emporte sur la terrasse d'un château, qui se trouve être celui des dix jeunes gens, le jette à bas, et, de sa queue, lui crève l'œil droit.

Ne pouvant rester avec les jeunes gens, dont le nombre est complet, il prend l'habit de Calender et se rend à Bagdad pour se présenter à Hâroune.

N° 148 et Syntipas, n° 15. — Tawney, 1, 223-224 et 576; 2, 451-452.

Loiseleur, M. n., XX et 95. — Clouston, 1, 379. — Oestrup, 29 et 74-75. — Dunlop, 48. — D. warande, 1895, 114.

W. Jones a traité le sujet dans sa poésie *The seven fountains*. — Autres imitations : Abdalla fils d'Hanif, Cab. des fées, 13, 28 et suiv. — Marcel, Mohdy, 1, 334-357. — Contes mogols, 1782, 2, 45. — Keightley, Tales, 80.

Montagne d'aimant. Nos 6 et 373. — Loiseleur, M. n., XXVII et 82. —

Dunlop-Liebrecht, 128 et 477.—Grässe, Litg., 2, 3, 1, 338-339.—*Graf, Miti, 2. — Bartsch, Herzog Ernst, XVII-XVIII et CXLVIII-CLII.— * Nevill, The Loadstone Mountain of Serendib. Dans Taprobranian, 2, 163-165.—Basset, La montagne d'aimant. Dans Rev. d. trad. pop., 9, 377-380.—Krümmel, Deutsche Rundschau, 86, 438-442.—Clouston, 2, 104.—Academy, 20, 235-236.—Germania, 8, 360 et 367.—Mas'ouïdi, éd. B. de Meynard, 1, 365.—Mous., 2, 129.—Qazwini, 1, 192, 252 et 324.—Basset, Dialecte de Syouah, 13.—Hammer, Gesch. d. osm. Dichtk., 29 et Fundgruben, 3, 657.—Burton, 8, 274 (Jewâd).—Rambaud, Russie épique, 143.—Rev. d. deux Mondes, 1875, 10, 854.—Grimm, 264-265.—Keightley, Tales, 88-89 et 286.—Tressan, Œuvres, 3, 480-481.—Platen, Abbassiden, Chant 4, fin.—Paracelse, dit la Biographie Michaud, a voyagé à la recherche de la montagne d'aimant. (1^{re} édit., 544.)—Sur l'île magnétique de Bornholm, voir Ciel et terre, 18, 575.

Portes ou chambres défendues. Nos 153, 212 et 254. — Benfey, 151-156 et 2, 530 (Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., 3, 147; Zeit. d. deut. morg. Ges., 27, 562.)—Orient u. Occ., 2, 678-679.—Cosquin, 2, 60-63.—Clouston, 1, 198-205.—*Kirby, The forbidden doors of the Thousand and One Nights. Dans Folk-Lore Journal, 5, 112-124.—Tawney, 2, 290.—Tázerwalt, 104-105 et 202.—Gött. gel. Anz., 1870, 1661.—Radloff (Gött. gel. Anz., 1868, 1655.)—Kunos, Turkish Tales, 222 et 271.—Tales of the Zenana, 2, 233.—Grimm, 8, 17, 23, 36, 75, 312 et 343.—Jahrbb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 148, 152, 153, 154 et 390; 8, 254 et 257.—Archiv f. slav. Philol., 5, 22.—Gött. gel. Anz., 1868, 1382.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 5, 459 et 6, 69.—Volkskunde (Gand), 13, 181-182 — Barbe bleue.

118. — *Le Calender balafre.*

1. — Man. Langlès? (Gauttier, 7, IV.)

3. — Gauttier, 7, 292 et 403.—Habicht, 13, 52-61.

Le Calender balafre est un officier qui, un jour, a poursuivi un cerf avec tant d'ardeur qu'il s'abat avec son cheval. Il est recueilli par une vieille,

dont il voit la petite fille; il admire tellement sa piété et sa retenue qu'il la prend pour femme.

La vieille morte, les époux vont à la ville et la femme commence à mal se conduire. Averti par une esclave, le mari feint de partir en voyage, voit que sa femme reçoit un homme et, profitant d'une sortie qu'elle fait, le tue et l'enterre dans un coin du jardin.

A son retour, il demande à sa femme la cause de sa tristesse et lui montre qu'il sait ce qui s'est passé. Elle veut le tuer et le blesse : d'où sa balafre; en se défendant, il la tue.

119. — *Le calife (Hàrouine) et le jeune 'Alà al dine.*

1. — W. — Berlin, 20, 68, n° 31.

Est-ce une histoire particulière ou bien celle du n° 18 ou du n° 106 ?

120. — *Camaralzaman.*

1. — Man. égyptiens. — A. (Zotenberg, Notice, 181-182; tirage à part, 15-16.). — B. — C. — D. — I. — J. — Y. — FF. — Paris, 620, nos 3621, 3622 et 3623, 1.

2. — α , 1, 343. — β , 1, 368. — γ , 1, 564. — δ , 2, 175. — ϵ , 3, 166.

— * Le Caire, Castelli. 1287. In-8. 112.

— * Le Caire. 1305. In-8. 93.

3. — Galland, 6, 166. — Caussin, 3, 424. — Destains, 3, 75. — Gauttier, 3, 110 et 7, 372. — Habicht, 5, 3 et 13, 302. — Loiseleur, 274. — Scott, 3, 100. — Lane, 2, 70. — Mardrus, 5, 7. — Weil, 1, 289. — Burton, 3, 1. — Payne, 3. — Henning, 5, 113.

— * Histoire des amours de Camaralzaman, prince de l'île des enfants de Khalédan, et de Badoure, princesse de la Chine. Traduit de l'arabe par Galland. Nouvelle et complète édition, ornée de gravures. Paris (imp. Pommeret et Moreau) lib. Le Bailly. 1858. In-18. 108.

* Rééditions : 1864 (imp. Parent.) — 1868 (imp. Loignon et Cie à Clichy.) — 1869 (idem.)

— * Histoire de Camaralzaman et de Bedoure, princesse de la Chine, suivie des Aventures du calife Haroun al Raschid et de l'histoire de l'aveugle Babba Abdallah. Avignon, imp. et lib. Offray aîné. 1859. In-32. 99.

— * Camaralzaman by Rose Terry. Dans Old and new, septembre 1871.

4. — L'histoire de Sirhâne (deux formes.) Voir Man. Berlin, 20, 171 et suiv. et 176 et suiv.

Qamar al zamâne, fils unique né tard au roi Šahrmâne, craint la perfidie des femmes et refuse opiniâtrement de se marier; aussi son père l'enferme-t-il dans une tour. A la même époque, Boudour, fille du roi de la Chine, refuse également de se marier, ne voulant pas se soumettre à un homme après avoir joui d'une grande puissance; son père la séquestre, la disant folle.

Une ifrîte, Maïmoûna, qui habite un puits de la prison de Qamar le voit et admire sa beauté. Elle rencontre un ifrîte, Dahnas, qu'elle se soumet et qui admire les charmes de la princesse de la Chine. Pour couper court à la discussion qu'ils ont sur la beauté de leurs favoris, Dahnas va chercher la princesse et la met auprès de Qamar ⁽¹⁾. Leur désaccord continuant, ils prennent pour arbitre un autre génie, qui propose une épreuve : on éveillera chacun à son tour; celui qui se montrera le plus avide devra passer pour moins beau que l'autre. Dahnas, se changeant en puce, pique le prince et alourdit le sommeil de la princesse. Qamar admire Boudour, essaie de

(¹) N° 270. — Cfr. Tawney, 2, 209 et G. de Tassy, Histoire, 1, 619.

l'éveiller et va l'embrasser quand il s'avise de penser que ce pourrait être un piège tendu par son père; il se borne donc à prendre sa bague et se rendort. Maïmoûna, se changeant à son tour en puce, éveille la princesse, qui s'éprend de Qamar, lui enlève son anneau et se livre à des caresses qui font triompher Maïmoûna. On la rapporte alors en Chine.

Qamar, à son réveil, passe pour un fou aux yeux d'un esclave, puis du vizir, qu'il maltraite l'un et l'autre parce qu'ils ne comprennent pas ce qu'il veut; mais il parvient à convaincre son père en lui montrant la bague. Reconnaisant qu'il y a là un mystère, il isole son fils dans un château qui donne sur la mer et ne le quitte plus que deux fois par semaine pour accorder audience aux fonctionnaires.

Quant à Boudour, à son réveil, elle pense, à cause de la bague, que son père a voulu l'éprouver et réclame Qamar, tuant la vieille qui croit qu'elle se moque. Le père accourt et fait enchaîner sa fille; mais comme il l'aime tendrement, il fait venir les savants, promettant, à qui la guérira, sa main et la moitié de l'empire; mais celui qui échouera sera mis à mort et sa tête suspendue à la porte du château. On en tue ainsi quarante en trois ans (n° 139).

Revient alors d'un lointain voyage Marzouwâne, frère de lait de la princesse. Vêtu en fille, il se fait mener à elle par un eunuque qu'il corrompt et promet d'aller à la recherche de Qamar. Il arrive enfin à la ville, où une tempête le jette près du château. Comme Qamar est dans un état désespéré, le ministre veut sauver le naufragé pour que cette bonne action touche Dieu en faveur du malade. Marzouwâne fait parvenir à Qamar la bonne nouvelle qu'il lui apporte et lui rend ainsi la vie. Joie du roi; charités; libération de prisonniers. (N° 433.)

Comprenant que le roi ne pourra se passer de son fils, Marzouwâne conseille à Qamar de demander la permission d'aller à la chasse; les amis s'en vont et, le quatrième jour, Marzouwâne tue un cheval, couvre de sang les vêtements de son ami et les laisse sur la route pour qu'on croie à un malheur et qu'on cesse de les poursuivre.

Arrivés au but, Qamar se déguise en astrologue et, malgré le peuple et le roi qui veulent le détourner de sa dangereuse entreprise (n° 113), promet de guérir Boudour. Il lui envoie la bague; aussitôt elle rompt ses fers. Mariage.

Qamar rêve un jour que son père lui fait des reproches. Il obtient alors du roi la permission de lui faire une visite d'un an, à condition qu'il revienne le voir à son tour. Après un mois de voyage, le vent dérange une fois les vêtements de Boudour endormie et Qamar aperçoit une pierre

rouge qu'elle porte sur elle. Il la prend pour l'examiner au jour et un oiseau la lui enlève ⁽¹⁾. Il le poursuit dix jours et se trouve alors dans une ville de mages, où un jardinier, mahométan comme lui, le recueille et le retient pour attendre le départ d'un vaisseau qui, dans un an, fera son voyage annuel aux îles d'Âbnoûs, qui sont sur la route des îles de Hâlidâne.

De son côté, Boudour, à son réveil, ne trouve plus ni son mari ni son joyau. Elle se revêt des habits de Qamar, auquel, d'ailleurs, elle ressemble, met une jeune fille à sa place dans sa litière et arrive à la ville d'Âbnoûs, dont le roi Armânoûs, qui est vieux et n'a qu'une fille, l'accueille avec bonté : il se démet en sa faveur et la marie avec sa fille. Pendant deux nuits Boudour passe son temps à prier et à réciter des vers; pour échapper à la colère du roi, elle se décide à tout avouer à la princesse, Hayât al nonfoûs et s'arrange pour faire croire au roi que le mariage est consommé (N° 31.)

Pendant ce temps, Sâhrmâne a envoyé des armées à la recherche de son fils; on trouve les habits ensanglantés; dès lors, ne consacrant plus que deux jours aux affaires de l'état, il se retire le reste du temps dans une maison de deuil qu'il s'est fait bâtir.

Qamar, au service du vieillard, voit un jour un oiseau en tuer un autre. Deux oiseaux accourent, enterrent leur congénère et versent le sang du coupable sur la tombe. Dans le gésier, Qamar trouve le joyau perdu. Il découvre aussi un trésor, plein d'or rouge du temps de Tamoud et d'Âd; le jardidier n'en veut accepter que la moitié et Qamar remplit, avec sa part, cinquante vases, les recouvrant d'olives; dans l'un, il dépose son joyau. Le tout est porté au navire. Mais le vieillard étant tombé malade, meurt et, pour le soigner et lui rendre les derniers honneurs, Qamar s'attarde et doit attendre le départ du navire l'année suivante.

Boudour, de son balcon, voit arriver le navire. Apprenant qu'il y a des olives, elle achète toute la cargaison et trouve l'or ainsi que son joyau. Elle ordonne au capitaine d'aller chercher Qamar, qu'elle dit être son débiteur. Quand il arrive, elle ne se donne pas à connaître, le traite magnifiquement et le fait avancer de dignités en dignités. Craignant que tant de faveur ne cache quelque intention deshonnête, Qamar se rend auprès de Boudour et lui demande son corgé. Mais elle lui répond qu'elle l'a

(1) Tawney, 1, 530.

comblé à cause de sa beauté et s'amuse à l'embarrasser par ses équivoques. (N° 28.) Mais on finit par s'expliquer.

Boudour révèle tout au roi. Qamar, du consentement de sa femme, épouse aussi Hayât. Fêtes. Libérations de prisonniers. On consigne l'histoire par écrit, avec de l'eau d'or. (N° 147.)

AMGAD ET AS'AD.

A Qamar, qui oublie son père, Boudour donne bientôt un fils, Amgad, et Hayât, un autre, As'ad, plus beau encore que son frère.

Quand ils ont l'âge d'homme, Boudour s'éprend d'As'ad et Hayât d'Amgad. Chacune d'elles écrit une lettre, mais les deux jeunes gens tuent les émissaires. Furieuses, les deux femmes calomnient les jeunes gens et leur père les condamne à mourir ⁽¹⁾. Un officier les conduit au désert, d'où il devra rapporter deux bouteilles pleines de leur sang. Chacun demande à être tué le premier pour ne pas voir le malheur de l'autre; puis ils se font lier afin d'être frappés du même coup, Amgad demandant à être au-dessus. Mais le cheval de l'officier s'échappe et, pendant qu'il le poursuit, un lion l'attaque. As'ad s'étant délié et ayant délié son frère, celui-ci tue le lion. L'officier refuse maintenant de les mettre à mort; il leur donne ses vêtements, fait deux paquets des leurs et remplit deux bouteilles du sang du lion. Le roi, en examinant les paquets, trouve les lettres, reconnaît son erreur et fuit dorénavant ses femmes et ses amis; il fait bâtir deux cénotaphes (n° 75) dans une maison de deuil.

Ayant erré un mois, les frères arrivent à une montagne, où ils se fatiguent. Ils trouvent une ville, où As'ad se rend seul (N° 90 de Syntipas). C'est une ville de mages ⁽²⁾. Il y rencontre un vieillard, qui lui offre une hospitalité gratuite. Chez lui, il trouve quarante vieillards autour d'un feu, qu'ils adorent. Ils se réjouissent de la prise d'As'ad, qu'on sacrifiera sur la montagne. En attendant, on l'enchaîne dans une cave et une esclave vient l'y battre cruellement tous les jours.

⁽¹⁾ Maspéro, Contes pop. de l'Egypte ancienne, 1882, XII-XIV.

⁽²⁾ N° 73. — Loiseleur, M. n., 317. — Forster (Bibliog. arabe, 4, n° 241), XXX.— Man. Berlin, 20, 187-188.

Amgad, ne voyant pas revenir son frère, se rend à la ville des mages. Un tailleur le reçoit et lui enseigne son métier. Un jour il rencontre une jeune femme qui lui plaît; elle préfère le suivre et, comme il ne sait où la mener, il la conduit de rue en rue et finit par s'asseoir devant une maison qu'il dit sienne et dont, dit-il, un esclave absent a la clef. Il espère la laisser. Mais elle casse la serrure et ils entrent dans la maison, qui appartient à un grand de la ville, homme très généreux. Survenant pendant le repas, il s'entend avec Amgad et se fait passer pour son esclave; mais la jeune fille le maltraite et, la nuit, veut même le tuer pendant son sommeil. Amgad la tue et le grand emporte le cadavre, disant que s'il ne revient pas, sa maison et tout son contenu seront à Amgad ⁽¹⁾.

Le grand est rencontré par le lieutenant de police, qui le mène au roi. Le roi le condamne à mort. Mis au courant par la proclamation annonçant l'exécution, Amgad se dénonce; quand le roi a entendu son histoire, il en fait son vizir. Il recherche alors son frère, mais sans succès.

Au bout d'un an, la fête du feu approchant, on enferme As'ad dans un coffre et on le transporte sur un navire. Le vizir, présent par hasard au bord de la mer, fait fouiller le vaisseau, mais sans rien découvrir. Une tempête de deux jours jette le navire dans la ville de Mourgâna. Cette reine s'éprend d'As'ad et comme le maître du navire, Bahrâme, ne veut ni le lui donner ni le lui vendre, elle le prend, ordonnant à Bahrâme de partir la nuit même. Pendant qu'on lui fait fête, As'ad s'enivre et s'endort au jardin près d'un bassin, où les gens du mage, venant chercher de l'eau, le trouvent. On l'enlève; mais la reine part elle-même à sa recherche avec dix navires. Quatre jours après, Bahrâme est cerné et fait jeter son prisonnier à l'eau. Arrivant au bord, il erre et se retrouve dans la ville des mages; comme c'est le soir, elle est fermée et il se rend au cimetière, où il s'endort dans un tombeau sans porte.

Le mage qui, par sa ruse et ses arts magiques, a brisé les navires de Mourgâna, passe par là, découvre Amgad et le livre à sa fille Boustâne, pour qu'elle l'enferme dans une cave et l'y maltraite jusqu'à ce qu'il meure. Mais elle a pitié de lui, le guérit et se convertit à l'islamisme. Entendant les proclamations du vizir relatives à son frère, elle l'avertit et

(1) Nos 147 et 435. — Syntipas, no 76. — G. de Tassy, *Bag o Bahar*, 213-215. — *Hertz, *Sheik Hassan*. (Elberling, 18).— Cfr. no 43.

le met à même d'aller le retrouver. Le roi ordonne de piller la maison de Bahrâme (n° 239) et va le faire mourir quand il se convertit ⁽¹⁾.

Surviennent quatre armées, dont l'arrivée cause d'abord une grande terreur : celle de Mourgâna, à la recherche de son esclave; celle du père de Boudoùr, qui s'inquiète de sa fille; celle de Qamar al zamâne qui se réconcilie avec ses fils; celle d'un vieillard en deuil, Sahrâmâne, qui retrouve maintenant son fils Qamar.

Mourgâne épouse As'ad et retourne chez elle. Amgad se marie avec la fille de Bahrâme et devient roi à la place du père de Boudoùr. As'ad devient aussi roi à la place d'Armânous, père de Hayât. Qamar al zamâne retourne avec son père Sahrâmâne et ne tarde pas à le remplacer.

Mém. de l'Acad. des Insc., 10, 60.— Edinb. rev., 164, 189 et 193.— Burton, 8, 134-135. — Oestrup, 89-90 et 149. — Rev. d. trad. pop., 11, 283.

* Behar danush translated by J. Scott, 3, 277.—Aventures du prince Abdulselam et de la princesse Chelnissa. Dans Bibl. des romans, août 1777, 49-61. — Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1512 et Journ. asiat., 1874, 2, 276-277.) — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 8, 352.

Plusieurs poèmes ou romans du moyen-âge sont des imitations de notre conte, à savoir :

1. — * La storia di Otтинello e Giulia. Poemetto popolare in ottava rima, riprodotto sulle antiche stampe. Bologna presso Gaetano Romagnoli. 1867. In-12. XLVII et 27. (Edité par d'Ancona.)

C. R. Liebrecht, Gött. gel. Anz., 1868, 196-200. — Lemcke, Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 8, 429-430. — Michelant, XXXI.

Nouvelle édition. 1889. C. R. G. Paris, Romania, 18, 510-512. ⁽²⁾

En appendice : Ridolfi. L'aretefla. (1560.)

2. — Pierre de Provence et la belle Maguelonne. (Tressan, 3, 329-378.)

⁽¹⁾ Il raconte à ce propos une histoire (n° 263).

⁽²⁾ Pour les anciennes éditions, voir Grasse, Trésor, 3, 301.

Ne pas confondre avec le poème d'Ottinel (p. ex. Hist. litt. de la France. 26, 269-278.)

Bolte a donné une bibliographie de 209 numéros dans son édition de Veit Warbeck, *Die schöne Magelone*. (Zeit. f. deut. Philol., 28, 390.—Centralbl. f. Bibliotheksw., 12, 341.—Literaturbl. f. germ. u. rom. Philol., 18, 47-48.)

Voir aussi Grässe, *Lehrb. e. Literärg.*, 2, 3, 1, 386-387; cfr. 191.—Keightley, *Tales*, 82-88 (ou Forster, *Bibliog. arabe*, 4, n° 241, XXIX-XXX.) —Loiseleur, *M. n.*, XXVII, 298 et 307.—De Martonne, *Mém. de la soc. roy. des antiquaires de France*, 10, 403-405.—Michelant, XXX.

Traduction en hébreu, Steinschneider, *Die heb. Uebersetz.*, 965.

3. — *L'Escoufle* roman d'aventure publié pour la première fois d'après le manuscrit unique de l'Arsenal par H. Michelant et P. Meyer. (Marque.) Paris (Le Puy, imp. de R. Marchessou, Boulevard Carnot, 23) librairie de Firmin Didot et Cie rue Jacob, 56 MDCCC XCIV. In-8. (4), LIX, (1), 328 et (2). (Société des anciens textes français.)

L'analyse aux p. IV-XXI; le conte auquel le roman est emprunté, XXVIII-XXXII.

Voir aussi *Hist. litt. de la France*, 22, 807-817.—*Romania*, 15, 529-542.

4. — R. Köhler. *Das altdeutsche Gedicht « der Busant » und das altfranzösische « l'escoufle. »* Dans *Germania*, 17, 62-64.

Voir aussi * V. d. Hagen, *Gesammtabenteuer*, n° 16.—Mone, *Anzeiger*, 2, 214, 476.—*Germania*, 1, 260-261.—*Archiv f. d. Stud. d. n. Spr.*, 88, 400.—Michelant, XXVIII-XXX.

5. — Christoph von Mümpelgart und Veronika von England. Dans *Schumanns Nachtbüchlein*, édit. Bolte. (Litter. Verein, n° 197), 72-167 et 397-402.

L'épisode de l'enlèvement du joyau se trouve encore ailleurs : * Chrét. de Troyes. *Guillaume d'Angleterre*. (*Hist. litt. de la France*, 15, 225 et suiv.—Michelant, XXXIII.—R. Köhler, *Zeit. f. rom. Philol.*, 3, 277.—M. Wilmotte, *Moyen-âge*, 2, 188-191.) — * *Sir Isumbras*. Dans G. Ellis, *Specimens of early english metrical romances*. Lond. 1848, 484. (Michelant, XXXIII.) (1) — * *Roman de la violette*. Edit. Fr. Michel, 187 et suiv.

(1) Le *Sir Isumbras* vient d'être édité par G. Schleich. Berlin. 1901.

(Michelant, XXXIII.) — * Florimont d'Orléans. (Romania, 23, 315. — Moyen-âge, 4, 8.) — * Rna. Antiche novelle. (Romania, 23, 315. — * Der Meistersang vom Grafen von Savoyen dans Eschenburg, Denkmäler altdeutscher Dichtkunst. (1)

Cfr. Platen, Die Abbassiden (n° 130) et * James. Camaralzaman. (Athenaeum, 1848, 1070-1071.)

121. — *Qamar al zamâne et la femme du joaillier.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 2, 551. — β, 4, 260. — γ, 4, 386. — δ, 5, 160.
— * Le Caire. 1299. In-8.

3. — Hammer, 3, 150. — Weil, 4, 181. — Burton, 7, 313. — Payne, 9. — Henning, 17, 5.

Un marchand du Caire se décide enfin à laisser sortir son fils que, par crainte du mauvais œil, il avait gardé avec sa fille dans un château et qu'il montre maintenant qu'il a quatorze ans pour qu'on le connaisse et qu'on ne lui dispute pas un jour sa succession. (N° 18.) Un derviche, qui l'aperçoit, se met à gémir et à pleurer : c'est qu'il ressemble à la femme qu'il a vue traverser la ville de Basra déserte. Cette personne, dont il s'est épris, est l'épouse d'un joaillier qui a percé avec succès une perle précieuse et qui a obtenu en récompense le droit pour sa femme de parcourir tous les vendredis les rues de Basra sans que nul ose s'y montrer, sous peine de mort. (N° 19.)

Le derviche, qu'on a soupçonné à tort, se retire et Qamar, frappé de ce récit, se rend à Basra. Pillé par des bédouins, il sauve cependant le cadeau de sa mère, quarante pierres précieuses, qu'il avait dissimulées dans sa ceinture. A Basra, qu'il trouve déserte, il se cache et voit la dame, dont il s'éprend. Conseillé par la femme d'un barbier, il fait travailler le joaillier et le paie richement, lui abandonnant même pour sa femme deux bagues où il lui fait enchasser des pierres précieuses, sous prétexte qu'elles ne lui vont pas. Le joaillier en parle à sa femme, qui l'engage à inviter Qamar. Elle

(1) On pourrait citer aussi l'oiseau d'Escanor. (Edit. Michelant, Litt. Verein, n° 178, VII.)

met un soporifique dans leur boisson et peut alors caresser à son aise le jeune homme; les traces qu'il porte le matin sont attribuées par le mari à des moustiques.

Le lendemain, même jeu. La première fois, elle a mis des dés dans sa poche, pour lui faire comprendre qu'il s'est conduit en enfant; la seconde fois, un poignard, pour le menacer s'il n'agit autrement. (N° 71.) Sur le conseil de la femme du barbier, qui lui a expliqué ces symboles, il s'abstient de boire et, resté éveillé, s'entend avec son amante.

Voulant vivre entièrement avec lui, elle décide son amant à louer du mari une maison contigüe, où elle a fait percer un passage secret. Elle lui remet un poignard richement orné, œuvre du joaillier; il dit au mari l'avoir acheté de quelqu'un qui se vantait de le tenir de son amie. Le joaillier court chez lui et y retrouve le poignard, Qamar s'étant hâté de le porter à sa complice. Même jeu avec une montre et des meubles; Qamar lui présente même sa femme comme une esclave qu'il a achetée. Chaque fois que le joaillier vérifie, il trouve tout en ordre chez lui.

Les amants prennent ensuite congé du mari et se rendent au Caire. Là, le père de Qamar le dissuade d'épouser cette femme, qui, dit-il, le traitera comme elle a traité son mari et lui fait prendre la fille d'un magistrat; quant à la femme du joaillier, il l'enferme dans un château. Le dernier jour des fêtes, consacré aux pauvres, se présente le joaillier, qui, cachant son aventure à Basra, est parti pour le Caire et a été dévalisé en route par des bédouins.

Le père de Qamar le traite avec honneur, lui raconte toute l'intrigue dont son fils a plutôt été la victime et l'engage à pardonner à sa femme, pour l'éprouver et bien décidé à le tuer s'il se montre assez vil pour suivre son conseil.

Le joaillier, qui entend d'ailleurs dire à sa femme qu'elle reste fidèle à Qamar, la tue. Le père le marie alors à sa fille qui, comme les femmes égyptiennes, consent à le suivre à Basra et qui, devenue veuve, refuse, comme elles, de se remarier et rejette la demande du roi de Basra. ⁽¹⁾

(¹) Cet éloge des femmes d'Égypte est d'autant plus caractéristique (Réc. égyptienne, 12), qu'elles ne jouissent pas d'une bonne réputation. Voir, par exemple, Burton, 11, 349 et 12, 260; Maspero, Contes pop. de l'Égypte ancienne, XLIV-XLV; Artin Pacha, Contes pop. de la vallée du Nil, 195-200; Man. Paris, 615, n° 3564.

Nos 67 et 233 de Syntipas.

Burton, 8, 78-79, 82 et 85. — Oestrup, 33, 107 et 151. — Ric. égypt, 8 et 12.

Dunlop-Liebrecht, 197-198 et 492. — Liebrecht, z. Volksk., 127; cfr. 129, n° 9. — Hist. litt. de la France, 19, 737-789 et 830. — * Ribbeck, Alazon. 1882. — Der Miles gloriosus des Plautus in 1001 Nacht. Von D. Wilh. Bacher. Dans Zeit. d. deut. morg. Ges., 30, 141-143. — Ed. Zarncke. Parallelen zur Entführungsgeschichte im Miles gloriosus. Dans Rhein. Mus. f. Philol., 39, 1 et suiv. (Romania, 13, 481.) — Archiv f. Litteraturg., 12, 156. — Clouston, 2, 212-228. — Die Reise der Söhne Giaffers (Litter. Verein, n° 208), 218-221. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 146. — Tägerwalt, 117-118.

(311.) — *Qamar al zamâne et Sams.*

1. — FF. — Berlin, 20, 64.

Qamar al zamâne, fils du roi Mahmoûd, entend parler à la chasse de la princesse Sams, fille du roi Bahrâme. Il s'en éprend et, après avoir couru de nombreux dangers et avoir même subi un ensorcellement, il l'épouse et retourne chez lui, emmenant le roi Bahrâme, qui ne veut pas quitter sa fille.

Le héros de cette histoire a pour fils le héros de l'histoire du cheval d'ébène. (N° 130.)

122. — *L'île du Camphre.*

1. — Les trois manuscrits des Cent nuits.

Voir Rev. des trad. pop., 6, 450.

123. — Cap.

3. — * Cap le pêcheur, conte tiré des *Mill's* et une nuit par Marcel Devic.
Dans *Correspondance littéraire*, juin 1863.

Caution.

Nos 124, 125 et 126.

124. — Le jour de malheur et le jour de bonheur.

2. — *ε*, 8, 226-229.

3. — Burton, 9, 119.

Le roi Nou'mâne, s'étant enivré, fait enterrer vivants deux de ses convives. Le lendemain il leur élève un monument et établit un jour de malheur et un jour de bonheur : on met à mort celui qu'il rencontre le jour fatal et on enrichit celui qu'il rencontre l'autre. Un jour un Tâyte est victime de cette loi ; il demande un délai pour aller pourvoir à la tutelle de ses enfants et l'obtient parce que Sarik se porte garant pour lui. Le Tâyte revient en temps utile et le roi abolit la loi fatale ; il se convertit aussi au christianisme, qui a inspiré au Tâyte sa conduite.

Voir *Bibliographie arabe*, 3, n° 113 et *Centralbl. f. Bibliotheksw.*, 17, 307 (Les sources des *Palmblätter* de Herder et Liebeskind, n° 13).— Van Vloten, *Djahiz, Beautés et antithèses*, 74-75.—Burloy, (*Litt. Verein*, n° 77), 72. — Cfr. *Rev. d. trad. pop.*, 12, 633-635.

125. — *Le bédouin loyal.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 576. — β , 2, 233. — γ , 2, 278. — δ , 3, 66.

3. — Hammer, 3, 362. — Lane, 2, 528. — Burton, 4, 63. — Payne, 4. — Henning, 8, 60.

— Rödiger, Hall. Allglitz., 1827, 4, 562-563.

4. — I'lâm, 3-4. — Oberleitner, Chrestom. arab., 230-236. (Rödiger, 562 et suiv.)

Un jeune bédouin, voyant qu'un vieillard tue d'un coup de pierre son chameau qui mangeait à un arbre dépassant le mur, lui lance la même pierre et le tue. Les deux fils du vieillard le conduisent au calife 'Oumar. Devant subir le talion, il demande trois jours pour aller dire à son frère où il a caché l'argent légué par son père. Un généreux assistant engage sa vie pour le bédouin sans le connaître. Trois jours après, le bédouin, retardé par la chaleur, arrive au moment suprême. Les fils, touchés, lui pardonnent.

126. — *La caution divine.*

3. — Caylus, 8, 72-74.

— Trad. éthiopienne. Man. Berlin, 3, 59, n° 4.

4. — Mous., 2, 232.

Un marchand de Bagdad, dépouillé dans l'Inde par des voleurs, obtient un prêt de 1000 sequins, en offrant au prêteur Dieu comme caution. Enrichi à Ormus et ne pouvant, vu la saison, retourner auprès de son

créancier pour lui rendre l'argent en temps utile, il enferme la somme dans un bloc de bois qu'il jette à la mer à l'adresse de son créancier. Celui-ci le trouve en se promenant en chaloupe sur la côte; le débiteur, arrivant plus tard pour s'acquitter, apprend avec joie que Dieu a exaucé sa prière.

C'est le 23^e miracle de Gonzalo de Berceo, *Milagros de nuestra Señora*, ou la 45^e légende de Gantier de Coincy, *Miracles de la Sainte Vierge*.

Voir Puymaigre, *Vieux auteurs castillans*, 1, 302-303. — R. Basset, *Rev. d. trad. pop.*, 9, 14-31. — *Réc. égyptienne*, 77-78.

127. — *Caverscha*.

3. — *Mille et un jours*, Lille, 1, 156. — Rapiilly, 1, 113. — Loiseleur, 36.

C'est l'histoire du n^o 401. Voir aussi le n^o 108 de Syntipas.

Burton, 8, 272. — *Man.* Berlin, 4, 106-107 et 6, 426. — G. de Tassy, *Histoire*, 1, 230.

128. — *Chadul*.

3. — Caylus, 7, 223.

4. — * Behar Danush, or garden of knowledge, translated from the persian by Jonathan Scott, Shrewsbury, 1799, 3, 293. (*Romania*, 11, 583-584 ou Arfert, 40.)

Chadul, s'étant rendue déguisée au bain, s'éprend d'un jeune tailleur, lo fait venir et, ne pouvant le séduire, feint de se fâcher et le frappe si malheureusement qu'elle le tue. Elle charge un garde de faire disparaître

le cadavre; mais, ne se contentant pas de l'argent qu'elle lui donne, il exige d'elle le plus grand sacrifice. Ivre un jour, il se vante de sa conquête et l'oblige à se montrer à ses compagnons de la garde et à leur verser du vin : elle y met de l'opium (n° 13), ce qui lui permet de les tuer tous ensuite.

Ce meurtre reste secret. Comme on la marie à un prince voisin, elle envoie des copies de son portrait à des marchands d'esclaves et achète une vierge qui lui ressemble. Elle en obtient qu'elle la remplace le premier jour auprès de son mari; mais, comme elle refuse ensuite de lui céder la place, la princesse met le feu à la maison et profite du trouble pour jeter l'esclave dans les flammes. Désormais elle vit sans crainte avec son mari.

Arfert, Das Motiv von der unterschobenen Braut in der internationalen Erzählungslitteratur... Schwerin 1897, 38-48; cfr. 34 et suiv. (C. R. G. P., Romania, 26, 575-576. — Bolte, Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 215-216. — Collaboration de Bolte et de Nutt, p. 75) — R. Köhler, Romania, 11, 581-584 et 15, 610-611. — Landau, d. Quellen d. Dek., 135. — Tawney, 2, 162, 602 et 637. — Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1514.) — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 8, 87, 90 et 353.

129. — *Le changeur de Bagdad.*

Nos 129 et (305.)

1. — Man. égyptiens. — Paris, 304, n° 1618. — Gotha, 4, 418, n° 2683 ('). — Berlin, 20, 66, § 1. (?) — Un manuscrit de notre bibliothèque.

2. — α , 2, 543. — β , 4, 252. — γ , 4, 375. — δ , 5, 147.

— Kosegarten, Chrest. arab., 1-21 et 529-546; cfr. IX. (D'après le man. de Gotha, Q, n° 2635 et le man. de Paris.) C. R. Hartmann,

(') Une autre histoire d'un changeur de Bagdad, Gotha, 4, 406, n° 2653, 1.

Hermes, 33, 332. — de Sacy, J. d. sav., 1829, 414-416. — Rückert, (Berliner) Jahrb. f. wiss. Krit., 1830, 2, 206. — Roorda, Bib. crit. nova, 5, 289-302. — E(wald), Gött. gel. Anz., 1831, 51. — R(ödiger), (Hall.) Allglitz., 1830, 1, 484-486. (¹)

3. — Hammer, 3, 133. — Burton, 7, 297. — Payne, 9. — Henning, 16, 154.
— Wolff, Das Buch der Weisen, 2, 189-233. (D'après Kosegarten.)
— * M. Angulo, El cambiante de Bagdad. Dans Revista mensual de filosofia, juin 1874.

Le calife Mou'tadid, dans une des courses qu'il faisait incognito avec son ministre, voit une belle maison, où il est bien reçu. Mais il remarque sur tous les objets le nom de son aïeul Montawwakil; sa mauvaise humeur et ses soupçons ne disparaissent que quand son hôte Aboul Hasane le hourâsânite, lui a raconté son histoire.

Héritier de son père, riche marchand, il a d'abord dissipé sa fortune; puis, obtenant les richesses que sa mère avait secrètement mises en réserve, il finit par se ranger.

Ayant plusieurs fois donné des sommes importantes à une belle jeune fille qui vient le voir et qui ne se fait pas connaître (²), il finit par apprendre que c'est la chanteuse préférée du calife.

Sous prétexte de donner à raccommoder une déchirure (n° 218), il fait des largesses au tailleur de la cour et est mis par lui en rapport avec un esclave de son amie.

Celui-ci l'introduit au palais et le revêt des habits du calife. Pendant qu'il parcourt les corridors, le vrai calife survient et Aboul Hasane se

(¹) Tous les passages de ce texte que Lagus a utilisés dans sa grammaire sont relevés p. 114-117 du Lärkurs.. Arabisk krestomati. Helsingfors. 1874.

Les vers de la p. 8, avec la traduction que Rückert en a donnée dans les Jahrb. f. wiss. Krit., sont reproduits dans Roorda, Gram. arab., 2^e édit., 173-174.

(²) Nos 174, 175 et 249. — Cfr. Jouannin et Van Gaver, Turquie, (L'Univers, 1840), 383-384.

réfugie au hasard dans une chambre, qui se trouve être celle d'une amie de la chanteuse. Il se rend ensuite dans la chambre de la chanteuse. Le calife y vient aussi, voulant écouter ses chants pour se distraire du chagrin que lui cause sa brouille avec sa favorite. Aboul Hasane se cache; son amie chante au calife des vers qui le décident à se réconcilier avec sa favorite (n° 35); par reconnaissance, il affranchit la chanteuse.

Pour faire sortir Aboul Hasane, on l'habille en femme. Mais il doit passer devant le calife, qui reconnaît qui il est. La sincérité de ses aveux et de ceux de la chanteuse décide le calife à pardonner; il les marie, leur fait de grands présents et leur conserve sa faveur jusqu'au jour où il est tué par sa garde turque.

Mou'tadid, à son tour, comble le narrateur de faveurs et continue avec lui, dans la suite, d'amicales relations.

Oestrup, 127 et 150.

De Goeje a découvert et publié l'histoire qui est la source de notre conte et du conte du numéro suivant. (N° 19 C du tome 4 de la Bibliog. arabe, 13-22; cfr. 24-27.). Ce texte de la chronique de Gawzi se retrouve abrégé dans le Tazyïne, 267-270.

Dans plusieurs rédactions le changeur s'appelle 'Alâ al dîne.

(305.) — *Le Pourvoyeur.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C.

2. — α, 1, 81. — β, 1, 88. — γ, 1, 163. — δ, 1, 179. — ε, 2, 165. — ζ, 2, 49.

3. — Galland, 4, 140. ⁽¹⁾ — Caussin, 2, 465. — Destains, 2, 217. — Gauttier, 2, 225 et 7, 369. — Habicht, 3, 154. — Loiseleur, 189. — Scott, 2, 254. — Lane, 1, 310. — Mardrus, 2, 51. — Weil, 1, 168. — Burton, 1, 256. — Payne, 1. — Henning, 2, 30.

(¹) (Hall.) Allglitz., 1828, 2, 381-387.

Le pourvoyeur, lors d'un festin, fait la connaissance d'un convive qui ne consent à manger d'un ragoût qu'à condition de se laver les mains quarante fois avec de la soude, quarante fois avec du souchet et quarante fois avec du savon. C'est un vœu qu'il a fait et dont voici la cause.

Fils de marchand, il rétablit les affaires que les désordres de son père avaient fait périliter. Il reçoit un jour une dame, favorite de Zobéïde, qui le charge d'achats et à laquelle il fait deux fois un crédit considérable. Épris l'un de l'autre, ils conviennent de se marier.

Zobéïle ne voulant autoriser le mariage que si elle a vu le prétendant, on l'amène en le renfermant dans une des caisses (n° 16 de Syntipas) qu'on porte au palais. Le chef des eunuques s'oppose à l'entrée (n° 263) et ne la laisse passer que parce qu'il croit qu'un flacon d'eau de rose s'est brisé et mouille les vêtements qu'on dit être dans le coffre. Le calife, qui voit les caisses est amené aussi à ne pas examiner celle qui contient l'amoureux.

Présenté à Zobéïde, il lui plaît et les noces se célèbrent. Mais le fiancé a eu le tort de ne pas se laver les mains après avoir mangé d'un ragoût et, quand il est auprès de sa femme, elle se fâche et le bat; après l'avoir laissé dix jours, elle lui coupe les deux pouces et les deux orteils. Elle se réconcilie ensuite avec lui moyennant le vœu dont il a été question plus haut et les époux vont s'établir en ville, enrichis notamment par les dons de Zobéïde.

Sur l'original, voir n° 129. (De Goeje, 13-22 et 22-24.). — Cfr. Wünsche, *Midrasch Bemidbar*, 501 et 618.

130. — *Le cheval enchanté.*

1. — Man. égyptiens. — E. — L ⁽¹⁾. — Q. — W. — FF. — Paris, 620, nos 3624, 1 et 3625, 1; 626, n° 3667, 7. — Carchouni (* Zotenberg, *Cat. des*

(¹) La rédaction de ce manuscrit est tout à fait différente, dit ô, 5, appendice, 2.

man. syr. et sab., n° 276, 10).—Gotha, Pertsch, 4, 405, 9 et 5, 55.—British Museum ⁽¹⁾.—Les manuscrits 1, 2 et 3 des Cent nuits.

2. — α, 1, 534.—β, 2, 189.—γ, 2, 216.—δ, 3, 19.—ε, 3, 326.

3. — Galland, 11, 208 ⁽²⁾.—Caussin, 7, 34.—Destains, 5, 200.—Gauttier, 5, 180 et 7, 385.—Habicht, 9, 74 et 13, 306.—Loiseleur, 592.—Scott, 5, 203.—Lane, 2, 463.—Mardrus, 8, 67.—Weil, 1, 341.—Burton, 3, 415.—Payne, 4.—Henning, 7, 163.

— * Histoire du cheval enchanté, suivi des Aventures du calife Haroun-al-Reschid, contes arabes tirés des Mille et une nuits, traduits par Galland. Epinal, imp. et libr. Pellerin et Cie, 1858. In-18. 106 ; figures.

— P. 79 et 80 ci-dessus.

— * The Enchanted Horse, and other Stories illustrated. London, George Routledge and sons. (1875.) In-8. 96.

— * The Enchanted Horse, and other Tales from the Arabian Nights' Entertainments. London, James Blackwood and Co. (1877). In-8. II et 454.

— Traduction berbère. (Rev. d. trad. pop., 6, 454.)

A un roi, qui a trois filles et un fils, trois savants présentent un jour, l'un, un paon d'or, qui crie les heures ; l'autre, une trompette qui sonne quand un ennemi entre dans la ville (n° 13) ; le troisième, un cheval magique de bois d'ébène. Ils demandent, en échange, la main des princesses.

Le roi accepte le paon et la trompette. Son fils, à qui le savant dit de toucher une cheville pour monter, fait l'essai du cheval et s'envole. Désirant descendre, il examine le cheval et découvre qu'il faut frotter la cheville de l'épaule gauche.

Il descend alors sur la plateforme d'un beau château d'abord désert,

⁽¹⁾ La rédaction de ce manuscrit diffère. (Basset, Rev. d. trad. pop., 6, 450, note 3.)

⁽²⁾ Zotenberg, Notice, 195, 198, 199 et 200. (Tirage à part, 29, 32, 33 et 34.)

mais qui s'anime quand arrive la fille du roi, à qui il sert de lieu de plaisance. Le prince se jette immédiatement sur l'eunuque et le renverse ; la princesse, croyant que l'étranger est le fils du roi de l'Inde qui vient de demander sa main et qu'on a repoussé à cause de sa laideur, et le trouvant beau, se précipite dans ses bras.

Le roi, averti par l'eunuque, accourt. Furieux d'abord, puis rempli de crainte, il reproche au prince de ne pas avoir ouvertement demandé la main de sa fille et le menace de le faire tuer. Mais le prince, lui représentant que sa mort laissera planer des soupçons sur la princesse, lui offre soit un combat singulier, soit une lutte contre toute l'armée ; s'il est vainqueur, il sera digne de devenir son gendre.

Le lendemain, l'armée s'assemble. Le prince réclame son propre cheval ; étonnement de tous en voyant qu'il se trouve sur le toit et qu'il est en bois. Le prince ayant fait écarter les troupes, monte en selle et disparaît dans les airs ; on le prend pour un magicien. Mais la princesse est profondément affligée de son départ et son père ne parvient pas à la consoler.

De retour dans son pays, le prince fait délivrer le sage de la prison où on l'avait enfermé ; on le comble de présents, mais on lui refuse la main de la fille du roi, à son grand dépit.

Épris de la princesse, le prince n'écoute pas son père qui voudrait qu'il ne se risquât plus sur ce cheval dangereux et repart le soir. Il se présente à la princesse, toujours malade, et la décide sans peine à l'accompagner. Le père, averti de la fuite de sa fille, prie en vain les amoureux de revenir ; la princesse, que son ravisseur interroge à ce sujet, déclare qu'elle préfère le suivre.

De retour au pays, le prince descend dans un jardin du roi et y laisse la princesse avec le cheval.

Il annonce son arrivée à son père, qui fait préparer un magnifique cortège pour aller chercher sa future bru. Mais le prince, revenu au jardin, ne trouve plus son amie et apprend des gardiens qu'il n'est venu d'autre personne que le sage persan, en quête d'herbes utiles : il se rend compte qu'il a voulu se venger du traitement que le roi lui a fait subir.

Venu, en effet, pour chercher des plantes, les parfums que répand autour d'elle la princesse l'ont mis en éveil ; il retrouve son cheval en bon état, voit la princesse et comprend tout. Se disant envoyé par le prince pour la mener à un autre jardin et lui expliquant qu'on l'a choisi si laid par jalousie, il inspire confiance à la jeune fille et l'enlève sur le cheval. Il

avoue tout alors et elle se désole. Descendu avec elle dans une prairie du pays de Roume, il est trouvé par le roi du pays qui chasse aux environs et qui refuse de croire qu'il soit le mari de la princesse, comme il le prétend malgré les dénégations de sa victime; aussi est-il battu et jeté en prison.

Quant au prince, il s'est mis à la recherche de sa fiancée et, de pays en pays, il arrive au royaume de Roume. Dans un khan, il apprend par la conversation de marchands la venue du sage et de sa victime; informé de la ville où ils se trouvent, il s'y rend et y parvient le soir.

D'après la coutume du pays, où l'on demande aux étrangers ce qu'ils sont et ce qu'ils savent, on le conduit à la prison, parce que le roi ne reçoit pas à cette heure tardive. Mais les geôliers, charmés de sa beauté, ne l'enferment pas et le font manger avec eux. Apprenant qu'il est persan, ils lui parlent d'un compatriote, qui ne fait que pleurer; s'il était savant comme il l'assure, il guérirait la princesse captive chez le roi.

Le prince, entendant ces nouvelles, espère trouver un arrangement qui le mène à son but. Quand on le renferme le soir, il cause avec le Persan, qui lui raconte son aventure et qui regrette d'avoir aspiré à ce qui ne lui convenait pas.

Conduit le lendemain à l'audience, le prince se fait passer pour médecin. Il obtient d'aller voir le cheval, sous prétexte qu'il peut en avoir besoin pour la cure, mais, en réalité, pour s'assurer s'il est encore en bon état; puis, mis en présence de la princesse que le roi aime mais qui feint la folie pour échapper à tout péril, il se fait connaître et l'engage à bien accueillir le roi pour lui faire croire qu'il a amélioré son état. Elle reçoit donc bien le roi, ainsi que ses gens, et on l'orne pour la mener au bain.

Sous prétexte d'assurer à jamais sa guérison, le faux médecin demande qu'on la conduise, ainsi que le cheval, au lieu où on les a trouvés : il y tuera l'esprit qui possède la malade et la ramènera sur le cheval.

En présence de l'armée, qui se tient à distance, il monte sur le cheval, y attache la princesse et part avec elle. Le roi attend un demi-jour et ce n'est qu'à la longue que ses courtisans le consolent en le félicitant d'avoir échappé à ce magicien.

Retour du prince en Perse. Fêtes, mariage. Le père a soin de briser le cheval. On informe le beau-père et on lui envoie des cadeaux; il se réjouit des événements et reste en correspondance avec son gendre. Celui-ci succède bientôt à son père et règne heureusement. (Texte égyptien.)

D'après le texte de Breslau, le jour du nouvel an ⁽¹⁾, trois savants présentent au roi de Perse Sâbour, qui aime les sciences, des objets merveilleux. Le premier, qui est indou, offre une figure d'or tenant une trompette qui sonne quand un espion entre dans la ville et le fait tomber mort. Le deuxième — un grec — apporte un paon d'or entouré de vingt-quatre poussins; à chaque heure, il pique l'un de ses poussins et, à la fin du mois, ouvre le bec pour y laisser voir une lune. Le dernier est persan; il produit un cheval d'ébène qui fait faire, en un jour, un voyage d'une année.

Epreuve faite, le roi accepte ces cadeaux et accorde aux trois savants la main de ses filles, comme ils l'ont demandé.

Mais le Persan est vieux et hideux, d'après la description qu'on en fait, et sa fiancée se désespère. Survient son frère qui, mis par elle au courant, fait des reproches au roi. Le Persan, qui est présent, conçoit une haine violente contre le prince.

Le roi ayant assuré son fils que s'il voyait le cheval, il l'admirerait, on l'apporte. Le prince émerveillé l'enfourche, mais ne peut le faire bouger; le Persan lui dit de frotter la cheville et le prince disparaît dans les airs. Le roi se désole et l'enchanteur lui ayant dit qu'il ne reverrait plus son fils, qui, par orgueil, ne lui a pas demandé comment il pourrait descendre et à qui il a oublié de le dire, il le fait jeter en prison.

Le prince, qui est fort avisé, comprend le danger de sa situation et découvre à temps la cheville qui fait descendre. Il plane au-dessus d'une ville et, le soir, arrive sur la plateforme d'un château. Il descend, voit un eunuque endormi auquel il prend son sabre sans l'éveiller et, après avoir mangé ce qu'il trouve, pénètre dans une salle, où, sur un lit, dort une belle jeune fille. Il lui baise la joue et, quand elle s'éveille, lui dit que son père l'a fiancée avec lui; elle le croit, son père l'ayant, en effet, promise à l'un des grands de la ville. Les suivantes, s'éveillant à leur tour, courent prévenir l'eunuque. Mais le prince l'ayant repoussé, il va avertir le roi.

Arrivant en fureur, il veut tuer le prince; mais celui-ci lui représente que ce qui est fait est fait; qu'il fera tort à sa fille en le tuant et en faisant ainsi dire partout qu'on a trouvé un jeune homme chez elle. Mieux vaudra qu'il combatte seul toute l'armée du roi; s'il est tué, il sera puni de sa faute; s'il est vainqueur, il sera, pour le roi, un gendre avouable.

⁽¹⁾ Sachau, *Albîrûnî*, *The Chronology*, 199-204.

Le roi accepte et, le lendemain, le prince réclame son cheval, l'enfourche et disparaît dans les airs. Le roi croit détacher sa fille de l'inconnu en parlant de lui avec mépris; mais il s'aperçoit que rien ne peut la consoler.

Quant au prince, il rentre chez son père, chez qui tout est en défil. Pendant plusieurs jours, on fête joyeusement son retour inespéré. Mais entendant un jour chanter des vers où il est dit, notamment, que l'absence ne fait pas oublier, ses regrets s'éveillent et, se cachant de son père, il retourne, grâce au cheval enchanté, chez la princesse.

Arrivé là, il l'entend, par ses pleurs, éveiller ses femmes. Quand elles se sont toutes rendormies, il éveille la princesse et lui promet de venir la voir une fois par semaine; mais elle demande à l'accompagner tout de suite. Ils s'échappent ensemble et arrivent en Perse; le prince laisse sa fiancée dans un jardin, afin qu'on vienne l'y chercher en grande pompe.

L'enchanteur, qu'on avait remis en liberté au premier retour du prince, avait pris l'habitude d'aller dans ce jardin. Il survient, et voyant ce qui se passe, saisit l'occasion de se venger de son ennemi. Il dit à la princesse que la reine, désireuse de la voir avant tout autre mais incapable de se rendre auprès d'elle, la prie de venir la trouver; que le prince l'a choisi pour cette affaire, parce que sa laideur rassure sa jalousie. La princesse le croit et monte avec lui sur le cheval.

Le prince ne trouvant plus sa fiancée quand il arrive avec le cortège, s'irrite contre le jardinier et, repoussant les offres de son père qui, pour le consoler, offre de le marier à qui il voudra, se met à voyager à la recherche de son amie.

Mais elle est en Chine et, là, l'enchanteur, descendu avec elle auprès d'une source, lui avoue tout et veut obtenir son amour; naturellement, elle le repousse avec horreur. Survient le roi du pays, qui, étant à la chasse, a eu soif; bien que l'enchanteur prétende que la princesse est sa femme, il croit plutôt la princesse, qui lui dit qu'elle a été enlevée et que son ravisseur est ce vieillard, qui parcourt le monde pour montrer son cheval; aussi est-il battu et mis en prison.

Le roi voulant, à son tour, épouser la princesse, celle-ci feint une folie furieuse. Pendant toute une année, le roi essaie l'art de tous les savants pour la guérir; en vain.

De pays en pays, le prince est arrivé dans la ville où gémit son amie. Par les conversations des gens, il apprend tout ce qui s'est passé. Se déguisant en astrologue, il se présente au roi et se fait fort de guérir la malade.

Quand on l'a mené près d'elle, il se fait reconnaître et lui annonce que, s'il ne peut la sauver par ruse, il reviendra avec une armée. Sur son ordre, on la porte au bain et, à son retour, elle se montre aimable à l'égard du roi.

Le faux médecin demande alors qu'on la mène au lieu où on l'a trouvée; le roi admire le savant pour avoir découvert ce fait. Il veut aussi qu'on recherche un cheval de bois noir, auquel se rattache l'enchantement; à défaut, la malade aura, chaque mois, une crise de folie. Nouvel étonnement du roi en présence de la pénétration de l'astrologue.

Le cheval apporté, il y monte avec la princesse, et pendant qu'on fait des fumigations qui doivent chasser l'esprit, il disparaît dans les airs.

Le roi, désolé, fait venir l'enchanteur et apprend de lui toute la vérité; il le blâme sévèrement de ne pas l'avoir mis au courant de tout; mais, de sa vie, il ne peut se consoler de la double perte qu'il a faite.

Quant au prince, il vole, cette fois, directement au palais de son père. Le mariage se célèbre; on avertit le beau-père, et tous vivent, jusqu'à leur fin, au sein de la plus parfaite félicité.

Benfey, 159-163. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 42, 117-121. — Loiseleur, Essai, 35-36 et M. n., 610. — Clouston, 1, 373-380. — Burton, 8, 78. — Oestrup, 24, 53, 76-80 et 149. — V. Chauvin, Pacolet et les Mille et une nuits. Dans Wallonia, 6, 5-19 et à part. (C. R. G. Paris, Romania, 27, 325-326; R. Basset, Rev. d. trad. pop., 13, 283-285 et 346; Edw. C., Rev. Bibliog. belge, 10, 287; Montet, Asiatic Quart. Rev., avril 1898; Luzac's Or. List, 9, 92.)

Imitations. Basset, Nouv. contes berb., 108-110 et 326.

— * Indian fairy Tales. Thornhill. London, 1882, 103-145. (Résumé par E. Mendham, Tabulation of folktales, n° 49, 131-132.)

— Li roumans de Cléomadès par Adenès li rois... A. Van Hasselt. Bruxelles, Devaux. 1865. (C. R. Scheler, Rev. (belge) de l'inst. publ., 1866, 218 et suiv.; 245 et suiv.; Ch. Potvin, Rev. trimestr., 50, 308 et suiv.; J. B. Bormans, Obs. philol. et critiques sur le texte du rom. de Oléom.. Liège, Carmanne, 1867. In-8.)

Voir aussi Tressan, 3, 255-298. — Keightley, Tales, 40-82 et 89. — De Martonne, Mém. d. antiquaires de France, 10, 394 et suiv. — Loiseleur, M. n., XXVII. — De Reiffenberg, Mouskes, 1, CLXXII-CXCIII. — Hist.

litt. de la France, **20**, 713. — Grässe, Lehrb., **2**, 3, 1, 278-279. — Edinb. Rev., **164**, 189. — Arthur Bovy, Adenet le Roi et son œuvre, Bruxelles, Vromant, 55-61. — Pacolet, 9 et suiv.

— Méliacin et Célinde ou le cheval de fust.

Voir Hist. litt. de la France, **31**, 171-195. — Zeit. f. rom. Philol., **10**, 460-476 et 615. — Pacolet, 9 et suiv.

— Valentin et Orson. ⁽¹⁾

Voir Bibl. des romans, mai 1777, 122 et suiv. — Pacolet, 9.

— Chaucer, The Squier's Tale.

— Don Quichotte.

— Platen, die Abbassiden.

Voir Man. Gotha, Pertsch, **4**, 401.

Platen a ajouté au sujet du cheval enchanté des traits empruntés à Camaralzaman, Zaïne al asnâme et Sindbâde. (Pacolet, 16.)

— Ingemann, Gangergriffen. (Elberling, 15-16.)

Le Garouda. Benfey, 159 et suiv. — Tawney, **1**, 54, 78, 80, 183, 572, 575; **2**, 54-55 et 312-317. — Rev. d. trad. pop., **3**, 568. — Ersch u. Gruber, v^o Hitopadesa, 66. — Oesterley, Baïtal Pachisi, 122. — Jülg, Siddhi, 57 et suiv. — Loiseleur, M-j., 456. — Clouston, **1**, 166. — Rev. encyclop., **19**, 619. — * Garuda and giant birds. Dans J. of the R. As. Soc., **23**, 344-346.

Le cheval magique. * V. Schmidt, Die Märchen des Straparola, 269-275. De Reiffenberg, Mouskes, **2**, CXI-CXXI; cfr. CCIII et suiv. — Dunlop-Liebrecht, 143, 478-479 et 498. — Grässe, Lehrbuch, **2**, 3, 1, 191. — * Cox, Mythology of the Aryan nations, **2**, 287 et suiv. — * Ralston's Russian Folk-tales, 256 et suiv. — Loiseleur, M. n., XXI. — Or. u. Occident, **2**, 112. — Clouston, **1**, 373. — Burton, **8**, 145. — Jahrb. f. rom. u. germ. Lit., **7**, 140-141. — Scott, **5**, 203. — Forster (Bibliog. arabe, **4**, n^o 241), XXVIII.

(¹) Un roman arabe qui présente quelque ressemblance avec Valentin et Orson, Man. Berlin, **20**, 453-461.

Nos 13, 77, 117, 154 et 241.—Tawney, 1, 15-16, 256, 571; 2, 542-544.—Sitzungsb. de l'Ac. de Berlin, 1889, 754.—Kalilag, CII.—Man. Berlin, 20, 78.—Carra, Abrégé des merveilles, 310.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 275.—Rosen, Tuti, 166.—Iken, Touti, 94.—Chalatianz, XVI.—Behrnauer d. 40 Veziere, 253-258.—Muséon, 12, 33.—Journ. asiat., 1877, 1, 191.—Paléfate, Chap. 29 et 30 (Bellérophon et Pélops).—W. Irving, Alhambra, (Halle), 189 et suiv.—G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 396-397.—Germania, 14, 390 et 18, 179.—Keightley-Wolff, Mythol., 1, 53 et 272; 2, 323 et 388.—Rev. d. trad. pop., 11, 487 et 570.—Cosquin, 2, 223. ⁽¹⁾

Dans la littérature populaire, les objets les plus divers peuvent servir à des transports magiques. (p. ex. Cosquin, 1, 123 et suiv.) En voici un relevé alphabétique.

Anneau. Dunlop-Liebrecht, 181.—Cosquin, 1, 130.—Grimm, 159.—Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 117.—Esp. des journ., 1793, 12, 213 et suiv.—Imbriani, Pom., 99.

Bonnet. Keightley-Wolff, Mythol., 1, 325.—Cosquin, 1, 123.

Bottes. N° 77.—Tawney, 1, 14.—Rev. d. trad. pop., 4, 437 et 538.—Ons Volksleven, 1894, 84-86.—Jülg, Siddhi, 62.—Rosen, Tuti, 2, 252-253.—Inatula, 2, 261.—Cosquin, 1, 131.—Clouston, 1, 72 et 461-462.—Grimm, 399.—Keightley-Wolff, Mythol., 1, 134.—Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 7.—Germania, 33, 231.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 4, 284-289.—Chamisso, Schlemihl, chap. 9.

Branche. Rev. d. trad. pop., 11, 281.

Chaise. N° 131 ci-dessus.

Char. N° 69.—Tawney, 1, 278, 325, 326, 386, 387, 392, 396, 400-403, 407-408, 440, 448, 457, 467, 494; 2, 82, 83, 146, 258, 478, 483 (feu), 526, 553 et 556.—Oesterley, Baïtal Pachisi, 69.—Rev. d. trad. pop., 4, 438.—Bag o Bahar, 230.—G. de Tassy, Histoire, 1, 623.—Clouston, 1, 285.—Mone, Anzeiger, 7, 366-367.—Le Conservateur, 2, 183-186.—Esprit d. journ., 14^e année, 7, 252.

(¹) On pourrait rappeler ici aussi le cheval Bayard (Grasse, Lehrb., 2, 3, 1, 335.)

Cheveux. Man. Berlin (turc), 6, 394.

Coffre. Nos 131 et 132. — Contes des génies, Amsterd., 1782, 1, 76 et suiv.

Cruche. Spitta, Contes, 141.

Éléphant. Tawney, 1, 328 et 2, 541.

Estrade. Landau, d. Quellen d. Dek., 193-219.

Flèche. Ersch u. Gruber, v° Abaris.

Jarretière. Lettres sér. et badines, 4, 225.

Manteau. * Zeiller, Miscellanea, 1661. — Dunlop-Liebrecht, 491. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 3, 147-148. — Bartsch, Herzog Ernst, CXV. — Keightley-Wolff, Mythol., 1, 325. — Bowitsch, Sindibad, 37-39. — Faust.

Nuée. Rev. d. trad. pop., 12, 204. — Keightley, Tales, 287. (Ogier.)

Oiseau. (Dressé à emporter un char.) Tabari, 1, 321, 322, 323. — 'Antar (édit. de 1286), 1, 75. — Dam., 2, 305. — Hamun r, Rosenöl, 1, 51-52. D'Herbelot, 665. — Weil, Bibl. Leg., 77. — Malcolm, Sketches, 1, 162. — Zéïdouna, 212. — Contes péruviens, 1, 250 et passim; 2, 171. — Dunlop-Liebrecht, 184.

— (Emportant directement.) Tawney, 2, 529, 532, 536 et 630. — Rev. d. trad. pop., 10, 446. — Oesterley, Baïtal Pachisi, 193. — Carra, Abrégé des merv., 166. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 166. — Hammer, Osm. Dichtk., 1, 101. — Chalatianz, 21-42. — Cosquin, 2, 137 et 141-144.

— Pour d'autres oiseaux (Rokh, Simourg, 'Anqâ et Griffon), voir n° 373.

Peaux de poissons, n° 154 ci-après.

Subre. Tawney, 1, 232, 503 et 558. — Cosquin, 1, 219 et 2, 80, 83, 86, 88 et 185.

Sofa. N° 18.

Tapis. N° 286. — Spitta, Contes, 118. — Kunos, Turkish Tales, 102. — W. Irving, Alhambra (Halle), 146. — Gesta, 466. — Cosquin, 1, 126 et 131. — Wünsche, Mid. Wajikra, 207 et Mid. Schir, 184 (Lager.)

Trône. Cosquin, 1, 129.

Le transport peut aussi s'opérer par la puissance de Dieu ou par l'opération d'un être supérieur (génie, nymphe, diable)

N^{os} 6, 154, etc., etc.—Tawney, 1, 142 et 575 et 2, 584.—‘Antar, 1, 55.—Carra, Abrégé d. merv., 139, 164, 175 (des démons portant une coupole ou un char.) — Dunlop-Liebrecht, 100, 125 et 126. — Altd. Blätter, 1, 289. — G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 397-398. — Grillparzer, Œuvres, suppl., 6, 33-34. — Cæsarius Heisterb., X, 2.

Il arrive aussi que les hommes volent eux-mêmes directement.

Tawney, 1, 134, 157, 159, 160, 173, 180, 212, 215, 218, 344, 345, 350, 380; 2, 63, 184, 538, 539, 561 et 604. — Trumelet, Saints de l’Islam, LX-LXI. — Rev. d. trad. pop., 9, 329.—Carra, Abrégé d. merv., 319.—Journ. asiat., 1877, 1, 167.—Cosquin, 2, 18, 19 et 22.—Cfr. Dédale.

Un autre moyen de rapprocher les distances, c’est de replier la terre. Voir n^o 138 ci-dessus.

Voir encore Dunlop-Liebrecht, 477 et Gervasius, 126.—Heidel. Jahrb., 1869, 127.—Wünsche, Mid. Schir, 2. (Cfr. Mid. Kohel., 1.)—Grässe, Lehrb., 2, 3, 1, 191. ⁽¹⁾

⁽¹⁾ Il peut être utile d’attirer ici l’attention sur les modes merveilleux de locomotion inventés par les auteurs de voyages imaginaires : Cyrano de Bergerac, Histoire comique, ou Voyage dans la lune et Histoire comique des États et Empires du Soleil. (Mag. pittor., 2, 238.)—Les hommes volans ou Aventures de Pierre Wilkins, trad. de l’anglois. (Voyages imaginaires, tomes 22 et 23.) — Les Aventures du voyageur aérien. (*Ibid.*, 23) — * F. Godwin, L’homme dans la lune ou le Voyage chimérique fait au monde de la lune, nouvellement découvert par Dominique Gonzalès.... trad. par Baudoin (Mag. pittor., 10, 310-312). — John Wilkins, Découverte d’un nouveau monde. (Bull. du Bibliophile de Techener, 5, 255-257.) — Les aventures de John Daniel. (Dunlop-Liebrecht, 452.) — * Smirke. L’homme volant. (Mag. pittor., 36, 408.) — Voltaire, Micromégas.— * Le char volant ou voyage dans la lune. (Esprit d. journ., 1784, 9, 157-171 et Journ. encyclop., 1784, 8, 166-167.)—Ed. Poë, The unparalleled adventure of one Hans Pfaall. (Works, 1, 39-93.) — * Joh. Keplers... Traum vom Mond übersetzt und commentirt von Ludwig Günther. (XV : Ideale Reisen in den Mond.)

131. — *La chaise volante.*

1. — J.

3. — Scott, *Tales, Anecdotes, etc.* 1800, 1-17.

— Herder, édit. Suphan, 26, 437-443 et 494. (La fin modifiée.)

Un ouvrier acquiert une chaise volante grâce à laquelle il devient le gendre du sultan, en se faisant passer pour l'ange de la mort. Pendant qu'il est auprès de la princesse, le cuisinier brûle par hasard la chaise. L'ouvrier est fort affligé; le génie, qui avait habité la chaise, lui apparaît et veut d'abord le tuer; mais il a pitié de lui et lui donne, avec un bonnet qui rend invisible, un anneau qui l'oblige à venir à son secours quand le porteur le presse. L'ouvrier peut maintenant accomplir différentes choses que souhaite son beau-père et anéantit son ennemi; puis, le sultan abdiquant, il prend sa place.

Benfey, 162. — Burton, 8, 262. — Oestrup, 78-80. — Elberling, 19. — Clouston, 1, 378. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 4, 222.

Andersen (*Märchen*, Leipzig, 1853), 370-378 a imité ce conte. Nous ignorons si les * Contes d'Andersen traduits en arabe par Landberg, Baïroute, 1877, in-8, 47 p. contiennent déjà le Coffre volant.

132. — *Malek.*

3. — Mille et un jours, Lille, 3, 197. — Rapilly, 2, 124. — Pajot, 327. — Loiseleur, 150.

Le fils d'un riche marchand de Surate, Malek, s'étant ruiné, achète d'un étranger un coffre qu'un mécanisme fait voler. Il se met en voyage et arrive à Gazna, où il apprend que la fille du roi est renfermée et gardée dans un palais pour échapper à la tromperie d'un homme qu'a prédite un horoscope.

Grâce à son coffre, il se rend plusieurs fois dans le palais et se fait passer pour Mahomet auprès de Schirine. Le roi, dont les soupçons sont excités par l'embarras de sa fille qu'il est venu voir, apprend la vérité et partage, à cause d'un orage qui survient, l'illusion de sa fille : il y est encore confirmé, parce que le cheval du seul courtisan qui a exprimé des doutes s'effraie pendant un autre orage et lui casse la jambe.

Bien convaincu d'avoir Mahomet pour gendre, le roi refuse l'alliance d'un roi voisin; celui-ci lui déclare la guerre. Mais Malek se munit de pierres et, à l'aide de son coffre fait au roi ennemi une blessure, dont il meurt dans la suite et lance des pierres sur les soldats, qui fuient et dont les armées du roi de Gazna font alors un grand carnage.

Le roi célèbre solennellement les noces de sa fille. Malek étonne le peuple en tirant un feu d'artifice dans le ciel. Mais une étincelle met le feu au coffre et le réduit en cendres.

Malek se réfugie au Caire, où il se fait tisserand, puis à Damas, où, sous les apparences de la gaîté, il cache son incurable chagrin.

Loiseleur, M. n., XX.—Benfey, 161 —Burton, 8, 272.

Le Sage. Arlequin Mahomet. (Œuvres choisies, 1783, 12, 69-96.).— Ann. dram., 1, 246 et 2, 145.

Se faire passer pour Mahomet, etc. Tawney, 1, 79-80, 161 et 573. — Dunlop-Liebrecht, 231-232, 489 et 497. — Loiseleur, M. j., 155. — Bédier, 89. — Wend., 68 et 152. — Frey (Litt. Ver., n° 209), 270. — Montanus (Litt. Ver., n° 217), 574-575 et 647, 29. — Olympias (p. ex. Talbot, Essai sur la légende d'Alexandre-le-Grand, 73-74). — Bibl. de aut. esp., 51, 329. — Regnier, La Fontaine, 4, 453 et 573 et 6, 12. — Ann. dram., 4, 47-48 et 130. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 39. — Esp. d. journ., 1778, 1, 37-38. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 1, 312. — Romania, 13, 175 et 16, 404-406. — J. des sav., 1895, 294. — Cæsarius Heisterh., II, 24. — Gött. ge! Anz., 1793, 1076. — * Hezel, Schriftforscher, 2. — Mone, Anzeiger, 8, 365, 78.

Cfr. Rev. d. trad. pop., 12, 671-672 et 13, 402-403. — Contes mogols, 1782, 3, 256. — Contes des génies, 1782, 1, 175.

133. — *Le roi de Chine, qui épouse la fille du marchand.*

1. — Y.

134. — *Les deux princes de la Cochinchine et leur sœur.*

1. — Man. Langlès ? (Gauttier, 7, IV.)

3. — Gauttier, 7, 153 et 400.—Habicht, 12, 132 et 13, 313.

Un savant roi de Cochinchine, à son lit de mort, recommande à son héritier Khanzad de bien traiter son frère Mourad et de marier sa sœur Aichah au premier qui la demandera. ⁽¹⁾

Un individu de mauvaise apparence l'obtient en suite de ce vœu ; les noces sont célébrées sans joie et il emmène sa femme, promettant de la ramener chaque année.

Mais trois ans s'écoulent sans qu'il le fasse et Khanzad, laissant la régence à sa mère, part à la recherche de sa sœur. Arrivé dans un désert, un derviche, qui connaît son histoire, lui dit qu'il ne pourra voir sa sœur que trois jours et que le génie fera son malheur. Il lui conseille de renoncer, de repartir avec la caravane qui va passer et, en tout cas, de ne pas s'écarter de deux mille pas de sa cabane.

Attiré par un arbre brillant dans le désert ⁽²⁾ Khanzad le suit tout un jour et y aperçoit un vieillard. Celui-ci lui dit que le derviche est un serviteur du génie Aboutavil, mais que Dieu l'a délivré au moyen de l'arbre. Il le restaure, faisant venir une table en frappant les mains, le prend ensuite sur son dos et le transporte au pied d'un palais.

⁽¹⁾ Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 384-386.—Cosquin, 2, 73.

⁽²⁾ Cfr. Tawney, 2, 286, 288 et 289.—Oesterley, Baitál Pachísí, 95 et 201.

A son réveil, il pénètre à l'aide d'une échelle de soie qu'on lui jette d'en haut et il retrouve sa sœur. Elle lui apprend que son mari a transformé les gens de la suite en arbres au moyen d'eau (n° 2); qu'il a tué les chamcaux; qu'il l'a emportée en cet endroit, où, à l'aide de conjurations, il a élevé le palais qu'elle occupe. C'est son mari qui a apporté ici Khanzad, dit-elle; il va pendant quarante jours attaquer les caravanes, dont il tue tous les voyageurs, puis revient toujours passer trois journées au château.

Le génie arrive et accueille avec joie son beau-frère; trois jours il le traite avec magnificence; puis il le conduit au jardin et on ne le revoit plus.

En Cochinchine, la reine vient à mourir et laisse l'empire à Mourad. Celui-ci, conscient de son inexpérience, laisse agir son vizir et contracte le goût des voyages en étudiant la géographie avec un vieil eunuque. Ayant écrit une lettre au vizir pour le charger du gouvernement, il part à la recherche de son frère.

Après une tempête heureusement surmontée, il aborde dans une île. Mais se laissant une fois entraîner à la chasse d'oiseaux rares, il manque le départ du navire et reste abandonné.

Six mois après, il découvre un jour un tombeau de marbre, recouvert d'une plaque d'or, à laquelle est attaché un anneau de diamant. Il ne peut déchiffrer l'inscription hébraïque qui s'y trouve, mais ouvre sans peine le tombeau; il en sort un feu qui prend la forme d'un génie. (N° 195.)

C'est le génie qui a conseillé à Caïn de tuer son frère et qui, voulant un jour prendre une des femmes de Seth, a été renfermé ici sur son ordre pour y rester jusqu'à ce qu'une créature mortelle le délivre. Reconnaisant du service qui lui a été rendu, il donne à Mourad les moyens de vaincre Aboutavil et le transporte dans le palais de sa sœur.

Ne voulant pas encore se faire connaître d'elle, il lui dit qu'orphelin d'un roi tué par son vizir, il a subi un naufrage et qu'après avoir erré, il vient de s'attacher à la patte d'un rokh (n° 373), qui l'a transporté ici.

Suivant à la lettre ce que le génie lui a dit, il se fait mener à l'appartement d'Aboutavil et y prend une boîte de poudre. Quand le génie apparaît sous la forme d'un terrible géant, il le fait tomber en lui jetant de cette poudre, saisit l'oiseau qui est dans son sein et auquel sa vie est attachée (n° 100) ⁽¹⁾ et le force à ramener Khanzad, qu'il avait changé en chien

⁽¹⁾ Gervasius, édit. Liebrecht, 115-116.

(n° 371) et à lui rendre la forme humaine : il le fait en tenant devant les yeux de l'animal un miroir enduit d'une certaine pommade et en soufflant sur lui pendant qu'il prononce la formule connue de métamorphose.

Khanzad redevenu homme, Mourad tue l'oiseau. Le château disparaît (n° 100) et le corps du génie se dissout en un nuage d'une odeur infecte. Puis on sent un parfum délicieux et on voit arriver un beau génie, Habib.

C'était un des serviteurs de Salomon. Chargé un jour par lui de châtier un de ses compagnons, il l'a épargné et a menti en disant à Salomon qu'il avait exécuté son ordre. Il a été changé alors en mauvais génie qui, aimant les hommes, est condamné à leur nuire et qui doit veiller à la vie de l'oiseau, dont la mort doit cependant être le signal de sa délivrance.

Averti, il y a quelques années, par le compagnon épargné par lui qu'il allait être sauvé et qu'il avait préparé le roi de Cochinchine à sa demande, il a obtenu la main d'Aichah.

Habib leur apprend aussi que le royaume a été envahi par un ennemi. Il les y transporte et ils voient chez un paysan désolé combien leur dynastie est restée populaire. Par les soins de Habib, le peuple se soulève et chasse l'usurpateur. Puis Khanzad, Mourad, Habib et Aichah rentrent dans la capitale, où la population les reçoit avec bonheur.

Burton, 8, 241-242.— Cfr. Grimm, 337-339 et Heidelb. Jahrb., 1869, 120-121.

Gauttier pense que l'auteur de *Melmoth*, Maturin, a fait des emprunts à notre conte.

135. — Collection de traits de générosité, d'amour, etc.

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 564.— β , 2, 220.— γ , 2, 259.— δ , 3, 53.— ε , 8, 196.

3. — Voir les traductions à chacun des numéros.

Cette collection comprend les nos 36; 37; 38; 39; 40; 293; 299; 41; 320; 314; 367; 406; 384; 208; 198; 361; 164; 93; 42; 91; 337; 362; 165; 125;

255; 407; 166; 363; 287; 283; 289; 391; 253; 216; 43; 225; 44; 45; 46; 137; 47; 315; 316; 317; 318; 319 et 48.

Elle est complète dans les éditions de Boulâq, du Caire et de Bombay.

Celle de Baïroute ne donne que 25 contes sur 47. Elle omet les nos 37; 38; 39; 293; 299; 41; 320; 314; 384; 361; 391; 43; 44; 45; 46; 137; 315; 316; 317; 318; 319 et 48.

Celle de Breslau n'en omet que 8, à savoir : nos 36; 38; 39; 367; 94; 125; 255 et 256. En outre elle déplace le n° 299, qu'elle met au tome 6, 179 et le n° 391 (8, 273). Elle donne, en plus, le n° 121. (p. 226.)

136. — *La colombe d'or.*

Voir p. 139 ci-dessus.

Conversions. (1)

Nos 137 à 140.

137. — *Le prieur converti.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 592. — β , 2, 249. — γ , 2, 301. — ϵ , 8, 278.

(1) Les Mille et une nuits ne donnent qu'une faible partie des anecdotes qui ont cours chez les Musulmans à propos de conversions et qui ont peut-être fait l'objet d'un recueil spécial. Outre les contes donnés ici, on peut citer les nos 18, 271, etc. — N° 150 de Syntipas.

Le n° 13 est rempli de conversions en masse; il en est de même du roman d'Al Badr Nâr. (Bibliog. arabe, 4, n° 131; ajouter Paris, 636-637, nos 3891-3905.)

Cfr. Réc. égypt., 13-15.

3. — Hammer, 3, 387. — Lane, 2, 541. — Weil, 4, 79. — Burton, 4, 100. — Payne, 4. — Henning, 8, 96.

4. — Tazyine, 358; cfr. 357-358.

Abou Bekr ibn Mouhammad al anbâri, qui a reçu un jour, en terre grecque, l'hospitalité d'un prieur et de ses quarante moines, dont il admire la pitié, retrouve ce prieur avec cinq de ses frères au pèlerinage de La Mecque. Il s'est converti avec tous ses moines parce qu'il a vu un miracle. Un jeune musulman, envoyé aux vivres par sa caravane s'éprend d'une chrétienne qui vend du pain et laisse partir ses compagnons. Etant resté trois jours devant sa boutique, il est lapidé par les habitants, recueilli et guéri au couvent. Il retourne auprès de la jeune fille, qui, touchée de son amour, veut l'épouser ou même lui céder s'il se convertit. Il refuse ces deux propositions et est de nouveau en butte aux sévices des habitants. Il meurt, priant Dieu de le réunir au ciel avec la jeune fille. Celle-ci, dans un rêve, est menée par lui au paradis, où il ne veut entrer que quand elle sera morte aussi, se convertit pour y pénétrer, voit le palais qui leur est destiné et reçoit deux pommes, dont elle mange l'une et dont elle rapporte l'autre aux moines, qui la mangent. Le cinquième jour, elle meurt sur la tombe du jeune homme. Arrivent des musulmans pour réclamer un saint; mais les habitants refusent jusqu'à ce qu'un miracle les y force : ni les moines, ni les habitants ne peuvent retirer la jeune fille de la tombe, tandis qu'un seul musulman l'emporte sans peine après avoir invoqué le nom de Dieu. Les moines se convertissent.

138. — *La chrétienne convertie.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 648. — β, 2, 324. — γ, 2, 383. — δ, 3, 162.

3. — Hammer, 3, 441. — Lane, 2, 574. — Weil, 4, 97. — Burton, 4, 226. — Payne, 5. — Henning, 9, 35.

De deux héros musulmans qui, au temps d'Oumar, excitent l'admiration des chrétiens, dont, avec d'autres, ils assiègent une forteresse en Syrie, l'un est tué et l'autre, fait prisonnier. Pour le gagner, on veut le convertir et on lui fait voir la fille d'un des grands. Mais il résiste à la tentation en récitant le Coran et la jeune fille, qui s'éprend de lui, se convertit.

Il ne peut l'épouser faute de deux témoins musulmans, de dot, etc., mais elle obtient la permission de s'en aller avec lui sous prétexte qu'il ne veut pas habiter l'endroit où son frère a péri. Ils rencontrent une armée, qui effraie moins la jeune fille, confiante en Dieu, que le guerrier; mais c'est une armée d'anges, avec le frère martyr, qui vient féliciter à l'occasion du mariage. Le martyr annonce que Dieu a replié la terre et qu'ils seront, au lever de l'aurore, à Médine. Les anges leur disent, de leur côté, que le mariage était décidé au ciel, deux mille ans avant Adam.

Arrivés à Médine, ils rencontrent Oumar, qui, ce jour-là, avait mis moins de temps à la prière afin d'aller à la rencontre des fiancés, comme il l'annonce au grand étonnement de ses amis. On fait un festin de noces.

Réc. égyptienne, 68.

139. — *Conversion d'une princesse.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 650. — β , 2, 326. — γ , 2, 386. — δ , 3, 166.

3. — Hammer, 3, 445. — Burton, 4, 231. — Payne, 5. — Henning, 9, 40.

Ibrâhîm al Hawwâs est conduit à une princesse chrétienne malade, au sujet de laquelle on a fait mourir plusieurs médecins qui ne l'ont pas guérie. (N° 120.) Il ne la salue pas le premier, mais elle l'interpelle par son nom, ayant été miraculeusement avertie de son arrivée. Sa maladie est d'aspirer à l'islamisme. Ibrâhîm l'instruit et favorise sa fuite en pays musulman, où elle vit encore pieusement sept années à La Mecque.

Réc. égyptienne, 69.

140. — *La femme franque et le bédouin.*

1. — Man. égyptiens. ⁽¹⁾

2. — α , 2, 455. — β , 4, 156. — γ , 4, 232. — δ , 5, 1. — ϵ , 10, 421.

— Anecdote des croisades par Varsy de Marseille. Dans Journ. asiat., 1850, 2, 76-92 (texte et traduction.) Et à part.

3. — Hammer, 3, 489. — Burton, 7, 99. — Payne, 8. — Henning, 15, 94.

4. — Tam., 1, 181-183. — I'lâm, 129-130. — Hammer, Rosenöl, 2, 247-250.

Un marchand de coton se rend à Acre et s'y éprend d'une franque. Ayant par deux fois obtenu un rendez-vous, il la renvoie, sa qualité de chrétienne lui inspirant du scrupule. La troisième fois, il doit quitter subitement Acre à cause de la fin de la trêve. Trois ans après, Saladin, victorieux, lui laisse choisir à Damas une esclave franque pour le restant du prix d'un achat d'esclave qu'il ne peut payer entièrement. C'est la franque, qui se convertit, et il l'épouse; elle refuse de profiter d'un échange de prisonniers et renonce à sa patrie.

141. — *Le coq et le renard.*

1. — E. — Q. — Paris, 624, n° 3656, 4. (?)

3. — Burton, 12, 100. — Henning, 12, 114.

Le renard annonce au coq que la paix a été proclamée par le lion et l'aigle, roi des oiseaux. Le coq répond qu'il voit un lévrier. Le renard se sauve, disant que le lévrier était absent lors de la proclamation.

(¹) Nous croyons qu'il faut ajouter le manuscrit de Leide, 1, p. 339 (Le marchand et la jeune fille) et les trois manuscrits des Cent nuits. (Le jeune marchand égyptien et l'esclave étrangère.)

Bibliog. arabe, 2, n° 148, 51 et 3, p. 76. — Warnke, d. Quellen d. Esopé d. Marie de France (Festgabe f. H. Suchier), 208-210.

Cfr. Bibliog. arabe, 2, 113, 44. — Tamazratt, 69. — Basset, Nouv. Contes berb., 23 et 259-261. — Hartmann, Früchte, 1, 363-364.

Gawzi, 214, a une fable analogue : Chez un oiseau, qui donne un festin, un renard est invité par erreur. Les convives, en l'apprenant, sont pris de peur. Mais l'alouette va demander au renard s'il préfère venir le jour des chiens slouqis ou celui des chiens kardaniens. Le renard se rappelle alors le vœu qu'il a fait de jeûner.

142. — *La corbeille ou mariage d'al Ma'moune. (Bouârâne.)*

1. — Man. égyptiens. — FF. — Leide, 2^e édit., 1, 339. — Gotha, 1, 52. (?)

2. — α, 1, 454. — β, 2, 105. — γ, 2, 98. — δ, 2, 361. — ε, 7, 175. — ζ, 1.

3. — Hammer, 3, 289. — Lane, 2, 308. — Mardrus, 7, 207. — Weil, 2, 331. — Burton, 3, 242. — Payne, 3. — Henning, 6, 176.

— de Sacy, J. des sav., 1817, 682-684. (Résumé d'après le texte de ζ.)

4. — 'Iqd.

— Halbat, 50-54. — Traductions : Nouv. bib. univ. des romans, therm. an VI, 2, 77-87. — Langlès et Venture, Mag. encyclop., 1815, 6, 138-149. — Gauttier, 7, 264 et 402. — Habicht, 13, 27, 293 et 314.

— I'lâm, 105-107. — Traduction : Hammer, Rosenöl, 2, 220-223.

— Koller, Das Kitab Bagdâd von... Taifûr. 1898, (3).

— Hartmann, Früchte, 1, 281-293. — Perron, Femmes arabes, 577-596.

Ishaq al mawsili voit une nuit dans une rue pendre une corbeille ⁽¹⁾ et s'y étant placé est transporté dans un palais luxueux, où, sans se faire

(¹) Cfr. Tawney, 2, 96.

connaître, il passe la nuit dans la société d'une jeune fille. Elle et lui, tour à tour, récitent des vers, causent et chantent. Y étant retourné encore les deux nuits suivantes, il raconte tout au calife al Ma'moûne, qui l'avait fait chercher en vain, et le présente comme cousin. Le calife dit qui il est et épouse la jeune fille.

Burton, 8, 136.—Habicht, 12, XXIV.—Rückert, (Hall.) Allglitz., 1828, 2, 374-376.—Weil, Gesch. der Chalifen, 2, 257 et 266.—N. des Vergers, Arabie, 426.—Freytag, Fructus imperator., 2, 129.

Sur le luxe étalé à propos de ce mariage, De Slane, Ibn Khall., 1, 268 et suiv.—* Asiatic Journal, décembre 1825.—Hammer, 3, 295 et Literaturg. d. Araber, 4, 45.—Lane, 2, 311-312.—Perron, Femmes arabes, 597 et suiv. (Defrémery, Corresp. littér., 3, 304.).—Tazyîne, 495.

La critique de ce conte, comme le donne le 'Iqd, par Ibn Haldoune. Voir Notices et extraits, 19, 1, 38-39; de Sacy, Chrestom. arabe, 1, 131-132 et 383-384 (traduction); Hammer, Fundgruben, 5, 389.

143. — *La corbeille.*

3. — Caylus, 8, 100.

— Bibliothèque des romans, 1^{re} année, 6, 118-158.

— * J. A. Liebeskind. Der Korb. Dans Dschinnistan, tome 3, 1789. (Cfr. Œuvres de Wieland, édition Hempel, 30, 13-14.)

— * (Reichard's) Roman-Bibliothek, 16, 1789.

— * Hartmann, Perlenschnur, 2, 1801.

Le jeune roi Kemsarai aimant à s'entretenir avec ceux qui se rendent au caravansérail qu'il a ordonné de bâtir, fait la connaissance d'un derviche, dont la tristesse pique sa curiosité. Sur ses indications, il se rend déguisé en Chine, dans la ville de Medhouchan, pleine de gens en deuil, dont il ne

peut tirer aucun renseignement. A force d'instances, il obtient d'un jeune marchand, qui échappe à la tristesse générale, d'être mené à un palais ruiné, du dôme duquel pend une corbeille.

Il s'y place et est rapidement enlevé : il arrive dans un jardin délicieux, où règnent toutes les voluptés. Il s'éprend de la princesse qui y séjourne et lui fait, de son côté, impression. Il succombe deux fois aux charmes de jeunes filles qu'on lui laisse choisir, sans toutefois qu'on en avertisse le roi du pays. Mais il devient de plus en plus pressant auprès de la princesse, qui le traite d'ailleurs affectueusement et qui, feignant de céder, lui dit de fermer les yeux. Quand elle les lui fait rouvrir, il se retrouve dans la corbeille, qui le ramène.

Désolé, il tombe malade et se retire dans une maison sur une montagne solitaire, où sa sœur Zahidé le soigne. Vu l'amour que lui porte son peuple, on gouverne en son nom sans le remplacer, comme on l'avait déjà fait pendant son absence.

Sa sœur, à qui il finit par confier la cause de sa douleur, craint de le voir mourir et se dévoue. Se vêtant en homme (n° 31), elle se rend à Medhouchan et, grâce à la corbeille, arrive dans le pays enchanté et y trouve la princesse affligée. Elle choisit trois fois de suite la même jeune fille, qui, éprise d'elle et quoique froidement traitée sous prétexte de passion pour la princesse, cherche à se rendre Zahidé favorable en s'efforçant, avec succès, de découvrir le mystère de la corbeille.

Il y a dix ans, le roi de Medhouchan est mort, laissant sa femme Gulsoum tutrice de la princesse Zoulouch et du prince Badanazer, actuellement régnant. Fidèle à la mémoire de son mari, elle repousse la passion du roi des génies, qui, pour se venger en atteignant la veuve dans ses sentiments de mère, persuade au Conseil de rendre impossible le mariage de Zoulouch, afin que le royaume ne soit pas divisé. Dans ce but, et, en même temps, afin de ne pas faire souffrir trop une innocente, il crée un jardin délicieux, que la princesse habitera. Elle ne pourra épouser que celui qui, pendant trois jours, aura résisté à toutes les séductions du jardin. En revanche, les habitants de ce lieu de délices ne vieilliront pas. Mais il ne sera accessible qu'au moyen de la corbeille et à la fois seulement pour une personne, dont la présence empêchera toute autre d'y arriver; la corbeille n'obéira d'ailleurs plus à quiconque aura été ramené.

La jeune fille choisie par Zahidé veut se venger de sa froideur en l'accusant d'avoir succombé; mais elle découvre que c'est une femme et, comprenant sa conduite, conçoit pour elle la plus vive amitié. Elle complot

avec la princesse Zoulouch, qui aime toujours Kemsarai, de lui faire épouser Zahidé, en disant au roi les mensonges nécessaires : ainsi cesserait pour la princesse la situation extraordinaire où elle se trouve.

Mais Zahidé est trop sincère pour mentir et confesse au roi toute la vérité. Celui-ci, s'éprenant d'elle, veut l'épouser. Elle y consent, s'il peut, pour l'amour d'elle, se priver d'une chose dont le besoin et le plaisir réunis l'engageront à jouir ; il a, pour cela, trois jours.

Badanazer croit remplir la condition en allant à la chasse aux gazelles, qu'il n'aime pas, au lieu de se livrer à sa passion pour la poursuite des tigres. Mais, accablé de soif, il trouve un breuvage que Zahidé avait préparé et il ne résiste pas au désir de se désaltérer.

Ainsi vaincu, il consent à prier le roi des génies de faire cesser l'enchantement. On l'appelle en écrivant son nom et celui de Badanazer sur quelques feuilles de papier, qu'on brûle sur un feu de bois de sandal et d'aloës. (N° 443.) Le génie est attendri, surtout parce que Zoulouch ne craint pas que les années écoulées produisent leur effet sur elle ; et, ayant aussi quelque remords, il consent à tout. Il guérit notamment tous les malheureux du souvenir de leurs maux.

Une dernière fois la corbeille est mise en mouvement : c'est pour amener Kemsarai, qui épouse Zoulouch, tandis que Badanazer se marie avec Zahidé.

Cfr. n° 117.—Lacoin de Villemorin, *Jardin des délices*, 37 et suiv.

Dunlop-Liebrecht, 417 et 525.—Hammer, *Redekünste*, 115.—Benfey, 155.—Habicht, 12, XXIV.—Bibl. des romans, août 1777, 9.—E. Scribe, *Le cheval de bronze*.

144. — Couloufe.

Voir p. 49 ci-dessus.

145. — Le crocodile.

Le médecin grec (n° 156) cite cette histoire, mais ne la raconte pas. Il a en vue le n° 109 de Kalilah. (Lane, 1, 114-115.)

146. — *Le cultivateur.*

1. — Y.

3 — Scott, 6, 157. — Burton, 11, 56. — Henning, 23, 186.

Un cultivateur apporte des fruits au sultan et est largement récompensé. Lui ayant conté une histoire qui lui plait, il reçoit en cadeau une jeune fille; mais il est noué et elle fait alors pour lui les cérémonies de l'ensevelissement. Le roi rit beaucoup et reprend pour lui cette jeune fille si spirituelle.

Cette historiette sert de cadre pour plusieurs contes.

147. — *Dalila.*

1. — Man. égyptiens. — F F. — Paris, 623, n° 3652, 5 et 638, n° 3921. — Berlin, 20, 149-150.

2. — α, 2, 187. — β, 3, 201. — γ, 3, 305. — δ, 4, 92. — ε, 9, 193.

— * Le Caire, 1305. In-8. 72. (Or. Bibliog., 2, 166, n° 2688.)

— *... Les fourberies de Delilah, conte extrait des Mille et une Nuits, texte arabe ponctué à la manière française, et accompagné de l'analyse grammaticale des mots et des formes les plus difficiles; par A. Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, etc. Paris (imp. impériale) Hachette, 1856. In-18 2 1/3 feuilles.

C. R. J. D (erenbourg), Journ. asiat., 1856, 2, 389-391.

— *... Cherbonneau, directeur du Collège arabe-français d'Alger. Paris (imp. Lahure) lib. Hachette et Cie 1871. In-12. IV et 63. 1 f. 50.

— * Les Roueries de Dalila, conte traduit des Mille et une nuits, par Arnaud, interprète militaire. (Avec le texte arabe.) Alger, imprimerie Aillaud et Cie. 1881. In-8. 106.

Y a-t-il une édition de ce livre Alger, 1879 ?

3. — Hammer, 2, 1. — Mardus, 8, 131. — Weil, 4, 313. — Burton, 5, 340. — Payne, 6. — Henning, 12, 59.

Hâroune ayant accordé de hauts emplois de police à deux maîtres voleurs, Ahmad al danaf et Hasane Sôûmâne, une voleuse habile, Daïfla, fille d'un gardien des pigeons de la poste, se décide, avec sa fille Zaïnab, à faire un coup d'éclat afin d'attirer sur elle l'attention du calife.

Parcourant la ville déguisée en dévote, elle surprend une conversation d'où il résulte que l'émir Hasane regrette de ne pas avoir d'enfants. Elle s'introduit chez lui, gratifie le portier en lui faisant croire que l'or qu'elle lui donne est dû à un pouvoir surnaturel et conseille à la femme de l'émir, qui espère en ses prières, de la suivre vêtue de ses plus beaux habits chez un saint homme.

Suivie de cette femme à une certaine distance, elle dit à un jeune marchand imberbe que c'est sa fille et la lui offre en mariage; il lui dit de marcher derrière elle à distance, lui promettant de lui faire contempler sa beauté; car il ne veut épouser qu'une personne qu'il aurait vue.

Elle demande ensuite à un teinturier doublement vicieux de loger provisoirement les deux, qu'elle lui dit être ses enfants; à la femme elle fait ôter ses habits, parce que son fils est simple d'esprit et a la manie de forcer les gens à se dévêtir comme lui; au marchand elle enjoint de se déshabiller, parce que sa prétendue fille le croit lépreux. Elle envoie le teinturier chercher des provisions et, en son absence, dit à un ânier de charger les marchandises que le teinturier, qu'elle prétend être son fils, veut soustraire à ses créanciers. Elle-même disparaît avec les vêtements de la femme et du marchand et emmène l'âne chargé des biens du teinturier.

Les quatre se retrouvant au même lieu se prennent d'abord pour des complices de la voleuse. S'étant expliqués, la dame retourne chez elle et les trois, sur le conseil du lieutenant de police, cherchent Daïfla.

Vêtue en esclave de bonne maison, elle est allée chez le chef des marchands, qui célèbre les noces d'une de ses filles et dont une esclave porte un autre enfant. Elle envoie l'esclave présenter ses compliments et prend en attendant l'enfant; elle le dépouille et le porte à un joaillier juif qui le connaît, le lui laissant en gage pour les achats de bijoux qu'elle fait chez lui.

Le juif se voyant volé, se joint à ceux qui cherchent Dalila et qui, pour mieux la trouver, se divisent.

L'ânier l'ayant rencontrée, elle lui dit que son âne est chez un barbier, auquel elle le conduit. Au barbier, elle fait croire que l'ânier est son fils; qu'il est fou et réclame sans cesse un âne; qu'il doit lui répondre qu'il l'a et, pour le guérir, le brûler aux tempes et lui arracher deux dents. Pendant l'opération, Dalila dévalise la boutique du barbier.

Mais toutes les victimes se retrouvent et, avec l'aide de gens de police, arrêtent la voleuse. Menés au lieutenant, ils s'endorment. Profitant de cette circonstance, elle s'introduit chez la femme du lieutenant et lui dit qu'elle a amené cinq esclaves achetés par son mari. La femme lui en donne le prix et elle s'esquive.

Mais les cinq hommes, auxquels se joint l'émir Hasane, reprennent Dalila avec l'aide de la police et, sous bonne garde, elle est exposée sur une croix.

Pendant le sommeil de ses gardiens, elle entend un bédouin dire qu'il est venu à Bagdad pour manger des gâteaux au miel. Dalila lui fait croire alors qu'on l'a attachée là parce qu'elle refuse d'en manger. Le bédouin se met à sa place ⁽¹⁾ et elle s'enfuit vêtue de ses habits et lui volant son cheval.

On recourt au calife. Le lieutenant de police refusant de s'occuper encore de cette affaire, on en charge Ahmad.

La fille de Dalila, Zaïnab, se pare et loue pour un jour la boutique d'un épicier. Elle y attire Ahmad et ses hommes, les endort en leur faisant

(¹) Stumme, Tunis, 1, 81-82 et 82-83; 2, 137-138 et 140.—Rochemonteix, Contes nubiens, 87-94 et Rev. d. trad. pop., 3, 394.—Houwâra, 94 et suiv.; cfr. 9.—Bull. d. corr. afric., 4, 155.—Radloff (Gött. gel. Anz., 1868, 110 et 1870, 1419).—Junod, Ba-Ronga, 299-301 et Rev. d. trad. pop., 13, 351.—Velten, Suaheli, 244-245.

Il serait difficile de faire l'énumération complète des contes occidentaux où ce trait se retrouve (Rapularius, Campriano, Bürle, René, Richedeau, Blancpied, le Roi et ses fils, etc.) Voir p. ex. Mone, Anzeiger, 8, 561-580; Or. u. Occident, 2, 487, 488, 301 et 3, 348-352.—Cosquin, 1, 108, 223 et 2, 126, 282, 330 et 354.—Grimm, 112 et 240.—Nachtbüchlein (Litt. Verein, n° 197), 278, 365 et 387.—Mone, Anzeiger, 3, 364.—Jahrb. f. rom. u. germ. Lit., 5, 11-12.—Rev. d. trad. pop., 11, 499 et 13, 396 et 634.—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 106 et 10, 107.

manger des gâteaux pleins d'opium (n° 13) et leur enlève leurs habits, comme trophée.

Hasane Soumâne se charge alors de l'affaire et obtient du calife pour Dalila la garde des pigeons de la poste.

Ali al Zaïbaq. (1)

A cette époque vivait à Bagdad un voleur du Caire, Ali Vif-Arget, ainsi nommé parce qu'il savait échapper à toutes les recherches. D'un porteur d'eau, qu'il ne rémunère pas assez largement et qui lui vante la générosité d'Ahmad al danaf, il reçoit une lettre qu'il avait remise à ce porteur d'eau pour le prier de se rendre à Bagdad; mais, jusque là, le dépositaire n'avait pas trouvé 'Ali.

Se rendant à cette invitation, Ali sort armé du Caire, apaise la querelle d'un marchand avec ses chameliers, tue un lion qui prélevait un tribut humain sur chaque caravane et sauve la sienne des attaques des bédouins. Arrivé à Bagdad, il se rend à la caserne d'Ahmad, que lui indique le neveu de Dalila en poussant du pied un caillou dans la direction de la porte.

Dalila le rencontre un jour et le reconnaît grâce à la géomancie. (N° 28.) Elle craint qu'il ne lui joue quelque tour, parce qu'elle découvre que son bonheur est supérieur au sien et à celui de sa fille; aussi Zaïnab se décide-t-elle à le prévenir.

Magnifiquement vêtue, elle se fait un jour suivre de lui et le mène à une

(1) Cette partie a reçu un développement particulier. Voir *Man. Paris*, 623, n° 3651, 7?—*Man. Berlin*, 20, 118, 13^b; 124, 17^a et 126, 52^a?—* *Baïroute*, 1866. In-8. 4 vol., 151, 247, 327 et 407 (Par Ahmad ibn 'Abd allâh al masri. —Cfr. *Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 42, 70.)—* *Baïroute*, 1884. In-8.—* *Le Caire*, 1297. In-8. Lithog. (Par Ahmad, etc.)

Galland en connaissait une récénsion en 12 volumes. (Zotenberg, Notice, 195 de Tirage à part, 29.)

Nous avons émis l'opinion que cette partie est due au second auteur égyptien. (Réc. égyptienne, 22-23.)

maison étrangère qu'elle dit lui appartenir et dont elle finit par lui faire forcer la serrure. (N° 120.) Ils y festoient et Zaïnab, feignant d'avoir laissé tomber un anneau dans le puits, l'y fait descendre et l'y laisse. On l'y retrouve et il n'avoue la vérité qu'après avoir prétendu que, tombé dans le Tigre, les eaux souterraines de ce fleuve l'avaient conduit là.

Voulant épouser Zaïnab, dont la beauté et la retenue l'ont charmé, il suit les conseils de Hasane, se noircit de façon à ressembler au cuisinier de Dalila, l'enivre, lui prend ses clefs et pénètre chez elle. Malgré les soupçons de Dalila qu'il a peine à détourner par ses ruses ingénieuses, il endort tout le personnel en mêlant du bendj aux mets et enlève les quarante pigeons de la poste.

Il veut alors forcer Dalila à lui donner sa fille en mariage en échange des pigeons, après avoir essayé de lui faire croire qu'on les a rôtis; mais elle reconnaît au goût que ce sont des oiseaux substitués. Dalila dit qu'elle ne peut forcer sa fille, reçoit les pigeons à titre gracieux et exige, pour le mariage, le consentement de son frère, Zoûraïq, autrefois voleur et actuellement pêcheur, qui est le tuteur de la jeune fille.

Zoûraïq a achalandé sa boutique en suspendant à l'entrée une bourse de 1000 dinars et en proclamant qu'elle serait à qui saurait la voler. Mais un cordon avec des sonnettes l'avertit de toute tentative et il maltraite chaque fois les maladroits. Ali essaie sept fois, habillé en femme enceinte, en palefrenier, en psyllé qui lâche ses serpents, etc. Ne pouvant réussir de la sorte, il vole la bourse que Zoûraïq a rapportée chez lui. Zoûraïq, se rendant en secret à sa caserne, la lui reprend en se faisant passer pour Hasane Soûmâne; mais Ali l'enlève de nouveau en endormant la femme de Zoûraïq au moyen de bendj et emporte aussi son enfant. Quand le père vient le réclamer, on veut d'abord lui faire croire que son fils est mort et on lui montre à cet effet un agneau rôti enveloppé dans un linge. Comme il dit qu'il ne peut forcer Zaïnab, on lui rend la bourse et l'enfant et il promet la main de sa nièce à Ali, s'il apporte comme dot les vêtements et d'autres objets précieux de Qamar, fille du juif 'Oudra, habile sorcier ⁽¹⁾,

(¹) *Juifs sorciers*. N° 20. — Houwâra, 112, 116 et 118. — Trumelet, *Saints de l'Islam*, 76. — Basset, *Nouv. Contes berb.*, 72. — Monatss. f. Gesch. u. Wiss. d. Judenthums, 22, 124. — Zotenberg, *Hist. des rois des Perses*, 626. — *Rev. d. trad. pop.*, 13, 227-228 et 628-629.

qui, tous les jours, expose ces objets dans le château qu'il élève magiquement en proclamant qu'ils seront à qui saura les voler.

Ali, profitant d'un repas que fait le juif, veut les lui prendre; mais, par son art magique, il immobilise en l'air ses deux mains et son pied droit. Recourant à la géomancie, le juif apprend le nom d'Ali et est averti que son bonheur est plus grand que le sien; aussi l'épargne-t-il et il se borne à le changer en âne au moyen d'eau. (N° 2.) Il le vend à un jeune homme, qui le ramène bientôt parce qu'il est trop amoureux. Il le transforme alors en ours; on l'achète pour donner de sa chair et de sa graisse à un malade; mais, au moment fatal, la fille du juif le fait rapporter par un esprit. Il est alors métamorphosé en chien. (N° 371.) Comme il s'est réfugié auprès d'un boutiquier, la fille de son nouveau maître se voile en le voyant (n° 73) et consent à le délivrer s'il veut l'épouser. Mais l'esclave qui a enseigné la magie à la jeune fille à condition de ne pas l'exercer sans son concours et de lui faire épouser son mari accourt et réclame. Arrive aussi la fille du juif, qui s'est éprise d'Ali, et qui, obéissant à une voix qu'elle entend en rêve lui dire de se convertir, s'est faite musulmane; elle apporte les objets réclamés en dot par Zaïnab ainsi que la tête de son père, qu'elle a coupée quand il a refusé de se convertir.

Ali retourne joyeusement à la caserne; en route, le fils de la sœur de Zaïnab, déguisé en pâtissier, l'endort au moyen de bendj; mais il est endormi à son tour et emporté par un faux cadi, qui n'est autre que Hasane Soûmâne déguisé.

Tous comparaissent enfin devant Hâroûne. Il donne à Ali le palais du juif, dont il est heureux d'être débarrassé et lui fait épouser les quatre jeunes filles. Il lui dit aussi de mander les quarante jeunes gens qu'il a laissés au Caire et lui confère un haut emploi dans sa police. On consigne par écrit toute l'histoire. (N° 348.)

Lane, 2, 291.—Burton, 8, 85, 140 et 12, 296.—Oestrup, 16-17, 65, 107 et 151.—Réc. égyptienne, 7, 12, 22-23, 29 et 30.—De Goeje (Bibliog. arabe, 4, n° 19C), 7.—Horovitz, Zeit. d. deut. morg. Ges., 54, 333-335.

Comme au n° 154, il est fait mention dans cette histoire du mouchoir de l'amâne (β, 213 et 214.)

Dans d'autres contes aussi la police joue un grand rôle; voir nos 18, 106, 151 et 408.—La mort de Dalila dans Artin Pacha, Contes pop. inéd. de la Vallée du Nil, 208 et suiv.—Cfr. n° 148 de Syntipas.

148. — *Les dames de Bagdad.*

1. — Man égyptiens. — A. — I. — J. — Y. — FF. — Berlin, 20, 68, n^o 15.
 2. — α , 1, 25. — β , 1, 27. — γ , 1, 43. — δ , 1, 49. — ε , 1, 146. — ζ , 1.
 3. — Galland, 1, 248. — Caussin, 1, 233. — Destains, 1, 167. — Gauttier, 1, 239 et 7, 364. — Habicht, 2, 1. — Loiseleur, 47. — Scott, 1, 146. — Lane, 1, 120. — Mardrus, 1, 93. — Weil, 1, 51. — Burton, 1, 75. — Payne, 1. — Henning, 1, 75.

Une belle jeune fille emmène un portefaix pour ses achats et l'introduit dans une maison luxueuse, dont une autre belle jeune fille ouvre la porte; une troisième siège sur un trône. Ils se livrent alors à d'obscènes plaisanteries et le portefaix obtient la permission de rester la nuit, à condition de ne rien dire quoi qu'il puisse voir, comme cela est d'ailleurs écrit en lettres d'or au-dessus de la porte. ⁽¹⁾

Surviennent trois mendiants borgnes, qu'on admet à la même condition; puis trois inconnus, qui se disent marchands égarés après une fête offerte par un confrère: ce sont, en réalité, Hâroune, Ga'far et Masrouër.

La maîtresse de la maison, fait amener deux chiennes, qu'elle bat cruellement et dont elle essuie les larmes. Puis la commissionnaire chante et, chaque fois, une des trois femmes tombe évanouie après avoir déchiré ses vêtements de façon à laisser voir des traces de coups.

Les étrangers se concertent, et se voyant seuls hommes, chargent, malgré l'avis de Ga'far, le porteur de demander aux dames la cause de ces événements étranges. Aussitôt la maîtresse de la maison frappe trois fois le sol et sept esclaves accourent le glaive tiré et se mettent en devoir de tuer les indiscrets. Mais, après un discours du porteur qui rejette la faute sur les calenders, la maîtresse se décide à demander à chacun son histoire.

Le porteur n'a rien à dire; mais les calenders racontent leurs aventures. (Nos 115, 116 et 117.)

⁽¹⁾ *Défense de s'enquérir.* Nos 96, 117 et 177. — Stumme, Tripoli, 173-175. — Stumme, Tunis, 2, 110.

La dame leur permet alors de s'en aller; le lendemain, tous, y compris les dames, sont mandés devant Hâroûne, auquel deux dames racontent leur histoire. (Nos 443 et 33.)

Hâroûne fait appeler la djinne, qui rend leur forme humaine aux chiennes. Le calife confère des emplois aux calenders. Mariage de Hâroûne et des calenders avec quatre des dames.

~~~~~

Burton, 8, 131.

### 149. — *Le dépôt.* <sup>(1)</sup>.

1. — Man. Langlès ? (Gauttier, 7, IV.)

3. — Gauttier, 7, 184 et 400.— Habicht, 12, 161 et 13, 314.

~~~~~

Abdallah, auquel des pratiques de dévotion ont valu l'estime de tous, reçoit un dépôt considérable d'un marchand sans lui remettre d'acte de reconnaissance. Il nie le dépôt; le cadi feint alors de vouloir le prendre pour successeur, ce qui le décide à restituer au marchand, pour ne pas nuire à sa réputation. Le cadi lui fait donner la bastonnade.

~~~~~

Pierre Alphonse, n° 13.—Tam., 1, 134-138.—Monatss f. Gesch. u. Wiss. d. Judenth., 22, 69-70.

---

(<sup>1</sup>) On a déjà vu des contes ayant pour sujet le dépôt au n° 26 ci-dessus et au n° 113, 37 de Kalilah. Le sujet sera traité en détail aux nos 13 et 14 de Pierre Alphonse.

150. — *Le destin.* <sup>(1)</sup>

1. — Y.

3. — Scott, 6, 391. — Destains, 6, 296. — Burton, 11, 406. — Henning, 24, 155.

Un marchand obtient enfin une fille du ciel, mais une voix l'avertit qu'à l'âge de quatorze ans elle lui causera beaucoup de chagrin par une intrigue qu'elle aura avec le prince d'Irak. Sur le conseil d'un derviche, on lui fait passer l'année fatale dans une maison située au milieu de la montagne et accessible seulement par une caverne gardée. Le prince, égaré à la chasse, excite la pitié des gardiens, est reçu, séjourne plusieurs mois et, à son départ, rencontre le père, à qui il fait ses confidences. Le père fait exposer l'enfant né de l'intrigue; mais le prince revient, épouse la jeune femme et fait rechercher l'enfant, qu'une caravane avait recueilli et qu'on retrouve.

Burton, 11, 484.

151. — *Les deux maris.*

1. — Man. Langlès ? (Gauttier, 7, IV.)

3. — Gauttier, 7, 178 et 400. — Habicht, 12, 155.

— La Fleur lascive orientale donne une paraphrase, 109-117, prétendument traduite du manuscrit de Breslau.

4. — Spitta, Gram. d. arab. vulgärd. v. Ägypten, 456. — Green, Mod. ar. Stor., 29. — Tazerwalt, 98-102 et 201-202. — Caise, 157-188 (Les voleurs de la Kasba.). — N° 148 de Syntipas. (Gibb, 257-265 et XXX-XXXI; Behrnauer, 261-267.)

---

(<sup>1</sup>) Voir Syntipas, n° 80.

Une dame du Caire a deux maris <sup>(1)</sup> : l'un, escamoteur, n'est à la maison que la nuit ; l'autre, voleur, le jour seulement ; aussi ne se connaissent-ils pas. L'un et l'autre se décidant une fois à voyager, demandent des provisions à la femme : elle donne à chacun successivement un demi-gigot.

Le hasard les réunit dans un caravansérail et le gigot fait naître en eux des soupçons qu'ils convertissent bientôt en certitude. Retournant ensemble, ils obtiennent des aveux et conviennent que celui-là seul restera marié avec elle qui aura fait le meilleur tour.

L'escamoteur enlève à un juif une bourse de cent sequins et la lui glisse de nouveau après en avoir enlevé dix pièces et y avoir mis son cachet. Il le mène ensuite au cadi, qui, convaincu par l'exacte description de la bourse, la lui adjuge. <sup>(2)</sup>

A son tour, le voleur s'introduit avec l'escamoteur dans le palais. Il trouve un page, qui, tout assoupi, chatouille la plante des pieds du roi. Il l'endort avec un flacon de narcotique (n° 13), le suspend au plafond et prend sa place auprès du roi. Il lui raconte deux histoires, notamment la sienne, et lui demande lequel, de l'escamoteur ou du voleur, est le plus audacieux. Le roi se prononce en faveur du voleur.

Il l'endort alors à son tour et s'échappe avec son compagnon. Le lendemain, le roi, voyant son page suspendu, comprend que c'est de lui qu'on a parlé. Il le nomme lieutenant de police ; quant à l'escamoteur, il s'avoue vaincu.

---

Burton, 8, 242. — Hertz, Sheik Hassan (Elberling, 18.). — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 268. — Dans Stumme, Tripoli, 149-163, deux femmes, dont chacune ignore l'existence de l'autre.

---

(<sup>1</sup>) Sur les femmes de jour voir Van Vloten, Djahiz, Le livre des avarés, XVI.

(<sup>2</sup>) Pierre Alphonse, n° 15.

152. — *Djamasp.*

1. — Man. égyptiens. — F F. — Berlin, 20, 12-13.  
 2. — α, 1, 657. — β, 2, 333. — γ, 2, 396. — δ, 3, 177.  
 3. — Hammer, 1, 142. — Mardrus, 7, 83. — Weil, 4, 106. — Burton, 4, 245. — Payne, 5. — Henning, 9, 53. — Hanley, 289.  
 — En turc. Vienne, École des langues, 53. — Dresde, 8, n° 61 et 22, n° 150. — Gotha, Türk., 204-205 et Gotha, 5, 551. — Vatican, Vet. auct., 4, 2, 675, n° 52. — Lee, Orient. man. purchased in Turkey, 2<sup>e</sup> édit., 66. — Fleischer, Berichte de l'Acad. de Saxe, 1879, 66-7 ou Kl. Schriften, 3, 255-260. — H. Halfa, 5, 67 ?

---

Un sage de la Grèce, Daniel, qui n'a pas de fils, perd un jour ses livres dans un naufrage et n'en sauve que cinq feuilles <sup>(1)</sup>; elles rendront savant le fils qui naîtra de lui. L'enfant, Hâsib (Gâmasb), vient au monde après la mort de son père et les astrologues lui prédisent science et longue vie s'il échappe, dans sa jeunesse, à un grand danger.

Sa mère n'ayant pas réussi à le guérir de sa nonchalance (n° 233) en le mettant à l'école, puis à un métier, enfin en le mariant, lui donne un âne, une hache et une corde pour qu'il fasse le bûcheron avec des voisins. Surpris un jour par un orage avec ses compagnons, il trouve dans une caverne, où il s'est réfugié avec eux, une fosse pleine de miel : ses compagnons l'emportent en plusieurs fois pendant qu'il monte la garde pour eux, s'enrichissent en le vendant et, pour qu'il ne réclame pas sa part, abandonnent Hâsib qu'ils ont fait descendre une dernière fois pour vider la fosse. <sup>(2)</sup>

Il sent tomber sur lui un scorpion; cherchant d'où il est venu dans cette fosse jadis pleine, il découvre une petite ouverture, qu'il agrandit et qui le mène à une galerie et à une porte et, de là, à une mer. (N° 373.)

---

<sup>(1)</sup> Hammer, Osman. Dichtk., 3, 129.

<sup>(2)</sup> Cfr. Jālg, Siddhi, 69.

Au bord est une colline de pierres précieuses où il y a un trône entouré de 12000 sièges d'or. Il s'assied sur le trône, s'y endort et, réveillé par le bruit, les voit occupés par des serpents. Un serpent s'approche portant sur le dos un bassin d'or dans lequel est un brillant serpent à visage de femme : c'est la reine, qui le reçoit hospitalièrement et, pour le garder, lui raconte les histoires des nos 77 et 153. <sup>(1)</sup>

Hâsib demande alors de nouveau à retourner chez lui et, moyennant un nouveau serment de ne jamais entrer dans un bain, elle le renvoie sur terre sous la conduite d'un serpent. Bien accueilli par sa mère et sa femme, il fait annoncer son retour à ses compagnons. Ceux-ci, qui se sont enrichis, lui font chacun cadeau de la moitié de leur fortune.

Un jour, Hâsib, qui a toujours refusé d'aller au bain, s'y laisse entraîner parce qu'un baigneur jure que, s'il n'y entre, il répudiera par trois fois ses femmes. Quand il y est, on vient le chercher de la part du roi, atteint de l'éléphantiasis, qui sait que le remède est au pouvoir de la reine des serpents. Hâsib dit qu'il ne la connaît pas; mais on produit un livre (n° 64) annonçant ce qui lui est arrivé et disant que l'homme qu'on cherche verra son ventre se noircir en entrant au bain : c'est à ce signe qu'on l'a reconnu. Comme il nie toujours, on le bat et on le flatte si bien qu'il consent à montrer d'où il est revenu. Il mène le vizir et sa suite au puits; le vizir, qui est sorcier, brûle des parfums et prononce des formules. (N° 19.) On entend un bruit terrible, au point que plusieurs personnes en meurent. Dans un plat d'or, sur un énorme serpent, paraît la reine qui se plaint de Hâsib, tout en reconnaissant que tel était le destin. Elle défend au vizir de l'approcher et se fait porter sur la tête de Hâsib.

La reine lui dit de ne pas la couper en trois, comme le vizir va le lui ordonner. Il le fera alors lui-même et, mandé par le roi, il lui enjoindra de mettre à part la première écume, de la boire pour se guérir de tout mal et de lui garder la seconde écume. La reine l'avertit de faire le contraire, de porter sa chair au roi, de lui en faire manger trois fois en trois jours, en ayant soin chaque fois de le couvrir, de le faire dormir, puis boire, et, enfin, de le faire encore dormir.

---

<sup>(1)</sup> Cfr. Artin Pacha, Contes, 96 et suiv.— Ethé, Sajjid Batthal, 2, 89 et 94. — Rev. d. trad. pop., 8, 488-491.

Tout se passe comme la reine l'a annoncé. Hâsib boit la seconde écume, fait croire au vizir qu'il souffre et lui donne la première : le vizir tombe mort. Dès qu'il a bu, Hâsib devient savant; se rendant chez le roi, il lève la tête et comprend les mystères du ciel; la baissant, il découvre les secrets de la terre, de ses plantes, de ses métaux, etc. : ce qui lui fait connaître la médecine.

Le roi s'afflige de la mort de son ministre, qui devait le guérir; mais Hâsib lui applique la recette de la reine des serpents et lui rend la santé. Le roi le prend pour vizir et l'accable de cadeaux : ceux qui lui feront des présents les auront faits au roi. (N° 13.) On le reconduit en pompe chez lui et tout le monde vient le féliciter; il met la main sur les biens du vizir et reste très savant.

Il demande un jour à sa mère ce que son père Daniel a laissé en fait de livres ou d'autres choses. Elle lui apporte les cinq feuilles, que Daniel lui a enjoint de remettre à l'enfant attendu, si c'est un fils.

Hâsib apprend toutes les sciences et vit heureux jusqu'à sa fin.

Cfr. N° 241.

Hammer, 1, XXV. — Edinb. Rev., 164, 189. — Burton, 8, 117-120. — Oestrup, 86-87 et 153. -- Réc. égypt., 16, 22 et 30. — Steere, Swahili Tales. (Gött. gel. Anz., 1870, 1661)

### 153. — *Djanchah.*

Voir au n° 212.

### 154. — *Djaudar.*

1. — Man. égyptiens. — F F (1, 343 et 3, feuillets supplém.). — Paris, 621, n° 3634. — Alger, 554, n° 1935. — Berlin, 20, 146-147.

2. — α, 2, 86. — β, 3, 93. — γ, 3, 141. — δ, 3, 386. — ε, 9, 311.

— \* Histoire de Djouder le pêcheur. Texte arabe, extrait des Mille et une nuits, accompagné d'un vocabulaire par ordre de racines

des mots contenus dans le texte, et autographié par O. Houdas, professeur de langue arabe au Collège impérial français-arabe d'Alger. Alger, imp. et lib. Dubos; Paris, libr. Challamel aîné. 1865. In-8. 88 et 46. (Biblioth. algérienne.) 3 f.

\* 2<sup>e</sup> édition. Alger. 1884. In-12.

— \* Raux, Rec. de morceaux choisis, 124-128.

3. — Hammer, 1, 287. — Lane, 3, 168. — Mardrus, 8, 265. — Weil, 2, 381. — Burton, 5, 121. — Payne, 6. — Henning, 11, 5. — Hanley, 227. — Kirby, 124.

— \* The Lady's Magazine, février 1830.

— \* Histoire de Djouder le pêcheur, conte traduit de l'arabe par MM. Cherbonneau et Thierry. Paris (imp. Lahure) Hachette. 1853. In-18. 3 1/2 feuilles. (Bibliothèque des chemins de fer.) 1 f.

4. — Stumme, Tunis, 1, 29-38 et 2, 39-57. (Wiener Zeit. f. d. Kunde d. Morg., 8, 270.)

Les deux frères de Gawdar lui contestant sa part d'hérédité la lui font dépenser et dépensent la leur en procédures; ils dépouillent judiciairement leur mère, qui tombe à la charge de Gawdar : ayant vu qu'elle secourait ses frères, il leur pardonne aussi et les recueille.

N'ayant rien pris à la pêche pendant plusieurs jours, il obtient crédit d'un boulanger. (N° 3.) C'est alors que, quand il est allé au lac Qâroune, un maugrabin (n° 252), montant une mule, lui demande de le lier et de le jeter à l'eau : s'il voit reparaître la main, il doit le repêcher; si c'est le pied, ce sera signe qu'il est mort. Il devra alors aller remettre sa mule au juif Sami'a, qui lui donnera cent dinârs.

Le maugrabin étant mort, Gawdar s'exécute et paie ses dettes. Même aventure avec un deuxième maugrabin, auquel, par crainte, il a d'abord répondu qu'il n'avait pas vu le premier.

Le lendemain, troisième maugrabin, qui, cette fois, est sauvé et ramène deux poissons rouges, qu'il enferme dans deux boîtes.

Ces hommes sont les fils d'un magicien, ainsi que le prétendu juif, qui, lui, se livre au commerce; les trois autres n'ayant, lors du partage, pu se mettre d'accord sur la possession d'un manuscrit contenant des secrets magiques, ont trouvé un arbitre dans le maître de leur père : ce livre sera à celui des trois qui ouvrira le trésor de Samardal et lui en rapportera le



sceau auquel est soumis un génie ; le sabre, qui, au choix, fait fuir ou détruit une armée <sup>(1)</sup> ; la sphère qui montre tout ce qui se passe dans le monde et avec laquelle on peut brûler tout endroit qu'on tourne vers le soleil <sup>(2)</sup> ; enfin le vase de kouhl qui fait voir tous les trésors de la terre à qui s'en frotte les yeux. (N° 365.) Mais, pour cela, il faut d'abord s'emparer des enfants du roi rouge, qui ont été poursuivis en vain par le père des quatre et qui se sont réfugiés dans le lac enchanté de Qâroûne : ce sont les poissons rouges, qui ont tué les deux frères. Et, pour parvenir à les prendre, comme pour l'ouverture du trésor, les astres ont dit qu'il faut l'assistance de Gawdar. (N° 19.)

Gawdar consent à suivre le magicien à Fez et à Méquinez, à condition qu'il pourvoie aux besoins de sa mère pendant les quatre mois que doit durer son absence.

Le magicien le nourrit à l'aide d'un sac de voyage magique, où l'on prend tous les mets qu'on veut, à charge d'y remettre les plats vidés ; il le transporte au moyen d'une mule qui accomplit en un jour le chemin d'une année et qu'on fait rentrer sous terre quand on n'en a plus besoin. <sup>(3)</sup>

Après dix jours de royale hospitalité à Méquinez, on se rend au bord d'un fleuve, où le maugrabin conjure les poissons pour qu'ils ouvrent le trésor ; reprenant leur forme, ils obéissent à cause de la présence de Gawdar. Puis il fait des fumigations (n° 19) ; l'eau diminue et l'on voit une porte, où Gawdar, suivant les instructions de son maître, tend le cou au portier qui veut le lui couper et rompt ainsi le charme. A la deuxième porte, il présente la poitrine à la lance d'un cavalier ; à la troisième, il l'offre à une flèche ; à la quatrième, il se laisse mordre la main par un lion ; à la cinquième, un esclave lui dit d'ouvrir la sixième, ce qu'il fait, grâce à une formule ; à la sixième, il tend les mains à deux dragons ; à la dernière, il voit sa mère et lui enjoint, sous peine de mort, d'ôter ses vêtements <sup>(4)</sup> ; mais, cédant à ses supplications, il lui permet de garder le dernier : ce qui fait tout échouer ; battu violemment, Gawdar se retrouve auprès du magicien.

---

<sup>(1)</sup> Jûlg, Siddhi, 87.— Rev. d. trad. pop., 4, 436.— Cosquin, 2, 185.— G. de Tassy, Allégories, 445.

<sup>(2)</sup> N° 228 de Syntipas.

<sup>(3)</sup> Cosquin, 1, 216.

<sup>(4)</sup> Cfr. Bull. de corr. afr., 3, 84.

Tout doit être remis à l'année suivante; mais, cette fois, on réussit : Gawdar trouve Samardal endormi et lui enlève les quatre objets.

Comme récompense, il reçoit le sac magique et un sac plein d'or et de bijoux. Ramené au Caire par un esclave et une mule, qui sont des génies et qui disparaissent, il nourrit sa mère à l'aide du sac. Mais, quoique averti par le maugrabin, il en confie le secret à sa mère, qui le répète aux frères, de nouveau appauvris. Ils vendent Gawdar au chef du golfe de Suez, disant que c'est un mauvais sujet qui ruine les siens. De retour, les frères se disputent le sac; un homme de la police les ayant entendus, les dénonce au roi, qui s'empare des sacs, emprisonne les frères et donne une pension à la mère.

Au bout d'un an passé à ramer dans une galère, Gawdar profite d'un naufrage pour s'enfuir; il se rend à La Mecque avec un maître auquel il s'engage et y trouve le maugrabin, qui lui donne l'anneau magique.

Il se fait transporter chez sa mère et rendre ses frères et leur pardonne. Ayant envoyé le génie prendre au roi le sac et tout son trésor, il lui ordonne à son retour de lui construire un palais magnifique. (N° 19.)

Le roi, qui songe d'abord à sévir, écoute les conseils de prudence de son vizir et députe un émir à Gawdar. L'émir veut parler en maître, est battu, ainsi que les détachements, toujours plus considérables, qu'on envoie successivement. Quand le vizir vient seul, il est mieux reçu. Le roi, qui arrive à son tour, reçoit un accueil sévère; mais le vizir lui conseille de ne pas se brouiller avec son trop puissant sujet. (N° 377.) Pendant le festin offert à Gawdar, on s'arrange pour qu'il aperçoive la fille du roi; il s'en éprend, l'épouse et succède à son beau-père.

Il prend pour vizirs ses deux frères, Sâlim et Salîm, qui l'invitent un jour et l'empoisonnent. Sâlim met la main sur l'anneau, fait tuer Salîm par le génie, s'empare du trône et exige que la veuve du roi l'épouse sans même observer les délais légaux. (N° 250.) La reine feint d'y consentir, lui fait boire du poison, brise l'anneau et déchire le sac. Elle demande alors qu'on procède à l'élection d'un roi.

---

*Autre forme.*

1. — Gotha, 4, 414-417. — FF. ?

3. — Weil, 4, 253.

---

Cinq vieillards réduits à la misère sont invités par un jeune homme et traités par lui avec tant de magnificence qu'ils se mordent les doigts pour s'assurer qu'ils ne rêvent pas. (N° 155.) Ayant été ainsi reçus par lui soixante soirées de suite, ils conçoivent sur ses richesses des soupçons qu'ils se font un devoir de soumettre au sultan Beibars.

Beibars mande le jeune homme, Djaudar, et lui fait conter son histoire.

Le père de Djaudar lui lègue une petite somme, l'engageant, s'il s'appauvrit, à se faire pêcheur. Ayant bientôt tout dissipé, il suit le conseil paternel.

Ne prenant rien dans le Nil, il se rend au lac Karoun, d'où il retire un grand poisson. Le lendemain, un occidental vient à lui et se fait lier et jeter à l'eau. Djaudar doit, si sa tête sort d'abord, l'enterrer et mener, sans la monter, sa mule à un certain juif. L'occidental, jeté à l'eau, meurt et Djaudar reçoit du juif un dinâr. Le lendemain, autre occidental; craignant sa vengeance, il nie qu'il soit Djaudar; mais, cédant à ses menaces, il obéit et, l'homme mort, il reçoit encore une fois un dinâr. Le troisième jour, nouvel occidental qui lui enjoint, s'il meurt, de ne pas ramener la mule, sous peine de périr, mais d'attendre qu'on vienne lui en offrir mille dinârs. Cette fois, l'étranger sort de l'eau tenant, dans sa main droite, un poisson rouge et un noir dans l'autre. Djaudar le repêche; l'autre met le poisson rouge dans une boîte de corail rouge et le noir dans une noire; les poissons, aussitôt, se liquéfient.

L'occidental, Mahmoud, annonce à Djaudar que sa fortune est faite et l'envoie porter cent dinârs à sa mère. Puis il le prend en croupe et s'envole avec lui sur le mont Moukattam. (N° 130.) Comme il ne peut atteindre son but qu'avec l'aide de Djaudar (n° 19), il lui fait promettre de ne pas le quitter et lui conte son histoire.

Né à Tunis et élève d'un magicien âgé de trois siècles, il reçoit de lui un

livre auquel sont soumis 1000 génies et grâce auquel il peut évoquer le génie Sandja, qui en sort comme fumée pour prendre ensuite la forme d'un esprit à trois ailes, dont une au dos. (N° 194.)

Ses frères, auxquels il montre le livre, ont envie de le lui voler. Un jour il se fait porter avec eux à la montagne de corail, puis à la vallée des gazelles, derrière laquelle se trouve l'île du roi amalécite Nouman. (N° 13.) Du haut d'un énorme noyer d'où l'on peut contempler l'île, ils voient arriver un grand poisson rouge qui se change en belle jeune fille <sup>(1)</sup>; puis un vert, un jaune, et ainsi de suite jusque quatorze. Mahmoud dit à Sandja de les enlever pour lui; mais, quoique aidé par d'autres génies, trois colonnes lumineuses le repoussent.

Pendant que Sandja se repose de cette lutte avant de ramener tout le monde à Tunis, les frères feignent de dormir et en'évent le livre à Mahmoud qui, abusé par leur faux sommeil, s'est endormi. Ils évoquent deux esprits, qui les portent à Tunis avec le livre.

Mahmoud, éveillé, erre autour d'une haute montagne et, suivant un sentier qu'il finit par y découvrir, arrive à un couvent entouré de fer. Un respectable vieillard, le prêtre Sanouda, averti par le maître tunisien, Abouladjaib, le reçoit amicalement; il lui explique que les filles de Nouman, roi de l'île des corbeaux, ayant été malades, le prêtre et magicien Ansarout les a engagées à s'éloigner un peu de l'île, sur laquelle souffle toujours l'air de la mer et leur procure des peaux de poissons, qui les transportent où elles veulent, les défendant contre les génies par les noms sacrés qui y sont inscrits. Elles vont ainsi à la vallée des gazelles, protégées par Didakam, fils d'Ansarout, dont la présence doit rassurer le roi sur les dangers de ses filles, qu'il partage.

Sanouda confie ensuite Mahmoud à un génie que le maître de Tunis a envoyé, en le prémunissant contre les dangers qu'il pourrait lui faire courir. Mahmoud arrive ainsi chez son maître Abouladjaib, qui lui apprend que l'on a porté le livre dans le ravin des aigles, séparé par sept portes du mont Moukattam. Il a été déposé dans un coffre de laiton, à côté de l'épée que le prêtre Sintbest, élève d'une fille de Satich, le maître de tous les magiciens, a couverte de formules talismaniques et qui permet de vaincre les hommes et les génies. On l'a cachée parce qu'on sait qu'un homme s'en emparera

---

(1) Cfr. G. Paris, Poèmes et légendes, 51 et 91.

un jour et, devenu puissant, coupera l'arbre du magicien Bahram. Mais c'est en vain : si Mahmoud est aidé de Djaudar, il s'en emparera. Qu'il se fasse jeter dans le lac Karoun; un vieillard lui remettra deux poissons, qu'il placera dans la boîte rouge et la boîte noire qu'il lui donne. « Va, ajoute-t-il, du mont Moukattam vers l'orient, jusqu'à une colline rouge. En brûlant un drachme de la liqueur de la boîte rouge, une lumière te montrera une trappe conduisant à un escalier <sup>(1)</sup>. A la 31<sup>e</sup> marche, il y aura un corridor dont le sol est de plomb; si tu prends la main de la jeune fille qui y lit et qui te fera bon accueil, vous périrez dans le plomb, qui se mettra à fondre. Il faut, au contraire, jeter de la liqueur contre le mur et la jeune fille vous laissera entrer dans la salle qu'elle garde. Au bout, un corridor à la fin duquel une jeune fille encore plus belle vous saluera. Faites ce qu'elle vous dira. En ce moment, tes frères, qui ont écouté à la porte, se font transporter en Egypte : ils périront dans le lac Karoun, tués par les génies de ces eaux. »

Mahmoud exécute ce que son maître lui a dit et tout se réalise point par point, jusqu'à ce qu'il arrive avec Djaudar auprès de la seconde jeune fille. C'est Heifa, fille de Sasan, roi du mont d'air et du château d'or. Fille unique, elle a été élevée comme guerrière et a combattu maint prétendant qu'elle rebute. Sintbest aussi l'a demandée en mariage; sur son refus, il l'a fait enlever par un génie, qui la tient depuis vingt ans dans la vallée; mais, il y a dix jours, une voix l'a avertie en rêve qu'elle va être délivrée par Mahmoud et Djaudar, parce que Sintbest est mourant. (N<sup>o</sup> 73.)

Heifa se met à les guider. Salle entourée de divans où siègent des rois morts, portant au cou une tablette d'argent avec inscription. Au milieu, une fontaine avec quatre lions, quatre paons, quatre statues ayant une trompette, quatre musiciennes grecques, quatre autres, franques. Tout s'anime quand Djaudar prend place sur le trône vide de Sintbest et aussi longtemps qu'il l'occupe. Il lit aussi l'une des inscriptions : celle d'Alexandre, rappelant, avec sa puissance, son impuissance devant la mort; il est si ému qu'il ne lit pas les autres. (N<sup>o</sup> 16.)

Autre salle avec quarante cabinets fermés d'un voile; dans chacun, une jeune fille qui semble dormir mais qui est morte. Au milieu, une statue de cuivre qui brûle des parfums.

---

(1) Cfr. Carra, Abrégé des merveilles, 335.

On écarte un trône. Corridor obscur qu'il faut une demi journée pour parcourir. Jardin fleuri contenant un château orné de diamants, mais sans portes ni fenêtres. Au devant, un rocher sur lequel se retourne un génie barbu, qui attend depuis trente ans : c'est le noir Abdallah, cadi des génies musulmans ; grâce à l'arrivée des deux hommes, le voilà délivré et à même d'aller rejoindre ses nombreux enfants quand il aura dit aux survenants ce qu'ils ont à faire : c'est d'appeler par son nom de Schah bair un chat noir attaché par une chaîne d'or à une colonne de marbre blanc au milieu d'un étang ; il y est attaché depuis dix ans à cause d'eux : c'est une terrible magicienne. On l'interpelle et on jette dans l'étang de la liqueur du flacon noir. Le chat devient gros comme deux fois la colonne, se détache, vole sur le toit du château et revient sous une forme humaine mais avec six cornes ; elle apporte une caisse contenant le livre et a une épée sous le bras. Quand elle a déposé ces objets, elle s'envole. (Weil, 272.)

Lorsque Mahmoud veut ouvrir le coffre, il entend des voix menaçantes (n° 27) et se voit entouré de flammes. Mais, conseillé par Heifa, il jette de la liqueur noire sur le feu et la fumée qui s'élève chasse tous les génies de Sintbest. On retrouve le livre, trois morceaux dont on reconstitue l'épée et un anneau, qui donnera à Beibars la victoire sur les infidèles mais qui ne peut lui être remis que quand Mahmoud aura obtenu les filles de la vallée des gazelles. Sur l'évocation de Mahmoud, une fumée sort du livre et prend la forme de Sandja, qui rapporte Heifa chez elle : son père est mort et elle détrône le vizir qui avait usurpé le pouvoir.

Mahmoud et Djaudar, qui s'est épris de Heifa, retournent à la colline rouge du mont Moukattam. Mahmoud envoie la mule avertir son maître de son succès ; puis les deux hommes vont rassurer la mère qui croyait son fils mort et lui annoncer qu'il va entreprendre une plus grande expédition.

Il en est chargé à l'exclusion des mille génies de Mahmoud, parce qu'il peut seul manier l'épée sans être réduit en cendres ; seul il peut tuer le tyran Hindmar et couper l'arbre de fer de Bahram. Sur l'ordre de Mahmoud, il se rend à Alexandrie, où il rencontre un persan entouré d'esclaves, dont il se fait connaître en lui mordant le pouce et qui le conduit à une île verte. Il la traverse et trouve une barque qui le mène à une île blanche. (N° 117.) Sur le conseil de son guide, il traverse sept vallées, arrive à une montagne rouge et pénètre dans un couvent, où siège, sur un trône, le jeune prêtre Schanouda, sept voiles sur la tête.

Ce n'est que quand il a ôté ses voiles en tournant sept fois en rond qu'il répond avec affabilité au salut de Djaudar. Il lui dit qu'il réussira, parce

que son maître Abouladjaib n'a en vue que le bien des musulmans en lui faisant tuer Hindmar et couper l'arbre de Bahram; que son épée lui soumet 500 génies, dont 499 l'ont suivi et ont salué le roi voilé. Leur chef, Misram, sans qui Djaudar ne peut rien, est chez la reine Darouma, où il doit aller le chercher.

La nuit, Djaudar rêve que sa chevelure et sa barbe sont blanches mais avec quelques poils noirs; c'est un présage qu'il réussira après quelques épreuves, que les poils noirs annoncent symboliquement.

Arrivée au château de Darouma, sur lequel une statue de cuivre sonne de la trompette pour annoncer son approche. (N° 13).

Darouma a tout intérêt à la mort de Hindmar. Elle est fille d'un roi des génies, Kaschouch; le sage de ce roi, Kandarin, a vu un jour la fille du roi Schamkour dans une fête qu'il donne pour célébrer sa guérison d'une grave maladie. Le roi, s'éprenant sur la description que lui fait Kandarin (n° 112), la demande et est agréé, parce que la princesse l'a vu parader devant elle. Kandarin donne un onguent aux époux afin d'empêcher que l'approche du génie, qui est de feu, ne détruise la princesse, qui est de terre. Du mariage naît Darouma, qui réunit en elle les privilèges des génies et des hommes. Hindmar veut l'épouser et comme Kandarin a vu dans un livre (n° 64) que son destin est d'être tué dans une année par Djaudar, on promet de la lui donner dans deux ans, sous prétexte qu'elle est trop jeune; Hindmar accepte.

Pour évoquer Misram, Djaudar doit prendre dans le corps de la statue une feuille blanche, qui se trouve au milieu d'autres marquées d'une lettre, et la jeter au feu. Ce sont les congés de trois jours par mois que Sintbest, quand il a soumis Misram au sabre, lui a promis sur sa demande, pour qu'il puisse aller voir ses deux fils chéris.

Djaudar ayant fait ce qu'on lui dit, une fumée sort de la bouche de la statue et se change en effrayant génie. (N° 194.) Mais Darouma lui conseille de se métamorphoser en beau jeune homme, pour ne pas effrayer Djaudar, nullement habitué aux génies.

Départ. En route, une tente où gît un homme, Hatem de Baser, enchaîné couvert de blessures. Djaudar se cache et décapite deux esclaves qui viennent battre le malheureux.

Délivré, il raconte que, fiancé avec sa nièce Touraja, il craint que le jeune roi Kink, fidèle à ses habitudes de débauché, ne la lui enlève. Il part avec elle; dans un désert, il lit sur une table d'acier pendue à une colonne qu'il doit marcher en ligne droite, sous peine de mort. S'étant restaurés

dans le val fertile où ils sont, ils s'endorment. A leur réveil, ils se trouvent devant le roi Moudsil, qui, vu sa taille gigantesque, semble descendre des Amalécites (n° 13); à son trône sont attachés quatre lions. Il veut séparer Hatem de sa fiancée et exige qu'il prenne sa religion, qui consiste à adorer une idole de cristal. Pour l'effrayer, il avale un des lions qu'on dépouille de sa peau et qu'on rôtit. Il sépare Hatem de Touraja et le fait battre tous les jours par deux esclaves.

Djaudar se met en route avec Hatem et Misram pour délivrer la fiancée. Les génies apparaissent vêtus en cavaliers, ce qui cause d'abord quelque émoi à Djaudar.

Moudsil ayant refusé de rendre la fiancée, Misram tue en combat singulier vingt et un champions d'un souffle enflammé de sa bouche. Puis il fait enlever Moudsil, qui implore son idole. Misram brise l'idole que Moudsil avait adorée cinquante ans et qu'on lui avait apportée la tête en bas. Convaincu maintenant de l'impuissance des idoles, Moudsil se convertit, convertit son peuple, unit Hatem et Touraja et, avec les revenus nécessaires, leur assigne comme demeure la tente où ils devront recevoir les voyageurs, en réparation du tort fait à ceux que l'inscription mensongère de la colonne avait jadis fait tomber aux mains du roi, qui les tuait s'ils ne préféraient adorer l'idole pour être comblés par lui de bienfaits.

Djaudar se remet en route. Ayant accordé congé de trois jours à Misram, il souffre de la faim; mais il voit un couvent à la porte duquel une inscription promet hospitalité. Quand il va manger, une voix l'avertit par trois fois de s'abstenir et il voit Misram, qui est revenu et qui lui apprend que, s'il avait mangé, il eût péri et que son épée lui eût été enlevée. C'est que le couvent, habité par une horrible vieille, adoratrice du feu et cousine de Hindmar, qu'elle aime, est destiné à attirer des hommes que ce tyran dévore ensuite. Djaudar tue un esclave, puis, se cachant, la vieille, que son épée réduit en cendres. On envoie ses trésors à Mahmoud, que son livre avait déjà informé de tout.

Ce succès encourage Djaudar, non moins que la nouvelle de l'alliance de Schilschanoum, fils du prêtre de Hindmar, Djaldjamouk. Ce tyran, ayant contracté une maladie que nul ne peut guérir, Djaldjamouk le sauve en lui prescrivant le sang et la chair des hommes. Guéri, il engage ceux qui l'aiment à bien traiter son sauveur. (N° 13.) Depuis quelques mois, il est inquiet; son prêtre lui apprend que c'est parce qu'il est menacé par Djaudar et lui fait une statue qui l'avertira de son approche en jouant de la trompette. (N° 13.) C'est ce qui est arrivé lors de l'embarquement de



Djaudar à Alexandrie; aussitôt le prêtre prépare quatre pièges; mais Schilschanoum, qui a dû l'aider, est musulman et a horreur du culte que son père rend au feu; de plus, il est l'ami des fils de Misram; aussi lui promet-il son aide.

On arrive à un mont vert, mont des oiseaux; puis il faudra traverser la vallée du feu pour arriver au château de Hindmar. On trouve un sentier qui mène à un château sur le mont vert. Djaudar et Misram voient sur la terrasse un oiseau de cuivre qui fait trois tours et étend les ailes à leur approche. Joie d'un vieillard et d'une jeune fille à la vue du prodige : c'est le signe que bientôt se réalisera un rêve de la jeune fille lui annonçant que sa sœur Badiah, enlevée depuis douze ans par Hindmar, va lui être rendue.

Un oiseau blanc apporte Schilschanoum, qui explique les pièges à Djaudar. Après avoir traversé pendant trois jours la vallée du feu, il gravira une montagne, d'où il verra un château sur vingt-quatre colonnes, sans fenêtres ni portes; vis-à-vis, le petit lac des corbeaux. Au devant est une colonnette, du haut de laquelle un corbeau d'or dirige son bec vers la terre. En creusant à la place qu'indique le corbeau, Djaudar trouvera un arc et trois flèches. Il doit viser le bec du corbeau, qui, après avoir tourné trois fois sur lui-même, laissera tomber trois clefs; il ne peut manquer le but, au moins au troisième coup; s'il ne réussit pas les deux premières fois, qu'il ne se laisse pas effrayer par les cris menaçants qu'il entendra. (N° 27). Avec les clefs, il ira à l'aile droite du château, appellera Abd Assourour, entendra un grand bruit qui s'apaisera et verra s'ouvrir une porte; à l'esclave qui le recevra, il donnera une feuille de congé, sur quoi l'esclave s'envolera.

Pénétrant dans la galerie il verra trois salles, qu'il ouvrira avec ses clefs. Dans la première, pavée de vingt carreaux blancs et de vingt carreaux noirs, il évitera les blancs, sur lesquels il fondrait comme du plomb; avec son épée, il vaincra les génies, ainsi que les éléphants de la seconde chambre et les deux statues, qui, dans la troisième, le menaceront de leurs flèches.

L'air chaud de la salle suivante l'altérera; sous peine de périr, qu'il ne boive pas à la source qui y jaillit. Arrivé à l'air, près d'un petit lac où se trouve une île avec une tente dorée, il verra, sur une colonne, une statue ayant en main une balle de plomb; s'il la touche de l'épée, une barque viendra le chercher et le mènera à la tente de Hindmar. (N° 117.)

Djaudar obéit à la lettre, trouve Hindmar, qui n'a de l'homme que les pieds et les mains, le touche de son épée et le réduit ainsi en fumée et en cendres.

Le lac s'est tari et, de pied sec, Djaudar arrive au château. Entendant une voix sortir d'une bouteille scellée, il l'ouvre et voit la fumée qui en sort (n° 195) se transformer en Schah bair, fils d'About Tawaif ou Iblis. (Weil, 292.) Un jour Abouladjaib, ayant appris qu'il gardait le livre volé à Mahmoud, s'était fait apporter son frère Schamhourisch; s'en servant comme d'un otage, il avait obtenu du père qu'il force Schah bair à rendre le livre et l'épée à Djaudar. Mais Sintbest, mis au courant, fait la guerre aux trois et saisit Schah bair; sur les supplications de ses amis, dont Hindmar, il lui laisse la vie à condition de le garder toujours prisonnier dans la bouteille, sans toutefois la jeter dans la mer. Schah bair, délivré, retourne auprès des siens.

Dans une autre salle, où il entend des plaintes et qui s'ouvre quand il marche sur un scorpion d'or (n° 365), il trouve, pendu par les pieds, un jeune homme.

C'est Tadj almoulouk, roi de Tauris. Entraîné un jour à la poursuite de trois gazelles qui sautent au-dessus du cercle les enserrant, il en abat une d'une flèche et elle se réduit en cendres.

Cette poursuite l'ayant écarté des siens, il reçoit, sans être connu, l'hospitalité d'un bédouin, le plus brave mais le plus pauvre de sa tribu. Il n'a qu'un coq blanc, qu'il met en gage pour se procurer des vivres. Voyant ses regrets, le roi apprend combien il y est attaché et, le lendemain, lui fait faire des dons par sa suite en disant que qui l'aime doit récompenser son hôte (n° 13), lui donne un beau cadeau et l'établit chef des bédouins, auxquels il prescrit exacte obéissance au nouveau maître.

A son retour chez lui, un génie l'emporte : c'est le père de la gazelle, qui était un génie. Le roi des génies refuse de le condamner, parce qu'il reconnaît que la flèche n'eût pu tuer le génie si un djinn ne l'avait empoisonnée. (N° 13.) Il ordonne au père de rapporter le roi chez lui; mais il désobéit et le conduit à Hindmar, pour qu'il le mange. Djaudar charge Misram de ramener Tadjalmoulouk dans sa patrie.

Pénétrant ensuite dans le harem, il renvoie les captives chez elles, sauf Sakirsad, qui avait prédit son arrivée et Heifa, qu'il retrouve enchaînée parce que, de retour chez elle, elle a été prise par Sindbest, qui la donne à Hindmar pour la torturer.

Djaudar passe avec Heifa les trois jours de congé qu'il accorde à Misram. Reprenant alors son expédition, il s'embarque dans un navire qu'arrête un calme plat mais que, dès son arrivée, des vents favorables mettent en mouvement.

Mais bientôt le vent devient violent et pousse le navire à une montagne où deux cents singes enchantés tuent les naufragés et près de laquelle se dresse l'arbre de fer que le magicien Bahram y a élevé pour tout attirer à 24 heures à la ronde, après avoir inondé la terre qu'habitaient des brigands, adorateurs du feu, dont il avait eu à subir les outrages.

Misram rassure les matelots, qui ont confiance en lui à cause du prodige des vents favorables et envoie Djaudar couper l'arbre fatal ; avec son épée, il y réussit sans peine.

Laissant les matelots suivre la route qu'ils leur indiquent, Misram et Djaudar débarquent et arrivent à la vallée des gazelles. Cachés sur le noyer, ils voient trois des filles du roi Nouman quitter leur peau de poisson. Quand elles s'en sont éloignées, Djaudar les prend et les fait porter près de Heifa par trois génies ; deux reviennent bientôt, parce qu'on les a arrêtés en route sur l'ordre de Schilschanoum, qui a fait garder les jeunes filles avec l'un des génies afin d'être sûr de leur venue. Quand ils les ont rejointes, arrive Schilschanoum sur un oiseau blanc. Son père, informé de la mort de Hindmar, l'a appelé, a fait jeter les trésors dans la mer et, voulant venger son ami, se fait apporter une tasse d'or avec du sable blanc ; l'humectant d'un liquide et prononçant des formules, il en asperge, quand le liquide s'est mis à bouillir, Heifa, Sakirsad et leurs huit suivantes et change en statues le bas de leur corps. (N° 222.) Mais son livre lui apprend que Djaudar le vaincra tout de même avec l'aide de quelqu'un qui lui tient de près ; et, pour empêcher que Heifa reprenne jamais sa première forme, il écrit les noms des jeunes filles sur une tablette qu'il charge Scham-hourisch de déposer dans une statue tout près du château du sorcier Mounkisch dans le val royal ; il se rend aussi chez Mounkisch pour échapper un certain temps à Djaudar, après avoir détruit le château de Hindmar, sauf la chambre des jeunes filles.

C'est après les avoir rassurées qu'il s'est arrangé pour retrouver Djaudar et Misram. Pour arriver au château, il les conduit d'abord à l'île de la fille du vizir Schems, qui s'est retiré auprès de Mounkisch. De là au val royal, il faut à un navire rapide vingt ans ; aux génies, deux jours ; à ceux qui ont les noms sacrés, une heure. Un jour suffit à certains oiseaux. Afin de conserver la liberté de ses mouvements quand il passera près de certains pays hostiles, Schilschanoum enferme Djaudar dans un chameau qu'un oiseau grand comme un éléphant emporte et d'où il le tire en chassant l'oiseau quand ils sont arrivés au val royal. (N° 373.)

Sur l'ordre de Schilschanoum, il se rend à l'une des quatre portes de fer

Le lac s'est tari et, de pied sec, Djaudar arrive au château. Entendant une voix sortir d'une bouteille scellée, il l'ouvre et voit la fumée qui en sort (n° 195) se transformer en Schah bair, fils d'About Tawaif ou Iblis. (Weil, 292.) Un jour Abouladjaib, ayant appris qu'il gardait le livre volé à Mahmoud, s'était fait apporter son frère Schamhourisch; s'en servant comme d'un otage, il avait obtenu du père qu'il force Schah bair à rendre le livre et l'épée à Djaudar. Mais Sintbest, mis au courant, fait la guerre aux trois et saisit Schah bair; sur les supplications de ses amis, dont Hindmar, il lui laisse la vie à condition de le garder toujours prisonnier dans la bouteille, sans toutefois la jeter dans la mer. Schah bair, délivré, retourne auprès des siens.

Dans une autre salle, où il entend des plaintes et qui s'ouvre quand il marche sur un scorpion d'or (n° 365), il trouve, pendu par les pieds, un jeune homme.

C'est Tadj almoulouk, roi de Tauris. Entraîné un jour à la poursuite de trois gazelles qui sautent au-dessus du cercle les enserrant, il en abat une d'une flèche et elle se réduit en cendres.

Cette poursuite l'ayant écarté des siens, il reçoit, sans être connu, l'hospitalité d'un bédouin, le plus brave mais le plus pauvre de sa tribu. Il n'a qu'un coq blanc, qu'il met en gage pour se procurer des vivres. Voyant ses regrets, le roi apprend combien il y est attaché et, le lendemain, lui fait faire des dons par sa suite en disant que qui l'aime doit récompenser son hôte (n° 13), lui donne un beau cadeau et l'établit chef des bédouins, auxquels il prescrit exacte obéissance au nouveau maître.

A son retour chez lui, un génie l'emporte : c'est le père de la gazelle, qui était un génie. Le roi des génies refuse de le condamner, parce qu'il reconnaît que la flèche n'eût pu tuer le génie si un djinn ne l'avait empoisonnée. (N° 13.) Il ordonne au père de rapporter le roi chez lui; mais il désobéit et le conduit à Hindmar, pour qu'il le mange. Djaudar charge Misram de ramener Tadjalmoulouk dans sa patrie.

Pénétrant ensuite dans le harem, il renvoie les captives chez elles, sauf Sakirsad, qui avait prédit son arrivée et Heifa, qu'il retrouve enchaînée parce que, de retour chez elle, elle a été prise par Sindbest, qui la donne à Hindmar pour la torturer.

Djaudar passe avec Heifa les trois jours de congé qu'il accorde à Misram. Reprenant alors son expédition, il s'embarque dans un navire qu'arrête un calme plat mais que, dès son arrivée, des vents favorables mettent en mouvement.

Mais bientôt le vent devient violent et pousse le navire à une montagne où deux cents singes enchantés tuent les naufragés et près de laquelle se dresse l'arbre de fer que le magicien Bahram y a élevé pour tout attirer à 24 heures à la ronde, après avoir inondé la terre qu'habitaient des brigands, adorateurs du feu, dont il avait eu à subir les outrages.

Misram rassure les matelots, qui ont confiance en lui à cause du prodige des vents favorables et envoie Djaudar couper l'arbre fatal; avec son épée, il y réussit sans peine.

Laissant les matelots suivre la route qu'ils leur indiquent, Misram et Djaudar débarquent et arrivent à la vallée des gazelles. Cachés sur le noyer, ils voient trois des filles du roi Nouman quitter leur peau de poisson. Quand elles s'en sont éloignées, Djaudar les prend et les fait porter près de Heifa par trois génies; deux reviennent bientôt, parce qu'on les a arrêtés en route sur l'ordre de Schilschanoum, qui a fait garder les jeunes filles avec l'un des génies afin d'être sûr de leur venue. Quand ils les ont rejointes, arrive Schilschanoum sur un oiseau blanc. Son père, informé de la mort de Hindmar, l'a appelé, a fait jeter les trésors dans la mer et, voulant venger son ami, se fait apporter une tasse d'or avec du sable blanc; l'humectant d'un liquide et prononçant des formules, il en asperge, quand le liquide s'est mis à bouillir, Heifa, Sakirsad et leurs huit suivantes et change en statues le bas de leur corps. (N° 222.) Mais son livre lui apprend que Djaudar le vaincra tout de même avec l'aide de quelqu'un qui lui tient de près; et, pour empêcher que Heifa reprenne jamais sa première forme, il écrit les noms des jeunes filles sur une tablette qu'il charge Scham-hourisch de déposer dans une statue tout près du château du sorcier Mounkisch dans le val royal; il se rend aussi chez Mounkisch pour échapper un certain temps à Djaudar, après avoir détruit le château de Hindmar, sauf la chambre des jeunes filles.

C'est après les avoir rassurées qu'il s'est arrangé pour retrouver Djaudar et Misram. Pour arriver au château, il les conduit d'abord à l'île de la fille du vizir Schems, qui s'est retiré auprès de Mounkisch. De là au val royal, il faut à un navire rapide vingt ans; aux génies, deux jours; à ceux qui ont les noms sacrés, une heure. Un jour suffit à certains oiseaux. Afin de conserver la liberté de ses mouvements quand il passera près de certains pays hostiles, Schilschanoum enferme Djaudar dans un chameau qu'un oiseau grand comme un éléphant emporte et d'où il le tire en chassant l'oiseau quand ils sont arrivés au val royal. (N° 373.)

Sur l'ordre de Schilschanoum, il se rend à l'une des quatre portes de fer

Le lac s'est tari et, de pied sec, Djaudar arrive au château. Entendant une voix sortir d'une bouteille scellée, il l'ouvre et voit la fumée qui en sort (n° 195) se transformer en Schah bair, fils d'About Tawaif ou Iblis. (Weil, 292.) Un jour Abouladjaib, ayant appris qu'il gardait le livre volé à Mahmoud, s'était fait apporter son frère Schamhourisch; s'en servant comme d'un otage, il avait obtenu du père qu'il force Schah bair à rendre le livre et l'épée à Djaudar. Mais Sintbest, mis au courant, fait la guerre aux trois et saisit Schah bair; sur les supplications de ses amis, dont Hindmar, il lui laisse la vie à condition de le garder toujours prisonnier dans la bouteille, sans toutefois la jeter dans la mer. Schah bair, délivré, retourne auprès des siens.

Dans une autre salle, où il entend des plaintes et qui s'ouvre quand il marche sur un scorpion d'or (n° 365), il trouve, pendu par les pieds, un jeune homme.

C'est Tadj almoulouk, roi de Tauris. Entraîné un jour à la poursuite de trois gazelles qui sautent au-dessus du cercle les enserrant, il en abat une d'une flèche et elle se réduit en cendres.

Cette poursuite l'ayant écarté des siens, il reçoit, sans être connu, l'hospitalité d'un bédouin, le plus brave mais le plus pauvre de sa tribu. Il n'a qu'un coq blanc, qu'il met en gage pour se procurer des vivres. Voyant ses regrets, le roi apprend combien il y est attaché et, le lendemain, lui fait faire des dons par sa suite en disant que qui l'aime doit récompenser son hôte (n° 13), lui donne un beau cadeau et l'établit chef des bédouins, auxquels il prescrit exacte obéissance au nouveau maître.

A son retour chez lui, un génie l'emporte : c'est le père de la gazelle, qui était un génie. Le roi des génies refuse de le condamner, parce qu'il reconnaît que la flèche n'eût pu tuer le génie si un djinn ne l'avait empoisonnée. (N° 13.) Il ordonne au père de rapporter le roi chez lui; mais il désobéit et le conduit à Hindmar, pour qu'il le mange. Djaudar charge Misram de ramener Tadjalmoulouk dans sa patrie.

Pénétrant ensuite dans le harem, il renvoie les captives chez elles, sauf Sakirsad, qui avait prédit son arrivée et Heifa, qu'il retrouve enchaînée parce que, de retour chez elle, elle a été prise par Sindbest, qui la donne à Hindmar pour la torturer.

Djaudar passe avec Heifa les trois jours de congé qu'il accorde à Misram. Reprenant alors son expédition, il s'embarque dans un navire qu'arrête un calme plat mais que, dès son arrivée, des vents favorables mettent en mouvement.

Mais bientôt le vent devient violent et pousse le navire à une montagne où deux cents singes enchantés tuent les naufragés et près de laquelle se dresse l'arbre de fer que le magicien Bahram y a élevé pour tout attirer à 24 heures à la ronde, après avoir inondé la terre qu'habitaient des brigands, adorateurs du feu, dont il avait eu à subir les outrages.

Misram rassure les matelots, qui ont confiance en lui à cause du prodige des vents favorables et envoie Djaudar couper l'arbre fatal ; avec son épée, il y réussit sans peine.

Laissant les matelots suivre la route qu'ils leur indiquent, Misram et Djaudar débarquent et arrivent à la vallée des gazelles. Cachés sur le noyer, ils voient trois des filles du roi Nouman quitter leur peau de poisson. Quand elles s'en sont éloignées, Djaudar les prend et les fait porter près de Heifa par trois génies ; deux reviennent bientôt, parce qu'on les a arrêtés en route sur l'ordre de Schilschanoum, qui a fait garder les jeunes filles avec l'un des génies afin d'être sûr de leur venue. Quand ils les ont rejointes, arrive Schilschanoum sur un oiseau blanc. Son père, informé de la mort de Hindmar, l'a appelé, a fait jeter les trésors dans la mer et, voulant venger son ami, se fait apporter une tasse d'or avec du sable blanc ; l'humectant d'un liquide et prononçant des formules, il en asperge, quand le liquide s'est mis à bouillir, Heifa, Sakirsad et leurs huit suivantes et change en statues le bas de leur corps. (N° 222.) Mais son livre lui apprend que Djaudar le vaincra tout de même avec l'aide de quelqu'un qui lui tient de près ; et, pour empêcher que Heifa reprenne jamais sa première forme, il écrit les noms des jeunes filles sur une tablette qu'il charge Scham-hourisch de déposer dans une statue tout près du château du sorcier Mounkisch dans le val royal ; il se rend aussi chez Mounkisch pour échapper un certain temps à Djaudar, après avoir détruit le château de Hindmar, sauf la chambre des jeunes filles.

C'est après les avoir rassurées qu'il s'est arrangé pour retrouver Djaudar et Misram. Pour arriver au château, il les conduit d'abord à l'île de la fille du vizir Schems, qui s'est retiré auprès de Mounkisch. De là au val royal, il faut à un navire rapide vingt ans ; aux génies, deux jours ; à ceux qui ont les noms sacrés, une heure. Un jour suffit à certains oiseaux. Afin de conserver la liberté de ses mouvements quand il passera près de certains pays hostiles, Schilschanoum enferme Djaudar dans un chameau qu'un oiseau grand comme un éléphant emporte et d'où il le tire en chassant l'oiseau quand ils sont arrivés au val royal. (N° 373.)

Sur l'ordre de Schilschanoum, il se rend à l'une des quatre portes de fer



Le lac s'est tari et, de pied sec, Djaudar arrive au château. Entendant une voix sortir d'une bouteille scellée, il l'ouvre et voit la fumée qui en sort (n° 195) se transformer en Schah bair, fils d'About Tawaif ou Iblis. (Weil, 292.) Un jour Abouladjaib, ayant appris qu'il gardait le livre volé à Mahmoud, s'était fait apporter son frère Schamhourisch; s'en servant comme d'un otage, il avait obtenu du père qu'il force Schah bair à rendre le livre et l'épée à Djaudar. Mais Sintbest, mis au courant, fait la guerre aux trois et saisit Schah bair; sur les supplications de ses amis, dont Hindmar, il lui laisse la vie à condition de le garder toujours prisonnier dans la bouteille, sans toutefois la jeter dans la mer. Schah bair, délivré, retourne auprès des siens.

Dans une autre salle, où il entend des plaintes et qui s'ouvre quand il marche sur un scorpion d'or (n° 365), il trouve, pendu par les pieds, un jeune homme.

C'est Tadj almoulouk, roi de Tauris. Entraîné un jour à la poursuite de trois gazelles qui sautent au-dessus du cercle les enserrant, il en abat une d'une flèche et elle se réduit en cendres.

Cette poursuite l'ayant écarté des siens, il reçoit, sans être connu, l'hospitalité d'un bédouin, le plus brave mais le plus pauvre de sa tribu. Il n'a qu'un coq blanc, qu'il met en gage pour se procurer des vivres. Voyant ses regrets, le roi apprend combien il y est attaché et, le lendemain, lui fait faire des dons par sa suite en disant que qui l'aime doit récompenser son hôte (n° 13), lui donne un beau cadeau et l'établit chef des bédouins, auxquels il prescrit exacte obéissance au nouveau maître.

A son retour chez lui, un génie l'emporte : c'est le père de la gazelle, qui était un génie. Le roi des génies refuse de le condamner, parce qu'il reconnaît que la flèche n'eût pu tuer le génie si un djinn ne l'avait empoisonnée. (N° 13.) Il ordonne au père de rapporter le roi chez lui; mais il désobéit et le conduit à Hindmar, pour qu'il le mange. Djaudar charge Misram de ramener Tadjalmoulouk dans sa patrie.

Pénétrant ensuite dans le harem, il renvoie les captives chez elles, sauf Sakirsad, qui avait prédit son arrivée et Heifa, qu'il retrouve enchaînée parce que, de retour chez elle, elle a été prise par Sindbest, qui la donne à Hindmar pour la torturer.

Djaudar passe avec Heifa les trois jours de congé qu'il accorde à Misram. Reprenant alors son expédition, il s'embarque dans un navire qu'arrête un calme plat mais que, dès son arrivée, des vents favorables mettent en mouvement.



Mais bientôt le vent devient violent et pousse le navire à une montagne où deux cents singes enchantés tuent les naufragés et près de laquelle se dresse l'arbre de fer que le magicien Bahram y a élevé pour tout attirer à 24 heures à la ronde, après avoir inondé la terre qu'habitaient des brigands, adorateurs du feu, dont il avait eu à subir les outrages.

Misram rassure les matelots, qui ont confiance en lui à cause du prodige des vents favorables et envoie Djaudar couper l'arbre fatal ; avec son épée, il y réussit sans peine.

Laissant les matelots suivre la route qu'ils leur indiquent, Misram et Djaudar débarquent et arrivent à la vallée des gazelles. Cachés sur le noyer, ils voient trois des filles du roi Nouman quitter leur peau de poisson. Quand elles s'en sont éloignées, Djaudar les prend et les fait porter près de Heifa par trois génies ; deux reviennent bientôt, parce qu'on les a arrêtés en route sur l'ordre de Schilschanoum, qui a fait garder les jeunes filles avec l'un des génies afin d'être sûr de leur venue. Quand ils les ont rejointes, arrive Schilschanoum sur un oiseau blanc. Son père, informé de la mort de Hindmar, l'a appelé, a fait jeter les trésors dans la mer et, voulant venger son ami, se fait apporter une tasse d'or avec du sable blanc ; l'humectant d'un liquide et prononçant des formules, il en asperge, quand le liquide s'est mis à bouillir, Heifa, Sakirsad et leurs huit suivantes et change en statues le bas de leur corps. (N° 222.) Mais son livre lui apprend que Djaudar le vaincra tout de même avec l'aide de quelqu'un qui lui tient de près ; et, pour empêcher que Heifa reprenne jamais sa première forme, il écrit les noms des jeunes filles sur une tablette qu'il charge Schamhourisch de déposer dans une statue tout près du château du sorcier Mounkisch dans le val royal ; il se rend aussi chez Mounkisch pour échapper un certain temps à Djaudar, après avoir détruit le château de Hindmar, sauf la chambre des jeunes filles.

C'est après les avoir rassurées qu'il s'est arrangé pour retrouver Djaudar et Misram. Pour arriver au château, il les conduit d'abord à l'île de la fille du vizir Schems, qui s'est retiré auprès de Mounkisch. De là au val royal, il faut à un navire rapide vingt ans ; aux génies, deux jours ; à ceux qui ont les noms sacrés, une heure. Un jour suffit à certains oiseaux. Afin de conserver la liberté de ses mouvements quand il passera près de certains pays hostiles, Schilschanoum enferme Djaudar dans un chameau qu'un oiseau grand comme un éléphant emporte et d'où il le tire en chassant l'oiseau quand ils sont arrivés au val royal. (N° 373.)

Sur l'ordre de Schilschanoum, il se rend à l'une des quatre portes de fer

Le lac s'est tari et, de pied sec, Djaudar arrive au château. Entendant une voix sortir d'une bouteille scellée, il l'ouvre et voit la fumée qui en sort (n° 195) se transformer en Schah bair, fils d'About Tawaif ou Iblis. (Weil, 292.) Un jour Abouladjaib, ayant appris qu'il gardait le livre volé à Mahmoud, s'était fait apporter son frère Schamhourisch; s'en servant comme d'un otage, il avait obtenu du père qu'il force Schah bair à rendre le livre et l'épée à Djaudar. Mais Sintbest, mis au courant, fait la guerre aux trois et saisit Schah bair; sur les supplications de ses amis, dont Hindmar, il lui laisse la vie à condition de le garder toujours prisonnier dans la bouteille, sans toutefois la jeter dans la mer. Schah bair, délivré, retourne auprès des siens.

Dans une autre salle, où il entend des plaintes et qui s'ouvre quand il marche sur un scorpion d'or (n° 365), il trouve, pendu par les pieds, un jeune homme.

C'est Tadj almoulouk, roi de Tauris. Entraîné un jour à la poursuite de trois gazelles qui sautent au-dessus du cercle les enserrant, il en abat une d'une flèche et elle se réduit en cendres.

Cette poursuite l'ayant écarté des siens, il reçoit, sans être connu, l'hospitalité d'un bédouin, le plus brave mais le plus pauvre de sa tribu. Il n'a qu'un coq blanc, qu'il met en gage pour se procurer des vivres. Voyant ses regrets, le roi apprend combien il y est attaché et, le lendemain, lui fait faire des dons par sa suite en disant que qui l'aime doit récompenser son hôte (n° 13), lui donne un beau cadeau et l'établit chef des bédouins, auxquels il prescrit exacte obéissance au nouveau maître.

A son retour chez lui, un génie l'emporte : c'est le père de la gazelle, qui était un génie. Le roi des génies refuse de le condamner, parce qu'il reconnaît que la flèche n'eût pu tuer le génie si un djinn ne l'avait empoisonnée. (N° 13.) Il ordonne au père de rapporter le roi chez lui; mais il désobéit et le conduit à Hindmar, pour qu'il le mange. Djaudar charge Misram de ramener Tadjalmoulouk dans sa patrie.

Pénétrant ensuite dans le harem, il renvoie les captives chez elles, sauf Sakirsad, qui avait prédit son arrivée et Heifa, qu'il retrouve enchaînée parce que, de retour chez elle, elle a été prise par Sindbest, qui la donne à Hindmar pour la torturer.

Djaudar passe avec Heifa les trois jours de congé qu'il accorde à Misram. Reprenant alors son expédition, il s'embarque dans un navire qu'arrête un calme plat mais que, dès son arrivée, des vents favorables mettent en mouvement.

Mais bientôt le vent devient violent et pousse le navire à une montagne où deux cents singes enchantés tuent les naufragés et près de laquelle se dresse l'arbre de fer que le magicien Bahram y a élevé pour tout attirer à 24 heures à la ronde, après avoir inondé la terre qu'habitaient des brigands, adorateurs du feu, dont il avait eu à subir les outrages.

Misram rassure les matelots, qui ont confiance en lui à cause du prodige des vents favorables et envoie Djaudar couper l'arbre fatal; avec son épée, il y réussit sans peine.

Laissant les matelots suivre la route qu'ils leur indiquent, Misram et Djaudar débarquent et arrivent à la vallée des gazelles. Cachés sur le noyer, ils voient trois des filles du roi Nouman quitter leur peau de poisson. Quand elles s'en sont éloignées, Djaudar les prend et les fait porter près de Heifa par trois génies; deux reviennent bientôt, parce qu'on les a arrêtés en route sur l'ordre de Schilschanoum, qui a fait garder les jeunes filles avec l'un des génies afin d'être sûr de leur venue. Quand ils les ont rejointes, arrive Schilschanoum sur un oiseau blanc. Son père, informé de la mort de Hindmar, l'a appelé, a fait jeter les trésors dans la mer et, voulant venger son ami, se fait apporter une tasse d'or avec du sable blanc; l'humectant d'un liquide et prononçant des formules, il en asperge, quand le liquide s'est mis à bouillir, Heifa, Sakirsad et leurs huit suivantes et change en statues le bas de leur corps. (N° 222.) Mais son livre lui apprend que Djaudar le vaincra tout de même avec l'aide de quelqu'un qui lui tient de près; et, pour empêcher que Heifa reprenne jamais sa première forme, il écrit les noms des jeunes filles sur une tablette qu'il charge Scham-hourisch de déposer dans une statue tout près du château du sorcier Mounkisch dans le val royal; il se rend aussi chez Mounkisch pour échapper un certain temps à Djaudar, après avoir détruit le château de Hindmar, sauf la chambre des jeunes filles.

C'est après les avoir rassurées qu'il s'est arrangé pour retrouver Djaudar et Misram. Pour arriver au château, il les conduit d'abord à l'île de la fille du vizir Schems, qui s'est retiré auprès de Mounkisch. De là au val royal, il faut à un navire rapide vingt ans; aux génies, deux jours; à ceux qui ont les noms sacrés, une heure. Un jour suffit à certains oiseaux. Afin de conserver la liberté de ses mouvements quand il passera près de certains pays hostiles, Schilschanoum enferme Djaudar dans un chameau qu'un oiseau grand comme un éléphant emporte et d'où il le tire en chassant l'oiseau quand ils sont arrivés au val royal. (N° 373.)

Sur l'ordre de Schilschanoum, il se rend à l'une des quatre portes de fer

du château de Mounkisch; il frotte un scorpion d'or (N° 365) et, dans une statue, s'ouvre une porte : il y prend un moineau d'émeraude et le lie, après que l'oiseau a fait trois tours, en évitant de se faire piquer ou gratter par lui : il en serait mort.

Aussitôt apparaît Djaldjamouk, dont la vie semble s'éteindre (N° 100); par de flatteuses paroles, il excite la pitié de Djaudar et l'engage à remettre le moineau en liberté, promettant de lâcher les jeunes filles. Retournant dans ce but auprès de Schilschanoum, il le trouve irrité parce que Djaudar, en obéissant à son père, eût causé la ruine de tous; il ne l'épargne qu'à cause de leur ancienne alliance; que Djaudar stipule avant tout la libération des jeunes filles. Se voyant trahi, il lui donne son anneau pour que son fils l'accueille et lui procure la tablette; il prendra de certain sable blanc et en mettra dans une tasse d'eau. Schilschanoum lira sept fois les noms de la tablette et aspergera les jeunes filles en prononçant une formule; elles redeviendront plus belles qu'auparavant.

Djaudar revient auprès de Schilschanoum. Sur son conseil, il pénètre dans le beau jardin où se trouve le monstrueux Schamhourisch, assis auprès d'une roue hydraulique mue par un bœuf d'or. Comme il tient en main un serpent qui le défendra contre Djaudar, celui-ci s'approche doucement par derrière et lui montre subitement l'anneau. Forcé ainsi d'obéir et délivré d'ailleurs par l'arrivée de Djaudar de la dépendance où Djaldjamouk le tenait depuis vingt-quatre ans, il lui donne les indications nécessaires.

Dans un pré, Djaudar trouvera une colonne sur laquelle se tient un oiseau blanc : s'il est posé sur une patte, il répondra quand Djaudar frappera la colonne de son épée ou, s'il se tait d'abord, il obéira au second coup; mais s'il est posé sur ses deux pattes, il faudra revenir au plus vite.

L'oiseau répond et apprend qu'il a affaire à Djaudar dont un sage lui a annoncé l'arrivée, qui doit le libérer. Il va lui chercher dans un château situé vis-à-vis du mont Qâf (n° 212) la clef de la colonne et se montre à lui sous une forme humaine extravagante. Djaudar retire la tablette où se trouve, outre le nom des jeunes filles, celui de l'oiseau blanc; il l'efface à sa demande et lui rend ainsi sa liberté, dont il profite pour s'envoler.

Djaudar porte la tablette à Schilschanoum, qui, pour plus de sûreté, étrangle le moineau. Djaldjamouk devient charbon puis cendre. Faisant échapper Djaudar au danger d'une agression en le couvrant de nouveau d'une peau de chameau qu'un oiseau emporte (n° 373), Schilschanoum le transfère ensuite au château de Hindmar. On rend aux jeunes filles leur forme.

Avant de retourner en Egypte, Djaudar veut voir le pays du haut d'une terrasse très élevée. Il aperçoit le palais de Schadad, fils d'Ad, fondateur d'Irem aux colonnes, dont Misram lui raconte l'histoire. (N° 224.) Il lui dit notamment le luxe du palais et du jardin, qui doit dépasser le paradis. La première nuit que Schadad y passe, il a un rêve affreux, que son interprète, le sage Ifrach, lui rappelle après avoir obtenu le mouchoir de l'amâne (n° 147) : entraîné avec son vaisseau dans l'abîme par un noir à tête de lion, il se trouve dans une fosse sans issue, où un feu commence à le consumer. Le songe signifie qu'il périra dans dix jours. En effet, la terre l'engloutit avec toutes ses troupes.

Après lui, le château est habité par le roi des génies Deibaboudj, qui a tué son père Jadjoudj, roi de la ville de plomb. Le magicien Bousirian, époux d'Ounka, fille de Jadjoudj, le renferme dans un vase de plomb, mais sans le jeter dans la mer, à la demande d'Ounka. Après de longues années, son cousin Iblis va trouver le prêtre Djindar, qui l'envoie à Abouladjaib. Celui-ci qui a un visage humain et une face d'éléphant dont il cache l'une ou l'autre selon qu'il est de mauvaise ou de bonne humeur, prend Bousirian, qui est allé sur une montagne voisine pleurer la mort de sa femme et qui, dans son chagrin, a oublié son livre magique; il délivre Deibaboudj et lui donne le château et les filles de Bousirian.

Misram ne sait rien de plus. Arrive un oiseau comme un rokh avec une lettre de Mahmoud priant Djaudar de délivrer Bousirian et ses filles, de tuer Abouladjaib et Deibaboudj, qui habitent le château et de rendre son livre à Bousirian.

On exécute ses ordres. Puis Mirsam apporte Heifa et Sakirsad en Egypte; Schilschanoum se charge de Djaudar. Les deux génies s'en vont ensuite; Djaudar se marie avec Heifa le jour où Mahmoud épouse les filles de Nouman. Les trésors du château de Schadad servent à combler de bienfaits les pauvres du Caire.

Djaudar remet alors son épée à Beibars et reste avec lui en relations d'amitié.

C'est le poète Hassan d'Andalousie qui a écrit cette histoire, l'ayant apprise de Djaudar, dont il a fait la connaissance au Caire.

---

Burton, 8, 139, 264-265 et 270. — Oestrup, 31, 65 et 152. — Réc. égyptienne, 7, 10, 21, 24 et 30. — Rev. d. trad. p., 3, 567.

*Sac, table ou autres objets fournissant des repas ou d'autres choses.*  
 Tawney, 1, 14, 385-386, 393 et 578. — Jülg, Siddhi, 87, 88, 112 et Mongol.  
 Märchen, 140-141, 192 et 195. — Spitta, Contes, 36. — Trumelet, Saints de  
 l'Islam, 214. — Basset, Contes berbères, 61-62 et 168-170; Nouv. contes  
 berb., 93-95, 215-217 et 290-300. — Bull. de corr. afr., 3, 419-420. —  
 Rosen, Tuti, 2, 220 et 252-253. — Radloff. (Gött. gel. Anz., 1872, 1510-1511.)  
 — Or. u. Occident, 3, 378. — Dunlop-Liebrecht, 73. — Grimm, 67-68, 95 et  
 191. — Keightley-Wolff, Mythologie, 1, 65 et 2, 194. — Jahrb. f. rom. u.  
 engl. Lit., 7, 389. — Loiseleur, M. n., XXVIII. — Cosquin, 1, 55 et 2, 64-65,  
 67, 87, 169, 171, 172, 173, 284, 286 et 308. — Clouston, 1, 72 et suiv.  
 et 461-462 et Flowers, 152-158 et 181-182. — Cabinet des fées, 13, 221. —  
 Amalthée. (Paléfate chap. 46.) — G. Paris, Poèmes et légendes, 44, 46 et 86.

On peut aussi obtenir tout directement et sans l'intervention d'un objet  
 enchanté : Oestrup, Contes de Damas, 60-61.

### 155. — *Le dormeur éveillé.*

1. — B. — C. — D. — I. — F F. — Berlin, 20, 62 et 65. ?

2. — ô, 2, 153. — ε, 4, 134.

3. — Galland, 9, 3. — Caussin, 5, 174. — Destains, 4, 168. — Gauttier, 4,  
 75 et 7, 378. — Habicht, 7, 3 et 13, 304. — Loiseleur, 437. — Scott, 4, 177.  
 — Lane, 2, 313. — Weil, 1, 390. — Burton, 9, 1. — Payne, 1.

— \* Histoire du Dormeur éveillé, suivie des Aventures de Kho-  
 dadad et de ses frères, contes arabes tirés des Mille et une nuits,  
 traduits par Galland. Epinal, imp. et libr. Pellerin et Cie 1858.  
 In-18. 108.

— \* Histoire du dormeur éveillé; suivi de l'Esclave d'amour;  
 par Galland. Avignon, imp. et lib. Offray aîné. 1859. In-32. 156;  
 vignettes.

4. — N° 345. — Al Ishaqi, Kitâb Latâif. (Basset, Rev. d. trad. pop., 16,  
 77-83.)

Abou Hassan <sup>(1)</sup>, tenu de près par son père, veut se dédommager à sa mort. Il fait deux parts de sa fortune : l'une qu'il dépensera sans compter ; l'autre qu'il place en biens et dont il laissera les revenus sans y toucher. Au bout d'un an il a gaspillé l'argent destiné au plaisir. Ils demande au moins un prêt à ses amis ; mais ils refusent tous. (N° 22.) Désillusionné, il fait vœu de ne plus jamais inviter de bagdadien et de se contenter de recevoir chaque soir un étranger qu'il va attendre au pont et de l'héberger une nuit sans plus avoir avec lui de relations ultérieures.

Un jour il ramène Hâroûne, qu'il prend pour un marchand de Moussoul. Pendant le joyeux souper, il exprime le vœu d'être calife pour pouvoir punir un imam du voisinage et quatre vieillards hypocrites, qui se font un plaisir de calomnier tout le monde. Le calife jette une poudre soporifique dans son vin (n° 13) et le fait porter à son palais. En partant il laisse exprès la porte ouverte, malgré la recommandation de son hôte.

Hâroûne avertit ses officiers du rôle qu'ils auront à jouer. Abou Hassan, à son réveil, se voit entouré de toute la cour et finit par se croire calife. <sup>(2)</sup> Il tient conseil et tranche avec bon sens les questions qu'on lui soumet et se hâte d'envoyer l'ordre de bâtonner l'imam et les quatre vieillards et de remettre mille pièces d'or à sa mère.

Festin dans quatre salles. Dans la quatrième, on l'endort et on le rapporte ensuite chez lui.

A son réveil, il se croit calife. Ce que sa mère lui raconte de la bastonnade et de l'envoi des pièces d'or le confirme dans son idée ; aussi finit-il par frapper sa mère (n° 271) et, comme on le croit fou, on le mène à l'hôpital, où, pendant trois semaines, on le bat chaque jour. Revenant à lui, il exprime l'opinion qu'un démon sera entré par la porte laissée ouverte et lui aura troublé l'esprit.

Guéri, il reprend son ancien train de vie. Hâroûne le retrouve un jour sur le pont et, après avoir subi quelques récriminations, est invité à souper. Il l'endort de nouveau et le fait transporter au palais, où la comédie recommence. Mais on s'explique enfin et Hâroûne, le prenant pour commensal, lui fait épouser une esclave de Zobéïde.

Les nouveaux époux vivant joyeusement ont bientôt dépensé tout ce

---

<sup>(1)</sup> D'après Galland, qui donne un peu plus de détails.

<sup>(2)</sup> Il se mord les doigts pour s'assurer qu'il ne dort pas. (N° 154.)

qu'on leur a donné. Il s'avise alors de faire croire qu'il est mort et sa femme obtient des secours de Zobéïde. Lui-même, il annonce au calife la mort de sa femme et tire ainsi de lui de l'argent <sup>(1)</sup>.

Hâroûne va porter ses condoléances à Zobéïde, qui prétend que c'est le mari qui est mort. Querelle et pari : Masrour va vérifier et trouve la femme ensevelie; Zobéïde envoie sa nourrice, qui voit Abou Hassan étendu mort. Le calife et sa femme se décident alors à y aller eux-mêmes et apprennent toute la vérité; charmés du tour qu'on leur a joué, ils comblent les époux de bienfaits.

---

Cfr. n° 437 et Syntipas, n° 186.

Dunlop-Liebrecht, 321, 417 et 540. — Loiseleur, M. n., XXVIII. — Burton, 8, 78 et 96 et 9, IX-X. — Oestrap, 105-106, 143 et 150. — Reinaud, Monum. Blacas, 1, 47 et 2, 452-453, 454 et 455. — Bibliog. arabe, 2, n° 133, 54 et Pacolet, 18-19. — Elberling, 105. — Basset, Rev. d. trad. pop., 16, 74-88 et 183.

A la liste des imitations ou reproductions donnée par Gauttier, 7, 378-380, Loiseleur, M. n., 464 et 467 et Basset, Rev. d. trad. pop., 16, 85-86, il faut ajouter : Percy, Reliques, 120-122. — Meletaon, 482-494. — Hartmann, Früchte, 2, 160-170. — Contes mogols, 1, 98 et 3, 302. — Le faux duc de Bourgogne, dans Les hommes et les choses du Nord de la France, 236-237. — Le prince d'un jour dans Collin de Plancy, Légende des douze convives du chanoine de Tours. — Volkskunde (Gand), 13, 182. — Rev. de Paris, édit. belge, 1832, 8, 180-197.

- Calderon, La vie est un songe. (Rev. crit., 1882, 1, 271.) — Marmontel, Le Dormeur éveillé. 1783. — Halm (Grillparzer, Œuvres, 8, 206). — Arlequin toujours Arlequin (Ann. dram., 1, 350-2). — Le charbonnier (*ibid.* 2, 283-284). — Le Dormeur éveillé (*ibid.*, 3, 236-237). — Pixérécourt, Koulouf, opéra

---

(1) Sur cette seconde partie et ses sources, voir Basset, Rev. d. trad. pop., 16, 86-88. — Mouh., 1, 339-340. — Naf., 59. — Qalyoùbi, 106-108. — Stumme, Tunis, 1, 68-70 et 2, 112-116. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 669. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 5, 55-56 et 6, 74. — Dunlop-Liebrecht, 248. — Rev. d. deux Mondes, 1875, 10, 832-833. — Les deux morts (Ann. dram., 3, 163-164.). — Cfr. n° 431 et Syntipas, n° 82.



en trois actes. (Arch. Littér., 12, LXVI; Ann. dram., 5, 267-269; Mag. encyclop., 1807, 1, 174-176; Esp. d. journ., 1807, 1, 273-280 et 1808, 3, 286-287.) — Hauch, Drömmeren (Elberling, 15). — \* Van Duyse, Philips de Goede en de Dronkaert. Antw. 1845. — Jos. Demartean, La poudre du calife, 1850. (Petit théâtre belge de la jeunesse. Liège.)

— \* J. Simec. Abou-Hassan, ou le Dormeur éveillé, comédie en cinq actes. Paris et Lyon (imp. Waltener et Cie à Lyon), libr. Delhomme et Briquet, 1892. In. 16. 39. — \* G. Hauptmann, Schluck und Jau.

Dans une note de la p. 87, Basset a rassemblé de nombreux et intéressants renseignements sur l'anecdote racontant que Doulâma, ayant obtenu du calife un chien de chasse, parvient à se faire donner, en outre, un cheval, un esclave, une servante, une maison et un domaine. Voir aussi : Mouh., 1, 330-341. — Tam., 1, 76-77; cfr. 2, 256, — Damîri, 1, 132; cfr. 132-133. — Gawzi, 89. — De Sacy, Gram. arabe, 1, 78-85. — Combarel, Cahiers d'écr. ar., 1, 19-20. — Cool, Gr. ar. de Roorda, 2<sup>e</sup> édition, 11-12. — Wright, Reading Book, 11-12. — Socin, Gr. ar., 106-107. — Hartmann, Früchte, 2, 267-270. — Hammer, Rosenöl, 2, 298-299 et Literaturg., 3, 459. — Wolf, d. Buch. d. Weisen, 2, 252-254. — Cfr. Wünsche, Mid. Wajikra, 38-39.

### 156. — Douban.

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — Y. — FF.

2. — α, 1, 12. — β, 1, 13. — γ, 1, 20. — δ, 1, 23 — ε, 1, 80. — ζ, 1.

3. — Galland, 1, 135. — Caussin, 1, 126. — Destains, 1, 91. — Gauttier, 1, 77 et 7, 359 et 363. — Habicht, 1, 70 et 13, 296. — Loiselcur, 27. — Scott, 1, 79. — Lane, 1, 75. — Mardrus, 1, 46. — Weil, 1, 30. — Burton, 1, 41. — Payne, 1. — Henning, 1, 41.

— Voir p. 79 plus haut.

— Wieland, Schach Lolo. (Edition Hempel, 12, 33 et suiv.)

D'abord dans le \* Teutscher Merkur, 22.

— Oehlenschlaeger. (Elberling, 72-75.)

Un roi est lépreux et rien n'a pu le guérir. Arrive le médecin Rouyâne (Douban), qui le sauvera sans médicament ni onguent. Il fait une paume dans le manche de laquelle il introduit un remède et prescrit au roi de jouer à la balle jusqu'à ce qu'il transpire; il devra se rendre alors au bain <sup>(1)</sup>. La cure réussit et le roi comble Rouyâne de bienfaits. Au ministre, jaloux de sa faveur et voulant le noircir à ses yeux, le roi raconte une histoire (n° 173) à laquelle le vizir répond par une autre. (N° 197.) Le roi, frappé de ce qu'on l'a guéri sans drogues, finit par croire que le médecin pourrait l'empoisonner avec un simple parfum et par admettre que c'est un émissaire. Il lui annonce qu'il va le faire mettre à mort; le médecin supplie en vain et cite inutilement l'histoire du crocodile (n° 145), qu'il ne raconte d'ailleurs pas vu sa situation. Il obtient d'aller régler ses affaires et, de retour, fait croire au roi que s'il feuillette un livre qu'il lui apporte il fera parler sa tête après sa mort <sup>(2)</sup>. Le roi mouille son doigt pour tourner les pages et tombe mort empoisonné. <sup>(3)</sup>

Mém. de l'Acad. des Inscr., 10, 57. — Rückert, (Hall.) Allglitz., 1828, 2, 379-381. — Hammer, Osman. Dichtk., 2, 533. — Burton, 8, 131. — Oestrup, 67, 72 et 143. — Basset, Cébès, 11. — Timoni, Tableau des litt. de l'Orient, 3, 306-308.

Hammer, Rosenöl, 1, 120. — Dunlop-Liebrecht, 511. — Voltaire, Zadig.

*Médecins soupçonnés*, etc. Quinte-Curce, III, 6. — Polano, Talmud, 226-227 (Maimonide). — Cardonne, 2, 142. — Cfr. Syntipas, n° 139.

## 157. — *Le jeune Egyptien et sa Cousine.*

1. — Les trois manuscrits des Cent nuits.

Voir Rev. d. trad. pop., 6, 450-451.

<sup>(1)</sup> Cfr. Germania, 24, 135.

<sup>(2)</sup> Cfr. Westermann's Monatshefte, 65, 703.


<sup>(3)</sup> Schlegel, Bibliog. arabe, 4, n° 10, 542. — Tazyfine, 291.

**158. — *L'envieux et l'envié.***

Voir p. 14 ci-dessus.

**159. — *L'étoile de lumière.***

1. — Le premier manuscrit des Cent nuits.



Voir Rev. d. trad. pop., 6, 450.

*Les eunuques.*

Nos 160 et 161.

**160. — *Le premier eunuque.***

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 127.—  $\beta$ , 1, 137.—  $\gamma$ , 1, 233.—  $\epsilon$ , 4, 873.

3. — Burton, 1, 372.— Payne, 1.— Mardrus, 2, 304.— Henning, 2, 157.



Élevé dès son enfance avec la fille de son maître, il abuse et on le mutile.



Encadré dans le n° 188.

Burton, 8, 133.— Cfr. Mous., 2, 69 et Naf., 47-48.

161. — *Le deuxième eunuque.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 128. —  $\beta$ , 1, 138. —  $\gamma$ , 1, 234. —  $\delta$ , 1, 269. —  $\epsilon$ , 3, 375.

3. — Lane, 1, 440. — Burton, 1, 374. — Payne, 1. — Mardrus, 2, 308. — Henning, 2, 159.

On l'a vendu en avertissant qu'il a un vice, celui de mentir une fois par an.

Un jour que son maître, à une fête des marchands, l'envoie chercher un objet à la maison, il annonce qu'un mur a écrasé son maître dans sa chute et, au milieu du deuil général, brise le mobilier.

Pendant que la famille se rend avec les curieux et les autorités au lieu de l'accident, il court en avant et annonce que sa maîtresse, les enfants et les animaux domestiques ont été écrasés par la chute de la maison.

Mais les gens arrivent et tout s'explique, l'esclave disant que ce n'est là que la moitié de son mensonge annuel, qu'il fera un autre jour l'autre demi mensonge. Il refuse aussi de se laisser affranchir, ne sachant aucun métier.

On le mutile alors et on le vend d'autant plus cher.

Burton, 8, 133 et 144. — Bibliog. arabe, 6, n° 148, 20 (¹).

(¹) Le troisième eunuque ne raconte pas son histoire (p. ex.  $\beta$ , 140-141 : Burton, 379 ; Mardrus, 318). Comme cause de son malheur, il fait allusion à ses rapports avec la femme et le fils de son maître.

*Facéties.* <sup>(1)</sup>Nos 162 à 170 *quater*.**162. — *La besace merveilleuse.***

1. — Man. égyptiens. — Y. — Paris, 626, n° 3667, 3.
2. —  $\alpha$ , 1, 468. —  $\beta$ , 2, 119. —  $\gamma$ , 2, 118. —  $\delta$ , 2, 373.
3. — Scott, 6, 155. — Hammer, 3, 301. — Mardrus, 7, 165. — Weil, 4, 52.  
— Burton, 3, 270 et 11, 56. — Payne, 3. — Henning, 7, 5.
4. — I'lâm, 97-98.

Hâroûne étant triste, Ali le persan lui raconte l'aventure suivante, qui le fait rire.

Un Kurde, lui ayant un jour arraché une valise, ils se rendent chez le cadi. Le Kurde, pour prouver qu'elle lui a été volée, décrit le contenu et Ali lui répond sur le même ton : ils font, tous deux, des énumérations insensées de villes, de fleuves, etc., que la valise contiendrait. Il ne s'y trouve, naturellement, que quelques objets sans valeur.

Burton, 3, 273, 8, 136 et 12, 246-247. — Cfr. Ginguéné, Hist. de la litt. ital., 13, 271.

**163. — *Al Ma'moûne et le sage.***

1. — Man. égyptiens.
2. —  $\alpha$ , 1, 483. —  $\beta$ , 2, 136. —  $\gamma$ , 2, 142. —  $\delta$ , 2, 413.  
— Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 84-87 (texte) et 293 (trad.)

(<sup>1</sup>) Voir aussi Poètes; Prières singulières; Réparties.

\_\_\_\_\_

洪一平 王德成

1. The first part of the report is a general introduction to the project, which includes the purpose, objectives, and scope of the study.

I have been very busy since I came back from my trip to the States. I am now working on a new book which will be published next year. I hope you are well and happy.

- Le pêcheur répond qu'il l'a ramassée par respect pour le portrait <sup>(1)</sup> et le nom du roi qu'elle porte. Nouveau don de 4000 dirhems. Proclamation du roi d'avoir à ne pas suivre l'avis des femmes <sup>(2)</sup> : celui qui le suit perd, avec son dirhem, deux autres.

---

Benfey, 602.

### 165. — *Le collyre merveilleux.*

1. — Man. égyptiens.
2. — α, 1, 576. — β, 2, 232. — γ, 2, 277. — δ, 3, 65. — ε, 8, 225.  
— Belkassam b. Sedira, Cours de litt. ar., 2<sup>e</sup> édit., 234-236.
3. — Hammer, 3, 361. — Mardrus, 7, 159. — Weil, 4, 70. — Burton, 4, 61. — Payne, 4. — Henning, 8, 58.
4. — Mous., 2, 215. — Damfri, 1, 227. — Tam., 1, 143. — Gawzi, 113-114. — Naf., 50. — Arnold, Chr. ar., 1, 42. (D'après le Miat Aamil, 31.) — Mouh., 1, 270.

---

Hâroûne rencontrant un vieillard qui se rend à Bagdad consulter pour ses yeux, charge Ga'far de s'en moquer. Ga'far lui indique un remède ridicule (vent, rayons de soleil, etc.). L'âne se charge de payer Ga'far, que le vieillard accable de malédictions. Le calife lui fait des présents.

---

Burton, 8, 144. — Cfr. Keller, Erzählungen. (Litt. Verein, n° 35), 480. — N° 388, p. 41 ci-dessus.

---

<sup>(1)</sup> Cfr. Rev. d. trad. pop., 12, 197. — Or. u. Occident, 3, 372.

<sup>(2)</sup> Cfr. n° 172 de Syntipas.

166. — *Part à deux.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 580. —  $\beta$ , 2, 236. —  $\gamma$ , 2, 283. —  $\delta$ , 3, 72. —  $\varepsilon$ , 8, 231.

— Caussin de Perceval, Gram. ar. vulgaire, 1833, 3-5 (texte) et 159-163 (trad.)

\* Nouvelle édition, 1843.

— \* Belkassam b. Sedira, Cours de litt. ar., 1<sup>re</sup> édit., 32-34.

3. — Hammer, 3, 367. — Lane, 2, 533. — Mardrus, 7, 198. — Weil, 4, 72. — Burton, 4, 71. — Payne, 4 — Henning, 8, 69. — Hanley, 95.

— Zenatia du Mzab, 172-173.

— Basset, Nouv. contes berbères, 166-167.

4. — Mas'ouïdi, édit. B. de Meynard, 8, 161-168. — Basset, Rev. d. trad. pop., 12, 675-678. — Mous., 2, 221. — Rosen, Chrest. ar., 33-35.

---

Hâroûne étant triste, Masroûr lui amène un bouffon qu'il a vu faire rire des gens et dont il obtient, après une vive discussion, la promesse de lui remettre les deux tiers de ce que Hâroûne lui donnera. Le calife l'avertit qu'il le récompensera s'il le fait rire; sinon, il recevra trois coups d'une poche pleine de pierres. N'ayant pu dérider le calife et ayant déjà reçu un coup, il se rappelle sa promesse; mais Masroûr renonce à son droit.

---

Loiseleur, M. n., XXXII-XXXIII. — Burton, 8, 137. — Basset, Rev. d. trad. pop., 12, 675-678. — Basset, Nouv. contes berb., 354-356. — Hist. litt. de la France, 23, 238 et 835-836; 24, 589. — Dunlop-Liebrecht, 257 et 491. — Pauli, 542. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 8, 465. — Grimm, 20. — Shakesp. Jest-books, 3, Hobson, 40, et notes 10-11. — F. Reuter, Werko, 1, 352-355. (De russ'schen Rubeln.) — Volkskunde (Gand), 7, 147-148. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 284-285.



---

**167. — *L'incongruité.***

3. — Burton, 4, 95-97.

— — —

Abouï Hasane le yéménite se marie et, au milieu des fêtes, commet une incongruité. Il se sauve et se rend dans l'Inde : il y devient chef des gardes d'un roi et y séjourne dix ans. Poussé par l'amour du pays, il se déguise et y retourne. Il entend ainsi une mère, parlant à sa fille, lui dire qu'elle est née l'année de l'incongruité d'Abouï Hasane. Il retourne dans l'Inde, où il reste jusqu'à sa mort.

— — —

Cfr. n° 107.

**168. — *Les deux farceurs.***

1. — Y.

3. — Burton, 11, 463.

— — —

Un farceur de Damas et un autre, du Caire, s'efforcent de l'emporter l'un sur l'autre. Le damasquin conduit à une porte de ville encombrée un âne chargé d'épines et déchire les habits des gens. Le cairote offre des fleurs à des gens qui se sont retirés pour satisfaire un besoin naturel : c'est lui qui l'emporte.

Anecdote du prêt d'un âne refusé poliment et accordé grossièrement.

— — —

**169. — *Le sultan et son vizir.***

1. — CC.

3. — \* Beloe. (Bibliog. arabe, 4, n° 226)

— Blaue Bibliothek, 11, 117.

— Bibl. d. Frohsinns. Arab. Märchen, 2, 90.

---

Un sultan, frappé par un hôte dont il blâme le luxe, l'invite pour le battre au moindre prétexte, comme le lui conseille son vizir, qu'il a menacé s'il ne peut se venger. Mais l'hôte loue le luxe du sultan, accepte l'eau qu'il lui offre pour se laver après le repas, et l'approuve quand il frappe un jeune esclave. Le vizir, menacé par le sultan, prie l'hôte d'intervenir et reçoit alors de lui un coup, ce qui fait tellement rire le sultan qu'il pardonne.

---

Cfr. n° 86.

**170. — *Les trois derviches.***

1. — CC.

3. — \* Beloe.

— Blaue Bibliothek, 11, 135.

— Bibl. d. Frohsinns... 2, 109.

— Clouston, Flowers, 113-114.

---

Trois derviches demandent à passer gratuitement de Syrie en Chypre, disant qu'ils ont reçu des dons divins : l'un de voir à 360 jours de marche, l'autre, d'entendre d'aussi loin, le troisième, d'être incroyant. Le capitaine les reçoit, y compris le dernier pour l'amour des deux autres, qui ne

veulent pas se séparer de lui. En mer, l'un dit qu'il voit la fille du sultan des Indes à sa fenêtre; l'autre, qu'il entend le bruit de l'aiguille qu'elle vient de laisser tomber. « Dois-je croire ou non, » dit le troisième.— « Moi aussi je veux être incrédule, » dit le capitaine en l'emmenant dans sa cabine.

**170<sup>bis</sup>.** — *L'avare et son esclave.*

1. — CC.

3. — \* Beloe.

— Tausend u. e. Tag, 11, 274.

Bien soigné par son esclave pendant une maladie, un avare dit qu'il l'affranchira quand il sera guéri. Comme il se fait servir un coq en plusieurs jours par petites portions, l'esclave souhaite qu'il affranchisse d'abord le coq.

**170<sup>ter</sup>.** — *Le mahométan et le grec.*

1. — CC.

3. — \* Beloe.

— Tausend u. e. Tag, 11, 281.

Au bain, un mahométan demande à un homme sans vêtements son respectable nom. — « Mahomet. » — Quand l'homme se rhabille il met un turban bleu et le musulman reconnaît que c'est un chrétien. « Tu ne peux t'appeler Mahomet. » — « Non; je m'appelle Georges; mais tu ne m'as pas simplement demandé mon nom; tu as voulu savoir mon nom respectable. »

**170<sup>quater</sup>. — *L'homme indigne de ce nom.***

1. — CC.

3. — \* Beloe.

— Tausend u. e. Tag, 11, 283.

Un sultan demande à son vizir s'il connaît un seul homme au monde qui ne sache pas ce que c'est que le kanaffée (friandise.) Le vizir lui amène un Kurde, qui prend le sultan pour Dieu. Le sultan s'afflige qu'il ne connaisse pas son créateur.

C'est ainsi que le Tausend u. e. Tag donne l'histoire; mais le texte doit probablement prêter au sultan une réponse dans ce genre : « Mais ce n'est pas un homme que tu m'amènes, puisqu'il ne connaît pas son créateur. »

**171. — *Fadlallah.***

3. — Mille et un jours, Lille, 2, 81. — Rapilly, 1, 241. — Pajot, 57. — Loiseleur, 73.

4. — Rosen, Tuti, 2, 257-262. — Barb, Naurus, 94-101. — Serendip (Litt. Verein, n° 208), 208-209.

— Quarante vizirs (Gibb, 313-318 et XXXIII; Behrnauer, 321-324; Gauttier, 1, 186-188 et 7, 362; Habicht, 1, 170 et 13, 298.)

Avant de se marier, Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, roi de Moussel, désire voyager et se rendre à Bagdad. Pillé par des bédouins, il échappe au massacre parce que le chef, voulant se venger de Bin-Ortoc, compte le faire pendre. Mais pendant que la bande est subitement appelée par une occasion de pillage qui se présente, la femme du chef a pitié de lui et le délivre.

Arrivé misérable à Bagdad, il mendie et aperçoit par hasard Zemroude, fille d'un gouverneur destitué à cause des manœuvres de son ennemi le cadi. Il va passer la nuit dans un cimetière, y tombe sur une bande de voleurs qui veut l'enrôler et est pris avec eux. Il parvient à se justifier et le cadi, ne connaissant pas son rang et voulant accabler son ennemi, feint de se réconcilier avec lui et fait épouser Zemroude à Fadlallah, qu'il présente comme le fils du roi de Basra.

Le lendemain <sup>(1)</sup>, il lui redemande les habits qu'il lui a prêtés et lui renvoie ses haillons, ce qui donne à Fadlallah l'occasion de déclarer à sa femme qui il est. Mais elle veut se venger, se rend chez le cadi, lui fait admirer sa beauté, et lui dit que son père le teinturier, la faisant passer pour laide, refuse de la marier. Le cadi, moyennant une dot de 1000 pièces d'or, épouse, devant plus de cent témoins, la fille du teinturier, qui se trouve être un monstre, et répudie sa femme qui s'est montrée jalouse. Bien que le cadi s'empresse de renvoyer le monstre, le calife, à qui Fadlallah s'est fait connaître, l'oblige à le reprendre dans la prison où il l'enferme à perpétuité et rend au beau-père le gouvernement de Bagdad.

Les jeunes époux retournent à Moussel, où Bin-Ortoc est mort et a été remplacé par un cousin de Fadlallah ; mais ce cousin lui rend le trône.

Peu après, Fadlallah se lie avec un derviche savant qui, grâce à deux mots magiques, peut transporter son âme dans un cadavre qu'il ranime ainsi. Le roi se laisse tenter, entre dans le corps d'une biche et se sauve quand il voit que le derviche, qui a pris son corps, veut le tuer. Le derviche s'empare du trône et de Zemroude et fait tuer, moyennant primes, toutes les biches du royaume : en vain, car Fadlallah était entré dans le corps d'un roseignol.

Ainsi métamorphosé, il vole au jardin de son palais, s'y fait prendre et devient le favori de la reine. Un jour qu'il a eu l'idée quasi inspirée d'entrer dans le corps d'une chienne qui vient de mourir, le derviche, pour consoler la reine, entre dans le corps du rossignol, que Fadlallah tue après avoir repris son corps.

La reine meurt de chagrin à cause de son involontaire infidélité et Fadlallah, ayant remis le trône à son cousin, se retire à Jaic, où il vit quarante ans inconnu. C'est là qu'il reçoit Calaf (n° 113) et lui conte ses aventures.

---

(1) L'épisode de ce paragraphe est le conte du n° 331.

Dunlop-Liebrecht, 411 et 519.— Keller, Sept sages, CLXXVI et Dyocletianus, 52.— Loiseleur, Essai, 175; M. n., XXI et XXIII-XXIV; M. j., 88.— Benfey, 120 et suiv. et 2, 530.— Clouston, 1, 437.

Tawney, 1, 21-22 et 420.— Jülg, Mongol. Märchen, 194-195.— Journ. asiat., 1844, 1, 359-361.— Basset, Nouv. contes berb., 47 et 273.— Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1514.)—Lacoin de Villemorin, Jard. d. délices, 163 et suiv.— Rev. d. trad. pop., 10, 112.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 320, note 8.— Rev. pol. et lit., 1884, 1, 27-30.

\* Spectator, n° 578.— C. Gozzi, Royer, Le théâtre fiabesque, 99-154.— \* Hauch, Fadlallah (Elberling, 17.) — Hartmann, Märchen, 84 et suiv.— Cfr. Hauff, d. Calif Storch.—Bibliog. arabe, 2, n° 133.—Amphitryon.

Cfr. n° 390.

### Faucon.

## 172. — *Hisâme et la fable du faucon.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 447.— β, 2, 97.— γ, 2, 87.— δ, 2, 346.— ε, 7, 155.

— Belkasssem ben Sedira, Cours de lit. ar., 2<sup>e</sup> édit., 231-234.

— \* Raux, Rec. de morceaux choisis, 52-55.

3. — Hammer, 3, 277.—Weil, 2, 325.— Burton, 3, 225.— Payne, 2.— Henning, 6 159.

4. — I'lâm, 36-37.— Hammer, Rosenöl, 2, 55-57.

Hisâme, à la chasse, interroge un jeune arabe avant de le saluer et n'en reçoit que des réponses impolies, même quand sa suite arrive et lui fait connaître que c'est le calife. Au moment d'être mis à mort, il raconte la fable d'un faucon qui épargne un moineau, parce qu'il est trop insignifiant. Le calife lui pardonne et le comble de présents.

Bibliog. arabe, 3, p. 60, n° 23.

**173. — *Le roi persan (Sindbâd) et son faucon.***

1. — Man. égyptiens.  
 2. —  $\alpha$ , 1, 14. —  $\beta$ , 1, 16. —  $\gamma$ , 1, 24. —  $\delta$ , 1, 27.  
     — Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 56-60 (texte) et 281-283 (trad.)  
     — Belkasssem ben Sedira, Cours de litt. ar., 2<sup>e</sup> édit., 162.  
 3. — Mardrus, 1, 54. — Weil, 1, 32. — Burton, 1, 46. — Payne, 1. —  
 Henning, 1, 46.

Un roi, au cours d'une chasse, menace de mort celui du côté duquel s'échappera une gazelle entourée du cercle des chasseurs; elle s'échappe de son côté; il la poursuit et l'atteint. Fatigué, il voit découler un liquide d'un arbre et veut en boire; mais son fidèle faucon ayant renversé trois fois le vase, il le frappe. Avant de mourir, le faucon peut encore attirer son attention sur la cîme de l'arbre : il y aperçoit un serpent dont le liquide en question est le venin.

Bibliog. arabe, 2, n<sup>o</sup> 113, 115 et p. 233; 3, p. 61. — Oesterley, Baïtal Pachisi, 101 et 202. — Tazyine, 372-373. — Gawzi, 202. — De Slane, Ibn. Khall., 1, 621. — Rev. d. trad. pop., 12, 340-341. — Clouston, Flowers, 174, 175 et 176-177. — Babrius, édit. Crusius, 135-136. — Grimm, 353.

**174. — *Le faux calife.***

Voir p. 99 ci-dessus.

**175. — *Le bimaristan ou histoire du jeune marchand de Bagdad et de la dame inconnue.***

Voir p. 101 ci-dessus.

**176. — *Histoire du premier fou.***

Voir p. 102 ci-dessus.

**177. — *Manjab (Mundschab.)***

Voir p. 103 ci-dessus.

*Favorites.*

Nos 178 et 179.

**178. — *Les quarante favorites.***

1. — Man. Breslau.

2. — ε, 12, 398.

3. — Habicht, 15, 181. — Burton, 9, 437. — Payne, 12. — Henning, 19, 183.

---

Une des quarante favorites du calife entre chez un jeune homme, parce qu'elle est altérée; en buvant, elle se montre et son hôte s'éprend d'elle. Elle lui dit que, sauf elle, toutes les femmes du calife ont un amant; elle lui donne un vêtement à mettre pour venir la voir et lui dit le mot de passe qui le fera reconnaître d'un petit esclave.

Le jour du rendez-vous, un ami prie l'amoureux d'entrer un instant chez lui; mais il l'enferme pour aller chercher des rafraîchissements et ne revient que le lendemain, parce qu'on l'a retenu de force dans une société.

Furieux, le jeune homme se rend au palais pour s'excuser. Sur la place, il voit 38 pieux, auxquels sont crucifiés 38 hommes et, en dessous, 38 femmes : c'est le calife qui les a surpris et a fait justice.

---

Cfr. Rosen, Tuti, 2, 90-91.



**179. — *La favorite de Ma'moùne.***

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, 12, 402.

3. — Habicht, 15, 184. — Burton, 9, 440. — Payne, 12. — Henning, 19, 185.

La favorite du calife Ma'moùne al hâkim bi Amrillâh fait des achats chez un marchand; puis, après avoir, un autre jour, accepté de lui un cadeau, elle lui confie 1000 dinârs à faire fructifier; il double ce capital et, avec 1000 dinârs qu'elle ajoute, il bâtit sur son ordre un palais dans l'île de Rawda.

Quand il est achevé, il va l'attendre avec un âne; mais un jeune homme se joint à eux, malgré le mauvais accueil que lui fait la favorite. Se radoucissant, elle ne s'occupe plus que de lui pendant que le marchand les sert à leurs repas et les voit même s'embrasser. Elle enivre ensuite ce jeune homme, lui tranche la tête, le découpe en morceaux et le fait jeter dans le Nil.

C'est que, libre six jours par mois, elle va passer ce congé chez une femme qui l'a élevée; là, ce jeune homme, fils d'une voisine, s'est imposé à elle; depuis, il n'avait plus cessé de la compromettre et de l'importuner. (Cfr. n° 136 de Syntipas.)

Ainsi libérée, elle montre tout son amour au marchand et, pendant un an, lui consacre son congé mensuel.

Au bout de ce temps, elle reste un mois absente et fait savoir à son amant qu'il tâche de la sauver, parce que, avec 26 autres femmes qui ont eu la sottise de s'accuser réciproquement d'infidélités, elle a été condamnée à être jetée à l'eau.

Le marchand se déguise en batelier et gagne l'amitié d'un batelier qui se trouve être celui dont l'embarcation sert pour le supplice et qui le fait passer pour son aide. Sur son conseil, il prépare une outre gonflée d'air. Quand vient le tour de son amie, il lui ôte le sac de sable qu'on lui a attaché, lui donne l'outre d'air et va la reprendre au lieu où le courant l'a

emportée. Il la cache ensuite dans le palais de Rawda ; mais elle meurt des émotions qu'elle a éprouvées.

Le marchand enlève les meubles, mais laisse un coffret dont il ignorait l'existence. Le magistrat préposé aux successions le découvre et y voit des bijoux royaux ; le marchand est bâtonné et confesse tout. Le calife, admirant son courage, se borne à l'exiler, lui laissant la vie et la liberté.

---

### 180. — *Fleur des jardins.*

1. — Le premier manuscrit des Cent nuits.

---

Voir Rev. d. trad. pop., 6, 449.

---

---

## Additions et corrections.

---

- Page 1, 4 : Rosenöl, 2, 217-218.
- Page 4, *L'eau*, etc. : N° 134.
- Page 4, n° 443, 2 : ζ, 1 et Green, 76-82.
- Page 4, *Joyaux qui éclairent* : N° 73.—Tawney, 1, 827, 577 et 2, 204, 233 et 494. — Clouston, Flowers, 196-197.
- Page 5, note 1 : Velten, Suaheli, 58.
- Page 5, *Appeler en brûlant des cheveux*, etc. : Dunlop-Liebrecht, 431.
- Stumme, Tripoli, 95.— Stumme, Tunis, 2, 63 — Tâzerwalt, 149 et 205.— Green, 115.— Carra, Abrégé des merveilles, 196-197.— Artin, 117.— Zeit. d. deut. morg. Ges., 43, 588 et 48, 394 et 668.— Mercier, Chaouia, 67.— Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 69 et 366.— Lacoïn, Jardin d. délices, 78.— Keightley-Wolff, Mythologie, 85.— Malcolm, Sketches, 1 ; 38.— Kunos, Turk. Tales, 76, 77, 79, 92, 94, 95, 155, 156 et 214.— Chalatianz, 21-42.— Archiv f. Litteraturg., 12, 139.— G. de Tassy, Allégories, 294, 337, 462 et 474.— Cfr. Grimm, 338.— Kunos, Turk. Tales, 213 et 250.
- Page 6, § 2 : Oestrup, 66 et 72-78.
- Page 8, Le plus généreux : Romania, 9, 8-9.
- Page 10, § 1 : N° 58.
- Page 11, Abounadar : Cfr. n° 72 et Cosquin, 2, 6.— Dubois, Pantcha-Tantra, 217 et suiv.— Clouston, Flowers, 136-144.— Basset, Contes berb., 168-169.
- Page 13, § 2 : Volkskunde (Gand), 13, 182.
- Page 13, *Secret surpris* : G. de Tassy, Histoire, 1, 621.— Velten, Suaheli, 83, 84, 85 et 86.— G. de Tassy, Allégories, 371.
- Page 14, n° 158, 2 : ζ, 1.
- Page 16, note 1 : Journ. asiat., 1887, 2, 311-314.— \* Lidzbarski, Geschichten u. Lieder a. d. neuaram. Hands. d. K. Bibl. zu Berlin ; compte-rendu de Bolte dans Zeit. f. vergl. Litteraturg., N. F., 13, 234.
- Page 16, note 2 : *Regard qui réduit en cendres* : Tawney, 2, 80.  
Rev. d. trad. pop., 15, 445.
- Page 17, *Anneau* : I'lâm, 92.
- Page 19, 2 : \* Baïroûte, 1302. 88.
- Page 20, note 1 : N° 59.— Lane, 1, 276.— Tawney, 2, 195 et 222.
- Page 20, note 2 : N° 21.

- 
- Page 23, note 2 : Ganneau, *Le calife pêcheur*, 124 et 126.
  - Page 25, note 2 : N° 154.
  - Page 30, fin : N° 73.
  - Page 30, note : W. Irving, *Alhambra*, 78-95.
  - Page 32, n° 16, 1 : *Man. de Munich*, *Aumer*, 273.
  - Page 36, 4 : Rückert, 4, 33-36. — W. Irving, *Alhambra*, 89-91.
  - Page 37, Voir les trésors : Nos 72 et 154. Cfr. *Alarawiyah*, 89 et suiv.
  - Page 41 : W. Irving, *Alhambra*, 81, 160 et 208.
  - Page 43, 3 : *Mardrus*, 5, 199.
  - Page 43, note : Tawney, 2, 216. — Basset, *Contes berb.*, 208. — *Arfert* (n° 128), 20 et 29. — G. de Tassy, *Allégories*, 215 et 407. — *Rev. d. trad. pop.*, 15, 471.
  - Page 44, § 1 : N° 121.
  - Page 44, note : N° 117. — W. Irving, *Alhambra*, 122 et 137.
  - Page 45, note : Vincenti, *Aus goldenen Wandertagen*, 3 et suiv.
  - Page 51, note 2 : W. Grimm, *Konrads von Würzburg Goldene Schmiede*, XXXIII.
  - Page 52, 2 : \* *Le Caire*, 1302. In-8. 75.
  - Page 60, § 2 : Nos 96 et 131.
  - Page 60, *Fumigations* : Nos 27, 72, 73, 152 et 154.
  - Page 61, *Sortie des femmes* : W. Irving, *Alhambra*, 103-104. — Jülg, *Mongol. Märchen*, 245-246.
  - Page 63, note 2 : N° 154. — Velten, *Suaheli*, 61. — G. de Tassy, *Allégories*, 346. — G. Paris, *Poèmes et légendes du Moyen-âge*, 46.
  - Page 66 : \* Clouston, *Notes a. Queries*, 1889, 1. — *Volkskunde (Gand)*, 13, 182.
  - Page 67 : Görres a emprunté son *Höhle Xaxa à Meletan*, 495-567. — \* *Archiv f. slav. Philol.*, 5, 26; 15, 807 et 837 et 19, 243. — \* *Wislá*, 2, 467. — \* Radloff, 1, 88-117 et 320-325; 3, 395-402. — *Bull. de l'Acad. de St Pétersb.*, 1861, 3, 503. — \* *Rev. celtique*, 3, 132.
  - Page 69, note : G. Paris, *Poèmes*, 231.
  - Page 72, note : Tawney, 2, 622. — G. Paris, *Poèmes*, 243-244.
  - Page 77, note : Nos 63 et 177.
  - Page 78, note : De Mont et de Cock, *VI. Vertelsels*, 321 et suiv.
  - Page 83, note 1 : De Mont et de Cock, 211; cfr. 217.
  - Page 84 : *Volkskunde (Gand)*, 13, 182. — De Mont et de Cock, 331-332.
  - Page 86, n° 27, 3 : *Bibliog. arabe*, 4, nos 138 A et 138 B.
  - Page 87, § final : N° 154.

- 
- Page 87, *Signe de mort* : Tawney, 1, 387 et 577. — De Mont et de Cock, VIII. — Velten, Suaheli, 218.
  - Page 87, *Peloton* : Volkskunde (Gand), 18, 182.
  - Page 90, *Artifices*, etc. : Cardonne, 2, 153 et 155. — Pentamerone, édit. Liebrecht, 1, 287.
  - Page 90, note 2 : Velten, Suaheli, 255.
  - Page 91, ligne 1 : N° 120.
  - Page 94, note : Nos 106 et 107.
  - Page 96, note 1 : \*Zwierzina, Die Legende der h. Margareta (Brockhaus Mittheilungen 1899, 47.) — Brunet, Légende dorée, 1, 149 et 2, 176 et 178.
  - Page 96, note 2 : Bulau, Personnagez énigmatiques, 2, 333.
  - Page 98, *Joue mordue* : Cassel, Die Hochzeit von Cana, 1891, 2-3. — Grimm, Deutsche Sagen, 1866, 2, 307-308. — Grünhagen, Ueber die Sage von der Flucht der Landgräfin Margaretha und dem Biss in die Wange, Dans Zeit. d. Vereins f. thüringische Geschichte u. Altertumskunde, 8, 99-114.
  - Page 103, n° 177, 1 : Munich, Aumer, 272.
  - Page 104, § final : Alarawiyah, 102-103.
  - Page 104, note : N° 96.
  - Page 105, n° 35, 4 : Halbat, 82-83.
  - Page 107, *Hind* : Munich, Aumer, 272.
  - Page 107, *Même tombe* : Rev. d. trad. pop., 16, 169.
  - Arbres s'entrelaçant* : G. Paris, Poèmes, 131.
  - Page 108-109 : C. R. de Splettstösser, Landau, Zeit. f. vergl. Literaturg. N. F., 18, 235-238. — \* Vogt, der edele Moringen. Dans Paul und Braune, Beiträge, 12, 431-453. — Rev. d. trad. pop., 16, 104-107.
  - Page 118, 1 : Munich, Aumer, 273.
  - Page 118, 4 : Rückert, 4, 146-151.
  - Page 124, § 3 : Reinaud, Mon. Blacas, 2, 453.
  - Page 124, n° 59, 1 : Cat. Caussin, 74, n° 888. — Munich, Aumer, 273.
  - Page 126, § 2 : Nos 76 et 276.
  - Page 132, *Description* : G. de Tassy, Allégories, 483, 485 et 489.
  - Rêve* : G. de Tassy, 221, 485 et 492.
  - Page 134, *Roméo* : Zeit. d. Ver. f. Volksk., 8, 352. — Cligès, édition Foerster, XVII et suiv.
  - Page 135, *Livre magique* : Nos 101, 152 et 154.
  - Page 135, *Rire et pleurer* : N° 396. — G. de Tassy, Allégories, 349.
  - Page 139, *Mains coupées* : Cfr. Zeit. d. Ver. f. Volksk., 5, 460 et Arfert (n° 128), 17-18.

- 
- Page 139, Colombe d'or : Grünbaum, N. Beit. z. semit. Sagenkunde, 201.
  - Page 142, *Aumône* : Rev. d. trad. pop., 15, 461-465.
  - Page 142, Avicenne, § 1 : Salverte, Sc. occultes, 344-346.
  - Page 143 : Sitzungs. de Vienne, 6, 222.
  - Page 145, *Lang. symbolique* : Erdmann, die Schöne (p. 193), 111 et suiv.—Velten, Suaheli, 44-45, 180, 181 et 239.—Grünbaum, Sem. Sagenk., 256-267.—Rev. d. trad. pop., 15, 468.
  - Page 146, Baba Abdallah, 3 : p. 205.
  - Page 149, note 2 : G. de Tassy, Allégories, 447.
  - Page 151, note : N° 154.
  - Page 159, Aveugles : Velten, Suaheli, 64-71.
  - Page 161, *Fascination* : Salverte, Sc. occultes, 219-224.
  - Page 162, *Châteaux en Espagne* : Velten, Suaheli, 74-75. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 881-382.
  - Page 168, Chûte des Barmécides : Velten, Suaheli, 19-23.
  - Page 176, *Vie attachée à un objet* : De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, VIII.
  - Page 180, *Langue des animaux* : De Mont et de Cock, IX et XI.
  - Page 181, 3 : Traduction partielle en kurde,\* Hartmann, Materialien, 1. (Journ. asiat., 1901, 1, 188-189.)
  - Page 192, § 5 : N° 120.
  - Page 194, 3 : Lidzbarski-Bolte, 232.
  - Page 201, *Navires* : N° 154.
  - Pages 201-202 : La forme primitive de cet épisode, Velten, Suaheli, 148-152.
  - Page 214, § 3 : Lidzbarski-Bolte, 234.
  - Page 215, § final : Lidzbarski-Bolte, 234.
  - Page 221, § 3 : Journ. asiat., 1901, 1, 81.
  - Page 228, *Cheval* : G. de Tassy, Allégories, 456.
  - Page 229, *Char* : G. de Tassy, 393, 409 et 471.
  - Page 230, *Flèche* : Salverte, Sc. occultes, 459.
  - Machine* : Journ. asiat., 1901, 1, 269 et 271.
  - Page 230, *Nuage* : Grünbaum, Sem. Sagenk., 276.
  - Plat* : Velten, Suaheli, 61 et 62.
  - Page 241, note : Velten, Suaheli, 55, 56, 113 et 114; cfr. 82.
  - Page 247, note : De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 214-215 et 221.
  - Page 251, *Défense de s'enquérir* : G. de Tassy, Allégories, 281.
-

---

## Table des contes qui ne sont pas rangés à leur place alphabétique.

---

- N° 60. L'amant et l'amante, p. 126.  
N° 175. Le bimaristan, p. 101.  
N° 112. Cadre des Mille et un jours, p. 130.  
N° 174. Le faux calife, p. 99.  
N° 131. La chaise volante, p. 232.  
N° 136. La colombe d'or, p. 139.  
N° 144. Couloufe et Dilara, p. 49.  
N° 158. L'envieux et l'envié, p. 14.  
N° 176. Le premier fou, p. 102.  
N° 196. Ghulnaz, p. 91.  
N° 61. Ins ibn Qaïs, p. 128.  
N° 114. L'intendante, p. 194.  
N° 224. Iram aux colonnes, p. 36.  
N° 132. Malek, p. 232.  
N° 177. Manjab, p. 103.  
N° 9. Mouhsine et Moûsî, p. 13.  
N° 65. Nasiraddolé, p. 137.  
N° 66. Naz-Rayyar, p. 137.  
Le négociant de Bagdad, p. 50.  
N° 271. Noûr al dîne et Miryam, p. 52.  
N° 20. Le fils du pêcheur, p. 68.  
N° 305. Le pourvoyeur, p. 220.  
N° 365. Salomon et 'Âd, p. 37.  
N° 388. Theïloun, p. 39.  
N° 389. Le vannier, p. 42.  
N° 397. Le deuxième vieillard, p. 6.  
N° 443. Zobéïde, p. 4.
-





BIBLIOGRAPHIE  
DES  
OUVRAGES ARABES OU RELATIFS AUX ARABES  
PUBLIÉS  
DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 A 1885.



**BIBLIOGRAPHIE**  
**DES**  
**OUVRAGES ARABES**

**OU**  
**RELATIFS AUX ARABES**

**PUBLIÉS**  
**DANS L'EUROPE CHRÉTIENNE DE 1810 À 1885**

**PAR**  
**Victor CHAUVIN,**

**PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.**

---

Ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres  
a accordé en partage le prix Delalande-Guerineau.

---

**VI**

**Les Mille et une nuits. (Troisième partie.)**

---

**PRIX : 6 fr.**

---

**LIÈGE**  
**H. VAILLANT-CARMANNE**  
Imprimeur  
8, RUE SAINT-ADALBERT, 8.

**LEIPZIG**  
en commission chez  
**O. HARRASSOWITZ**  
QUERSTRASSE, 14.

---

**1902**



---

# RÉSUMÉ DES CONTES

[ SUITE. ]

## *Les frères jaloux. <sup>(1)</sup>*

Nos 181, 182, 183 et 273.

### **181.** — *Les trois frères.*

3. — Galland (dans Zotenberg, Notice sur quelques manuscrits, 219; cfr. 196; tirage à part, 53 et 30.)—Burton, 12, 286.—Henning, 20, 136.

4. — Caise, 91.—Tázerwalt, 146 et 204-205.—Kunos, Turkish Tales, 84.—Gött. gel. Anz., 1870, 1418 (Radloff).—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 5, 460.—Chalatianz, 21 (la meilleure forme).—Basset, Rev. d. trad. pop., 3, 571-572 et Nouv. contes berb., 302.—Stumme, Tunis, 2, 3 (Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 666-667.)—Oestrup, Contes de Damas, 83; cfr. 23 et 39.—Houwara, 120.—Rochemonteix, Contes nubiens, 25 et 10-11.

---

Un sultan de Samarcande voulant, dans sa vieillesse, faire un plaisir à ses trois fils, bâtit à l'aîné, Rostam, sur sa demande, un cabinet couvert de tous les côtés alternativement de briques d'or et d'argent. Avant même qu'il soit achevé, Rostam s'y rend et, à minuit, un génie, se plaignant

---

(<sup>1</sup>) Voir aussi, pour ce thème, les nos 2, 443, 398 et 237.—Cfr. n° 375.

qu'on l'ait bâti sur le palais de sa fille aînée, vient le démolir et, poursuivi en vain par le prince, se jette dans un puits. Même aventure pour le second fils, Gaiath, à qui on construit un cabinet d'os de poissons au-dessus du palais de la deuxième fille du génie. Le troisième, Badi alzaman, obtient un cabinet de cristal de roche, au-dessus du palais de la troisième fille; plus heureux que ses frères, il blesse trois fois le génie avant qu'il arrive au puits.

Les frères le suivent et veulent y descendre; mais le premier et le deuxième se font remonter tout de suite parce qu'il y fait trop chaud. Badi, qui a demandé qu'on n'ait pas égard à ses cris, arrive au fond. Palais magnifique, bien pourvu de tout. Il se cache pour surprendre le maître du palais et voit des colombes, qui se plongent dans l'eau et se changent en servantes : elles mettent tout en ordre. Surviennent dix colombes de différentes couleurs et, avec elles, une onzième, toute blanche. Plongée dans un plus petit bassin, elle devient une belle jeune fille; c'est l'aînée du génie.

On découvre Badi, on lui fait grand accueil et il reste quarante jours. Le quarantième, il apprend enfin que le génie, Morhagian, est le père de la princesse; mais elle refuse de dire où il se trouve et renvoie Badi à sa sœur. Nouveau séjour de quarante jours et envoi à la troisième. Ici aussi Badi reste quarante jours et apprend où est le génie : la jeune fille ajoute qu'il coupera le prince en deux. C'est ce qui arrive; mais la princesse le recoud et lui rend la vie en appliquant de l'eau sur la couture. Ayant obtenu de Badi la promesse de l'épouser, elle consent à lui apprendre que son père dort les yeux ouverts <sup>(1)</sup>, qu'il faut marcher sur son corps pour prendre le sabre suspendu au-dessus de sa tête et le frapper sur le cou, en ayant soin de ne pas le frapper deux fois, ce qui le guérirait. (N° 348.) Badi se conforme à ces avis et le génie meurt maudissant sa fille. Ayant vu un beau cheval, il veut l'emmener; mais la princesse lui dit de couper du poil de la queue; qu'il le fera venir à volonté en brûlant de ce poil. (N° 443.) Puis les trois sœurs, destinées à épouser les trois frères, roulent leurs palais en trois balles de peu de grosseur et se rendent au puits.

Les frères, qui s'y trouvaient, retirent les deux aînées qu'on leur dit leur être destinées. La troisième conseille à Badi de remonter avant elle pour échapper à la jalousie de ses frères. Il refuse; mais quand ils ont vu la

---

(1) Cfr. Velten, Suaheli, 121 et suiv.

troisième jeune fille, ils laissent Badi dans le puits. Pendant qu'on emmène la troisième, les deux aînées avertissent l'abandonné que, dans trois jours, il verra passer six bœufs, trois rouges et trois noirs. S'il enfourche un rouge, il reviendra au jour; si c'est un noir, il sera transporté dans un autre monde sous terre par sept fois.

Les bœufs arrivent et Badi est contraint de monter sur un noir. Transporté dans un autre monde, il demande l'hospitalité à une vieille femme, qui lui donne à manger mais, quand il a soif, ne peut lui présenter qu'une éponge. C'est qu'un animal arrête les eaux d'une source abondante (n° 399); on lui offre chaque semaine une jeune fille et, pendant qu'il la dévore, il coule assez d'eau pour la semaine suivante. C'est maintenant au tour de la fille du sultan d'être exposée. Badi va à son secours, bien qu'elle lui fasse signe de s'éloigner. S'endormant près d'elle, il est éveillé par une larme de la princesse au moment où la bête paraît. Il la tue avec le sabre du génie et la princesse le marque de son sang pour le reconnaître. Mais il se cache et le roi ordonne à tous les hommes de la ville de défilier devant lui et sa fille. Badi, qui a bien dû venir aussi, est reconnu par la princesse, qui lui jette une pomme. <sup>(1)</sup> Mais il ne veut rien accepter du roi, si ce n'est le moyen de retourner chez lui; le roi le chasse.

Voyant un serpent attaquer les petits d'un rokh (n° 256), il le tue avec son sabre. Les parents reviennent <sup>(2)</sup> et, reconnaissants, consentent à le remettre sur la terre. Mais il devra prendre avec lui dix quartiers de mouton et en donner un chaque fois que le rokh tournera la tête. La dernière fois, il n'a plus de viande et se coupe le gras de la jambe. <sup>(3)</sup> Arrivé sur terre, le rokh lui rend ce qu'il a mangé et le guérit.

Badi se cache chez un tailleur, qui doit fournir des vêtements pour le mariage de Rostam. Il y substitue des habits pris de l'une des balles des sœurs, qui apprennent ainsi son retour. Ayant refusé de reporter les habits

<sup>(1)</sup> H. Gaidoz. La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme. (Éc. d. hautes Ét. Annuaire 1902, 5-33.)

<sup>(2)</sup> Dans des contes de ce genre, le rokh croit parfois que le héros a voulu tuer ses petits; p. ex. G. de Tassy, Allégories, 460.

<sup>(3)</sup> Ce trait se retrouve dans plusieurs contes cités au n° 182. — Voir aussi Basset, Nouv. contes berb., 333. — Gött. gel. Anz., 1868, 1382-1383. — Tàzerwalt, 128 et 204. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 668. — Cfr. Benfey, 388 et suiv.; Clouston, 1, 241-242; Rosen, Tuti, 2, 31 et suiv.; Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 164; Grimm, 47.



et d'aller voir la noce, il appelle le cheval en brûlant un de ses poils et lui demande un équipement rouge; prenant part au tournoi de la fête, il tue Rostam et se sauve à temps pour que son maître le retrouve chez lui vêtu en ouvrier. Trois mois après, noces de Gaiath. Mêmes événements, si ce n'est que le cheval et l'habillement de Badi sont blancs. Il tue Gaiath, se laisse prendre, raconte ses aventures et épouse la troisième fille du génie. Les deux autres sont mariées à des parents du sultan.

Grimm, 103, 166-170 et 183-184. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., **7**, 20-27 et 386-387; **8**, 241-246. — Cosquin, **1**, 1-27; **2**, 135-116; 351; cfr. 166-167. — Deutsche Rundschau, **90**, 124. — Rev. d. trad. pop., **9**, 174-176; **10**, 505-510; **12**, 257-259; **15**, 423-424. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., **6**, 164 et 164-165; **8**, 295; **9**, 86, n° 25. — Bull. de corresp. afr., **2**, 333-334. — Gött. gel. Anz., 1870, 1659. — North Amer. Rev., **123**, 36. — De Mont et de Cock, Wonderprookjes, 117-118 et 269. — Orient u. Occ., **2**, 296-300.

*Dragon.* Nos 182, 183 et 274. — F. Wachter, Ersch et Gruber, 291-294. — De Reiffenberg, Chronique rimée de Mouskes, **2**, CXLVI-CL et 824. — Salverte, Des sciences occultes, 2<sup>e</sup> édit., 473-509. — Cosquin, **1**, 72-78 et **2**, 59 et 167. — Clouston, **1**, 155-165. — Brunet, Apocryphes, 303. — Gött. gel. Anz., 1866, 1332 et 1342.

En Orient : G. de Tassy, Allégories, 144 et suiv. et 459-460. — Rev. d. trad. pop., **4**, 443. — Liebrecht, die Ragnar Lodbrokssage in Persien dans Orient u. Occident, **1**, 561-567 ou z. Volkskunde, 65-73. — Germania, **32**, 362-366. — Benfey, Nachrichten de Göttingen, 1868, 36. — D'Herbelot, 218. — Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 308-311. — Dubeux, la Perse, 263. — Rhode, d. griech. Roman, 47. — \* New monthly Mag., octobre 1869. — Rosen, Tuti, **2**, 301 et suiv. — Ms. Berlin, **20**, 262-264. — Lerch, Orient u. Occ., **1**, 751-754. — Tâzerwalt, 81-83 et 200-201. — Nöldeke, Tabari, 11 et 179. — Carra, Abrégé d. mer. eilles, 47-48 et 319. — Dussaud, Nosairis, 129. — Velten, Suaheli, 114-116. — Basset, Contes berb., 29-30 et 152; 73-74 et 178-181; Nouv. Contes berb., 206-207, 115-118 et 327. — Kunos, Turkish Tales, 113, 143-153 et 241. — Chalatianz, X-XIV et XXXIV. — Feestbundel aan Prof. M. J. de Goeje, 41. — Bull. d. Folklore, **2**, 178-179. — Wünsche, Mid. Bereschit, 334. — Voir aussi la Légende de St Georges.



C'est à tort que Halliwell rapproche du conte des Mille et une nuits l'histoire donnée par Mandeville (*The Voiage and Travaile of sir John Maundeville*, London. 1866, 317.)

## 182. — *Le sultan du Yémen et ses trois fils.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 169.— Destains, 6, 116.— Gauttier, 6, 301 et 7, 395.— Habicht, 11, 120 et 13, 311.— Loiseleur, 712.— Burton, 11, 69.— Henning, 23, 5.

Le sultan du Yémen a trois fils, dont le dernier, issu d'une femme tombée en disgrâce, est relégué avec elle parmi les esclaves du harem.

Les deux aînés veulent un jour aller à la chasse et leur père les équipe avec luxe. Le troisième, voulant aussi chasser, obtient de sa mère ses derniers joyaux et achète un cheval fourbu. Suivant les traces de ses frères, il trouve une chaîne de perles et d'émeraudes, qui avait servi à attacher un oiseau. Les frères la lui enlèvent sans qu'il se défende, ne voulant pas augmenter la défaveur de sa mère. Le père envoie les aînés chercher l'oiseau de la chaîne <sup>(1)</sup> et le cadet les suit de loin sur son cheval boiteux.

Il arrive dans une grande ville en désolation, parce que la fille du sultan va être dévorée par un monstre qui, depuis quarante-trois ans, exige annuellement le tribut d'une vierge. (N° 181.) Il tue le monstre et la princesse s'éprend de lui. Pour le retrouver, le sultan fait passer tous les hommes de la ville sous la fenêtre de la princesse : le prince ne se rend pas au défilé. Mais on le découvre : il épouse la princesse et la quitte endormie, après avoir écrit dans le paume de sa main une invitation à le rejoindre au Yémen si possible.

(<sup>1</sup>) *Recherche à cause d'une plume* : Velten, Suaheli, 119.— Cosquin, 2, 301.— *A cause d'un cheveu* : Velten, Suaheli, 111 et 169.— Rev. d. études juives, 33, 241.— G. Paris, Poèmes et lég. du M. A., 135 et 155.— Cosquin, 1, LXV-LXVI.— Clouston, 1, 311.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 320-321.

Dans une autre ville, il sauve une princesse d'un éléphant furieux. Mariage et abandon.

Plus loin, il demande à un vieillard où il trouvera l'oiseau. Suivant ses conseils, il tue sept agneaux et les découpe de façon à avoir quatorze parties égales. Pénétrant ensuite dans le palais, il jette deux portions aux lions qui gardent la première porte (n° 286). Il traverse ainsi sept cours et, dans la huitième où dorment quarante esclaves, il découvre une princesse plongée dans le sommeil, enlève l'oiseau qui est près d'elle, et, sans la réveiller, lui écrit dans la main une invitation à venir le trouver au Yémen.

En route pour le retour, il traverse un désert où un chef arabe le reçoit à merveille, voyant, à l'oiseau qu'il porte, que Dieu le favorise. Revenu dans la capitale de son père, il rencontre ses frères, qui lui enlèvent l'oiseau et le présentent au père, se vantant de dangers qu'ils n'ont pas courus. Le jeune prince, Aladin, se retire auprès de sa mère, qui lui fait abandonner ses projets de vengeance.

La première princesse, s'éveillant, se décide à partir avec son père pour le Yémen; se joignent à elle successivement les deux autres princesses, avec leurs pères, dont on traverse les états. Ensemble ils arrivent au Yémen, y installent un camp magnifique et invitent le roi à venir les voir. On mande les deux aînés, que les princesses ne reconnaissent pas; puis Aladin, qui est reconnu par elles et qui démasque ses frères: on les revêt d'habits de derviches et on les bannit à jamais. Mariage avec la troisième princesse; Aladin succède à son père.

Un jour, à la chasse, il visite une caverne, où se sont réfugiés trois filous: il les ramène et leur fait conter leur histoire. (Cadre des nos 430, 431 et 432).

---

Contes plus ou moins analogues au n° 182 ou au n° 273 : Stumme, Tunis, 2, 57-78.— Mercier, Chaouia, 59-68.— Velten, Suaheli, 119-139 (autre forme : 98-111).— G. de Tassy, Allégories, 307 et suiv.— Gött. gel. Anz., 1870, 1421 (Radloff) et 1872, 1509 (Radloff).— Chalatianz, VII-VIII, XX-XI et 10-20.— Landau, d. Quellen d. Dek., 330-331.— Cosquin, 1, 217 et suiv.— Rev. d. trad. pop., 8, 67-69.— Arch. f. Littg., 12, 105-108.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 75-76 et 164.— Cfr. Spitta, Contes arabes modernes, 123 et suiv.

\*\*\*

183. — *Le roi et le dragon.*

1. — Man. Paris, 625, nos 3660, 3661 et 3662.

2. — Groff, 1-16.

3. — Basset, Rev. d. trad. pop., 3, 562-563. — Gaudefroy-Demombynes, *ibid.*, 10, 139-151. — Traduction berbère, *ibid.*, 3, 563-565 et 6, 455.

---

« Un prince <sup>(1)</sup> possédait une jument magnifique et un poulain sauvage que l'on ne pouvait approcher. Un jour ces deux animaux s'enfuient dans le désert : le prince se met à leur recherche, mais il est sur le point d'être tué par le poulain sauvage quand un dragon fait périr ce dernier et tire le roi de la fosse où il était tombé. Ici se manifeste l'ingratitude humaine : le prince livre son sauveur à des chasseurs de dragons, puis, saisi de remords, le met en liberté. Cependant il a la figure noircie par le souffle de l'animal et ce n'est qu'à grand peine qu'il se fait reconnaître des siens.

» Sur le conseil d'un vieillard (n° 274), il envoie ses deux fils à la recherche d'un remède : l'aîné, effrayé des dangers qu'il court, s'arrête dans la première tribu qu'il rencontre ; le second persévère, arrive à une tour où un ermite l'avertit que dans le palais de Chems en Naga (soleil de pureté), fille d'un djinn et d'une femme, croît un arbre dont les feuilles blanchiront le visage du roi. Le jeune homme poursuit sa route, (voit des monuments avec des inscriptions en vers, n° 16), arrive au palais mentionné, trouve la jeune fille endormie (de son sommeil de sept jours par mois, n° 348), devient amoureux d'elle, prend les feuilles de l'arbre magique et s'en retourne en laissant son nom et une trace de son passage.

» A son retour, son frère, jaloux de son succès, profite du moment où il est endormi (au moyen de bendj, n° 13) pour lui enlever les feuilles merveilleuses et l'attacher à un arbre. Il revient vers son père, qu'il guérit, s'attribue l'honneur de la réussite et calomnie son frère. Celui-ci, délivré de

---

(<sup>1</sup>) Nous reproduisons le résumé de M. Basset en y faisant quelques additions.

ses liens (par des passants auxquels il dit qu'il est marchand et qu'on l'a pillé, n° 8), est amené devant le roi, qui veut le faire mettre à mort ; mais il est délivré par Chems en Naga, qui s'est mise à sa recherche. Le frère aîné est tué : le prince quitte sa tribu et va vivre avec la fille du djinn dans le pays de celle-ci. »

Rev. des trad. pop., 3, 561 et suiv.

(273). — *Les trois princes et l'oiseau magicien.* (1)

1. — Y.

3. — Scott, 6, 160. — Destains, 6, 107. — Gauttier, 6, 292 et 7, 391. — Habicht, 11, 114 et 13, 311. — Burton, 11, 58. — Henning, 23, 187.

L'aîné des trois fils d'un roi, ayant entendu parler d'un oiseau qui transforme en pierre ceux qui s'approchent de lui, part à sa recherche, laissant à son frère un anneau qui serre le doigt de celui qui le porte quand il sera en danger. (N° 27.) Il trouve l'oiseau, qui lui crie : « Qui de vous dira à un pauvre oiseau errant : repose-toi. » Le prince ayant dit : « repose-toi », l'oiseau lui jette de la terre à la tête et le transforme en statue. (N° 222.)

Le frère, averti par l'anneau, arrive et subit le même sort.

Le troisième, averti à son tour, montre plus de prudence. Il ne répond pas à l'oiseau et, quand celui-ci est rentré dans sa cage et s'y est endormi, il la ferme. L'oiseau s'avoue vaincu et apprend au prince que la terre bleue qu'il lui indique transforme les gens en statues et que la terre blanche leur rend leur première forme.

Le prince délivre ses frères et une foule d'autres personnes enchantées, ainsi que toute une ville du voisinage. (N° 375.)

(1) *Oiseaux magiciens.* Nos 27, 274 et 375.

Les deux aînés, jaloux de la gloire de leur cadet et des présents que lui ont faits les personnes délivrées, profitent un soir du moment où il dort au bord d'un réservoir <sup>(1)</sup> pour l'y précipiter et retournent chez eux disant qu'ils ne savent ce qu'il est devenu.

Le prince, jeté à l'eau, invoque Dieu et parvenu au fond, s'y installe dans une niche, d'où il entend une voix dire à quelqu'un qu'en pressant son anneau il peut faire apparaître un génie. Ainsi sauvé, il se fait donner par le génie une suite digne de lui, avec laquelle il retourne chez son père. On ne le reconnaît pas d'abord et il décide son père à ne point punir ses deux autres fils.

Voir n° 182.—Oestrup, 93.

#### 184. — *Gal'âd et Simâs.*

Ce sujet a été traité en détail au tome deuxième de la Bibliographie, nos 150, 151 et 152. Nous donnons ici quelques additions.

*Manuscripts.* L.-Q.—W.—Man. Paris, 622, n° 3640 (avec une traduction française du commencement) et n° 3641. — Leide, 1<sup>re</sup> édit., 1, 351, n° 463; 2<sup>de</sup> édit., 338. — Bib. Lindes., 54. — Catalogue Caussin de Perceval, 1836, 72, n° 861.

*Éditions.* \* Chrestomathie Belot, 1.—Belkassam Ben Sedira, Cours de litt. arabe, \* 1<sup>re</sup> édition et 2<sup>e</sup> édition (1891.)—\* Raux, Recueil de morceaux choisis.

*Traductions.* La traduction de Hammer par Lamb.—Burton, 7, 112.—Henning, 15, 109 et 16, 5.

Voir Burton, 8, 85. — Ed. Review, 164, 189.—Oestrup, 39-42 et 153.

1. — Burton.—Henning.

Note 1. Cfr. Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 474.

---

(1) Scott, 6, 420.

2. — Sedira, 158 (2<sup>e</sup> édit., 200).— Raux, 128.— Burton, 115. — Henning, 112.  
Bibl. arabe, 3, 55.
3. — Sedira, 165.— Raux, 131.— Burton, 119.— Henning, 117.  
Bibl. arabe, 3, 70 et 146.— Oestrup, Contes de Damas, 24-25.—  
Gött. gel. Anz., 1872, 1510 (Radloff).— Journ. asiat., 1874, 2, 264-  
265.— Rev. des trad. pop., 13, 511.— Reinhardt, Ein arab. Dialekt  
gesprochen in 'Omân und Zanzibar, 331-333.— B. Waldis, 2, 2, 177.  
— Oestrup, 42 et 79.— Muséon, nouv. série, 1, 473.
4. — Burton, 123. — Henning, 121.
5. — Burton, 125.— Henning, 124.
6. — Sedira, 156 (2<sup>e</sup> édit., 198).— Raux, 133.— Burton, 127.— Henning, 126.  
Bibl. arabe, 3, 69.— Tawney, 2, 50.— Jülg, Mongolische Märchen-  
Sammlung, 160-170.
7. — Raux, 134.— Burton, 129.— Henning, 128.  
Rev. d. trad. pop., 13, 234-235.
8. — Sedira, 161 (2<sup>e</sup> édit., 205).— Raux, 137.— Burton, 132.— Henning, 131.
9. — Burton, 135.— Henning, 134.  
Cfr. Wünsche, Mid. Bereschit, 86.
- 10.— Sedira, 155 (2<sup>e</sup> édit., 197).— Raux, 138.— Burton, 137.— Henning, 137.
- 11.— Burton, 142. — Henning, 143.
- 12.— Burton, 143.— Henning, 144.
- 13.— Burton, 145.— Henning, 146.  
Bibl. arabe, 3, 52-53. — Récension égyptienne, 80-81. — Man.  
Paris. 551, n° 3118, 8°. — Wünsche, Mid. Wajikra, 27-28.— Beelen,  
Chrest. rabb., 2, 1, 12-13.— Dussaud, Nosairîs, 36. — Romania, 24,  
454. — Arch. f. d. St. der neuer. Sprachen, 93, 201. — P. L. Jacob,  
Recueil de farces, 1859, 211-232
- 14.— Burton, 148.— Henning, 149.
- 15.— Burton, 149.— Henning, 151.
- 16.— Burton, 169.— Henning, 174.  
Bibl. arabe, 3, 72.
- 17.— Burton, 171.— Henning, 176.
- 18.— Burton, 173. — Henning, 178-179.



19.— Burton, 173.— Henning, 16, 5.

20.— Burton, 175. — Henning, 7.

21.— Burton, 176.— Henning, 10.

22.— Burton, 181.— Henning, 14.

Bibliog. arabe, 3, 66.—Tawney, 2, 65.—Rosen, Tuti, 2, 149-151.—  
Machuel, Méthode pour l'étude de l'arabe parlé, 4<sup>e</sup> édit., 254.—Rev.  
d. trad. pop., 13, 510 et 15, 129. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 6,  
14 et 17. — Bib. de aut. esp., 51, 548-549; cfr. 550, 25. — Babrius,  
édit. Crusius, 128-129, 244, 271 et 292.— Cfr. Velten, Suaheli, 2-3.

23.— Raux, 139.— Burton, 187.— Henning, 21.

### *Les galants.*

Nos 185, 186 et 187.

#### **185. — *La dame du Caire et ses quatre galants.***

1. — Y. — Alger, 554, n° 1940. — Leide, 1<sup>re</sup> édit., 1, 351 ; 2<sup>e</sup>, 1, 341 ?

3. — \* Scott, Tales, 136.—Scott, 6, 380.—Destains, 6, 285. — Gauttier,  
6, 400 et 7, 397.—Habicht, 11, 192 et 13, 312.—Burton, 11, 339 et 484. —  
Henning, 24, 113.

Fleur lascive, 17. (L'auteur a très librement modifié le texte  
*allemand* de Habicht et n'a pu voir le texte arabe du conte, parce  
qu'il n'est pas imprimé. C'est cette version apocryphe qu'utilise  
Bédier, 411-413.

Man. Berlin, 4, 95. (Persan.)

4. — Bibl. arabe, 2, n° 148, 68.— N° 251 ci-après. — Syntipas, n° 18. —  
Djahiz, Beautés et antithèses, 263-267. — Oestrup, Contes de Damas, 100-  
107 et 114-121.

Une dame du Caire, fidèlement attachée à ses devoirs, est un jour l'objet  
des obsessions d'un vieux cadi, du collecteur du port, du chef des bouchers  
et d'un riche marchand.

Elle leur donne rendez-vous chez elle vers la même heure de façon qu'à l'arrivée de chacun, elle feint de croire que c'est son mari qui revient et les cache successivement dans la même chambre. A chacun, qui lui apportait des cadeaux, elle avait fait mettre des habits ridicules de couleur différente. Le mari rentre, mange le souper, dont les amoureux n'ont rien eu, et force chacun à son tour à danser devant lui et à lui raconter une histoire.

Cadre des nos 333, 335, 336 et 338.

Tawney, 1, 17-20, XIII et 571.—Burton, 8, 144.—Loiseleur, *Essai*, 139-140; M. N., XXVII; M. J., 198 et 294.—Dunlop-Liebrecht, 246, 490 et 497.—Bédier, 411-413; cfr. 115-116, 202 et 291-292; *Rev. d. trad. pop.*, 11, 147.—La Fontaine, édit. Regnier, 5, 60 et suiv.—Clouston, 2, 300-316.—Pauli, 498.—Bolte, *Schumanns Nachtbüchlein*, 411-413 et 374.—Bolte, *Freys Gartengesellschaft*, 286.—Amalfi, *Zwei orientalische Episoden in Voltaires Zadig* dans *Zeit. d. Ver. f. Volksk.*, 5, 71-76.—\*Fränkel, *Die tugendhafte u. kluge Wittwe* dans *Festschrift Weinhold*, 39-49 (*Mélusine*, 8, 48 et *Bull. d. Folklore*, 2, 393).—*Mélusine*, 1, 177-178 et 4, 480.—*Romania*, 13, 174-175.—*Zeit. d. Ver. f. Volksk.*, 6, 163 et 9, 142.—*Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 48, 668 et 51, 175.—Baudouin de Condé, 3, 378.—Morlini, *Bibl. d. romans*, 2<sup>e</sup> année, 1, 220-224.—*Germania*, 1, 263 et 33, 247-248.—Euphorion, 7, 225-233.—De Mont et de Cock, *Vlaamsche Vertelsels*, 444-446.—Dostojewsky, *Memoiren aus einem Totenhaus*, éd. Reclam, 218-221.—Piron, *Les coffres*, *Ann. dram.*, 2, 382-383.

Sur l'histoire analogue de l'architecte de Bim, voir : Loiseleur, M. J., 638-641.—Zotenberg, *Notice sur quelques manuscrits*, 169 (tirage à part, 3).—Tawney, 1, 85 et suiv.—Köhler, *Zu der Erzählung Adams von Cobsam « The Wright's chaste wife »* dans *Jahrb. f. rom. u. engl. Lit.*, 8, 44-65 et 437.—Clouston, 2, 289-300.—G. Paris, *Le Conte de la rose* dans le roman de *Perceforest* dans *Romania*, 23, 78-140.—Stumme, *Tunis*, 2, 80-93.



**186. — *La belle Arouya.***

1. — Cfr. Man. Paris, 626, n° 3664, 2.

3. — Lille, 4, 120.—Rapilly, 2, 266.—Pajot, 351.—Loiseleur, 190.

Epouse fidèle d'un vieux marchand ruiné que ses débiteurs ne paient pas, Arouya va trouver un docteur, qui doit mille sequins à son mari et qui veut même lui donner plus si elle lui cède; le cadi et le gouverneur, auxquels elle se plaint successivement, lui font les mêmes propositions. Elle leur donne rendez-vous chez elle et les enferme tour à tour dans trois coffres sous prétexte qu'ils courent le danger d'être surpris. Elle se plaint ensuite au roi Bedreddin (n° 99), qui fait apporter les coffres, d'où les amoureux, peu vêtus, sortent tout honteux. Le docteur doit payer quatre mille sequins; le cadi et le gouverneur sont déposés.

Bedreddin, qui s'est épris d'Arouya, lui demande de divorcer pour qu'il puisse l'épouser. Mais elle disparaît avec son mari et le roi ne peut se consoler de sa mésaventure.

**187. — *Le fou de la cour.***

1. — Y.

3. — Burton, 11, 360.—Henning, 24, 131.

Un fou de cour refuse de se marier, craignant d'être trompé <sup>(1)</sup>; mais le roi l'y force. Un jour que le mari s'absente, quatre amoureux se présentent successivement et, chaque fois, la femme envoie dans un cabinet celui qui

(<sup>1</sup>) Autre fou refusant de se marier, mais pour un autre motif: D'Herbelot, v° Bahalul, 157; Cardonne, *Mélanges*, 2, 121-122; *Contes mogols*, 1732, 2, 3-4; *Anecdotes arabes*, 354-356; Loiseleur, M. J., 664-665.

est près d'elle et qu'effraie l'arrivée du suivant. Le mari revient et annonce qu'il restera trois jours sans s'en aller. Les amants cachés ont peur et, se déguisant, sortent tour à tour : le premier dit être Job ; le deuxième, Khizr ; le troisième, Iskandar aux deux cornes ; le quatrième, Isrâfîl. Le fou saisit ce dernier et le mène au roi, qui l'oblige à tout raconter. On les mutile et le mari répudie sa femme.

---

### 188. — *Gânim.*

Nos 188, 189 et 190.

1. — Man. égyptiens. — B. — C. — D. — I. — FF. — Paris, 621, n° 3629 et 624, n° 3658, 6.

2. — α, 1, 125. — β, 1, 156. — γ, 1, 231. — δ, 1, 265. — ε, 4, 365.

3. — Galland, 8, 1. — Caussin, 4, 462. — Destains, 4, 1. — Gauttier, 4, 391 et 7, 382. — Habicht, 8, 74 et 13, 305. — Loiseleur, 391. — Scott, 4, 29. — Lane, 1, 436 — Mardrus, 2, 295. — Weil, 2, 61. — Burton, 1, 369. — Payne 1. — Henning, 2, 153.

— Bibliog. arabe, 5, 272.

— Ganem of de slaaf der liefde. Getrokken uit de duizend en één nacht. Met aantekeningen op al de steden, rivieren en voorname personen er in vermeld, door C. Van Haverbeke. Gent, Snoeck-Ducaju en zoon. 1886. In-18. 76.

— Quissa-i Gânim saudâgar-bacha. (Histoire de Gânim, le fils du marchand.) Lakhnau. 1846. In-8. (G. de Tassy, Hist. de la litt. hind., 3, 446.)

---

Gânim trouve dans la riche succession de son père Ayoûb des marchandises empaquetées à destination de Bagdad. Il s'y rend donc et réussit dans son commerce. Assistant un jour hors ville à des funérailles, il s'inquiète pour ses marchandises et s'en va. Mais la porte de la ville est fermée ; il revient au cimetière et grimpe sur un palmier dans une tombe entourée de murs. A peine y est-il que trois eunuques apportent une caisse et s'étonnent

de trouver close la porte qu'ils avaient laissée ouverte. Leurs propos inquiètent un moment Gânim; mais l'incident n'a pas de suite; se reposant avant d'enterrer la caisse, les esclaves causent et deux d'entre eux racontent leur histoire. (N° 160 et 161.)

Quand ils sont partis, Gânim déterre la caisse <sup>(1)</sup> et y trouve une jeune fille à qui l'on avait fait prendre du bendj. (N° 13.) Il la ranime, la remet dans la caisse et la fait porter chez lui. Les jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre et la jeune fille — Qoùt al Qouloûb — finit par lui conter son histoire.

Elle était la favorite de Hâroune; mais Zobéide, jalouse d'elle, profite d'une absence du calife pour la faire endormir et enterrer où Gânim l'a trouvée.

Dès qu'il apprend qu'elle appartient au calife, il se montre réservé à son égard, bien qu'elle semble décidée maintenant à céder à des vœux qu'elle avait d'abord repoussés.

Quant à Zobéide, elle s'inquiète des suites de son action; sur le conseil d'une vieille, elle fait faire une statue de bois qu'on dépose enveloppée dans une tombe (n° 31) et prend le deuil avec les gens du palais. Hâroune, à son retour, se désole et, ne sachant que croire, fait déterrer la statue; mais, ainsi que l'avait prévu la vieille, il ne la découvre pas pour ne pas commettre de péché.

Un jour qu'il est assoupi, deux jeunes filles qui le veillent causent entre elles et l'une raconte à l'autre toute l'histoire (n° 222), ajoutant que Qoùt est, depuis quatre mois, chez Gânim.

Hâroune ordonne aussitôt qu'on lui amène les amants. Qoùt, voyant la maison cernée, fait évader Gânim couvert de vieux vêtements et portant un chaudron sur la tête. Elle rassemble ensuite des objets précieux de grande valeur sous un faible volume et les fait accepter en dépôt à Ga'far, qui vient la prendre pour la conduire au calife. Pillage. (N° 239.) Amenée au palais, elle est renfermée dans une chambre sombre et servie par une vieille.

---

(1) *Mettre dans un coffre.* N° 5. — N° 136 de Syntipas. — Loiseleur, M. J., 635-636. — Tawney, 1, 102-104 et 574. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 154.

*Déterrer.* Dunlop-Liebrecht, 25, 26, 223 et 461. — Landau, d. Quellen d. Dek., 123. — Gött. gel. Anz., 1870, 1422 (Radloff.) — Bolte, Montanus Schwankbücher, 582 et 624.

Hâroûne ordonne à son gouverneur de Damas de chercher Gânim. On pille sa maison et, comme sa mère et sa sœur Fitna ne savent rien de lui depuis un an, on les relâche. <sup>(1)</sup>

Gânim, dans ses courses, arrive dans une ville où, fatigué, il se rend dans une mosquée. Quand on l'y trouve, on le nourrit par charité; mais comme il devient de plus en plus malade, on se décide à l'envoyer à l'hôpital de Bagdad. Mais, là, un vieillard, craignant qu'il n'y soit pas soigné convenablement, le recueille.

Sur ces entrefaites, Hâroûne passe un jour devant la prison de Qoùt: il lui entend dire que le calife a fait du tort à qui ne lui a fait que du bien et a toujours respecté son honneur; que justice sera faite quand Dieu jugera sur le témoignage des anges. Cette accusation le touche et il promet à Qoùt de la donner irrévocablement à Gânim si elle le retrouve.

Avec tout l'argent qu'il lui faut pour ses recherches, elle se met à agir et distribue des charités en faveur des étrangers, surtout aux chefs des marchés. Du nombre est le vieillard qui a recueilli Gânim; il la conduit à Gânim, qu'elle ne reconnaît pas encore; il lui amène aussi la mère et la sœur de Gânim, qui viennent d'arriver, afin qu'elle les aide, car elles portent des marques d'une condition supérieure. Comme elles parlent de Gânim, on apprend qui on est. Ensemble elles vont le voir: entendant nommer Qoùt, il revient à lui et les reconnaît.

Comblés de soins, grâce à l'argent sauvé par l'intermédiaire de Ga'far, les malheureux reviennent à la santé. Qoùt avertit le calife, auquel Gânim plaît par son éloquence. Mariage de Gânim avec Qoùt et de Hâroûne avec Fitna. Largesses au jeune couple.

---

Burton, 8, 133. -- Oestrup. 153. -- Zotenberg. Notice, 207-208 (tirage à part, 41-42). -- Romania, 28, 353. -- Rev. d. trad. pop., 14, 687-688.

---

<sup>(1)</sup> D'après la version de Galland, on leur fait subir un traitement injurieux. Cfr. Nos 30, 147 et 416 et Man. Berlin, 20, 373.

**189. — *Le preneur d'opium.***

1. — Y.

3. — Scott, 6, 138.— Destains, 6, 92.— Gauttier, 6, 277 et 7, 394.— Habicht, 11, 102 et 13, 310.— Burton, 11, 36.— Henning, 23, 166.

Apercevant une belle jeune fille à sa fenêtre, un preneur d'opium s'en éprend et, ne parvenant plus à la revoir, devient malade. (N° 78.) Une vieille offre ses services <sup>(1)</sup>. Se faisant passer pour une sainte femme et gagnant la confiance des parents, elle obtient d'eux d'emmener la jeune fille prétendument aux noces de sa fille et la conduit au preneur d'opium. (Nos 304 et 416.) Mais la victime voit le danger qu'elle court, envoie l'amoureux chercher des vivres et, seule avec la vieille, la tue et s'échappe.

A la suite de sa plainte, on n'a pas retrouvé le preneur d'opium. Il s'est enfui et travaillant pour gagner sa vie à démolir un mur, y trouve un trésor de cent dinârs. Avec cet argent, il achète une caisse qu'on offre en vente à condition de ne pas savoir ce qu'elle contient. <sup>(2)</sup>

Il y trouve Qoût al Qouloûb, favorite du sultan, que sa femme jalouse, profitant de son départ pour la chasse, a invitée à un festin et endormie avec de l'opium. (N° 13.)

L'acheteur, effrayé encore de sa première aventure, la respecte. Le calife, à son retour, tache de se consoler en faisant bâtir un palais. Qoût envoie son acheteur y travailler et lui donne un collier pour qu'il le flaire et pense à elle; en réalité, elle veut faire savoir ainsi au calife où elle est.

Le vizir, en effet, fait remarquer au calife le manège de l'ouvrier. On le mande et la production du collier explique tout. Le calife reprend Qoût,

---

<sup>(1)</sup> *Entremetteuse*. Nos 23, 37, 59, 78, 82, 85, 144, 175, 177, 263, 277, 304, 327, 416.—Syntipas, nos 23, 61 et 87.—Tawney, 1, 87 et 287.—G. de Tassy, Bag o Bahar, 214.—Stumme, Tunis, 2, 82.—Perron, Dârfour, 257.—Basset, Nouv. contes berb., 158.—Rosen, Tuti, 1, 112 et 2, 17.—Bibl. d. romans, août 1777, 20.—Wolf, Studien, 112.—Romania, 22, 136-138.

<sup>(2)</sup> Nos 190 et 196.—Benfey, 202.—Rev. des études juives, 33, 240.

récompense l'acheteur et l'admet à son service. Étant mort sans postérité, le peuple exige que le vizir devienne sultan et le preneur d'opium, ministre. Ses jugements, nos 231 et 232.

Encadré dans le n° 279.

\* Hertz, Paschaens Datter (Elberling, 18-19).

### 190. — *Le Calife pêcheur et Calife le pêcheur.*

1. — Man. égyptiens. — I. — Paris, 551, n° 3118, 16. — Berlin, 20, 154, n° 9186. (Deux versions différentes.)

2. —  $\alpha$ , 2, 359. —  $\beta$ , 4, 56. —  $\gamma$ , 4, 94. —  $\delta$ , 4, 357. —  $\epsilon$ , 4, 318.

3. — Hammer, 2, 285. — Lane, 3, 484. — Mardrus, 9, 251. — Weil, 2, 47. — Burton, 6, 296 et 333 (d'après  $\epsilon$ ). — Payne, 7. — Henning, 14, 108. — Hanley, 206.

— ... Histoire de Calife le pêcheur et du Calife Haroun er-rechid conte inédit des Mille et une nuits Texte turc accompagné de notes explicatives et de la traduction française en regard par Charles Clermont-Ganneau Drogman-chancelier du Consulat de France en Palestine Licencié ès-lettres, Membre de la Société asiatique, etc. Jérusalem Typographie de Terre sainte. 1869. In-18. 128. (D'après le texte turc imprimé à Constantinople, édition en 6 volumes. — Collaboration de Noël Temple Moore, 117.)

Quelques légers changements, 11, 123 et 124.

Un pauvre pêcheur, Calife, retire un jour de l'eau trois singes l'un après l'autre; suivant les conseils du dernier, il prend un grand poisson, qu'il va offrir au banquier juif à qui ce singe vaut dix dinârs par jour. (N° 233.) Il ne devra pas accepter d'argent pour ce poisson, mais il exigera que le banquier dise deux mots pour consentir à l'échange de son singe contre celui du pêcheur ainsi qu'à l'échange de leurs chances de bonheur.

Le banquier croit d'abord que le pêcheur entend par les deux mots la profession de foi musulmane et le fait battre; mais, quand on s'est expliqué, il consent sans peine à déclarer qu'il accepte l'échange proposé.

Dès lors, pendant dix jours, Calife prend des poissons valant dix dinârs. S'imaginant que le calife voudra lui emprunter son argent et que la police recourra à la bastonade pour lui faire avouer qu'il a découvert un trésor, il se bat lui-même pour s'endurcir. Puis ne sachant où cacher ses richesses, il les porte sur lui; mais, en pêchant, il les laisse tomber à l'eau et ne peut les retrouver; pendant ce temps, on lui vole ses habits.

Fait comme un démon du désert, il rencontre Hâroûne. Celui-ci avait reçu de son joaillier une belle esclave qui le charmait tellement qu'il en négligeait les affaires de l'empire. Son ministre, pour le ramener peu à peu à ses devoirs de souverain, lui avait conseillé d'aller chasser ou pêcher et c'est alors qu'il rencontre Calife. Le pêcheur, voyant ses grosses joues et sa petite bouche, le prend pour un trompette et s' imagine que c'est lui qui lui a volé ses habits; il accepte celui de Hâroûne que, peu rassuré, il lui offre et le coupe à sa taille. Puis il engage Hâroûne comme aide. Ensemble ils prennent beaucoup de poissons, que les gens de la cour viennent ensuite acheter. Un eunuque, Sandal, auquel il fait crédit, le mande pour le lendemain au palais.

Entretiens Zobéide, jalouse de la favorite, profite de l'absence de Hâroûne pour lui faire prendre de l'opium. (N° 13.) Elle fait courir le bruit de sa mort et lui élève un tombeau; en réalité, elle a ordonné qu'on la mette dans un coffre et qu'on l'offre en vente au premier venu. (N° 189.)

Pour distraire Hâroûne de sa douleur, Ga'far lui amène Calife, qui était venu chercher son paiement. Hâroûne organise une loterie, dont vingt billets donnent droit à des faveurs ou des emplois, y compris le califat, et dont vingt autres entraînent des supplices. Calife tire d'abord un billet qui lui vaut cent coups de bâton, puis un billet blanc, puis un troisième, qui lui fait gagner un dinâr.

Quand il s'en va, Sandal lui réclame la moitié de ce qu'il a gagné. Regrettant de ne pouvoir lui céder une part des coups, il lui donne le dinâr; l'eunuque, touché de cette générosité, lui fait présent de cent dinârs.

Au marché, Calife rencontre le porteur du coffre de Zobéide; il l'achète pour 101 dinârs.

Rentré chez lui, il croit d'abord qu'il renferme un esprit, quand la jeune fille revient à elle et se remue. Elle l'envoie au voisinage chercher de quoi se restaurer, puis le dépêche au joaillier avec une lettre. Il reçoit

de lui tout l'argent nécessaire pour la traiter selon sa condition, ainsi qu'une mule, qu'il enfourche à rebours et qui le désarçonne.

Le joaillier avertit ensuite Hâroune, qui, s'étant assuré que le pêcheur a respecté l'esclave, lui fait de riches cadeaux. Quant à Zobéide, elle avoue sa faute et en obtient facilement le pardon.

Benfey, 322-323.— Edinb. Rev., 164, 194.— Burton, 8, 141.— Oestrup, 29, 150, 153.—Réc. égyptienne, 8.

### Générosité. <sup>(1)</sup>

Nos 191, 192 et 193.

#### 191. — *Le chien généreux.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 520.— $\beta$ , 2, 174.— $\gamma$ , 2, 194.— $\delta$ , 2, 446.— $\varepsilon$ , 7, 380.

3. — Hammer, 8, 325.— Lane, 2, 445.— Weil, 4, 54.— Burton, 8, 378.— Payne, 4.— Henning, 7, 125.

Un homme ruiné et traqué par ses créanciers s'expatrie et, dans une belle ville, suit les gens qui se rendent chez un grand personnage. Malgré le bon accueil qu'on fait aux hôtes, le pauvre est intimidé et se tient dans un coin. On amène quatre chiens magnifiquement ornés et on leur sert des mets de choix dans des plats d'or. L'un d'eux, inspiré par Dieu, fait signe au pauvre de manger et d'emporter le plat d'or. Grâce à ce don, le pauvre rétablit ses affaires. Venant un jour pour rendre la valeur du plat et faire

(<sup>1</sup>) Voir aussi les nos 87 et suiv., 215, 247 et 248.



au maître du chien un cadeau de reconnaissance, il trouve le palais en ruine et son maître dans la misère, parce que le destin l'a accablé. Mais il refuse de rien recevoir en échange de ce que son chien a donné.

La fin diffère dans Hammer.

### 192. -- *Le noble donateur.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 529. —  $\beta$ , 2, 184. —  $\gamma$ , 2, 209. —  $\delta$ , 3, 13. —  $\epsilon$ , 8, 186.

3. — Lane, 2, 459. — Weil, 4, 45. — Burton, 3, 400. — Payne, 4. — Henning, 7, 150.

Un joaillier ruiné rétablit ses affaires, grâce à un prêt de 500 dinârs que lui fait un ami. Puis trois inconnus — ce sont le père et les oncles de l'ami — lui apportent 30000 dinârs et des bijoux, qu'ils disent avoir reçus en dépôt de son père. Une femme — la mère de l'ami — achète pour 3000 dinârs une pierre qui n'en vaut que 500. L'ami, enfin, le tient quitte du prêt et lui remet des vers dévoilant que tout ce qu'il a reçu vient de lui, par voie détournée; il ne doit lire ces vers que chez lui, afin de ne pas être humilié.

### 193. — *'Ikrima.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 2, 168. —  $\beta$ , 3, 181. —  $\gamma$ , 3, 273. —  $\delta$ , 4, 66.

3. — Hammer, 3, 467. — Lane, 3, 222. — Weil, 4, 102. — Burton, 5, 297. — Payne, 6. — Henning, 12, 13.

4. — Ibn Khall. édit. de Slane, 2, 207-208. — Tam., 1, 190-193. — Freytag, Chrest. arab., 44-47 et 183. — Humbert, Anal., 53-60. — Pihan, Choix de fables, 74-86. — \* Bresnier, Anthol. ar., 60. — I'lâm, 30-32. — Hammer, Rosenöl, 2, 50-53. — Rückert, 4, 159-162.

Houzaïma s'étant appauvri et se voyant abandonné de ses amis, se renferme chez lui et y cache son extrême misère. Le gouverneur de la Mésopotamie, 'Ikrima, lui apporte un soir en secret de l'argent et, refusant de se faire connaître, dit être le réparateur des malheurs des nobles. A son retour, sa femme, qui le soupçonne, obtient la confidence de ce qu'il a fait.

Houzaïma paie ses dettes et se rend chez le calife Soulaïmâne, à qui il conte son aventure et qui le nomme gouverneur de Mésopotamie. A son arrivée, trouvant les comptes d'Ikrima en déficit et celui-ci insolvable, il le fait emprisonner. La femme d'Ikrima envoie quelqu'un lui demander si c'est ainsi qu'il récompense le réparateur des malheurs.

Aussitôt Houzaïma délivre 'Ikrima, s'excuse auprès de lui et le mène au calife, qui avait déjà auparavant manifesté le désir de connaître le réparateur. Le calife remet entre ses mains le sort de Houzaïma. 'Ikrima le fait maintenir dans son gouvernement et en obtient un autre.

#### 194. — *Le génie et le marchand.*

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — W. — Y. — FF.

2. — α, 1, 6. — β, 1, 7. — γ, 1, 8. — δ, 1, 7. — ε, 1, 32. — ζ, 1.

— \* Le livre des Mille et une Nuits. Conte du Marchand et du Génie, présentant les textes arabe et français. Traduit littéralement par M. Tibal, professeur d'arabe. Alger, imp. Remordet et Cie. 1890. In-8 à 2 col, p. 1 à 6.

— \* Le Livre des Mille et une Nuits. Conte du marchand et du génie, présentant les textes arabe et français. Traduit littéralement par M. Tibal, professeur d'arabe à Alger. Miliana, imprimerie Legendre. 1893. In-8. 34.

8. — Galland, 1, 65. — Caussin, 1, 57. — Destains, 1, 42. — Gauttier, 1, 37 et 7, 358. — Habicht, 1, 33 et 13, 295. — Loiseleur, 13. — Scott, 1, 36. — Lane, 1, 38. — Mardrus, 1, 19. — Weil, 1, 14. — Burton, 1, 22. — Payne, 1. — Henning, 1, 23.

---

Un marchand se repose en mangeant des dattes. Un noyau qu'il jette tue, sans qu'il le sache, le fils d'un génie <sup>(1)</sup>, qui apparaît terrible et veut le mettre à mort. Le marchand obtient la permission de retourner chez lui régler ses affaires et faire ses adieux. (Nos 124 et 125.) A son retour, trois vieillards, accompagnés l'un d'une gazelle; l'autre, de deux chiens; le troisième, d'une mule se sont rencontrés au même endroit. Quand le génie arrive pour exécuter sa vengeance, l'un des vieillards obtient qu'il pardonne s'il lui raconte une histoire extraordinaire. (N° 105.) <sup>(2)</sup> Lorsqu'il a fait le récit de sa propre aventure, le génie remet un tiers du sang de son fils; de même pour les deux autres tiers quand les deux vieillards ont aussi raconté leur histoire. (Nos 396, 397 et 398.)

---

Oestrup, 64-66 et 149. — Basset, Le marchand et le génie dans Rev. d. trad. pop., 16, 28-36.

### 195. — *Le génie et le pêcheur.*

1. — Man. égyptiens. — A. — I. — J. — Y. — FF. — Paris, 623, n° 3651, 11 et 624, n° 3655, 5. — Berlin, 20, 60, n° 9087 et 69, n° 9107 ?

Un facsimile du man. A dans Zotenberg, Notice, 172 (tirage à part, 6). Cfr. (Wiener) Zeit. f. d. K. d. Morg., 2, 173.

---

<sup>(1)</sup> N° 13, p. 25-26 et n° 154, p. 268. — Cfr. d'Herbelot, 349. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, 1, 48. — Damîri, 2, 154-155. — Tawney, 2, 338 et 364.

Peut-on tuer avec des noyaux de dattes ? Voir Forster (Bibliog. arabe, 4, n° 241), XXVI.

<sup>(2)</sup> Cfr. Sitzb. de l'Acad. de Berlin, 1889, 756.

2. —  $\alpha$ , 1, 10. —  $\beta$ , 1, 11. —  $\gamma$ , 1, 16. —  $\delta$ , 1, 18. —  $\varepsilon$ , 1, 69. —  $\zeta$ , 1.

— \* Le Pêcheur et le Génie, conte arabe extrait des Mille et une nuits, suivi de la Ruse du Chevreau, fable tirée du Dessert des Kalifes, par Ibnou Arab-Schah et d'un morceau inédit de poésie emprunté au divan de Zoheir, avec des notes marginales, texte arabe pourvu de voyelles et autres signes accessoires, autographie par E. Combarel, professeur d'arabe à la chaire d'Oran. Oran. 1857. In-12. XXI et 112. 2 f.

3. — Galland, 1, 115. — Caussin, 1, 107. — Destains, 1, 76. — Gauttier, 1, 67 et 7, 359. — Habicht, 1, 58 et 18, 296. — Loiseleur, 23. — Scott, 1, 66. — Lane, 1, 69. — Mardrus, 1, 38. — Weil, 1, 26. — Burton, 1, 34. — Payne, 1. — Henning, 1, 35.

— \* Histoire d'un pêcheur, conte des Mille et une nuits. Limoges, E. Ardant. 1884. In-12.

— \* Histoire d'un pêcheur, conte des Mille et une nuits. Traduction de Galland. Limoges, imp. et lib. E. Ardant et Cie. 1885. In-12. 69. Vignette.

— Voir Bibliog. arabe, 5, p. 80.

— Wieland, Wintermärchen. (Par ex. l'édition de Cotta, 18; celle de Hempel, 4, 44 et suiv.; celle de Kürschner, 52, 267 et suiv.)

— Traduction de Wieland par Oehlenschläger; voir Elberling, 59 et suiv. et Nordische Rundschau, 4, 249-251. <sup>(1)</sup>

---

Un pêcheur, qui ne jette jamais son filet que quatre fois, ramène un jour trois fois de suite des objets inutiles, tels qu'un âne mort, etc. La quatrième.

---

<sup>(1)</sup> L'ouvrage suivant n'a rien de commun avec le conte des Mille et une nuits :

\* History of the Fisherman and the Genius, taken from the real manuscript of the Arabian tales recently discovered in Bagdad, with notes by the celebrated astrologer and cabalist Bar-Koba, written in the year 602 B. C., alluding as a prophecy to the events of the french history from 1848 to the Italian war in 1859 and the revolution in Paris 1861. London, T. Mc Lean. 1859. Fol. 6 feuillets, titre gravé et 3 lithographies.

Ce pamphlet, qui a été détruit et dont on ne connaît que quatre ou cinq exemplaires, prédit la Commune.

il trouve dans son filet un vase de cuivre revêtu du sceau de Salomon <sup>(1)</sup>. Il l'ouvre et il en sort une fumée qui se transforme en un terrible génie <sup>(2)</sup> : Salomon l'y avait renfermé et fait jeter à la mer dix-huit siècles auparavant, parce qu'il lui avait désobéi. (Nos 16 et 134.) Il déclare qu'il va tuer le pêcheur et ne lui laisse que le choix du genre de mort qu'il préfère. C'est que, pendant le premier siècle de sa captivité, il s'était promis d'enrichir à jamais celui qui le délivrerait; le second siècle, de lui ouvrir seulement tous les trésors de la terre; après quatre siècles, il se promet de le tuer en lui laissant le choix du genre de mort.

Le pêcheur, ne parvenant pas à le fléchir, recourt à la ruse. Il feint de croire que ce grand génie n'a pu tenir dans le vase : blessé dans son amour-propre, le monstre y rentre et le pêcheur le renferme <sup>(3)</sup>, ajoutant qu'il rejettera le vase et qu'il bâtira au bord de l'eau une maison pour empêcher quiconque de pêcher là et avertir chacun que celui qui retirera le génie n'aura qu'à choisir comment il mourra.

Aux supplications du génie, qui lui fait de grandes promesses, il répond par des histoires. (Nos 156, 178, 197 et 145.)

Le génie cite, pour répondre, l'histoire d'Oumâma (n° 281), mais sans la raconter, vu sa situation. Le pêcheur finit par céder à ses serments et le délivre. Lui voyant rejeter le vase à la mer, il se croit d'abord perdu; mais le génie tient parole et le mène à un lac, où il lui fait prendre quatre poissons de couleur différente mais où il ne pourra pêcher qu'une fois par jour. Puis il disparaît dans le sol, qui s'est ouvert quand il l'a frappé du pied.

Ici commence l'histoire du roi des Iles noires. (N° 222.)

---

Mém. de l'Acad. d. Insc., 10, 55-56.— *Mercur* de France, 1806, 26, 249-254.—Forster (*Bibliog. arabe*, 4, n° 241), XIII.—*Edinb. Rev.* 164, 193.—Burton, 8, 76 et 12, XIX.—Oestrup, 66, 67-72, 126-127 et 149.—Fr. Michel, *Choix de poésies orientales*, 251-252.—*Rev. d. trad. pop.*, 18, 621.

---

(1) Voir la légende de Salomon.

(2) Nos 16, 134, p. 235 et 154, p. 262, 265 et 268. Cfr. n° 233.

(3) Dunlop-Liebrecht, 185-186, 186-187 et 399.—Grimm, 30, 142, 145, 149 et 186-188.—Benfey, 116-117.—Clouston, 1, 381-397 et 2, 13-14.—Bolte, *Montanus Schwankbücher*, 611-612.—Basset, *Histoire du sottisier de*

**196. — Ghulnaz.**

Voir Bibliog. arabe, 5, p. 91.

**197. — La gouûle.**

Voir n° 8 de Syntipas.

**Gouvernement.**

Nos 198, 199, 200 et (223.)

**198. — Anoûsirwâne et la jeune fille intelligente.**

1. — Man. égyptiens.
2. —  $\alpha$ , 1, 198. —  $\beta$ , 2, 227. —  $\gamma$ , 2, 270. —  $\delta$ , 3, 58. —  $\varepsilon$ , 8, 211.  
     — Belkassem ben Sedira, Cours de lit. ar., 2<sup>e</sup> édit., 185-188.  
     — \* Raux, Rec. de morceaux choisis, 75-76.
3. — Hammer, 3, 354. — Lane, 2, 523. — Weil, 4, 69. — Burton, 4, 51. — Payne, 4. — Henning, 8, 46.
4. — Qalyoùbi, 91-92.

Nasreddin Hodja, 221 et Rev. d. trad. pop., 3, 354 et 503. — Jülg, Mongol. Märchen, 204. — Dozy, Recherches, 2<sup>e</sup> édit., 1, 36. — Pons, Ensayo bibliografico, 36. — Mone, Anzeiger, 8, 63. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 3, 147. — Germania, 36, 376. — Zeit. f. Völkerpsych., 17, 350-351. — Rev. d. trad. pop., 8, 216-217 et 14, 87. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 96-97. — Loiseleur, M. N., 27. — Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., 29, 121-122. — B. Waldis, 2, 2, 185. — Brunet, Lég. dorée, 1, 155. — Romania, 24, 454 (Wiese). — J. Pimpurniaux, Légendes namuroises, 1837, 211. — Cfr. n° 109 de Kalilah.

Anoùsirwâne s'étant fatigué à la chasse, une jeune fille lui donne à boire de l'eau, qu'elle sucre avec une seule canne et qu'elle saupoudre d'un parfum qui ressemble à de la poussière pour qu'il ne boive pas trop vite ayant chaud. Étonné de la fertilité du pays, il se décide à en augmenter les impôts. Le soir, la jeune fille le fait attendre, disant que trois cannes ne suffisent plus pour un verre ; car, lorsque les dispositions du roi changent à l'égard du peuple, il n'est plus béni. Charmé de son intelligence, le roi renonce à son projet et l'épouse.

Fâkihat, n° 4. — Velten, Suaheli, 198-199. — Damîri, 2, 165. — Rev. d. trad. pop., 14, 214 et 215.

### 199. — *Anoùsirwâne et la situation de son empire.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 638. — β, 2, 314. — γ, 2, 368. — δ, 3, 146.

— Belkassam ben Sedira, 230-231. (1<sup>re</sup> édit., 180 ?)

— Raux, 87-88.

3. — Hammer, 3, 421. — Weil, 4, 85. — Burton, 4, 205. — Payne, 5. — Henning, 9, 13.

Anoùsirwâne demande un jour, pour l'employer comme remède, une vieille brique d'un village en ruine. On ne parvient pas à s'en procurer, preuve que l'empire est prospère.

C'est que, conformément aux maximes des anciens rois, la religion est protégée par la royauté, qui s'appuie sur l'armée ; celle-ci reçoit de l'argent, que lui fournissent ceux qui cultivent et qui, parce que la justice règne, peuvent subsister : sinon, les sujets émigreraient et l'empire serait ruiné. <sup>(1)</sup>

(<sup>1</sup>) Qual., 31. — Zotenberg, Hist., des rois des Perses, 482.

Réc. égyptienne, 61-62.— Benfey, 287.— D'Herbelot, Append., 209.—  
 \* Elite des bons mots.— Cardonne, *Mélanges*, 1, 29-32.— Diez, *Kabus*, 774-775.— Bret, *Fables orientales*, 25.— Cfr. aussi le n° 119 de Syntipas.

*Il faut payer les soldats.* Sa'di, *Gulistan* éd. Semelet, 90-91; Defrémery, 52; Schummel, 31; Graf, 34.— Boustâne, éd. Oléarius, 24-25.— Zotenberg, *Histoire des rois des Perses*, 690; cfr. 136, 138, 148, 223, 224, 229, 234, 244, 302 et 354.— Hammer, *Osman. Dichtk.*, 3, 425.— Cfr. Syntipas, n° 106.— Malcolm, *Hist. de Perse*, 1, 428.— Cardonne, *Mélanges*, 2, 99.— Mouh., 1, 340.— De Gobineau, *Trois ans en Asie*, 406.

## 200. — *La liberté préférable à tout.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 612.—  $\beta$ , 2, 286.—  $\gamma$ , 2, 330.—  $\delta$ , 3, 106.

3. — Hammer, 3, 411.— Lane, 2, 570.— Burton, 4, 141.— Payne, 4.— Henning, 8, 134.

4. — Tibr, 69-71.

---

Un pèlerin, à qui une vieille bédouine n'a pu procurer que des serpents à manger et de l'eau saumâtre à boire, s'étonne qu'elle ne préfère pas son pays à lui, qui est fertile. La vieille répond qu'elle aime mieux une terre où elle échappe à la tyrannie d'un sultan, maître des biens, de la liberté et de la vie de ses sujets. Seul, un sultan juste peut garantir les deux principaux biens après l'islam, c'est-à-dire, la santé et la sécurité. Quant au gouvernement impitoyable, comme l'a dit Haggâg, Dieu établit des gens comme lui à cause des actions des hommes.

---

Cfr. *Rev. des Deux Mondes*, 1839, 5, 229 ('Iqd).— *Rev. d. trad. pop.*, 13, 552-553.



(223.) — *Indépendance.*

1. — C C.

3. — \* Beloe. — Blaue Bibliothek, 11, 140.— \* Tausend u. ein Tag, 11, 285.

Recevant un sultan, un docteur qui est assis une jambe étendue, étend aussi l'autre. Son esclave s'étonnant qu'il ait refusé 1000 dinârs que le sultan lui a offerts deux fois, « si j'avais, dit-il, étendu la main, j'aurais à jamais perdu le droit d'étendre les jambes. »

Cfr. Diez, Kabus, 863-864.— Rev. d. trad. pop., 13, 235-236.

201. — *Le griffon.* <sup>(1)</sup>

3. — Caylus, 7, 442.

— Wieland, \* Dschinnistan, 3, ou Œuvres, édit., Hempel, 30, 333-339; cfr. 13.

— \* Märchen und Erzählungen für Kinder und Nichtkinder. Riga. Hartknoch. 1796.

— Hartmann, Asiatische Perlenschnur, 1, 84-100.

A la cour de Salomon, des docteurs disent un jour en présence du griffon du mont Qâf (n° 212) que rien ne peut aller contre les décrets de Dieu. Le griffon, approuvé en cela par la seule chouette, se déclare prêt à empêcher ce que Dieu a résolu.

Dieu fait alors savoir à Salomon qu'il décide que le fils du roi d'Occident épousera la fille du roi d'Orient. Aussitôt le griffon enlève la jeune fille,

(1) Sur le griffon, voir n° 373.

qui vient de naître, l'emporte au mont Qâf et l'y élève comme sa fille dans un nid semblable à un château établi au haut d'un arbre immense, que quatre cents hommes n'auraient pu embrasser et haut à proportion.

Quand la jeune fille est nubile, le prince d'Occident se décide un jour à aller chasser au loin : il s'embarque et une tempête le jette au pied du mont Qâf. S'avancant sans ses compagnons, il arrive à l'arbre et aperçoit la jeune fille. Les deux enfants s'éprennent l'un de l'autre et la jeune fille suggère de garnir l'intérieur d'un chameau mort et desséché de plantes aromatiques et de s'y cacher : que sa mère le lui apportera.

Le griffon cède, en effet, aux vœux de sa fille et lui apporte le chameau ; dès lors, les amoureux peuvent s'unir en secret pendant les absences quotidiennes du griffon, qui se rend à la cour de Salomon.

Quand l'épouse va devenir mère, Dieu avertit Salomon, auquel le griffon, sur sa demande, affirme que la jeune fille n'est pas encore mariée. Le roi l'envoie, avec deux oiseaux, chercher la princesse. Effrayée du retour du griffon, elle fait cacher le prince dans le chameau et, sous prétexte que, si le griffon la prenait sur son dos, elle aurait le vertige et tomberait, elle obtient de lui qu'il l'emporte dans le chameau. Là, elle donne le jour à un fils. Quand le griffon arrive à la cour, du chameau sortent les époux et l'enfant, à la grande risée de tous.

Depuis, le griffon ne sort plus du mont Qâf et la chouette se cache dans des lieux écartés. <sup>(1)</sup>

---

N° 63 de Kalilah. — Hammer, Rosenöl, 1, 244-249. — Basset, contes berb., 27-28 et 149-151 ; Nouv. contes berb., 205. — Bull. de corr. afric., 3, 413-416. — Grünbaum, Neue Beiträge z. semit. Sagenk., 233-236. — Sachau, Fellichi, 71 (Acad. de Berlin, 1895.) — Rev. d. trad. pop., 10, 626. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 1, 315 et 433. — Cfr. W. Irving, Alhambra, 122-149.

---

(<sup>1</sup>) D'après Damîri, 1, 146 et le Mous., 2, 93, la chouette se cache le jour parce qu'elle craint le mauvais œil à cause de sa beauté.

202. — *Habbal*.

1. — Zotenberg, Notice, 196, 199 et 200. (Tirage à part, 30, 33 et 34.)

2. — L'histoire de Sa'ïd et de Sa'd publiée à Baïroute en 1872 par Halil Sarkis??

3. — Galland, 10, 314.— Caussin, 6, 268.— Destains, 5, 55.— Gauttier, 5, 48 et 7, 383-384.— Habicht, 8, 186 et 13, 306.— Loiseleur, 551.— Scott, 5, 90.— Weil, 3, 173.— Burton, 10, 189. (D'après un texte hindoustani, XVI.) — Payne, 12.— Henning, 21, 34. (D'après Burton.)

De deux amis, l'un, Saadi, prétend que l'argent ne s'acquiert qu'avec de l'argent et que si l'on donnait à l'un de ces ouvriers qui, de père en fils, ne peuvent sortir de leur condition, un petit capital, il deviendrait riche. L'autre, Saad, croit qu'on peut s'enrichir grâce à d'autres circonstances.

Voulant expérimenter la chose, Saadi remet deux pièces d'or à un pauvre cordier, Hassan, qui en prend une partie et cache le reste dans son turban; mais un milan le lui enlève <sup>(1)</sup>. Saadi, informé de son aventure, lui donne encore deux cents pièces d'or. Il les cache, sauf dix, dans un pot de son, que sa femme vend, ne sachant ce qu'il contient.

Les deux amis revoient encore Hassan; Saad, à son tour, lui donne un morceau de plomb. La nuit, un pêcheur a besoin de plomb et en cherche dans le voisinage. Le cordier lui offre son morceau; par reconnaissance, le pêcheur lui apporte son premier coup de filet, comme il le lui avait spontanément promis: c'est un grand poisson, dans les entrailles duquel la femme de Hassan, en l'accommodant, trouve un diamant. (N° 68.)

Les enfants de Hassan s'amusent bruyamment avec cette pierre qui brille dans les ténèbres (n° 443); une voisine juive vient se plaindre du tapage, voit le diamant et avertit son mari, qui finit par l'acheter pour 100000 pièces d'or.

Avec ce capital, Hassan fait travailler pour lui et s'enrichit encore plus.

Un jour Saadi et Saad, voulant le voir, le retrouvent dans sa grande

---

(1) N° 120.— Syntipas, n° 20.— Loiseleur, M. N., 298.— Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., 22, 72.— Tawney, 1, 530-531.

maison et acceptent son hospitalité. Il les mène à sa maison de campagne, où un esclave découvre un nid de milan, qui est le turban enlevé jadis. La nuit, pour nourrir les chevaux, un esclave va acheter du son : on lui remet le pot où se trouvaient les pièces d'or.

Saadi est alors convaincu de la véracité de Hassan, dont il n'avait pu croire les récits et reconnaît que Saad a raison. Hassan, avec leur permission, donne l'argent retrouvé aux pauvres. Quant au diamant, Hâroune dit à Hassan qu'il le conserve dans son trésor.

---

Oestrup, 151.— Sur l'origine antique d'un récit inséré dans l'histoire de Cogia Hassan par M. Edm. Le Blant dans C. R. de l'Acad. des Insc., 1879, 235-240 ou Rev. polit. et litt., 1879, 2, 425-427.— Rev. critique, 1879, 2, 246.— Basset, Contes berb., 232.— Rev. d. trad. pop., 13, 478-480.— Journ. asiat., 1874, 2, 277-278. (Radloff.) — Cfr. Miss Edgeworth, Murad le chanceux, dans Bibl. brit., 28, 532.

### 203. — *Habib et Dorrat elgoase.*

1. — E.—C C.

3. — Chavis, 40, 315.— Destains, 6, 317.— Rapilly, 4, 232.

Caussin, 9, 57.— Pourrat (Bibliog. arabe, 4, n° 36), 4, 189.

Gauttier, 7, 64 et 398-399. (D'après un manuscrit de Langlès, IV.)

— Habicht, 12, 58 et 13, XXXII et 312-313.

Burton, 12, 162. (D'après le manuscrit E, XXIII.) — Henning, 22, 154. (D'après Burton.)

---

Habib, <sup>(1)</sup> dont la naissance tardive a été annoncée par une voix mystérieuse à son père Salama, chef de la tribu des Benou Halal <sup>(2)</sup> et de

---

<sup>(1)</sup> Nous suivons la traduction de Gauttier.

<sup>(2)</sup> Ce nom peut faire croire que notre conte est un roman hilâlite; mais on n'en trouve pas trace dans le résumé si complet qu'Ahlwardt a donné de ces romans au tome 20 du catalogue des manuscrits de Berlin, p. 155 et suiv.

soixante six autres tribus, est d'abord instruit jusqu'à l'âge de sept ans par un précepteur, qui se trouve être un génie, et qui, sans accepter de rémunération, le quitte. Son élève se désole, mais sa voix lui enjoint d'apprendre les arts de la guerre.

Un étranger se présente pour cette mission; on la lui confie quand il a montré sa supériorité dans une lutte avec Salama. C'est un autre génie, Alabous ('abboûs), qui instruit parfaitement son élève; il lui annonce que le destin lui garde, après des épreuves, pour femme Dorrat algawas (Gawwâs), reine des îles Bellour, dont le père, désespérant d'avoir des descendants, avait accepté l'offre d'un génie et avait épousé sa fille. Dorrat, née de ce mariage, règne sur les hommes et sur beaucoup de génies.

Alabous le quitte. Habib rencontre alors Dorrat, qui est venue le voir et qui, rappelée par son vizir, lui annonce de graves épreuves. Elle part sur le dos de son ministre changé en oiseau et est accompagnée de quarante suivantes, qui ont également pris la forme d'oiseaux.

Habib obtient de ses parents de pouvoir se rendre auprès de Dorrat. Il part avec vingt cavaliers, qui, jaloux de lui, veulent le tuer. Mais, sur le conseil de l'un d'eux, qui désire le sauver, ils l'abandonnent dans le désert et rapportent la triste nouvelle aux parents, disant que la chaleur les a empêchés de ramener le corps de Habib.

L'abandonné aperçoit un point noir vers lequel il veut se diriger. Il s'attache au pied d'un oiseau dont les pattes sont grosses comme des palmiers (n° 373) et est transporté au point qu'il voyait. C'est une montagne, où se trouve une caverne qu'habite Alabous et où il garde les trésors de Salomon.

Réconforté par lui, il reçoit une épée trempée par les génies. Se conformant à ses instructions, il déterre des clefs sous une porte, déchiffre une inscription et soulève sans peine un rideau après en avoir couvert de coton les 80 agrafes : le tout au milieu de hurlements de monstres (n° 27), qui ne le font pas même trembler quand, ayant fermé une porte qu'il devait laisser ouverte, ils font un retour offensif et qu'il n'est sauvé que grâce à la trempe divine de ses armes.

Au milieu d'autres dangers (bêtes féroces, tonnerres, cataractes), il avance toujours et arrive à une mer agitée où, comme le lui a dit Alabous, un navire le prendra s'il l'appelle. Il attend quatre jours, mourant de faim mais encouragé par les paroles qu'une femme, sortant de la mer, adresse à une autre et qui lui annoncent le succès dans l'avenir. Le navire paraît enfin et, sur l'appel de Habib, une chaloupe vient le prendre.

Une tempête écarte le navire de sa voie et le jette dans la mer verte, qu'habitent des génies. Habib se fait lier à une corde, avec laquelle on le retire quand il a, grâce à son épée, fendu la tête du chef des génies.

Dès lors la navigation est paisible. Habib, qui s'est donné à connaître à ses compagnons, aborde aux îles Bellour. Visite aux parents; punition des dix-neuf cavaliers; mort de Salama, auquel Habib succède avec Dorrat. L'empire, à leur mort, est partagé entre les enfants issus de leur mariage.

Burton, 12, 192 et 197-198.

### *Haggâg.*

Nos 204 et 205. (1)

#### 204. — *Haggâg et le jeune Alide.*

1. — Y.— Paris, 346, n° 1931, 10; 494, n° 2738, 8; 624, n° 3655, 17; 626, n° 3664, 3. — Alger, 428, n° 1553; 553, nos 1931 et 1932. — Gotha, 4, 451, n° 2732, 2 et 455-456.

3. — Scott, 6, 259.— Burton, 11, 179.— Henning, 24, 68.

Un pauvre Alide, qui s'est présenté à l'audience de Haggâg et qui se dit successivement de différents pays, l'a irrité par la liberté et l'impertinence de ses paroles. Haggâg renonce à le faire mourir et lui donne même de riches présents, parce qu'il répond correctement à ses questions de théologie et de science.

Scott, 6, 424.— Burton, 11, 483.— Cfr. n° 387 et Damfri, 1, 120-121.

---

(1) Au nom de Haggâg se sont rattachées beaucoup d'histoires et d'anecdotes; voir, p. ex., nos 50, 200 et 263.— Réc. égyptienne, 65-66 et 92. — Burton, 8, 269.

---

**205. — Haggâg et les coureurs nocturnes.**

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, 6, 188-189.

3. — Burton, 9, 33.— Payne, 10.

4. — Cardonne, *Mélanges*, 2, 136-139. (D'après Halbat; ne se trouve pas dans l'édition de 1299.) — I'lâm, 25.— Hammer, *Rosenöl*, 2, 39-40.— Cherbonneau, *Exercices pour la lecture des manuscrits arabes*, 59-61.— Mornand, *La vie arabe*, 130-132.

---

Haggâg ayant ordonné de mettre à mort quiconque se trouverait dans les rues après l'heure du souper, on arrête trois jeunes gens, dont l'un dit que les grands inclinent la tête devant son père et lui donnent leur sang et leur argent; l'autre, qu'on accourt au feu hospitalier de son père; le troisième, que son père se jette dans les rangs et les maintient. On croit que ce sont des enfants de grandes familles et on les épargne. Mais Haggâg découvre qu'il s'agit d'un chirurgien-barbier, d'un marchand de fèves et d'un tisserand. Il pardonne aux jeunes gens à cause de leur esprit de répartie.

---

Cfr. De Slane, *Ibn Khall.*, 4, 389. — Gawzi, 110-111. — Djahiz, *Beautés et antithèses*, 52-53.

**206. — Haïfâ.**

1. — Y.— Berlin, 20, 52-53, nos 9067 et 9068.

3. — Scott, 6, 352 (Aleefa.) — Destains, 6, 259. — Gauttier, 6, 380 et 7, 396 (Alifa.) — Habicht, 11, 178 (Alifa.) — Burton, 11, 243.

Munk, *Hermes*, 33, 313-315. (Résumé d'après le n° 9067.)

---

Un vieux sultan de l'Inde, qui n'a pas d'enfants, obtient enfin une fille, Haïfâ; comme on lui prédit qu'elle sera la cause de sa mort, il l'établit dans un château bâti au milieu d'un lac.

Un jour le fils du sultan du Sind, Yoûsouf, ayant dû quitter son père qu'il a mécontenté, arrive au château, y lance une lettre au moyen d'une flèche et est reçu par la princesse. Les jeunes gens s'éprennent et vivent unis jusqu'au jour où le père de Yoûsouf le rappelle. Après avoir fait une visite à son père, il revient pour être témoin de l'accueil amical que Haïfâ fait à un homme, qui est son cousin. Comme il ignore cette parenté, la jalousie le pousse à abandonner Haïfâ et à lui écrire une lettre de reproches.

La princesse s'étant justifiée par l'intermédiaire d'un eunuque qu'elle lui dépêche, Yoûsouf revient; mais le sultan de l'Inde a tout appris, parce que l'eunuque a laissé tomber de son turban les bijoux qu'on lui avait donnés, ainsi qu'un écrit relatant ce qui s'est passé. Refusant de donner le consentement qu'on lui demande, il déclare la guerre au sultan du Sind et est tué dans une bataille. Dès lors, rien ne s'oppose plus à l'union des amants.

Yoûsouf informe Ma'moune, le calife alors régnant, de son aventure: parmi les cadeaux qu'il lui envoie figurent dix esclaves poètes, danseuses et musiciennes. Malgré l'admiration qu'elles lui inspirent, il les rend à Yoûsouf, parce qu'elles regrettent vivement leur patrie.

Burton, 11, 484.

## 207. — *Haïqâr.*

1. — E.—L.—M (le début comme la version slave; voir Zeit. d. deut. morg. Ges., 50, 152.) — Q.—W.—CC.—Paris, 624, n° 3656, 4.—Gotha, 4, 404 et 5, 55. (Meissner, 171-172.) — Copenhague (Oestrup, 138.) — Deux man. d'Agoub (Gauttier, 7, 353; Habicht, 12, XXIII et 13, 294.)

2. — ô, 5, appendice, 1-20. (Bulletin crit., 1891, 327-328.) D'après le man. L.

— \* Publié à part à Baïroute, mais modifié et augmenté de poèmes. (Voir ô, 5, app., 6 et 8.) La troisième édition est de 1888, in-8, 40.

— \* The Story of Ahikar from the Syriae, Arabic, Armenian, Ethiopic, Greek and Slavonic versions. With an introduction and



the greek, armenian, syriac and arabic texts edited by F. C. Conybeare, J. Rendel Harris, and Agnes Smith Lewis. London. Clay. 1898. In-8. LXXXVIII et 216.

C. R. Academy, 56, 213-214. — \* Nestle. Expos. Times, 10, 276-277. — \* Lidzbarski, Theol. Zeit., 1899, 606-609. — \* B. Asiat. quart. rev., 8, 216. — Chabot, Rev. crit., 1899, 1, 4-5.

3. — Chavis, 89, 266. — Hanley, 143-165.

Caussin, 8, 167. — Pourrat, 4, 61.

Gauttier (<sup>1</sup>), 7, 313; cfr. IV et 404. — Habicht, 13, 71; cfr. XXX et 315.

Burton, 12, 1. (D'après le man. E.) — Henning, 22, 5. (D'après Burton.)

Résumé de  $\delta$  par Meissner, 172-175.

---

Haïqâr, vizir sage et puissant de Sinhârîb, roi d'Assyrie et de Ninive, n'avait pas d'enfants bien qu'il eût soixante femmes. En ayant demandé aux faux dieux avant de s'adresser au vrai Dieu, il n'en obtient pas; mais il lui est révélé d'adopter son neveu Nâdâne. Il s'élève donc et quand il se sent vieillir, il le recommande au roi pour qu'il le mette à sa place et, à cette occasion, il lui donne de sages conseils. (<sup>2</sup>)

Nâdâne au pouvoir abuse de sa position, bat les esclaves de son oncle, vend ses biens et le calomnie; aussi Haïqâr met à sa place son frère cadet, Banoûdardâne.

---

(<sup>1</sup>) La traduction publiée par Gauttier a été faite par Agoub, d'après ses manuscrits. Agoub l'a aussi éditée à part (Le Sage Heycar, conte arabe, traduit par J. Agoub. Paris, imp. de Firmin Didot. 1824. In-8. 41) et réimprimée dans ses \*Mélanges de littérature orientale et française, 1835, 61-121.

C. R. Reinaud, Journ. asiat., 1825, 1, 251-253. — L. R., Bullet. de Férussac, 2, 229-230. — Nouv. Annales d. voyages, 25, 430-431. — F. H., Rev. encyclop., 23, 455. — \* Gazette de France, 2 septembre 1824.

(<sup>2</sup>) Meissner, Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 172 et 186.

Nâdâne, voulant se venger, imite l'écriture de Haïqâr <sup>(1)</sup> pour faire deux lettres, dont l'une offre au roi de Perse Ahîs (ou Akîs) de lui livrer sans combat dans la plaine de Nasrîne le royaume et dont l'autre fait la même proposition à Pharaon, roi d'Egypte. Ces deux lettres sont jetées dans le palais de Sinhârîb.

Nâdâne fabrique aussi une prétendue lettre de Sinhârîb à Haïqâr, lui enjoignant de feindre de l'attaquer dans la plaine de Nasrîne, afin que les envoyés de Pharaon, actuellement à la cour, assistent à cette manœuvre militaire. (Cfr. n° 10.)

Haïqâr tombe dans le piège et le roi le condamne à mort. Trop interdit pour se justifier, il obtient que son corps soit remis à sa famille. Se conformant à ses instructions, sa femme, Aşgafni, offre aux soldats du bourreau, Aboû Soumaik, un festin où ils s'enivrent. Haïqâr obtient alors du bourreau, qu'il a caché un jour que le père du roi actuel, Sarhâdoûme, l'avait condamné à mourir jusqu'à ce que sa colère soit passée, qu'à son tour il le laisse se cacher dans une cave au seuil de sa porte <sup>(2)</sup>; on tuera à sa place un esclave criminel.

Nâdâne succède à son oncle que tout le monde croit mort et se livre à tous ses mauvais instincts. Mais pendant que le peuple et même le roi déplorent la fin tragique de Haïqâr, Pharaon profite de ce que le roi est privé de son sage conseiller pour sommer Sinhârîb de lui bâtir un palais entre le ciel et la terre <sup>(3)</sup> et de lui répondre à certaines questions difficiles <sup>(4)</sup>; l'enjeu du pari, ce sont les revenus de trois ans de l'Assyrie ou, le cas échéant, de l'Egypte.

Sinhârîb ne trouve pas d'aide chez Nâdâne ni chez ses sages. Comme il sent vivement ce qu'il a perdu avec Haïqâr, le bourreau saisit l'occasion pour avouer sa désobéissance et faire rentrer la victime en grâce. <sup>(5)</sup>

<sup>(1)</sup> Cfr. Bibl. de aut. esp., 51, 496-497, exemple 204.

<sup>(2)</sup> Cfr. Frey, Gartenges., 262-263. — Mohdy, n° 8.

<sup>(3)</sup> Meissner, 182, 188, 190-191 et 194-195; Lidzbarski, 674. — Velten, Suaheli, 18-19. — Grimm, 341. — Cfr. Gal'âd, n° 1. — N° 26 de Syntipas.

<sup>(4)</sup> Meissner, 189-190. — N° 112 de Syntipas. — La reine de Saba. — Grässe, Lehrb. e. Litgesch., 2, 3, 1, 466 et suiv. — L'empereur Héraclius a fait aussi poser des questions difficiles à Mou'âwiya. (Mous., 1, 44.)

<sup>(5)</sup> *Ministres rappelés*. Meissner, 196. — Benfey, 55-56. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 633-634. — Frey, Gartengesellschaft, 262-263. — Syntipas, n° 126.

Après un repos de quarante jours, Haïqâr se met à l'œuvre. Il fait prendre deux aiglons, confectionner deux cordes de 2000 aunes de long et construire deux caisses. Il met les enfants sur le dos des aiglons, aux pattes desquels sont attachées les cordes et les fait monter tous les jours un peu plus haut. Il les exerce à crier en l'air qu'on leur apporte des pierres, de l'argile et de la chaux pour bâtir le château; qu'ils perdent leur temps à ne rien faire. Encore quarante jours et tout est prêt.

Prenant alors le faux nom d'Abîqâme, Haïqâr se rend à la cour de Pharaon et réussit d'abord à résoudre les questions.

Pharaon, entouré de ses grands, est vêtu de pourpre; il demande à quoi il les comparera. « A l'idole Bel et, ses courtisans, aux prêtres du dieu. » Le lendemain, il dit que Pharaon couvert de rouge et ses amis de blanc, c'est le soleil avec ses rayons. Habillés de blanc le jour d'après, ils sont comme la lune et les étoiles. Enfin, Pharaon en rouge avec ses serviteurs en habits de différentes couleurs lui paraît ressembler au printemps avec ses fleurs. <sup>(1)</sup>.

Pharaon lui demande qui Sinhârîb rappelle. Haïqâr le compare à Dieu et ses grands au tonnerre et à la foudre. A ce trait, Pharaon s'étonne et force Haïqâr à lui dire son vrai nom.

Il lui demandera seulement encore de lui faire entendre le lendemain ce que ni lui ni ses sujets n'ont jamais entendu. Haïqâr lui écrit une lettre où Sinhârîb lui demande en prêt une grosse somme. <sup>(2)</sup>

Haïqâr triomphe ensuite sans peine de l'épreuve de la construction du palais dans les airs, les Egyptiens ne pouvant fournir les matériaux.

Nouvelles questions. Comment se fait-il que l'étalon du roi, en hennissant à Ninive, a fait avorter de terreur les juments de Pharaon? Haïqâr, pour toute réponse, bat un chat <sup>(3)</sup> en disant qu'il le punit d'avoir étranglé cette nuit à Ninive un coq, don de son roi; ce qui force Pharaon à reconnaître l'impossibilité de ce qu'il a prétendu. <sup>(4)</sup>

<sup>(1)</sup> Meissner, 174, 178, 180 et 182; Lidzbarski, 674.

<sup>(2)</sup> Meissner, 174, 178, 181, 183, 185 et 195; Lidzbarski, 675.

<sup>(3)</sup> Meissner, 185.

<sup>(4)</sup> *Réduction à l'absurde*. Meissner, 195. — Nos 232 et 375. — Tawney, 2, 42. — Basset, *Nouv. contes berb.*, 38-39 et 271. — Velten, *Suaheli*, 27-29. — Burton, 11, 186. — *Rev. d. ét. juives*, 35, 65-67. — Stumme, *Tunis*, 2, 130-131.

Allégorie de l'architecte qui a bâti un palais avec 8760 pierres et y a planté douze arbres à trente rameaux et portant chacun une grappe blanche et une noire. (Dieu qui a fait l'année.) <sup>(1)</sup>

Haïqâr doit alors faire deux cordes de sable. Il creuse à l'orient du château deux trous dans les murs et les remplit de sable, si bien que les ouvertures bouchées semblent être des cordes. <sup>(2)</sup>

Chargé de recoudre une meule brisée, il prend un caillou et demande qu'on lui en fasse les outils nécessaires. <sup>(3)</sup>

Pharaon s'avoue vaincu. Retour de Haïqâr et récompense du bourreau. Le ministre obtient aussi la grâce de son neveu, qu'il met dans un cachot et auquel il reproche son ingratitude. <sup>(3)</sup> Nâdâne, bourrelé de remords, gonfle et meurt.

---

Dans ses discours, Haïqâr fait allusion à différentes fables, dont nous avons donné le résumé au tome 3 de la Bibliographie, 39-41.

Voici quelques additions.

1. — Traduction par Henning, 22, 33.
2. — Henning, 33.
3. — Henning, 33. — Babrius, édit. Crusius, 39-40, 167-168 et 273-274. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 37, 196, n° 469 et 48, 184. — Warnke, d. Quellen des Esope der Marie de France, 198-199.
4. — H., 34.
5. — H., 34. — Crusius, 158-159 et 295-296.
6. — H., 35.
7. — H., 35.
8. — H., 35. — Mallet, Esprit d. journaux, 20<sup>e</sup> année, 6, 315-316. — Bib.

---

— Decourdemanche, Sottisier de Nasr-eddin-Hodja, 111-112. — Clouston, Flowers, 67. — La Marmite, 1900, n° 37. — Rev. des Deux-Mondes, 1875, 10, 834-835. — \* Hansen, Dithm. Märchen, n° 7.

<sup>(1)</sup> Bibliog. arabe, 5, 192 et 195. — Meissner, 175, 178-179, 181 et 182-183; Lidzbarski, 674. — Das Räthsel vom Jahre von E. Windisch dans Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 353-357. — Schier, Mélanges de litt. orient., 4.

<sup>(2)</sup> Meissner, 184 et 195. — Wünsche, Midrasch Echa, 50.

<sup>(3)</sup> Meissner, 183; Lidzbarski, 675.

de aut. esp., 51, 548.—Jahr. f. rom. u. engl. Lit., 6, 12.—Romania, 25, 150.—Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 698.—Warnke, 237-239.—Academy, 2, 151.

9. — H, 35.

10. (La fable n° 42, Bibliog. arabe, 3, 73.)—H., 33.

11. δ, 19.—Henning, 33.

Le bouc emmène ses amis à la boucherie, mais ne peut néanmoins se sauver.

Burton, 8, 270 et 12, 193.—Oestrup, 16, 56-57, 138 et 153.—Kirby, Athenæum, 1890, 2, 738-739.—Keller, Li romans des sept sages, CLXXXVIII.—\* Benfey, Ausland, 1859, n° 22.—Maspero, Contes pop. de l'Egypte ancienne, XXII-XXIV et 185-196.—Basset, Loq. berbère, LVII.—Rev. d. trad. pop., 14, 187.—δ, Append., 7.—Meissner, Quellenuntersuchungen zur Haikârgeschichte dans Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 171-197.—Lidzbarski, Zum weisen Achikâr, *ibid.*, 671-675.

Pour les versions, voir \* Kuhn, Byzant. Zeitschr., 1, 127 et suiv.

*Version arabe.* Meissner, 181-187.

*Version syriaque.* Man. Berlin, 23, 438-439 et 815; cfr. 726.—Meissner, 175-179.—\* Hoffmann, Auszüge aus syr. Acten pers. Märtyrer, 1880, 182.—\* E. J. Dillon, Contemporary Rev., 1898, mars.—\* Lidzbarski, Geschichten aus den neu-aram. Hands. d. Berl. Bibl., 1896, 1.—Zeit. d. Ver. f. Volkskunde, 7, 106.—Meissner, 181-187; Lidzbarski, 671-675.—Duval, La litt. syriaque, 1899, 94-95.

*Version grecque.* Meissner, 187.

*Version slave et ses dérivés.* \* Jagić, Byzant. Zeitschr., 1, 107 et suiv.—Potanin. (Orient. Bibliog., 9, 187, n° 3330.)—Rambaud, Russie épique, 381-384 et 428.—\* Gaster, Ilchester Lectures (Bibliog. arabe, 2, 5-6), 111-115.—\* Gaster, Liter. pop. română, 104-113 et 211-213.

*Version éthiopienne.* Cornill (Bibliog. arabe, 1, n° 78), 19-21.—Steinschneider, Manna, 109 et Cat. cod. heb. bibliothecæ acad. Lugduno-Batavæ, 112.—Meissner, 187.—Muséon, nouv. sér., 2, 480.

*Version arménienne.* Man. arm. de Paris, n° 69.—Man. Berlin, 10, 65, nos 83 et 79, n° 99.—Muséon, nouv. sér., 2, 464.

*Version malaie.* Basset, Loq. Berbère, LVII.

*Vie d'Esop.* Eberhard, *Fabulæ romanenses græce conscriptæ*. 1872, 225-310.—Steinhöwels *Aesop* édit Oesterley, 4-76.—La Fontaine, édit. Regnier, 1, 28-54.—Traduction de ce texte en arabe par Gabriel Taouil, *Man.* Munich, Aumer, 414.—Meissner, 179-181, 187; Lidzbarski, 674.—Fabricius-Harles, *Bibl. græca*, 1, 618 et suiv.—Welcker, *Kleine Schriften*, 2, 228-263: *Aesop eine Fabel*.—Keller (*Bibliog. arabe*, 2, 4), 366-374.—Zündel (*Bibliog. arabe*, 2, 6), 450.—Landsberger (*Bibliog. arabe*, 3, n° 10), CVIII et suiv.—Clouston, *Flowers*, 299-312.—Krumbacher, *Byzant. Litteraturgesch.*, 473.—\* R. Gottheil, *An unkwown hebrew version of the sayings of Aesop* dans *Jew. quart. Rev.*, 2, 533-539.

*Tobie.* Meissner, 184-185 et 191-194; Lidzbarski, 673.—Nöldeke, *Gött. gel. Anz.*, 1880, 885-886.—Bickell, *Athen.*, 1890, 2, 700.—\* Cosquin, *Rev. biblique*, 1899, 50-82 et 510-531.—\* Halévy, *Tobie et Akhiakar* dans *Rev. sémitique*, 1900, janvier.—\* Théod. Reinach, *Un conte babylonien dans la littérature juive, le Roman d'Akhikhar*. Paris. 1899.—Fl. de Moor, *Tobie et Akhiakar*. Dans *Muséon*, nouv. sér., 2, 445-469.

*Légende juive.* Meissner, 194-196.

*Inde.* Meissner, 196.

### *Enigmes.*

Nos 113, 114 (*Damîri*, 2, 350), 345, 365 et 387. — *Syntipas*, n° 112.

*Hammer*, *Enc. Uebersicht*, 253-254.—*Flügel*, *Haji Khalfa*, 1, 160, 402-404, 419 et 501; 2, 301-302; 3, 108, 203 et 444; 4, 297-298; 5, 49, 62, 236, 247-248, 256, 258, 411 et 636-639; 6, 30 et 162.—*Man.* Berlin, 19, 553-558 et 20, 11 a, 360 a et b, 361 a, 361 b, 373 et 375 b.—*Bibl. Lindes.*, 166, 167 et 189.—*Man.* Munich, Aumer, 405.—*Vet. Auct.*, 4, 2, 315, n° 38.—*Wahl*, *Neue arab. Anthologie*, 104-105 et *Michaelis*, *Neue or. Bibl.*, 9, 139-142.—*Fundgruben*, 1, 75-77 et *Heidelb. Jahrb.*, 1810, 323-324.—*Damîri*, 2, 8 et 197.—*Maïdâni-Freytag*, 2, 800-801.—*Pons*, *Ensayo* ('Iqd), 56.—*Schier*, *Mél. d. litt. or.*, 4.—*Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 37, 218.—*Snouck*, *Feestbundel de Goeje*, 28-31.—*Stumme*, *Tunis*, 2, 152-155.—*Houwāra*, 136-137.—*Tāzerwalt*, 195-196 et 206.—*Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 48, 406.—*Velten*, *Suaheli*, 52-53 et 162.—*Büttner*, *Schriftstücke*, 132 et suiv.—*Basset*, *Contes berb.*, 125-126 et 211; *Nouv. contes berb.*, 190, 250-251 et 362; *Rev. d. trad. pop.*, 14, 125.—*Perron*, *Dârfour*, 420 et suiv.—*Hammer*, *Redekünste*, 33-34 et 116.—*Man.* Berlin, 4, 26, 81, 91, 131, 138, 884 et 1002-1003.—*Hammer*,

Osm. Dichtkunst, 2, 347, 394 et 561; cfr. 20; 3, 343; 4, 73, 281 et 562. — Man. Berlin. 6, 25, 27, 55, 323, 324 et 345. — \* Wünsche, die Räthselweisheit dei den Hebräern. 1883. — Cassel, Targum Esther. 21-23. — Man. Berlin, 2, 1, 79. — R. Köhler, Zeit. d. deut. morg. Ges., 29, 633-636. — Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., 22, 125-126. — Fischer u. Bolte, Die Reise der Söhne Giaffers, 207. — Dunlop-Liebrecht, 519 (Hâtim).

Voir aussi la 26<sup>e</sup> maqâme de Harîri. En général, \* J. B. Friedreich, Geschichte des Räthsels. Dresden. Kuntze. 1860. Gr. in-8. VIII et 248. 1 th. 15.

### 208. — *Hâkim* <sup>(1)</sup> et le riche marchand.

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 571. — β, 2, 227. — γ, 2, 269. — δ, 3, 57. — ε, 8, 210.  
— \* Sedira, 146.

3. — Hammer, 3, 553. — Lane, 2, 523. — Weil, 4, 68. — Burton, 4, 50. — Payne, 4. — Henning, 8, 45.

4. — Halbat, 72-73. (Nouv. Bib. univ. d. romans, thermidor an 6, 2, 119-120; Hartmann, Früchte, 1, 322-324.) — I'lâm, 145.

---

Hâkim ayant demandé à boire à un marchand, celui-ci le prie d'accepter son hospitalité et fait apporter cent tapis, cent plats, etc. Il n'était pas prévenu de la visite, mais ayant cent esclaves, il lui a suffi d'emprunter quelque chose à chacune d'elles. Hâkim, heureux que Dieu rende un de ses

---

(<sup>1</sup>) Il ne s'agit pas ici du fameux Hâkim. Le Halbat, qui cite comme source le Masâlik al ansâr (Flügel, H. Kh., 5, 506), nomme le héros de l'anecdote Âmir biahkâmillâh Abou 'Ali almansoûr. L'I'lâm a en vue le même personnage, puisqu'il cite la même source, mais il l'appelle Hâkim biamrillâh Abou 'Ali Mansoûr.

Cfr. Bibliog. arabe, 4, 216.

sujets assez riche pour pouvoir recevoir le calife et les siens avec son superflu, fait chercher au trésor toutes les monnaies frappées cette année là (3,700,000 dirhems) et les donne à son hôte.

---

*Hâroûne.* <sup>(1)</sup>

Nos 209, 210 et 211.

**209. — *Les aventures de Hâroûne.***

1. — Cfr. Zotenberg, Notice, 194, 199 et 200. (Tirage à part, 28, 33 et 34.)

2. — Cfr. Spitta, Gram. des arab. Vulgärdial. von Ägypten, 444. — Green, Modern arab. Stories, 6.

3. — Galland, 10, 229. — Caussin, 6, 194. — Destains, 5, 1. — Gauttier, 5, 1. — Habicht, 8, 149. — Loiseleur, 537. — Scott, 5, 48. — Weil, 3, 150. — Burton, 10, 167. — Payne, 12. — Henning, 21, 5.

---

Hâroûne, étant un jour d'humeur sombre, se déguise et sort avec Ga'far. Il rencontre un mendiant aveugle, qui le prie de lui donner un soufflet et

---

<sup>(1)</sup> Sur les contes des Mille et une nuits où Hâroûne joue un rôle, voir Oestrup, 99 et suiv.

Ces contes sont innombrables dans la littérature arabe; qu'il suffise de citer ici ceux des Mille et une nuits.

Ce sont les nos 2, 5, 18, 26, 33, 55, 58, 72, 76, 87, 88, 89, 91, 92, 94, 95, 96, 106, 115, 116, 117, 119, 135, 147, 148, 155, 162, 165, 166, 174, 175, 177, 188, 189, 190, 202, 218, 233, 242, 244, 245, 269, 276, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 305, 314, 371, 374, 383, 384, 387, 389, 433, 435 et 443. — Syn-  
tipas, nos 111 et 164. — Mohdy, n° 2.

Fausse attribution, Fakihat, n° 48.



un jeune homme, qui bat cruellement une cavale. Il voit aussi un palais récemment construit et appartenant à un cordier qui était pauvre jadis mais qui s'est enrichi, on ne sait comment.

Il fait dire à ces trois personnes de venir le trouver le lendemain pour lui raconter leur histoire.

Ces histoires sont les nos 72, 371 et 202.

---

*Traverlissement.* Hâroûne. Nos 96, 106, 155, 174, 175, 177 et 302. Cfr. nos 239, 279 et 385 et Barlaam, n° 11.

\* Rogers, *Buddhaghosha's Parables*. (Weber, *Lit. Centralbl.*, 1870, 532-534; Liebrecht, *Heidelb. Jahrb.*, 1870, 315; Clouston, 2, 319; Cosquin, 2, 195.) <sup>(1)</sup> — Weber, (*Bibliog. arabe* 4, n° 19 L). — Dubois, *Pantcha-tantra*, 401. — \* Taylor, *A Chinese Haroun al Raschid* dans *China Rev.*, 1887, 328-338. — Stumme, *Tripoli*, 174-175. — Spitta, *Contes ar. mod.*, 38 et suiv. — Artin, *Contes pop. inéd. de la vallée du Nil*, 265. — Tâzerwalt, 114-119 et 203. — Olearius, *Boustâne*, 57. — \* Lindau, *Türkische Geschichten* (E. Schmidt, *Charakteristiken*, 2, 314.) — Cifar (*Bibliog. arabe*, 1, n° 68), 309. — *Tales of the Zenana*, 2, 165.

Il peut y avoir quelque chose d'historique dans ces déguisements. On en attribue à Néron, à Pierre le cruel de Castille, à Sébastien I, à Jacques V d'Ecosse, à Mahmoûd le gaznévide (*Rev. d. trad. pop.*, 7, 640) et à Djazzâr (Lockroy, *Ahmed le boucher*, 200-201.)

Les rois d'Arabie se déguisaient-ils, comme le dit Sa'di (apud Chardin, *édit. Langlès*, 5, 107)? D'Oumar on rapporte qu'il fut le premier à faire des promenades nocturnes (Damîri, 1, 46, ligne 20; cfr. Djahiz, *Beautés et antithèses*, 287-288 et 288-289.) On parle aussi des courses de nuit de Nâsir lidînillâh (Damîri, 1, 89).

---

<sup>(1)</sup> Autres comptes-rendus de Rogers : Cowell, *Academy*, 1, 137-138. — Feer, *Rev. crit.*, 1870, 1, 373-380. — Masson, *Polybiblion*, 5, 248-250. — \* Calcutta, *Rev.*, n° 104.

---

**210. — Hâroûne et les rieurs.**

3. — Lille, 5, 79. — Rapilly, 3, 1. — Loiseleur, 238.

~~~~~

D'un cabinet qu'il a sur le Tigre, Hâroûne aperçoit un vieillard et un jeune homme qui rient. Il les mande et leur fait répéter les histoires qui excitaient leur hilarité.

Ces histoires sont les nos 12, 65 (Bibliog. arabe, 5, 137) et 323.

~~~~~

**211. — Hâroûne et Touhfat al qouloûb.**

1. — Man. de Breslau. — Man. Berlin, 20, 104-107.

2. — ε, 11, 400.

3. — Habicht, 14, 204. (Rückert, Allg. Litz., 1828, 2, 366-368.) — Burton, 9, 291. — Payne, 11. — Henning, 19, 99.

~~~~~

Un conteur de Hâroûne, Abdallah ibn Nâfi', se voyant moins bien traité par son maître, se rend dans l'Inde, où il gagne la faveur de Gamhoûr, roi de Qasgar et de son fils Mouhammad : c'est à ce dernier qu'il conte l'histoire.

Hâroûne sort un soir déguisé avec Ishâq ibn Ibrâhîm, Ga'far, Masroûr, Fâdl et Yoûnis et arrive chez son fournisseur d'esclaves, Sa'id alnabhâs. (N° 269.) Ishâq achète une esclave, Touhfat al qouloûb, qui n'a pas consenti jusqu'alors à se laisser vendre et qui l'accepte pour acheteur. Il la met dans son école de musique et la surprend un jour jouant du luth avec plus de perfection que lui-même : elle cachait son talent parce que, élevée par un marchand et tombée au lot d'un fils dissipateur, l'un de ses héritiers, elle a voulu éviter ainsi d'être vendue au premier venu.

Charmé de son art et de sa beauté, que des soins ont rendue encore plus remarquable, il la mène à Hâroûne, qui se prend de passion pour elle et néglige Zobéïde. Celle-ci demande un jour à Touhfat de moins accaparer son mari et elle y consent tout de suite.

Le jour même Iblîs ⁽¹⁾ l'emporte pour lui faire visiter le pays des génies. Dans ce monde, plein de merveilles, elle reçoit des reines et des rois le meilleur accueil; on la comble de dons magnifiques et Iblîs lui enseigne certains secrets de la musique. La reine des génies, enfin, accompagnée de génies changés en oiseaux pour occuper moins de place, vient la voir et, ravie de son talent, lui confère la lieutenance par un diplôme.

Pendant ce temps Hâroûne s'afflige, ne sachant comment elle a pu disparaître de chambres fermées par lui-même.

Mais un génie, Maïmoûne, qui avait déjà troublé une fête par ses querelles, s'éprend de Touhfat et l'enlève. La reine Qamariyya fait essayer la persuasion pour obtenir sa mise en liberté : Maïmoûne déclare qu'il ne cédera pas même à la force, puisque, s'il est vaincu, il tuera Touhfat. Qamarriyya, recourant à la ruse, envoie son père Šaïsbâne, qui feindra d'abord de se laisser vaincre. Pendant ce temps, Qamariyya et d'autres, sous la forme humaine, abordent au château insulaire de Maïmoûne. Touhfat les aperçoit, exige que sa gardienne, qui est la fille du génie, la porte à celles qu'elle appelle ses cousines et obtient qu'on lui obéisse en menaçant de se tuer. Comme la fille reconnaît les génies à leur odeur, Qamariyya la tue pour qu'elle ne puisse pas prévenir son père et s'empare du château.

Šaïsbâne, averti de ce qui se passe, met en déroute Maïmoûne, qui se tue à son tour.

Visite de la reine suprême. Avant de renvoyer Touhfat, on la mène au mont Qâf (n° 212) faire visite à Al 'Anqâ, fille de Bahrâm Goûr.

Retour auprès de Hâroûne, qu'on éveille pour lui donner l'heureuse nouvelle. Les cadeaux magnifiques que les génies ont apportés sont la source des richesses des Abbassides et des Barmécides.

Oestrup, 151.— Réc. égyptienne, 28 et 30.

Pour les visites chez les génies, cfr. n° 241.

(¹) Cfr. nos 226 et 227.

L'histoire, telle que la donne Habicht, n'est pas complète, car elle comprend encore deux parties, dont on trouvera le résumé aux pages 105 et suivantes du tome 20 des manuscrits de Berlin. La deuxième partie rapporte les aventures d'Anqâ, fille de Bahrâm Goûr, enlevée également par des génies ⁽¹⁾; la troisième raconte le mariage d'Anqâ avec le prince Mouhammad.

Jusqu'à quel point a-t-on pu admettre dès le temps de Hâroûne la véracité de récits de ce genre? On ne peut guère argumenter d'autres histoires des Mille et une nuits (p. ex. n° 96), non plus que d'une historiette qui nous montre Hâroûne en rapport avec un djinn poète (Naf., 32-33) ou d'une autre qui lui fait épouser une djinne (Basset, *Nouv. contes berbères*, 131 et suiv. et 341 et suiv.) Mais il est bon de rappeler ici un fait que rapporte un historien sérieux (De Slane, *Ibn Khall.*, 3, 373) : un poète fit croire à Hâroûne qu'il avait vécu un certain temps chez les génies et qu'il avait profité de l'occasion pour leur faire prêter serment de fidélité à son successeur désigné; aussi Hâroûne le combla-t-il de présents.

212. — *Hassan de Basra.*

Voir au n° 373.

213. — *Hassan l'affligé.*

1. — FF.

214. — *Hassan le poète.*

1. — FF.

(¹) *Voix du sang*, 105 a; voir n° 8.

215. — *Hâtim al Tâyi* ⁽¹⁾.

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 444. — β, 2, 95. — γ, 2, 83. — δ, 2, 341. — ε, 7, 146.
— Sedira, * 1^{re} édit., 196 : 2^e, 250-251.
— * Raux, 47-48.

3. — Hammer, 3, 270. — Lane, 2, 295. — Weil, 2, 323. — Burton, 3, 157. —
Payne, 3. — Henning, 6, 153.
— Basset, Rev. d. trad. pop., 12, 146-147.

4. — Maçoudi, édit. B. de Meynard, 3, 329. — Kitâb al agâni, 16, 101. —
Traduction de ces deux textes, Basset, 149-150.

Une forme où le nom de Hâtim n'est pas donné : Mous., 1, 149 (et Sedira,
2^e édit., 124-125.) — Basset, 151. — Tam., 2, 212.

Cfr. Van Vloten, Djahiz, Beautés et antithèses, 81-82. — Mir Haider
(Basset, 150-151.)

A la tombe de Hâtim, où se trouvent des bassins et des statues qu'on
croit entendre la nuit, un roi himyarite demande l'hospitalité du mort. Il
voit en rêve Hâtim frapper son chameau; s'éveillant, il l'égorge et on le
mange. Le lendemain, il part sur la monture d'un de ses compagnons qu'il
prend en croupe; mais un homme lui amène une chamelle. C'est le fils de
Hâtim, que son père a averti en rêve (cfr. n° 87) d'avoir à remplacer la bête
qu'il a fait tuer.

Burton, 8, 136. — Oestrup, 109. — Rev. critique, 1873. 1, 307. — Basset,
Rev. des trad. populaires, 12, 146-152.

(¹) On attribue à Hâtim de nombreux traits de générosité, qu'il serait
trop long de rapporter ici. Qu'il suffise de renvoyer aux Mélanges de
Cardonne, 1, 163-180; Hoffmann dans Ersch et Gruber, 110-112 et Schefer;
Chrestomathie persane, 2, IX et 190-204.

Dans les Mille et une nuits on trouve encore une allusion à l'anecdote

216. — Hind.

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 596.— β , 2, 243.— γ , 2, 292.— δ , 3, 82.— ε , 8, 250.

3. — Hammer, 3, 378.—Burton, 4, 85.—Payne, 4.—Henning, 8, 85.

Grâce à l'entremise d'une de ses femmes, Mâriya, qui sacrifie son amour pour 'Adi fils de Zaïd, Hind, fille du roi Nou'mâne ibn Moundir, épouse 'Adi, dont elle s'est éprise. Quand, plus tard, Nou'mâne met son gendre à mort, Hind fonde un monastère où elle va finir ses jours.

Burton, 8, 140.

217. — Hormoz, le roi sans chagrin.

3. — Lille, 3, 255.—Rapilly, 2, 165.—Loiseleur, 162.

La joie régnant partout dans le royaume de Hormoz, le roi Bedreddin (n° 99) pénètre auprès de lui comme joaillier, se fait ensuite connaître et obtient de lui la confiance qu'il est malheureux. Avant de lui conter son

bien connue du cheval que Hâtim tue pour recevoir un hôte qui venait le lui demander au nom de l'empereur grec. (Caussin, 9, 2; Gauttier, 7, 237; Habicht, 13, 291-292.)

Il y a aussi un roman de Hâtim, pour lequel on a seulement emprunté le nom du personnage dont il est ici question. (Clouston, 1, 117 — Analyse de ce roman dans * Clouston, A group of Eastern Romances. Glasgow. 1889, 455-471.)

histoire, il lui fait voir une belle princesse, sa femme, qu'il aime et dont il est aimé; elle a l'air riant, mais, chaque fois que Hormoz s'approche d'elle, elle pâlit et ferme les yeux comme si elle était morte. ⁽¹⁾

Ayant eu, il y a cinq ans, l'envie de voyager, il a quitté Astracan avec la permission du roi son père. De l'aveu de son gouverneur Husseyn, il prend l'incognito et arrive à Carizme.

Là, il voit un terrain occupé de distance en distance par des tours très hautes et très étroites, dont chacune renferme un jeune homme récitant des vers amoureux. C'est que la princesse Rezia joue parfois au mail en public sans mettre de voile et que les jeunes gens qui la voient s'éprennent et meurent de désespoir ou doivent être renfermés comme fous. ⁽²⁾

Malgré l'opposition de Husseyn, Hormoz court au mail, mais il arrive trop tard et, le lendemain, le roi défend à sa fille de se montrer encore. Pour la voir, le prince gagne le jardinier du palais (nos 59 et 60) qui le prend comme aide et lui couvre la tête d'une vessie arrangée de façon qu'il paraisse teigneux. ⁽³⁾ Au repas, il fait de la musique et est surpris par le grand vizir, qui en parle au roi. Le roi le fait danser et chanter devant lui et l'admire; sa fille l'entend également; quand elle l'a ensuite mandé chez elle, il se trémousse avec tant d'animation que la vessie tombe. Le roi le condamne à mort; mais comme on lui annonce que le roi de Gazna, irrité de s'être vu refuser Rezia, s'est ligué avec le souverain de Candahar et marche contre lui, il veut se concilier le ciel par de bonnes œuvres et met le prisonnier en liberté.

Hormoz retourne à Astracan, où il trouve son père mourant. Il lui succède et rend son peuple heureux. Il envoie Husseyn au roi de Carizme pour demander la main de sa fille; mais on la lui refuse, parce qu'elle vient d'être promise au roi de Gazna, plusieurs fois vainqueur.

Hormoz fait alors la connaissance d'Avicenne, qui a établi magiquement des bains aux portes d'Astracan et qui renouvelle ce miracle devant lui.

⁽¹⁾ G. de Tassy, *Bagh o Bahar*, 47.—Contes péruviens, 1783, 1, 131 et suiv.

⁽²⁾ N° 112.—Tawney, 1, 104 et 574.—Dunlop-Liebrecht, 155 et 417.

⁽³⁾ *Teigneux*. Rohde, d. Griech. Roman, 421-422.—Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 8, 253 et suiv.—Germania, 15, 179-180.—Gött. gel. Anz., 1870, 1417 (Radloff).—Zeit. d. Ver. f. Volksk., 8, 196 et 9, 85, 10.—Rev. d. trad. pop., 16, 217.—Cosquin, 1, 15, 22 et 133 et suiv.—Tázerwalt, 86-92 et 158.

(N° 69.) Avicenne lui fait apporter Rezia par l'un de ses quarante esclaves. Elle lui pardonne parce que cet enlèvement la soustrait au roi de Candahar, qui l'a disputée victorieusement à son allié.

Hormoz envoie de nouveau Husseyn demander la main de Rezia, qu'il traite avec le plus grand respect. Mais le père refuse et veut faire exécuter l'ambassadeur : Avicenne le sauve ainsi que sa suite.

Les rois de Carizme et de Candahar marchent contre Hormoz. Avicenne sème la discorde entre eux ; bataille où le roi de Candahar périt avec tous les siens. Hormoz prend alors sans peine le sultan de Carizme, qui, touché surtout de la façon dont Hormoz a traité sa fille, se réconcilie avec lui et la lui accorde.

Mais Avicenne s'éprend de Rezia à son tour ; ne parvenant point à s'en faire aimer, il se venge en lui infligeant l'infirmité qu'on a vue plus haut et disparaît.

Le Sage, La princesse de Carizme. (Œuvres choisies, 12, 433-526.— Cfr. Ann. dram., 7, 481-483.)

218. — *Ibrâhîm et Gamîla.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 2, 534.—β, 4, 242.—γ, 4, 360.—δ, 5, 132.

3. — Hammer, 3, 117.— Lane, 3, 588.— Burton, 7, 276.— Payne, 9.— Henning, 16, 128.— Hanley, 324.

Ibrâhîm, fils de Hasîb, sultan d'Egypte, achète un vendredi, seul jour où son père qui l'aime le laisse sortir (cfr. n° 18), un livre où il voit le portrait d'une jeune fille, dont il s'éprend. (N° 112.) Apprenant que le peintre habite Bagdad, il s'y rend et le hasard le lui fait rencontrer. Le peintre est cousin de Gamila, fille d'Abou Laït, et l'a demandée en mariage ; il a même dû quitter la ville de Basra, qu'elle habite, sous peine d'être mis à mort ; mais il a fait son portrait et l'envoie partout, dans l'espoir que celui qui en deviendra amoureux lui permettrait de la voir, ne fût-ce qu'une fois de loin.

Arrivé à Basra, Ibrâhîm gagne par ses libéralités le cœur du gardien du khan où il est descendu. Malgré le danger auquel ils s'exposent ainsi, le gardien et sa femme l'adressent à un bossu, tailleur de Gamîla. Il le paie deux fois largement pour avoir raccommodé une petite déchirure (n° 129); le tailleur reconnaît qu'il est amoureux; sans se soucier du péril, il l'adresse à un autre bossu, son frère, qui est chargé de la garde du jardin inaccessible de Gamîla. Un batelier, grâce à de riches présents, consent à l'y mener.

Le bossu se laisse toucher par la politesse d'Ibrâhîm et, malgré l'éventualité de la colère de Gamîla, qui est décidée à ne pas se marier, il l'introduit dans le jardin, où se trouve notamment un bassin dont les eaux font un bruit harmonieux en tombant de la bouche de statues. (¹)

Le lendemain, vis-à-vis du pavillon de Gamîla, Ibrâhîm assiste à la fête qu'elle célèbre avec ses jeunes filles et est aperçu par elle. Elle ne laisse rien voir à ses compagnes et veut d'abord le poignarder; mais, frappée de sa beauté et apprenant qui il est, elle se réjouit, car c'est à cause de la passion que la renommée de sa beauté lui a inspirée qu'elle a repoussé les hommages de tous les prétendants. Pour tout autre, elle eût fait crucifier le portier, le tailleur, le gardien du khan et sa femme.

D'accord avec elle, Ibrâhîm la quitte et la nuit suivante, l'enlève. Elle s'était présentée à lui au rendez-vous vêtue en guerrier, ce qui l'avait beaucoup effrayé. (Nos 18 et 271.) Près de Bagdad, ils rencontrent le bateau du peintre, qui fait si bien qu'Ibrâhîm prend du bendj (n° 13) et s'endort.

Revenu à lui, Ibrâhîm se trouve dans des ruines et, voulant se cacher d'une patrouille, tombe sur un cadavre et se souille de sang (n° 64); on va le mettre à mort, quand une troupe le délivre : c'est celle d'un envoyé que son père a délégué à Hâroûne pour le prier de lui renvoyer son fils.

On se met aussi à la recherche de Gamîla; on la retrouve chez le peintre, qui allait la faire périr. Hâroûne condamne le peintre à avoir les mains coupées et à être pendu; ses biens sont confisqués au profit d'Ibrâhîm. Du père de Gamîla qui vient se plaindre de son enlèvement, Hâroûne obtient le consentement à son mariage avec Ibrâhîm.

Oestrup, 151. - Réc. égyptienne, 7.

(¹) *Statues animées par l'eau ou le vent*. Nos 153, 233 et 271. — 'Antar, 1, 17. — Orient u. Occident, 3, 361. — Rev. d. trad. pop., 11, 279 et 280. — Karl Braun-Wiesbaden, Skizzenbuch. Stuttgart, 1875. 24 et 28 (Wilhelmshöhe.) — Gazette d. Beaux-Arts, 1875, 2, 315. — Journ. d. Savants, 1899, 273.

Ibrâhîm ibn al Mahdi.

Nos 219 et 220.

219. — *Ibrâhîm et Ma'moune.*

1. — Man. égyptiens.— FF.
2. — α , 1, 448. — β , 2, 98. — γ , 2, 88. — δ , 2, 348. — ϵ , 7, 159.
3. — Hammer, 3, 279. — Lane, 2, 298. — Weil, 2, 327 (cfr. Weil, Gesch. d. Chalifen, 2, 271-272.) — Burton, 3, 227. — Payne, 4. — Henning, 6, 161. — * Raux, 55-63.
4. — Maçoudi, édit. B. de Meynard, 7, 68-72. — Humbert, Ar. anal. ined., 60-72. — B. de Meynard, Journ. asiat., 1869, 1, 262-270. — Tam., 1, 183-188. — I'lâm, 113-116. — Qalyouûti, 113-119. — D'Herbelot, 446. — Mohdy, n° 5. — Keller, Das Kitāb Bagdād von.... Taifur, (3). — Les auteurs cités par B. de Meynard, 261 et 269.

Ibrâhîm, dont la tête a été mise à prix par Ma'moune pour s'être fait proclamer calife, est recueilli généreusement par un nègre, puis par la femme d'un soldat auquel il vient d'échapper et trahi enfin par une de ses anciennes esclaves. Ma'moune lui pardonne et, ayant remercié Dieu de lui avoir inspiré la clémence, le comble de bienfaits. Il récompense aussi ou punit ceux qui ont secouru Ibrâhîm ou qui lui ont nui dans sa fuite.

Burton, 8, 136.

220. — *Mariage d'Ibrâhim.*

1. — Man. égyptiens. — Berlin, 19, 526.
2. — α , 1, 525. — β , 2, 179. — γ , 2, 202. — δ , 3, 5. — ϵ , 7, 392.

3. — Hammer, 3, 331. -- Lane, 2, 452. — Burton, 3, 390. — Payne, 4. — Henning, 7, 138.

4. — Maçoudi, éd. B. de Meynard, 7, 16-25. — B. de Meynard, Journ. asiat., 1869, 1, 213-219. — Tazyine, 270-273. — Tam, 1, 195-198. -- I'lâm, 118-120. — Hammer, Rosenöl, 2, 204. — Cfr. Halbat, 71-72.

Ayant aperçu une main blanche à une fenêtre, Ibrâhîm se joint à deux invités, qui le prennent pour un autre convive, alors que le maître de la maison croit qu'il est l'ami des invités (¹). Après avoir montré son esprit, il se fait connaître et épouse la dame à la main blanche, qui est la sœur de l'amphitryon.

221. — *Igtirâr* (Le monde trompeur).

1. — Man. égyptiens.

2. — α , 1, 636. — β , 2, 311. — γ , 2, 364. — δ , 3, 142.

3. — Voir les traductions à chacun des numéros.

Cette collection comprend les nos 349; 350; 351; 352; 199; 321; 524; 353; 354; 355; 356; 357; 138; 139; 358; 359; 325 et 350. Elle est complète dans tous les textes qui la donnent.

Réc. égyptienne, 14.

(¹) Cfr. nos 225 et 285.

222. — *Les îles noires.*

1. — Voir n° 195.

2. — α , 1, 18. — β , 1, 20. — γ , 1, 30. — δ , 1, 35. — ϵ , 1, 107. — ζ , 1.
Pour le surplus, voir n° 195.

3. — Galland, 1, 177. — Caussin, 1, 166. — Destains, 1, 120. — Gauttier, 1, 206 et 7, 363-364. — Habicht, 1, 190 et 13, 298. — Loiseleur, 36. — Scott, 1, 107. — Lane, 1, 94. — Mardrus, 1, 78. — Weil, 1, 40. — Burton, 1, 64. — Payne, 1. — Henning, 1, 58
Pour le surplus, voir n° 195.

4. — * Scott, Bahar-Danush, 1, 94 et suiv. — Une imitation en turc (Krafft, Man. Vienne, Orient. Akad., 54, CLXX, n° 7.).

Comme on l'a vu au n° 195, grâce à la protection d'un génie qu'il a délivré, un pêcheur prend chaque jour quatre poissons de couleur différente. Il les porte au roi. Quand on les rôtit, le mur de la cuisine s'ouvre ⁽¹⁾ et une belle jeune fille, touchant la poêle, demande aux poissons s'ils sont fidèles au traité. Quand ils ont dit oui, elle renverse la poêle et les poissons sont carbonisés.

Le lendemain, même scène en présence du vizir, à qui on a conté le fait et qui veut en être témoin. Le jour suivant, le roi, averti, y assiste et voit, au lieu de la jeune fille, un esclave noir qui prononce la même formule et agit de même.

Le roi mande alors le pêcheur qui le mène, avec sa suite et son armée, au lac qui s'étend entre quatre montagnes. Ce pays, si proche de sa ville, lui étant inconnu, le roi veut savoir à quoi s'en tenir et, ayant chargé son vizir de ne laisser pénétrer personne dans sa tente, part en secret. Au bout de deux jours et demi de voyage solitaire, il voit un palais noir, où il pénètre sans rencontrer personne. Guidé par ses gémissements, il découvre dans une chambre un jeune homme vêtu de beaux habits et assis sur un trône.

⁽¹⁾ Tawney, 2, 117. — Basset, Nédromah et les Traras, 207 et 209.

C'est le roi des îles noires dont le corps, dans sa partie inférieure, est changé en pierre. ⁽¹⁾

Il lui raconte son histoire. Marié à sa cousine, il apprend un jour par la conversation de deux esclaves qui l'éventent pendant qu'il semble assoupi (n° 188) que sa femme l'endort chaque nuit au moyen de bendj (n° 13) et qu'elle s'en va. Il la suit (n° 371) et la voit se rendre auprès d'un noir qu'elle aime et qui la traite ignominieusement ⁽²⁾.

Il frappe le noir et, croyant l'avoir tué, retourne chez lui. Sa femme, qui ignore son intervention, lui demande la permission de pleurer son père et ses frères et de bâtir un pavillon de deuil : elle y introduit le noir qui, à moitié mort, ne parle plus et ne peut que boire; elle va le voir tous les jours. Aux paroles de son mari, elle comprend un jour que c'est lui qui a frappé son amant; à l'aide d'eau et de formules magiques (n° 2), elle le change partiellement en pierre et, tous les jours, après l'avoir battu, lui remet un cilice sous ses beaux habits.

Le roi se décide à sauver son nouvel ami. Il s'introduit auprès du noir, le tue, jette le cadavre dans un puits et, se revêtant de ses habits, se met à sa place. Quand vient la femme, il déguise sa voix et, à sa grande joie, lui parle. Il lui dit qu'il ne peut guérir à cause du traitement qu'elle a fait subir à son mari ainsi qu'à la ville, dont elle a changé les habitants musulmans en poissons blancs, les mages en rouges, les chrétiens en bleus et les juifs en jaunes ⁽³⁾; tout en métamorphosant les quatre îles noires en quatre montagnes.

Avec de l'eau, sur laquelle elle prononce des formules et qui se met à bouillir, elle guérit son mari et le chasse; avec de l'eau du lac et des formules, elle rend aux habitants leur première forme.

Le roi la tue alors et emmène le roi des îles noires; l'enchantement ayant cessé, il se trouve à une année de marche de son royaume. Quand il y est

⁽¹⁾ N° 154 b. — G. de Tassy, *Allégories*, 395. — Clouston, 1, 168. — Rev. d. trad. pop., 11, 549. — Contes mogols, 1782, 3, 217.

⁽²⁾ Tawney, 1, 169. — G. de Tassy, *Allégories*, 473. — Cfr. Green, *Modern arab. stories*, 119-131.

⁽³⁾ Mém. de l'Acad. d. Ins, 10, 57-58. — Journ. asiat., 1836, 1, 578 — Burton, 8, 77. — De Goeje (*Bibliog. arabe*, 4, n° 19 C), 9. — Stumme, *Tunis*, 2, 35. — G. Paris, *Hist. poét. de Charlemagne*, 270. — Castets, *Turpin*, 7 et 75. — *Interméd. des chercheurs et des curieux*, 1887, 727-728.

rentré, il épouse l'une des filles du pêcheur; donne l'autre en mariage au roi des îles, qui lui succédera; fait du fils du pêcheur son trésorier et, de son ministre, le roi des îles noires.

Burton, 12, XIX-XX.

Métamorphose en pierre. Nos 2, 21, 233, 273, 375 et 443.

Tawney, 1, 123 et 2, 578 et 600. — G. de Tassy, Bag o Bahar, 203 et 204. — Rev. d. trad. pop., 4, 535. — Benfey, 141 et 418. — Man. Berlin, 20, 194. — Qazwîni, 1, 246 et 253. — I'lâm, 152-153. — Hammer, Rosenöl, 2, 126-129. — Rev. d. trad. pop., 13, 241-242. — Rückert, 4, 41-42. — Trumelet, Saints de l'Islam, 79 et 223. — Basset, Nouv. contes berb., 306 et 316-320. — Velten, Suaheli, 234-238. — Clouston, 1, 168-169. — Cosquin, 1, 78 et 79. — Arch. f. Littg., 12, 106-107. — Zeit. f. Völkerps., 18, 104. — Rev. d. trad. pop., 13, 617-618. — Grimm, 18, 100, 108 et 353-354. — Dunlop-Liebrecht, 121 et 201-202. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, 1, 232. — Pentamerone, trad. Liebrecht, 1, 116 et suiv. — De Mont et de Cock, Vl. Wonderspr., 268. — Benfey, Kl. Schriften, 3, 155. — Forschungen z. rom. Philol. Festgabe f. H. Suchier, 317. — Cab. des Fées, 19, 355. — Contes péruviens, 1783, 2, 123 et 155. — *Thomson, The Doom of a City. (Acad., 24, 364.)

223. — *Indépendance.*

Voir ci-dessus, p. 29.

224. — *Iram aux colonnes.*

Voir Bibl. arabe, 5, 36.

Ishaq ibn Ibrâhîm. ⁽¹⁾

Nos 225, 227 et 228.

(¹) Autres anecdotes sur Ishaq, nos 55 et 142.

225. — Mariage d'Ishaq.

1. — Man. égyptiens.
2. — α , 1, 588. — β , 2, 245. — γ , 2, 296. — δ , 3, 83. — ϵ , 259.
3. — Hammer, 3, 381. — Burton, 4, 90. — Payne, 3. — Henning, 8, 88.
4. — Agâni, 5, 126-127. — Halbat, 68-70. — I'lâm, 146-147. — Hammer, Rosenöl, 2, 230-232.

Ishaq, voulant se donner congé du service du calife, se rend à la campagne. Il suit une belle esclave qu'il rencontre et entre avec deux convives qui le prennent pour un invité, alors que le maître de la maison le croit l'ami des invités. (N° 220.) Pris d'abord pour un parasite aimable, puis blâmé par l'un des convives, il donne des preuves de son talent en accordant le luth (n° 75) et en chantant; il finit par avouer qui il est. Il obtient l'esclave à condition de rester caché un mois chez son hôte. Le calife le fait chercher en vain et, à son retour, comble de présents l'hôte généreux et l'esclave, qu'il fait chanter devant lui.

226. — Ibrâhîm et le diable.

1. — Man. égyptiens. -- FF.
2. — α , 2, 174. — β , 3, 188. — γ , 3, 284. — δ , 4, 73.
3. — Burton, 5, 311. — Payne 6. — Henning, 12, 28.
Mag. encyclopédique. (Hammer, 1, XLVI.)
En turc, Krafft, Man. Vienne, Orient. Akad., 54, CLXX, n° 9.
4. — Agâni, 5, 36-38. — Halbat, 183-185. — I'lâm, 53-54. — Hammer, Rosenöl, 2, 98-103. — Tam., 1, 51-53. — Tazyîne, 490-492. — Cfr. Maçoudi, éd. B. de Meynard, 6, 340-342.

Ibrâhîm, père d'Ishaq, ayant obtenu un jour de congé, refuse de recevoir qui que ce soit. Un vieillard pénètre auprès de lui et le charme par sa musique, puis il disparaît sans que personne l'ait vu ni entrer ni sortir : c'est Iblîs.

Les poètes et le diable. — Nos 227 et 211. — Goldziher, *Abh. z. arab. philol.*, 1, 1 et 14. — Nöldeke, (*Wiener*) *Zeit. f. d. K. d. Morg.*, 10, 340. — de Slane, *Ibn Khall.*, 3, 41. — *Journ. asiat.*, 1869, 1, 307. — Halbat, 183. — *I-lâm*, 62. — Hammer, *Rosenöl*, 2, 108-109. — *Tam.*, 1, 53. — Qazwini, 2, 163-164. — Agâni, 5, 40.

227. — *Ishaq et le diable.*

1. — Man. égyptiens. — FF.
2. — α , 2, 183. — β , 3, 197. — γ , 3, 299. — δ , 4, 87.
3. — Hammer, 3, 483. — Mardrus, 9, 229. — Burton, 5, 332. — Payne, 6. — Henning, 12, 50.
4. — Halbat, 185-187. — *I-lâm*, 61-62. — Hammer, *Rosenöl*, 2, 103-108. — Tazyîne, 492-494.

Ishaq, retenu chez lui par la pluie, souhaite de voir une esclave qu'il aime; elle apparaît, bien qu'il ne l'ait pas fait appeler et, sur sa demande, Ishaq va chercher dans la rue un chanteur; il trouve un aveugle qui les étonne par son art et par la façon dont il décrit ce qui se passe devant lui : c'est Iblîs, qui disparaît mystérieusement.

No 226. — Burton, 8, 140.

228. — *Ishaq et les roses.*

1. — FF.

4. — Halbat, 242. — I lâm, 103.

Ishaq ne parvient pas à improviser une poésie sur une rose, comme le lui demande le calife Ma'moune. Il rencontre un ouvrier qui chante des vers à ce sujet, les lui achète et les récite au calife, qui le récompense magnifiquement.

Landberg, Bâsim le forgeron, XVI.

229. — *Jahia et Maimouné.*

3. — Caylus, 8, 53. — Bibl. d. romans, 1^{re} année, 9, 203-240.

Le corroyeur Jahia de Constantinople se rend à Scutari à une noce avec un ami, Mohammed. Ils vont chez des camarades et, le vin venant à manquer, Jahia se risque à aller en chercher. Il rencontre un vieillard respectable, précédé et suivi d'un esclave. C'est le cheik Ebulkiar, réputé pour ses vertus; n'ayant jamais soupé seul, il cherche un hôte pour ce soir.

Jahia accepte son invitation, va s'excuser auprès de ses amis et se rend chez son hôte. Il est reçu dans un palais somptueux et y soupe; quand il s'est couché, Maimouné, que le vieillard lui destine, l'avertit du danger qu'il court et lui dit de feindre de dormir, sans répondre aux appels de son hôte. Elle lui montre quatorze prisonniers du vieillard. Quand il s'est remis au lit, arrive le vieillard, qui ordonne de tuer un jeune homme et dévore son cœur; ce qu'il fait pour se guérir des insomnies qu'une maladie lui a laissées et, aussi, pour s'enrichir des dépouilles de ses victimes.

Pendant qu'il doit, Jahia et Maimouné s'aident des branches d'un arbre pour fuir par le jardin et se rendent à Constantinople, où la mère de Jahia reçoit avec joie Maimouné. Mais celle-ci, craignant la vengeance du monstre, que son hypocrisie et ses richesses rendent redoutable, refuse d'épouser Jahia avant qu'il soit mort.

Mohammed, que Jahia appelle à son aide, refuse, ne pouvant croire à de tels crimes. Maimouné s'habille alors en homme et va se faire inviter par le vieillard. Jahia, inquiet, se rend à Scutari, rencontre le vieillard et saisit une occasion pour tuer l'esclave, dont il prend les habits. Caché dans le palais, il entend des cris : c'est Maimouné, vêtue en homme, qui a tué la jeune fille qu'on lui a assignée. Jahia fait mourir le vieillard; on délivre les prisonniers et on s'empare des richesses de l'hypocrite. Retour à Constantinople: mariage de Jahia avec Maimouné.

Cadre des nos 379 et 126.

Jugements.

Nos 230, 231 et 232.

230. — Rien.

1. — Y.

3. — Burton, 11, 30.

Aboûlqâsim a été nommé juge pour avoir décidé le cas suivant.

Un marchand de Basra a vendu des marchandises à quelqu'un qui lui offre une certaine somme et « rien en plus ». Ayant reçu l'argent, il réclame ce rien. Aboûlqâsim lui fait mettre la main fermée dans un vase d'eau et, quand il l'a retirée, il lui demande ce qu'elle contient. « Rien » C'est son paiement.

Burton, 11, 479. — Cfr. Tawney, 2, 63.

231. — Jugement à la Salomon.

1. — Y.

3. — Scott, 6, 152. — Burton, 11, 51.

Deux femmes d'un même mari ont, en même temps, un enfant, l'une un garçon, l'autre une fille. Chacune réclame le garçon et les juges, embarrassés, ont recours au vizir.

Le vizir fait peser le lait des deux femmes et reconnaît que le lait plus lourd de l'une prouve qu'elle est la mère du garçon. L'autre réclamant, il décide de faire couper l'enfant en deux. La fausse mère accepte et on la pend.

Encadré dans le n° 189.

Lait. Rückert, 6, 83. — Cfr. Velten, Suaheli, 63-64.

232. — Réduction à l'absurde.

1. — Y.

3. — Burton, 11, 54.

4. — Damîri, 1, 136. (Réc. égyptienne, 98.)

Un homme, avec sa vache et son veau, en rencontre un autre avec une jument et un poulain; il lui prend le poulain, le disant né de sa vache.

Le vizir fait apporter une souris et un sac de terre, qu'il veut charger sur la souris. « Impossible ! » crient les deux. — « Aussi impossible que de voir naître un poulain d'une vache. »

Encadré dans le n° 189.

Cfr. n° 207.

233. — Kaslâne le paresseux. ⁽¹⁾

Nos 233 et 234.

1. — Man. égyptiens. — Berlin, 20, 59-60.

2. — α, 1, 473. — β, 2, 125. — γ, 2, 126. — δ, 2, 393. — ε, 7, 226.

3. — Caussin, 9, 345. — Pourrat, 4, 298. — Habicht, 13, 260 et 316. — Lane, 2, 362. — Mardrus, 10, 303. — Weil, 2, 316. — Burton, 3, 282. — Payne, 4. — Henning, 7, 19. — Hanley, 143.

— Basset, Rev. d. trad. pop., 14, 20 et suiv.

— En Suahéli. (Gött. gel. Anz., 1870, 1659.)

Zobéide ne trouvant pas une pierre pour son diadème, Hâroune en fait chercher une dans le trésor et chez les marchands. Ceux-ci lui conseillent de s'adresser à Kaslâne de Basra. Masroûr se rend donc chez lui et est magnifiquement reçu dans un palais où règne un luxe inouï.

Kaslâne est amené au calife et lui offre des objets précieux : des arbres d'or dont les feuilles et les fleurs sont des bijoux ; une tente de velours chargé de perles, etc., avec des oiseaux et des animaux de pierres précieuses ou de métal. Avec la permission du calife, il remue les lèvres et les créneaux s'inclinent devant lui pour reprendre ensuite leur place. De même, par un clin d'œil, il fait apparaître des cabinets fermés, d'où des voix d'oiseaux lui répondent. (Nos 5 et 376.)

Il lui raconte alors son histoire. Il est le fils d'un pauvre barbier-chirurgien. Pendant quinze ans, il se livre à une paresse sans mesure : brûlé par le soleil, il ne songe pas même à se mettre à l'ombre. Le père mort, sa mère le nourrit par son travail. (N° 19.) Un jour, elle vient le trouver avec cinq dirhems et, le menaçant de le laisser mourir de faim, elle le force à se résigner qu'on l'habille et à sortir, pour la première fois de sa vie, en s'appuyant

(¹) *Paresseux*. N° 152. — Gesta, 726. — Grimm, 244-245 et 374. — Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., 90, 1-12. — De Mont et de Cock, VI. Vertelsels, 238-239.

sur elle afin d'aller trouver un marchand charitable, Aboûl Mouzaffar qui se rend en Chine : on le priera d'acheter quelque chose pour ces cinq dirhems, afin de tenter ainsi la fortune. ⁽¹⁾

En Chine, Aboûl Mouzaffar oublie la commission; il se la rappelle quand il a déjà navigué trois jours vers Basra et veut retourner en Chine; mais les commerçants le dissuadent en doublant le bénéfice des cinq dirhems.

Dans une île, il achète pour les cinq pièces un singe (n° 190), que maltraitent ses compagnons de captivité. Dans une autre, ce singe se jette à l'eau avec les plongeurs et ramène des perles. Les habitants d'une troisième, qui sont des Zendjs anthropophages ⁽²⁾, ont saisi les navigateurs et en ont dévoré quelques-uns; le singe délivre le maître, qui lui offre mille dinârs, ainsi que les autres, qui lui font la même promesse.

Au retour d'Aboûl Mouzaffar, Kaslâne, aidé de sa mère, fait un effort pour aller le trouver et recevoir son singe et son argent. Renonçant à sa paresse, il se met à commercer et son singe lui rapporte chaque jour mille dinârs. Aussi devient-il fort riche.

Un jour, Dieu le permettant, le singe lui parle : c'est un génie rebelle, qui lui conseille de demander en mariage la fille du chef des marchands de fourrage. Il y va, lui remet 1000 dinârs, lui disant que c'est là son rang et sa noblesse ⁽³⁾; il ajoute encore 3000 dinârs, que lui demande son futur beau-père et, vu la puissance de l'or qui fait donner raison au riche qui se trompe et tort au pauvre qui dit la vérité ⁽⁴⁾, on l'agréé.

Mené dix jours après à sa fiancée, il voit dans le trésor, comme le lui avait dit le singe, un coffre aux quatre coins duquel il y a des drapeaux talismaniques; un bassin plein d'argent; à côté, onze serpents; dans le bassin, un coq blanc. Il tue le coq, abat les drapeaux et renverse le coffre : c'est le singe qui le lui avait demandé. Aussitôt le génie rebelle enlève la

⁽¹⁾ Basset, 24-25. — Pour Whittington, voir Keightley, *Tales*, 241-266. — Clouston, 2, 65-78. — Benfey, 472. — Schumanns *Nachtbüchlein*, 383-384. — *Rev. d. trad. pop*, 3, 36-44. — * *Amer. Notes a. Queries*, 3, 12 — *Gött. gel. Anz.*, 1868, 1892. — *Zeit. d. Ver. f. Volksk.*, 7, 267. — Meletaon, 204-236. — De Mont et de Cock, *VI. Vertelsels*, 228-230. — Von Horn, *Des alten Schmied-jakob's Geschichten*, 1, 219 et suiv. — Cfr. Benfey, *Kl. Schriften*, 3, 130.

⁽²⁾ Basset, 26. — N° 373.

⁽³⁾ Basset, 28-29. (Parole de Mouizz lidinillâh.)

⁽⁴⁾ Basset, 29. — *Fâkihat*, n° 16.

jeune femme, que ce talisman protégeait, comme le lui dit le père qui accourt et qui chasse son gendre. ⁽¹⁾

Errant hors ville, il voit un serpent brun et un serpent blanc qui se battent. Il tue le brun; le blanc disparaît, puis revient avec dix autres, qui mettent le brun en pièces. ⁽²⁾

Il entend alors une voix lui promettant le bonheur; c'est celle de l'un des quatre frères du serpent, qui sont tous des génies musulmans. Le génie le confie ensuite à un génie infidèle qui l'emporte au ciel, où il voit les étoiles aussi grandes que des montagnes et entend les anges louer Dieu. Il ne doit pas prononcer le nom de Dieu (n° 270); mais il voit arriver un être lumineux, vêtu de vert et armé d'une lance qui jette des étincelles; ce génie lui dit de prononcer la profession de foi de l'islam et touche le rebelle, qui se réduit en cendres.

Kaslâne tombe dans la mer. Des chinois le recueillent dans un bateau et le mènent à leur roi, qui sait l'arabe. Ville de Hinâd, dont les habitants infidèles ont été changés en pierre. (N° 222.) Au bout d'un mois, il se rend au bord d'un fleuve. Survient un cavalier, frère du serpent, qui le revêt de ses habits et le prend en croupe; il l'envoie ensuite par une route entre deux montagnes à la ville d'airain. ⁽³⁾ Il en fait le tour et reçoit du génie une épée qui le rendra invisible. (N° 212.) Surviennent des hommes qui ont les yeux dans la poitrine (n° 373) : ce sont les frères du serpent, qui lui annoncent que sa femme est dans la ville et lui conseillent de suivre un canal qui y mène de l'eau. ⁽⁴⁾ Il pénètre, retrouve la femme sur un trône et aperçoit des arbres d'or, dont les fruits sont des pierres précieuses.

Amoureux de la jeune femme, le génie lui a dit tous ses secrets. Elle peut donc engager son mari à aller chercher sur une colonne une figure d'aigle avec des écritures inconnues. Grâce à ce talisman, il pourrait détruire la ville; s'il l'enfume avec du musc, il se fera obéir des génies. Comme il peut se rendre invisible ⁽⁵⁾, il s'empare sans peine de l'aigle et, profitant de son pouvoir, fait lier le rebelle, sort avec sa femme par le canal et retourne à

⁽¹⁾ Basset, 31.

⁽²⁾ Basset, 31.—N° 443.—Mélusine, 9, 69.—Feestbundel de Goeje, 38.

⁽³⁾ Basset, 35-36.—Bibliog. arabe, 5, p. 32 et suiv.

⁽⁴⁾ Cfr. Hauff, die Karavane. (Die Errettung Fatme's.)

⁽⁵⁾ Caussin, 393.

Basra. Là, il ordonne aux génies d'enfermer le singe dans un flacon de cuivre, qu'on bouche au moyen de plomb. ⁽¹⁾

Vie heureuse des époux; cadeaux de Hâroûne en échange de ceux qu'il a reçus.

Burton, 8, 136.—Oestrup, 150.—Basset, Rev. d. trad. pop., 14, 20-37.

Cette histoire, qui est moderne (Basset, 20) et qui fait l'effet d'être fort abrégée (Basset, 35), semble n'être que la combinaison du n° 234 avec les éléments dont se sert l'auteur que nous avons appelé le second égyptien. (Réc. égyptienne, 16 et suiv.)

Quant au début, il pourrait bien être la transformation d'un conte que donne le Farag ba'd alsidda de Tanoûhi et qui a été souvent reproduit. (Mous., 1, 61-63.—Tam., 2, 156-162.—I'âm, 63-66.) ⁽²⁾

234. — *Mahmoûd du Caire.*

1. — Y.

1. — Scott, 6, 20. — Destains, 6, 20. — Gauttier, 6, 176 et 7, 392. — Habicht, 11, 74 et 13, 309. — Loiseleur, 695. — Burton, 10, 375.—Henning, 28, 25.

Mahmoûd ayant toujours été fort pauvre, se promet que, la première fois qu'il aura dix pièces d'argent, il les dépensera pour son plaisir. C'est ainsi qu'il achète un jour un singe sans trop savoir pourquoi. Amené chez lui, il se change en un jouvenceau qui lui donne de l'argent pour un festin et, ensuite, pour un beau logement. Il l'envoie aussi au sultan demander la main de sa fille.

⁽¹⁾ Basset, 37.—Voir la légende de Salomon.

⁽²⁾ « Hâroûne se fait amener en toute hâte comme prisonnier un Ommiade de Damas dont on lui a présenté les richesses et le pouvoir sous un jour défavorable; apprenant comment il s'est immédiatement soumis à ses ordres, il le reçoit avec bienveillance et le renvoie sans retard à Damas. »

Richement vêtu, il présente au sultan de magnifiques parures et fait sa demande. Le vizir conseille à son maître d'exiger qu'il lui donne un diamant aussi beau que le plus précieux du trésor. Mahmoud en promet deux et, grâce à son ami, lui en apporte dix ; dès lors, le vizir conseille le mariage. (N° 19.)

On célèbre les noces ; mais le mariage ne devra être consommé que quand l'ami le permettra. Après trois nuits, émoi au palais : il ne s'apaisera, dit l'ami, que si Mahmoud lui apporte un bracelet que sa femme porte au bras droit.

Mais à peine l'a-t-il remis à son ami qu'il s'endort et se retrouve dans sa pauvre demeure. Errant désespéré autour du palais, il apprend d'un vieux jongleur que c'est un génie pervers, contre lequel le bracelet enchanté protégeait la princesse ; elle sera maintenant en son pouvoir. (Cfr. n° 377.) Mais il lui donne un billet qu'il remettra en un lieu déterminé à un grand personnage qu'il verra venir. C'est le prince des génies qui, averti par le jongleur, mande l'ami, lui réclame le bracelet dont il n'a pas encore abusé et, sur son refus, le lui fait enlever ; puis on lui tranche la tête.

Mahmoud, muni du bracelet, retourne au palais et succède à son beau-père, qui n'avait pas d'héritiers mâles.

Tourmenté un jour d'idées sombres, il entre dans un hospice de fous ; on lui conte alors différentes histoires. (Nos 176, etc.)

Burton, 10, 476-477.

235. — *Le sultan Kayyish.*

1. — Y.

C'est un roman de chevalerie, racontant les luttes impossibles de dix héros contre 15000 hommes, dit Burton, 12, 316.

236. — Khaïledjân ibn Hâmân.

1. — I (Turc.)

~~~~~  
Aventures de voyage.  
~~~~~

237. — Khodadad et ses frères.

1. — Man. Berlin, 4, 988, n° 1031, 6 (Persan.)

3. — Galland, 8, 184. — Caussin, 5, 101. — Destains, 4, 115. — Gauttier, 4, 23 et 7, 378. — Habicht, 6, 154 et 18, 304. — Loiseleur, 423. — Scott, 4, 130. — Weil, 3, 40. — Burton, 10, 140. (D'après un texte hindoustani.) — Henning, 20, 147. (D'après Burton.)

— Bibliog. arabe, 5, 272.

— * The adventures of Khodadad by the hon. C. Stuart Saville dans Colburn's new monthly Mag., février et mars 1840 ?

~~~~~  
Le roi de Harran, qui n'a pas d'enfant, rêve que, s'il mange des grains de grenade, il en aura (N° 18.) En effet, quarante-neuf de ses femmes lui donnent chacune un fils; la cinquantième, Pirouzé, qui avait d'abord paru faire exception et que le roi avait reléguée chez son cousin, le prince Samer de Samarie, donne le jour à Khodadad, que le roi prie le prince Samer d'élever.

Parfaitement formé et passant même pour un prodige, Khodadad arrive à l'âge de dix-huit ans et se fatigue de son inaction: sans se faire connaître, il s'engage dans les armées de son père, qui l'accueille bien à cause de sa bonne mine et peut-être de la voix du sang. (N° 8.) Bientôt ses exploits lui valent la faveur du roi, qui lui confie notamment le poste de gouverneur des quarante-neuf princes.

Ceux-ci, jaloux de Khodadad, conviennent un jour de lui demander la permission d'aller à la chasse; ils disparaîtront quelque temps, afin que le roi se fâche contre le gardien et le punisse, peut-être de mort.

Khodadad, contre lequel le roi s'irrite, va à la recherche des princes. En route, il aperçoit un château d'où une femme éplorée lui crie de s'éloigner s'il veut échapper à un nègre anthropophage qui la tient captive. Le nègre survient et Khodadad le tue; il délivre la femme, ainsi que ses frères, qu'il trouve dans les prisons du château avec d'autres malheureux. (N° 13.)

---

La captive est la princesse de Deryabar. Son père, égaré un jour à la chasse, voit dans une cabane un géant noir sur le point de tuer une femme. Il parvient à le mettre à mort et ramène à sa cour cette femme et son fils: c'est l'épouse d'un chef de quelques familles sarrasines. Devenu grand, ce fils demande la princesse en mariage et, pour se venger du refus qu'il subit, tue le roi et se met à sa place. Le grand vizir, resté fidèle, emmène la jeune fille; mais il périt dans une tempête et, seule sur le rivage, la princesse est recueillie par un prince, qui l'épouse. Le royaume ayant été surpris par le roi de Zanguebar, le prince et la princesse réussissent à s'embarquer; mais des corsaires les prennent et il se livre au sujet de la captive un combat dans lequel ils périssent tous, sauf un. Celui-ci jette le prince à la mer et veut conduire la princesse au Caire, où il a promis une esclave à un sien ami. En route, le nègre du château les fait prisonniers et tue le corsaire. C'est pendant le délai accordé par le nègre qu'est survenu Khodadad.

---

Khodadad épouse la princesse de Deryabar et fait ensuite connaître aux princes qu'il est leur frère. Craignant que les nouveaux exploits de Khodadad n'augmentent encore sa faveur auprès de leur père et ne lui valent la couronne, ils le poignent la nuit. La princesse, voyant qu'il respire encore, court chercher un chirurgien; à son retour, son mari a disparu. Le chirurgien la prend sous sa protection et la conduit à Harran, où, entre-temps, Firouzé s'était d'ailleurs rendue. Il la met au courant de tout et le roi, averti à son tour de la perfidie des princes, les jette en prison.

Il fait aussi élever en l'honneur de Khodadad un cénotaphe autour duquel des guerriers, puis des solitaires et, enfin, de belles jeunes filles font des processions, en exprimant, à la dernière, le regret que ni le courage, ni la prière et la science, ni la beauté ne puissent lui rendre la vie. (N° 137 de Syntipas.)

Après huit jours de prière, le roi décide de mettre à mort ses fils, dont la perfidie a aussi indigné le peuple. Mais l'arrivée d'une armée suspend l'exécution. Au moment où le roi de Harran va être battu, une troupe de cavaliers accourt et lui rend la victoire. C'est Khodadad, qui, emporté par un paysan, a été promptement guéri par lui et qui, ayant appris l'attaque, a recruté un corps de cavaliers parmi les gens des villages.

Khordadad est déclaré héritier du trône et obtient la grâce de ses frères.

Cfr. nos 181 et suiv. — Forster (Bibliog. arabe, 4, n° 241), XXVII. — Burton, 8, 96 et 10, XIII et XVI. — Oestrup, 153.

Ce conte, traduit par Pétis de la Croix, a été subrepticement introduit par l'éditeur dans les Mille et une nuits; il aurait dû figurer dans les Mille et un jours. (Zotenberg, Notice, 192-193 ou tirage à part, 26-27. — Gauttier, 4, 29. — Habicht, 6, IV et 196. — Loiseleur, M. N., 414.)

### 238. — Ma'dikarib.

1. — FF.

4. — I'lâm, 7-9. — Oberleitner, Chrestom. arab., 1, 236-242. (Rödiger, Hall. Allglitz., 1827, 4, 562 et suiv.) — Hammer, Rosenöl, 2, 6-9. — Reinhardt, Ein arab. Dialekt gesprochen in 'Oman und Zanzibar, 302-306. — Gawzi, 75. (Seulement l'épisode du rusé.)

'Oumar demande à 'Amr fils de Ma'dikarib quel est le plus lâche, quel est le plus rusé et quel est le plus courageux de ceux qu'il a connus.

Le plus lâche est un guerrier qui tombe mort quand il entend Ma'dikarib se nommer.

Le plus rusé est un guerrier qu'il rencontre démonté et auquel il promet de ne l'attaquer que quand il se sera remis en selle; le guerrier déclare qu'il ne remontera pas sur sa bête.

Le plus courageux est un jeune homme qui lutte avec lui sans se laisser vaincre et avec lequel il fait alors alliance. Ils vont ensemble enlever la cousine du jeune homme. Ils sont poursuivis par le père et les frères, mais le jeune homme tue les frères l'un après l'autre, puis son oncle, qui, en même temps, frappe mortellement son adversaire. Ma'dîkarib doit alors sacrifier la jeune fille pour ne pas être tué par elle.

*Salut grâce à une promesse dont l'auteur ne voit pas la portée.* Harmou-  
zane sera épargné aussi longtemps qu'il n'aura pas bu le verre d'eau qu'on  
lui donne : Mous., 2, 80. — I-lâm, 4-5. — Gawzi, 81. — Man. Berlin, 19,  
473, no 8192, 16. — Man. Gotha, 4, 443, note. — Freytag, chrest. arab.,  
58-59. — Wolff, Das Buch d. Weisen 2, 269-271. — Wahrmond, Gram,  
3<sup>e</sup> partie, 10 et Schlüssel, 56-57. — D'Herbelot, 399-400 et 682. — Galland,  
Paroles remarquables, La Haye, 1694, 2-4 ou d'Herbelot, Append., 202. —  
Blanchet, 140-141. — Platen, 1, 138-139. — Rückert, 6, 25-26.

Amâne jusqu'à ce qu'on se rhabille : Van Vloten, Djahiz, Beautés et  
antithèses, 130. — Naf., 39.

Cfr. Exemple 59 et 80. (Bib. de aut. esp., 51.) — North. Amer. Rev.,  
123, 52.

Ma'n épargne le prisonnier qui, en buvant de l'eau, est devenu son hôte :  
Mouh., 1, 148. — Tam., 2, 145. — Rosen, Chrest., 14. — Humbert, Anal.  
ar. ined., 137. — Pihan, Choix de fables, 166-167. — Cardonne, Mél., 1,  
119-151. — Diez, Kabus, 450-451. — Journ. encyclop., 1785, 6, 513-514. —  
Cfr. Naf., 55. — Lettres sérieuses et badines, 3, 125. — Marmier, Nouvelles  
danoises, 1876, 207.

### 239. — Mahmoûd.

1. — Y. — Man. de Gauttier.

3. — Scott, 6, 366. — Destains, 6, 271. — Gauttier, 5, 427 et 7, 388. —  
Habicht, 10, 79 et 13, 308. — Burton, 11, 314. — Henning, 24, 89.

4. — Becker, La vie en Afrique, 1887, 2, 262-265. — Spitta-Bey, Contes  
ar. mod., 94-100. — Rev. d. trad. pop., 8, 29.

La femme d'un roi de l'Inde étant fort malade, ses deux fils, prenant deux chemins différents pour être plus sûrs de réussir, vont en Syrie chercher l'eau de la vie qu'ils savent se trouver chez un rabbin.

Celui-ci tue le premier prince, voulant faire œuvre méritoire en mettant à mort un musulman.

Il épargne plus tard l'autre, dont la bonne mine le touche et qu'il trouve, d'ailleurs, plus profitable de réduire en esclavage. Le prince découvre le cadavre de son frère et prend la résolution de le venger. Aimé de la femme du juif, qui, née musulmane, désire retourner à son ancienne religion, il tue un jour le juif, prend l'eau de la vie, emmène la femme, qu'il veut épouser, guérit sa mère et monte sur le trône de son père, qui est mort dans l'intervalle.

Il n'obtient toutefois du père de la femme le consentement à son mariage que quand il a appris un métier, celui de tisseur de tapisseries : le futur beau-père croit, en effet, le métier de roi trop chanceux.

Parcourant un jour la ville déguisé en derviche, il a l'aim, entre chez un pâtissier et s'assied sur un coussin qui s'abîme avec lui dans un souterrain, où il trouve des cadavres <sup>(1)</sup>. Le pâtissier voulant le tuer, il lui dit qu'il l'enrichira en fabriquant des tapis qu'il pourra vendre. Il en fait un qu'il rend assez précieux pour que, seul, le vizir puisse l'acheter et a soin d'y tisser, en langage des fleurs, le récit de sa mésaventure. Le vizir fait arrêter le pâtissier et, à sa grande stupéfaction, lui raconte l'histoire de son prisonnier. Le peuple rase la maison et délivre le roi, qui punit sévèrement le monstre <sup>(2)</sup>.

Dans le conte rapporté par Becker, il est question d'un esclave qui est choisi comme roi, parce que, se trouvant dans la foule, il est atteint trois fois par un citron jeté pour consulter le sort.

---

*Eau de Jouvence.* Nos 27, 134 et 286. — Tawney, 1, 182, 185, 376-378, 499 et 578; 2, 190, 243, 317, 584, 630 et 639. — Oesterley, Baitâl Pachisi, 50, 76, 106, 124 et 150. — Journ. asiat., 1844, 1, 245 et 248. — Hammer, M. N., 1, 156. — Flügel, H. Khal., 3, 437 et 462. — Man. Berlin, 20, 250. —

---

<sup>(1)</sup> V. Chauvin, Mahmoud dans Wallonia, 8, 5-12 et à part.

<sup>(2)</sup> Le résumé d'après Gauttier.

Qazwîni, 1, 270. — Goldziher, Abhandlungen, 2, LXVI. — Dussaud, Nosairîs, 133. — Basset, Nouv. contes berb., 336-338. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 432 et 433. — Rozenzweig, Jos. u. Sul., 195. — Semelet, Gulistan, 144-147. — Man. Berlin, 6, 387 et 397. — Schenkel, Bibel-Lexikon, 2, 50. — Kunos, Turkish Tales, 127 et 153. — Gött. gel. Anz., 1863, 1654 et 1655 (Radloff). — Dunlop-Liebrecht, 161. — Grimm, 19, 107, 183-184, 412 et 413; d. arme Heinrich, 175. — Liebrecht, Gervasius, 23 et 103. — Clouston, 2, 407-412 et 497-499. — Cosquin, 2, 301. — Wolf, Studien, 547. — G. Paris, Poèmes et légendes, 53. — Arfert, Unterschobene Braut, 33. — Orient u. Occ., 3, 375, n° 47. — Gött. gel. Anz., 1866, 1331. — Archiv. f. Litg., 12, 143 et 144. — Germania, 11, 389 et 30, 203. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 86, n° 22. — \* H. Zimmern, Lebensbrot und Lebenswasser im Babylonischen und in der Bibel. (Arch. f. Religionwiss., 2). — E. Beauvois, La fontaine de Jouvence et le Jourdain dans les traditions des Antilles et de la Floride (Muséon, 3, 404-429.) — Mélusine, 10, 51. — Westermann's Monatsh., 65, 706. — Lettres sér. et bad., 3, 180-181. — Contes mogols, 3, 319. — Cab. d. Fées, 12, 345 et 13, 539. — La légende d'Alexandre. — Journ. des savants, 1899, 75 et 276. — *Herbe* : N° 77. — Paléfate, chap. 27; cfr. 44 et 49. — Rhode, d. Griech. Roman, 126. — Tawney, 2, 144, 277-278 et 637. — Dunlop-Liebrecht, 163. — Cosquin, 1, 80. — Lucas, Voyage en Turquie (Scheible, Schatzgräber, 2, 199-200). *Pomme ou fruit* : Krumbacher, Byzant. Litteraturgesch., 439. — Liebrecht, Gervasius, 63. — Rev. de l'hist. des rel., 37, 274-275. — Basset, Nouv. contes berb., 335-336. — Tawney, 2, 270. — Rosen, Tuti, 1, 196 et suiv. *Oiseau* : Dunlop-Liebrecht, 415.

*Apprendre un métier*. Nos 116 et 369. — N° 115 de Syntipas. — Green. Mod. arab. Stories, 109-114. — Diez, Kabus, 586 et suiv. — Loiseleur, M. N., 67 et M. J., 330. — Cassel, Die Hochzeit von Cana, 59. — Rev. d. trad. pop., 16, 108.

*Raser ou brûler les maisons*. Nos 58, 63, 65, 106, 120, 177, 188, 252, 270 et 327. — Mélusine, 9, 92-93. — Wallonia, 8, 11-12. — Qalyoubi, 68. — Velten, Suaheli, 23. — Hist. de l'expédition d'Egypte, 3, 264. — Renan, Averroès, 36. — Alarawiyah, 102 et 177. — Les livres bleus anglais relatifs à la guerre du Transvaal, notamment celui qui a été distribué aux Chambres le 29 juin 1901. — Puymaigre, Folklore, 233.

*Choix d'un roi.* On prend le premier venu : Nos 28, 196 et 252. — N° 8 de Barlaam. — Tazerwalt, 123. — Pein, Lottres familières sur l'Algérie, 99. — Bull. de Corr. afr., 3, 421. — Semelet, Gulistan, 181-182; Defrémery, 130; Schummel, 102; Graf, 81. — Clouston, Flowers, 32. — Cab. d. Fées, 13, 122. — Carmoly, Mille et un contes, 191. — Dunlop-Liebrecht, 99. — Elberling, 84.

La désignation se fait par un oiseau : N° 30. — D'Herbelot, 422. — Fundgruben, 2, 112. — Scott, 6, 424. — Rosenweig, Jos. u. Sul., 189 et 204. — Barb, Naurus, 61. — Zéïdouna, 390. — Man. Berlin, 20, 172 et 178. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 36, 241. — Rochemonteix, Contes nubiens, 12 et 78-79. — Grimm, 387. — Frazer, Golden Bough, 2<sup>e</sup> édit., 1, 244. — Cfr. Benfey, Kl. Schriften, 3, 81. — Basset, Nédromah, 69 et 93. — Montanus, Schwankbücher, 610.

Ou par un éléphant : N° 89 de Syntipas. — Tawney, 2, 102.

On recourt aussi au sort : Jülg, Märchen d. Siddhi-k., 62-63; ou même à l'élection, p. ex. n° 90 de Syntipas.

Dans l'Inde on croit d'ailleurs que les rois portent des marques de leur rang : Tawney, 2, 11, 13, 288, 289, 319, 330, 331, 333, 376, 430 et 499. Cfr. Benfey, Kl. Schriften, 3, 91. En Perse, ils ont un reflet de la majesté divine : Zotenberg, Histoire des rois des Perses, 130, 138, 167 215, 220, 245, 284, 378, 389, 392, 397, 474 et 590; ou ils sont sensibles à la musique : Clouston, Flowers, 8.

La difficulté de trouver un roi que supposent ces différentes idées est probablement un souvenir des conséquences de la situation malheureuse des rois des temps primitifs. Voir Frazer, Golden Bough, 1, 233 et suiv.

## **240. — *Les trois fils de Mahmoud.***

### **1. — FF.**

Les deux fils aînés de Mahmoud ayant dissipé l'héritage de leur père, le troisième, Housaïne, descend chercher des trésors dans une pyramide. Il en ressort à Tébriz, s'éprend de la princesse et reçoit l'assurance qu'il l'épousera parce qu'il bat un roi ennemi. Mais on met obstacle au mariage et il ne triomphe des résistances que grâce à des prestiges employés par un ami. (N° 376 et 377.)

Retour des frères. L'aîné a eu une aventure, qui est l'histoire du n° 441 (ou du n° 115 de Syntipas) <sup>(1)</sup>. Le second a visité la ville des amoureux. (Dix anecdotes.)

Housaïne a encore des aventures, notamment avec des chrétiens. Son fils, Mourâd, s'éprend de la reine des amazones, qui répond à ses sentiments.

---

### **241. — Naissance de Mahomet.**

Voir au n° 373.

### **242. — Malheur volontaire ou non.**

1. — CC.

3. — Beloe. — Blaue Biblioth., 11, 1. — Bibliothek des Frohnsinns, 1, 5.  
— Mag. pittoresque, 8, 50-51.

---

De trois individus qui sont malheureux, l'un à cause d'un voisin, l'autre à cause de sa femme et le troisième à cause de son fils, Hâroune fait battre les deux premiers qui pourraient être heureux, l'un en déménageant, l'autre en répudiant sa femme; quant au troisième, qui ne peut rien faire pour échapper à son sort, il lui fait des présents.

---

### **243. — Mâlik fils de Mardâs.**

1. — FF.

Voyages de Mâlik avec sa fille Alhansâ.

---

(1) La forme de notre n° vaut mieux.



*Ma'moùne* <sup>(1)</sup>.

Nos 244, 245 et 246.

**244.** — *Naissance de Ma'moùne.*

1. — Man. de Breslau.
2. — ε, 7, 261.
3. — Burton, 9, 117.
4. — I'lâm, 118. — Hammer, Rosenöl, 2, 199-201.

Ma'moùne voyant Zobéide marmotter des paroles, croit qu'elle le maudit. Il insiste pour savoir ce qu'elle a dit. Elle a maudit l'insistance : un jour elle a joué aux échecs avec Hâroûne pour une discrétion et il a insisté, malgré ses prières, pour qu'elle fasse, sans vêtements, le tour du château. Gagnant à son tour, elle a insisté pour qu'il s'unisse avec l'esclave la plus vile du château et Ma'moùne est né de cette union. Et tout cela a eu pour cause l'insistance; Ma'moùne, à son tour, a tout lieu de regretter celle qu'il a mise à faire parler Zobéide.

Burton, 8, 130.

**245.** — *Le baiser.*

1. — F F. — Paris, 551, n° 3118, 17.
4. — I'lâm, 107. — Lees, The Târikh al-kholfâa.... by the celebrated.... al-Osyooti, 327-328.

Hâroûne surprend Ma'moùne feignant d'envoyer un baiser à une esclave; au lieu de se fâcher, il la lui donne.

(<sup>1</sup>) Voir aussi nos 47, 163, 179, 206, 219, 228 et 255. — Mohdy, nos 17 et 19.

### 246. — *Ma'moune et la Kilâbite.*

1. — F F.

4. — I'lâm, 107-108. — Perron, Femmes arabes, 575-576.

Ma'moune rencontre à la chasse une Kilâbite qui puise de l'eau. Elle lui parle avec élégance et elle est si bien au fait des généalogies qu'elle reconnaît le calife à la description qu'il fait successivement de ses gentils et de ses agnats. Ma'moune l'épouse.

*Ma'n* <sup>(1)</sup>.

Nos 247 et 248.

### 247. — *Les flèches d'or.*

1. — Man. égyptiens. — F F.

2. —  $\alpha$ , 1, 444? —  $\beta$ , 2, 95. —  $\gamma$ , 2, 94. —  $\delta$ , 2, 342. — 2, 7, 149.

3. — Hammer, 3, 272. — Lane, 2, 297. — Weil, 2, 323. — Burton, 3 220. — Payne, 3. — Henning, 6, 154.

4. — Tam, 2, 188. — I'lâm, 99.

Ma'n altéré reçoit de l'eau de trois jeunes filles et, n'ayant rien d'autre à leur donner, leur remet à chacune des flèches à pointes d'or. Dans des vers, elles louent la générosité qu'il y a à fournir aux ennemis de l'or qui sera utile, qu'ils soient blessés ou tués.

Cfr. D'Herbelot, 633. — Blanchet, Apologues et contes orientaux, 145. — Palmblätter, 2, 145, n° 62. — Rückert, 4, 204.

(<sup>1</sup>) Les traits de générosité attribués à Ma'n sont très nombreux. Voir sur Ma'n la chrestomatie persane de Schefer, 2, 18-19.

## 248. — *Les concombres.*

1. — Man. égyptiens. — FF.
2. —  $\alpha$ , 1, 455? —  $\beta$ , 2, 96. —  $\gamma$ , 2, 85. —  $\delta$ , 2, 343. —  $\epsilon$ , 7, 150.  
— Sedira, \* 198; 2<sup>de</sup> édit., 252-254.  
— \* Raux, 49-51.
3. — Hammer, 3, 273. — Weil, 2, 324. — Burton, 3, 222. — Payne, 3. — Henning, 6, 155.
4. — Mous., 2, 215. — I'lâm, 98-99. — N° 134 de Syntipas.

---

A la chasse, Ma'n rencontre un homme qui ayant fait pousser des concombres précoces dans un terrain d'abord infertile, lui dit sans le connaître qu'il en porte à Ma'n, dont il sait la générosité : il lui demandera mille dinârs et, s'il refuse, il se contentera de cinq cents, de trois cents, de deux cents, de cent, de cinquante et même de trente; s'il refuse encore, il s'en ira et laissera son âne dans le harem de Ma'n. Celui-ci, rentré chez lui, donne ses instructions et on lui amène l'arabe, qui ne le reconnaît pas au milieu de sa cour. Il fait ses demandes et elles sont toutes rejetées. S'apercevant alors devant qui il est, il ajoute que son âne est à la porte. Ma'n, charmé de son esprit, lui fait donner chacune des sommes qu'il avait demandées successivement.

---

Le manuscrit de Strasbourg a quatre anecdotes au lieu de deux. Il est probable que les dernières sont celles qui suivent, dans l'I'lâm, celles que nous avons données plus haut, à savoir :

1<sup>o</sup> *Ma'n fait gracier un rebelle.* I'lâm, 99-100. — Mous., 1, 122. — Tam., 2, 145-147. — Freytag, Chrest. arabe., 39-40. — Humbert, Ar. anal. ined., 139-142. (Journ. asiat. 1838, 2, 430-431.) — Pihan, Choix de fables, 167-171. — Rosen, Chrest. arabe, 38-39. — Derenbourg, Chrest. arabe, 16-17.

2<sup>o</sup> *Il est impossible de mettre Ma'n en colère.* I'lâm, 100-101. — Freytag, 65-67. — Rosen, 31-33.

---

**249. — *Le marchand chrétien.***

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — I. (" C'est une histoire de Qamar al-Zamân, placée sous le règne du sultan Mahmoud, et différente du conte connu sous ce titre „ dit Zotenberg, Notice, 187 ou tirage à part, 22.) — Y.

2. —  $\alpha$ , 1, 75. —  $\beta$ , 1, 82. —  $\gamma$ , 1, 156. —  $\delta$ , 1, 170. —  $\epsilon$ , 2, 137. —  $\zeta$ . 2, 19.

3. — Galland, 4, 88. — Caussin, 2, 413. — Destains, 2, 179. — Gauttier, 2, 199 et 7, 369. — Habicht, 3, 131. — Loiseleur, 180. — Scott, 2, 221. — Lane, 1, 297. — Mardrus, 2, 20. — Weil, 1, 160. — Burton, 1, 241. — Payne, 1. — Henning, 2, 12.

---

Un jeune homme charge plusieurs fois un courtier chrétien de vendre du sésame et ne vient pas réclamer l'argent des ventes. Le courtier l'utilise pour ses affaires et, reconnaissant, l'invite à dîner. L'invité se sert de la main gauche en mangeant : c'est que sa droite a été coupée pour cause de vol.

En effet, quand il était à Bagdad, on lui a vanté l'Egypte et, à la mort de son père, il s'y rend avec des marchandises. Sur le conseil du chef des crieurs, il vend à crédit. Un jour il s'oblige pour les achats que fait une jeune fille, parce que son vendeur exige de l'argent comptant. (N° 129.) Il se lie alors avec la jeune fille et, chaque fois qu'il va la voir, il lui remet cinquante dinârs et fait encore d'autres dépenses pour elle. Ruiné enfin, il sent un jour une bourse sur un soldat dans une foule et, presque inconsciemment, la lui enlève. On lui coupe la main; la jeune fille lui rend tout ce qu'il lui avait donné et quand, peu après, elle meurt, elle lui laisse tous ses biens. Le jeune homme fait alors des voyages de commerce avec le courtier.

---

Encaîré dans le n° 105. — Burton, 8, 78.

250. — *Ma'rouf*.

1. — Man. égyptiens. — F F.
2. —  $\alpha$ , 2, 595. —  $\beta$ , 4, 309. —  $\gamma$ , 4, 457. —  $\delta$ , 5, 231.
3. — Hammer, 3, 222. — Lane, 3, 614. — Weil, 4, 346. — Burton, 8, 1. — Payne, 9. — Henning, 17, 115. — Hanley, 324.  
— \* Les Mille et une nuits inédites. Aventures de Ma'rouf l'audacieux, par Ed. Thierry et Aug. Cherbonneau. Dans Rev. de l'Orient, 9, 231-242; 370-388; 10, 432-443 et 521-535.
4. — Artin Pacha, Contes populaires inéd. de la vallée du Nil, 251-264.

Un savetier du Caire, Ma'rouf, a pour femme une vraie mégère, qui lui fait supporter une foule de caprices et qui, un jour, le traîne de tribunal en tribunal, parce qu'il ne lui a pas procuré exactement les mets qu'elle lui a demandés. S'étant réfugié dans un édifice en ruine, il prie et le génie qui habite paisiblement ce lieu depuis longtemps, lui apparaît : il a pitié de lui et le transporte dans une ville distante du Caire d'une année de marche.

Il y retrouve un ami d'enfance, qui, pour lui donner du crédit, le traite en riche marchand et lui prête de l'argent. Ma'rouf en abuse pour contracter des emprunts considérables et distribuer des largesses, qu'il accompagne de hableries sur sa fortune. Il parle toujours d'une caravane qu'il attend, si bien que le roi, qui est fort avare, le mande et, lui voyant briser avec dédain une perle précieuse du trésor, lui donne sa fille en mariage, contre l'avis du vizir, qui avait demandé en vain à l'épouser.

Le trésor épuisé par les prodigalités de Ma'rouf et la caravane n'arrivant toujours pas, le roi décide sa fille à confesser son mari. Elle y réussit ; mais, comme elle l'aime, elle lui fournit de l'argent et lui dit de se cacher à l'étranger jusqu'au jour où, le roi étant mort, elle pourra le faire revenir.

Ma'rouf, arrivé près d'un village, prie un fellah de lui chercher de quoi manger et, pendant ce temps, pour le dédommager, laboure à sa place. Il trouve un anneau d'or scellé dans une table de marbre : c'est le trésor de Saddâd (cfr. nos 16 et suiv.), dans lequel il découvre, entre autres choses, un anneau qui lui soumet un puissant génie. (N° 19.)

Se faisant servir par lui, il lui enjoint de transporter tous ses trésors chez le roi son beau-père, paie ses créanciers et se livre de nouveau à de folles prodigalités. C'est une caravane, formée de génies, qui lui a apporté les trésors et qui disparaît ensuite. (Nos 18 et 144.)

Le roi, poussé par le vizir qui lui rend suspecte la puissance de son gendre. l'enivre un jour, lui arrache son histoire, lui fait prendre son anneau par le vizir et ordonne qu'il soit porté au désert.

Mais le vizir, à son tour, refuse de donner l'anneau au roi et l'envoie rejoindre son gendre. Puis il veut épouser la princesse sans tenir compte des délais légaux. (N° 154, p. 260.) La princesse feint de bien le recevoir, et, sous prétexte qu'elle a honte en présence du génie, lui dit de mettre de côté l'anneau et s'en empare. Elle fait revenir son mari et son père. Punition du vizir. Le roi étant venu à mourir, la princesse lui succède; mais elle meurt aussi et Ma'rouf règne à sa place.

Arrive une vieille : c'est la femme de Ma'rouf, qui, abandonnée, a vécu de mendicité et qu'un génie a maintenant amenée. Trompé par son humilité. Ma'rouf lui pardonne; mais, comme il la néglige pour d'autres, plus jeunes qu'elle, elle devient jalouse et cherche à s'emparer de l'anneau. Heureusement le jeune fils de Ma'rouf, qui est fort intelligent, se doute de quelque chose; il la suit et, avec son petit sabre, lui tranche la tête.

Ma'rouf fait du fellah son vizir et épouse sa fille.

Burton, 8, 79 et 85. — Oestrup, 103, 107, 127 et 151. — Nöldeke, Zeit. d. deut. morg. Ges., 42, 69. — Réc. égyptienne, 8 et 10. — Clouston, 2, 152.

## 251. — *Masroûr.*

1. — Man. égyptiens. — Man. Berlin, 20, 49, n° 9059. — Gotha, Pertsch, 1, 164, n° 7 ?

2. —  $\alpha$ , 2, 377. —  $\beta$ , 4, 75. —  $\gamma$ , 4, 118. —  $\epsilon$ , 10, 72.

— \* Une édition égyptienne sans date.

— Edit. égyptienne 1305. In-8. 48. (Orient. Bibliog., 2, 166, n° 2696.)

3. — Hammer, 2, 316. — Mardrus, 10, 265 (et Rev. blanche, 15 janvier 1902). — Burton, 6, 352. — Payne, 8. — Henning, 14, 149.

---

Le marchand chrétien Masroûr, ayant rêvé qu'un oiseau lui enlevait une colombe, cherche un interprète et, dans ses courses, entend chanter dans un jardin. Il y est bien reçu par une dame qui, en plusieurs fois, lui gagne toute sa fortune aux échecs. Elle exige ensuite de grands cadeaux, mais y renonce, grâce à l'intervention d'une sienne esclave, et vit avec lui jusqu'au retour de son mari, qui est juif.

La dame, Zaïne al mawâsif, s'était teinte au moyen de safran pour lui faire croire qu'elle était malade de chagrin à cause de son absence. Sur son conseil, Masroûr s'associe avec lui pour faire le commerce et, quand il est reçu chez son associé, feint de ne pas la connaître. Mais la familiarité d'un oiseau, les mots que Zaïne prononce dans son sommeil et les privautés que le mari surprend en les épiant après une sortie lui font découvrir la vérité. Il emmène donc sa femme à dix journées de marche; Masroûr, averti par des vers qu'elle a écrits sur les portes, la rejoint; mais elle le fait partir et comme le mari s'aperçoit qu'ils correspondent, il la conduit à vingt jours de marche plus loin encore. Nouvelle correspondance: le mari s'éloigne de nouveau et fait enchaîner sa femme, qu'on a revêtue d'habits grossiers.

Le maréchal qui l'a enchaînée est si frappé de sa beauté qu'il récite à ce propos des vers, que le cadi entend. En l'absence du mari, il fait forcer la porte par le maréchal; s'étant mieux vêtue, elle comparait devant le cadi, à qui elle dit qu'elle est musulmane et que le juif n'est pas son mari; qu'associé de son père, il a, à sa mort, emporté 15,000 pièces d'or et que, quand elle l'a suivie pour obtenir restitution, il l'a retenue comme esclave.

Le cadi lui demande sa main; elle répond favorablement et va ensuite chez les trois autres cadis, qui lui font la même proposition. (N° 185.) Le juif revient; mais sa femme se met sous la protection du cadi, qui fait battre le mari. Les trois autres, le menaçant d'une peine, le forcent à reconnaître que Zaïne n'est pas à lui et que ses richesses lui appartiennent.

Le juif ayant cédé, Zaïne s'esquive la nuit et les quatre cadis, qui l'ont suivie, meurent de chagrin, ainsi que certains notaires; d'autres sont seulement malades.

Zaïne séjourne quelque temps dans un monastère où il y a un grand patriarche et quarante moines. Tous s'éprennent d'elle quand ils sont

envoyés par le prieur qui leur a demandé d'intercéder pour lui; mais elle se sauve et ils meurent tous de chagrin.

Zaïne revient enfin et se réunit à Masroûr, qui se fait musulman et l'épouse. Sachant que le juif va arriver, elle quitte la maison et fait creuser au cimetière israélite par sa fidèle servante une tombe, à côté de laquelle le juif tombe évanoui, la croyant morte; comme Zaïne l'avait ordonné, la servante enterre le juif encore vivant.

Oestrup, 107 et 152.— Réc. égyptienne, 8.

## 252. — *Maugraby le magicien.* <sup>(1)</sup>

3. — Chavis, 41, 94. — Rapilly, 5, 1. — Jacques Cazotte, *Œuvres badines*, etc. Paris, 1816, 2, 117-485.

Habed il Kalib, roi de Syrie, qui n'a pas d'enfants, accepte de Maugraby une pomme qui rend les femmes fécondes (n° 18) et prend la fille de son vizir comme 61<sup>e</sup> épouse, sous la promesse de livrer son premier-né à Maugraby, si c'est un fils.

C'est un fils qui naît et on lui donne une éducation parfaite, surtout au point de vue religieux. Quand Habed il rouman a atteint sa quatorzième année, Maugraby vient le réclamer. Le vizir lui fait couper la tête; mais on ne retrouve qu'une citrouille fendue en deux et un sac de paille de riz qui prend feu. Le lendemain, on essaie d'étouffer le magicien qui se présente au roi quand il se rend à la mosquée pour implorer l'aide de Dieu: mais le corps qu'on croit fouler aux pieds n'est plus qu'un sac de pois, qui disparaissent en roulant de tous les côtés. On recourt alors à un autre magicien; il fournit une corde qu'on doit jeter à Maugraby et nouer avant qu'il ait pu parler. Il se présente sous la forme d'un âne; mais quand le

<sup>(1)</sup> *Les maugrabis (ou maghrébins) sont sorciers.* Nos 19 et 154.— Spitta, *Contes ar. mod.*, 9, 98 et 126.—Trumelet, *Saints de l'Islam*, 77.—Gobineau, *Trois ans en Asie*, 26-27.—Araw., 38.



bouffon a jeté la corde, il est, pendant un certain temps, changé en ânon galeux, dont les oreilles se retrouvent sur l'astrologue.

Le roi appelle le maître de son fils ; Maugraby se métamorphose en hibou et enlève le prince qui jouait avec des amis après l'avoir changé en souris.

Maugraby maltraite le prince auquel il a rendu sa forme et qu'il a transporté au désert ; puis il le change en mulet. L'ayant ainsi forcé à être plus obéissant, il le rétablit et le mène à un jardin délicieux, où il pénètre après avoir ouvert un rocher en brûlant des parfums. (N° 19.)

Là, il cherche à gagner son cœur dans l'intérêt de ses plans funestes et à se faire reconnaître pour son père. Il l'instruit et l'amuse au milieu d'animaux dociles et d'enchantements, qui consistent à tout faire travailler sans qu'on y mette la main. Un jour, il part, le chargeant d'étudier douze des quarante livres de magie, seul moyen qu'il ait pour pénétrer avec son maître dans le Dom Daniel de Tunis, temple sacrilège où l'on rend hommage à Satan <sup>(1)</sup>.

Laissé seul, le prince s'assimile sans peine les douze livres ; arrivé au treizième et ne pouvant le comprendre, il se rappelle que son précepteur lui avait enseigné de prier quand il se trouvait aux prises avec quelque difficulté. Il le fait donc et, en rêve, il reçoit d'un esprit les explications nécessaires : il doit prendre la valeur numérique de chaque lettre de la première ligne et lire les lignes du livre dans l'ordre qu'indiquent les chiffres obtenus.

Il apprend alors, dans ce grimoire, à reconnaître si un animal n'est pas un homme métamorphosé et à lui rendre la parole. Suivant le conseil de l'esprit, il pénètre chez le magicien, fait parler un ara et, sur ses indications, entre, en frappant une statue, dans une caverne où pendent par les pieds des cadavres et des gens à demi-morts ; il parvient à en ranimer cinq, qui lui content leur histoire.

*Halaiaddin, prince de Perse.* Birminvansha étant monté sur le trône de Perse à l'âge de dix-sept ans est, au moment où il va épouser la fille d'un sultan, détrôné par son vizir. Pendant sa fuite, il trouve dans une grotte un pèlerin qui dit haïr les hypocrites et qui, après l'avoir hébergé, lui offre de le rétablir sur son trône s'il lui donne le fils à naître de son mariage. Il accepte et, retournant avec le pèlerin, qui est Maugraby, il est rétabli par le vizir et ses complices, que des rêves affreux ont terrifiés. Il retrouve sa fiancée, qui lui est restée fidèle ; du mariage naît Halaiaddin, que

---

(<sup>1</sup>) Cfr. Cab. d. fées, 38, 176.

Maugraby vient un jour réclamer. Parce qu'on ne veut le lui donner que comme élève et non comme fils, il le change en lévrier, le maltraite et le comble d'amitiés. Ayant étudié les livres magiques, il se transforme en oiseau pour échapper ; mais Maugraby le surprend et le met dans la caverne où Habed vient de le trouver.

*Yamalladdin, prince du grand Katay.* Un astrologue annonce à un barbier que son fils sera roi. En effet, quand l'enfant est devenu grand, un esprit, qu'il évoque en frappant par hasard une dalle au bain, l'envoie en Chine, où on va nommer un empereur et lui procure une bourse qui ne se vide pas. A la grande muraille, il s'écarte malheureusement de sa caravane et rencontre un faux derviche (c'est Maugraby), qui lui promet la couronne et la main de la princesse s'il s'engage à lui remettre l'ainé qui naîtra de son mariage et dont il fera son successeur quand il renoncera à sa profession. Transporté magiquement en Chine, l'oiseau que le grand vizir avait fait dresser pour qu'il vole sur sa tête (n° 239) s'obstine à s'attacher à Yamalladdin. Emprisonné, il est entouré, grâce à Maugraby, du mobilier enlevé magiquement au vizir. Puis les ministres et les prêtres sont terrifiés par des prestiges qui font croire aux uns qu'ils sont exposés dans de froids déserts et, aux autres, qu'ils sont transportés dans des régions torrides. Ils cèdent ; Yamalladdin devient roi, se marie et a un fils, que Maugraby vient réclamer à l'époque convenue. Il l'emporte, le maltraite et lui fait apprendre la magie ; quand il emploie sa science pour s'échapper, son tyran le reprend et le torture.

*Baha-ildin, prince de Cinigaé.* La mère de Baha-ildin ne parvenant pas à le mettre au monde et étant elle-même en danger de mourir, on promet l'enfant à Maugraby, qui, par un élixir, la guérit. Il vient plus tard le réclamer et l'emmène après l'avoir changé en papillon, puis en coq. Il le traite comme ses autres victimes et quand le malheureux s'est métamorphosé en oie pour lui échapper, il se transforme en aigle et le reprend, pour le torturer comme les autres.

*Badvildinn, prince de Tartarie.* Maugraby, sous la forme d'un génie gigantesque caché dans un arbre, enrichit un bûcheron de Samarkand ; puis, se déguisant en marchande de parfums, excite l'amour de la fille du bûcheron pour l'héritier du trône, au point qu'elle en devient malade. Il la rapproche du prince, dont il empêche le mariage avec la princesse de la Chine. Les amoureux étant unis, la fausse marchande leur assure une descendance qu'ils semblaient ne pas pouvoir espérer ; elle obtient, en

échange, le premier né qu'on transporte au temple d'Astaroth. Lorsqu'il a atteint l'âge voulu, Maugraby le réclame, le change en toupie, le maltraite et, quand sa victime essaie de le tuer, le soumet aux cruels supplices dont il a l'habitude.

*Shahadildin, prince de Damas.* Une vieille, qui vit de l'exploitation de la piété des gens et à qui, à la demande du clergé, on a défendu de continuer son métier, veut se venger. Maugraby, vêtu en arménien, loue ses services et lui fait concevoir l'espérance qu'il l'épousera et qu'il mariera aussi sa petite-fille à un prince. Prenant alors la forme d'un rabbin, il donne au juif Samuel, trésorier du roi de Damas, la preuve des prévarications des administrateurs des fondations pieuses; on les punit et on rase leurs maisons. (N° 239.) Mais le calife, poussé par les condamnés, évoque l'affaire comme étant de son ressort et veut faire mettre à mort le roi de Damas, dont un des parents du vizir du calife convoite l'emploi. Grâce à Maugraby, la vieille prouve au roi qu'elle a des pouvoirs surhumains; elle pourra donc le sauver. Pour cela, elle fait revenir un chapelet que le roi avait enfermé après en avoir marqué les grains. En échange de son salut, il consent à ce que son fils épouse la petite-fille de la vieille. Maugraby se rend à Bagdad, et pêche un poisson comme en convoite la fille malade du calife; mais une arête l'étouffe et Maugraby, qui, sous l'apparence d'un bouffon, s'est introduit au palais et y a fait des cures, est appelé et guérit la princesse; il obtient en échange la vie du roi de Damas. Quand le prince de Damas a épousé la petite-fille de la vieille, Maugraby s'est fait promettre le premier fils à naître pour l'adopter, puisque son mariage projeté avec la grand'mère ne lui donne pas l'espoir d'avoir une descendance. Au temps voulu, Maugraby enlève l'enfant en le mettant dans un panier, qui n'est autre chose que la vieille transformée et le soumet à tous les sévices accoutumés.

*Sœur des planètes.* Quand les princes se sont raconté leur histoire, ils se rendent auprès de l'ara, qui leur fait part de ses aventures. Cet oiseau était la fille unique du roi d'Egypte. Elevée d'abord par une musulmane, elle est tombée ensuite aux mains d'une gouvernante qui n'est qu'une émissaire de Maugraby et qui la persuade de se livrer à des pratiques de sorcellerie. Ainsi, elle se procure des songes agréables au moyen de bouquets et elle fait venir un génie — c'est Maugraby — dont elle s'éprend. Elle rompt avec le mahométisme en brûlant le Coran et, au moment où se célèbre son mariage avec un cousin, Maugraby l'enlève magiquement. Transportée en son château, elle assiste à des scènes de débauche dont elle ne sait si ce sont

des rêves et qui ont pour but de la corrompre. Avertie en songe par sa première maîtresse, elle profite d'une absence de Maugraby pour mander un génie qui, moyennant qu'elle lui rende la liberté, lui explique comment elle pourra détruire les enchantements de Maugraby. Celui-ci revient, la change en oiseau sans lui faire perdre la raison et ne lui rend sa forme humaine que pour la nuit.

*Naissance de Maugraby.* On se concerte alors pour tenter le salut. La princesse raconte que Yandar, reine des génies, petite-fille de Kokopilesobe (n° 25), a épousé un orphelin d'Harenaï, ville d'Afrique, nommé Hal-il-maugraby, après lui être apparue en songe ; ensemble, ils ont fondé le Dom Daniel, qui est une vaste école de sorcellerie. De leur mariage est né Maugraby, qui, en s'emparant surtout de fils de roi et les corrompant, s'efforce d'étendre son empire sur le monde entier. Pour triompher de lui, il faudra, sans se laisser ébranler par les épreuves, soif, faim, fatigue, chaleur, et sans succomber aux prestiges qui semblent offrir tout ce qu'il faut pour satisfaire ces besoins, se rendre au lieu où, dans la cuisse d'un mouton, se trouve le talisman de la vie de Maugraby (n° 100), et prendre à un colosse d'or son anneau et une urne qu'il tient sur ses genoux et où sont déposées les cendres de Hal-il-maugraby et de Yandar. En les mêlant avec celles de Maugraby, on fera cesser les enchantements et on rendra la forme humaine à des milliers de malheureux que le magicien avait changés en brutes.

Pour arriver à ce résultat, il faut saisir d'abord un oiseau de Salomon, dont les plumes ainsi que le corps et le cœur, réduits en cendres, permettent de se transporter partout et de vaincre les charmes. Arrivés au dôme, les princes devront ne pas se laisser tromper par des prestiges effrayants, qui protègent différentes portes, dont chacune devra être gardée ; la flèche, notamment, dont le chef de l'expédition, Habed, sera menacé, ne pourra rien contre lui.

Les princes font ce qui leur est dit. Tout réussit. Maugraby revient ; on le brûle et ses cendres, mêlées avec celles de ses parents, font cesser les enchantements et détruisent le Dom Daniel.

Les gens rendus à leur forme naturelle reprennent ce qui leur appartenait. Le reste est pour Habed. Grâce à ces trésors, le retour se fait sans difficulté. En Syrie, la princesse est accueillie affectueusement ; elle écrit à son père pour lui demander son pardon ; au lieu de répondre, il le lui apporte en personne. Consciente de sa déchéance, elle fait à la Mecque un pèlerinage sous la direction de Habed ; au retour, ils se marient.

---

Benfey, 412 et 496.—Burton, 8, 238, 242 et 274 et 12, XVI.—\* Southey, *Thalaba the destroyer*.—Wächter, *Ueber Robert Southey's orientalische Epen*. Halle, 1890, 19-20.—\* A. J. Church, *Stories of the Magicians : Thalaba and the Magicians of the Domdaniel, Rustem and the Genii, Kehama and his Sorceries*. London, Seeley. 1886. Post-8. 310.

On a toujours cru que ce conte est tout entier de l'invention de Cazotte (Biog. de Michaud, 1<sup>re</sup> édition, s. v., 478; Loiseleur, M. N., XXXI; Collin de Plancy, Rapilly, 1, VIII.) Quand Hammer (1, XXXVII) affirme que c'est une imitation embellie de la traduction de Galland, il semble bien vouloir dire la même chose. Habicht (12, XXIII; cfr. 13, XXXII-XXXIII et 314) rapproche le conte de Bénazir (n° 100), qui ressemble, en effet, au nôtre, mais que Cazotte n'a pu connaître, puisqu'il a paru pour la première fois dans la traduction de Gauttier; à moins que Chavis ne lui ait narré quelque histoire de ce genre. (Cfr. Burton, 8, 242.) En tout cas, Maugraby est le seul conte de la Continuation qui ait été admis dans l'édition des œuvres complètes de Cazotte (1816) : l'éditeur doit avoir eu des raisons pour mettre cette histoire à part.

### 253. — *Le médecin juif.*

1. — Man. égyptiens. — A. — C. — Y.

2. — α, 1, 85. — β, 1, 92. — γ, 1, 170. — δ, 1, 187. — ε, 2, 186. — ζ, 2, 73.

3. — Galland, 4, 187. — Caussin, 3, 2. — Destains, 2, 252. — Gauttier, 2, 249 et 7, 369. — Habicht, 3, 175. — Loiseleur, 197. — Scott, 2, 284. — Lane, 1, 320. — Mardrus, 2, 68. — Weil, 1, 175. — Burton, 1, 265. — Payne, 1. — Henning, 2, 41.

Le médecin juif soigne un jeune homme et s'aperçoit qu'il a été battu et qu'on lui a tranché la main droite.

C'est le fils unique d'un homme qui a neuf frères sans enfants. Entendant toujours vanter le Caire, il désire accompagner ses oncles et va jusqu'à Damas, où il se lie avec une jeune fille, qui vient le voir dans son magasin. Un jour elle lui en amène une autre et lui demande s'il ne la trouve pas

plus belle qu'elle. Il en convient et elle la lui laisse; mais, le lendemain, il lui arrive de la pousser et sa tête tombe. Il l'enterre et se réfugie au Caire, où il reste plusieurs années. Revenu à Damas, où il avait continué de payer le loyer de sa maison, il trouve un collier enterré et le fait vendre. Le chef du marché le met à l'épreuve en lui indiquant un prix inférieur à la valeur, qu'il accepte <sup>(1)</sup>. Il est dénoncé au magistrat qui croit qu'il l'a volé et qui lui fait couper la main. Mais le gouverneur de Damas le mande et lui avoue qu'il s'agit de sa fille, qui s'est corrompue pendant un séjour qu'elle a fait en Egypte <sup>(2)</sup>; elle a, à son tour, corrompu sa sœur et l'a amenée un jour au jeune homme. Pour le dédommager, il lui donne en mariage une de ses filles, qui n'est pas la sœur germaine des autres.

Encadré dans le n° 105.

### *Merveilles.*

Nos 254, 255 et 256.

#### **254. — *Le trésor de Tolède.***

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 446.— $\beta$ , 2, 97.— $\gamma$ , 2, 86.— $\delta$ , 2, 345.— $\epsilon$ , 7, 153.

— Gorguos, 2, 67-70 et 286-287.

— Sedira, \* 1<sup>re</sup> édit., 194-196; 2<sup>e</sup>, 247-249.

— \* Raux, 51-52.

3. — Hammer, 3, 275.—Weil, 2, 325. — Burton, 3, 223. — Payne, 3. — Henning, 6, 157.

— Rev. d. trad. pop., 4, 232-233. (Traduction par Basset.)

<sup>(1)</sup> Cfr. Dunlop-Liebrecht, 415 et Cabinet des fées, 22, 159.

<sup>(2)</sup> Cfr. Bibliog. arabe, 5, 213.

4. — Les auteurs cités et traduits par R. Basset, *La maison fermée de Tolède*. Oran, imp. Fouque. In-8. 19. (Tirage à part du Bull. de la Soc. d'archéol. et de géogr. d'Oran, 1898.) C. R. Romania, **28**, 155. — Ibn Rosteh, Bib. geog. ar., **7**, 79. — Tornberg, Ibn-el-Athiri Chron., **4**, 449. — de Slane, Ibn Khal., **3**, 479 et suiv. — Carra, Abrégé d. merv., 121-122.

A Tolède, il y avait un palais fermé, auquel chaque roi ajoutait une serrure. Le 25<sup>e</sup>, qui était d'une autre famille, exige qu'on l'ouvre. On y trouve des images de cavaliers arabes et une inscription annonçant la conquête du pays l'année où on l'ouvrirait : ce qui se réalise.

Énumération des trésors conquis : un psautier grec ; d'autres livres ; une poudre pour transmuter les métaux ; la table de Salomon ; le miroir où ce roi voyait tout ce qui se passe dans le monde, etc.

Burton, **8**, 136. — Oestrup, 109. — Knust, El conde Lucanor, 329. — \* Lope de Vega, Bamba. — Eichendorff, Herkules' Haus. — Rev. d. trad. pop., **13**, 703. (Calderon.) — Zeit. f. rom. Philol., **5**, 140-141.

Damîri, **2**, 80. — Athir, **4**, 440. — Al-Makkari, Analectes, **1**, XXXIII, 154-155, 157, 167, 171 et 172. — Dozy, Recherches, 2<sup>e</sup> édit., **1**, 41, 58 et 63. — Pons, Ensayo, 33 (nos 36 et 37), 235, 237, 382 et 411. — Mélusine, **9**, 69. — Man. Berlin, **20**, 125, 1, l. 1 et 138, 2, l. 7 et 9. — Cfr. n° 228 de Syntipas.

## 255. — *Les Pyramides*.

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , **1**, 578. —  $\beta$ , **2**, 235. —  $\gamma$ , **2**, 281. —  $\delta$ , **3**, 69.

3. — Hammer, **3**, 365. — Weil, **4**, 70. — Burton, **4**, 67. — Payne, **4**. — Henning, **8**, 65.

4. — Ibn Batoutah, édit. Defrémery et Sanguinetti, **1**, 82-33 <sup>(1)</sup> ; cfr.

<sup>(1)</sup> Le procédé pour briser les pierres des pyramides a consisté à les asperger de vinaigre quand on les a chauffées, comme l'a fait Annibal. (Tite-Live, 21, 37. — Rev. d. trad. pop., **6**, 492.)

Annales d. voyages, 134, 179. — Carra, Abrégé d. merv., 210-211 (Mélusine, 9, 70 et 91; Journ. d. sav., 1899, 78 et 276-277.) — Rev. d. trad. pop., 13, 236-237. — Norden, Egypte, édit. Langlès, 3, 300-306; cfr. 278-279 et 306-308; Goldziher, Abhand., 2, LXIX.

Ma'moune ne peut réussir à faire démolir les pyramides, où il cherche des trésors. On parvient seulement à pratiquer une ouverture, où on trouve autant d'argent qu'on en a dépensé pour l'entreprise.

Comment les pyramides ont été bâties et curiosités que, selon les anciens, elles renferment.

Vers qu'elles ont inspirés.

Burton, 8, 136. — W. Irving, Alhambra, 82.

Pour les pyramides, voir de Slane, Ibn Khal., 1, 520 et 3, 417-448. — Hist. de l'expédition d'Egypte, 3, 367-371. — De Sacy, Mag. encyclop., 6<sup>e</sup> année, 6, 446-503. — Man. Paris, 398, nos 2274-2277. — Brockelmann, Gesch. d. arab. Litt., 1, 478-479. — Man. Munich, Aumer, 165, n° 412. — Man. Berlin, 19, 482. — \* J.-J.-L. Bargès, Traditions orientales sur les Pyramides. Marseille, 1841. In-8. — \* Pasig, Pyramiden-Sagen. (Beilage z. allg. Zeit., n° 33 de 1893.)

Pour les merveilles de l'Egypte en général, voir au chapitre des Légendes.

## 256. — *L'oiseau rokh.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 585. —  $\beta$ , 2, 242. —  $\gamma$ , 2, 291. —  $\delta$ , 3, 80.

3. — Hammer, 3, 377. — Lane, 2, 538 et 3, 96. — Burton, 4, 84. — Payne, 4. — Henning, 8, 83.

4. — Ibn al Wardi (Lane, 3, 96.) — Damîri, 1, 333. (Rev. d. trad. pop., 15, 146-147.) — Bochart, Hierozoicon, 2, 854. — Mous., 2, 101-102.



Le voyageur 'Abd al Rahmâne du Magrib voit un dôme dans une île de la mer de Chine : c'est un œuf de rokh. On le brise avec beaucoup de peine et on en tire un petit; la couleur de la barbe des vieillards qui en mangent devient noire de blanche qu'elle était sans plus jamais changer, soit parce qu'on avait employé du bois de jouvence <sup>(1)</sup>, soit par la vertu de la chair du petit rokh. Quand les navigateurs s'éloignent, le vieil oiseau jette contre eux un rocher, mais ils réussissent à l'éviter.

'Abd al rahmâne conserve un morceau de plume pouvant contenir une outre d'eau.

No 373. — Yule, *Ruc's quills* (Academy, 25, 204-205.) — \* R. Hughes, *The Roc's Egg*. (Cosmopolitan, septembre 1898)?

### Miracles <sup>(2)</sup>.

Nos 257 et 258.

#### 257. — *Le rêve de Ma'mbûne.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 528. — β, 2, 182. — γ, 2, 206. — δ, 3, 10.

3. — Hammer, 3, 335. — Lane, 2, 457. — Weil, 4, 61 — Burton, 3, 397. — Payne, 4. — Henning, 7, 147.

Réduit à la misère, Aboûl Hassan le ziyâdite reçoit d'un pèlerin un dépôt de 10,000 dirhems, qu'il pourra garder si le déposant ne revient pas.

<sup>(1)</sup> Ainsi traduit Lane, dont le texte portait sans doute la bonne leçon de *شباب* au lieu de *نشاب*, qui ne donne pas de sens. Cette leçon est confirmée par le passage du Moustatraf.

<sup>(2)</sup> Cfr. nos 349 et suiv.

Il paie ses dettes ; mais le pèlerin, qui a appris la mort de son père, renonce à son voyage et réclame le dépôt. Aboûl Hassan le remet au lendemain, sous prétexte qu'il l'a porté ailleurs en lieu plus sûr. La nuit, il est si tourmenté qu'il finit par sortir quoique, plusieurs fois, son esclave le retienne. Il rencontre des gens qui le cherchent de la part du calife Ma'moûne, que le prophète a averti en rêve d'aider Aboûl Hassan. Il lui donne 10,000 dirhems pour le pèlerin, 10,000 pour lui et 30,000 afin qu'il puisse s'équiper et comparaître à l'audience : là, il le nomme cadi d'un quartier de Médine. Quant au pèlerin, il reconnaît que ce n'est pas son argent qu'on lui rend et, apprenant l'histoire, en fait cadeau à Aboûl Hassan.

### 258. — *Le rêve du trésor.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 530. —  $\beta$ , 2, 184. —  $\gamma$ , 2, 209. —  $\delta$ , 3, 13. —  $\epsilon$ , 3, 188.  
— Gorgnos, 2, 97-100 et 298-299.

3. — Hammer, 3, 337. — Lane, 2, 460. — Weil, 4, 46. — Burton, 3, 401. — Payne 4. — Henning, 7, 152.

4. — Tam., 2, 162-163. (D'après Tanoûhi.) — \* Ishaqi (Rev. d. trad. pop. 14, 111.). — Roûmi (Orient u. Occid., 2, 585.). — N° 152 de Syntipas.

Un homme riche de Bagdad se ruine par sa faute. Obéissant à un songe qui lui promet fortune au Caire, il s'y rend. S'endormant dans une mosquée d'où partent des voleurs pour piller une maison voisine, il y est surpris debout, battu et jeté en prison. Quand il s'explique au wâli, celui-ci se moque de lui, disant qu'il a aussi rêvé trois fois qu'à Bagdad il trouverait un trésor enfoui dans telle maison. C'est celle du Bagdadien, qui, grâce à un secours du wâli, retourne chez lui et prend le trésor.

Burton, 3, 136. — J. Grimm, Kleinere Schriften, 3, 414-428. — Gödeke, Orient u. Occid., 2, 585. — Liebrecht, Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 15, 401

ou Z. Volkskunde, 93. — Tille, Zeit. f. Volkskunde, 3, 132-136; trad. dans Rev. d. trad. pop., 6, 399-402. — \* Sébillot, Les travaux publics et les mines dans les traditions populaires. — V. Chauvin, Le rêve du trésor sur le pont dans Rev. d. trad. pop., 13, 193-196 et à part. C.-R. Romania, 28, 156; Luzac's Oriental List, 9, 207; D.-D., Rev. bibliog. belge, 10, 535. — R. Basset, Rev. d. trad. pop., 14, 111-112. — De Cock. *ibidem*, 15, 294-296. — Meletanon, 568-575. — Cfr. n° 442. — Djahiz, Beautés et antithèses, 88-90.

### 259. — *Moradbak.*

3. — Caylus, 7, 289. — Palmblätter, 3, 42-61, n° 79. — Taus. u. e. Tag, 8, 199.

---

Le roi de Perse Hudjiadje souffre d'une si terrible insomnie qu'il en devient cruel; il a notamment jeté en prison le sage Aboumélek, qui a voulu l'empêcher de donner cours à ses mauvais sentiments. Le roi demande au geôlier Fitéad de lui procurer un conteur, car il lui semble que sa profession le met à même d'entendre beaucoup de choses. Fitéad, ne réussissant pas dans le délai qui lui est accordé, veut s'enfuir; mais sa fille Moradbak s'offre à remplir le rôle de conteur et parvient à le convaincre que, malgré son jeune âge, elle a les facultés nécessaires.

C'est qu'en effet, elle a découvert par hasard le cachot d'Aboumélek et a adouci son sort par de menus bienfaits; reconnaissant, il l'a instruite et lui a conté des histoires. Il l'engage à tenter l'aventure et promet de lui enseigner d'autres contes encore.

Le roi, charmé de ses récits, fait rentrer Aboumélek en grâce et épouse Moradbak.

---

Cadre des contes de Caylus. — Bibl. d. romans, août 1777, 9. — Benfey, 56. — Benfey, Ausland, 1859, 568 ou Kleinere Schriften, 3, 196-205 et 211.

### 260. — *Mouhammad de Damas et Sa'id de Bagdad.*

1. — FF.

**261. — *Mouhammad ibn ‘Abdallâh al Qairouwâni.***

1. — Les trois man. des Cent et une nuits. (Rev. d. trad. pop., 6, 449.)
2. — \* Houdas, Chrestom. maghrébine, 1-3. (Fragment.)
3. — Traduction de ce fragment, Rev. d. trad. pop., 6, 455.—Gaudefroy-Demombynes, n° 2.

---

Il s'agit des mésaventures d'un fils qui ne tient pas compte des trois conseils de son père.

---

Pour les conseils, voir n° 136 de Syntipas.

M. Gaudefroy-Demombynes va publier une traduction complète des Cent et une nuits. Nous nous bornons donc, pour les Cent et une nuits, à renvoyer à ce travail.

**262. — *Mouhlama ibn ‘Abd al Malik.***

1. — Man. 1 des Cent et une nuits. (Rev. d. trad. pop., 6, 450.)
3. — Gaudefroy-Demombynes, n° 18.

**263. — *Naama et Naam.* (1)**

1. — Man. égyptiens.— F F.
2. —  $\alpha$ , 1, 404.—  $\beta$ , 2, 51.—  $\gamma$ , 2, 25.—  $\delta$ , 2, 266.—  $\epsilon$ , 7, 4.
3. — Caussin, 9, 117.— Pourrat, 4, 211.— Habicht, 13, 130 et 316.— Lane, 2, 170.— Mardrus, 5, 151.— Weil, 2, 282.— Burton, 3, 131.— Payne, 3.— Henning, 6, 47.— Hanley, 90.

---

(1) C.à.d. Ni'ma et Nou'm.

4. — Cardonne, *Mélanges*, 2, 1-35. (Rapilly, 3, 214-232; Loiseleur, *M. J.*, 654-659; Gas. Gozzi, 9, 231-246.) — Cent et une nuits, les 3 man. (Gaudefroy-Demombynes, n° 6.) — Krafft, *Man. Vienne, Orient. Akad.*, 54, CLXX, n° 1. — N° 61 de Syntipas.

Rabî de Coufa, père de Naama, achète une esclave et sa fille, Naam, qu'il donne en mariage à Naama quand ils sont d'âge. Haggâg entendant parler de la beauté de Naam, veut l'offrir à 'Abd almalik; il envoie une vieille (n° 189), qui, sous prétexte de vouloir y prier, parvient, non sans peine, à pénétrer dans la maison de Naama. Gagnant la confiance de tous, elle obtient un jour de la mère de Naam la permission d'emmener la jeune femme pour visiter avec elle des mosquées et des gens pieux. Elle la conduit à Haggâg, qui l'envoie à Damas, au palais d'Abd almalik, où elle devient malade de chagrin et où la sœur du calife s'intéresse à elle.

A Coufa, Naam tombe également malade, n'ayant rien pu obtenir ni du chef de la garde, ni du gouverneur. Arrive un médecin persan (cfr. n° 376), qui, devenant vite célèbre, est consulté par Rabî et lui promet de retrouver la femme de son fils. Largement muni d'argent, il emmène Naama, qu'il fait passer pour son enfant et se rend à Damas.

Attirée par la réputation que lui valent son installation, sa science et la beauté de son fils, une vieille vient le consulter pour Naam. Sous prétexte d'horoscope, il tire d'elle tous les renseignements nécessaires, la gagne par de riches présents et obtient qu'elle introduira au palais Naama vêtu en femme.

Elle l'y fait, en effet, pénétrer malgré l'opposition du portier et du chef des ennuques (n° 305) et elle lui dit à quelle porte il doit aller. Mais il se trompe et arrive chez la sœur du calife. (N° 129.) Celle-ci découvre tout et mande Naam. Survient le calife, qu'elle amène, en lui racontant l'histoire sans lui dire de qui il s'agit, à déclarer qu'il faut pardonner aux amoureux. Elle les fait alors connaître et le somme de tenir sa parole; il s'exécute de bonne grâce.

Retour à Coufa des époux, comblés de cadeaux; le calife garde le médecin à la cour.

Burton, 8, 135. — Oestrup, 107 et 151.

**264. — Naerdan et Guzulbec.**

3. — Caylus, 7, 411. — Hartmann, Perlenschnur, 1, 32. — Taus. u. e. Tag, 9, 64. — Pourrat, 4, 378.

4. — Jewâd : Monia Emîn. (Burton, 8, 274 et 281.)

Un riche joaillier, Hussendgiar, recueille le fils d'un ami et l'élève avec sa fille unique, avec laquelle il a l'intention de le marier. Quand l'âge arrive, on sépare les enfants, et la jeune fille, Guzulbec, fait connaître son amour à Naerdan par le langage des fleurs. Mais il naît un fils à Hussendgiar et Naerdan comprend qu'il ne doit plus se livrer à son amour; il accepte donc d'épouser la fille du beau-frère de son bienfaiteur. Cara Méhémet, dès qu'il sera revenu d'un voyage aux Indes.

Guzulbec, désespérée, recourt à une juive : il se trouve que c'est un magicien, qui prend la forme de Cara Méhémet, disant qu'il a abrégé son voyage parce qu'un ami qu'il a rencontré s'en est chargé et l'a ainsi dispensé de fatigues qui lui pèsent à son âge. Il conduit Hussendgiar et Naerdan à uneasure qu'il a transformée en une belle maison, donne à Naerdan la dot réclamée et lui fait épouser une jeune fille, qu'il dit être la sienne. La nuit, Naerdan voit la tête de sa femme se détacher de son corps. On arrête Naerdan; mais le magicien explique tout et obtient de Hussendgiar le consentement au mariage de Naerdan avec Guzulbec : quand Cara Méhémet est de retour, il lui fait accepter la rupture des fiançailles de Naerdan avec sa fille.

Encadré dans le n° 266. — Cfr. nos 376 et suiv.

**265. — Nagm fils de Moudir.**

1. — Cent et une nuits, les 3 man. (Rev. de trad. pop., 6, 450.)

3. — Gaudefroy-Demombynes, n° 9.

**266. — Naour.**

3. — Caylus, 7, 407. — Hartmann, Perlenschnur, 1, 3. — Taus. u. e. Tag, 9, 55.

4. — Kalilah, n° 112.

Le roi sévère mais juste de Cachemire, Naour, devient amoureux d'une favorite, Fatmé; celle-ci s'éprend d'un favori, dont elle cherche à vaincre la réserve en contant au roi, en sa présence, des histoires appropriées à son but. (N° 264 et 201.) Le favori, qui se tient d'abord sur la défensive (il répond par le conte n° 7), finit par partager les sentiments de Fatmé. Le roi, à leurs regards, découvre l'intrigue et se décide à les faire périr par le poison. Mais, pour cacher sa honte, il veut tout achever en secret et, ayant consulté son vizir, remet l'exécution.

Le vizir, rentrant chez lui, trouve sa fille chérie irritée d'un mauvais procédé de Fatmé; il se laisse aller à lui dire qu'elle va être vengée et à tout lui conter. Arrive un officier, qui apporte les excuses de Fatmé à la fille du vizir. Celle-ci ne peut se retenir de lui confier ce qu'elle sait. Avertis par l'officier, le favori et la favorite se mettent à la tête des mécontents et massacrent le roi et son vizir.

**267. — *Le nez coupé.***

1. — Man. de Gauttier.

3. — Gauttier, 7, 279, IV et 403. — Habicht, 13, 41 et 315.

Un cordonnier, mécontent que sa femme soit sortie, la lie à un pilier, puis s'endort. Sa voisine, femme d'un barbier, vient lui rappeler un rendez-vous qu'elle a donné et se substitue à elle.

Pendant que sa femme est sortie, le cordonnier l'appelle; la femme du barbier n'ose pas répondre pour ne pas se trahir. Le cordonnier voulant lui apprendre à obéir, lui coupe le bout du nez et le lui met dans la main.

La femme revient, délivre son amie et prie à haute voix Dieu de faire un miracle en sa faveur. Le cordonnier, constatant que son nez est revenu comme avant, confesse son tort et promet d'être dorénavant docile.

Encadré dans le n° 369.

Kalilah, n° 22 D. — Tawney, **2**, 247-250 et 617-618. — Oesterley, Baitâl, 61-66 et 189-191. — Jülg, Siddi-K., 100-102. — Dunlop-Liebrecht, 294, 501 et 539. — Benfey, Kl. Schriften, **3**, 14-19. — Gött. gel. Anz., 1861, 578. — Arfert, Unterschobene Braut, 54-59. — Arch. f. Littg., **7**, 250. — Nlle Bibl. d. romans, 2<sup>e</sup> année, **3**, 1-21. — Esprit d. journaux, 12<sup>e</sup> année, **9**, 282-283. — Shakesp. Jestbooks, **3**, Gotham, 14-16 et notes, 3-4.

Pour Bédier, 143, note : Djahiz, Beautés et antithèses, 304-307; cfr. 301-304. — Tazyine, 162-173. — Du Couret, Mystères du désert, **2**, 111-118. — Iken u. Kosegarten, Touti Nameh, 79-81.

## **268.** — *Noûr aldîne 'Ali et Dounyâ.*

1. — I (Turc.) — Paris, 622, n° 3646 et 623, n° 3650, 1 ?

## **269.** — *Noûr aldîne Ali.*

1. — Man. de Breslau. — Alger, 427, n° 1553, 14 (J. d. l. Soc. as. ital. **5**, 12.)

2. — **ε**, **12**, 50.

3. — Habicht, **15**, 3. — Burton, **9**, 349. — Payne, **3**. — Henning, **19**, 152.

Un riche marchand de Damas, auquel est né un fils dans sa vieillesse, cède enfin à ses prières et le laisse aller à Bagdad, dont il a entendu vanter



la beauté. Là, Aboû nouwâs le mène au marchand d'esclaves Sa'îd alnabhâs (n° 211), à qui il veut acheter Sitt almilâh; mais elle a le droit de ratifier la vente et elle le refuse comme d'autres, bien qu'elle l'aime. Elle manque même de mourir d'amour et, grâce à l'entremise d'un marchand, elle consent à se laisser acheter par Noûr aldîne. C'est alors qu'on vient l'enlever pour Hâroûne. Noûr aldîne, qui est ivre, veut retourner chez lui; la police l'arrête et, au lieu de le reconduire, un officier, Mourâdi, le dépouille et va le tuer, quand un autre, Ahmad, obtient qu'il se contente de le renfermer dans la prison des condamnés à mort.

Quant à la jeune fille, elle se livre à son désespoir et irrite tellement le calife que, plusieurs fois, il jure de la tuer si elle mentionne encore Noûr aldîne. Comme elle s'obstine, Zobéide intervient et le calife consent à l'épargner si Noûr aldîne est assez beau pour justifier cet amour <sup>(1)</sup>; sinon, il la fera mourir en toute justice. On cherche alors Noûr aldîne, mais sans pouvoir le trouver.

On apprend la conquête du Hourâsâne et le calife fait mettre en liberté tous les prisonniers <sup>(2)</sup>. Fadl, frère de Ga'far, délivre Noûr aldîne, qui était en prison depuis un an et qu'on allait oublier. Mourâdi, craignant d'être dénoncé, le reprend le lendemain, disant que c'est un voleur; mais, sur l'intervention d'Ahmad, il consent à le lui laisser emmener hors ville.

Noûr aldîne trouve asile chez le vieux serviteur d'une mosquée. Sitt almilâh, qui a obtenu du calife un délai d'un mois pour procéder elle-même aux recherches, ainsi que tout l'argent nécessaire, arrive par hasard à cette mosquée. Installée chez le vieillard, elle festoie et veut un jour lui faire boire du vin. Elle triomphe de ses scrupules en disant que le vin provient du raisin et du miel, qui sont permis; que Dieu est miséricordieux; que tous, musulmans, juifs et chrétiens, en boivent. Il cède enfin et va en chercher chez un juif, qui lui fournit aussi un luth. (N° 58.)

Le vieillard, trop ivre pour faire une course, appelle Noûr aldîne, qui reconnaît son amie.

Elle obtient du calife la permission d'employer le délai qui lui a été

<sup>(1)</sup> Bag o Bahar, 106-107.

<sup>(2)</sup> Nos 64 (Habicht, 13, 15), 73 (Habicht, 6, 64), 120, 217 (Lille, 4, 52) et 433.—Tawney, 2, 385.—Bag o Bahar, 106.—Dunlop-Liebrecht, 7.—Rohde, d. griech. Roman, 373.

accordé, à soigner Noûr aldîne et lui rendre sa beauté, que ses malheurs ont altérée. Le délai expiré, le calife reconnaît que la jeune fille a raison. Il s'attache Noûr aldîne, fait exécuter Mourâdi et récompense Ahmad ainsi que le vieillard.

### 270. — *Noûr aldîne et Sams aldîne.*

1. — Man. égyptiens. — A. — B. — C. — I. — FF.

2. — α, 1, 54. — β, 1, 58. — γ, 1, 117. — δ, 1, 125. — ε, 2, 4. — ζ, 1. (Journ. d. sav., 1817, 681.)

— \* A. Cherbonneau <sup>(1)</sup>. Histoire de Nour-ed-dine et Schems-ed-dine, tirée des Mille et une Nuits; le texte arabe, ponctué à la manière française, et suivi d'un appendice où l'on a expliqué les difficultés grammaticales, les arabismes et les étymologies. Paris. 1852. In-12. (Journ. asiat., 1853, 2, 126.)

— \* Histoire de Chems-Eddine et de Nour-Eddine, extraite des mille et une nuits, expliquée d'après une nouvelle méthode par deux traductions françaises, l'une, littérale et juxtalinéaire, présentant le mot-à-mot français en regard des mots arabes correspondants; l'autre, correcte et précédée du texte arabe; par M. Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, etc. Paris (imp. impériale) Hachette, 1853. In-18. 6 1/9 feuilles. 5 fr.

— Un compte-rendu d'Edouard Thierry, \* Moniteur universel du 15 avril 1856, nous fait penser qu'il y a une édition de 1856.

— \* Histoire de Chems-eddine et Nour-eddine, extraite des mille et une nuits, expl. par deux traductions françaises par Cherbonneau. Paris, 1862. In-12.

Catalogue Calvary n° XXVII, 17, n° 578.

— \* Histoire de Chems-Eddine... une méthode nouvelle... Paris (imp. Lahure) Librairie L. Hachette et Cie. 1868. In-18 jés. 219.

Le titre comme l'édition de 1853, ci-dessus.

---

(<sup>1</sup>) Toutes ces éditions de Cherbonneau présentent des altérations considérables. (Rev. d. trad. pop., 11, 150.)

— Y a-t-il une édition de 1869? (Rev. d. trad. pop., 11, 150.)

— \* Histoire de Chems-Eddine et Nour-Eddine, extraite des Mille et une Nuits, ponctuée à la manière française et accompagnée de l'analyse grammaticale des mots et des formes les plus difficiles par M. Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, membre de la Société asiatique. Paris (imp. nationale) librairie Hachette et Cie. 1893. In-16. 69.

— \* Ed. Vitale. Vocabolario di tutte le parole che esistono nella storia di Scems-ed-Djn e Nur-ed-Djn estratta dalle Mille e una notte. Napoli. 1889. In-8. 27.

3. — Galland, 3, 195 — Caussin, 2, 244. — Destains, 2, 50. — Gauttier, 2, 106 et 7, 368. — Habicht, 3, 45 et 13, 300. — Loiseleur, 148. — Scott, 2, 115. — Lane, 1, 230. — Mardrus, 1, 249. — Weil, 1, 119. — Burton, 1, 179. — Payne, 1. — Henning, 1, 165.

— \* Histoire de Noureddin-Ali et de Bedreddin-Hassan. Conte arabe tiré des Mille et une Nuits. Paris (Coulommiers, imp. Brodard et Gallois) Librairie Hachette et Cie 1888. In-12. 71. Avec grav. 40 cent. (Bibliothèque des écoles et des familles.)

— \* 2<sup>e</sup> édition. 1889.

— \* Clouston, Arabian poetry for English readers. Glasgow. 1880. (Contient la traduction de quelques vers de notre conte.)

Deux frères, Sams aldîne et Noûr aldîne Ali, ministres du roi d'Egypte, font le projet de marier les deux enfants qu'ils espèrent voir naître de leur futur mariage; mais ils se disputent au sujet de la dot si vivement que Noûr aldîne, irrité, quitte en secret le pays. Recueilli par le vizir du roi de Basra, il épouse sa fille et est nommé vizir.

Pendant ce temps, Sams aldîne, qui avait fait en vain chercher son frère, se marie et il lui naît une fille le jour même où vient au monde Badr aldîne, fils de Noûr aldîne.

Badr aldîne est élevé avec soin et présenté à la cour. Son père, sentant approcher sa fin, lui dicte son histoire, que Badr aldîne coud dans ses vêtements. Quand le vizir est mort, le roi fait mettre les scellés et mande Badr aldîne. Celui-ci, prévenu par un esclave (cfr. no 58), s'en va et se rend d'abord à la tombe de son père; là, un juif lui achète pour mille dinârs

toutes les marchandises des navires de Noûr aldine qui sont encore en mer. Il s'endort à la tombe; une djinne l'aperçoit et est frappée de sa beauté, qu'elle vante à un djinn qu'elle rencontre. Le djinn lui répond qu'il y a en Egypte une fille plus belle encore : celle de Sams aldine, qui l'a justement refusée au roi d'Egypte, parce qu'il se croit lié par sa promesse à son frère, dont il vient d'apprendre le sort. Le roi, irrité, a ordonné que la jeune fille épouse un affreux bossu.

Les djinns, ne parvenant pas à se mettre d'accord, conviennent d'emporter Badr aldine au Caire, pour faire la comparaison <sup>(1)</sup>. Au Caire, on éveille le jeune homme et on lui dit de se mêler sans crainte aux gens de la noce : il n'aura qu'à puiser dans sa poche <sup>(2)</sup> pour faire ses largesses à tout le monde. Pénétrant dans la salle, il excite l'admiration de tous. Il assiste à la présentation de la fiancée dans sept toilettes différentes <sup>(3)</sup>; quand on le renvoie, la djinne lui dit de rentrer et lorsque le bossu s'est rendu au lieu de repos, elle l'effraie en se métamorphosant en différents animaux, le met la tête en bas et lui intime, sous peine de mort, l'ordre de ne pas bouger avant l'aurore (n° 19).

Entretiens, Badr aldine se présente à la fiancée et, suivant les instructions de l'esprit, lui dit qu'on s'est joué du bossu et qu'on ne l'a employé que pour détourner le mauvais œil. Elle l'accueille et il se dévêt en partie, laissant à côté son argent et les vêtements qu'il a ôtés.

Pour que l'aurore ne les surprenne pas, les deux esprits se mettent en devoir de rapporter Badr aldine chez lui; mais Dieu permet aux anges de tuer le djinn par une flamme de feu; la djinne, effrayée, craint d'aller plus loin et dépose son fardeau à Damas.

Badr aldine, à son réveil, parle aux gens de son voyage extraordinaire; on le prend pour un fou et il se voit contraint d'accepter l'adoption d'un pâtissier, dont il apprend le métier.

Au Caire, la jeune femme explique tout à son père, qui, considérant l'argent laissé par Badr aldine comme une dot suffisante, regarde le mariage comme valable; à la lecture des papiers, il découvre que c'est son neveu.

<sup>(1)</sup> N° 120. — Chavis, *Cabin. d. fées*, 38, 180.

<sup>(2)</sup> *Rev. d. trad. pop.*, 13, 414. — Clouston, 1, 122. — Cfr. n° 154.

<sup>(3)</sup> Nos 21, 111. (c. 12, 419 et Habicht, 15, 191) et 277. — Rosenzweig, *Jos. u. Sul.*, 205-206 — Forster (*Bibliog. ar.*, 4, n° 241), XXXII. — Zotenberg, *Notice*, 175-176 ou tirage à part 9-10.

Il fait mettre de côté ses affaires et, quand naît plus tard un fils, 'Agîb, il donne tous ses soins à son éducation.

L'enfant irritant ses condisciples à l'école par son orgueil, le maître leur conseille d'exclure de leurs jeux celui qui ne saurait dire les noms de son père et de sa mère. (N° 21.) 'Agîb ne peut répondre et Sams aldine, décidé par cet affront, se met à la recherche de Badr aldine. Il passe à Damas, où une rencontre fortuite entre 'Agîb et son père commence à faire parler la voix du sang (n° 8); il mange chez son père une confiture de grenade et quand celui-ci le suit éperdu, son air égaré le trouble et il le blesse à la tête en lui jetant une pierre. Sams aldine se rend ensuite à Basra; il en ramène la veuve de Noûr aldine et retourne en Egypte en passant par Damas.

Poussé par le remords et la voix du sang, 'Agîb va voir Badr aldine; il mange chez lui de la confiture, tellement qu'à son retour, il déprécie le même mets que lui offre sa grand'mère et qu'elle sait seule préparer ainsi que Badr aldine. Irritée, elle obtient des aveux de son petit-fils et fait chercher de ce mets; en le recevant, elle reconnaît qu'il a dû être préparé par son fils <sup>(1)</sup>. Pour amener une fin plaisante, on fait démolir la maison de Badr aldine (n° 239), on l'amène de force mais sans lui faire de mal, on l'enferme garrotté dans une caisse et on lui dit qu'il va être mis en croix pour avoir oublié le poivre dans sa confiture.

Quand on arrive au Caire, Badr aldine est endormi. Sans l'éveiller, on l'habille comme au jour de son mariage et le vizir fait tout disposer dans la chambre comme ce jour. A son réveil, sa femme l'accueille comme s'il venait de sortir; il ne sait s'il rêve actuellement ou si ses aventures ne sont qu'un songe : seule, sa blessure à la tête le fait douter. Mais on lui dit enfin que ce n'est qu'une épreuve pour constater son identité et tout le monde se reconnaît.

---

Burton, 8, 78, 132 et 269. — Oestrup, 150. — Réc. égyptienne, 8 et 10. — Mém. de l'Acad. des Ins., 10, 60. — Mercure de France, 31 (1808), 399-400. — Zeit. d. V. f. Volksk., 6, 50-51.

---

<sup>(1)</sup> Loiseleur, M. N., XIX et 170. — Tawney, 1, 567. — Archiv. f. Littg. 15, 16 et suiv. et 449 et suiv.

*Le nom de la divinité et les génies.* Nos 6, 21, 25, 117, 212, 233 et 241. — Réc. égyptienne, 17-18. — Basset, Contes berb., 172; Les aventures merveilleuses de Temim ed dâri, 8-9; Rev. d. trad. pop., 14, 33-34 et 480-481. — \* Lydia Einssler, der Name Gottes und die bösen Geister im Aberglauben der Araber Palästina's. (Zeit. d. deut. Pal. Ver., 10, n° 3). — Cfr. Liebrecht, Gervasius, 45. — G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 398. — Wend., 137-138.

*Le chant des anges.* Nos 13, 21, 212, 233 et 241; cfr. n° 77. — Qalyoubi, 50-51.

Pour la flèche de feu, nos 13 et 21. — Coran, 15, 18 et 37, 6 et suiv. — — Man. Berlin, 20, 110, 1. — Qal., 50-51. — Trumelet, Saints de l'Islam. 72-73.

### **271. *Noûr aldine et Miryam.***

Bibliogr. ar., 5, 52.

### **272. — *Nourgehan et Damaké.***

(*Talismans.*)

8. — Caylus, 8, 7. — Hartmann, Perlenschnur, 1, 113. — Taus. u. e. Tag, 9, 125. — Valentine, Eastern Tales, 341.

Le roi mogol se sentant vieillir prend du poison pour que son fils, Nourgehan, monte sur le trône.

Le nouveau roi veut régner avec autant de justice que son père. On lui conseille de prendre pour vizir un homme désintéressé, Imadil Deulé, qui, ayant soumis la Perse, sauve Chiras du pillage en promettant compensation à ses troupes. Mais il n'a rien à leur donner. Il fait creuser un trou d'où il a vu sortir un serpent et trouve un trésor et des étoffes qui le tirent d'affaire. Le tailleur du dernier gouverneur ayant été mandé pour faire de ces étoffes des uniformes d'officiers se croit menacé, car il est un peu sourd : il avoue qu'il a encore en dépôt des habits de l'ancien gouverneur, qu'il restitue<sup>(1)</sup>.

(<sup>1</sup>) Fâkihat, n° 40.

Nourgehan refuse de le prendre pour ministre, puisqu'il a fait preuve d'imprévoyance et que le hasard seul l'a tiré d'embarras.

Nourgehan s'intéresse aussi à un vieux potier, dont la piété le touche, et, sur sa demande, il ordonne à tout officier de prendre un pot chez lui, de le lui payer comme il l'exigera et de faire ce qu'il dira. Il réclame un jour un sequin, puis mille au vizir avare, exige qu'il mette le pot à son cou et qu'il le porte, lui, le potier, devant le roi. Averti ainsi de l'avarice de son ministre, le roi le destitue.

Parcourant ses états pour y faire régner la justice, il visite des Tartares, voisins de ses provinces, qui lui font fête. Il devient amoureux chez eux d'une jeune fille, Damaké, qui, quoique l'aimant aussi, lui résiste, racontant l'histoire de cette femme qui, pour échapper au grand lama, s'est précipitée d'un rocher. De même religion que le roi, Damaké veut d'ailleurs bien l'épouser si on lui reconnaît les qualités nécessaires. En attendant, elle consent à l'accompagner sous la garde de ses parents.

Pour montrer son mérite <sup>(1)</sup>, elle fait convoquer douze savants, devine victorieusement leurs énigmes et leur en propose une aussi (le bain; l'eau; l'œuf; l'arbre qui est l'annéc <sup>(2)</sup>; la langue d'un homme qui se plaint; la médisance; le regard; la sauterelle <sup>(3)</sup>; la châtaigne; la quenouille; le figuier; l'amour maternel.) Elle fait preuve ensuite de talents musicaux.

Le roi voulant lui faire présider le conseil, elle refuse et lui propose comme ministre Diafer (Ga'far), qui réside à Balk. Mais, dès son arrivée, le roi le chasse et il l'eût même fait mettre à mort s'il n'avait craint de déplaire à Damaké : son bracelet de corail l'a, en effet, averti par ses mouvements qu'il y a du poison dans le voisinage <sup>(4)</sup>. Diafer répond que ses ancêtres et lui, toujours au service de souverains, portent du poison dans leur bague pour pouvoir se tuer et échapper ainsi aux cruautés d'un maître tyrannique. Rassuré, Nourgehan prend Diafer comme vizir.

Diafer raconte qu'il a vu à Dioul un autre talisman. Le gouverneur lui ayant offert un rubis, il l'avait refusé par modestie et le gouverneur avait alors jeté la pierre à l'eau. Mais voyant le repentir de Diafer, il avait lancé

(1) Cfr. n° 387.

(2) N° 207; Hartmann, XCIV.

(3) Damiri, 2, 172. — Qalyoubi, 147.

(4) D'Herbelot, 802. — Zéïdouna, 119-120 et 392-393; cfr. 408-409.

un poisson d'or, qui avait rapporté le rubis, ne le laissant prendre qu'à son maître <sup>(1)</sup>.

Diafer explique aussi que, des nombreux talismans fabriqués par le grand Seidel-Bekir, il ne reste que quatre, soit que les autres aient été détruits, soit qu'ils aient épuisé leur vertu. Ce sont le bracelet, le poisson et un poignard qui rend invisibles le porteur et ceux qu'il désigne. (N° 212.)

Le poisson, donné par Seidel-Bekir à Antinmour, roi des Indes, a été pris par un ancêtre du Gouverneur de Dioul, ministre du dernier roi. Quant au poignard, Antinmour a voulu un jour exiger injustement un tribut de Keiramour. Mais celui-ci reçoit de Seidel-Bekir le poignard, avec lequel son fils, accompagné de quelques hommes, se rend chez Antinmour, lui refuse le tribut, se rend invisible avec les siens et coupe des têtes sans qu'on sache quel est l'auteur de ces massacres. L'Inde se soumet alors à Keiramour. Ce talisman était la veille encore chez un juif de Balsora; mais Damaké le remet maintenant à Nourgehan : c'est qu'elle a tout pouvoir; sa mère, en effet a allaité la fille d'une dive et elle peut l'appeler en coupant une feuille de palmier mâle et en la brûlant <sup>(2)</sup>. C'est ainsi qu'elle a pu un jour empêcher la révolte du gouverneur de Dioul et lui prendre le poisson en échange de la vie, qu'elle lui laisse.

Le quatrième talisman est une bague d'acier qui permet de lire dans le fond des cœurs.

Mariage de Nourgehan et de Damaké. Arrivée de la dive Malikatada <sup>(3)</sup>.

### 273. — *Les trois princes et l'oiseau magicien.*

Ci-dessus, 8.

### 274. — *L'oiseau vert.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 194. — Destains, 6, 133. — Gauttier, 5, 416 et 7, 387. — Habicht, 10, 69 et 227 et 13, 307. — Burton, 11, 100. — Henning, 24, 5.

<sup>(1)</sup> D'Herbelot, 802.

<sup>(2)</sup> Cfr. n° 443.

<sup>(3)</sup> Autre talisman, n° 276.



Un roi des Indes s'étant un jour vêtu d'une robe rouge pour marquer sa douleur de n'avoir pas d'enfants (n° 18), un nègre lui donne un breuvage, qui lui procure enfin un fils. (N° 18.) Cet enfant, Hassan, bien élevé et devenu excellent chasseur, poursuit une fois un oiseau vert sans pouvoir l'atteindre ni alors ni le lendemain. Un vieillard <sup>(1)</sup> lui dit qu'il en trouverait dans les îles du Camphre, mais qu'elles sont inaccessibles.

Il se met néanmoins en route et, au bout d'un mois, arrive à un carrefour. L'un des chemins est celui du bonheur; l'autre, celui du repentir; le troisième est tel que celui qui le suivra ne reviendra probablement jamais. C'est ce dernier qu'il prend et, pendant vingt jours, il triomphe d'une foule de dangers. Arrivé à une ville ruinée, il aperçoit un génie qu'il salue poliment; le voyant embarrassé par son énorme chevelure, il la lui coupe, lui donne de l'eau pour ses ablutions et lui offre ses provisions <sup>(2)</sup>.

Reconnaissant, quoique l'arrivée de Hassan doive amener sa mort, il le transporte, les oreilles bourrées de coton, au pays du Camphre, situé à trois cents ans de voyage. Arrivé dans ses jardins enchantés, il prend six oiseaux verts; mais les gardes le mènent devant le roi, qui ne lui fait don de la vie qu'à condition de rapporter la grappe de diamants des îles noires <sup>(3)</sup>.

Le génie l'y transporte. Un monstre, protégé par ses écailles, les attaque. Le génie s'étant changé en oiseau à bec pointu, creve les yeux de l'animal et, dès lors, le prince peut, sans danger, le blesser à la place qu'il veut et le tuer.

---

<sup>(1)</sup> *Vieillard qui conseille.* Nos 183, 241, 282, 347 et 375. — Benfey, *Pan.*, 2, 329. — Tawney, 2, 288, 389, 452, 461 et 471. — G. de Tassy, *Allégories*, 445. — *Rev. d. trad. pop.*, 4, 437. — Jülg, *Siddhi-k.*, 82. — *Jour. asiat.*, 1877, 1, 167. — *Man. Berlin*, 20, 441, 2. — Chalatianz, 12. — *Rev. d. trad. pop.*, 10, 145. — Gesta, 427. — De Cock et de Mont, *VI. Wondersprookjes*, 11, 12, 13, 16, 66, 86, 87, 139, 157 et 260.

<sup>(2)</sup> *Bons procédés.* N° 375. — *Rev. d. trad. pop.*, 4, 535. — Stumme, *Tunis*, 2, 62. — *Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 48, 667. — 'Antar, 1, 86. — Kunos, *Turkish Tales*, 15 et 61. — Junod, *Chants et contes des Ba-Ronga*, 311. — — Mélusine, 1, 214. — Grimm, 9, 42, 44, 46, 57 et 119. — *Zeit. d. Ver. f. Volksk.*, 6, 62.

<sup>(3)</sup> Rien de plus fréquent dans les contes populaires que l'accumulation de tâches de plus en plus difficiles. Voir, p. ex., *Velten, Suaheli*, 119-139 (98-111.)

Hassan entre dans le jardin et va prendre les grappes de diamant, quand des géants le mènent au roi. Celui-ci entend en ce moment des acclamations qui lui apprennent qu'on a tué le monstre, qui, chaque année, venait dévorer plusieurs jeunes filles du pays. Il jure de donner sa fille au héros. (N° 181.) Or, c'est Hassan et le mariage se fait. Il obtient la permission d'emmener sa femme. Au bout de trois mois, il retourne chez le roi des fies du Camphre, emportant cent grappes de diamants et d'émeraudes.

Le roi de ces fies lui demande aide contre un énorme vautour, qui, chaque année, lui enlève quelques sujets. Il va emporter la fille du roi, quand le génie se change en aigle et lui enfonce ses serres dans les flancs. Le vautour devient géant; l'aigle veut lui crever les yeux et le géant allait le mettre en pièces, quand Hassan lui coupe les jarrets. Le géant se transforme en serpent; quoique blessé, il peut ainsi mieux combattre. Mais le génie vole au château, se métamorphose en pierre et brise la tête du serpent en tombant. (N° 116.) Hassan, en récompense, épouse la fille du roi et reçoit les oiseaux qu'il désirait.

Retour. Arrivée à la ville en ruines, où l'on retrouve la caravane. Le génie va mourir; mais il renaîtra dans douze ans si on pratique sur son cadavre les ablutions ordinaires et qu'on prenne soin de sa sépulture. Hassan fait ce que le génie a demandé et rentre chez lui avec son vieux père, qui est venu à sa rencontre.

---

### 275. — *L'oiselet.*

Ce sujet a été traité au n° 14 de Barlaam (Bibliog. arabe, 3, 103.)

Voici quelques additions.

1. — E. — L. — Q. — Paris, 616, n° 3571, 1; 624, n° 3655, 19 et 626. n° 3667.  
2. — Alger, 428, n° 1553, 15. (J. d. l. Soc. as. ital., 5, 12). — 3, 5, app. 8. (Facsimilé.)

3. — Burton, 12, 104. — Henning, 22, 118. — Hammer, Osm. Dichtkunst, 2, 392.

4. — Gawzi, 211, 211-212 et 212. — I-lâm, 148. — Qalyouhi, 173.

---

Burton, 12, 197. —  $\delta$ , 5, app., 2 et 7. — Or. Littz., 2, 341. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 106-107. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 184 et 671. — Romania, 25, 516-521, 524, 529 et 540-541. — Babrius, édit. Crusius, 51 et 287. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 379.

## 276. — L'Oumânite.

1. — Man. égyptiens. — F F. — Berlin, 20, 68, n° 30.

2. —  $\alpha$ , 2, 526. —  $\beta$ , 4, 233. —  $\gamma$ , 4, 346. —  $\delta$ , 5, 121. —  $\epsilon$ , 5, 95.

3. — Hammer, 3, 98. — Lane, 3, 587. — Mardrus, 9, 117. — Weil, 2, 96. — Burton, 7, 258. — Payne, 9. — Henning, 16, 108.

Hâroûne, tourmenté par l'insomnie et ne voulant recourir à aucune des distractions que lui conseille Ga'far (n° 177), fait, sur son conseil, une petite excursion sur le Tigre. Arrivé à Qarn alsirât, il entend chanter avec tant de perfection qu'il s'introduit dans la maison d'où il a entendu résonner la musique. Un jeune homme d'une extrême pâleur l'y reçoit fort bien et fait chanter devant lui.

C'est le fils d'un riche marchand de l'Oumâne, qui, ayant entendu vanter Bagdad et Basra, se rend à Bagdad avec toute sa fortune. Un jour il y voit un palais et apprend qu'il appartient à un vieillard qui fournit du plaisir aux jeunes gens. Il s'y trouve si bien qu'il dépense toute sa fortune, en se livrant à des amusements de plus en plus coûteux, surtout avec la fille du vieillard. Quand il n'a plus rien, celle-ci, éprise de lui, lui fournit l'argent sans lequel on le chasserait. Mais, au bout d'un an, il est trahi par une esclave, qui veut se venger d'avoir été frappée.

Le vieillard renvoie le jeune homme, qui gagne quelque argent à Basra chez un marchand, ancien ami de son père. Ayant amassé cent dinârs au bout de l'année, il achète pour cette somme une bourse de pierreries, qu'un commerçant, arrivé de Bagdad, lui laisse pour ce prix, parce qu'il a pitié de lui et bien qu'il eût pu en demander beaucoup plus.

Dans la bourse se trouve un talisman, qu'il ne parvient pas d'abord à vendre mais qu'enfin un étranger lui prend pour 30,000 dinârs. C'est une

amulette, qu'un sage babylonien avait fabriquée pour guérir la fille du roi de l'Inde de ses maux de tête et qu'elle avait laissé choir dans la mer. Depuis, on la cherche et l'étranger affirme qu'il en aurait donné un million s'il l'avait fallu. En entendant ces mots, le jeune homme éprouve une telle émotion qu'il en devient tout jaune.

Il retourne alors auprès de son amie, qui était tombée dans une langueur mortelle; le père, qui avait promis 100,000 dinârs à qui le ramènerait, l'accueille avec joie et lui donne sa fille en mariage. Hâroûne, de retour chez lui, mande le jeune homme; il lui fait, pour le dédommager, un cadeau qui dépasse ce qu'il a perdu; de joie il retrouve sa couleur naturelle.

Oestrup, 151.

## 277. — 'Oumar alnou'mâne.

1. — Man. égyptiens. — A. (fini avec la 282<sup>e</sup> nuit.) — B. — C. (Seul manuscrit contenant l'épisode d'Âmir et Gâdir. Voir n° 34.) — I. — FF. — Paris, 618, n° 3593 (Fragment. Journ. asiat., 1900, 2, 369.) — Paris, 636, n° 3893. (XVII<sup>e</sup> siècle.) — Berlin, 20, 65, n° 9101. (Fragment, avec quatre histoires.) — Berlin, 20, 102-103, n° 9141. (Moderne; le héros s'appelle 'Amr.) — Tubingue. \* Catalog arabischer Manuscripte in Damascus gesammelt von Wetzstein. Berlin, 1863. N° 32. (Ce manuscrit, illustré, contient les nuits 283 à 542 et commence où finit le man. A.) <sup>(1)</sup>. — Vatican, Script. vet. nova coll., 4, 2, 549, n° 564?

2. — α, 1, 139. — β, 1, 150. — γ, 1, 250. — δ, 1, 288.

3. — Mardrus, 3, 5 et 4, 7. — Weil, 3, 311. — Burton, 1, 398 et 2, 1. — Payne, 2. — Henning, 3, 5 et 4, 5.

---

<sup>(1)</sup> Dans ce manuscrit, où le héros s'appelle 'Amr, le récit diffère de celui dont nous donnons le résumé. M. Seybold, à l'obligeance duquel nous devons ces renseignements sur le manuscrit de Tubingue, en prépare une édition, que, vu l'intérêt considérable du texte, on attend avec impatience.

---

— \* Scharkan, conte arabe, suivi de quelques anecdotes curieuses, traduit par Asselan Riche. Marseille, Camoin. 1829. In-12. 240. 3 f.

C. R. G. T(assy), *Bullet. de Férussac*, 13, 292-293.— Burton, 8, 269. — Basset, *Rev. d. trad. pop.*, 13, 46.

---

Avant le califat d'Abd al Malik, il y avait à Damas (Bagdad) un roi puissant, 'Oumar alnou'mâne. L'une de ses quatre femmes légitimes lui donne un fils, Sarrkâne, qui devient un héros redoutable et auquel il destine le trône après lui. Mais il a aussi trois cent soixante concubines qui, dans douze châteaux, habitent chacune une des trente chambres des châteaux; l'une d'elles, l'esclave grecque Safiyya, donnée par le roi de Césarée, met au monde deux jumeaux : une fille, Nouzhat alzamâne, dont Sarrkâne apprend la naissance, et un fils, Daw almakâne, dont il ne sait rien d'abord.

L'empereur de Constantinople, Afridoûne, demande l'alliance d'Oumar contre le roi de Césarée, qu'il dit vouloir punir parce que des pirates, qui sont ses sujets, ont volé trois pierres précieuses couvertes d'inscriptions talismaniques, protégeant ceux qui les portent contre la maladie : un roi des Arabes les avait trouvées dans un trésor datant du temps d'Alexandre et les avait envoyées à Afridoûne.

Sur le conseil du vizir Dandâne, 'Oumar accepte l'alliance, charge son ministre de la direction de son armée et confie à Sarrkâne le commandement de 10,000 cavaliers. Après vingt jours de marche, à la frontière, on accorde un repos aux soldats et Sarrkâne, sans consulter Dandâne, va reconnaître seul le pays. S'endormant sur son cheval, il voit à son réveil, au clair de la lune, une jeune fille en vaincre d'autres et triompher même d'une vieille (Dât aldawâhi), qui la provoque et est honteusement renversée.

(Sarrkâne attaque à son tour la jeune fille et, troublé par sa beauté, est trois fois vaincu) <sup>(1)</sup>. Mais elle l'épargne et l'emmène au luxueux couvent qu'elle habite. Trois jours elle lui accorde une riche hospitalité, mangeant ou buvant avant lui pour lui montrer qu'elle ne veut pas l'empoisonner, car

---

(<sup>1</sup>) D'après γ. Le texte égyptien ne donne pas cet épisode; mais cette lacune doit être accidentelle, car il fait allusion à ce combat singulier. — Cfr. n° 22 de Syntipas.

il est son hôte et a mangé avec elle le pain et le sel (n° 368); elle a pourtant découvert qui il est. Chants; jeux d'échecs auxquels Šarrkāne perd, parce qu'il est troublé par la beauté de la jeune fille; statues que le vent semble faire parler. (N° 218.)

Mais cent patrices viennent les surprendre et leur chef entre sans demander audience. C'est que la vieille Dāt aldawāhi, qui est la mère de Hardoub, roi de Césarée, et grand mère de la jeune fille, Abrīza, a averti son fils. Abrīza, que Šarrkāne soupçonne d'abord de trahison, soutient que son hôte n'est pas le prince arabe qu'on cherche et obtient qu'on ne l'attaque pas plusieurs contre un. Il tue successivement cinquante hommes et défait le reste quand, furieux de sa victoire, tous se jettent sur lui en masse.

Abrīza est fière du héros et comprend que, si elle l'a vaincu, c'est que l'amour le troublait; sachant que ce qui vient de se passer l'a brouillée avec son père, elle demande à le rejoindre après son départ et lui conseille de renvoyer l'armée à Bagdad. Elle lui apprend, en effet, que l'empereur ne s'est allié avec 'Oumar que pour attirer son armée dans un guet-apens. L'histoire des trois pierres est également fausse. La vérité est que la fille de l'empereur, Safiyya, était venue pour célébrer plusieurs jours la fête d'un couvent; ayant voulu retourner par mer, elle a été prise par des pirates. Ceux-ci étant tombés à leur tour aux mains des marins du roi de Césarée, celui-ci s'empare de la princesse et de ses suivantes et, ne sachant qui elles sont, en donne plusieurs à 'Oumar; du nombre était Safiyya. Pour ne pas compromettre son honneur et celui de sa fille, l'empereur a fait faire discrètement et tardivement des recherches; quand il a appris la vérité, sa fille avait déjà donné deux enfants à 'Oumar. Aussi l'empereur, ne pouvant rien réparer, veut au moins se venger. Quant aux pierres, elles étaient aux mains de Safiyya; Hardoub les lui a prises et les a données à sa fille Abrīza, qui les a encore.

Šarrkāne part et retrouve l'armée, qu'il renvoie à Bagdad. Il reste en arrière avec cent hommes. Survient une autre troupe de cent hommes, qui luttent avec avantage contre ceux de Šarrkāne, bien qu'ils les ménagent; le lendemain, tous les champions musulmans sont vaincus; puis, pendant trois jours, Šarrkāne lutte contre le chef ennemi et ne l'emporte que parce que son cheval bronche et le désarçonne. Au moment de le frapper, il reconnaît en lui Abrīza, dont les cent compagnons sont aussi des jeunes filles. (N° 13.)

Retour à Bagdad, où on leur fait grand accueil. Abrīza donne les pierres

à 'Oumar, qui en fait présent à chacun de ses trois enfants; c'est à cette occasion que Šarrkâne apprend avec fureur qu'il a un frère; il donne sa pierre à Abrîza qui la lui demande.

Mais 'Oumar s'éprend d'Abrîza, et comme elle ne l'encourage pas, il l'endort un jour au moyen de bendj jeté dans son vin (n° 13), sur le conseil de Dandâne.

Abrîza, pour laquelle le roi, sa passion satisfaite, s'est refroidi, comprend qu'elle s'est attiré son malheur parce qu'elle a quitté les siens et se décide à retourner chez ses parents. Pour s'enfuir, elle s'assure, sur le conseil d'une servante, les services d'un noir. Celui-ci s'éprend d'elle et, comme elle lui résiste, la tue au moment où elle donne le jour à un fils <sup>(1)</sup>. Survient Hardoùb, qui, apprenant l'histoire de sa fille, s'est mis en route avec son armée pour demander aux voyageurs où elle est et qui, maintenant, a vu de loin ce qui se passe. Il emporte le corps de sa fille et, pour préparer sa vengeance, il charge des savants musulmans d'instruire un certain nombre de jeunes filles dans les arts et les sciences des Arabes.

'Oumar, de son côté, s'afflige de la disparition d'Abrîza. Šarrkâne, également désolé et voulant échapper à l'envie que lui cause l'affection de son père pour son frère et sa sœur, obtient d'être envoyé comme gouverneur à Damas avec Dandâne : s'il restait, il craindrait que sa jalousie ne lui fasse commettre un meurtre.

Daw almakâne, dont l'éducation est achevée quand il a quatorze ans, demande à faire le pèlerinage de la Mecque. Son père le remettant à l'année suivante, il part en secret avec sa sœur vêtue en homme et accomplit le pèlerinage, visitant aussi le tombeau de Mahomet. Les enfants se rendent ensuite à Jérusalem, où Daw almakâne tombe gravement malade: quand tout a été vendu et dépensé, Nouzhat part pour trouver un service, mais ne reparait plus.

Daw almakâne se décide alors à se faire porter au marché, où des gens charitables paient un chamelier pour le mener à l'hôpital de Damas; il accepte, mais, le voyant si malade, il le jette sur un fumier auprès du four d'un bain. Le chauffeur le recueille, le soigne longtemps avec l'aide de sa femme et le guérit. Il lui raconte son histoire et ils se décident à se rendre ensemble à Damas. Mais la femme du chauffeur vient à mourir à leur grand

(1) Kosegarten, Chrest. arabe., 72-73.

regret; le chauffeur, continuant à se dévouer pour son protégé, se joint avec lui à la caravane qui doit porter à 'Oumar le tribut de la Syrie.

Quant à Nouzhat, elle avait rencontré un bédouin qui lui offre de servir de compagne à la seule de ses six filles qui survive et lui promet de lui laisser passer toutes les nuits auprès de son frère malade. Mais c'est un brigand, qui la maltraite et qui veut la vendre comme esclave. Un marchand, touché de ses malheurs et de sa beauté, l'achète à tout prix au bédouin, qui élève ses prétentions et la frappe devant lui; il donne 100,000 dinârs et en dépense autant pour l'habiller. Son but est de l'offrir à Šarrkâne, pour que celui-ci demande à son père 'Oumar une exemption d'impôt pour ses marchandises; Nouzhat lui dit d'ailleurs qu'elle a été élevée avec la fille d' 'Oumar; elle écrit à ce dernier.

Šarrkâne, qui ne connaît pas Nouzhat, mais qui est attiré vers elle par la voix du sang (n° 8), l'achète pour 320,000 dinârs, l'affranchit et l'épouse. Il exempte le marchand des impôts. Nouzhat, en présence de quatre cadis, dont un rideau la sépare, fait preuve d'une incroyable érudition <sup>(1)</sup>.

Bientôt Šarrkâne écrit à 'Oumar pour lui annoncer qu'il va être père. 'Oumar répond pour se plaindre de la disparition de ses enfants.

Nouzhat ayant donné le jour à une fille, elle lui met la pierre précieuse: c'est ainsi que le frère et la sœur se reconnaissent. Pour cacher son crime involontaire, Šarrkâne marie sa sœur à un chambellan et lui confie aussi sa fille, qu'on appelle Qoudiya fakâne.

'Oumar écrit pour annoncer qu'une vieille lui a amené cinq esclaves savantes, qu'elle lui cède pour les revenus de Damas de cette année: il réclame donc la remise de cet argent et demande qu'on lui envoie aussi la docte esclave que Šarrkâne a épousée; si elle est plus instruite que les cinq, il la renverra avec les revenus de Bagdad.

Šarrkâne fait partir sa sœur, son époux et l'enfant avec une caravane: c'est celle à laquelle Daw almakâne s'est joint avec son fidèle ami. Logé près de la tente du chambellan, il chante des vers, que Nouzhat entend. Elle envoie plusieurs fois chercher le chanteur et ne réussit à le faire venir qu'après plusieurs essais, parce que la colère de l'émissaire inquiète le chauffeur au sujet de son ami et le pousse à nier sa présence:

---

(1) Cfr. n° 387. Parmi les dissertations de Nouzhat, il y a quelques anecdotes relatives à 'Oumar I et à 'Oumar II.



Daw almakâne, chantant enfin devant sa sœur, est reconnu par elle et présenté à son mari, qui est heureux d'une si haute alliance; l'émissaire ramène aussi le chauffeur, qui se mettait en devoir de s'enfuir.

Survient alors une armée de Bagdad avec le ministre Dandâne, annonçant qu'«Oumar a été empoisonné et que, de l'avis des quatre cadis pris comme arbitres, on a choisi Šarrkâne pour lui succéder. Mais les grands préfèrent Daw almakâne, qui accepte, parce que, sans cela, il pourrait être lui-même en danger; son frère conservera d'ailleurs le sultanat de Damas.

Dandâne fait alors au nouveau roi le récit de la mort de son père. Une vieille — c'est Dât aldawâhi —, se présentant sous les dehors d'une extrême piété, lui a amené cinq belles esclaves extrêmement savantes, qui font, ainsi que la vieille, étalage de leur érudition religieuse <sup>(1)</sup> et qu'elle lui promet s'il jeûne un mois. Lui ayant donné une première fois un breuvage qui lui fait du bien et emmené Safiyya sous prétexte de lui assurer les bénédictions du ciel en la présentant à des hommes pieux, elle lui laisse un autre breuvage, qu'il prend et qui l'empoisonne.

Quand, deux jours après, on découvre la mort du roi, on trouve dans l'enveloppe de la coupe un billet où Dât se vante de son action, dit qu'elle ramène Safiyya à l'empereur de Constantinople son père et annonce que les chrétiens vont faire aux musulmans une guerre sans merci.

Daw almakâne, dont on a célébré l'inauguration, écrit à son frère pour lui demander de l'aider dans la guerre contre les Grecs et lui envoie Dandâne pour lui offrir de lui céder le trône. Il donne une maison et des vêtements au chauffeur, se réservant de le mieux récompenser après la

---

(1) Cfr. n° 387. Les jeunes filles et la vieille citent des sentences et racontent des histoires édifiantes. A noter Moïse et Sou'aïb (β, 209-210; Mardrus, 3, 196-198; Burton, 2, 105-106; Henning, 3, 151-152). — Le jeune homme qui meurt parce qu'il entend certain verset du coran (β, 209; Mardrus, 195; Burton, 104-105; Henning, 149-150; Tazyïne, 54; Kosegarten, Chrest. arab., 59-60.) — Les deux frères juifs qui disent quel est celui de leurs péchés qui leur fait craindre le plus pour leur salut. L'un a pris un jour un oiselet d'un nid et l'a remis, mais non parmi les oiselets avec lesquels il était (d'après γ, 327). L'autre, quand il prie, craint de ne le faire qu'en vue de la récompense. (β, 208; Mardrus, 190-191; Burton, 101; Henning, 146. Cfr. Réc. égyptienne, 84-85.)

guerre. Il se marie. Puis arrive Sarrkâne : les deux frères se témoignent la plus sincère affection.

Les princes musulmans réunissent toutes leurs troupes ; de même, Afridoûne, à qui on a ramené sa fille Safiyya, s'allie avec Hardoûb ; on appelle aussi les forces de toutes les nations chrétiennes.

Les armées se rencontrent. Tout d'abord les musulmans sont repoussés, à cause d'une attaque que Dât a conseillé de faire par derrière au moyen d'une force de 50,000 hommes embarqués sur mer. Mais la valeur de Sarrkâne rétablit les affaires. Le lendemain les Grecs se parfument au moyen des excréments du patriarche et se marquent une croix sur le visage ; un champion redoutable, Louqâ, se présente et est enfin tué par Sarrkâne ; ce combat singulier est suivi d'une mêlée générale.

Pour obtenir une victoire décisive, on recourt le jour suivant à la ruse. Un fort détachement se cache au bord de la mer et le corps principal se retire devant les Grecs, qui se croient si bien vainqueurs qu'ils font annoncer leur succès à Constantinople. Mais alors on les attaque des deux côtés et ils subissent une sanglante défaite, qui plonge Constantinople dans le deuil, car il ne reste plus que vingt navires. A cette action a pris part Daw almakâne sans d'abord se faire connaître, car il veut, malgré sa jeunesse, se montrer l'égal de son frère.

Dât offre alors à Afridoûne de le faire triompher par la ruse. Cette femme astucieuse et vicieuse, qui a séjourné au pays musulman et étudié tout ce qui concerne les mahométans, se fait remettre des chrétiens prêts à sacrifier leur vie, les habille en marchands musulmans, leur fait donner un sauf conduit d'Afridoûne pour son empire et les charge de dire aux princes arabes qu'une statue leur a révélé qu'ils prendraient Constantinople ; qu'eux-mêmes doivent délivrer un ascète musulman emprisonné dans un monastère, où se trouvent d'ailleurs de grands trésors.

Pendant ce temps les musulmans partagent le butin. Les frères conviennent de marier la fille de Sarrkâne, Qoudiya fakâne, avec le fils dont Daw almakâne espère la naissance <sup>(1)</sup>.

Les armées marchent vers Constantinople. Un jour qu'on se repose dans une belle vallée, surviennent les faux marchands, qui jouent leur rôle et se

(1) γ, 348.

plaignent que leurs frères musulmans ne leur accordent pas la sécurité qu'Afridoûne ne leur a pas refusée. Ils tirent d'une caisse Dât, qui s'est couverte de blessures, s'est fait briller le front en le frottant d'huile et se donne pour un ascète maltraité et retenu dans un couvent par un moine qui l'y a attiré. Dieu voulait d'ailleurs le punir, parce que, ayant marché sur l'eau, il a conçu de l'orgueil de cette faveur; Dieu lui a inspiré alors de faire des voyages, qui devaient le conduire à cette épreuve. Le faux ascète ajoute que le couvent est plein de trésors et que la fille du patrice, qui est d'une éclatante beauté, y vient parfois. La dévotion que l'ascète étale plusieurs jours, notamment en jeûnant, fait accepter tout ce qu'il dit. Dandâne seul a quelque doute.

Séduits par l'idée des trésors et de la fille du patrice, les princes laissent marcher leur armée vers Constantinople sous le commandement du chambellan et, à l'insu des leurs, restent en arrière ainsi que Dandâne et Dât, avec une troupe de cent cavaliers. Ils vont au couvent, tuent le moine, que Dât sacrifie ainsi pour le bien des chrétiens et prennent les trésors. La fille du patrice ne venant pas, ils se décident à rejoindre l'armée, quand 10,000 hommes, appelés par une lettre transmise à Constantinople au moyen de pigeons, les cernent dans une étroite vallée.

La petite troupe se bat toute la journée et, fort réduite, se retire le soir dans une grotte, où Dât les encourage en apportant la tête du général grec qu'un Turc avait tué, mais qu'elle coupe, prétendant que c'est elle qui l'a mis à mort. Elle offre de passer invisible (n° 212) au milieu des Grecs avec deux musulmans, car un ami de Dieu n'en peut soustraire plus aux regards. Sarrkâne refuse, voulant rester avec les siens jusqu'au bout; mais Daw almakâne et le vizir suivent le faux ascète, passant au milieu des Grecs qui feignent de ne pas les voir, puis sont pris; l'ascète a disparu, ce qui leur fait croire qu'eux-mêmes sont redevenus visibles à cause de quelque faute.

Le lendemain, la petite troupe est de nouveau décimée. Elle se défend encore le jour suivant dans la grotte; mais quand les Grecs y entassent du bois pour les enfumer, leur chef s'y oppose, voulant les livrer vivants à Afridoûne. On les garrotte. Mais les Grecs s'étant enivrés, Sarrkâne brise ses liens et délivre les autres; on tue trois Grecs, dont on met les habits. Sur le conseil de Daw almakâne, ils sortent de la vallée et prennent aux Grecs qui dorment les vingt-cinq chevaux et les armes dont ils ont besoin.

Quand ils sont arrivés sur une colline, ils se décident, malgré l'opposition de Daw almakâne, à pousser leur cri de guerre pour faire croire à leurs

ennemis qu'une armée musulmane est arrivée ; les montagnes, les arbres, les pierres mêmes s'associent à ces cris et les Grecs, effrayés, s'entretiennent. (N° 13.) Constatant alors l'absence de leurs prisonniers, ils courent après eux et les rejoignent. Au moment où ils vont périr, 20,000 musulmans les délivrent. C'est un détachement de l'armée qui assiège Constantinople et qui, voyant les murs couverts de guerriers, a craint qu'on n'apprenne l'absence des chefs. On a donc envoyé cette troupe à leur recherche. Dât, partie pour Constantinople après avoir livré Daw almakâne et Sarrkâne, rencontre ce détachement; elle voit que ce ne sont pas des fuyards et elle leur dit le danger de leurs chefs.

Elle se rend alors à l'armée assiégeante et lui fait concevoir des craintes pour le détachement; les chefs se décident à envoyer 10,000 hommes à la rescousse; mais, à leur arrivée, ils trouvent les musulmans sains et saufs.

Les troupes opèrent leur jonction et se mettent en marche vers Constantinople. Arrive l'ascète, qui annonce une défaite des musulmans sous les murs de la ville. On l'accueille bien, sauf que Dandâne conçoit quelques soupçons. Chaque fois d'ailleurs on s'étonne de la rapidité de l'ascète, parce qu'il arrive à pied, ayant soin de cacher en temps utile le cheval dont il s'est servi; on croit même que Dieu a roulé la terre devant lui. (N° 130.)

La défaite devant Constantinople provient de ce que les Grecs ont été avertis par Dât, qui attache une lettre à une corde descendue du mur, qu'elle a affaibli l'armée en lui faisant envoyer au loin des détachements. On a alors attaqué les musulmans dans l'embarras. Mais l'arrivée de Sarrkâne avec les autres chefs rétablit les affaires.

Les Grecs offrent alors, pour éviter l'effusion du sang, de faire combattre des champions, dont le sort décidera de celui des armées.

Le premier jour Sarrkâne se bat contre Afrîdoûne, qui parvient enfin à blesser son adversaire, parce qu'il lui a fait tourner la tête en lui disant que les siens le traitent en esclave en lui amenant un cheval frais avec d'autres armes. La chute de Sarrkâne entraîne une mêlée générale.

Le lendemain, Daw almakâne tue Afrîdoûne et Dât jure de le venger. Pendant que Sarrkâne va mieux et attribue son rétablissement au faux ascète, Dât se glisse auprès de lui la nuit quand ses amis sont allés prendre du repos et lui tranche la tête avec un poignard empoisonné. Mais elle ne parvient pas à pénétrer auprès de Daw almakâne, dont les gardes ne dorment pas et trouve, plus loin, Dandâne occupé à lire le coran. Soup-

çonneux, il veut la suivre ; mais elle obtient qu'il la laisse aller seule, parce qu'elle se dit à la recherche d'un autre ascète, qui n'aimerait peut-être pas à voir Dandâne.

Dandâne veut alors aller causer avec Šarrkâne et le trouve mort. On accourt à ses cris et on reconnaît que l'auteur du meurtre est l'ascète. Trois jours après <sup>(1)</sup>, une flèche lancée dans le camp musulman (n° 206) apporte une lettre de Dât, dans laquelle elle se vante de tous ses crimes et en annonce d'autres encore. On apprend aussi, par une lettre de Bagdad, que la femme de Daw almakâne a donné le jour à un fils, qui a reçu le nom de Kânamakâne.

Après avoir célébré une cérémonie funèbre en l'honneur de son frère, Daw almakâne, pour se distraire de sa douleur, se fait conter des histoires par Dandâne. (Nos 60 et 71.)

Le siège dure encore quatre ans, mais sans résultat. On décide alors de commun accord de retourner pour reprendre la guerre plus tard.

A Bagdad, Daw almakâne fait venir le chauffeur. Ayant fini par comprendre qu'il peut souhaiter ce qu'il veut, il demande le gouvernement de Damas après avoir exprimé par plaisanterie le vœu d'être nommé surveillant des chauffeurs de Jérusalem ou chef des porteurs de fumier de Jérusalem ou de Damas. Daw almakâne dit aussi à ses grands que qui l'aime doit faire des cadeaux au chauffeur. (N° 13.) Conduit par Dandâne à Damas, où la nouvelle de sa nomination est déjà parvenue grâce à des pigeons, il est inauguré et renvoie à Bagdad, comme Daw almakâne le lui avait demandé, Qoudiya fakâne.

Qoudiya et Kânamakâne grandissent ensemble et se livrent surtout aux exercices du corps. Le roi voudrait les marier ; malade plusieurs années, il est remplacé par le chambellan, qu'il nomme tuteur de son fils. Il parle à son fils de la vengeance à tirer des Grecs et meurt après avoir vu en rêve que son fils règnerait.

La veuve et le fils, assez pauvrement traités d'abord, le sont un peu mieux grâce à l'intervention de Nouzhat. Mais Kânamakâne a le tort de trop parler de son amour pour sa cousine et son père, le chambellan, qui a pris le nom de Sâsâne, sépare les amoureux, qui, jusque là, s'étaient vus librement.

---

(1) D'après γ, qui raconte le retour de Dât à Constantinople. Dans cette édition, c'est Harboub et non Afridoûne qui a été tué par Šarrkâne.

A la longue, Kânamakâne se désespère et quitte Bagdad mal pourvu. Sâsâne, se rappelant ce que son père Daw almakâne a été pour lui, le fait en vain chercher.

Kânamakâne, dans son voyage solitaire, entend un soir les plaintes d'un amoureux; il s'approche et apprend que c'est le bédouin syrien Sabâh, qui, recueilli par son oncle et s'éprenant de sa cousine, obtient de l'épouser s'il se procure une dot considérable; dans ce but, il veut piller à Bagdad quelque riche caravane. Il tente de réduire Kânamakâne en esclavage; mais il est vaincu par lui à la lutte et, ensuite, dans un combat où son adversaire n'a qu'un bouclier. Au lieu de le jeter à l'eau, le vainqueur l'épargne, et, quoique devenu son maître, le laisse partir.

Arrive un cavalier blessé mortellement, à qui Kânamakâne donne à boire. C'est un voleur de chevaux qui, voulant s'emparer d'un beau coursier d'Afrîdoûne, a suivi Dât qui le monte pour se rendre en ambassade à Bagdad, et l'a enlevé à des brigands qui ont permis à Dât de partir après lui avoir pris la bête; il a été blessé, mais le cheval le sauve; mourant, il le laisse à Kânamakâne.

Des marchands lui apprennent que Dandâne conspire avec une partie de l'armée pour le mettre sur le trône de son père. Il retourne à Bagdad et est bien reçu par Sâsâne, auquel il fait hommage de son coursier, mais qui le lui rend immédiatement. Bien que sa mère le lui déconseille, il cherche à revoir Qoudiya et, par l'entremise d'une vieille (n° 189), obtient qu'elle vienne le voir à minuit : elle le trouve endormi, ce dont elle le blâme. (N° 71.) Sâsâne, mis au courant, entre en fureur, d'autant plus qu'il n'a épargné Kânamakâne que pour des raisons politiques.

L'amoureux, après avoir encore revu son amie à minuit, part pour acquérir une dot au moyen de brigandages. Il retrouve Sabâh, qui se joint à lui. Rencontrant un troupeau, il s'en empare et tombe ensuite sur des Circasiens, dont Kahrdâs est le chef et qui vivent de rapines. Kahrdâs le prend d'abord, à cause de sa beauté, pour Fâtine, qu'il aime et qui n'accordera sa main qu'à celui qui la vaincra. Noblement il ordonne à ses gens de ne pas attaquer ensemble l'adversaire. Kânamakâne tue plusieurs champions successivement et, bien que le chef se montre généreux à son égard, il le combat et le met à mort. Sabâh, qui, pendant la lutte, s'est peureusement mis à l'abri, accourt et coupe la tête de Kahrdâs, dont il fait un trophée. (N° 13.)

Les Bagdadiens se réjouissent, à son retour, de la mort du brigand.

Sâsâne, à cause de la mort de Kahrdàs, qui a des alliés Kurdes et Turcs, inquiet aussi de la conspiration de Dandâne et de l'amour du peuple pour celui qu'il regarde comme l'héritier légitime du trône, se décide à faire périr Kânamakâne.

Kânamakâne va un jour à la chasse et y épargne une gazolle, parce que, lui voyant tourner la tête de différents côtés, il en conclut qu'elle a des petits. Sâsâne profite de cette chasse pour essayer de le faire tuer par vingt daïlamites; mais le héros les fait périr l'un après l'autre. Quand Sâsâne arrive pour voir le succès de son entreprise, leurs gens l'emprisonnent. Mais Kânamakâne le délivre en jetant de la viande aux chiens qui le gardent<sup>(1)</sup> et reçoit de lui des serments qui le rassurent sur ses dispositions à son égard.

Nouzhat conseille alors à son époux de marier les enfants; mais Sâsâne entre dans une violente colère et sa femme lui suggère d'envoyer, pour le tuer, une esclave, Bâkoûne, qui a élevé les deux enfants. Bâkoûne raconte à Kânamakâne des histoires qui l'endorment (n° 278); elle va le frapper d'un poignard empoisonné, mais il est sauvé par l'arrivée de sa mère, que Qoudiya a avertie des desseins de Sâsâne.

Kânamakâne se retire alors auprès de Dandâne, qu'a rejointe aussi Nouzhat, qui a quitté son mari. On décide contre le roi Roumazâne une expédition, dont le romancier ne donne pas les détails. Ils sont pris et doivent être mis à mort. Roumazâne a un rêve : il se voit dans une fosse dont il ne peut sortir et y trouve une ceinture d'or qui se dédouble mais qui, quand il la met, redevient simple. Dandâne, consulté sur le sens de cette vision, dit qu'elle annonce au roi qu'il a un agnat.

Au moment où le roi va faire décapiter d'abord Kânamakâne, sa nourrice l'arrête; rompant le silence que Hardoub lui avait imposé, elle lui apprend qu'il est le fils d'Abrîza, dont il porte la pierre et dont elle lui raconte l'histoire; car c'est elle qui accompagnait Abrîza dans sa fuite. Les pierres que montrent Kânamakâne et Nouzhat prouvent la véracité de la nourrice.

Dès lors Roumazâne et Kânamakâne s'unissent. Ils conviennent de laisser le sultanat de Damas à l'ancien chauffeur et marchent sur Bagdad, où Sâsâne se soumet à eux. Ils décident de régner ensemble, chacun d'eux gouvernant alternativement un jour. Mariage de Kânamakâne avec Qoudiya.

Un jour un marchand vient se plaindre d'avoir été dépillé par des brigands. Les deux rois les font prisonniers et, quand on rend ses biens au marchand, on trouve deux lettres, celles de Sarrkâne et de Nouzhat, qui font

---

(1) Drummond-Hay, *Le Maroc*, Bruxelles, 1844, 1, 167-168.

reconnaître en lui l'homme généreux qui, jadis, a eu pitié de Nouzhat et que l'on comble, maintenant, de présents. On découvre aussi que l'un des trois chefs des brigands est le bédouin qui avait enlevé Nouzhat; elle le tue, bien qu'on eût promis au brigand de lui pardonner s'il contait une histoire étonnante <sup>(1)</sup>. Le deuxième est le noir qui a tué Abriza; Roûmazâne le tue. Le troisième est le chamelier qui a abandonné jadis Daw almakâne; Kânamakâne le met à mort pour venger son père.

Reste à punir Dât. Roûmazâne lui écrit qu'il a conquis l'empire musulman, l'invite à venir le voir à Bagdad et va à sa rencontre, habillé à la franque. Elle vient, est prise et crucifiée à la porte de Bagdad. On consigne par écrit les aventures qui viennent d'être racontées.

---

Lane, 1, 544. — Athenaeum, 1839, 774. — Burton, 8, 133-134. — Oestrup. 48-51, 121 et 153. — Zotenberg, Notice, 218 ou tirage à part, 52.

### *L'opium* <sup>(2)</sup>.

Nos 278, 279, 280.

#### **278.** — *Le rêve.*

Dans l'histoire précédente (n° 277) se trouve une anecdote rapportant un rêve ridicule d'un preneur d'opium (p. ex. β, 1. 312-313; Burton, 2, 315-317; Henning, 4, 172-174.)

---

<sup>(1)</sup> Egaré un jour dans un désert en chassant une autruche qui disparaît subitement à ses yeux, le brigand trouve un beau jeune homme et une belle jeune fille, dont il s'éprend. On convient de lutter; si le brigand est vainqueur, il aura la jeune fille. Mais le jeune homme tue tous les compagnons de son adversaire et parvient aussi à le vaincre lui-même. Il pardonne et lui accorde une large hospitalité, dont il abuse pour tuer son hôte pendant son sommeil. La jeune fille se suicide pour lui échapper, comme elle l'avait promis à son frère. Le brigand s'enfuit sans ensevelir aucun de ceux qui viennent de mourir. — Cfr. n° 194.

<sup>(2)</sup> Autres histoires : Nos 124 et 209 de Syntipas. — Man. Paris, 623, n° 3651, 17. — Rev. d. trad. pop., 13, 486. — Gobineau, Trois ans en Asie, 458-459. — Scott, 6, 418-419. — Reinaud, Mon. Blacas, 2, 450-451. — Cfr. n° 13.



### 279. — *Le preneur d'opium et le cadi.*

1. — Y. — Paris, 624, 3656, 1?

3. — Scott, 6, 126. — Gauttier, 6, 268 et 7, 394. — Habicht, 11, 94. — Burton, 11, 14.

Un pêcheur, abruti par l'opium, prend un jour le reflet de la lune sur le pavé pour de l'eau et pêche un chien attiré par l'amorce. On le mène au cadi, qui a aussi l'habitude de s'enivrer d'opium et qui le garde pour se livrer avec lui à toute espèce de folies.

Le sultan et le vizir, qui sont déguisés (n° 209), sont attirés par le bruit et viennent s'amuser de leurs extravagances. D'autres fois encore, ils se représentent autrement vêtus. Un jour le pêcheur dit qu'il est le sultan; une autre fois, il veut déposer le sultan, etc.; la troisième, les hôtes les engagent à se rendre, avec un écrit qu'on leur remet, chez le sultan. Là, ils racontent deux histoires. (Nos 280 et 189.)

### 280. — *Le preneur d'opium et sa femme.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 133. — Gauttier, 6, 273 et 7, 394. — Habicht, 11, 99 et 13, 310. — Burton, 11, 25.

4. — \*Mouliéras, Si Djeh'a, 118 et 75. — Rev. d. trad. pop., 11, 498-499. — Houwara, 98-99 et 9. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 403-405; cfr. Tâzerwalt, 207 et Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 269. — \*Rivière, Contes pop. de la Kabylie: cfr. Burton, 11, 479 et 12, 296; Cosquin, 2, 180-182; Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 73. — Grimm, 286-288. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 159-160.

Un preneur d'opium des environs de Bagdad, qui a vendu peu-à-peu ce qu'il avait pour satisfaire sa passion, revient un jour du marché avec sa vache maigre, que nul n'a voulu acheter. Il l'attache à un arbre et, entendant les cris d'une pie, croit qu'on la lui achète pour dix pièces et qu'on la lui paiera le jeudi suivant.

Le jeudi, pensant comprendre que la pie refuse, il jette après elle avec sa bêche; comme elle se pose sur un fumier, il y fouille et y trouve un trésor, dont il ne prend que dix pièces.

Sa femme, moins scrupuleuse, va chercher tout le trésor et, son mari ayant dit qu'il la dénoncera, elle jonche le soir le sol de viande rôtie et de poissons cuits; puis, éveillant son mari, elle lui dit qu'il a plu de la viande et des poissons.

Devant l'officier de police, la femme nie avoir enlevé le trésor et amène son mari à dire qu'elle l'a pris le jour où il a plu de la viande. L'officier le fait renfermer comme fou. Sa femme lui recommande alors de déclarer, quand on l'examinera, qu'il ne pleut jamais que de l'eau. A cette réponse sensée, on juge que sa folie est passée et on le relâche.

*Vente à un animal, à une statue, etc.* Jahrb. f. rom. n. engl. Lit., 5, 20. — Rev. crit., 1867, 1, 264. — Gött. gel. Anz., 1868, 1368 et 1384. — Cosquin, 2, 177-180. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 7, 315. — North. Amer. Rev., 123, 56. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels. 154-159. — Cfr. n° 437.

*Justification préparée d'avance.* Oestrup, Contes de Damas, 109. — Velten, Suaheli, 226 et suiv. — Tázewalt, 100-101. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 8, 264-268. — Bédier, 164.

Bouc mis dans le puits où l'on a jeté la victime d'un meurtre. Freytag, Meidani, 1, 403. — Damîri, 1, 295. — Qalyoubi, 80. — Stumme, Tunis, 2, 131-132. — Rev. d. trad. pop., 12, 50-52 et 15, 41. — North amer. Rev. 123, 56-57. — Cosquin, 2, 182-183.

On annonce que le demandeur va réclamer un vêtement (qu'on lui a emprunté). Mackuel, Méthode pour l'étude de l'arabe parlé, 4<sup>e</sup> édit., 287-288. — Stumme, Tripoli, 177-178. — Rev. d. trad. pop., 8, 323-324. — Dunlop-Liebrecht, 271 et 501. — Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 268. — De Mont et de Cock, Vl. Vertelsels, 277-279. — Cfr. n° 296, notes pour Stumme, Tunis, 2, 121-122.

**281. — Oumâma et 'Âtika.**

Le génie (n° 195) mentionne cette histoire, mais sans la conter, vu sa situation.

Burton, 1, 56. — Clouston, 1, 38.

**282. — Ouns al wougoûd et al ward fil akmâm.**

1. — Man. égyptiens. — W. — Y. — DD. — Paris, 620, n° 3626 (version poétique en dialecte vulgaire) et 3627 (même ouvrage); 623, n° 3651, 2; 625, n° 3662, 1. — Alger, 553-554, n° 1934. — Berlin, 20, 151, n° 9178. — Gotha, Pertsch, 4, 398-401 et 5, 55, nos 2640, 2641, 2642, 2643, 2644 (en vers), 2645 (en vers, récitation un peu différente) et 2646 (comme 2645). — Munich, Aumer, 272, nos 632 et 348, n° 789. — Leide, 1<sup>re</sup> édit., 1, 351, n° CCCCLXIV. — Leide, Acad., n° 65. — \* Copenhague, n° 234, 6. — \* Cambridge, Preston, n° 75. — \* British Museum, n° 1370, 2. — \* Dorn, Asiat. Museum, 336, 2.

2. — α, 1, 546. — β, 2, 201. — γ, 2, 233. — δ, 3, 38. — ε, 5, 34.

— Elwardæ et ons elwojoudi amores. Dans Humbert, Arabica anal. ined., 143-192.

“ Textum plurimis in locis omnino dissimilem.... offero „.

— Une édition de Jérusalem, 1286 et une édition du Caire (Pertsch, 4, 398.)

3. — Scott, 6, 268. — Destains, 6, 186. — Gauttier, 6, 360 et 7, 396. — Habicht, 11, 163 et 13, 311. — Loiseleur, 724. — Hammer, 1, 45. — Lane, 2, 492. — Mardrus, 8, 7. — Weil, 2, 79. — Burton, 4, 1. — Payne, 4. — Henning, 8, 5. — Hanley, 143.

— \* Savary. Les amours d'Anas Eloujoud et de Ouardi, conte traduit de l'arabe. A Bagdad (ou à Maestricht; c.à.d. Paris) 1789. In-12.

C. R. Garat, Mercure de France du 1<sup>er</sup> août. (Reproduit dans Esprit des journaux, 18<sup>e</sup> année, 9, 127-137. Cfr. Allglitz. Intelligenzblatt, 1789, 1189-1190.) — Pertsch, 4, 398.

— \* Nouvelle édition, an VII. In-8. (C'est le tome 7<sup>e</sup> des œuvres de Savary.)

— Liebesgeschichte des Anas Eloujoud und der Ouardi. Eine arabische Erzählung vom Herrn Savary. Aus dem Französischen. Eisenach, 1790. Bey Johann Georg Ernst Wittekindt. In-8, 78.

C. R. Allglitz., 1790, 3, 565.

— \* Les amours et les aventures du jeune Ons-ol-Oudjoud (les délices du monde) et de la fille du vizir El-Ouard Fi-L-Akmam (le bouton de rose.) Conte des Mille et une Nuits traduit de l'arabe et publié complet pour la première fois, par G. Rat <sup>(1)</sup>, capit. au long-cours. Toulon, imp. Laurent, 1869. In-8. 51. (Extrait du Bulletin de la Soc. acad. du Var. 1869.)

C. R. Renan, Journ. asiat., 1870, 2, 74.

---

Lors du jeu annuel du mail à la cour du roi Sâmih, la fille du vizir Ibrâhîm, Ward, remarque de sa fenêtre un jeune courtisan, Ouns <sup>(2)</sup> et lui jette une pomme. (N° 181.) Epris l'un de l'autre, ils correspondent grâce à l'aide de la nourrice; mais une de leurs poésies est interceptée et remise au père, qui envoie sa fille dans un château situé au milieu d'une île inaccessible. C'est là qu'une djinne avait jadis transporté son amant, qui était de race humaine, pour le soustraire à la haine des siens; elle y a donné le jour à des enfants, dont les pleurs faisaient, à ceux qui passaient, l'effet de ceux d'une mère privée de ses enfants; d'où le nom de Taklâ (la mère privée de ses enfants) donné au château.

Avant de partir, Ward écrit à sa porte des vers qui avertissent Ouns. (N° 251.) Désespéré, il se met à sa recherche. Il rencontre un jour un lion terrible, qu'il adoucit par ses paroles et qui le conduit aux traces laissées par la troupe qui a emmené son amie. En les suivant, il arrive à la mer inaccessible; heureusement il rencontre un solitaire (n° 274) qui lui fait de fibres de palmier une sorte de filet qu'on remplit de citrouilles; sur cette espèce d'embarcation, il pénètre dans l'île, adresse des vers aux oiseaux que Ward a mis en cage pour se distraire et est accueilli dans le château

---

(<sup>1</sup>) C'est un spécimen de la traduction complète des Mille et une nuits que le Journal asiatique annonçait déjà en 1869 (2, 132) et qui va paraître sous peu.

(<sup>2</sup>) Cfr. Bag o Bahar, 113-130.

par un eunuque. qui est d'Ispahan comme Ouns lui-même; fait prisonnier dans sa jeunesse, quand il était amoureux, il sympathise avec l'amant malheureux.

Mais Ward, au désespoir, vient de s'enfuir en se laissant descendre du haut de la terrasse. Elle rencontre au rivage un pêcheur, qui a pitié d'elle et la conduit au roi Dirbâs. Le roi la console, promet de l'unir à son ami et envoie son ministre chez Sâmih chercher Ouns, sous peine, s'il ne le ramène, d'être destitué. Ouns n'est pas chez Sâmih, qui envoie son vizir Ibrâhîm à sa recherche avec le vizir de Dirbâs. Les deux voyageurs arrivent enfin à l'île, où ils ne trouvent plus Ward. Le vizir du roi Dirbâs, pour se concilier la faveur de Dieu, prend avec lui en retournant le jeune homme extatique qu'il trouve dans l'île et qui lui promet de lui faire rencontrer celui qu'il cherche. Arrivé chez le roi Dirbâs, Ouns se fait connaître; le roi le marie avec Ward.

Burton, 8, 137. — Oestrup, 107, 143 et 150.

### 283. — *Les pantoufles.*

1. — Y.

3. — Burton, 11, 33 et 479.

4. — Tam., 2, 130-132. — Humbert, Arab. anal. ined., 41-45. (Trad. par Pihan, \* *Revue de l'orient*, 1856, 132-134 ou *Choix de fables*, 56-62; \* *Ausland*, 1856, n° 23.)

Basset, *Rev. d. trad. pop.*, 13, 487-489.

Cardonne, *Mélanges*, 1, 95-104. — *Nouv. bib. univ. d. rom.*, 1<sup>re</sup> année, 11, 239-246. — *Esprit d. journ.*, 14<sup>e</sup> année, 12, 232-237 et 28<sup>e</sup> année, 5, 109-114. — Bilderbeck, *Bagatelles littéraires*, Lausanne, 1788, 137-144 et *Journ. encyclop.*, 1790, 1, 281-286. — \* *Nouvelle suite des Mille et une nuits de Galland* (Gouillard) et *Décade philos.*, 7, 2, 162-165. — *Mille et un jours*, Rapilly, 8, 209-214; Loiseleur, 653-654; Pajot, 274-277. — *Mag. pittoresque*, 16, 42-43. — \* X. Marmier, *Contes pop. des différents pays*, 1880 (et *Journ. Franklin*, 18 mai 1890.) — *Alm. pittoresque*, 1874, 147-152. — Li Marmite,

16<sup>e</sup> année, n° 34. — Gas. Gozzi, 9, 254-257. — Valentine, *Eastern Tales*, 73-77. — Clouston, *Flowers*, 83-87. — *Palmblätter*, 1, 216-226 (*Centralbl. f. Bibliotheksw.*, 17, 308.) — Oehlenschläger (*Elberling*, 46-47.) — \* *Historier*. Kjöbenhavn. Trykt hos M. Hallager. 1774, 4-10. — \* *Kasems Tøfler*. En meget morsom og lystig Historie.... Kjöbenhavn. Möller. 1857. (*Elberling*, 47.)

Aboûl Qâsim doit quitter la ville, parce que ses pantoufles lui ont rendu la vie impossible.

Voulant, en effet, s'en débarrasser, il les jette sur la terrasse d'un voisin, qu'elles percent : elles brisent des bouteilles d'eau de rose.

Forcé de réparer le dommage et de reprendre ses pantoufles, il les lance dans le tuyau d'un bain ; d'où une inondation qui fait crouler des maisons et de nouveaux dommages-intérêts.

Il les coupe alors en quatre, abandonnant un morceau dans chaque quartier de la ville. L'un des morceaux, tombé dans un canal, finit par former barrage et arrête le cours de l'eau.

Paraphrase de ce conte dans E. de Lorréal (*Zeys et Bleicher*), *Contes arabes*, Alger 1880, 127-159. Imitations : X. Marmier, *Le chapeau du juif Lipmann*. — Jerome K. Jerome, *Three men in a Boat*, Bristol-London, 1889, 53.

C'est probablement encore notre conte qui figure dans \* *Des Vignes*, Grivoiseries, Alger. Torrent et Miaux, 1893 (*Les babouches inusables*) ; dans \* Fortoul, *Les pantoufles d'Ayaz*, Paris, Hatier, 1893 et dans le numéro du 4 avril 1901 de \* *Saint-Nicolas* (H. Balesta, *Les babouches de Baba-Hassein*.)

## 284. — Paraboles.

Ce sujet a été traité dans la *Bibliog. arabe*, 2, 225 et suiv.

Voici quelques additions.

1. — *Man. égyptiens*. — I. — Berlin, 20, 66, n° 9103.

2. —  $\alpha$ , 1, 301. —  $\beta$ , 1, 324. —  $\gamma$ , 1, 495. —  $\delta$ , 2, 110.

3. — Lane, 2, 43. — Mardrus, 4, 195. — Weil, 2, 402. — Burton, 2, 337. — Payne, 3. — Henning, 5, 5. — Hanley, 344.

1. — \* Raux, 33. — Mardrus, 195. — Burton, 337. — Henning, 5. — Hanley, 334.

Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 7, 136 et 137. — Rev. de l'hist. des rel., 10, 92-93. — Rev. d. trad. pop., 4, 528-529. — Keller, Erzählungen, 520-522. — \* Diercks, Vom Fels z. Meer, février 1886 ?

2. — B., 348. — H., 18.

3. — M., 214. — B., 348. — H., 18.

Tawney, 1, 60. — Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., 22, 78-81. — Rev. d. trad. pop., 13, 554-555 et 15, 22-23.

4. — \* Raux, 44. — M., 239. — B., 370. — H., 43.

5. — \* Raux, 46. — M., 218. — B., 352. — H., 22.

6. — M., 223. — B., 354. — H., 25.

7. — M., 230. — B., 360. — H., 32.

8. — M., 232. — B., 362. — H., 33.

9. — M., 234. — B., 367. — H., 39.

10. — M., 236. — B., 369. — H., 41.

11. — M., 241. — B., 372. — H., 44.

12. — M., 243. — B., 373. — H., 45.

Burton, 8, 112.

13. — M., 249. — B., 375. — H., 48.

14. — Sedira, Cours de litt. ar., \* 1<sup>re</sup> édit., 163; 2<sup>e</sup>, 207-208. — M., 250. — B., 376. — H., 49.

15. — B., 377. — H., 50.

16. — B., 378. — H., 51.

17. — B., 379. — H., 53.

18. — B., 380. — H., 54.

19. — B., 381. — H., 55.

20. — \* Raux, 46. — Sedira, \* 1<sup>re</sup> édit., 164; 2<sup>e</sup>, 208-210. — B., 382. — H., 56.

**285. — *Le parasite de Ma'moûne* <sup>(1)</sup>.**

1. — FF.

4. — A : Halbat, 70-71. — Nouv. biblioth. d. rom., therm. an VI, 2, 96-103.  
— Hartmann, Früchte, 1, 306-314.

B : I'lâm, 109-111. — Hammer, Rosenöl, 2, 209-216.

---

A. — Un parasite, ayant surpris la conversation de deux amis qui doivent dîner ensemble, se rend de l'un à l'autre comme intermédiaire et prend part au festin, tenu par chacun des deux pour l'ami de l'autre. Un besoin le forçant à se retirer un instant, les convives s'expliquent sur son compte et découvrent la tromperie. Quand, à son retour, il les voit irrités, il se donne pour un espion au service du calife Ma'moûne et les force ainsi à le combler de cadeaux. Le lendemain, Ma'moûne, alors encore ennemi des plaisirs, demande, par hasard, à l'un des deux amis ce qu'il a fait la veille; aussi se croit-il dénoncé et il raconte toute l'histoire. Ma'moûne, charmé de l'esprit du parasite, en fait l'un de ses convives.

---

B. — Un parasite sachant que Ma'moûne attend son frère, va le chercher comme s'il était envoyé par le calife et charme les deux frères par son esprit. Pendant qu'il s'absente un moment, on s'explique. Mais le parasite accuse d'abord hardiment le frère de Ma'moûne de mensonge et finit par tout avouer.

---

Le manuscrit FF n'empruntant pas directement ses anecdotes au Halbat, mais à l'I'lâm (Bibliog. arabe, 4, 216), il y a lieu de croire que celle qu'il donne ici est le n° B.

---

<sup>(1)</sup> Autres histoires de parasites, nos 80, 86, 220 et 225.



286. — *Pari Banou.*

1. — Cfr. Zotenberg, Notice, 195, 199 et 200 ou tirage à part, 29, 33 et 34.

3 — Galland, 12, 1. — Caussin, 7, 125. — Destains, 5, 267. — Gauttier, 5, 239 et 7, 386. — Habicht, 9, 125 et 13, 306-307. — Loiseleur, 610. — Scott, 5, 255. — Weil, 3, 231. — Burton, 10, 244. (D'après un texte hindoustani, XVI.)—Henning, 21, 104. (D'après Burton.)

Les trois fils du sultan des Indes, Houssain, Aly et Ahmed, étant amoureux de leur cousine Nourounnihar, élevée à la cour de leur père et ne pouvant s'accorder, le sultan décide qu'elle sera à qui des trois rapportera l'objet le plus merveilleux.

Arrivés à un endroit où les routes se séparent, ils conviennent de prendre chacun un chemin différent et de se retrouver ici l'année suivante; le premier arrivé attendra les autres.

Houssain se rend à Bisnagar <sup>(1)</sup>, où il achète, pour quarante bourses, un tapis qui transporte où l'on veut. (N° 130.) Il passe ensuite quelque temps à étudier des curiosités de l'Inde, dont on voit ici la description, puis se rend au lieu où il doit retrouver ses frères.

Aly achète en Perse, également pour quarante bourses, un tuyau d'ivoire à l'aide duquel on peut voir tout ce qu'on désire <sup>(2)</sup>.

Ahmed, à Samarcande, acquiert, pour le même prix, une pomme artificielle qui guérit toute maladie. (N° 239.)

Les frères se retrouvent au lieu convenu. Grâce au tuyau magique, ils voient que la princesse est mourante; ils se transportent au palais sur le tapis et la pomme artificielle la guérit. Le roi, trouvant qu'aucun des trois n'eût réussi sans l'aide des autres et que les trois merveilles se valent, propose une nouvelle épreuve : les frères tireront et celui-là l'emportera dont la flèche tombera le plus loin <sup>(3)</sup>.

<sup>(1)</sup> Loiseleur, 612.

<sup>(2)</sup> Scott, 5, 271. — Clouston, 1, 376. — Salverte, Des sciences occultes, 2<sup>e</sup> édit., 219.

<sup>(3)</sup> Cfr. la flèche du Monastère de Walter Scott.

Cette première partie du conte : \* Langlès, Contes, fables et sentences

La flèche d'Ali dépasse celle de Houssain; quant à celle d'Ahmed, on ne la retrouve pas. Aly épouse donc sa cousine et Houssain se fait derviche.

Mais Ahmed veut savoir où sa flèche est tombée. Partant de l'endroit où sont parvenues celles de ses frères, il fait quatre lieues en ligne droite et voit son trait près de rochers escarpés. Dans un enfoncement, il aperçoit une porte de fer qu'il pousse : il découvre un château merveilleux, qu'habite la fée *Pari Banou*. Elle l'accueille avec bienveillance, lui dit que c'est elle qui a fait acheter, à lui et à ses frères, les objets merveilleux et qui, le réservant pour un sort plus heureux que le mariage avec sa cousine, a porté sa flèche si loin.

Le jour même Ahmed et la fée se marient <sup>(1)</sup>. Au bout de six mois, Ahmed veut rassurer son père, ignorant qu'une sorcière a pu lui annoncer que son fils vit. Il obtient avec peine le consentement de la fée, qui craint qu'il ne songe à l'abandonner. Il va voir son père, à qui il peut dire qu'il est heureux, mais sans lui faire connaître son sort actuel. A son retour, il montre un tel attachement à la fée qu'elle ne voit plus d'inconvénient à ce qu'il retourne une fois tous les mois.

Des vizirs jaloux excitent le sultan et lui font craindre que son fils, qui ne doit pas être bien loin, ne songe à le détrôner. Il recourt à la même sorcière : une première fois elle épie le retour d'Ahmed à l'endroit où il a retrouvé la flèche et le voit rentrer, mais sans pouvoir le suivre, parce que la porte de fer est invisible aux femmes <sup>(2)</sup>.

Le mois suivant, elle guette sa sortie, feint d'être malade et est ramenée par Ahmed au palais, où on lui fait boire de l'eau de la fontaine des lions. Par ce qu'elle voit et ce qu'on lui montre, elle découvre le secret d'Ahmed et le fait connaître au sultan.

Celui-ci, toujours excité par ses ministres et la sorcière, voudrait se

tirés de divers auteurs arabes ou persans. 1788, 66. — Traduit dans *Blaue Bibliothek*, 11, 285-290. — *Velten*, *Suaheli*, 71-73. — *Junod*, *Chants et contes des Ba-Ronga*, 304-309. (*Rev. d. trad. pop.*, 13, 351.) — *Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 41, 448-454. — *Clouston*, 1, 277-288. — *Romania*, 3, 193.

Voir surtout le n° 45 de *Syntipas*.

<sup>(1)</sup> Cfr. *Dunlop-Liebrecht*, 141-142. — L'analogie avec le lai de *Lanval* n'est pas très frappante. (*Légrand d'Aussy*, *Fabliaux*, 3<sup>e</sup> édit., 1, 175. — *Hist. litt. de la France*, 16, 229. — *Keightley-Wolff*, *Mythologie d. Feen*, 1, 46-47).

<sup>(2)</sup> Cfr. *Dunlop-Liebrecht*, 150 et *d'Herbelot*, 7.

débarrasser de son fils, qui l'inquiète. La sorcière lui fait comprendre que, s'il l'emprisonne, la fée le délivrera; elle lui conseille donc de lui faire demander merveille après merveille à la fée afin que, celle-ci finissant par refuser, Ahmed n'ose plus se montrer à la cour.

Le roi exige d'abord un pavillon qui puisse tenir dans la main, mais qui couvre cependant toute l'armée. Ahmed, ne voulant point paraître intéressé, hésite d'abord à s'adresser à la fée; il obtient cependant sans peine un pavillon qui a la propriété de prendre exactement la grandeur requise <sup>(1)</sup>.

Le roi réclame alors de l'eau de la fontaine des lions, qui guérit les fièvres les plus dangereuses. Ahmed, instruit et muni par sa femme, ne craint pas de s'exposer au péril : il jette un peloton, qui roule et le mène à la fontaine (n° 27); à chacun des quatre lions qui la gardent, il présente un quartier de mouton (n° 182) et puise l'eau sans descendre de cheval. Quand il sort, deux lions l'escortent, l'un devant, l'autre derrière, jusqu'à ce qu'il ait porté l'eau à son père <sup>(2)</sup>.

De plus en plus jaloux, et toujours poussé par la sorcière, le roi veut qu'Ahmed lui amène un homme haut d'un pied et demi, avec une barbe de trente pieds et portant sur l'épaule une barre de fer de cinq cents livres, dont il se serve comme d'un bâton à deux bouts <sup>(3)</sup>. C'est Chaïbar, frère de Pari Banou, que le roi a décrit. Elle le fait venir en brûlant un parfum (n° 443) et lui présente son mari, avec qui il s'entend parfaitement.

Le lendemain, ils se rendent à la cour : tout le monde fuit de terreur. Chaïbar assomme le roi, les méchants vizirs et la sorcière; il menace de tuer tout le monde si on ne proclame Ahmed sultan des Indes.

On se soumet. Aly reçoit en apanage une province considérable; Housseain persiste à rester derviche; Ahmed règne sur les Indes avec Pari Banou.

---

Burton, 8, 96. — Oestrup, 92-93 et 150. — Cosquin, 2, 286. — \* Coote, The sources.... (voir Bibliog. arabe, 5, 66.) — Sitzb. de l'acad. de Vienne, 7, 825. — Rev. de Paris, 25 (1855), 402. — Gött. gel. Anz., 1868, 1376 et 1380.

---

(<sup>1</sup>) Kunos, Turkish Tales, 54. — Habicht, 13, 307. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, 1, 132.

(<sup>2</sup>) Loiseleur, 638.

(<sup>3</sup>) Rivière (Burton, 12, 296.)

*Fortunatus*. J. Zacher, dans Ersch et Gruber, s. v., 478-487. — Grässe, Litg., 2, 3, 1, 191-195. — Dunlop-Liebrecht, 478-479. — Orient u. Occ., 2, 124-125. — Gesta, 731. — \* Lázár, Bela, Ueber das Fortunatus-Märchen dans Ung. Rev., 15, 461-488 et 692-716; cfr. 13, 334-348 et 445. (Rev. crit., 1898, 1, 180; Romania, 27, 175; Rev. d. trad. pop., 13, 413-415; Zeit. d. Ver. f. Volksk., 8, 232-233.) — Romania, 23, 215. — Serapeum, 10, 9. — Grimm, 212. — Oestrup, Contes de Damas, 14-15. — Oestrup, 84.

### *Les Pédants* (¹).

(Nos 287 à 293.)

#### **287.** — *Le maître d'école en deuil.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 583. — β, 2, 240. — γ, 2, 288. — δ, 3, 78. — ε, 3, 243.

3. — Hammer, 3, 372. — Weil, 4, 77. — Burton, 4, 78. — Payne, 4. — Henning, 8, 78.

4. — Mous., 2, 218. — Sedira, \* 1<sup>re</sup> édit., n° 31; 2<sup>e</sup>, 18-20. — Rev. d. trad. pop., 15, 145-146. — Tam., 2, 155-156. — Naf., 28.

Un maître d'école savant s'éprend d'une femme dont il entend chanter l'éloge par un passant et la pleure quand un vers récité dans la rue lui fait croire qu'elle est morte.

(¹) Autres histoires de pédants : Rev. d. trad. pop., 13, 487 et 490; 15, 283. — de Slane, Ibn Khal., 4, 381-382. — Le livre des sots de Gawzi, Flügel, H. Khal., 5, 76-77 et Man. Paris, 612, n° 3543, 2 et 613, n° 3547. — Velten, Suaheli, 42-43. — Spiegel, Chr. pers., 15-16. — Redhouse, Mesnevi, 1, 36-37 et 2, 205. — Tawney, 2, 110. — Arch. f. Littg., 8, 52-54; cfr. 25-26. — Cyrano de Bergerac, Le pédant joué.

Pourquoi les maîtres d'école sont peu intelligents. Tam. : 1, 160.

### 288. — *Le maître d'école mutilé.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 584. —  $\beta$ , 2, 240. —  $\gamma$ , 2, 289. —  $\varepsilon$ , 8, 245.

3. — Burton, 4, 80. — Payne, 4.

---

Histoire d'un savant maître d'école qui s'est mutilé à cause de sa bêtise.

---

### 289. — *Le maître d'école ignare.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 584. —  $\beta$ , 2, 241. —  $\gamma$ , 2, 290. —  $\delta$ , 3, 79. —  $\varepsilon$ , 8, 247.

— \* Raux, 82-84.

— Sedira, 2<sup>e</sup> édit., 188-191.

3. — Hammer, 3, 374. — Lane, 2, 537. — Mardrus, 7, 201. — Burton, 4, 81. — Payne, 4. — Henning, 8, 80.

---

Un homme, qui ne sait ni lire ni écrire, se fait maître d'école et se tire d'affaire, parce que ses élèves s'enseignent mutuellement. Une femme lui apportant un jour une lettre à lire, il fait tant de gestes dans son embarras qu'elle croit que l'épître annonce la mort de son mari, alors absent. Un voisin lit la lettre, où il dit qu'il va revenir. Le maître parvient cependant à s'excuser.

### 290. — *Le maître d'école éreinté.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 72. — Gauttier, 6, 217 et 7, 393. — Habicht, 11, 57. — Burton, 10, 470. — Henning, 23, 73. — Bowitsch, Sindibad, édit. Reclam, 22-23.

---

Cet homme est victime de son orgueil. Il a habitué ses élèves à lui montrer un tel respect que, s'il éternue, ils doivent croiser les bras pour saluer et prononcer des souhaits. Un jour qu'ils ont soif à la promenade, il se fait descendre dans un puits, d'où il leur tend de l'eau. Quand on le remonte au moyen de turbans liés bout à bout, il éternue et on le lâche pour saluer : de là son infirmité.

Burton, 10, 478. — Oestrup, Contes de Damas, 17.

Cfr. n° 187 de Syntipas. — Dubois, Pantcha-Tantra, 312 et suiv.

### 291. — *Le maître d'école à la joue tailladée.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 74. — Gauttier, 6, 220 et 7, 393. — Habicht, 11, 57. — Burton, 10, 422. — Henning, 23, 75.

Les élèves d'un maître rigoureux le forcent à se soigner en lui répétant tous les jours qu'il est pâle (cfr. Kalilah, n° 51) et lui font des cadeaux. Surpris un jour au moment où il va manger un œuf, il le fourre dans sa bouche. L'élève croyant qu'il a un abcès, lui taillade la joue et l'œuf tombe.

Burton, 10, 479.

### 292. — *Le maître d'école estropié.*

1. — Y.

3. — Burton, 10, 425. — Henning, 23, 77.

Un maître d'école, qui a succédé à son père, croit qu'il a caché des trésors ou des manuscrits derrière le treillis du plafond. Il y monte avec deux échelles et trouve un oiseau qui couve et qui se jette à sa figure : il tombe et se brise les genoux.

**293. — *Le pédant.***

1 — CC.

3. — \* Beloe. — Blaue Bibliothek, 11, 130. — Bibl. d. Frohsinns, 2, 99.  
— Taus. u. e. Tag, 11, 267.

Un pédant gratte la nuit les fautes d'une inscription et, promené en punition sur un âne, il souffre plus des solécismes du crieur qui le mène que de son supplice.

**294. — *Le perroquet.***

1. — A.— I.— FF.— Man. Breslau.— Gauttier, 1, XV.

2. — ε, 1, 90.— ζ, 1.

3. — Galland, 1, 150.— Caussin, 1, 140.— Destains, 1, 100.— Gauttier, 1, 115 et 7, 361.— Habicht, 1, 103 et 13, 297.— Loiseleur, 30.— Scott, 1, 87.— Lane, 1, 79; cfr. 111.— Weil, 1, 33.— Burton, 1, 48.— Henning, 1, 48.

4. — Nos 3 et 96 de Syntipas.

Une femme infidèle, voulant infirmer le témoignage d'un perroquet qui la surveille et qui l'accuse, lui fait croire au moyen d'un moulin à bras, d'eau qu'on verse et d'un miroir qu'on tourne devant lui à la lumière d'une chandelle, qu'il y a un orage. Quand il parle de cet orage au mari, celui-ci le prend pour un faux témoin et le tue.

Clouston, 2, 201-202.

*Les poètes.*

(Nos 295 à 301.)

**295. — ‘Oumar II et les poètes.**

1. — Man. Breslau.
2. — ε, 6, 182.
3. — Weil, 2, 218 — Burton, 9, 28.—Payne, 10.
4. — Mous., 1, 58. — I'lâm, 32. — Tam., 61. — Weil, Gesch. d. Chal., 1, 591-593.

‘Oumar II n'admet l'idée de recevoir les poètes qu'à cause de l'exemple de Mahomet ; mais, les écartant l'un après l'autre en raison de leur peu de religion, il reçoit seulement Garîr, auquel il fait un modeste cadeau. Celui-ci se déclare pourtant satisfait de ce que le calife aime mieux les pauvres que les poètes.

Hammer, Litg., 2, 35.— Brockelmann, Gesch. d. arab. Lit., 1, 57.— Brockelmann, Gesch. d. arab. Lit., 1901, 69-70.

**296. — Aboû Nouwâs.**

Nos 296 à 299.

1. — Man. égyptiens.— Gotha, 4, 411-412, nos 2661 et 2662.
2. — α, 1, 518. — β, 2, 171. — γ, 2, 191. — ε, 7, 371.
3. — Hammer, 3, 321.— Burton, 3, 374.— Payne, 4.— Henning, 7, 121.

Hâroûne, errant une nuit dans son palais, trouve une esclave que son fils avait voulu lui offrir, mais que sa femme avait séquestrée ; il la fait entrer dans son harem.

Il mande ensuite Aboû Nouwâs. L'officier le trouve dans un lieu de



plaisir. Mais le poète, ayant une dette envers un jeune homme qui se revêt successivement d'habits blancs, rouges, puis noirs et au sujet desquels il improvise des vers <sup>(1)</sup>, ne peut le suivre que lorsque le calife a fait payer ce qu'il doit.

Abou Nouwâs fait des vers sur l'aventure. De même sur un autre incident : pendant son ivresse, la favorite lui dérobe sa coupe et la cache sur l'ordre du calife, qui le menace de mort s'il ne réussit pas à lui en donner des nouvelles dans une poésie ; ce que le poète fait.

---

Cfr. n° 374.

Abou Nouwâs est devenu le héros d'un grand nombre d'historiettes. Voir Man. Paris, 304, nos 1618 et 602, n° 3456 <sup>(2)</sup>. — \*Nouzhat al gallâs... Baïroute s. d. (Rev. d. trad. pop., 13, 552 et 553.) — Velten, Suaheli, 13-34 et 241-245. — Stumme, Tunis, 2, 110-112 (Syntipas, n° 170); 112-116 (n° 155); 116-121 (Kalilah, n° 37); 121-122 (Gawzi, 92; Zeit. d. Ver. f. Volksk., 5, 61-62; Deut. Rundschau, 90, 126; Frey, Gartenges., 242-243; Montanus, Schwankb., 627. Cfr. Cardonne, Mélanges, 2, 89-95 et Apulée, livre IX, histoire de Philésitère.) — Djahiz, Beautés et antith., 336-337. — I'lâm, 49-50 (Tazyfne, 490), 95-96 et 96-97. — Damîri, 1, 43 et 78-79. — Mous., 2, 139. — Naf., 5 (Halbat, 85); 8 (Arnold, Chrest. ar., 40-41; Wright, Read. Book, 11 et VI; D'Herbelot, 28; D'Allègre, Gulistan, 1737, 176-178); 48-49 (Velten, Suaheli, 17-18; Rückert, 6, 24-25; Rev. d. trad. pop., 7, 188, 12, 339-340 et 14, 441-442); 49 (Gawzi, 181.) — Basset, Zenatia du Mzab, 184-185.

### 297. — *Abou Nouwâs et les jouvenceaux.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 562. — β, 2, 218. — γ, 2, 255. — ε, 8, 190.

3. — Mardrus, 6, 65. — Burton, 4, 31. — Payne, 4. — Henning, 8, 29.

---

<sup>(1)</sup> Naf., 29-30.

<sup>(2)</sup> Les anecdotes des Man. Paris, 624, n° 3655, 6 et 3656, 2 et Gotha, 1, 100, n° 53, 1 sont peut-être celles que donnent les Mille et une nuits.

4. — Cfr. Halbat, 56. — Girgas et Rosen, 8. — Socin, Arab. gram., 1885, 102-103. — Rev. d. trad. pop., 15, 466.

Hâroune, ayant surpris Abou Nouwâs en débauche avec trois joveux, au sujet desquels il improvise des vers, le condamne le lendemain à avoir la tête tranchée après qu'on l'aura promené dans le palais vêtu d'une selle, d'un licou et d'une croupière d'âne. A Ga'far, qui le rencontre en cet équipage, il répond qu'en échange de ses plus beaux vers, le calife lui a donné ses plus beaux habits. Hâroune rit et fait grâce.

### 298. — *Zobéïde au bain.*

1. — Man. égyptiens.
2. — α, 1, 567. — β 2, 223. — γ, 2, 263. — ε, 8, 200.
3. — Hammer, 3, 347. — Mardrus, 7, 182. — Burton, 4, 41. — Payne, 4. — Henning, 8, 39.

Hâroune fait faire à Abou Nouwâs des vers sur Zobéïde au bain et l'en récompense.

### 299. — *Le jour efface les paroles de la nuit.*

1. — Man. égyptiens. — Berlin, 19, 523, n° 8527, 5.
2. — α, 1, 567. — β, 2, 223. — γ, 2, 264. — ε, 6, 179.
3. — Hammer, 3, 348. — Mardrus, 7, 186. — Weil, 2, 217. — Burton, 4, 43. — Payne, 4. — Henning, 8, 40.

4. — Halbat, 83-85. — I'lâm, 50. — Hammer, Rosenöl, 2, 94-95. — Tazyïne, 489-490. — Naf., 12-13. — D'Herbelot, 28. — D'Allègre, Gulistan, 1737, 173-176. — Anecd. arabes, 348-349.

Hâroûne est renvoyé au lendemain par une esclave; mais elle ne tient point sa promesse, parce que le jour a effacé les paroles de la nuit. Il demande que trois poètes mettent en vers cette aventure. Abou Nouwâs, qui semble avoir vu, tant il rend bien les circonstances, excite les soupçons et la colère de Hâroûne; mais il se justifie et reçoit double récompense.

Burton, 8, 137. — Artin-Pacha, Contes pop., 267-268.

### 300. — *Hâroûne et la jeune arabe.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 2, 172. — β, 3, 185. — γ, 3, 280. — ε, 6, 189.

3. — Hammer, 3, 474. — Burton, 5, 306. — Payne, 6. — Henning, 12, 23.

4. — I'lâm, 48-49. — Hammer, Rosenöl, 2, 144-145.

Hâroûne, charmé des vers qu'une jeune fille, à une fontaine, lui adresse sans le connaître, en changeant quatre fois la rime seule, l'épouse, car elle est d'une famille distinguée. Un jour, rien qu'à son air, elle devine qu'il vient lui annoncer la mort de son père, qui seul, d'ailleurs, pouvait lui causer de l'inquiétude.

Cfr. n° 246.

**301. — *Les trois femmes poètes.***

1. — Man. égyptiens. — Gotha, 2, 422, n° 1231.
2. —  $\alpha$ , 2, 173. —  $\beta$ , 3, 186. —  $\gamma$ , 3, 281.
3. — Burton, 5, 308. — Payne, 6. — Henning, 12, 25.  
— \* Hammer, Wiener Musenalmanach, 1807.
4. — I'lâm, 51-52.

Asma'i, pris pour arbitre par trois sœurs dont chacune compose un vers, reçoit le prix de la victoire de celle qu'il a déclarée la première. Quand il raconte l'aventure à Hâroûne, il obtient une somme égale pour les explications qu'il donne au sujet de son jugement.

**302. — *Les pommes.***

Nos 302 et 303.

1. -- Man. égyptiens. — A. — B. — C. — I? — FF?
2. —  $\alpha$ , 1, 51. —  $\beta$ , 1, 55. —  $\gamma$ , 1, 111. —  $\delta$ , 1, 117. —  $\epsilon$ , 1, 350. —  $\zeta$ , 1.
3. — Galland, 3, 165. — Caussin, 2, 230. — Destains, 2, 23. — Gauttier, 2, 90 et 7, 367. — Habicht, 3, 32 et 13, 300. — Loiseleur, 142. — Scott, 2, 97. — Lane, 1, 222. — Mardrus, 1, 235. — Weil, 1, 113. — Burton, 1, 171. — Payne, 1. — Henning, 1, 157.  
— En berbère. (Rev. d. trad. pop., 6, 454.)

Hâroûne veut parcourir une nuit la ville avec Ga'far pour voir comment elle est administrée et, au besoin, destituer les fonctionnaires.

On rencontre un pêcheur revenant sans avoir rien pris. Hâroûne l'engage à jeter encore une fois son filet : il lui donnera cent dinârs pour le coup. Le

pêcheur ramène une caisse: quand on l'ouvre, on y trouve une femme coupée en morceaux <sup>(1)</sup>. Colère du calife contre Ga'far, sous le ministère duquel de tels crimes peuvent passer inaperçus; s'il ne produit le coupable dans les trois jours, il sera crucifié avec quarante de ses parents.

On va l'exécuter quand un jeune homme et un vieillard viennent s'accuser. Le jeune homme, en décrivant le contenu de la caisse, prouve qu'il est bien l'auteur; le vieillard est son beau-père, qui voudrait sauver son gendre en se sacrifiant à sa place. Mais quand le jeune homme a raconté son histoire, Hâroûne est forcé de lui faire grâce. C'est, en effet, sa femme qu'il a tuée. Malade, elle a désiré sentir une pomme et son mari a fait un long voyage jusqu'à Basra, dans les jardins du calife, pour s'y procurer trois de ces fruits à grands frais. Il les remet à sa femme et, peu après, voit passer un esclave noir jouant avec une pomme. A sa demande, le noir répond qu'il la tient d'une amie malade, dont le mari a fait un voyage coûteux pour se la procurer. Sa femme, à son retour, ne pouvant lui dire où sont les fruits, il la croit coupable, la tue et la jette à l'eau. Il voit alors pleurer l'un de ses fils et il apprend qu'il le fait parce qu'un noir lui a arraché sa pomme et l'a forcé à lui dire comment son père l'avait acquise.

Hâroûne donne trois jours à Ga'far pour retrouver le noir. Le ministre reste chez lui et se prépare à mourir, croyant impossible de réussir dans sa recherche et espérant que Celui qui l'a sauvé une première fois le sauvera encore. Le quatrième jour, Hâroûne le mande; quand il dit adieu à sa plus jeune fille (n° 177), il voit qu'elle a une pomme: elle l'a achetée de leur esclave Rihâne. Ga'far le mène à Hâroûne et obtient son pardon en contant <sup>(2)</sup> l'histoire de Noûr aldîne (n° 270).

---

Nos 106 et 348. — Burton, 8, 131. — Oestrup, 75 et 149. — Benfey, 454-455. — Oesterley, Baitâl P., 176-178. — Basset, Zenatia du Mzab, 127-128. — Journ asiat., 1844, 1, 245-246.

---

(1) Cfr. Cardonne, Mélanges, 1, 55-61.

(2) N° 194.

**303. — *La boîte.* <sup>(1)</sup>**

1. — Les trois man. des Cent et une nuits. — Man. Pajot.

3. — Pajot, 16. — Gaudefroy-Demombynes, n° 16.

L'ami d'un marchand lui ayant montré une boîte de bonbons qu'il destine comme philtre à une femme, la remet au fils du marchand. Le père la retrouve sous un coussin du divan, soupçonne sa femme, la jette dans le Tigre et n'apprend qu'alors la vérité de son fils.

La femme, sauvée par un pêcheur, le charge de porter ses habits au crieur, afin qu'il les montre à son mari. Celui-ci veut aller la chercher, mais des voleurs le blessent grièvement à son retour et enlèvent sa femme.

Voyant une fois vendre un châle qu'il portait le jour où il avait été blessé, il apprend que le crieur le tient d'un bédouin; il feint de prendre ce bédouin pour le déposant d'une somme considérable, l'attire ainsi chez lui et ne le relâche que quand il a fait renvoyer la femme par ses complices.

Jaloux un jour d'un esclave, il le tue; ses compagnons de servitude, pour le venger, mettent le feu à sa maison et à celles de voisins et l'accusent de ce crime; on le condamne à dix ans de prison. Hâroune (n° 433) lui fait grâce de cinq ans.

**304. — *Le Portefaix.***

3. — Caylus, 8, 175. — Pourrat, 4, 385. — Tausend u. e. Tag, 10, 1.

Le fils d'un riche lapidaire, Dgerberi, dissipe l'immense fortune de son père et, abandonné de ses amis (n° 22), s'établit comme portefaix : il est heureux, parce qu'il ne pense pas au lendemain, ce que son père lui avait recommandé.

---

(<sup>1</sup>) Pajot a seul le nom de boîte; les trois manuscrits parlent d'une pomme.

Il sauve un jour une femme qui s'est jetée dans le Tigre, parce qu'elle a été attirée par une vieille, qui, s'étant introduite chez elle sous prétexte d'ablutions (n° 189), a gagné sa confiance et a fini par l'inviter à la prétendue noce d'une parente. (N° 416.)

Les autres portefaix, pour échapper à la concurrence heureuse qu'il leur fait, lui paient une rente; mais l'oisiveté le rend malade, les portefaix l'abandonnent et, averti en songe par Mahomet, il se décide à se remettre au travail; ce qui le guérit.

Un jeune homme ayant été tué sans qu'on parvienne à retrouver l'auteur du crime, Dgerberi dit qu'il découvrirait le coupable s'il avait les pouvoirs du vizir; celui-ci les lui accorde pour un jour. Dgerberi fait alors arrêter et battre le muezzin de la mosquée la plus voisine de la maison du mort, lui explique que ce n'est qu'une ruse, et lui enjoint, moyennant dédommagement, de dire qu'il a été arrêté pour un autre et d'annoncer la prière la nuit. Il le fait et on appréhende le premier qui accourt demander la raison de ces faits extraordinaires : c'est le meurtrier qui, à cause du trouble de sa conscience, est à l'affût de tout ce qui se passe d'insolite <sup>(1)</sup>.

Le vizir, craignant la rivalité d'un homme aussi perspicace, l'envoie combattre les Guébres. Après de nombreux exploits, il est pris, se sauve et arrive dans une forêt. La nuit, il voit un taureau noir sortir de la mer (n° 373) et laisser tomber de son muflle une escarboucle qui l'éclaire pendant qu'il cherche sa nourriture. Le lendemain, Dgerberi jette de la boue sur la pierre et s'en empare quand le taureau s'est retiré.

Il l'offre au roi de Perse et l'emporte sur trois frères, qui, ayant pris un poisson à face humaine, avaient obtenu de lui des pierres précieuses pour prix de sa liberté. Le roi fait de lui son vizir.

---

Cadre du n° 368.

*Animaux se rachetant.* Qazwîni, 2, 299-300; Gawzi, 105; Naf., 6; Rev. d. trad. pop., 13, 226-227.— Damiri, 2, 148; Qalyoubi, 170-171.— Qazwîni, 1, 303.

---

<sup>(1)</sup> Gawzi, 43-44; Rev. des trad. pop., 14, 705-706. — Cfr. I'lâm, 153 et d'Herbelot, 636, v° Motadhed.

**305. — *Le Pourvoyeur.***

Bibliog. arabe, 5, 220.

*Prières singulières.*

Nos 306, 307 et 308.

**306. — *Le pèlerin.***

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 456. —  $\beta$ , 2, 108. —  $\gamma$ , 2, 102. —  $\delta$ , 2, 365.

3. — Hammer, 3, 296. — Mardrus, 7, 217. — Weil, 4, 48. — Burton, 3, 247.  
— Payne, 3. — Henning, 6, 183.

---

Se pendant aux voiles de la Ka'ba, un pèlerin demande à Dieu qu'un certain mari soit infidèle, afin qu'il profite de la colère de la femme. Scandalisés, les pèlerins l'amènent à l'émir du pèlerinage; mais celui-ci l'excuse quand il a appris son histoire.

Faisant le métier de valet de boucherie, il doit se cacher un jour à cause de la sortie d'un harem (n° 19); mais les eunuques l'emmènent malgré les prières de la foule et, quand il croit qu'on va le mettre à mort, on le conduit au bain et on le revêt d'habits précieux. Introduit auprès d'une dame d'une grande beauté, il soupe avec elle et reste chez elle; à son départ, il reçoit beaucoup d'argent. Après huit jours de cette vie, la dame le cache dans un cabinet, parce que survient un jeune homme, avec qui elle se réconcilie. C'est son mari, qu'elle a surpris un jour avec une vile esclave, ce qui lui a fait jurer qu'elle se vengerait avec quelque homme de la plus basse condition.

---

Cfr. n° 361.



---

**307. — *Les esclaves noirs.***

1. — CC.

3. — \* Beloe.— Blaue Biblioth., 11, 133.— Biblioth. d. Frohsinns, 2, 101.— Taus. u. e. Tag, 11, 276.

---

Un esclave, qui se dit l'esclave de Dieu, force un saïh à lui servir un repas; le lendemain, au contraire, un autre, qui se dit l'esclave du diable, paie le vieillard. « Grand Dieu, » dit celui-ci, « si tu avais un jour besoin d'esclaves, demande à Satan de t'en donner. »

---

**308. — *Le vieillard.***

1. — CC.

3. — \* Beloe.— Blaue Biblioth., 11, 142.— Biblioth. d. Frohsinns, 2, 103.— Taus. u. e. Tag, 11, 287.— Clouston, Flowers, 109.


---

Un vieillard ayant prié Dieu pour que quelqu'un l'aide à gravir une colline, un soldat le force à porter un poulain. Une femme, le prenant pour un saint, lui demande de prier pour son enfant malade; il supplie Dieu de le faire mourir, sûr ainsi qu'il vivra longtemps.

---

**309. — *Le Prince.***

1. — FF.



**310. — Qamar-Khân.****1. — I.**  

---

« Histoire du prince Qamar-Khân et du schaïkh 'Atâ, du sultan Mahmoud-Khân, de Bahrâm-Schâh, d'Abdallah ibn Hilâl, de Hâroût et Mâroût, etc. (Nuits 476 à 524) », dit Zotenberg, Notice, 188 ou tirage à part, 22.

---

**311. Qamar al zamâne et Sams.**

Bibliog. arabe, 5, 214.

**312. — Les quarante derviches.****1. — B.**  

---

Dans le conte du troisième calender du manuscrit B, l'histoire des Dix vieillards borgnes est remplacée par celle des *Quarante derviches*, dit Zotenberg. (Notice, 184 ou tirage à part, 18.)

Est-ce le livre des quarante vizirs ?

---

*Réparties et traits d'esprit* <sup>(1)</sup>.

Nos 313 à 320.

---

(<sup>1</sup>) Cfr. nos 164, 172 et 205.

313. — *Les six esclaves.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 511. —  $\beta$ , 2, 164. —  $\gamma$ , 2, 181. —  $\varepsilon$ , 7, 348.

3. — Hammer, 3, 311. — Mardrus, 6, 271. — Weil, 2, 378. — Burton, 3, 360. — Payne, 4. — Henning, 7, 108.

Un homme a six esclaves, une blanche, une rouge, une grasse <sup>(1)</sup>, une maigre, une jaune <sup>(2)</sup> et une noire. Il leur fait un jour dire des poésies et, deux à deux, se vanter en critiquant leurs rivales : la blanche loue ainsi la blancheur et blâme ce qui est noir, etc.

Le calife Ma'moune, à qui on a conté cette histoire, fait acheter les six esclaves; mais, touché du désespoir de leur maître, qui lui adresse des vers, il les lui rend avec des cadeaux. (Cfr. nos 36 et 206.)

Oestrup, 150. — Knust, A. d. Eskurial, 188.

*Couleurs. Eloge du noir.* Flügel, H. Kh., 6, 328-329. — Antar, 1, 124. — Roorda-Cool, Gram. arab., 1<sup>re</sup> édit., 18-19; 2<sup>e</sup> édit., 32-33. — Perron, Dâr-four, 272-275 et 442. — Puymaigre, Folklore, 50-51 et 305-306. — De candido et nigro. (Poetæ latini minores, éd. Baehrens, 5, 370 et suiv.) — Il contrasto della bianca e della brunnna (Romania, 16, 161 et 24, 634.) — Esp. d. journ., 10<sup>e</sup> année, 11, 241 et suiv.

*La beauté des femmes.* Hammer, Osm. Dichtk., 4, 429-453 et 603. — \* A. Th. Hartmann. Ueber die Ideale weiblicher Schönheit bei den Morgenländern. Düsseldorf. 1798.

(<sup>1</sup>) Flügel, H. Kh., 6, 515. — Man. Munich, Aumer, 222.

(<sup>2</sup>) Le passage relatif à l'esclave jaune est traduit dans Karabacek, die persische Nadelmalerei, 55-56.

**314. — Hâroûne et les deux (trois) esclaves.**

1. — Man. égyptiens.
2. —  $\alpha$ , 1, 569. —  $\beta$ , 2, 225. —  $\gamma$ , 2, 266. —  $\epsilon$ , 8, 205.
3. — Hammer, 3, 351 (la première forme). — Mardrus, 7, 171. — Burton, 4, 46. — Payne, 4.
4. — Tam., 1, 14-15. — Hammer, Rosenöl, 2, 146-147.

Deux esclaves se disputent Hâroûne, en invoquant les lois des terres mortes ou de la chasse. Dans l'autre forme, qui suit, une troisième s'adjuge Hâroûne en attendant que le procès des deux soit vidé.

**315. — Inscription d'une chemise.**

1. — Man. égyptiens.
2. —  $\alpha$ , 1, 598. —  $\beta$ , 2, 255. —  $\gamma$ , 2, 309. —  $\epsilon$ , 8, 297.
3. — Hammer, 3, 398. — Mardrus, 7, 204. — Burton, 4, 111. — Payne, 4.

Amîne n'accepte une esclave de son oncle Ibrâhîm que quand une inscription l'a rassuré sur sa chasteté.

**316. — Inscription d'une coupe.**

1. — Man. égyptiens.
2. —  $\alpha$ , 1, 598. —  $\beta$ , 2, 255. —  $\gamma$ , 2, 309. —  $\epsilon$ , 8, 299.
3. — Hammer, 3, 399. — Mardrus, 7, 205. — Burton, 4, 112. — Payne, 4.

Fath ibn Hâqâne envoie à Moutawakkil malade une jeune fille avec une coupe contenant du vin. Une inscription recommande ce remède, ce que le médecin approuve.

### 317. — *Les hommes et les femmes.*

1. — Man. égyptiens. — Berlin, 19, 553, n° 8591 et 20, 20, n° 8987, 4. — Munich, Aumer, 222 ?

2. —  $\alpha$ , 1, 598. —  $\beta$ , 2, 255. —  $\gamma$ , 2, 310. —  $\epsilon$ , 8, 300.

3. — Hammer, 3, 400. — Mardrus, 7, 235. — Burton, 4, 113. — Payne, 4.

Une savante femme discute avec un homme très instruit, qui s'occupe trop de son frère, la prééminence d'un sexe sur l'autre.

Cfr. n° 387. — Oestrup, 123.

### 318. — *La femme aux cheveux blancs.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 602. —  $\beta$ , 2, 275. —  $\gamma$ , 2, 315. —  $\epsilon$ , 8, 311.

3. — Hammer, 3, 408. — Mardrus, 7, 177. — Burton, 4, 120. — Payne, 4.

Une femme, belle encore, mais ayant les cheveux blancs, refuse de se teindre.

### 319. — Réponse d'une esclave.

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 602. —  $\beta$ , 2, 276. —  $\gamma$ , 2, 315. —  $\varepsilon$ , 8, 312.

3. — Hammer, 3, 409. — Burton, 4, 121. — Payne, 4.

‘Ali ibn Mouhammad ibn ‘Abd Allâh ibn Tâhir achète une esclave qui lui fait une réponse spirituelle.

### 320. — L'esclave borgne.

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 569. —  $\beta$ , 2, 225. —  $\gamma$ , 2, 266. —  $\varepsilon$ , 8, 204.

3. — Burton, 4, 45. — Payne, 4.

Abou alaswad loue la beauté d'une esclave borgne qu'il a et dont on blâme le défaut.

### La réunion.

Nos 321 à 327.

### 321. — La femme vertueuse du juge israélite.

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 639. —  $\beta$ , 2, 314. —  $\gamma$ , 2, 369. —  $\delta$ , 3, 147.

3. — Hammer, 3, 422. — Weil, 4, 85. — Burton, 4, 206. — Payne, 5. — Henning, 9, 14.

4. — Rev. d. études juives, 33, 234-239.

Un juge israélite, se rendant à Jérusalem, confie sa femme à son frère. N'ayant pas cédé à ses vœux, elle est accusée par lui d'adultère, enterrée dans une fosse et lapidée. Un passant la délivre, l'emmène et lui confie son enfant. Un fripon, ne pouvant la séduire et voulant la tuer la nuit, se trompe et sacrifie l'enfant. La mère l'accuse et la maltraite, mais est retenue par le mari. Elle s'en va, voit un homme en croix, qu'on laissera mourir s'il n'expie par des aumônes, paie pour lui et le délivre. Il lui bâtit une cellule. Le bruit de ses vertus se répand et le frère du juge, la mère de l'enfant tué et le fripon, frappés de graves maladies, viennent la trouver pour qu'elle les guérisse. Elle exige une confession publique de leurs fautes, leur rend la santé et se trouve justifiée aux yeux de son mari, qui la reprend. Pardon accordé à tous; ils se convertissent.

Perles, Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., **22**, 123-124. — Réc. égyptienne, 62-63.

### 322. — *Le cadi et sa femme.*

#### A.

##### 1. — Y.

3. — Scott, **6**, 396. — Destains, **6**, 300. — Gauttier, **6** 406 et **7**, 397. — Habicht, **11**, 197 et **13**, 312. <sup>(1)</sup>

4. — Zeit. d. deut. morg. Ges., **21**, 536-538 <sup>(2)</sup>. — Rosen, Touti, **1**, 89-108. (Benfey, Kl. Schriften, **3**, 71.) — X. Marmier, Deux contes turcs. Dans Rev. brit., 1883, **6**, 353-360. — La prieure de Debré-Sina. Dans \* D. de Rivoyre,

<sup>(1)</sup> Burton ne donne pas cette histoire, **11**, 468.

<sup>(2)</sup> Traces du conte dans l'Inde : Basset, Nouv. contes berb., 246-247. — Le Karma-Çataka. Dans Journ. asiat. 1901, **1**, 269-270. — Lacsanarong. Journ. asiat. 1877, **1**, 188-202; cfr. 167-169, 176-177 et 182. — \* A. Rémusat, Chines. Erzählungen, 1827, **1**, 3-106.

Aux pays du Soudan. (Bull. de corr. afr., 3, 352.; — Gesta, 648-654. — Italienische Märchen in Toscana aus Volksmund gesammelt von Carl Weber. Dans *Forschungen z. rom. Philol.* Festgabe f. H. Suchier, 328-336.

---

Un cadî étant parti pour le pèlerinage de La Mecque, son frère tente de séduire la vertueuse femme de l'absent et, pour se venger de ses refus, la fait condamner comme adultère.

Battue, promenée dans Bagdad, puis exilée, elle se dirige vers La Mecque pour y retrouver son mari. Pendant son voyage, un jeune homme cherche en vain à se faire aimer d'elle et, voulant la punir en la tuant, frappe, dans l'obscurité, l'enfant des hôtes qui avaient reçu la femme; car, aimant beaucoup cet enfant, elle le faisait dormir dans sa chambre.

Continuant sa route, elle voit promener un jeune homme qu'on allait, d'après la coutume du pays, mettre à mort comme insolvable. Elle sacrifie presque tout ce qu'elle a pour le libérer <sup>(1)</sup>; mais, épris d'elle à son tour et ne pouvant la gagner, il la vend comme esclave à un capitaine de navire qui avait l'habitude d'en acheter dans ces parages.

Une tempête la sauve des entreprises du capitaine à qui elle avait plu et elle arrive dans la capitale d'un pieux sultan, où sa propre piété fait bientôt d'elle l'objet de la vénération de tous; le sultan, surtout, la protège, parce qu'il attribue à l'effet de ses prières la soumission de vassaux qui lui avaient, depuis plusieurs années, refusé obéissance et tribut.

Poussés par le chagrin ou le remords, le mari, le frère, le meurtrier de l'enfant, l'insolvable libéré et le capitaine se rencontrent quand ils vont chercher des consolations auprès de la sainte. Nul ne l'ayant reconnue, elle demande au sultan un officier de confiance qui se cache et qui entend ainsi successivement le récit des cinq personnes.

La femme justifiée se réunit à son mari, que le sultan nomme chef de sa magistrature, et fait gracier les autres, qu'on se borne à exiler.

---

(<sup>1</sup>) Cfr. Benfey, 221.



## B. — Autre forme.

(N° 79 de Syntipas.)

1. — Man. de Breslau.

2. — ε, 11, 190.

3. — Pas de traduction. (Habicht, 14, 101.)

4. — \* Radloff, 4, 141. (Bull. de corr. afr., 3, 352.)

---

Un homme de Nisâboûr, partant pour un pèlerinage qui doit durer longtemps, confie sa femme à son frère. Le frère, ne pouvant la séduire, l'accuse d'adultère et on la lapide après l'avoir mise dans une fosse.

Un homme qui passe la conduit dans sa maison et la guérit. Mais son fils s'éprend d'elle et, comme elle résiste, s'arrange avec un jeune homme pour qu'il vienne voler; il lui fait avouer alors que la femme lui a ouvert la maison et qu'il est le complice à cause duquel elle a été lapidée. On veut la mettre à mort, mais le père la défend et la fait sortir de la ville après lui avoir donné 1000 dirhems.

Elle arrive dans une autre localité, où l'on veut battre un homme qui ne paie pas l'impôt. Elle le libère et le repousse quand il devient amoureux d'elle. Voulant se venger, il écrit une lettre mensongère qu'il porte au roi comme l'ayant trouvée sur elle et l'accuse d'être une espionne.

Avant qu'on ait pu l'arrêter, elle part après s'être vêtue en ascète. Dans une autre ville, la pieuse fille du roi étudie avec elle; aussi, quand le roi vient à mourir, le peuple, accusant la princesse et l'ascète, massacre la première; mais, quand on veut tuer l'ascète, il se fait examiner par des femmes. (N° 31.) Son innocence reconnue, on la décide à force de supplications à accepter la royauté. Elle consent, ordonne de construire une qoubba sur la tombe de son amie et fait des miracles, parce que Dieu la récompense ainsi de sa vertu.

Elle lui demande que son innocence soit reconnue. Attirés par le bruit de sa puissance surnaturelle, le frère, le fils de l'homme généreux qui l'a recueillie et le débiteur libéré, frappés de maladies incurables, se

rendent chez elle dans l'espoir d'être soulagés, se rencontrent et arrivent ensemble. Elle ne consent à prier pour eux que s'ils confessent leurs crimes, ce qu'ils font sans la reconnaître. Elle les guérit alors et se réunit à son mari, qui a pu constater ainsi son innocence.

### C. — *Le cadi et la fille du marchand.*

2. — Spitta, Contes arabes modernes, 80. — Green, Modern ar. stories, 102.

4. — Tâzerwalt, 77-81 et 199-200. — \* Mercier, Cinq textes berbères (Rev. d. trad. pop., 16, 274-275.)

— \* Geschiedenis van Djohor Manikam. Uitg. m. aantek. door J.-J. de Hollander. Breda 1845. — Dulaurier (Marre), Histoire de la princesse Djeuhar Manikam. Dans Muséon, 11, 436-447 et 12, 17-35 (1.)

Un marchand, partant en voyage avec son fils, confie au cadi la surveillance de sa fille. S'éprenant d'elle, il est repoussé et envoie une vieille (n° 189), qui dit être sa tante : si elle ne la connaît pas, c'est qu'elle a quitté sa famille quand la jeune fille était encore toute petite (n° 19.) Elle se fait conduire par elle au bain, où elle avait mandé le cadi. Mais la jeune fille, sous prétexte de le laver, l'aveugle, le renverse en le blessant et lui échappe. Elle fait alors murer sa porte et le cadi, pour se venger, écrit au père pour l'accuser d'inconduite.

Le père envoie le frère pour la mettre à mort. Il la prend au désert sous prétexte de la mener à leur père; mais, n'ayant pas le courage de la frapper, il l'abandonne et rapporte à son père du sang de gazelle pour montrer qu'il a rempli sa mission.

La jeune fille se cache sur un arbre. Un prince l'y découvre, l'emmène,

---

(1) Cette histoire contient, en plus, le trait de l'exposition du portrait, comme au n° 327 D.

l'épouse et en a trois enfants. Le fils d'un haut fonctionnaire ayant un jour reproché aux enfants de ne pas avoir d'oncle maternel (cfr. n° 21), la mère obtient la permission de les conduire à leur oncle. On lui donne une escorte que commande le vizir. Le vizir veut la séduire et, dans ce but, tue successivement les trois enfants; menacée elle-même de mort, elle feint de consentir et obtient de sortir un instant, une corde attachée à la main : elle la dénoue, la lie à un arbre et s'enfuit.

Le vizir retourne disant au roi que c'est une ogresse, qui a dévoré ses propres enfants. Le roi et le vizir se mettent à sa recherche pour la tuer. Le père, à qui son fils a avoué qu'il a épargné sa sœur, veut également la retrouver. Tous se rencontrent dans un café, où la jeune femme, qui avait échangé ses habits contre ceux d'un berger, a obtenu un emploi. Elle conte son histoire devant tous et se fait reconnaître. On brûle le cadi, la vieille et le vizir.

---

Cosquin, 2, 327-328.

### 323. — *Repsima*.

3. — Lille, 5, 212. — Rapilly, 3, 97. — Loiseleur, 265.

— \* Den sköna Repsimas besynnerliga Händelser. Hernösand.  
1802.

---

Un marchand de Basra, Dukin, laisse une fille unique, Repsima. Quoiqu'elle ait fait vœu de chasteté, elle cède aux instances de sa famille et épouse le marchand Temin.

Un an après, Temin va aux Indes après avoir recommandé sa femme à son frère Revendé. Il essaie de se faire aimer de sa belle-sœur; dédaigné, il introduit un homme dans sa chambre, survient avec des témoins subornés et l'accuse d'adultère. On la condamne à être enterrée jusqu'à la poitrine au bord de la grand route.

Un brigand arabe, qui vient à passer, la délivre et la prend chez lui, où il lui confie le soin de son jeune fils. Un noir, Calid, repoussé par elle, pour

se venger, tue l'enfant et met sa tête dans la chambre de Repsima. Le brigand, pour ne pas violer les lois de l'hospitalité, ne veut pas la faire mourir bien qu'il la croie coupable du meurtre et la chasse, tout en lui remettant cent sequins.

Elle délivre un esclave qu'on allait pendre. Il s'éprend d'elle et la vend à un capitaine de navire. Mais une tempête la jette au rivage d'une île que gouverne une femme.

Ses vertus l'ayant rendue populaire, elle est choisie pour succéder à la reine qui vient à mourir. Elle convertit ses sujets au mahométisme et se montre si pieuse que Dieu exauce toutes ses prières. Aussi les malades accourent-ils de toute part; on les reçoit dans de grands hopitaux bâtis à cet effet et tous recouvrent la santé.

Un jour, on annonce à Repsima l'arrivée de six étrangers, dont quatre malades. Ce sont Revendé, qui a perdu la vue et qu'amène Temin; le brigand, qui accompagne Calid devenu goutteux; le jeune homme libéré, frappé de folie et le capitaine du navire, atteint d'hydropisie. Ils confessent tous leurs crimes.

Repsima offre à Temin une de ses plus belles esclaves en mariage: mais il déclare ne pouvoir oublier sa femme innocente et malheureuse. Là-dessus, Repsima se fait connaître.

---

\* Repsima, essay d'une tragédie domestique. Lausanne. (Gött. gel. Anz., 1767, 984.)

### 324. — *La femme sauvée du naufrage.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 640. —  $\beta$ , 2, 316. —  $\gamma$ , 2, 371. —  $\delta$ , 3, 150.

3. — Hammer, 3, 425. — Weil, 4, 87. — Burton, 4, 209. — Payne, 5. — Henning, 9, 18.

---

Une femme fait vœu de se consacrer à Dieu à La Mecque, parce que, dans une tempête, réfugiée sur une planche, elle a donné le jour à un enfant, qu'un matelot a jeté à la mer parce qu'elle ne voulait pas lui céder. Mais elle invoque Dieu et un monstre marin enlève le matelot. Puis, sur un navire qui la recueille, elle retrouve aussi son enfant, que le monstre marin y a apporté.

---

Réc. égyptienne, 63.

### 325. — *L'interdiction du serment.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 653. —  $\beta$ , 2, 329. —  $\gamma$ , 2, 390. —  $\delta$ , 3, 170.

3. — Hammer, 3, 451. — Weil, 4, 100. — Burton, 4, 238. — Payne, 5. — Henning, 9, 46.

— Perles, Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., 22, 28-31.

4. — Jellinek, Bet ha-Midrasch, 1, 72-74. — Perles, 31-33. — Levi, Trois contes juifs, 22-29.

Un israélite, à son lit de mort, exige de son fils la promesse de ne jamais faire de serment. Pour tenir sa parole, il se ruine à payer des gens de mauvaise foi, qui se disent créanciers et auxquels il ne peut opposer le serment. Il quitte alors sa patrie et une tempête sépare cet homme, sa femme et ses deux fils.

Abordant dans une île, il prie Dieu trois jours : chaque fois, des formes sorties de la mer viennent prier avec lui. Une voix lui révèle alors que l'île est pleine de trésors. Il en dispose au profit des matelots qui visitent l'île et rassemble une grande population, dont il devient le roi.

Attirés par sa réputation, ses fils, recueillis jadis chacun par des gens bienfaisants et sa femme, sauvée par un marchand, arrivent dans l'île. Il nomme l'un des jeunes gens secrétaire et confie à l'autre, qui était commerçant, la surveillance de ses affaires. Le marchand qui avait recueilli la femme apporte des cadeaux au roi, qui, pour pouvoir le garder la nuit auprès de lui, charge son secrétaire et son administrateur d'aller veiller sur la femme. Causant entre eux de leurs aventures, ils se reconnaissent. La mère, qui les a entendus, feint de les accuser et, quand ils comparaissent devant le roi, ils se reconnaissent tous.

Réc. égyptienne, 70-71.

---

**326. — *Le sultan qui ne jurait pas.***

1. — Y.

3. — Scott, 6, 409. — Destains, 6, 313. — Gauttier, 6, 418 et 7, 397. — Habicht, 11, 206. — Burton, 11, 468. — Perles, 34.

4. — Basset, *Nouv. contes berb.*, 109-111 et 203. — *Bull. de corr. afr.*, 3, 400-403.

---

Un marchand promet à son père mourant qu'il ne jurera jamais. Ayant donné les deux tiers de l'héritage à sa mère et à sa sœur, il perd bientôt sa part, parce que des marchands lui réclament le paiement de dettes, sans titres, mais en prêtant un serment auquel il ne peut répondre par un autre.

Cherchant emploi, il traverse un désert. Un vieillard — Elie, comme il l'apprendra plus tard — le conduit dans une ville abandonnée et ruinée, où il lui fait découvrir d'immenses trésors. Il les emploie à recueillir des gens persécutés, qui le nomment leur sultan. Suivant les conseils du vieillard, il repeuple la ville, qu'il gouverne avec sagesse.

---

**327. — A. — *La sultane et ses trois filles.***

1. — Y.

3. — Scott, 6, 82. — Destains, 6, 65. — Gauttier, 6, 228 et 7, 393. — Habicht, 11, 64 et 13, 310. — Loiseleur, 705. — Burton, 10, 431. — Henning, 23, 84.

---

Pendant une chasse que fait le sultan de l'Irak, son vizir, amoureux de la sultane, lui envoie de vieilles entremetteuses (n° 189), que, l'une après l'autre, elle fait tuer et jeter dans l'égoût du palais.

L'année suivante, le sultan étant allé en pèlerinage à La Mecque, le vizir

députe une femme que la sultane ordonne d'étrangler et d'exposer dans une cour extérieure du palais. Le vizir, craignant d'être dénoncé, rappelle le sultan et accuse la sultane d'avoir voulu le séduire. Le sultan charge deux de ses confidents de tuer la mère et ses enfants. Pris de pitié et mis au courant de tout par elle, ils l'épargnent, teignent les vêtements des princesses avec le sang de faons et les portent au sultan.

Les femmes, abandonnées et cachées dans une caverne, voient une caravane et la suivent de loin : elles arrivent ainsi au Caire, dont le sultan avertit leur mari et père, qui, dans l'intervalle, a appris la vérité de ses confidents et a puni le vizir : il a ordonné qu'on le brûle sur un bûcher, qu'on rase sa maison (n° 239), qu'on donne ses biens aux pauvres et qu'on vende sa femme et ses enfants comme esclaves. (N° 339.)

Le sultan de l'Irak envoie un navire pour ramener les siens ; mais ils font naufrage et sont séparés.

La mère se sauve sur une planche et retrouve son mari, qui venait au-devant d'elle ; leur joie est assombrie par la perte de leurs enfants.

La plus jeune, jetée à la côte, rencontre un prince détrôné par un usurpateur, mais bientôt réintégré et qui l'épouse après quelques hésitations que lui cause son deuil.

La seconde, également jetée sur le rivage, est recueillie par une bonne vieille. Apprenant que le sultan du pays est malade, elle compose un breuvage, qui le guérit bientôt. Elle l'épouse après quelques scrupules.

L'aînée, enfin, arrivée à la côte, trouve un habit d'homme, dont elle se revêt et s'engage comme apprenti chez un marchand établi vis-à-vis du palais. Sa bonne grâce attire de nombreux clients. La fille du sultan, qui la voit de son balcon, s'éprend d'elle et, aidée de sa nourrice, la fait venir au palais <sup>(1)</sup>. Surprise par le sultan, elle échappe à la mort en se faisant connaître et l'épouse.

Mais les parents des princesses ne peuvent se consoler et le père, prenant avec lui son vizir et se déguisant comme lui en derviche, se met à leur recherche.

Arrivant dans une grande ville, il voit le sultan avec ses deux enfants ; l'un d'eux, poussé par la voix du sang (n° 8), le suit et refuse de le quitter. Avant qu'il ait eu le temps de le ramener le lendemain à son père, on

---

(1) N° 31. — Loiseleur, 710. (Bernier.)

---

l'arrête; mais la femme du sultan, qui est l'une de ses filles, le reconnaît. Accompagné ensuite de son gendre, il retrouve les deux autres filles.

---

B. — *Le roi qui a tout perdu.*

(N° 89 de Syntipas.)

1. — Man. Breslau.

2. — ε, 11, 257.

3. — Habicht, 14, 133.

4. — Basset, *Nouv. contes berbères*, 247-249. — \* Haxthausen, *Transkaukasien*, 1, 334. — Cfr. Landau, *d. Quellen d. Dek.*, 248.

---

Un roi, chassé par des ennemis coalisés avec des révoltés, se sauve avec sa femme et ses deux fils. Des brigands les dépouillent. Ayant fait passer un torrent à ses fils, quand il revient avec sa femme, il ne les trouve plus. Il est recueilli par un vieillard et sa femme; ce vieillard vend la reine à un mage, qui l'emmène dans un navire et ne parvient pas à se faire aimer d'elle.

Le roi, resté seul, arrive à une ville dont le souverain vient de mourir et que les partis se sont accordés à remplacer par celui qu'un éléphant couronnerait. (N° 239.) Il devient ainsi roi et, dans l'espoir de retrouver sa femme, prend des prétextes pour retarder son mariage avec la fille de son prédécesseur.

Un jour le mage aborde avec des marchandises et cache la reine dans un coffre. Deux jeunes pages de la cour — ce sont les deux fils — sont chargés d'aller inspecter le navire et, auprès de la caisse, rappellent leurs aventures. Leur mère les reconnaît et ils la délivrent.

Menés devant le roi par le mage, qui les accuse d'avoir comploté pour le voler, celui-ci les reconnaît. On prend plusieurs jours pour couper successivement les membres du mage, jusqu'à ce qu'il meure.

Les deux princes épousent les deux filles du roi précédent.

---



Cette forme pourrait bien être dérivée de celle qui, plutôt que l'histoire de St-Eustache, a donné naissance au conte du chevalier Cifar. (Bibliothek d. litt. Vereins in Stuttgart. CXII. Historia del cavallero Cifar herausgegeben von Dr Heinrich Michelant. 1872.) La préface (11) dit, en effet, qu'il a été traduit du chaldéen en latin et du latin en roman; or chaldéen veut dire *arabe*, comme parfois au moyen-âge, et non *grec*, ainsi que le pense Michelant, 364. (Voir Ducange, v° Chaldaei.)

### C. — *Cogia Muzaffer.*

3. — Journal de Galland. (Rev. rétrospective, 2<sup>e</sup> série, 12, 36-38.)

Arrivant à Alemabad, où, quand le roi décède, on le remplace par le premier individu qui se présente (n° 239), le voyageur Cogia Muzaffer est couronné et marié. Sa femme meurt et il est, d'après la coutume, enfermé et nourri dans un souterrain. (N° 373.) Il y trouve une femme qui y est recluse parce qu'elle a survécu à son mari, l'épouse et en a deux enfants. Quelques années après, il voit un gros serpent paraître et rentrer en terre; le saisissant par la queue, il est entraîné au jour avec les siens. Sa femme va au bord de la mer laver des habits; des pirates l'enlèvent. Pendant que Muzaffer vient voir après elle, un loup emporte l'un des enfants; quand il veut traverser une rivière avec l'autre, le courant le lui arrache. Il erre longtemps et arrive enfin, misérable, dans une ville, où il se rend auprès d'un généreux marchand : c'est sa femme, qui, s'étant rachetée, s'est vêtue en homme et a entrepris un commerce. Il se trouve aussi que le gouverneur est l'un des fils, arraché au loup par les bergers du roi; que le cadi est l'autre, qu'un pêcheur a recueilli.

### D. — *Ghulnaz.*

Nous avons donné ce conte au tome 5, p. 91 <sup>(1)</sup> : nous en rappelons ici les traits principaux pour faciliter la comparaison.

(<sup>1</sup>) Ajouter : Tausend u. e. Tag, 4, 307. — Version berbère et version syriaque. (Rev. d. trad. pop., 16, 275.)

La fille du prince de Cachemire, jalouse de celle du vizir, obtient qu'on la vendra dans un coffre. Un porteur d'eau l'achète et l'entoure d'égards. Remise à sa mère, elle aliène un diamant et s'entoure de quelque luxe; le porteur d'eau, se trompant sur la source de cette aisance, la frappe d'un coup de poignard. Recueillie par un juif, elle se débarrasse de ses importunités en l'envoyant au bain et en sautant alors dans la mer. Trois pêcheurs se la disputent; mais un cavalier fait accepter aux pêcheurs que celui-là sera préféré qui rapportera le premier une des trois flèches qu'il lancera. Pendant qu'ils courent, il enlève la jeune fille. Elle demande à se déguiser en homme et, usant de ruse, s'échappe sur le cheval du cavalier. Arrivée à une ville dont le maître vient de mourir en ordonnant que le premier qui se présenterait à l'ouverture des portes devienne roi, elle est élue. Elle fait exposer son portrait et ordonne de lui amener ceux qui soupireraient en le voyant; on rassemble ainsi tous ceux qui l'ont tour-à-tour enlevée et elle épouse le porteur d'eau.

### E. — *Le joaillier.*

(N° 50 de Syntipas.)

1. — Basset, Contes arabes. Histoire des dix vizirs, XVII et 197-199.
2. — Knös, Hist. decem Vezirorum, 23 et (9).— ε, 6, 219.
3. — Chavis, 40, 64. — Guillon, Nouv. contes arabes, 142. — Lescallier, Nouv. Bibl. d. rom., 7<sup>e</sup> année, 8, 74. — Caussin, 8, 259. — Pourrat, 4, 95. — Gauttier, 6, 92 et V et 7, 390-391. — Habicht, 10, 166. — Weil, 2, 227. — Basset, Dix vizirs, 31. (D'après le texte de Knös.) — Cfr. Basset, 199-200.

Un joaillier, appelé à la cour du roi pour l'éclairer dans ses achats de bijoux, quitte sa femme, qui va le rendre père. Il gagne la faveur du roi, qui le retient huit ans.

Sa femme a donné le jour à deux jumeaux, dont l'un est nommé Behrouz, d'après le vœu du mari, l'autre, Rouzbeh. Ils sont bien élevés et écrivent

un jour une si belle lettre que le joaillier, que le roi ne veut pas laisser partir, obtient de lui qu'il pourra faire venir sa femme et ses enfants.

Il va secrètement à leur rencontre. Au bord de la mer, il se baigne et s'aperçoit qu'il lui manque une bourse qu'il a déposée sur le rivage. Il accuse du vol deux jeunes enfants qu'il ne connaît pas — ce sont les siens — et les jette à l'eau.

Il trouve alors sa femme et se désole avec elle. Behrouz, rejeté sur la côte, est recueilli par un roi, qui, charmé de ses qualités, le traite comme un fils et finit par lui laisser le trône.

Rouzbeh, rejeté sur un autre point de la côte, est pris par des voleurs, qui le vendent à un joaillier à la recherche d'un esclave. On se reconnaît et le joaillier lui enseigne son métier.

Rouzbeh, attiré par la réputation du roi Behrouz, se rend à sa cour et trouve chez lui une grande faveur, qu'explique la voix du sang. (N° 8.) Un soir qu'il veille auprès du roi qui s'est enivré, il tire son sabre pour le garder, est accusé de trahison et condamné à mort : il échappe provisoirement au supplice, parce que le roi est appelé à l'armée à cause d'une guerre, qui, s'aggravant, nécessite sa présence.

Il revient vainqueur et reçoit de ses parents un placet en faveur de Rouzbeh, dont ils ont appris les aventures; comme ils y content leur histoire, on se reconnaît. Behrouz partage le pouvoir avec son frère.

---

Keller, Li romans des sept sages, CLIII. — Basset, Dix vizirs, 179-180.

---

Sur le cycle de la réunion, voir Mussafia, Ueber eine italienische metrische Darstellung der Crescentiasage. Dans Sitzb. de l'Acad. de Vienne, 51, 589-692 et à part. — Mussafia, Eine altspanische Prosadarstellung der Crescentiasage. Ibidem, 53, 499-564. — Weber, Italienische Märchen. (Voir n° 322, A, 4.) — Rohde, d. griech. Roman, 534-535. — Basset, Contes berb., 109-111 et 203; Nouv. contes berb., 241-249; Rev. d. trad. pop., 13, 286-287 et 16, 274-275. — Gesta, 747. — Schumanns Nachtbüchlein (Litt. Ver., n° 197), 400.

---

*Reconnaisances de St-Clément.* Migne, Patrol. græca, 1, 1201-1451. — Basset. Nouv. contes berb., 244-245 et Rev. d. trad. pop., 13, 286-287. — Deutsche Rundschau, 111, 92-93.

*St-Eustache (Placidus)*. Man. arabe du Vatican. (Vet. auct. nova coll., 4, 2, 542-543, n° 86.)—Acta Sanctorum du 20 septembre, 6, 123.—De un cavallero Plácidas que fué despues cristiano é ovo nonbre Eustacio. Dans \* Knust, Dos Obras Didácticas. (Zeit. f. rom. Philol., 3, 273-277.)—Basset, Nouv. contes berb., 245 et suiv.—Gesta, 730.—Landau, d. Quell. d. Dek., 248.—Cifar, 558.

*Crescentia*. Mussafia.—Aldt. Blätter, 1, 116 et 300-308.—\* O. Schade, Crescentia, ein niederl. Gedicht aus dem XIIten Jahrh. Berlin. 1853. (Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., 15, 449-451.)—Rom. Forsch., 2, 380 et suiv.—Romania, 2, 132-134.—Anzeiger f. deut. Alterth. u. deut. Litt., 9, 406.—Grimm, Kl. Schriften, 4, 287.—Wolf, Studien, 547.—Benfey, Kl. Schr., 3, 71.—Germania, 1, 259.—Gött. gel. Anz., 1867, 1798.—Academy, 1, 172.

*Hildegarde*. Grimm, Deutsche Sagen, n° 442.—G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 395-396.—Gött. gel. Anz., 1866, 1929.—Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 2, 130.—Wend., 75.

*Florence*. Grässe, Litg., 2, 3, 1, 286-287.—Dunlop-Liebrecht, 501.—Rhode, 531.—\* Wenzel, Die Fassungen der Sage von Florence de Rome und ihr gegenseit. Verhältniss. Marburg. 1890. In-8. 62. (Litbl. f. germ. u. rom. Philol., 13, 266-267.)—Viotor, Le bone Florence of Rome. Marburg. 1893. In-8. IV et 74. (Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., 91, 305-306.)—Tijds. voor nederl. Taal-en-Letterk., 17, 17.

*Octavianus*. (¹) Grässe, 279-281.—\* Vollmöller, Octavian, altfr. Roman. Heilbronn. 1883. In-8. (Zeit. f. rom. Philol., 6, 628-636.)—\* The romance of the emperor Octavian edited by J.O. Halliwell. Lond. 1844. In-8.—\* Sarrazin, Octavian, Zwei mittelenglische Bearbeitungen der Sage. Heilbronn. 1885. In-8. (Arch. f. d. Stud. d. neuer. Sp., 75, 186-187; Lit. Centralbl., 1887, 150-151.)—\* Eule, Ueber. d. nordengl. Version d. Octavian. Berlin, 1889. In-8.—Serapeum, 10, 43-44 et 25, 74-77 et 82.

*Sebile*. R. Köhler, Zu der altspanischen Erzählung von Karl dem Grossen und seiner Gemahlin Sibille. Dans Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 12, 286-316.

(¹) G. Paris, Le roman du Comte de Toulouse, 12-13 et 27-28.

— G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 388-395.— Wolf, Studien, 741.— Keller, Karlmeinet (Litt. Ver., n° 45), 853.— Bartsch, Ueber Karlmeinet, 28.— Altd. Blätter, 2, 95-97.— Bibl. de aut. esp., 40, LXXXIII.

*Geneviève de Brabant.* N° 347.— Kalilah, n° 65.— Fâkihat, n° 66.— Syntipas, n° 117.— Tawney, 2, 487 et 633.— Tamazratt, 53.— Chalatianz, 42-51.— Gaster, Lit. pop. rom. (Romania, 14, 151.) — Serapeum, 25, 55-57.— Die Reise d. Söhne Giaffers (Litt. Ver., n° 208), 205, 211-212 et 223.— Traduction arabe de la Geneviève de Brabant du chanoine Schmid, Bâiroute, 1866. In-12. 196.— Trad. turque en car. arméniens, Stamboul. 1873. In-8. 136.

Grässe, 282.— Zacher dans Ersch et Gruber, s. v., 219-223 et \* Die Historie von der Pfalzgräfin Genovefa. Königsberg. 1860. (Germania, 6, 249 et G. Paris, Hist. poét. de Charlemagne, 432.) — R. Köhler, Die deutschen Volksbücher von der Pfalzgräfin Genovefa und von der Herzogin Hirlanda. Dans Zeit. f. deut. Philol., 5, 69-73.— A. Dinaux. Archives du nord de la France, 3<sup>e</sup> série, 3, 387-401.— Bibl. de l'Ecole des Chartes, 54, 509-524.— A. Le Roy. Biographie nationale. Bruxelles, 7, 586-589.— Seuffert, Die Legende von der Pfalzgräfin Genovefa. Würzburg. 1877. In-8. IV et 85.— \* Görres, Die Leg. v. d Pfalzgr. Genovefa. Dans Westdeutsche Zeits., 6, 218-230.— \* Golz, Pfalzgr. Genovefa in der deut. Dichtung. Leipzig. Teubner. 1898. In-8. VII et 199.— Euphorion, 7, 161-164.

---

*Roman de la violette.* Grässe, 374-377.— Landau, 135-145.— \*Rochs, Ueber den Veilchen-Roman und die Wanderung der Euriaut-Sage. (Litbl. f. germ. u. rom. Philol., 4, 270-273.) — Anz. f. deut. Alt., 9, 406.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., 6, 61.— \* Cantare di Madonna Elena Imperatrice. Livorno. 1880. In-12. 57. (Litbl. f. germ. u. rom. Philol., 2, 110-111.)

---

*La manekine. (Les mains coupées.)* N° 67.— Man. Berlin, 20, 61, n° 9090.— \* Steere, Suah. Tales (Cosquin, 2, 326-327 et Gött. gel. Anz., 1870, 1662.) — Radloff (Suchier, LXIV). — Suchier, Œuvres poétiques de Philippe de Remi Sire de Beaumanoir, 1, XXIII-XCVI et CLIX-CLX.— Puymaigre, Rev. de l'hist. des rel., 10, 193-209 ou Folklore, 253-277 (Voir surtout 259 et 270.— Litbl. f. germ. u. rom. Philol., 6, 257 et Polybiblion, 44, 365.) — Puymaigre, Romanceiro, 184-186.— Cosquin, 2, 324-327.— Wolf, Studien,

513.— \* Cox, Cinderella et Bull. de folklore, **2**, 92.— Grimm, 60-62, 319 et 321.— Zeit. f. Völkerpsych., **18**, 468-470.— Gött. gel. Anz., 1868, 1369 et 1377.— Zeit. d. Ver. f. Volks., **6**, 69.— Rev. d. trad. pop., **3**, 237 et **9**, 180-181.— De Mont et de Cock, Wondersp., 225-234.— \* La lutte, Bruxelles, n° de juillet 1897 ?

*Hélène*. Grässe, 284-286.— Dunlop-Liebrecht, 265-266.— Suchier, XXVII-XXXII.— Romania, **23**, 476.— Frocheur, Notice sur le roman de la Belle Hélène de Constantinople. Dans Bull. de l'Acad. de Belgique, **12**, 1, 273-285; cfr. 214-215.— \* Söderhjelm. St-Martin et le roman de la Belle Hélène de Constantinople. Dans Mém. de la soc. néo-philol. de Helsingfors. (Romania, **22**, 566.)

Le roman du *Comte de Toulouse* par Gaston Paris. (Extrait des Annales du Midi, **12**. In-8. 32.)

*Galmy*. Dans Georg Wickrams Werke. Erster Band. (Litt. Ver., n° 222.)

Il y a beaucoup d'autres contes ayant pour sujet une réunion inespérée. Voir nos 28, 30 et 196 des Mille et une nuits et nos 51 et 53 de Syntipas. Cfr. Lacoïn de Villemorin, Jardin des délices, 63 et suiv.

Deux contes, surtout, méritent l'attention : L'oiseau merveilleux et le juif et Apollonius de Tyr.

*L'oiseau merveilleux et le juif*. Man. Berlin, **20**, 68-69, n° 9107.— Spitta, Contes arabes, 112-122; Green, Mod. ar. stories, 131 et suiv.; Cosquin, **1**, 131-132. — Stumme, Tunis **2**, 93-106; Zeit. d. deut. morg. Ges., **48**, 669.— Oestrup, Contes de Damas, 31 et 38.— Basset, Contes berb., 75-76 et 181-184; Nouv. contes berb., 219-225.— Bull. de corresp. afr., **3**, 419-422.— Tâzerwalt, 119-131.— Rochemonteix, Contes nubiens, 75-81 et 12.— Rev. d. trad. pop., **4**, 438-445.— Rosen, Touti, **2**, 291-306; Benfey, Kl. Schrif., **3**, 81; Cosquin, **1**, 73-74.— Clouston, **1**, 93-99 et 462-463 — Grimm, 105-106, 110, 223, 386-387 et 410.— Zeit. d. Ver. f. Volksk., **10**, 345.

*Apollonius de Tyr*. Gesta. 510-532 et 737.— \* Historia Apollonii regis Tyri. Rec. A. Riese. Lips. 1871. (Aux C. R. cités Germania, **17**, 479, ajouter Academy, **2**, 488).— Bib. de ant. esp., **57**, 283-305.— Puymaigre, Vieux aut. cast., **1**, 247-268.— Am. de Los Rios, Hist. crit. de la lit. esp.,

---

3. 283-304.—Grässe, 457-460.—Dunlop-Liebrecht, 35-36, 463 et 545.—Wolf, Studien, 51 et suiv.—Rohde, d. griech. Roman, 408-424.—Lanza, Apollonius de Tyr. Dans Muséon, 4, 61-72 et 199-202.—\* H. Hagen, der Roman vom König Apollonius von Tyrus in seinen verschiedenen Bearbeitungen. Berlin. 1878. In-8.—\* E. Klebs, die Erzählung von Apollonius aus Tyrus. Berlin. 1899.—\* Salvioni, La storia di Apollonio di Tiro. (Romania, 18, 527; Zeit. f. rom. Philol., 13, 344; Litbl. f. germ. u. rom. Philol., 11, 32; Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., 84, 129 et 224-225.) — Pour la traduction anglaise, voir Zupitza, Rom. Forschungen, 3, 269-279 et Arch. f. d. Stud. d. neuer. Spr., 97, 17-34. — \* R. Märkisch, die altenglische Bearbeitung der Erzählung von Apollonius von Tyrus. Berlin. 1900.

**328. — *Le rêve de Valid-Hasen.***

3. — Chavis, 39, 480.

---

Valid-Hasen rêve qu'il s'enfonce dans un melon. Là il aperçoit un immense royer dont on recueille les fruits vides et les feuilles. Il abat, à l'aide d'une fronde, la seule noix qui est au sommet et y trouve des millions d'arbrisseaux. (Allégorie de la vérité, qu'on découvre par hasard.)

---

Encadré dans le n° 366.

**329. — *Le roi et ses trois fils.***

1. — Les trois man. des Cent et une nuits.
  2. — Houdas, Chrestom. maghrébine. 1891, 4 et 122 du texte arabe.
  3. — Basset, Rev. d. trad. pop., 13, 557.—Gaudefroy-Domombynes, n° 7.
  4. — Spitta, Contes arabes, 127-128.—Kunos, Turkish Tales, 114-115.
-

« Un roi, voulant marier ses trois fils, va à la recherche de trois princesses, et dans le cours de son voyage, il est dévoré par un lion dans une caverne. Les trois princes, inquiets de son absence, se mettent à la recherche de leur père. Une nuit, ils arrivent à l'entrée d'une grotte : c'est à l'aîné de veiller; il tue, pendant le sommeil de ses frères et sans les en informer le lendemain, le lion qui a dévoré le roi. La nuit suivante, dans les mêmes circonstances, le second fils délivre une princesse qu'un nègre tenait captive; enfin, le troisième, attiré par l'éclat d'un feu, se mêle à quarante voleurs qui ont résolu de pénétrer dans le palais d'un roi; il passe le premier et abat les têtes de ses compagnons. Le lendemain, les trois frères se présentent chez le prince à qui ils racontent leurs exploits. Il donne au plus jeune sa fille en mariage, le second épouse la princesse qu'il a délivrée, et l'aîné hérite du royaume de son père. » (Basset, *Rev. d. trad. pop.*, 6, 455.)

*Rev. d. trad. pop.*, 6, 457-458. — Cosquin, 2, 29-31, 70 et 74. — *Cir. Cosquin*, 1, 178-185. — *Rev. d. trad. pop.*, 12, 537-538. — *Alm. pittoresque*, 1862, 188-201.

### 330. — *Les ruses du siècle.*

1. — *Man.* 1 des Cent et une nuits.

3. — Gaudefroy-Demombynes, n° 3.

Le véritable titre du conte est " L'homme qui supporte les événements sans broncher. „

### *Les ruses des femmes.*

Nos 331 à 342 <sup>(1)</sup>.

---

<sup>(1)</sup> Voir, pour ce sujet, tout le volume consacré à Syntipas et les nos 108, 121, 128, 178, 179, 185, 201, 251, 267, 294 et 391.



**331. — A. *La ruse des femmes l'emporte sur celle des hommes.***

1. — Man. Breslau. (Habicht, 4, 213.)

2. — ζ, 2, 367. — \* Grammaire arabe de Savary, 1813, 520-523. — Langlès, *Les Voyages de Sind-Bâd le marin et la ruse des femmes*. 1814, 105-113. — \* Delaporte, *Principes de l'idiome arabe en usage à Alger, suivis de phrases familières et d'un conte arabe, avec la prononciation et le mot-à-mot interlinéaire*. (Trois éditions : 1836, 1839 et 1845.)

3. — Langlès, *Sind-Bâd*, 123-133 ou *Mag. encyclop.*, 1814, 6, 63-70. — Gauttier (Langlès), 2, 416 et 7, 371-372. — Habicht, 4, 105 et 13, 301-302. — *Classical Journal*, 21, 33-35. — \* *Literary Souvenir*, 1831, 217-237. (Burton, 10, 477 et 12, 296.) — Clouston, *Flowers*, 87-93. — Burton, 9, 341 (D'après ζ et Langlès). — Payne, 11.

4. — N° 171. — Gawzi, 199-200. — R. Lindau, *Le Cadi trompeur trompé*. Traduit de l'allemand par G. Art. Dans *Rev. pol. et lit.*, 1897, 1, 328-331 <sup>(1)</sup>.

La fille du chef des forgerons s'irrite de voir écrit au-dessus d'une boutique qu'« il n'est de ruse que la ruse des hommes, puisqu'elle surpasse celle des femmes. » Elle entre, rend le marchand amoureux d'elle et lui dit d'aller demander sa main à son père, le grand cadi.

Le marchand le fait et se trouve avoir épousé un monstre. La rusée retourne à la boutique et promet de le délivrer s'il met une inscription proclamant la supériorité de la ruse des femmes. Il y consent et, sur le conseil de la jeune fille, il fait venir chez le cadi tous les montreurs de singes de la ville qui l'appellent cousin et qu'il traite avec la plus grande bienveillance. Le cadi lui demande de divorcer et il épouse la rusée.

<sup>(1)</sup> Cfr. n° 64 de Syntipas et Combes, *Voyage en Egypte et en Nubie*. Bruxelles, 1846, 1, 42 et suiv.

B. — *Histoire du second fou.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 45.— Habicht <sup>(1)</sup>, 11, 36 et XX.— Burton, 10, 398.

Un marchand reçoit un jour d'une dame un paquet contenant des vers et une déclaration ; il la bat, croyant qu'elle veut se moquer de lui.

Dix jours après, une dame, en lui faisant des achats, à l'occasion de lui montrer sa beauté ; il la demande en mariage et elle le renvoie à son père, le prévenant qu'il lui répondra qu'elle est infirme et qu'il ait à insister. Marié, il s'aperçoit que sa femme n'est pas la belle inconnue, mais une infirme.

Pendant qu'il est accablé de tristesse dans son magasin, la belle vient le trouver et consent à l'épouser ; elle lui dit de payer le chef des mégissiers pour que, se disant son père, il vienne le féliciter avec toute sa corporation. Le beau-père, froissé dans son orgueil, donne de l'argent à son gendre pour qu'il consente à divorcer. Il le fait et épouse la belle inconnue.

Langlès ayant rapproché du conte A un autre traduit par Cardonne <sup>(2)</sup> et qu'il attribue à tort au Fâkihat (Sind-Bâd, XXVIII-XXIX), Clouston en a conclu que c'est notre conte même qui est tiré du Fâkihat (87 et 93) : il confond, en outre, Langlès avec Lescallier.

L'opéra comique *Le cadi dupé* de Lemounier est tiré du n° 171 ; cet opéra, dont rendent compte le Journal encyclop. de 1761, 7, 2, 126-129. La Harpe, Œuvres, 10, 51 et les Ann. dram., 2, 147, a eu plusieurs éditions ; p. ex. Paris, Duchesne, 1782, in-8, 40 et \* Copenhague, Philibert, 1767.— De là, C. Gezzi, I pitocchi fortunati, pièce traduite en 1777 par Werthes et remaniée par Bärmann en 1819. Voir aussi Royer, Le théâtre fiabesque de Carlo Gozzi, 26-30. Cfr. Bibliog. arabe, 5, 46.

<sup>(1)</sup> Gauttier fait seulement allusion à cette histoire, 6, 198-199.

<sup>(2)</sup> Langlès a probablement en vue le conte de Cardonne, Mélanges, 2, 89-95.

---

**332. — *Le figuier enchanté.***

1. — Y.

3. — Burton, 11, 239.

4. — N° 69 de Syntipas.

---

Une bédouine creuse un trou dans sa tente pour y cacher son amant. Elle invite son mari à cueillir des figues : de l'arbre, il voit les amants. Quand il en descend, il ne trouve plus l'amant, qui est rentré dans le trou. La femme monte à son tour à l'arbre et feint de croire que son mari est avec une femme. Ce qui fait penser au mari que l'endroit est enchanté.

---

**333. — *Le tailleur importun.***

1. — Y.

3. — Scott, 6, 386.— Destains. 6, 291.— Loiseleur, 751.— Burton, 11, 315.— Henning, 24, 118.

4. — N° 334.—N° 142 de Syntipas.

---

Un tailleur ne cesse d'épier une dame dont il est amoureux quand elle se montre à son balcon. Pour faire cesser ses importunités, elle l'invite un jour et il est si troublé qu'il porte les mets à ses yeux. Le mari survenant, elle enferme le tailleur dans un cabinet, le dit au mari et l'engage à le tuer. Puis, éclatant de rire, elle ajoute que si tout cela était vrai, elle n'aurait osé l'avouer ; qu'elle a voulu le mettre à l'épreuve. Le mari la croit ; quand, plus tard, il est parti, la femme délivre le tailleur et lui fait comprendre qu'il doit cesser de la poursuivre.

---

**334. — *La favorite.***

1. — Man. Langlès ?

3. — Gauttier, 7, 193 et 401 ; cfr. IV.—Habicht, 12, 168 et 13, 314.

4. — N° 333.

---

La favorite du roi de Perse s'éprend d'un marchand de soie et le fait apporter au palais dans une des caisses. Survient le roi, qui veut la visiter. La favorite refuse, disant qu'elle contient son amant ; puis, riant, lui remet les clefs disant qu'elle a voulu l'éprouver. Le roi se confond en excuses.

---

**335. — *Le syrien et les trois femmes cairotes.***

1. — Y.

3. — Burton, 11, 349.—Henning, 24, 122.

---

Un syrien invite trois femmes, qui disent s'appeler « As-tu jamais rien vu comme moi », « Jamais tu n'as aperçu quelqu'un qui me ressemble », « Regarde-moi et tu me connaîtras ». Elles l'enivrent, lui mettent un bonnet de fou et lui prennent tout ce qu'il a. A son réveil, il les cherche en vain et les noms qu'elles lui ont dit occasionnent quelques plaisanteries. Il suit le conseil qu'on lui donne de retourner en Syrie. (Cfr. n° 121.)

---

**336. — *Le palfrenier.***

1. — Y.

3. — Burton, 11, 353.—Henning, 24, 126.

---

Mariée à un froid gouverneur, une femme prétend que sa mère est morte et qu'il lui faut trois jours pour les cérémonies et les visites de condoléance. Elle part avec le palefrenier, son amant, et ne revient qu'au bout de six jours.

---

**337. — *Le poisson.***

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 575. —  $\beta$ , 2, 231. —  $\gamma$ , 2, 276. —  $\delta$ , 3, 63. —  $\epsilon$ , 8, 222.

3. — Hammer, 3, 359. — Lane, 2, 528. — Burton, 4, 59. — Payne, 4. — Henning, 8, 56.

---

Une femme infidèle reçoit de son mari un poisson, qu'elle doit préparer : elle le met dans un vase d'eau, s'en va avec son amant et ne revient que huit jours après. Comme elle reproduit le poisson vivant, les voisins accusent son mari de folie.

---

**338. — *La femme qui vante sa vertu.***

1. — Y.

3. — Burton, 11, 356. — Henning, 24, 128.

---

Une femme vantant toujours sa vertu, les amis du mari lui conseillent de feindre de partir pour un voyage. Revenu en secret, il l'épie et voit qu'elle reçoit trois amants. Il dit alors à sa femme qu'il a rencontré un serpent long comme la canne à sucre du marchand, avec des poils comme

les plumes de pigeon qu'avait le marchand de volailles et ayant une tête comme les grenades du jardinier. La femme comprend qu'elle est démasquée.

### 339. — *Mouhammad Tchélebi.*

1. — Y.— Paris, 624, n° 3655, 2 ?
3. — Burton, 11, 384.— Henning, 24, 138.
4. — Bibliog. arabe, 2, n° 139, 19.

Mouhammad, surpris avec sa maîtresse, fille du cadi, par le chef de la police, est mis en prison avec elle. Le chef de la police, pour se venger du cadi, annonce le fait au sultan. Mais la femme de Mouhammad pénètre déguisée auprès de lui, prend les habits de la femme et lui donne des vêtements d'homme, ce qui lui permet de rentrer chez elle. Quand les captifs sont menés au sultan, il croit que le chef de la police a fait une fausse accusation, le condamne à mort et ordonne de piller sa maison (n° 239) et de réduire ses femmes en esclavage. (N° 327 A.)

Aux citations données au n° 139, 19 ajouter : Tawney, 1. 91-92.— Jülg. Mongol. Märchen-Samml., 245 et suiv. — Spitta, Gram. d. arab. Vulgärdial. v. Ägypten., 441.— Green, Mod. arab. Stories, 4-5.— Velten, Snaheli, 183-184.— Loiseleur, M. N., XXVIII.—Cfr. Zeit. d. Ver. f. Volksk., 9, 144-145.

### 340. — *Le paysan et sa femme.*

1. — Y.— Paris, 616, n° 3571, 4 ?
3. — Burton, 11, 391.— Henning, 24, 144.
4. — Van Berchem, Conte arabe en dial. égyptien. Dans Journ. asiat., 1889, 2, 101-106.

Bien que son mari ne sème que du grain excellent, une femme, réservant la fleur pour son amant, ne fait que du pain détestable. Les amis du mari, le voyant si mal traité, lui conseillent de prendre à son service un garçon teigneux. Une première fois, le garçon, par sa présence, empêche la femme de mal fabriquer le pain. Il entend la femme dire à son amant qu'elle lui enverra un bon pain; qu'il laisse couler du son de son panier pour qu'elle trouve le champ où il est <sup>(1)</sup>. Le garçon sème du son jusqu'au champ du mari, qui reçoit ainsi le pain destiné à un autre. La femme dit ensuite à son mari d'inviter l'amant à dîner; il envoie le garçon, qui répand des dattes sur sa route et qui revient dire que l'amant refuse. Le mari, chargé de renouveler l'invitation, ramasse des dattes; l'amant croit qu'il prend des pierres pour l'en accabler et se sauve.

Le lendemain, le garçon surprend une conversation, d'où il résulte que la femme et l'amant veulent empoisonner le mari. Se déguisant en juif, le garçon vend du sucre au lieu de poison. Ainsi que cela avait été convenu entre eux, le mari et le garçon, après avoir mangé des mets prétendument empoisonnés, font semblant de tomber morts; le mari tue alors la femme et l'amant.

### 341. — *Les deux oies.*

1. — Y.

3. — Burton, 11, 397.

Une femme rôtit deux oies et, pour en faire profiter son amant à l'exclusion de son mari, elle le prie d'inviter un hôte. Elle donne les oies à son ami. Quand l'hôte arrive, elle dit à son mari d'en chercher d'autres encore. Après qu'il est parti, elle fait croire à l'hôte que son mari veut le

---

<sup>(1)</sup> Le petit Poucet. — Tawney, 1, 287, 290 et 576. — Houwara, 82. — Tâzerwalt, 71 et 199. — Tamazratt, 43. — Rev. d. trad. pop., 10, 509.

mutiler. Le voyant revenir avec deux amis, l'hôte s' imagine être menacé et se sauve, sans se laisser arrêter par le mari qui lui crie qu'il se contentera d'une seule.

Pour le quiproquo, No 342. — Stumme, Tunis, 2, 122. — Dubois, Pantcha-Tantra, 331. — Cosquin, 2, 53. — De Mont et De Cock, Vl. Vertelsels, 223-225.

### **342. — *Les femmes du père.***

1. — Y.

3. — Burton, 11, 457.

Un jeune homme s'en prend toujours aux femmes de son père et le force ainsi à les répudier. Il en trompe une par ruse, malgré les avertissements du père. Celui-ci en épouse alors deux, croyant qu'il n'osera plus quand elles seront réunies.

Partant un jour avec son père, il revient chercher les babouches que celui-ci a oubliées. Arrivé près des femmes, il leur dit que son père lui a enjoint de les embrasser et, comme elles doutent, il crie au père : « Une seule ou toutes deux. » Le père répond : « Les deux. » Le fils profite de l'occasion; mais les femmes n'avouent pas tout à leur mari. Un jour, il les surprend et avertit la police; les trois coupables sont mis à mort.

Cfr. no 341 et le no 28 de Syntipaz.

### **343. — *Ruzvanschad et Cheheristany.***

1. — Krafft, Man. Vienne, Orient. Akad., 54, CLXX, n° 6. — Berlin, 6, 448, n° 458.

3. — Lille, 1, 124. — Rapilly, 1, 90. — Loiseleur, 30.

4. — Hammer, Rosenöl, 1, 162-166. — Weil, Bibl. Leg., 253-254.



Ruzvanschad, roi de Chine, poursuit à la chasse une merveilleuse biche blanche, qui disparaît en plongeant dans une fontaine. S'étant endormi en cet endroit avec son vizir, il est réveillé par une musique qui part d'un palais magnifique. Il y pénètre et y trouve Cheheristany, la fille du roi des génies, à qui il a plu et qui lui plaît; elle lui offre un festin, où elle se contente du parfum des mets ou du vin. Mais un génie vient lui annoncer la mort de son père et elle disparaît, ainsi que le palais <sup>(1)</sup>.

Un an se passe sans qu'il puisse l'oublier et il se met à voyager pour se distraire. C'est alors qu'il rencontre la princesse des Naïmans : elle lui raconte son histoire, dont il voit le dénouement. (N° 390.) Son ministre saisit l'occasion pour lui répéter qu'il est probablement, lui aussi, victime d'un enchantement.

Un jour, on ne le retrouve plus. C'est que la fille du roi des génies, contente de sa fidélité, l'a enlevé, le fait nommer roi et l'épouse, à la condition qu'il ne la blâmera pas, quoi qu'elle fasse. Il tient parole quand sa femme jette au feu un fils qui leur naît, puis donne leur fille à une chienne. Mais il demande à retourner dans son royaume, envahi par les Mogols.

Il y arrive et reprend le trône, que son vizir, qui l'a obtenu après lui, s'empresse de lui rendre. Il se met en campagne, quand sa femme apparaît et détruit tous les approvisionnements qu'un ministre amenait. Cette fois, Ruzvanschad ne peut s'empêcher de la blâmer. Il apprend alors que le ministre, le trahissant, avait empoisonné les vivres et en acquiert la preuve en le forçant à en manger; que le feu où son fils a été jeté est un salamandre chargé de son éducation; que la chienne est une fée.

Les génies aident les Chinois à vaincre les Mogols. Mais Cheheristany, qui lui a montré ses enfants, le quitte à jamais. Dix ans, il reste plongé dans le désespoir; sa femme retourne alors à lui, parce qu'il lui a été fidèle, ce qu'elle n'avait pu croire d'avance : aussi lui avait-elle dit qu'elle ne reviendrait pas.

Ils vivent heureux ensemble. Le fils obtient le royaume de Chine; la fille, Balkis, règne dans l'île de Chéheristan jusqu'à ce qu'elle épouse Salomon.

---

Burton, 8, 272. — Clouston, 1, 217.

---

• <sup>(1)</sup> Cfr. Dunlop-Liebrecht, 317-318.

*Ne pas blâmer.* No 148. — Clouston, 1, 212-214. — La légende de Moïse (p. ex. Weil, 178 et suiv.). — Rev. d. trad. pop., 16, 119-120. — Royer, Le théâtre fiabesque de C. Gozzi, 22-25.

### 344. — *Sáboûr.*

Ce nom est le titre du conte du Cheval enchanté (n° 130) dans les manuscrits E (Burton, 12, XIX), L et W (Man. Gotha, 5, 5.)

Il est, d'ailleurs, fréquent dans les contes arabes. Par exemple, au n° 203, un Sapor, roi des îles Bellour; dans un manuscrit de l'Ecole orientale de Vienne (Krafft, 54, n° CLXX, 5) on trouve « Schabur der Ziegelbrenner »; il y a un Shābūr dans Jewād (Burton, 8, 274; cfr. n° 390), un Sabour dans un conte de l'île Maurice, qui ressemble à celui des sœurs jalouses, n° 375 (Rev. d. trad. pop., 3, 237), un autre, n° 364. — Voir la note de Basset, Rev. d. trad. pop., 11, 274.

Voir aussi n° 373.

### 345. *Sa'd le tanneur.*

Comme nous l'apprend Gauttier, 7, 217-218, « ce conte (de Bénazir, n° 100) est extrait de l'histoire de Saad le tanneur, qui devient ministre pour avoir résolu une énigme fort difficile et qui, parvenu aux grandeurs, veut répudier sa femme. Comme ses aventures ressemblent beaucoup à celles du dormeur éveillé (n° 155), nous avons cru devoir le supprimer. »

Cfr. Habicht, 12, 214 et XXIII.

### 346. — *Sah'ib es Solouk.*

1. — Les 3 man. des Cent et une nuits.

3. — Gaudetroy-Demombynes, n° 8.

### 347. — *Saïf ibn Dî Yazane.*

1. — Les manuscrits cités Bibliog. arabe, 3, n° 143. — F F. — Paris, 631, nos 3810-3820.

3. — Ajouter Burton, 8, 244-261; cfr. 243.

---

Ce sujet a été traité dans la Bibliog. arabe, 3, 138-139.

Pour la statue talismanique, voir aussi n° 13 et Syntipas, n° 228.

Pour le mortier d'or, etc., de Slane, Ibn Khal., 1, 325. — Zotenberg, Hist. des rois des Perses, 448-449. — Picavet, Gerbert, 204-205. — Cfr. n° 47 du Fâkihat.

---

### 348. — *Saïf al Moulouk.*

Voir n° 373.

*Sainteté.* <sup>(1)</sup>

Nos 349 à 363.

### 349. — *L'ange de la mort.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 636. — β, 2, 311. — γ, 2, 364. — δ, 3, 142.

— Gorguos, Cours d'ar. vulg., 2, 114-118 et 305-306.

— Sedira, \* 1<sup>re</sup> édit, 167; 2<sup>e</sup>, 213-215.

— \* Raux, 85-86.

---

<sup>(1)</sup> Cfr. nos 258 et 259.

3. — Hammer, 3, 414. — Weil, 4, 82. — Burton, 4, 197. — Payne, 5. — Henning, 9, 5.

4. — Tibr, 41-42. — Tazyine, 44-45. — Rev. d. trad. pop., 16, 40-41.

---

Un roi, plein d'orgueil, est arrêté par un homme mal vêtu : c'est l'ange de la mort, qui l'emporte sans lui accorder de délai pour faire des adieux aux siens.

L'ange se rend ensuite auprès d'un saint, qui refuse le délai qu'il lui offre et demande seulement à mourir pendant qu'il prie.

---

Réc. égyptienne, 59-60. — Cfr. Damfri, 2, 56. — Perles, Monats. f. Gesch. u. Wiss. d. Jud., 22, 123. — Weil, Bibl. Legenden, 98.

*L'ange de la mort.* Nos 350 et 351. — Réc. égyptienne, 79, 84, 114 (Jellinek, Bet ha-Midrash, 6, XXXII et 133-134) et 116 (Jellinek, 5, 152-154 et 207.) — Jellinek, 1, 83-84 : 6, XXXII et 134-135. — Wünsche, Midrash Kohel., 41 et 78. — Wünsche, Mid. Debarim, 98 et suiv., 109-110, 111-118 et VI-VII. — Serapeum, 25, 70. — Man. Paris, 236, n° 1230, 4 et 555, n° 3118, 12. — Dussaud, Nosairis, 86.

### 350. — *Même sujet.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 636. — β, 2, 312. — γ, 2, 365. — δ, 3, 143.  
— \* Raux, 86-87.

3. — Hammer, 3, 416. — Weil, 4, 82. — Burton, 4, 199. — Payne, 5. — Henning, 9, 7.

4. — Tibr, 42-44. — Qalyoûbi, 354-355.

---

Un roi, qui a accumulé de grandes richesses, s'est bâti un magnifique palais et y donne un festin. L'ange de la mort pénètre malgré la résistance

de ses gens et n'accepte pas de remplacement par un autre. Devant mourir, le roi maudit son argent, qui va passer à ses ennemis; mais l'argent, animé par une faveur de Dieu, répond qu'il est innocent; que c'était au roi à faire un pieux usage de ses richesses.

Réc. égyptienne, 60.

### 351. — *Même sujet.*

1. — Man. égyptiens.
2. —  $\alpha$ , 1, 637. —  $\beta$ , 2, 312. —  $\gamma$ , 2, 367. —  $\delta$ , 3, 144.
3. — Hammer, 3, 418. — Lane, 2, 572. — Burton, 4, 201. — Payne, 5. — Henning, 9, 9.
4. — Tibr, 44-45.

Un tyran israélite demande à l'ange de la mort un jour de répit pour faire pénitence, puis une heure : mais en vain.

Réc. égyptienne, 60-61.

### 352. — *Alexandre le grand et le roi pieux.*

1. — Man. égyptiens.
2. —  $\alpha$ , 1, 638 —  $\beta$ , 2, 313. —  $\gamma$ , 2, 367. —  $\delta$ , 3, 145.  
— Gorguos, 111-114 et 301-303.
3. — Hammer, 3, 419. — Weil, 4, 83. — Burton, 4, 203. — Payne, 5. — Henning, 9, 11.
4. — Tibr, 46-47. — Damîri, 2, 159.

Alexandre trouve dans ses courses un pays dont les habitants enterrent leurs morts devant leurs portes, afin de toujours penser à leurs fins dernières et qui ne se nourrissent que de végétaux, ne voulant pas que leurs corps soient la tombe d'êtres vivants.

Le roi du pays, qui a refusé de venir le trouver et qu'il va voir, lui montre deux crânes : l'un est celui d'un tyran, l'autre celui d'un roi juste. Alexandre offre au roi de l'associer à son pouvoir; mais il refuse, car on hait Alexandre, tandis que, lui, on l'aime.

Réc. égyptienne, 61. -- Dukes, Rabbinische Blumenlese, 61-62.

### 353. — *Le nègre aimé de Dieu.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 641. —  $\beta$ , 2, 317. —  $\gamma$ , 2, 373. —  $\delta$ , 3, 152.

3. — Hammer, 3, 427. — Weil, 4, 89. — Burton, 4, 212. — Payne, 5. — Henning, 9, 20.

4. — Mous., 1, 131. — Qalyoubi, 7-8; cfr. 1-2.

Malgré des prières publiques, la pluie ne tombe pas à Basra. Un nègre la demande en secret, en invoquant l'amour que Dieu a pour lui : elle tombe aussitôt abondamment <sup>(1)</sup>. Une personne qui l'a surpris et blâmé de la forme de sa prière, le voit entrer chez un marchand d'esclaves. Elle l'achète le lendemain non quoique, mais parce qu'il pleure toute la nuit. L'esclave voyant découverte son alliance avec Dieu <sup>(2)</sup>, le prie de le faire mourir.

<sup>(1)</sup> Talmud, trad. Schwab, 1, 165.

<sup>(2)</sup> Rev. d. tra l. pop., 12, 671.

(N° 356.) Un jeune homme apporte, pour l'ensevelir, deux vêtements comme on n'en a jamais vu sur terre.

On va à sa tombe demander à Dieu la pluie ou d'autres bienfaits.

Réc. égyptienne, 63-64. — Perles, 122-123. — Gaster, Monats., 29, 218-219.

### 354. — *La vertu récompensée.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 642. —  $\beta$ , 2, 318. —  $\gamma$ , 2, 375. —  $\delta$ , 3, 151.

— \* Raux, 198.

3. — Hamner, 3, 430. — Lane, 2, 573. — Weil, 4, 91. — Burton, 4, 215. — Payne, 5. — Henning, 9, 23.

4. — Qalyoubi, 39. — Rev. d. trad. pop., 14, 169-170 et 166-167. — Naf., 19. — Cheïkho, 2, 84.

Un pieux couple israélite vit du travail de ses mains. Une grande dame s'éprend un jour du mari et le fait venir sous prétexte de lui acheter sa marchandise. Elle essaie, mais en vain, de le séduire : disant qu'il a des ablutions à faire, il demande à monter sur la terrasse de la maison, et, bien qu'il sache qu'il va se tuer, il se précipite dans la rue ; mais un ange le soutient.

De retour chez lui sans argent, il allume le feu, sur le conseil de sa femme, pour cacher sa misère aux voisins. Mais une voisine, qui vient demander du feu, voit que le four est rempli de pains.

La femme dit alors à son mari de prier Dieu de leur accorder de quoi alléger leur misère : le toit s'ouvre et arrive un rubis qui illumine la maison (n° 443).

La femme rêve qu'elle est au ciel et qu'elle y voit que le trône destiné à son mari a une brèche : c'est celle du rubis. Elle lui dit alors de prier et le rubis disparaît, comme il était venu, pour reprendre sa place.

Les époux continuent à vivre dans la pauvreté.

Réc. égyptienne, 64-65. — Perles, 17-28. — Wünsche, Mid. Ruth, 28-29. — Cfr. Deut. Rundschau, 111, 93.

### 355. — *Haggâg et son prisonnier.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 644. —  $\beta$ , 2, 320. —  $\gamma$ , 2, 378. —  $\delta$ , 3, 157.

3. — Hammer, 3, 434. — Burton, 4, 219. — Payne, 5. — Henning, 9, 27.

Un geôlier ne trouve plus que les fers d'un homme que Haggâg avait fait emprisonner et qui mettait sa confiance en Dieu. Le geôlier annonce au tyran cette délivrance miraculeuse, après s'être muni d'un linceul et d'une essence pour oindre les morts, sûr d'être tué.

Réc. égyptienne, 65-66. — Cfr. Tazyine, 47. — Wünsche, Mid. Mischle, 26.

### 356. — *Utilité des bonnes actions.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 645. —  $\beta$ , 2, 321. —  $\gamma$ , 2, 378. —  $\delta$ , 3, 158.

3. — Hammer, 3, 435. — Weil, 4, 93. — Burton, 4, 220. — Payne, 5. — Henning, 9, 29.

4. — Cfr. Réc. égyptienne, 79-80 <sup>(1)</sup>. — Jellinek, Bet ha-Mid., 5, 142-144, 207 et XXXVII-XXXVIII.

<sup>(1)</sup> Cfr. Bet ha-Mid., 1, 76. — Wünsche, Mid. Debarim, 10, 43 et 155. — Rev. d. trad. pop., 9, 57.



Un homme pieux apprend qu'un forgeron a le pouvoir de prendre le feu en main sans se brûler ; témoin du miracle et ne voyant pas chez le forgeron une piété de nature à expliquer cette faveur du ciel, il lui en demande la raison.

C'est que, amoureux d'une jeune fille qui ne veut pas lui céder, il a essayé d'en venir à bout en lui refusant plusieurs fois la nourriture qu'elle voulait obtenir de sa charité pendant une année de famine. A la fin, pourtant, touché de sa misère, il lui donne à manger sans condition. La jeune fille demande à Dieu que le fou ne puisse rien faire au forgeron ici-bas ni dans l'autre monde. Dieu l'exauce ; de même quand elle le prie de la faire mourir. (N° 353.)

Réc. égyptienne, 66. — Perles, 81-85 et 116-117. — Une seule bonne action peut valoir à quelqu'un une récompense (Talmud, trad. Schwab, 6, 278) et même lui conférer le pouvoir de faire des miracles. (*Ibidem*, 147-148.)

*Homme qui manie le feu.* Esprit des journaux, 1803, 9, 202-203 ; 10, 132 et 144-145 et 11, 109-123.

### 357. — *L'homme à la nuée.*

1. — Man. égyptiens. — Berlin, 20, 51, n° 9065, 1.

2. — α, 1, 646. — β, 2, 322. — γ, 2, 380. — δ, 3, 160.

3. — Hammer, 3, 437. — Weil, 4, 95. — Burton, 4, 223. — Payne, 5. — Henning, 9, 32.

4. — Mous., 1, 135.

Un pieux israélite a le privilège d'être accompagné d'une nuée qui l'abreuve, etc., mais qui, un jour, disparaît à cause d'une négligence de sa part dans le service de Dieu. Un rêve l'avertit que, seule, la prière d'un certain roi lui rendra sa nuée.

Il va le trouver et n'est reçu qu'au jour d'audience ; dès son entrée, le roi le salue du nom d'« homme à la nuée. » Après l'audience, il le mène dans une chambre délabrée et pauvrement meublée, et se revêt d'habits modestes.

C'est que, depuis quarante ans, quand il a expédié les affaires du royaume, longtemps gouverné par sa famille mais dont il n'a accepté la direction que pour empêcher des troubles, il se retire ici, gagne sa vie par un travail manuel, jeûne toute la journée, se nourrit de fèves, etc. La reine, qui a aussi salué l'homme à la nuée comme le roi l'avait fait, partage sa vie. La prière du roi, à laquelle la reine dit amen, lui rend sa nuée.

Réc. égyptienne, 67. — Perles, 123. — Gaster, 29, 215-225. — Bet ha-Mid., 3, XXIX. — Goldziher, Abhand., 1, 191 et suiv. — Reinhardt, Ein arab. Dialekt gespr. in 'Oman u. Zanzibar, 383. — Keightley-Wolff, Mythol. d. Feen, 1. 93. — Jahrb. f. rom. u. engl. Lit., 11, 231-232.

Les Arabes ne connaissent pas seulement des Juifs ayant une nuée à leur disposition, comme, par exemple, Abraham (Tabari, édit. de Leide, 1, 276. 1; cfr. 274, 15; 275, 8; 276, 17 et 277, 6), mais aussi des Arabes jouissant du même privilège. (Damîri, 2, 11, 7 à f.)

### 358. — *La justice de Dieu.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 652. —  $\beta$ , 2, 328. —  $\gamma$ , 2, 388. —  $\delta$ , 3, 168.

— Sedira, \* 1<sup>re</sup> édit., 187; 2<sup>e</sup> édit., 238-240.

— \* Raux, 88-89.

3. — Hammer, 3, 449. — Lane, 2, 577. — Weil, 4, 99. — Burton, 4, 234. — Payne, 5. — Henning, 9, 43. — Basset, Mélusine, 2, 445.

4. — Fâkihat, n° 78. — Qazwîni, 1, 4-5. — De Sacy, Chrest. ar., 3, 427-428. — \* Spectator d'Addison, n° 237. — Clouston, 1, 25-26.

Un prophète voit de sa montagne, que baigne un ruisseau, un cavalier s'abreuver et oublier sa bourse. Survient un homme qui l'enlève, puis un bûcheron, auquel le cavalier, revenu sur ses pas, la réclame et qu'il tue.

Il doute de la justice divine: mais Dieu lui révèle que le père du cavalier avait volé la même somme au père du voleur; le bûcheron avait tué le père du cavalier.

Réc. égyptienne, 69. — Perles, 123.

### 359. — *Le saint qui désigne son successeur.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 652. —  $\beta$ , 2, 328. —  $\gamma$ , 2, 389. —  $\delta$ , 3, 169.

3. — Burton, 4, 236. — Payne, 5. — Henning, 9, 44.

4. — Mous, 1, 132.

Un passeur d'eau reçoit en dépôt d'un vieillard qu'il accueille pour l'amour de Dieu, différents objets, notamment son bâton, qu'il remettra à celui qui les réclamera, après que, le lendemain, averti par révélation, il aura rendu les derniers devoirs à un vieillard qu'il trouvera mort. Un voleur, informé en rêve, vient réclamer le dépôt. Le passeur affligé est consolé par une vision.

Réc. égyptienne, 70. — Cfr. Rev. d. trad. pop., 16, 171-172.

### 360. — *Le lépreux.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 655. —  $\beta$ , 2, 331. —  $\gamma$ , 2, 394. —  $\delta$ , 3, 174.

3. — Hammer, 3, 455. — Burton, 4, 242. — Payne, 5. — Henning, 9, 51.

Aboul Hasane aldourrag, se rendant à La Mecque, refuse la société d'un lépreux. Le retrouvant partout avant lui, il reconnaît sa sainteté et

demande, à son tour, à l'accompagner, mais en vain. Un jour le lépreux vient le tirer par derrière; mais quand Aboul Hasane, qui s'était évanoui, revient à lui, il a disparu. Une autre fois, il le revoit encore et obtient qu'il réclame pour lui trois faveurs à Dieu : d'aimer la pauvreté, de n'avoir jamais de ressources assurées, d'être sauvé. Exaucé pour ses deux premières demandes, il espère qu'il le sera pour la troisième.

Réc. égyptienne, 71.

### 361. — *Représailles.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 573. —  $\beta$ , 2, 228. —  $\gamma$ , 2, 271. —  $\epsilon$ , 8, 214.

3. — Hammer, 3, 355. — Burton, 4, 52. — Payne, 4. — Henning, 8, 48.

4. — Tibr, 157-159.

Un porteur d'eau de Bouhârâ, qui sert depuis trente ans, s'oublie un jour jusqu'à baiser la main de la maîtresse de la maison. C'est une punition du ciel, car le mari de cette dame a baisé, au même moment, la main d'une personne qui était venue dans sa boutique.

Réc. égyptienne, 73. — Cfr. n° 306.

### 362. — *La femme vertueuse (Suzanne).*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 575. —  $\beta$ , 2, 232. —  $\gamma$ , 2, 276. —  $\delta$ , 3, 64. —  $\epsilon$ , 8, 223.  
— Gorguoe, 108-111 et 300-301.

3. — Hammer, 3, 360. — Weil, 4, 69. — Burton, 4, 60. — Payne, 4. — Henning, 8, 57,

4. — Tazyine, 275-277.

Deux vieillards, n'ayant pu séduire une vertueuse israélite, l'accusent d'avoir eu des rapports avec un jeune homme qui s'est enfui. Daniel, âgé alors de douze ans (c'est son premier miracle), s'avise d'interroger les témoins séparément; l'un indique un poirier, l'autre un pommier, comme lieu du méfait. La foudre tue les calomniateurs.

Réc. égyptienne, 73-74. — Bet ha-Mid., 6, XXXI et 126-128. — Serapeum, 9, 382 et 383; 25, 72 et 98. — Man. Vatican, Vet. script. nova coll., 4, 2, 263 et 502 (<sup>1</sup>).

### 363. — *Le fils pieux de Hâroûne.*

1. — Man. égyptiens.

2. —  $\alpha$ , 1, 581. —  $\beta$ , 2, 237. —  $\gamma$ , 2, 284. —  $\delta$ , 3, 73. —  $\epsilon$ , 8, 234.

3. — Hammer, 3, 369. — Lane, 2, 534. — Weil, 4, 73. — Burton, 4, 73. — Payne, 4. — Henning, 8, 71.

4. — Soulwâne, n° 31. (Bibliog. arabe, 2, 185.). — Zeit. d. deut. morg. Ges., 43, 327-328; 45, 301-302; 53, 256-258 (Nöldeke et Schreiner, al Sabti.). — Radloff (Gött. gel. Anz., 1872, 1511-1512; cfr. Bibliog. arabe, 3, 98.)

Un fils de Hâroûne renonçant au monde, son père lui dit qu'il lui fait honte. Le fils fait venir miraculeusement un oiseau sur sa main, mais ne peut obtenir qu'il se pose sur celle de son père; il lui dit donc que c'est lui qui lui fait honte aux yeux des saints et le quitte pour se rendre à Basra. Là, il travaille comme maçon un jour par semaine pour un salaire minime, qu'il refuse de laisser augmenter et les murs s'élèvent seuls sous ses mains par un prodige. Son maître, Abou 'Âmir, qui l'a employé deux

(<sup>1</sup>) Dans notre Réc. égyptienne, nous avons essayé de démontrer que ces contes sont tirés du livre des Choses d'Israël de Wahb ibn Mounabbih et nous en avons recueilli d'autres encore du même genre, qui nous paraissent avoir appartenu également à cet ouvrage.

fois, ne le voit plus et, se mettant à sa recherche, le trouve mourant chez une pieuse vieille. Il charge Abou 'Âmir de lui rendre les derniers devoirs, de remettre à Hâroûne un rubis de grande valeur et de lui dire qu'il n'a pas cessé de l'aimer, mais qu'il l'a quitté par devoir de religion. Abou 'Âmir remplit sa mission. Hâroûne reconnaît qu'il s'agit de son fils, auquel il avait remis un jour le rubis pour le cas de besoin, et va pleurer à sa tombe.

Cfr. Gal'âd, n° 7. (Bibliog. arabe, 2, 219-220 et 5, 10.) — Man. Berlin, 20, 47-49 : Belgiojoso, *Asie mineure et Syrie*. Paris, M. Lévy, 2<sup>e</sup> édit., 152 et suiv.

*Rois renonçant au monde*. Sculwâne, nos 25, 27, 28, 29, 30 et 38. — Zotenberg, *Hist. des rois des Perses*, 237 et 243 ; 252, 255 et 282-284 ; 287 ; 389-390.

#### 364. — *Salim et Sâbouir.*

1. — W.

#### 365. — *Salomon et 'Âd.*

Voir Bibliog. arabe, 5, 37.

#### 366. — *Le schehanbad de Surate.*

3. — Chavis, 39, 362.

Un schehanbad de Surate a une fille, que recherchent trois cousins ; il la donne à celui qui raconte la plus belle histoire.

Cadre des nos 29, 392 et 328. — Habicht, 13, XXXIII.

### 367. -- *Secret confié à une femme.*

1. — Man. égyptiens.

2. — α, 1, 569. — β, 2, 225. — γ, 2, 267. — δ, 3, 55.

3. — Hammer, 3, 352. — Lane, 2, 521. — Burton, 4, 17. — Payne, 4. — Henning, 8, 11.

4. — Soulwâne. n° 21.

Un meunier confie à sa femme qu'un rêve l'a averti de la présence d'un trésor <sup>(1)</sup>; elle le dit à un voisin, qu'elle aime sans retour. Allant avec elle chercher le trésor, il la tue à cause d'une contestation sur le partage et emporte l'argent. L'âne du moulin s'étant arrêté devant le cadavre, le meunier, dans l'obscurité, le tue, irrité de ce qu'il ne bouge pas. Il est ainsi accablé de chagrin pour avoir confié son secret à sa femme.

### 368. — *Le sel.*

3. — Caylus, 8, 181. — Palmblätter, 2, 16, n° 38.

4. — Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 696.

Un manœuvre, poussé par la misère, se joint à des voleurs et pénètre avec eux dans le trésor du roi. Ayant touché de la langue un morceau de sel qu'il voit briller comme un joyau, il se considère comme l'hôte du sultan et obtient de ses complices qu'ils laissent tout là <sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> Cfr. nos 257 et 258.

<sup>(2)</sup> Cfr. Diez, Kabus, 528-530 : un voleur respecte un dépôt qu'on lui a confié par erreur.

Le trésorier voyant le lendemain le désordre, emporte les paquets tout faits et dit au roi qu'on l'a pillé. Comme on soupçonne des innocents, le manœuvre va tout avouer au roi; il remplace le trésorier, qui est mis à mort.

Encadré dans le n° 304.

*Le sel de l'hospitalité.* Nos 24, 73 et 277.—Mayeux, les Bédouins, 2, 59 et suiv.—Winer, Biblisches Realwörterbuch, v° Salz. — Keil, Josua, Richter und Ruth, 1863, 70.—Hammer, 2, 186-187.—Loiseleur, M. N., 583.—Rosenzweig, Jos. u. Sul., 217.—Man. Berlin, 20, 372, 1.—Stumme, Tunis, 2, 13 et 64.—Mémoires du Maréchal Marmont, 1, 407.—Cfr. Qalyoubi, 141-142.—Frazer, Golden Bough, 1, 317.

### 369. — Sélim d'Égypte <sup>(1)</sup>.

1. — Man. Langès?

3. — Gauttier, 7, 273, 403-404 et IV. — Habicht, 13, 35 et 315.

4. — N° 115 de Syntipas. — N° 441.

Sélim, fils cadet du sultan d'Égypte, a, sur l'ordre de son père, qui craint les vicissitudes de la fortune, appris le métier de tailleur (n° 239). A la mort de son père, il se rend à La Mecque, ayant peur de son frère.

Là il trouve la bourse d'un Khodjah et la lui remet, ne demandant en échange que du travail. Le Khodjah, de retour avec lui à Bagdad, lui en procure; grâce à son habileté, il gagne largement sa vie.

Un jour, ayant trois fois répudié sa femme et voulant la reprendre, le Khodja demande à Sélim de servir de mari intermédiaire (n° 18); il y consent, mais, sur le conseil de la femme éprise de lui, il refuse ensuite de la répudier. Le mari en meurt de chagrin; toutefois, reconnaissant ici la volonté de Dieu qui lui a entendu proclamer que tous ses biens ne suffiraient pas pour récompenser son honnêteté lors de la trouvaille de la bourse, il lui fait donation de tout ce qu'il a.

(<sup>1</sup>) Le renvoi fait à Sélim au n° 22 D de Kalilah se rapporte au n° 267.



Renonçant dorénavant à son métier, il vit dans le luxe; mais, un jour, dans sa maison vide, il ne retrouve plus sa femme, qui s'est enfuie avec un jeune homme reçu chez lui. Il part à sa recherche et se console un peu en assistant à l'aventure d'un cordonnier (n° 267) et en entendant narrer à un calender qu'il rencontre l'histoire d'Adileh (n° 11) et la sienne propre (n° 118.)

Il se dirige alors vers l'Égypte, où il voit un voyageur qui le cherche : c'est le tailleur, son maître, qui, à la mort du sultan, a fait reconnaître ses droits à la succession et a obtenu deux ans pour le découvrir, les vizirs se chargeant en attendant de la régence. Sélim, montant sur le trône, veut, de son ami, faire son vizir; mais il préfère être tailleur de la cour et Sélim prend le calender pour ministre.

Un jour, le cadi lui amène un jeune homme qui, accusé de meurtre, nie le fait, mais demande à mourir. C'est comme étranger, en effet, qu'on l'a confondu avec des assassins; le crime dont il s'accuse, c'est d'avoir enlevé la femme de Sélim. Emmenée par lui et arrivée avec lui au palais du neveu du roi de Balsora, elle s'est liée avec ce prince et a essayé de faire mettre son amant à mort, disant qu'il est son esclave et qu'il pourrait le trahir. Le prince s'est contenté de le chasser et il est venu se réfugier au Caire. Sélim le gracie et, n'ayant plus de scrupule, se marie.

Un autre jour, il rencontre une femme qui se plaint des mauvais traitements d'un jeune homme. C'est la femme qui l'a trompé et à qui, le trompant avec un autre, le neveu du roi de Balsora a infligé un châtiment. Sélim la fait mettre à mort et admet le prince à sa cour.

---

Burton, 8, 242.

### **370.** — *Le serpent et le vieillard.*

1. — Man. Pajot.

3. — Pajot, 43.

4. — Qalyoubi, 77-78 — Rev. d. trad. pop., 15, 37-38.

---

Un pieux vieillard reçoit dans sa bouche un serpent fuyant devant un homme; ainsi sauvé, il refuse de quitter son bienfaiteur, ne lui laissant que la faculté de choisir de quelle façon il préfère mourir. Le vieillard, ayant obtenu d'aller terminer sa vie sous un arbre, entend la voix d'un bon génie lui dire de manger deux feuilles de l'arbre : le serpent sort déchiré en morceaux.

Cfr. Clouston, 1, 242-243.

### 371. — *Sidi Nouman.*

1. — Cfr. Zotenberg, Notice, 195, 199 et 200. (Tirage à part, 29, 33 et 34.
2. — Spitta, Gram. des arab. Vulgärdial. von Aegypten, 446. — Green, Modern arab. Stories, 8.
3. — Galland, 10, 274. — Caussin, 6, 234. — Destains, 5, 30. — Gauttier, 5, 24 et 7, 383. — Habicht, 8, 166. — Loiseleur, 544. — Scott, 5, 68. — Weil, 3, 160. — Burton, 10, 179. (D'après un texte hindoustani, XVI.) — Payne, 12. — Henning, 21, 21. (D'après Burton.)

Sidi Nouman raconte à Hâroune (n° 209) qu'il a épousé une femme qui mange seulement du riz grain à grain ou des miettes de pain. La voyant se lever une nuit, il la suit sans se montrer et l'aperçoit, dans un cimetière, mangeant de la chair d'un cadavre avec une goule. Le lendemain, à table, il lui fait d'amicales représentations; mais elle l'asperge d'eau (n° 2), le change en chien, le bat et essaie de l'écraser à une porte.

Il s'enfuit; passablement reçu par un marchand de têtes de mouton, il est bien traité par un boulanger, chez qui, à la grande admiration de toute la ville, il distingue les pièces fausses des bonnes. La mère d'une honnête magicienne se fait suivre de lui et sa fille lui rend sa première forme; elle lui donne une eau dont il arrose la sorcière et la change en cavale, qu'il bat tous les jours pour la punir.

Hâroune lui dit de la laisser en cet état par crainte de quelque vengeance de sa part, mais que ce châtiment lui semble suffire.

Burton, 8, 235. — Oestrup, 65-66 et 151. — Tawney, 1, 212, 342 et suiv.; 2, 134 et suiv. — \*Scott, Bahar-Danush, 2, 1 et suiv. — \*Rev. d. langues romanes, 31, 554-562. — Rev. d. trad. pop., 13, 350 et 589; 14, 527.

*Métamorphose en animal.* Nos 2, 21, 31, 73, 111 (note de la p. 190), 112, 116, 134, 147, 171, 222, 252, 311, 396, 397, 398 et 443. — Gervasius, édit. Liebrecht, 63-66. — Clouston, 1, 413 et suiv., notamment 443 et suiv. — Chalatianz, XXI-XXXI. — Tawney, 1, 339-341; 2, 216, 230, 512-513, 595 et 598. — Oesterley, Baitál, 109. — Jülg, Siddki-K., 65. — G. de Tassy, Allégories, 288-289, 294 et 416; Hist. de la litt. hind., 1, 621. — Coran, sourate 2, 61 et sourate 5, 82 et 115; Fleischer, Beidh., 1, 64, 270 et 280. — H. Khal. édit. Flügel, 3, 119. — Qalyoùbi, 233-234. — Rev. d. trad. pop., 13, 261-262 et 622. — Trumelet, Saints de l'Islam, 55-59. — Tázewalt, 193-194. — Velten, Suaheli, 57. — \*Perles, Folklore and the Talmud (Academy 2, 34-35.) — Migne, Dict. d. apocryphes, 2, 1108. — Pour les Grecs et les Romains, voir les Métamorphoses d'Ovide, notamment l'édition de Villenave, Paris, Gay, 1806-1807, 4 vol. in-8, et Bolte, de Monumentis ad Odysseam pertinentibus, Berlin, 1882, 38 52. — \*J. Hansen, Zaubervahn, Inquisition und Hexenprocess im Mittelalter, München u. Leipzig, Oldenbourg, 1900, 18, 80, 83, 128, 190, 285 et 454.

### 372. — *Le prince du Sind et Fatime.*

1. — Y.

3. — Scott, 6, 238. — Gauttier, 6, 342 et 7, 395. — Habicht, 11, 149 et XXI et 13, 311. — Burton, 11, 155. — Henning, 24, 44.

Le fils d'un sultan du Sind se conduisant mal à l'égard de la sultane, celle-ci lui persuade de tâcher d'obtenir Fatime, fille d'un autre sultan.

Arrivé au désert, il voit des sauterelles affamées et leur fait donner à manger; il nourrit de même des bêtes féroces qui ont faim et offre un festin aux génies qui travaillent aux montagnes d'acier qu'ils habitent.

Ils lui enseignent un passage et, quand il est arrivé chez le sultan, on le soumet à des épreuves. Il doit d'abord trier des graines de toute espèce amoncelées dans un vase immense; les sauterelles viennent lui faire sa besogne.

Le lendemain, accompagné des vœux du sultan, dont il a gagné le cœur et de ceux de la princesse, qui l'a vu à travers les jalousies et qui, le trouvant à son gré, prie pour lui, il se met à la deuxième tâche. Il s'agit, cette fois, de vider un énorme réservoir d'eau; les animaux féroces s'en chargent.

Il doit, enfin, terminer un palais plus grand que celui du sultan; les génies reconnaissants le font. (N° 19.)

Ayant épousé Fatime et revenant avec elle, il rencontre un sultan qui a attaqué son père. Bataille, dans laquelle un inconnu fait prisonnier le sultan ennemi; c'est Fatime (n° 13), qui se fait connaître quand son mari prétend avoir capturé l'agresseur.

Retour et réconciliation avec la sultane.

Scott, 6, 424. — Burton, 11, 482.

Pour les animaux reconnaissants et Psyché, voir le n° 71 de Kalilah.

*Tâches à remplir.* N° 20. — Benfey, 217-218 et 221. — Clouston, 1, 237 et suiv. — Cosquin, 2, 225, 226, 230, 240, 242-246 et 351-352. — Tawney, 2, 632. — Stumme, Tanis, 2, 64. — Wahrmaud, Gra.n., 14-15 (3<sup>e</sup> pagination) et Schlüssel, 64-66. Zeit. d. deut. morg. Ges., 48, 668. — Rev. d. trad. pop., 4, 652-656.



---

## Additions et corrections.

---

— Page 3, *La Pomme* : N° 282. — Basset, *Nouv. contes berb.*, 127 et 334. — Basset, *Nedromah*, 206. — Rohde, *d. griech. Roman*, 47 et suiv. — *Germania*, 31, 498-499.

— Page 4, *Le dragon* : *Zeit. d. deut. morg. Ges.*, 38, 663. — *Deutsche Rundschau*, 111, 100. — *Muséon*, 4, 60-63.

— Page 5, *Recherche* : *Germania*, 11, 389 et suiv. et 12, 81 et suiv.

— Page 10, 7 : Sedira, \* 1<sup>re</sup> édit., n° 142; 2<sup>e</sup>, 216.

— Page 11, 3 : *Mardrus*, 10, 168.

— Page 12 : *Loiseleur*, M. N., XX.

— Page 13, n° 186, 4 : *Rosen*, *Chr. ar.*, 49-52. — \* *Scott*, *Bahar-Danush*, 3, 279.

— Page 27, n° 198 : Cfr. *Frazer*, *Golden Bough*, 1, 156 et suiv. et 233 et suiv.

— Page 29, n° 201, 3 : *Tausend u. e. Tag*, 9, 100.

— Page 35, n° 206, 1 : *Berlin*, 20, 68, n° 24 et *Paris*, 623, n° 3650.

— Page 36, lettre envoyée au moyen d'une flèche : N° 277. — *Atir*, édit. *Tornberg*, 2, 427 et 432.

— Page 38, note 5 : *Benfey*, *Kl. Schriften*, 3, 165 et 167-168. — *Brockelmann*, *Gesch. d. arab. Litter.*, 1, 341.

— Page 39, *Réduction à l'absurde* : *Benfey*, *Kl. Schr.*, 3, 210 et 216-221. — *Machuel*, *Méth. p. l'étude de l'arabe parlé*, 4<sup>e</sup> édit., 256-257. — *Rev. d. trad. pop.*, 13, 510.

— Page 40, 3 : *Warncke*, 265-266. — *Not. et ext. des man.*, 2, 722-723.

— Page 40, note 2 : *Benfey*, *Kl. Schr.*, 3, 212-213.

— Page 41 : *Benfey*, *Kl. Schr.*, 3, 111 et 181-196. — *Orient. Litzt.*, 2, 341.

— Page 42, *Enigmes* : N° 272. — *Brockelmann*, *Gesch. d. arab. Litter.*, 1901, 219. — *Euphorion*, 9, 159.

— Page 45 : *Socin-Stumme*, *Diwan*, 2, 100.

— Page 50, n° 217, 3 : *Lire Lille*, 4, 5.

— Page 51, note 3 : ajouter à *Täzerwalt*, 200.

— Page 51, n° 219, 4 : *Hadiqa*, 33-37. — *Ishaqi*. (*Rev. d. trad. pop.*, 14 112.)

---

— Page 64. *Paresseux* : Halbat, 92-93. — Spitta, Gram. d. arab. vulgärdial. v. Aegypten, 441; Green, Modern arab. stories, 1; Reinhardt, Ein arab. Dialekt gespr. in 'Omân u. Zanzibar, 307-318; Rev. d. trad. pop., 13, 551-552. — Mohdy, 1, 451-452. — Daudet, Le paresseux de Blidah. — Sitzb. de l'acad. de Vienne, 7, 831-833. — Journ. asiat., 1826, 1, 237-238. — Carmoly, Mille et un contes, 113-114. — Pauli, 503. — Frey, Gartengesellschaft, 285. — Schumann, Nachtbüchlein, 410. — Steinhöwel, Aesop (Litt. Verein, n° 117), 223. — Wolf, Studien, 109. — Germania, 2, 246. — Cfr. n° 124 de Syntipas.

— Page 74, *Eau de jouvence* : Basset, Zenatia du Mzab, 127-129. — Litb. f. germ. u. rom. Philol., 1, 263. — Germania, 27, 103-105.

— Page 106, note : Anecd. orient., 1, 171-172.

— Page 127, 2 : L'édition du Caire est de 1283 (Castelli.)

— Page 135, *Quartier de mouton* : Socin-Stumme, Diwan, 2, 130.

— Page 169, *La manekine* : Romania, 30, 519-538.

---



